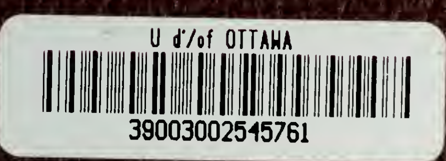


U d'/of OTTAWA
39003002545761



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# CHATEAUBRIAND

---

V

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété.



[illegible] plus qu'une faible résistance

# ROMANS

ET

# POÉSIES DIVERSES

PAR

F. A. DE CHATEAUBRIAND



PARIS

FURNE ET C$^{ie}$, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 45

M DCCC LIX



# ATALA

# PRÉFACE

## DE LA PREMIÈRE ÉDITION D'ATALA

On voit par la lettre précédente [1] ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

J'étais encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux

[1] La lettre dont il s'agit ici avait été publiée dans le *Journal des Débats* et dans le *Publiciste* (1800) ; la voici :

« CITOYEN,

« Dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette partie se divise en quatre livres : poésie, beaux-arts, littérature, harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Dans ce livre, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédents, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude, etc. Ce livre est terminé par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique, et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages; elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier; mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulaispeind re.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au Gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras [2].

De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un

[1] M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan

[2] Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille était ainsi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive, huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de la Rochejaquelein, et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la république ne te sait aucun gré de ce que tu as fait ; elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Bonaparte a délivré la France !

épisode des *Natchez*[1]. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala*. C'est une sorte de poëme[2], moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour, au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue, récit* et *épilogue*. Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme les *chasseurs*, les *laboureurs*, *etc.* ; et c'était ainsi que dans les premiers siècles de la Grèce les Rhapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Énéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam, disant à Achille :

Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ᾽ ὀρέγεσθαι.

*Juge de l'excès de mon malheur*, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

*Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.*

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Égypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes qui ne défigurent point

[1] *Voyez* la Préface des *Natchez*.

[2] Je suis obligé d'avertir que si je me sers ici du mot de *poëme*, c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poëte, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

leurs traits par des grimaces; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rousseau, un enthousiaste des Sauvages; et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé,* je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature,* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir; et comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un Sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non-seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en Sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame de la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étais toujours servi du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue, etc.;* en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on en jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je croyais que quelques lignes d'un auteur inconnu passeraient sans être aperçues; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre [1]. En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvait venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Christianisme, etc.*

[1] *Voyez* cette lettre, page XXIV, *Génie du Christianisme.*

On s'est peut-être figuré qu'il s'agissait d'une affaire de parti, et que je dirais dans ce livre beaucoup de mal de la révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avaient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paraître, était traité par une main plus habile que la mienne, la question serait décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre [1], dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre, s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche, et qui m'est odieuse; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer les talents, et d'aimer tendrement la personne. Mais dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin : qu'il soit donc tenu pour effacé, ce passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de madame de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire, et un homme aussi ignoré que je le suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala :* le sujet n'est pas entièrement de mon invention; il est certain qu'il y a eu un Sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV; il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des Sauvages emportant les os de leurs aïeux, et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables; mais, comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

[1] Madame de Staël.

## AVIS

### SUR LA TROISIÈME ÉDITION D'ATALA

J'ai profité de toutes les critiques pour rendre ce petit ouvrage plus digne des succès qu'il a obtenus. J'ai eu le bonheur de voir que la vraie philosophie et la vraie religion sont une même chose; car des personnes fort distinguées, qui ne pensent pas comme moi sur le christianisme, ont été les premières à faire la fortune d'*Atala*. Ce seul fait répond à ceux qui voudraient faire croire que la *vogue* de cette anecdote indienne est une affaire de parti. Cependant j'ai été amèrement, pour ne pas dire grossièrement, censuré; on a été jusqu'à tourner en ridicule cette apostrophe aux Indiens[1] :

« Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ; vous qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère ! je ne pourrais vous l'offrir aujourd'hui, car j'erre ainsi que vous à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères. »

Les cendres de ma famille confondues avec celles de M. de Malhesherbes, six ans d'exil et d'infortune, n'ont donc paru qu'un sujet de plaisanterie ! Puisse le critique n'avoir jamais à regretter les tombeaux de ses pères.

Au reste, il est facile de concilier les divers jugements qu'on a portés d'*Atala* : ceux qui m'ont blâmé n'ont songé qu'à mes talents ; ceux qui m'ont loué n'ont pensé qu'à mes malheurs.

---

## AVIS

### SUR LA CINQUIÈME ÉDITION D'ATALA

Depuis quelque temps il a paru de nouvelles critiques d'*Atala*. Je n'ai pu en profiter dans cette cinquième édition. Les conseils qu'on m'a fait l'honneur de m'adresser auraient exigé trop de changements, et le public semble maintenant accoutumé à ce petit ouvrage avec tous ses défauts. Cette nouvelle édition est donc parfaitement semblable à la quatrième ; j'ai seulement rétabli dans quelques endroits le texte des trois premières.

[1] *Décade philosophique*, no 22, dans une note.

# PRÉFACE

## D'ATALA ET DE RENÉ

— Édition in-12 de 1805. —

---

L'indulgence avec laquelle on a bien voulu accueillir mes ouvrages m'a imposé la loi d'obéir au goût du public, et de céder au conseil de la critique.

Quant au premier, j'ai mis tous mes soins à le satisfaire. Des personnes chargées de l'instruction de la jeunesse ont désiré avoir une édition du *Génie du Christianisme* qui fût dépouillée de cette partie de l'Apologie, uniquement destinée aux gens du monde : malgré la répugnance naturelle que j'avais à mutiler mon ouvrage, et ne considérant que l'utilité publique, j'ai publié l'abrégé que l'on attendait de moi.

Une autre classe de lecteurs demandait une édition séparée des deux épisodes de l'ouvrage : je donne aujourd'hui cette édition.

Je dirai maintenant ce que j'ai fait relativement à la critique.

Je me suis arrêté, pour le *Génie du Christianisme*, à des idées différentes de celles que j'ai adoptées pour ses épisodes.

Il m'a semblé d'abord que, par égard pour les personnes qui ont acheté les premières éditions, je ne devais faire, du moins à présent, aucun changement notable à un livre qui se vend aussi cher que le *Génie du Christianisme*. L'amour-propre et l'intérêt ne m'ont pas paru des raisons assez bonnes, même dans ce siècle, pour manquer à la délicatesse.

En second lieu, il ne s'est pas écoulé assez de temps depuis la publication du *Génie du Christianisme*, pour que je sois parfaitement éclairé sur les défauts d'un ouvrage de cette étendue. Où trouverais-je la vérité parmi une foule d'opinions contradictoires ? L'un vante mon sujet aux dépens de mon style ; l'autre approuve mon style et désapprouve mon sujet. Si l'on m'assure, d'une part, que le *Génie du Christianisme* est un monument à jamais mémora-

ble pour la main qui l'éleva, et pour le commencement du dix-neuvième siècle [1] ; de l'autre, on a pris soin de m'avertir, un mois ou deux après la publication de l'ouvrage, que les critiques venaient trop tard, puisque cet ouvrage était déjà oublié [2].

Je sais qu'un amour-propre plus affermi que le mien trouverait peut-être quelque motif d'espérance pour se rassurer contre cette dernière assertion. Les éditions du *Génie du Christianisme* se multiplient, malgré les circonstances qui ont ôté à la cause que j'ai défendue le puissant intérêt du malheur. L'ouvrage, si je ne m'abuse, paraît même augmenter d'estime dans l'opinion publique à mesure qu'il vieillit, et il semble que l'on commence à y voir autre chose qu'un ouvrage de *pure imagination*. Mais à Dieu ne plaise que je prétende persuader de mon faible mérite ceux qui ont sans doute de bonnes raisons pour ne pas y croire ! Hors la religion et l'honneur, j'estime trop peu de choses dans le monde pour ne pas souscrire aux arrêts de la critique la plus rigoureuse. Je suis si peu aveuglé par quelques succès, et si loin de regarder quelques éloges comme un jugement définitif en ma faveur, que je n'ai pas cru devoir mettre la dernière main à mon ouvrage. J'attendrai encore, afin de laisser le temps aux préjugés de se calmer, à l'esprit de parti de s'éteindre ; alors l'opinion qui se sera formée sur mon livre sera sans doute la véritable opinion ; je saurai ce qu'il faudra changer au *Génie du Christianisme*, pour le rendre tel que je désire le laisser après moi, s'il me survit [3].

Mais si j'ai résisté à la censure dirigée contre l'ouvrage entier par les raisons que je viens de déduire, j'ai suivi pour *Atala*, prise séparément, un système absolument opposé. Je n'ai pu être arrêté dans les corrections ni par la considération du prix du livre, ni par celle de la longueur de l'ouvrage. Quelques années ont été plus que suffisantes pour me faire connaître les endroits faibles ou vicieux de cet épisode. Docile sur ce point à la critique, jusqu'à me faire reprocher mon trop de facilité, j'ai prouvé à ceux qui m'attaquaient que je ne suis jamais volontairement dans l'erreur, et que, dans tous les temps et sur tous les sujets, je suis prêt à céder à des lumières supérieures aux miennes. *Atala* a été réimprimée onze fois ;

[1] M. de Fontanes. — [2] M. Ginguené (*Décad. philosoph.*).

[3] C'est ce qui a été fait dans l'édition des Œuvres complètes de l'auteur, Paris, 1828.

cinq fois séparément, et six fois dans le *Génie du Christianisme;* si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables.

La douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin. J'ai consulté des *amis prompts à me censurer;* j'ai pesé chaque phrase, examiné chaque mot. Le style, dégagé des épithètes qui l'embarrassaient, marche peut-être avec plus de naturel et de simplicité. J'ai mis plus d'ordre et de suite dans quelques idées; j'ai fait disparaître jusqu'aux moindres incorrections de langage. M. de La Harpe me disait au sujet d'*Atala :* « Si vous « voulez vous enfermer avec moi seulement quelques heures, ce « temps nous suffira pour effacer les taches qui font crier si haut « vos censeurs. » J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais aussi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnaîtrai à l'avenir.

Cependant il y a des points sur lesquels je n'ai pas cédé entièrement à la critique. On a prétendu que quelques sentiments exprimés par le père Aubry renfermaient une doctrine désolante. On a, par exemple, été révolté de ce passage : (nous avons aujourd'hui tant de sensibilité !)

« Que dis-je ! ô vanité des vanités ! Que parlé-je de la puissance « des amitiés de la terre ! Voulez-vous, ma chère fille, en con- « naître l'étendue? Si un homme revenait à la lumière quelques « années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là « mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire, tant on « forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres « habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre « vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis ! »

Il ne s'agit pas de savoir si ce sentiment est pénible à avouer, mais s'il est vrai et fondé sur la commune expérience. Il serait difficile de ne pas en convenir. Ce n'est pas surtout chez les Français que l'on peut avoir la prétention de ne rien oublier. Sans parler des morts dont on ne se souvient guère, que de vivants sont revenus dans leurs familles et n'y ont trouvé que l'oubli, l'humeur et le dégoût ! D'ailleurs quel est ici le but du père Aubry? N'est-ce pas d'ôter à Atala tout regret d'une existence qu'elle vient de s'arracher volontairement, et à laquelle elle voudrait en vain revenir? Dans cette intention, le missionnaire, en exagérant même à cette

infortunée les maux de la vie, ne ferait encore qu'un acte d'humanité. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette explication. Le père Aubry exprime une chose malheureusement trop vraie. S'il ne faut pas calomnier la nature humaine, il est aussi très-inutile de la voir meilleure qu'elle ne l'est en effet.

Le même critique, M. l'abbé Morellet, s'est encore élevé contre cette autre pensée, comme fausse et paradoxale :

« Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il « faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme « est fini. C'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas « même capables d'être longtemps malheureux. »

Le critique prétend que cette sorte d'incapacité de l'homme pour la douleur est au contraire un des grands biens de la vie. Je ne lui répondrai pas que, si cette réflexion est vraie, elle détruit l'observation qu'il a faite sur le premier passage du discours du père Aubry. En effet, ce serait soutenir, d'un côté, que l'on n'oublie jamais ses amis ; et de l'autre, qu'on est très-heureux de n'y plus penser. Je remarquerai seulement que l'habile grammairien me semble ici confondre les mots. Je n'ai pas dit : « C'est une de nos grandes *infortunes*, » ce qui serait faux, sans doute ; mais : « C'est une de nos grandes *misères*, » ce qui est très-vrai. Eh ! qui ne sent que cette impuissance où est le cœur de l'homme de nourrir longtemps un sentiment, même celui de la douleur, est la preuve la plus complète de sa stérilité, de son indigence, de sa *misère*? M. l'abbé Morellet paraît faire, avec beaucoup de raison, un cas infini du bon sens, du jugement, du naturel ; mais suit-il toujours dans la pratique la théorie qu'il professe ? Il serait assez singulier que ses idées riantes sur l'homme et sur la vie me donnassent le droit de le soupçonner, à mon tour, de porter dans ces sentiments l'exaltation et les illusions de la jeunesse.

La nouvelle nature et les mœurs nouvelles que j'ai peintes m'ont attiré encore un autre reproche peu réfléchi. On m'a cru l'inventeur de quelques détails extraordinaires, lorsque je rappelais seulement des choses connues de tous les voyageurs. Des notes ajoutées à cette édition d'*Atala* m'auraient aisément justifié ; mais s'il en avait fallu mettre dans tous les endroits où chaque lecteur pouvait en avoir besoin, elles auraient bientôt surpassé la longueur de l'ouvrage. J'ai donc renoncé à faire des notes. Je me contenterai de

transcrire ici un passage de la *Défense du Génie du Christianisme*. Il s'agit des ours enivrés de raisin, que les doctes censeurs avaient pris pour une gaîté de mon imagination. Après avoir cité des autorités respectables et le témoignage de Carver, Bartram, Imley, Charlevoix, j'ajoute : « Quand on trouve dans un auteur une cir-« constance qui ne fait pas beauté en elle-même, et qui ne sert « qu'à donner de la ressemblance au tableau ; si cet auteur a d'ail-« leurs montré quelque sens commun, il serait assez naturel de « supposer qu'il n'a pas inventé cette circonstance, et qu'il n'a fait « que rapporter une chose réelle, bien qu'elle ne soit pas très-« connue. Rien n'empêche qu'on ne trouve Atala une méchante « production ; mais j'ose dire que la nature américaine y est peinte « avec la plus scrupuleuse exactitude. C'est une justice que lui « rendent tous les voyageurs qui ont visité la Louisiane et les Flo-« rides. Les deux traductions anglaises d'*Atala* sont parvenues en « Amérique, les papiers publics ont annoncé, en outre, une troi-« sième traduction publiée à Philadelphie avec succès. Si les ta-« bleaux de cette histoire eussent manqué de vérité, auraient-ils « réussi chez un peuple qui pouvait dire à chaque pas : Ce ne sont « pas là nos fleuves, nos montagnes, nos forêts ? Atala est retour-« née au désert, et il semble que sa patrie l'ait reconnue pour « véritable enfant de la solitude [1]. »

*René*, qui accompagne *Atala* dans la présente édition, n'avait point encore été imprimé à part. Je ne sais s'il continuera d'obtenir la préférence que plusieurs personnes lui donnent sur *Atala*. Il fait suite naturelle à cet épisode, dont il diffère néanmoins par le style et par le ton. Ce sont à la vérité les mêmes lieux et les mêmes personnages ; mais ce sont d'autres mœurs et un autre ordre de sentiments et d'idées. Pour toute préface, je citerai encore les passages du *Génie du Christianisme* et de la *Défense* qui se rapportent à *René*.

[1] *Défense du Génie du Christianisme.*

# EXTRAIT

## DU GÉNIE DU CHRISTIANISME

### IIe PARTIE, LIV. III, CHAP. IX

### INTITULÉ : *DU VAGUE DES PASSIONS*

« Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas « encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement « des grandes passions, lorsque toutes les facultés, jeunes, actives, « entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes « sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus « cet état du vague des passions augmente ; car il arrive alors une « chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, « la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, « rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il « reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est « riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désen- « chantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et sans avoir « usé de rien, on est désabusé de tout.

« L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; « le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des « forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette in- « quiétude secrète, cette aigreur des passions étouffées qui fermentent « toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase « et du champ de Mars, les affaires du forum et de la place publique, « remplissaient tous leurs moments, et ne laissaient aucune place aux « ennuis du cœur.

« D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux « espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sen- « timents, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant, « dispositions que nous acquérons dans la société intime des femmes. « Les femmes, chez les peuples modernes, indépendamment de la « passion qu'elles inspirent, influent encore sur tous les autres senti- « ments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font « passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins « décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à « la fois quelque chose d'incertain et de tendre...

« Il suffirait de joindre quelques infortunes à cet état indéterminé « des passions, pour qu'il pût servir de fond à un drame admirable.

« Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à « peindre cette singulière position de l'âmé. Puisque nous manquons « d'exemples, nous serait-il permis de donner aux lecteurs un épisode « extrait, comme Atala, de nos anciens Natchez? C'est la vie de ce « jeune René, à qui Chactas a raconté son histoire, etc., etc. »

## EXTRAIT

## DE LA DÉFENSE DU GÉNIE DU CHRISTIANISME

« On a déjà fait remarquer la tendre sollicitude des critiques[1] pour « la pureté de la religion; on devait donc s'attendre qu'ils se formalise- « raient des deux épisodes que l'auteur a introduits dans son livre. Cette « objection particulière rentre dans la grande objection qu'ils ont « opposée à tout l'ouvrage, et elle se détruit par la réponse générale « qu'on y a faite plus haut. Encore une fois, l'auteur a dû combattre des « poëmes et des romans impies, avec des poëmes et des romans pieux; « il s'est couvert des mêmes armes dont il voyait l'ennemi revêtu : « c'était une conséquence naturelle et nécessaire du genre d'apologie « qu'il avait choisi. Il a cherché à donner l'exemple avec le précepte. « Dans la partie théorique de son ouvrage, il avait dit que la religion « embellit notre existence, corrige les passions sans les éteindre, jette « un intérêt singulier sur tous les sujets où elle est employée; il avait « dit que sa doctrine et son culte se mêlent merveilleusement aux « émotions du cœur et aux scènes de la nature; qu'elle est enfin la seule « ressource dans les grands malheurs de la vie : il ne suffisait pas « d'avancer tout cela, il fallait encore le prouver. C'estce que l'auteur « a essayé de faire dans les deux épisodes de son livre. Ces épisodes « étaient en outre une amorce préparée à l'espèce de lecteurs pour qui « l'ouvrage est spécialement écrit. L'auteur avait-il donc si mal connu « le cœur humain, lorsqu'il a tendu ce piége innocent aux incrédules? « Et n'est-il pas problable que tel lecteur n'eût jamais ouvert le *Génie* « *du Christianisme*, s'il n'y avait cherché René et Atala?

Sai che là corre il mondo dove più versi
Delle sue dolcezze il lusingher Parnasso,
E che 'l verso, condito in molli versi,
I più schivi allettando, ha persuaso.

« Tout ce qu'un critique impartial qui veut entrer dans l'esprit de « l'ouvrage était en droit d'exiger de l'auteur, c'est que les épisodes de

[1] Il s'agit ici des PHILOSOPHES uniquement.

« cet ouvrage eussent une tendance visible à faire aimer la religion
« et à en démontrer l'utilité. Or, la nécessité des cloîtres pour certains
« malheurs de la vie, et pour ceux-là mêmes qui sont les plus grands, la
« puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous
« les baumes de la terre ne sauraient guérir, ne sont-elles pas invinciblement prouvées dans l'histoire de René ? L'auteur y combat en outre
« le travers particulier des jeunes gens du siècle, le travers qui mène
« directement au suicide. C'est J. J. Rousseau qui introduisit le premier
« parmi nous ces rêveries si désastreuses et si coupables. En s'isolant
« des hommes, en s'abandonnant à ses songes, il a fait croire à une
« foule de jeunes gens qu'il est beau de se jeter ainsi dans le vague de la
« vie. Le roman de *Werther* a développé depuis ce germe de poison.
« L'auteur du *Génie du Christianisme*, obligé de faire entrer dans le
« cadre de son Apologie quelques tableaux pour l'imagination, a voulu
« dénoncer cette espèce de vice nouveau, et peindre les funestes conséquences de l'amour outré de la solitude. Les couvents offraient
« autrefois des retraites à ces âmes contemplatives que la nature appelle impérieusement aux méditations. Elles y trouvaient auprès de
« Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentaient en elles-mêmes, et
« souvent l'occasion d'exercer de rares et sublimes vertus. Mais, depuis
« la destruction des monastères et les progrès de l'incrédulité, on doit
« s'attendre à voir se multiplier au milieu de la société (comme il est
« arrivé en Angleterre), des espèces de solitaires tout à la fois passionnés et philosophes, qui, ne pouvant renoncer aux vices du siècle,
« ni aimer ce siècle, prendront la haine des hommes pour l'élévation
« du génie, renonceront à tout devoir divin et humain, se nourriront à
« l'écart des plus vaines chimères, et se plongeront de plus en plus
« dans une misanthropie orgueilleuse, qui les conduira à la folie, ou
« à la mort.

« Afin d'inspirer plus d'éloignement pour ces rêveries criminelles,
« l'auteur a pensé qu'il devait prendre la punition de René dans le
« cercle de ces malheurs épouvantables qui appartiennent moins à l'individu qu'à la famille de l'homme, et que les anciens attribuaient
« à la fatalité. L'auteur eût choisi le sujet de Phèdre s'il n'eût été traité
« par Racine. Il ne restait que celui d'Érope et de Thyeste[1] chez les
« Grecs, ou d'Amon et de Thamar chez les Hébreux[2]; et, bien qu'il ait
« été aussi transporté sur notre scène[3], il est toutefois moins connu

[1] Sen. *in Atr. et Th.* Voyez aussi *Canacé et Macareus*, et *Caune et Byblis* dans les *Métamorphoses* et dans les *Héroïdes* d'Ovide. J'ai rejeté comme trop abominable le sujet de Myrra, qu'on retrouve encore dans celui de Loth et de ses filles.

[2] *Reg.* 13, 14. — [3] Dans l'*Abufar* de M. Ducis.

« que celui de Phèdre. Peut-être aussi s'applique-t-il mieux aux carac-
« tères que l'auteur a voulu peindre. En effet, les folles rêveries de
« René commencent le mal, et ses extravagances l'achèvent : par
« les premières il égare l'imagination d'une faible femme ; par les der-
« nières, en voulant attenter à ses jours, il oblige cette infortunée à se
« réunir à lui ; ainsi le malheur naît du sujet, et la punition sort de la
« faute.

« Il ne restait qu'à sanctifier, par le christianisme, cette catastrophe
« empruntée à la fois de l'antiquité païenne et de l'antiquité sacrée.
« L'auteur, même alors, n'eut pas tout à faire ; car il trouva cette his-
« toire presque naturalisée chrétienne dans une vieille ballade de pèle-
« rin, que les paysans chantent encore dans plusieurs provinces [1]. Ce
« n'est pas par les maximes répandues dans un ouvrage, mais par l'im-
« pression que cet ouvrage laisse au fond de l'âme, que l'on doit juger
« de sa moralité. Or, la sorte d'épouvante et de mystère qui règne dans
« l'épisode de René serre et contriste le cœur sans y exciter d'émotion
« criminelle. Il ne faut pas perdre de vue qu'Amélie meurt heureuse
« et guérie, et que René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable est
« puni, tandis que sa trop faible victime, remettant son âme blessée en-
« tre les mains de *celui qui retourne le malade sur sa couche*, sent renaî-
« tre une joie ineffable du fond même des tristesses de son cœur. Au
« reste, le discours du père Souël ne laisse aucun doute sur le but et les
« moralités religieuses de l'histoire de René. »

On voit, par le chapitre cité du *Génie du Christianisme*, quelle espèce de passion nouvelle j'ai essayé de peindre ; et, par l'extrait de la *Défense*, quel vice non encore attaqué j'ai voulu combattre. J'ajouterai que, quant au style, *René* a été revu avec autant de soin qu'*Atala*, et qu'il a reçu le degré de perfection que je suis capable de lui donner.

[1] C'est le Chevalier des Landes :

Malheureux chevalier, etc.

# ATALA

## PROLOGUE

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire, qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé [1], qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le *nouvel Éden*, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de *Louisiane*. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés s'assemblent sur les sources. Bientôt la vase les cimente, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé. Le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ;

[1] Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi.

c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main

du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces Sauvages un vieillard nommé *Chactas* [1], qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non-seulement les forêts du Nouveau-Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté,

[1] La voix harmonieuse.

présenté à Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet, en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les coteaux du Meschacebé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cithéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénelon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français nommé *René*, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée *Céluta*. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems [1] pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent; les Jongleurs interprètent les songes; on consulte les Manitous; on fait des sacrifices de petun; on brûle des filets de langue d'orignal; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le

[1] Vieillards ou conseillers.

satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

## LE RÉCIT.

### LES CHASSEURS.

« C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ; tu vois en moi l'homme sauvage que le grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position ? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

« A la prochaine lune des fleurs [1], il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus [2], que ma mère me mit au monde sur les bords du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola, mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols, nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui [3] et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent ; mon père perdit la vie ; je fus blessé deux fois en le défendant. O que ne descendis-je alors dans le pays des âmes [4] ! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

« Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan nommé *Lopez*, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

[1] Mois de mai. — [2] Neige pour année ; 73 ans. — [3] Dieu de la guerre. — [4] Les enfers.

« Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin, on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts ; tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude.

« Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux, je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin. « lui dis-je, ô mon père ! tu le vois toi-même : je meurs si je ne « reprends la vie de l'Indien. »

« Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la « nature ! reprends cette indépendance de l'homme que Lopez ne « te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accom- « pagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs !), et je te « remettrais dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans tes « forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol qui te donna l'hos- « pitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes sem- « blables, que la première expérience que tu as faite du cœur « humain a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

« Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natchez, à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement, à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom ; je ré-

pondis : « Je m'appelle *Chactas*, fils d'Outalissi, fils de Miscou, « qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, ré- « jouis-toi ; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà « qui va bien ; » et j'entonnai ma chanson de mort.

« Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

« Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la « rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre « mamelle et à votre bouche ; vous savez des paroles magiques qui « endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui « m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus ! Elle m'a dit en- « core que les vierges étaient des fleurs mystérieuses qu'on trouve « dans les lieux solitaires. »

« Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me comblaient de toute sorte de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité[1], des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

[1] Sorte de pâte de maïs.

« Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre,* avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

« Je crus que c'était la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge, « vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite « pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui va bientôt « cesser de battre répondraient mal aux mouvements du vôtre, « Comment mêler la mort et la vie? Vous me feriez trop regretter « le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs « embrassements unissent la liane et le chêne ! »

« La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la *Vierge des der-* « *nières amours*. Es-tu chrétien ? » Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être qu'un « méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne ; je me nomme « *Atala,* fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef des guer- « riers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où tu « seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne.

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

« O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse ! Hélas, mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleu-

rer ! Plusieurs jours s'écoulèrent : la fille du Sachem revenait chaque soir me parler. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur comme le souvenir de la couche de mes pères.

« Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre ; un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros muscogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef ; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

« Étrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avais tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier ; nous gardons un profond silence ; les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu faiblement ; vous pouvez aisément « vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Faiblement retenu, ô femme... ! » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments ; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la ! reprenez-la ! » m'écriai-je. — « Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix « émue. Malheureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé ? Que pré- « tends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sa- « chem ? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'é- « tais aussi porté dans une peau de castor aux épaules d'une mère. « Mon père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient

« les eaux de mille torrents ; mais j'erre maintenant sans patrie. « Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur « mon corps pour le garantir des mouches. Le corps d'un étranger « malheureux n'intéresse personne. »

« Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait comme « le mien ! Le désert n'est-il pas libre ? Les forêts n'ont-elles point « de replis où nous cacher ? Faut-il donc, pour être heureux, tant « de choses aux enfants des cabanes ! O fille plus belle que le pre- « mier songe de l'époux ! ô ma bien aimée ! ose suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des Blancs ; il est « aisé de tromper une Indienne. » — « Quoi ! m'écriai-je, vous « m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... » — « Hé bien ! dit-elle en se penchant sur moi, un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

« Hélas, mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir ! Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier gage de son amour serait celui-là même où elle détruirait mes espérances ? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles ! « Beau pri- « sonnier, j'ai follement cédé à ton désir; mais où nous conduira « cette passion ? Ma religion me sépare de toi pour toujours..... O « ma mère ! qu'as-tu fait?... » Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Hé bien ! m'écriai-je, je serai aussi « cruel que vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le ca- « dre de feu ; vous entendrez les gémissements de ma chair, et « vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idolâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réelle- « ment pitié ! Tu veux donc que je pleure tout mon cœur ? Quel « dommage que je ne puisse fuir avec toi ! Malheureux a été le « ventre de ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu au crocodile de « la fontaine ! »

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid, les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

« Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalle... O première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisqu'après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

« Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par les passions ! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et, loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

« Ce fut donc vainement, qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

« Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale

des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert.

« Nous aperçûmes à travers les arbres un jeune homme, qui, tenant à la main un flambeau, ressemblait au Génie du printemps parcourant les forêts pour ranimer la nature. C'était un amant qui allait s'instruire de son sort à la cabane de sa maîtresse.

« Si la vierge éteint le flambeau, elle accepte les vœux offerts ; si elle se voile sans l'éteindre, elle rejette un époux.

« Le guerrier, en se glissant dans les ombres, chantait à demi-voix ces paroles :

« Je devancerai les pas du jour sur le sommet des montagnes
« pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes de la forêt.

« J'ai attaché à son cou un collier de porcelaines[1] ; on y voit
« trois grains rouges pour mon amour, trois violets pour mes
« craintes, trois bleus pour mes espérances.

« Mila a les yeux d'une hermine et la chevelure légère d'un
« champ de riz ; sa bouche est un coquillage rose garni de perles ;
« ses deux seins sont comme deux petits chevreaux sans tache,
« nés au même jour d'une seule mère.

« Puisse Mila éteindre ce flambeau ! Puisse sa bouche verser sur
« lui une ombre voluptueuse ! Je fertiliserai son sein. L'espoir de
« la patrie pendra à sa mamelle féconde, et je fumerai mon ca-
« lumet de paix sur le berceau de mon fils !

« Ah ! laissez-moi devancer les pas du jour sur le sommet des

[1] Sorte de coquillage.

« montagnes pour chercher ma colombe solitaire parmi les chênes
« de la forêt ! »

« Ainsi chantait ce jeune homme, dont les accents portèrent le trouble jusqu'au fond de mon âme, et firent changer de visage à Atala. Nos mains unies frémirent l'une dans l'autre. Mais nous fûmes distraits de cette scène par une scène non moins dangereuse pour nous.

« Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limites à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein l'âme de l'innocente créature, et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant, qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blancs sur le tombeau. Elle arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide, et parla à son enfant d'une voix attendrie :

« Pourquoi te pleuré-je dans ton berceau de terre, ô mon nou-
« veau-né ! Quand le petit oiseau devient grand, il faut qu'il cher-
« che sa nourriture, et il trouve dans le désert bien des graines
« amères. Du moins tu as ignoré les pleurs ; du moins ton cœur
« n'a point été exposé au souffle dévorant des hommes. Le bou-
« ton qui sèche dans son enveloppe passe avec tous ses parfums,
« comme toi, ô mon fils ! avec toute ton innocence. Heureux ceux
« qui meurent au berceau, ils n'ont connu que les baisers et les
« souris d'une mère ! »

« Déjà subjugués par notre propre cœur, nous fûmes accablés par ces images d'amour et de maternité, qui semblaient nous poursuivre dans ces solitudes enchantées. J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur les huttes des Sauvages.

« Qui pouvait sauver Atala? qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature? Rien qu'un miracle, sans doute; et ce miracle fut fait! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des chrétiens; elle se précipita sur la terre, et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la Reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés; de cette religion qui, opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des ombres. Ah! qu'elle me parut divine la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui, à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces Génies que le Dieu des chrétiens envoie aux ermites des rochers lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

« Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

« Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

« Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs; on me peint le visage d'azur et de vermillon; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué [1].

[1] Instrument de musique des Sauvages.

« Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

« Tu connais, mon fils, les tourments que les Sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus chez plusieurs nations à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume ; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante affaire que le Mico convoquait les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

« Non loin d'Apalachucla s'élevait sur un tertre isolé le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à jour.

« Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygne. Les chefs de guerre, le tomahawk [1] à la main, le pennage en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

« Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier Jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

[1] La hache.

« J'étais debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

« Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des quatre « tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne chan- « geons rien aux mœurs de nos aïeux, brûlons le prisonnier, et « n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des Blancs « qu'on vous propose, elle ne peut être que pernicieuse. Donnez « un collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

« Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

« Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et la prudente « lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié, « et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les « coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des « esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris « du prisonnier, qui troublent le sein des mères. J'ai dit. »

« Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones, parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

« Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère ; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

« Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivaient en foule pour célébrer le *Festin des âmes* . On avait bâti

une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères.

« On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, leurs mains voltigent sur la baguette qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. Leurs beaux pieds nus s'entrelacent, leurs bouches se rencontrent, leurs douces haleines se confondent ; elles se penchent et mêlent leurs chevelures ; elles regardent leurs mères, rougissent : on applaudit[1]. Le Jongleur invoque Michabou, génie des eaux. Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Matchimanitou, dieu du mal. Il dit le premier homme et Atahensic la première femme précipités du ciel pour avoir perdu l'innocence, la terre rougie du sang fraternel, Jouskeka, l impie, immolant le juste Tahouistsaron, le déluge descendant à la voix du grand Esprit, Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau envoyé à la découverte de la terre : il dit encore la belle Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces chansons de son époux.

« Après ces jeux et ces cantiques, on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture.

« Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on les y étend par couches ; on les sépare avec des peaux d'ours et de castors ; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

« Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens

[1] La rougeur est sensible chez les jeunes Sauvages.

dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris, et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

« Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourments : je suis brave, ô Muscogul-
« ges ! je vous défie ; je vous méprise plus que des femmes. Mon
« père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fa-
« meux guerriers, vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur. »

« Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche; je dis : « Frère, je te remercie. »

« Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le Jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang ;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

« Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant les-

quelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages; tout s'endort ; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

« C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! Et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

« Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer jusque dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve, lorsqu'après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

« Cette sensation devint si vive, qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait, mais il paraissait impossible de la couper, sans toucher un guerrier qui la couvrait tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève ; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des

enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux; nous précipitons notre course.

« Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité lorsque je me trouvai encore une fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan: « Les « hommes sont bien peu de chose; mais quand les Génies les vi- « sitent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes un Génie, vous « m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit-elle, que je vous suive, « puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit « le Jongleur par des présents, j'ai enivré vos bourreaux avec de « l'essence de feu [1], et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, puisque « vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta- « t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice sera réciproque. »

« Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui « dis-je, que tu répands sur ma plaie. » — « Je crains plutôt que « ce ne soit un poison, » répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse, qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

« L'ivresse, qui dure longtemps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile [2], en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

« Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des fo-

[1] De l'eau-de-vie. — [2] Le nord.

rêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir ? Souvent, en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne.

« Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines [1] de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azaléa ; et puis je me prenais à sourire, en contemplant sa merveilleuse beauté.

« Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule ; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

« Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme, traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

« C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice ; jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

[1] Chaussure indienne.

« Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches,* des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumac, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les roseaux une plante, dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

« Hélas ! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait surtout, était un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune « amant ! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu du jour ! « Tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses « brises. Si je me penche sur toi, je frémis ; si ma main tombe sur « la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre jour le vent « jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te délassais sur « mon sein, je crus sentir le léger toucher des esprits invisibles. « Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Occone ; j'ai entendu « les propos des hommes rassasiés de jours ; mais la douceur des « chevreaux et la sagesse des vieillards sont moins plaisantes et « moins fortes que tes paroles. Hé bien, pauvre Chactas, je ne « serai jamais ton épouse ! »

« Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs,

la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

« Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Alleganys, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot, que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

« Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruine, se montrait à notre gauche, au détour d'un promontoire; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue élevée dans la montagne au Génie de ces déserts.

« Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étran-
« ger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Si le geai bleu du Meschacebé disait à la nonpareille des Flo-
« rides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? n'avez-vous
« pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de
« pâtures comme dans vos forêts ? — Oui, répondrait la nonpareille
« fugitive; mais mon nid est dans le jasmin, qui me l'apportera ?
« Et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étran-
« ger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied
« tristement. Il contemple autour de lui les toits des hommes ; le
« voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe
« à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospi-
« talité ; le maître fait un geste de la main ; le voyageur reprend
« son arc et retourne au désert.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres
« épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si néces-
« saires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont
« point quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans leur
« patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les
« charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'é-
« tranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

« Ainsi chantait Atala. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un faible écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les âmes de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

« Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de sa vertu. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour au milieu de ces

forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songez, « me disait-elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit à sa pa- « trie. Qu'est-ce qu'une femme auprès des devoirs que tu as à « remplir? Prends courage, fils d'Outalissi, ne murmure point « contre ta destinée. Le cœur de l'homme est comme l'éponge du « fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les temps de sérénité, « tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse, quand le ciel a troublé les « eaux. L'éponge a-t-elle le droit de dire : Je croyais qu'il n'y au- « rait jamais d'orages, que le soleil ne serait jamais brûlant? »

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

« C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* [1] avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès, le ciel commença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

« Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous

[1] Mois de juillet.

aveuglaient; les serpents à sonnettes bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

« Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient, le ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

« Le grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

« Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, « m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie? » Puis embrassant « étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, vous me ca- « chez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! cela fait « tant de bien, quand un ami regarde dans notre âme! Raconte- « moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah! « je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant « des hommes, comment pleurerais-je ma patrie, puisque mon « père n'était pas du pays des palmiers? » — « Quoi, répliquai-je « avec un profond étonnement, votre père n'était point du pays « des palmiers! Quel est donc celui qui vous a mise sur cette terre? « Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Si-
« maghan trente cavales, vingt buffles, cent mesures d'huile de
« glands, cinquante peaux de castor et beaucoup d'autres ri-
« chesses, elle avait connu un homme de la chair blanche. Or, la
« mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit
« d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi, et
« honoré des peuples comme un Génie. Mais ma mère dit à son
« nouvel époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui
« répondit : « Le grand Esprit me garde d'une si mauvaise action.
« Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez ni
« les oreilles, parce que vous avez été sincère et que vous n'avez
« point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon
« fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de
« rizière, lorsque la treizième lune aura brillé. » En ce temps-là,
« je brisai le sein de ma mère, et je commençai à croître, fière
« comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit
« chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu de mon père fût aussi
« mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle
« descendit dans la petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort
« jamais. »

« Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel était donc ton père,
« pauvre orpheline ? lui dis-je ; comment les hommes l'appelaient-
« ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les Génies ? » —
« Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala ; je sais seu-
« lement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a tou-
« jours été fidèle à ma mère : *Philippe* était son nom parmi les
« anges, et les hommes le nommaient *Lopez*. »

« A ces mots je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur ! ô fille de Lopez ! fille de mon bienfaiteur ! » Atala, effrayée, me demanda d'où venait mon trouble ; mais quand elle sut que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

« C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désor-

mais les combats d'Atala allaient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein, et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras, en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme ?

« Atala n'offrait plus qu'une faible résistance ; je touchais au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise !... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds ; un vieux solitaire portant une petite lanterne le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence « soit bénie ! s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. Il y a bien « longtemps que je vous cherche ! Notre chien vous a sentis dès « le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu ! « comme ils sont jeunes ! Pauvres enfants ! comme ils ont dû « souffrir ! Allons, j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette « jeune femme ; voici un peu de vin dans notre calebasse. Que « Dieu soit loué dans toutes ses œuvres ! sa miséricorde est bien « grande, et sa bonté est infinie ! »

« Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui « disait-elle, je suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie pour « me sauver. » — « Ma fille, dit l'ermite en la relevant, nous « sonnons ordinairement la cloche de la mission pendant la « nuit et pendant les tempêtes, pour appeler les étrangers ; et, « à l'exemple de nos frères des Alpes et du Liban, nous avons « appris à notre chien à découvrir les voyageurs égarés. » Pour

moi, je comprenais à peine l'ermite; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme, que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je « enfin, quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé « de la foudre? » — « Craindre! repartit le père avec une sorte « de chaleur; craindre lorsqu'il y a des hommes en péril et que je « leur puis être utile! je serais donc un bien indigne serviteur de « Jésus-Christ! » — « Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas « chrétien? » — « Jeune homme, répondit l'ermite, vous ai-je « demandé votre religion? Jésus-Christ n'a pas dit : « Mon sang « lavera celui-ci, et non celui-là. » Il est mort pour le Juif et le « Gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des « infortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et « vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours; mais la gloire « n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, « faibles solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre « céleste? Eh! quel serait le soldat assez lâche pour reculer, lors- « que son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, « marche devant lui au secours des hommes? »

« Ces paroles saisirent mon cœur; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit « le missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau « de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la « montagne; venez vous réchauffer chez moi; vous n'y trouverez « pas les commodités de la vie; mais vous y aurez un abri, et il « faut encore en remercier la bonté divine, car il y a bien des « hommes qui en manquent. »

### LES LABOUREURS.

« Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre

retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous commençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous, en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

« Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et sur une pierre qui servait de table un crucifix et le livre des chrétiens.

« L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant avec de la crème de noix dans un vase d'érable. Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient : les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain; au pied de la montagne un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

« Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché, et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il faut « offrir vos souffrances à Dieu pour la gloire de qui vous avez déjà « fait tant de choses; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces « forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces nuages; croyez-vous « que celui qui peut calmer une pareille tempête ne pourra pas « apaiser les troubles du cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de « meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au mi-« lieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. « J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux quand il « sera digne de l'être. »

« A ces mots je tombai aux genoux du solitaire, en versant des pleurs de joie; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que « cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître? Si les Indiens « idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu « éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en proportion « des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie « où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait l'honneur « de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et « quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes « travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre religion la per-« mission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées? « Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en « rendre digne : je suis revenu au Nouveau-Monde, consumer le « reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente ans « que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux « que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces « lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs « étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la « parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement adoucies. « Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai « tâché, en leur enseignant les voies du salut, de leur apprendre « les premiers arts de la vie, mais sans les porter trop loin, et en

« retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le bon-
« heur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me
« suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est
« ici que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de
« ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que m'annoncent
« mes vieux jours. »

« En achevant ces mots, le solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

« Nous rentrâmes dans la grotte, où l'ermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge ; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret ; mais quelque chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit, elle cherchait le solitaire ; mais comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté du ciel et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche, où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude !

« Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia, et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte ; je le trouvai

la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposait encore; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

« En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les Génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien poëte appelé *Homère*, et quelques sentences d'un autre poëte plus ancien encore, nommé *Salomon*. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

« Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres. Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument : « Il durera encore plus que « moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur que « le peu de bien que j'ai fait. »

« De là, nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

« Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou les *Bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix [1]. Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois

[1] Le père Aubry avait fait comme les jésuites à la Chine, qui permettaient aux Chinois d'enterrer leurs parents dans leurs jardins, selon leur ancienne coutume.

qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appelait *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

« En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas ; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant de ce qui se passait au village ; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là ; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

« Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers « néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous est arrivé « un frère et une sœur ; et, pour surcroît de bonheur, je vois que « la divine Providence a épargné hier vos moissons : voilà deux « grandes raisons de la remercier. Offrons donc le saint sacrifice, « et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, « une reconnaissance infinie et un cœur humilié. »

« Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la

croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

« L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

« Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain; des arbitres établissaient les premières propriétés; l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

« J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

« Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le bap-

tisa parmi des jasmins en fleurs, au bord d'une source, tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux Bocages de la mort. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là, et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétiens, Dieu bénit la terre inculte, en la donnant en héritage à Adam. Cette procession, qui pêle-mêle avec ses troupeaux suivait de rocher en rocher son chef vénérable, représentait à mon cœur attendri ces migrations des premières familles, alors que Sem, avec ses enfants, s'avançait à travers le monde inconnu, en suivant le soleil qui marchait devant lui.

« Je voulus savoir du saint ermite comment il gouvernait ses enfants ; il me répondit avec une grande complaisance : « Je ne « leur ai donné aucune loi ; je leur ai seulement enseigné à s'ai- « mer, à prier Dieu, et à espérer une meilleure vie : toutes les lois « du monde sont là dedans. Vous voyez au milieu du village une « cabane plus grande que les autres : elle sert de chapelle dans « la saison des pluies. On s'y assemble soir et matin pour louer « le Seigneur, et quand je suis absent c'est un vieillard qui fait la « prière ; car la vieillesse est, comme la maternité, une espèce de « sacerdoce. Ensuite on va travailler dans les champs ; et si les « propriétés sont divisées, afin que chacun puisse apprendre l'é- « conomie sociale, les moissons sont déposées dans des greniers « communs, pour maintenir la charité fraternelle. Quatre vieil- « lards distribuent avec égalité le produit du labeur. Ajoutez à « cela des cérémonies religieuses, beaucoup de cantiques ; la croix « où j'ai célébré les mystères, l'ormeau sous lequel je prêche dans « les bons jours, nos tombeaux tout près de nos champs de blé, « nos fleuves où je plonge les petits enfants et les saint Jean de « cette nouvelle Béthanie, vous aurez une idée complète de ce « royaume de Jésus-Christ. »

« Les paroles du solitaire me ravirent, et je sentis la supériorité de cette vie stable et occupée, sur la vie errante et oisive du Sauvage.

« Ah ! René, je ne murmure point contre la Providence, mais j'avoue que je ne me rappelle jamais cette société évangélique sans éprouver l'amertume des regrets. Qu'une hutte, avec Atala, sur

ces bords, eût rendu ma vie heureuse! Là finissaient toutes mes courses; là, avec une épouse, inconnu des hommes, cachant mon bonheur au fond des forêts, j'aurais passé comme ces fleuves, qui n'ont pas même un nom dans le désert. Au lieu de cette paix que j'osais alors me promettre, dans quel trouble n'ai-je point coulé mes jours! Jouet continuel de la fortune, brisé sur tous les rivages, longtemps exilé de mon pays, et n'y trouvant, à mon retour, qu'une cabane en ruine et des amis dans la tombe : telle devait être la destinée de Chactas. »

## LE DRAME.

« Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez : mon imagination était également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous « que le ciel accompagne et fortifie, pénétrez dans ces ombres. »

« Qu'il est faible celui que les passions dominent! qu'il est fort celui qui se repose en Dieu! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères, vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux!

« Le solitaire avait allumé un flambeau de pin; il le tenait d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment

parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il, ne sera qu'une fièvre occasionnée « par la fatigue, et, si nous nous résignons à la volonté de Dieu, il « aura pitié de nous. »

« A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et, avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas longtemps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affaiblie en s'adressant au reli- « gieux, je touche au moment de la mort. O Chactas ! écoute sans « désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas te « rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne « pas m'interrompre par des marques d'une douleur qui précipi- « terait le peu d'instants que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses « à raconter, et, aux battements de ce cœur, qui se ralentissent... « à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein soulève à peine... « je sens que je ne me saurais trop hâter. »

« Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu « la lumière. Ma mère m'avait conçue dans le malheur ; je fatiguais « son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchirements « d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, « ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine des Anges que je lui « consacrerais ma virginité, si j'échappais à la mort... Vœu fatal « qui me précipite au tombeau !

« J'entrais dans ma seizième année lorsque je perdis ma mère. « Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa « couche. Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire qui « consolait ses derniers instants ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai « fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère? O mon Atala ! je te « laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une chré- « tienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton père « et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a conservé « par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en acceptant le voile des « vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la cabane et aux

« funestes passions qui ont troublé le sein de ta mère! Viens donc,
« ma bien-aimée, viens; jure sur cette image de la Mère du Sau-
« veur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta mère expirante,
« que tu ne me trahiras point à la face du ciel. Songe que je me
« suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, et que, si tu ne
« tiens ma promesse, tu plongeras l'âme de ta mère dans des tour-
« ments éternels. »

« O ma mère! pourquoi parlâtes-vous ainsi! O religion qui fais
« à la fois mes maux et ma félicité, qui me perds et qui me con-
« soles! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume
« jusque dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas,
« ce qui a fait la rigueur de notre destinée!... Fondant en pleurs
« et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on
« me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi les
« paroles redoutables, et me donna le scapulaire qui me lie pour
« jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais je rom-
« pais mes vœux, et, après m'avoir recommandé un secret invio-
« lable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle expira
« en me tenant embrassée.

« Je ne connus pas d'abord le danger de mes serments. Pleine
« d'ardeur, et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui
« coule dans mes veines, je n'aperçus autour de moi que des
« hommes indignes de recevoir ma main; je m'applaudis de n'a-
« voir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et
« beau prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au
« bûcher de la forêt; alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

« Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée!
« Périsse le serment qui m'enlève Atala! Périsse le Dieu qui con-
« trarie la nature! Homme-prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces
« forêts?»

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter tes
« passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la co-
« lère céleste! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la
« vie, de te plaindre de tes douleurs! Où sont les marques de tes
« souffrances? Où sont les injustices que tu as supportées? Où sont

« tes vertus, qui seules pourraient te donner quelques droits à la « plainte? Quel service as-tu rendu? Quel bien as-tu fait? Eh! malheureux, tu ne m'offres que des passions, et tu oses accuser le « ciel! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à juger des « desseins de la Providence; tu comprendras alors que tu ne sais « rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiment si rigoureux, point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

« Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils, me répondit-il avec un accent si doux, que le remords entra dans mon « âme, mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai réprimandé. Hélas! vous avez raison, mon cher enfant: je suis venu « faire bien peu de chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le ciel, le ciel, voilà « ce qu'il ne faut jamais accuser! Pardonnez-moi si je vous ai offensé, mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être du remède, ne « nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une religion bien « divine que celle-là qui a fait une vertu de l'espérance! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes combats, « et cependant tu n'en as vu que la moindre partie; je te cachais « le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables « ardents de la Floride est moins misérable que n'a été Atala. Te « sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de mourir si tu t'éloignais de moi; craignant de fuir avec toi dans les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois... Ah! s'il n'avait fallu « que quitter parents, amis, patrie; si même (chose affeuse!) il « n'y eût eu que la perte de mon âme!... Mais ton ombre, ô ma « mère, ton ombre était toujours là, me reprochant ses tourments! « J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de l'enfer te consumer. Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes, mes jours « étaient désolés; la rosée du soir séchait en tombant sur ma peau « brûlante; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et les brises, loin « de m'apporter la fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle.

« Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous « les hommes, dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi « et moi une barrière invincible! Passer ma vie à tes pieds, te ser- « vir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans « quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur « suprême; ce bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir. « Quel dessein n'ai-je point rêvé! Quel songe n'est point sorti de « ce cœur si triste! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, « j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : « tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la « terre; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes hor- « ribles transports, j'aurais désiré que cette Divinité se fût anéantie, « pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme « avec les débris de Dieu et du monde! A présent même... le di- « rai-je? à présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais pa- « raître devant le Juge inexorable, au moment où, pour obéir à « ma mère, je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie; eh bien! « par une affreuse contradiction, j'emporte le regret de n'avoir pas « été à toi!... »

— « Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous « égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rarement « juste, il n'est pas même dans la nature; et en cela il est moins « coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt quelque chose « de faux dans l'esprit, que de vicieux dans le cœur. Il faut donc « éloigner de vous ces emportements, qui ne sont pas dignes de « votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, votre imagination « impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. La religion n'exige « point de sacrifice plus qu'humain. Ses sentiments vrais, ses « vertus tempérées sont bien au-dessus des sentiments exaltés et « des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si vous aviez suc- « combé, eh bien! pauvre brebis égarée, le bon Pasteur vous au- « rait cherchée, pour vous ramener au troupeau. Les trésors du « repentir vous étaient ouverts : il faut des torrents de sang pour « effacer nos fautes aux yeux des hommes, une seule larme suffit « à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille, votre situation exige « du calme; adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies « de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que « vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec;

« il a les pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos vœux, qui « ne sont que des vœux simples, et vous achèverez vos jours près « de moi avec Chactas, votre époux. »

« A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue con- « vulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une « douleur effrayante. « Quoi! dit-elle en joignant les deux mains « avec passion, il y avait du remède! Je pouvais être relevée de « mes vœux! » — « Oui, ma fille, répondit le père; et vous le « pouvez encore. » — « Il est trop tard, il est trop tard! s'écria- « t-elle. Faut-il mourir, au moment où j'apprends que j'aurais pu « être heureuse! Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard! Au- « jourd'hui, de quel bonheur je jouirais, avec toi, avec Chactas « chrétien..., consolée, rassurée par ce prêtre auguste... dans ce « désert... pour toujours... oh! c'eût été trop de félicité! » — « Calme-toi, lui dis-je en saisissant une des mains de l'infortunée; « calme-toi, ce bonheur, nous allons le goûter. » — « Jamais! « jamais! » dit Atala. — « Comment? » repartis-je. — « Tu ne sais « pas tout, s'écria la vierge : c'est hier... pendant l'orage... J'allais « violer mes vœux : j'allais plonger ma mère dans les flammes de « l'abîme; déjà sa malédiction était sur moi; déjà je mentais au « Dieu qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisais mes lèvres trem- « blantes, tu ne savais pas que tu n'embrassais que la mort! » — « O ciel! s'écria le missionnaire, chère enfant, qu'avez-vous fait? » — « Un crime, mon père, dit Atala les yeux égarés : mais je ne « perdais que moi, et je sauvais ma mère. » — « Achève donc, » m'écriai-je plein d'épouvante. — « Hé bien, dit-elle, j'avais prévu « ma faiblesse; en quittant les cabanes, j'ai emporté avec moi... » — « Quoi? » repris-je avec horreur. — « Un poison? » dit le père. « Il est dans mon sein, » s'écria Atala.

« Le flambeau échappe de la main du solitaire, je tombe mou- rant près de la fille de Lopez, le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons un moment nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous! dit bientôt le courageux er- « mite en allumant une lampe. Nous perdons des moments pré- « cieux : intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'adversité : « la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds du « Très-Haut, pour implorer sa clémence, ou pour nous soumettre

« à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, vous eussiez
« dû m'avertir hier au soir. »

— « Hélas! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit der-
« nière; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné de
« moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile; car les Indiens
« mêmes, si habiles dans ce qui regarde les poisons, ne connais-
« sent point de remèdes à celui que j'ai pris. O Chactas! juge de
« mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas aussi subit
« que je m'y attendais! Mon amour a redoublé mes forces, mon
« âme n'a pu si vite se séparer de toi. »

« Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse, et sa religion lui fournissait des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur?

« Hélas! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison, et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes effrayants se manifestèrent; un engourdissement général saisit les membres d'Atala, et les extrémités de son corps commencèrent à se refroi-
« dir : Touche mes doigts, me disait-elle; ne les trouves-tu pas bien
« glacés? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur; ensuite elle ajoutait : « Hier encore, mon bien-
« aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et voilà que je ne
« sens plus ta main, je n'entends presque plus ta voix, les objets
« de la grotte disparaissent tour à tour. Ne sont-ce pas les oiseaux
« qui chantent! Le soleil doit être près de se coucher maintenant?
« Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe! »

« Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en
« pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis, je suis bien

« faible; mais peut-être que je vais devenir plus forte. Cependant « mourir si jeune, tout à la fois, quand mon cœur était si plein de « vie! Chef de la prière, aie pitié de moi; soutiens-moi. Crois-tu « que ma mère soit contente, et que Dieu me pardonne ce que j'ai « fait? »

— « Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes, « et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés; ma fille, « tous vos malheurs viennent de votre ignorance; c'est votre « éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui « vous ont perdue; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne « peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis; « Dieu vous pardonnera à cause de la simplicité de votre cœur. « Votre mère et l'imprudent missionnaire qui la dirigeait ont « été plus coupables que vous; ils ont passé leurs pouvoirs en « vous arrachant un vœu indiscret; mais que la paix du Sei- « gneur soit avec eux! Vous offrez tous trois un terrible exem- « ple des dangers de l'enthousiasme et du défaut de lumières en « matière de religion. Rassurez-vous, mon enfant; celui qui sonde « les reins et les cœurs vous jugera sur vos intentions, qui étaient « pures, et non sur votre action, qui est condamnable.

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans « le Seigneur, ah! ma chère enfant, que vous perdez peu de chose « en perdant ce monde! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous « avez connu les chagrins : que penseriez-vous donc si vous eus- « siez été témoin des maux de la société? si, en abordant sur les « rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri « de douleur qui s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la « cabane, et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas; les « reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on « s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux « des rois!

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait au- « tant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et « pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Vous cal- « culeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une « tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas des liens « éternels : un jour, peut-être, le dégoût fût venu avec la satiété, « le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que

« les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. Sans doute, « ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et « de cette femme, sortis de la main du Créateur. Un paradis avait « été formé pour eux, ils étaient innocents et immortels. Parfaits « de l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Ève avait été « créée pour Adam, et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois « se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront « après eux? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers-« nés des hommes, de ces unions ineffables, alors que la sœur était « l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confon-« daient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait « les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées; la « jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le che-« vreau, elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches « mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie qu'ils oubliaient « la mort de leurs mères.

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus inno-« cente et plus heureuse dans vos liens, que ces saintes familles « dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les dé-« tails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, « les inquiétudes et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'o-« reiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs cha-« que fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de « maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait le « lait, et qui meurt sur votre sein! La montagne a été pleine de « gémissements; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses « ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses « humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de grandes « dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans « des cloîtres, et mutiler cette chair révoltée, dont les plaisirs ne « sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous « regardent pas; que toute votre ambition se réduisait à vivre dans « une obscure cabane avec l'homme de votre choix; que vous « cherchiez moins les douceurs du mariage que les charmes de « cette folie que la jeunesse appelle *amour*? Illusion, chimère, « vanité, rêve d'une imagination blessée! Et moi aussi, ma fille, « j'ai connu les troubles du cœur; cette tête n'a pas toujours été

« chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujour-
« d'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans
« ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renou-
« velé sans cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égaleraient à
« Dieu même; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être.
« Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime long-
« temps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques
« points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suf-
« fisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur
« songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort atta-
« chée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été
« votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uni-
« forme que le sépulcre donne à la famille d'Adam; l'œil même
« de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la
« tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cer-
« cueil. Que dis-je ! (ô vanité des vanités!) que parlé-je de la
« puissance des amitiés de la terre ! Voulez-vous, ma chère fille,
« en connaître l'étendue? Si un homme revenait à la lumière quel-
« ques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par
« ceux-là mêmes qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire :
« tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement
« d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme,
« tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos
« amis !

« Remerciez donc la bonté divine, ma chère fille, qui vous re-
« tire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc et
« la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les
« nuées; déjà j'entends la Reine des Anges qui vous crie : Venez,
« ma digne servante, venez, ma colombe, venez vous asseoir sur
« un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur
« beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation
« des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose
« mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil,
« lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé ; et
« les embrassements de votre céleste époux ne finiront jamais ! »

« Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le
le calme dans le ciel, ainsi, la parole tranquille du vieillard apaisa

les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui promettais de sécher mes pleurs; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheu-« reux, disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seule-« ment pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. « Le cœur, ô Chactas, est comme ces sortes d'arbres qui ne « donnent leur baume pour les blessures des hommes que lors-« que le fer les a blessés eux-mêmes. »

« Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver, et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

« Cependant l'ermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient rallumés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient sans doute attentifs à cette scène où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

« Elle triomphait, cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœurs aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me pris « pour la Vierge des dernières amours? Singulier présage de notre « destinée ! » Elle s'arrêta; puis elle reprit : « Quand je songe que « je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour re-« vivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immor-« telle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté soit « faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta :

« Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je « vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil « et mes caprices. Chactas, un peu de terre jeté sur mon corps va « mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour « toujours du poids de mes infortunes. »

— « Vous pardonner ! répondis-je noyé de larmes : n'est-ce pas « moi qui ai causé tous vos malheurs ? » — « Mon ami, dit-elle en « m'interrompant, vous m'avez rendue très-heureuse, et si j'étais « à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous « avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné à toute une « vie de repos dans ma patrie. »

« Ici la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix ; elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix « briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que pos- « sède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère peu « de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, « ô mon frère ! conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu au- « ras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. « Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre union « aurait été courte sur la terre, mais il est après cette vie une plus « longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparée de toi pour jamais ! « Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre « dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la « religion chrétienne, qui prépara notre réunion. Elle fait sous tes « yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me rend capa- « ble de te quitter sans mourir dans les angoisses du désespoir. Ce- « pendant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse, je « sais trop ce qu'il en coûte, pour te demander un serment. Peut- « être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que « moi... O ma mère ! pardonne à ta fille. O Vierge ! retenez votre « courroux. Je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô « mon Dieu ! des pensées qui ne devraient être que pour toi. »

« Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le solitaire, se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est « temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

« A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes ; et, lorsque le solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

« Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en prononçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante, et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai en regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala ? » — « Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie « éternelle ! » Atala venait d'expirer.

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient, et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein, il en tira le crucifix d'Atala. « Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité ! O René, ô mon fils ! « tu le vois ; et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant d'an- « nées, l'or n'en est-il point altéré ? n'y vois-tu point la trace de « mes larmes ? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a « touché de ses lèvres ? Comment Chactas n'est-il point encore « chrétien ? Quelles frivoles raisons de politique et de patrie l'ont « jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses pères ? Non, je ne « veux pas tarder plus longtemps. La terre me crie : Quand donc

« descendras-tu dans la tombe, et qu'attends-tu pour embrasser « une religion divine?... O terre! vous ne m'attendrez pas long- « temps : aussitôt qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête « blanchie par les chagrins, j'espère me réunir à Atala... Mais « achevons ce qui me reste à conter de mon histoire. »

LES FUNÉRAILLES.

« Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste; il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil, pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky; oui, le fleuve qui porte maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre, il se contentait de me dire : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu; » et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

« La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu, vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, lui dis-je, « c'en est trop : que les passions d'un jeune homme ne troublent « plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les restes de mon « épouse; je les ensevelirai dans quelque coin du désert, et si je « suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me rendre digne « de ces noces éternelles qui m'ont été promises par Atala. »

« A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie; il s'écria : « O sang de Jésus-Christ, sang de mon divin Maî- « tre, je reconnais là tes mérites! Tu sauveras sans doute ce jeune « homme. Mon Dieu, achève ton ouvrage; rends la paix à cette « âme troublée, et ne lui laisse de ses malheurs que d'humbles et « utiles souvenirs. »

« Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne ; je m'y refusai à mon tour. « Les « malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus des « hommes ; que sa tombe, creusée furtivement par nos mains, « partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prière auprès du corps de cette sainte.

« Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

« Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

« La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui

vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée, puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelque vers d'un vieux poëte nommé *Job*, il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des « champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la « vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

« Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du solitaire.

« Cependant une barre d'or se forma dans l'orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commencâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils ! il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai pour la dernière fois mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta « fille ! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

« Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Ou- « talissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-même de « demeurer auprès de moi ; mais à présent votre sort est changé, « vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les dou- « leurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finis- « sent, parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos « grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être « longtemps malheureux. Retournez au Meschacebé : allez con- « soler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a be- « soin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de « votre Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et souvenez- « vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, « je veillerai ici sur son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, l'âme de « votre sœur et le cœur de votre vieil ami vous suivront. »

« Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau ; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse,

et de voir encore une fois ma bien-aimée; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René! c'est là que je fis pour la première fois des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets! Eh, mon enfant! qui ne les a point faites ces réflexions? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; mes ans le disputent à ceux de la corneille; eh bien! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure; mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux

« Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix « dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse! Pour prix de « ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, « même de Chactas! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu. »

# ÉPILOGUE

Chactas, fils d'Outalissi le Natchez, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence, qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agannonsioni [1], lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût « bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur ; « et, sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié le « chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune, « être allé dans le pays des âmes ! Comment feras-tu pour y vivre ?

[1] Les Iroquois.

« Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras « froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. « Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter « des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créée « jadis sur mes lèvres par un baiser; hélas ! les miens n'ont pas « le pouvoir de te donner une seconde naissance. » Ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ces restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps ; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort, si ce sont les restes d'un enfant chéri qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable ; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'en-

fant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils « qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui cherche quelque « chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne la- « verai plus dans l'eau d'esquine ; prends-en pour coucher tes « petits : puisse le grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons « pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de « chevreuils, un manteau de castor, et l'espérance. Tu n'es donc « pas de ce désert ? » — « Non, répondit le jeune homme, nous « sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer « votre feu cette nuit ? » — « Nous n'avons point de cabane, reprit « le guerrier ; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord « de la chute. » — « Je le veux bien, » répondis-je, et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant

le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et je lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur ? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie, ce sont « les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. » — « Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel « malheur ? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les « restes des Natchez. Après le massacre que les Français firent « de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui « échappèrent aux vainqueurs trouvèrent un asile chez les Chi- « kassas, nos voisins. Nous y sommes demeurés assez longtemps « tranquilles ; mais il y a sept lunes que les blancs de la Virginie « se sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été « données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, « et, chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route « à travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche ; et « comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a fait « mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure ; je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le grand Esprit, tout « arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs ; nos pères « l'ont été comme nous ; mais il y a un lieu où nous nous repo- « serons. Si je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que « celle d'un Blanc, je vous demanderais si vous avez entendu « parler de Chactas le Natchez ? » A ces mots, l'Indienne me re-

garda et me dit : « Qui est-ce qui vous a parlé de Chactas le Nat-« chez? » Je répondis : « C'est la Sagesse. » L'Indienne reprit : « Je « vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mou-« ches du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles « paroles sur le grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René « l'Européen, que Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu « le baptême, et René, mon aïeul si malheureux, ont péri dans le « massacre. » — « L'homme va toujours de douleur en douleur, « répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'ap-« prendre des nouvelles du père Aubry ? » — « Il n'a pas été plus « heureux que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis « des Français, pénétrèrent à sa Mission ; ils y furent conduits « par le son de la cloche qu'on sonnait pour secourir les voya-« geurs. Le père Aubry se pouvait sauver ; mais il ne voulut pas « abandonner ses enfants, et il demeura pour les encourager à « mourir, par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures ; « jamais on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la honte de « son Dieu, ou au déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, durant le « supplice, de prier pour ses bourreaux, et de compatir au sort « des victimes. Pour lui arracher une marque de faiblesse, les « Chéroquois amenèrent à ses pieds un Sauvage chrétien, qu'ils « avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand « ils virent le jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies « du vieil ermite, qui lui criait : « Mon enfant, nous avons été mis « en spectacle aux anges et aux hommes. » Les Indiens furieux « lui plongèrent un fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de « parler. Alors, ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

« On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à « voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher « d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry « quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait tous « les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés de cette « mort, se sont faits chrétiens.

« Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des « Blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit « pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il arriva à l'en-« droit où était située la Mission, mais il put à peine le recon-« naître. Le lac s'était débordé, et la savane était changée en un

« marais ; le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli sous ses « débris le tombeau d'Atala et les Bocages de la mort. Chactas « erra longtemps dans ce lieu ; il visita la grotte du solitaire, « qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans la-« quelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le rocher de la « Veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de « l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleurait, le serpent « familier du missionnaire sortit des broussailles voisines, et vint « s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce « fidèle ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a « raconté que plusieurs fois, aux approches de la nuit, il avait cru « voir les ombres d'Atala et du père Aubry s'élever dans la va-« peur du crépuscule. Ces visions le remplirent d'une religieuse « frayeur et d'une joie triste.

« Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et celui « de l'ermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la « biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au « pied de la croix de la Mission. Cette croix était alors à moitié « entourée d'eau ; son bois était rongé de mousse, et le pélican du « désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea « que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son « hôte. Il creusa sous la roche qui jadis servait d'autel, et il y « trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta point « que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges « avaient peut-être ensevelis dans ce lieu ; il les enveloppa dans « des peaux d'ours, et reprit le chemin de son pays, emportant « ces précieux restes, qui résonnaient sur ses épaules comme le « carquois de la mort. La nuit, il les mettait sous sa tête, et il « avait des songes d'amour et de vertu. O étranger ! tu peux con-« templer ici cette poussière avec celle de Chactas lui-même. »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai, je m'approchai des cendres sacrées, et me prosternai devant elles en silence. Puis, m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi « passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, « tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes « que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse « de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au

point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient ; les premiers étaient chargé des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveau-nés : les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de la cabane qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et, moins heureux dans mon exil je n'ai point emporté les os de mes pères.

FIN D'ATALA.

# RENÉ



Alfred Johannot del. — Ch. Colin sc.

Ingrat tu veux mourir, et ta sœur existe

Publié par Furne à Paris

# RENÉ

En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois ; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi des Sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie [1], il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur : le premier, par une indulgence aimable ; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement connaître par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à « passer en Amérique, ajoutait-il, je le dois ensevelir dans un « éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme.

[1] Colonie française aux Natchez.

Le 21 de ce mois que les Sauvages appellent *la lune des fleurs*, René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens, présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvait plus en jouir; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre ; René prit sa place au milieu d'eux, et, après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

« Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi, me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

« Combien vous aurez pitié de moi ! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables ! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas; il a été trop puni !

« J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

« Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à

tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

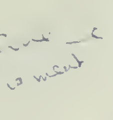
« Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

« Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

« Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avénement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche na-

tale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.



« Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

« Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

« Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

« Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

« J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids : le soir même l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

« Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

« Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

« Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais sou-

vent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

« Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague sentiment de l'infortune et l'espérance d'un abri ; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

« Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes qui ayant vécu loin du monde avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur !

« Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter ; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

« Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

« Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans

un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

« Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines; tantôt la lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs, assis tout pensif à mes côtés.

« Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

« Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus, ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice [1]. Je fus frappé du silence de ces lieux; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument; les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

« Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

« Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de la

[1] A Londres, derrière White-Hall, la statue de Charles II.

mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

« Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poëmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

« L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion ! Quel labyrinthe de colonnes ! Quelle succession d'arches et de voûtes ! Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poëte, et les fait toucher aux sens.



« Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

« Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature ?

« Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ;

mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

« Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards! qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés. »

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, il s'écrie :

« Heureux Sauvages! oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignait quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le ciel cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre Sauvage. »

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant le bras dans l'ombre et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils! mon cher fils! » A ces accents, le frère d'Amélie, revenant à lui et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux Sauvage : « Mon jeune ami, les mouvements

« d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux ; modère seu-
« lement ce caractère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu souffres
« plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en éton-
« ner ; une grande âme doit contenir plus de douleurs qu'une
« petite. Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir une partie
« de l'Europe, fais-nous connaître ta patrie. Tu sais que j'ai vu
« la France, et quels liens m'y ont attaché ; j'aimerai à entendre
« parler de ce grand Chef[1], qui n'est plus, et dont j'ai visité la su-
« perbe cabane. Mon enfant, je ne vis plus que par la mémoire.
« Un vieillard avec ses souvenirs ressemble au chêne décrépit de
« nos bois : ce chêne ne se décore plus de son propre feuillage,
« mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes étrangères qui
« ont végété sur ses antiques rameaux. »

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur :

« Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

« C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

« Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire à augmenter mon ennui ; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

« Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne

[1] Louis XIV.

l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, hônteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

« Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !

« Souvent assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et les orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ?

« Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de rues solitaires. En regardant les lumières, qui brillaient dans la demeure des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de

mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons et à toutes les distances d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes.

« Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.



« J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

« On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

« La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.





« Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

« Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

« L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

« Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie ! une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un

secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; « attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton « vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

« La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste ! je me serais prosterné devant toi, puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

« Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

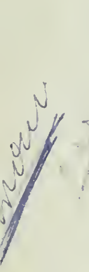
« Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

« Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

« Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme!

« Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait ; je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

« Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je m'imaginais pourtant avoir bien dissimulé mon secret ; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.



« Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avait si longtemps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon âme !

« Amélie, se jetant dans mes bras, me dit : Ingrat, tu veux « mourir, et ta sœur existe ! Tu soupçonnes son cœur ! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout ; j'ai tout compris, « comme si j'avais été avec toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi, « qui ai vu naître tes premiers sentiments? Voilà ton malheureux « caractère, tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te « presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu te « livreras à tes folies ; fais le serment de ne jamais attenter à tes « jours. »

« En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers ; c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé ; je cédai à l'empire d'Amélie ; elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

« Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand, le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentiments était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

« Le moment était venu où j'allais expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé !

« Que vais-je vous révéler, ô mes amis ! voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même... Il y a quelques jours, rien n'aurait pu m'arracher ce secret... A présent tout est fini !

« Toutefois, ô vieillards ! que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

« L'hiver finissait, lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait ; ses yeux se creusaient, sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour, je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînait à peine ; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout à coup en pleurs, et se retirait pour prier.

« En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais, en la pressant dans mes bras, elle me répondait avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

« Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait être la cause de ses larmes ; car elle paraissait ou plus tranquille ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement ; je frappe ; on ne me répond point ; j'entr'ouvre la porte, il n'y avait personne dans la chambre. J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

## A RENÉ.

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je donnerais mille fois « ma vie pour vous épargner un moment de peine ; mais, infor- « tunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me « pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous comme une « coupable ; je n'aurais jamais pu résister à vos prières, et cepen- « dant il fallait partir... Mon Dieu, ayez pitié de moi !

« Vous savez, René, que j'ai toujours eu du penchant pour la « vie religieuse : il est temps que je mette à profit les avertisse- « ments du ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard ! Dieu m'en punit. « J'étais restée pour vous dans le monde... Pardonnez, je suis « toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.

« C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité « de ces asiles, contre lesquels je vous ai vu souvent vous éle- « ver. Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des « hommes ; que deviendraient alors de pauvres infortunées !... « Je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le « repos dans ces retraites de la religion : la terre n'offre rien qui « soit digne de vous.

« Je ne vous rappellerai point votre serment ; je connais la fidé- « lité de votre parole. Vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y

« a-t-il rien de plus misérable que de songer sans cesse à quitter la « vie? Pour un homme de votre caractère, il est si aisé de mou- « rir ! Croyez-en votre sœur, il est plus difficile de vivre.

« Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude, qui ne « vous est pas bonne ; cherchez quelque occupation. Je sais que « vous riez amèrement de cette nécessité où l'on est en France de « *prendre un état*. Ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse « de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu « plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de mal- « heur.

« Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à « vos ennuis. Une femme, des enfants occuperaient vos jours. Et « quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heu- « reux ! L'ardeur de votre âme, la beauté de votre génie, votre air « noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assure- « rait de son amour et de sa fidélité. Ah ! avec quelles délices ne te « presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur ! Comme tous « ses regards, toutes ses pensées, seraient attachés sur toi pour « prévenir tes moindres peines ! Elle serait tout amour, tout in- « nocence devant toi ; tu croirais retrouver une sœur.

« Je pars pour le couvent de... Ce monastère, bâti au bord de « la mer, convient à la situation de mon âme. La nuit, du fond « de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent « les murs du couvent ; je songerai à ces promenades que je fai- « sais avec vous au milieu des bois, alors que nous croyions re- « trouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins. Aimable « compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai plus ? « A peine plus âgée que vous, je vous balançais dans votre ber- « ceau ; souvent nous avons dormi ensemble. Ah ! si un même « tombeau nous réunissait un jour ! Mais non : je dois dormir « seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire où reposent pour « jamais ces filles qui n'ont point aimé.

« Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi effacées par « mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu plus « tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter ? Qu'ai-je besoin de vous « entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie ? Vous « vous rappelez le jeune M... qui fit naufrage à l'Isle-de-France. « Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa

« mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus, et l'instant « où vous commenciez son deuil en Europe était celui où on le « finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mé- « moire périt si vite ? Une partie de ses amis ne peut apprendre « sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée ! Quoi, cher et trop « cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton « cœur ? O mon frère ! si je m'arrache à vous dans le temps, c'est « pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité.

« AMÉLIE. »

« *P. S.* Je joins ici l'acte de la donation de mes biens ; j'es- « père que vous ne refuserez pas cette marque de mon amitié. »

« La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachait-elle? Qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup? Oh! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein! Un mouvement de pitié l'avait rappelée auprès de moi; mais bientôt, fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avait qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir! Telles étaient mes plaintes. Puis, faisant un retour sur moi-même : « Ingrate Amélie, disais-je, si tu avais été à ma place, si, comme moi, tu avais été perdue dans le vide de tes jours, ah! tu n'aurais pas été abandonnée de ton frère. »

« Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

« Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandait seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer ses vœux.

« Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

« Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je résolus d'aller à B... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avais été élevé se trouvait sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

« Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins; je traversai à pied les cours désertes; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Hé « bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a « quelques jours? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et « je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

« Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le

père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes !

« En arrivant à B..., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis : elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une pensée au monde ; que, si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : « Cependant si votre projet est de paraître à l'autel le « jour de ma profession, daignez m'y servir de père ; ce rôle est « le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre « amitié et à mon repos. »

« Cette froide fermeté qu'on opposait à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

« Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil spectacle ; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

« Un peuple immense remplissait l'église. On me conduit au banc du sanctuaire ; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel ; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna ; je me sentis lié par une main toute-puissante, et, au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

« Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et, dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a paru comme l'encens qui se con« sume dans le feu, » un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire ; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

« Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment, je sens renaître mes transports ; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble ; elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

« Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire ; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avait contraint de me placer à genoux près de ce lugubre appareil. Tout à

coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais « que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble « de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle pas- « sion ! »

« A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare, je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras, je m'écrie : « Chaste épouse de « Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers les « glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent « déjà de ton frère ! »

« Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connaissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! J'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie ! une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

« On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel ; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout à fait insupportable. Éclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais ce qu'elle avait dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre ; ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait paraître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère ; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir ! Ses projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

« O mes amis ! je sus donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire ! Mes passions, si

longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

« J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'était un grand crime : Dieu m'avait envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi, toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !



« Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

« On équipait dans ce moment même, au port de B..., une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau ; je fis savoir mon projet à Amélie, et je m'occupai de mon départ.

« Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

« La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

« J'errais sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvait à l'aspect de l'océan où apparaissait quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même

fenêtre : elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

« Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courais au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutais dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots.



« Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

« Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je ne « désespère pas de mon bonheur, me disait-elle. L'excès même « du sacrifice, à présent que le sacrifice est consommé, sert à me « rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pureté « de leurs vœux, la régularité de leur vie, tout répand du baume « sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que l'oi- « seau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre co- « lombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un « abri contre la tempête. C'est ici la sainte montagne ; le sommet « élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre et les pre- « miers concerts du ciel; c'est ici que la religion trompe douce- « ment une âme sensible : aux plus violentes amours elle substi- « tue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont « unies ; elle épure les soupirs; elle change en une flamme incor- « ruptible une flamme périssable ; elle mêle divinement son calme « et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur « qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire. »

« Je ne sais ce que le ciel me réserve· et s'il a voulu m'avertir

que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte; déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Était-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère! La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon. »





Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la supérieure de... Elle contenait le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité, en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsola-

ble, et l'on y regardait Amélie comme une sainte. La supérieure ajoutait que depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras, le vieillard pleurait. « Mon « enfant, dit-il à son fils, je voudrais que le père Aubry fût ici ; il « tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les cal- « mant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes ; c'é- « tait la lune dans une nuit orageuse : les nuages errants ne peuvent « l'emporter dans leur course ; pure et inaltérable, elle s'avance « tranquille au-dessus d'eux. Hélas, pour moi, tout me trouble « et m'entraîne ! »

Jusqu'alors le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette his- « toire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme « entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux « charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est « point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le « monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que « faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre regard, et « vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous « plaignez sont de purs néants. Mais quelle honte de ne pouvoir « songer au seul malheur réel de votre vie, sans être forcé de rou- « gir ! Toute la pureté, toute la vertu, toute la religion, toutes les « couronnes d'une sainte rendent à peine tolérable la seule idée de « vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute ; mais, s'il faut ici dire « ma pensée, je crains que, par une épouvantable justice, un « aveu sorti du sein de la tombe n'ait troublé votre âme à son tour. « Que faites-vous seul au fond des forêts où vous consumez vos « jours, négligeant tous vos devoirs ? Des saints, me direz-vous, se « sont ensevelis dans les déserts ? Ils y étaient avec leurs larmes, « et employaient à éteindre leurs passions le temps que vous per- « dez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux qui avez « cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est

« mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puis-
« sances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour
« s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au
« service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles, il en est d'a-
« bord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui en-
« voie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire ; et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'Atala, « il nous parle sévèrement ; il corrige et le vieillard et le jeune « homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie « extraordinaire qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur « que dans les voies communes.

« Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se « lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demande des neiges « aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes, « il franchit ses rives, et désole ses bords charmants. L'orgueil- « leux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ; mais voyant « que tout devenait désert sur son passage ; qu'il coulait, aban- « donné dans la solitude ; que ses eaux étaient toujours troublées, « il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature, les oiseaux, « les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compa- « gnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du *flammant* qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchait en silence entre le missionnaire qui priait Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après avec Chactas et le père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

FIN DE RENÉ.

LES AVENTURES

DU

# DERNIER ABENCERAGE

# AVERTISSEMENT

*Les Aventures du dernier Abencerage* sont écrites depuis à peu près une vingtaine d'années : le portrait que j'ai tracé des Espagnols explique assez pourquoi cette Nouvelle n'a pu être imprimée sous le gouvernement impérial. La résistance des Espagnols à Buonaparte, d'un peuple désarmé à ce conquérant qui avait vaincu les meilleurs soldats de l'Europe, excitait alors l'enthousiasme de tous les cœurs susceptibles d'être touchés par les grands dévouements et les nobles sacrifices. Les ruines de Saragosse fumaient encore, et la censure n'aurait pas permis des éloges où elle eût découvert, avec raison, un intérêt caché pour les victimes. La peinture des vieilles mœurs de l'Europe, les souvenirs de la gloire d'un autre temps, et ceux de la cour d'un de nos plus brillants monarques, n'auraient pas été plus agréables à la censure, qui d'ailleurs commençait à se repentir de m'avoir tant de fois laissé parler de l'ancienne monarchie et de la religion de nos pères : ces morts que j'évoquais sans cesse faisaient trop penser aux vivants.

On place souvent dans les tableaux quelque personnage difforme pour faire ressortir la beauté des autres : dans cette Nouvelle, j'ai voulu peindre trois hommes d'un caractère également élevé, mais ne sortant point de la nature, et conservant, avec des passions, les mœurs et les préjugés même de leur pays. Le caractère de la femme est aussi dessiné dans les mêmes proportions. Il faut au moins que le monde chimérique, quand on s'y transporte, nous dédommage du monde réel.

On s'apercevra facilement que cette Nouvelle est l'ouvrage d'un homme qui a senti les chagrins de l'exil, et dont le cœur est tout à sa patrie.

C'est sur les lieux mêmes que j'ai pris, pour ainsi dire, les vues de Grenade, de l'Alhambra, et de cette mosquée transformée en église, qui n'est autre chose que la cathédrale de Cordoue. Ces descriptions sont donc une espèce d'addition à ce passage de l'*Itinéraire* :

« De Cadix, je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée qui fait

« aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne « Bétique, où les poëtes avaient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à « Andujar, et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me « parut digne d'être regardé même après les temples de la Grèce. La « vallée de Grenade est délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de « Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays. » (*Itinéraire,* VII[e] et dernière partie.)

Il est souvent fait allusion dans cette Nouvelle à l'histoire des Zégris et des Abencerages ; cette histoire est si connue qu'il m'a semblé superflu d'en donner un précis dans cet avertissement. La Nouvelle d'ailleurs contient les détails suffisants pour l'intelligence du texte.

---



[illegible] Johannot del. [illegible]

Il l[illegible]rete et lui dit Vien-[illegible]her
Lautr[illegible] en [illegible] temple

LE DERN[illegible] ABENCERAGE

[illegible]

# LES AVENTURES

DU

# DERNIER ABENCERAGE

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique ; on apercevait aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qui l'accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que « tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne, qui partagèrent le sort de leur roi, se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiraient leur origine. Les Vanégas et les Alabès s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger ; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique, par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivait toujours dans leur mémoire, les mères en redisaient le nom aux enfants qui suçaient encore la mamelle. Elles les berçaient avec les romances des Zégris et des Abencerages. Tous les cinq jours on priait dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin

qu'il rendit à ses élus cette terre de délices. En vain le pays des Lotophages offrait aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil ; loin des *Tours Vermeilles* [1], il n'y avait ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montrait à quelque banni les plaines de la Bagrada, il secouait la tête et s'écriait en soupirant : « Grenade ! »

Les Abencerages surtout conservaient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avaient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire, et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : « Honneur et Amour. » Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts, ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étaient consacrés à l'étude des simples, profession estimée chez les Arabes à l'égal du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers qui jadis faisait des blessures s'occupait maintenant de l'art de les guérir. En cela elle avait retenu quelque chose de son premier génie, car les chevaliers pansaient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avaient abattu.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'était point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife ; elle était bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan. Aux murailles de la cabane étaient attachés des boucliers de peau de lion, qui portaient emprientes sur un champ d'azur deux figures de Sauvages, brisant une ville avec une massue. Autour de cette devise on lisait ces mots : « *C'est peu de chose !* » armes et devise des Abencerages. Des lances ornées de pennons blancs et bleus, des alburnos, des casaques de satin tailladé, étaient rangés auprès des boucliers, et brillaient au milieu des cimeterres et des poignards. On voyait encore suspendus çà et là des gantelets, des mors enrichis de pierreries, de larges étriers d'argent, de longues épées dont le fourreau avait été brodé par les mains des princesses, et des éperons d'or que les Yseult, les Genièvre, les Oriane, chaussèrent jadis à de vaillants chevaliers.

Sur des tables, au pied de ces trophées de la gloire, étaient

[1] Tours d'un palais de Grenade.

posés des trophées d'une vie pacifique : c'étaient des plantes cueillies sur les sommets de l'Atlas et dans le désert de Zaara; plusieurs même avaient été apportées de la plaine de Grenade. Les unes étaient propres à soulager les maux du corps; les autres devaient étendre leur pouvoir jusque sur les chagrins de l'âme. Les Abencerages estimaient surtout celles qui servaient à calmer les vains regrets, à dissiper les folles illusions, et ces espérances de bonheur toujours naissantes, toujours déçues. Malheureusement ces simples avaient des vertus opposées, et souvent le parfum d'une fleur de la patrie était comme une espèce de poison pour les illustres bannis.

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps quatorze Abencerages avaient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante, et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton était tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portait le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaïma. Il réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père; il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur, et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'échelle de Tunis; un vent favorable le conduit à Carthagène; il descend du navire, et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçait comme un médecin arabe qui venait herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada. Une mule paisible le portait lentement dans le pays où les Abencerages volaient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchait en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie : à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devaient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevait une tour où veillait la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des Chrétiens; ici se montrait une

ruine dont l'architecture annonçait une origine moresque ; autre sujet de douleur pour l'Abencerage ! Il descendait de sa mule, et, sous prétexte de chercher des plantes, il se cachait un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes. Il reprenait ensuite sa route, en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*.

Des troupeaux de moutons qu'un berger conduisait comme une armée dans des plaines jaunes et incultes, quelques voyageurs solitaires, loin de répandre la vie sur le chemin, ne servaient qu'à le faire paraître plus triste et plus désert. Ces voyageurs portaient tous une épée à la ceinture : ils étaient enveloppés dans un manteau, et un large chapeau rabattu leur couvrait à demi le visage. Ils saluaient en passant Aben-Hamet, qui ne distinguait dans ce noble salut que le nom de *Dieu*, de *Seigneur* et de *Chevalier*. Le soir à la *venta* l'Abencerage prenait sa place au milieu des étrangers, sans être importuné de leur curiosité indiscrète. On ne lui parlait point, on ne le questionnait point ; son turban, sa robe, ses armes, n'excitaient aucun mouvement. Puisque Allah avait voulu que les Maures d'Espagne perdissent leur belle patrie, Aben-Hamet ne pouvait s'empêcher d'en estimer les graves conquérants.

Des émotions encore plus vives attendaient l'Abencerage au terme de sa course. Grenade est bâtie au pied de la Sierra-Nevada, sur deux hautes collines que sépare une profonde vallée. Les maisons placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or, et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent, et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante, appelée la Véga. Cette plaine que domine Grenade est couverte de vignes, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, d'orangers ; elle est entourée par des montagnes d'une forme et d'une couleur admirables. Un ciel enchanté, un air pur et délicieux, portent dans l'âme une langueur secrète dont le voyageur qui ne fait que passer a même de la peine

à se défendre. On sent que dans ce pays les tendres passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vé-
« rité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance,
« et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui
« brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ? »

« C'est l'Alhambra, » répond le guide.

« Et cet autre château, sur cette autre colline ? » dit Aben-Hamet.

« C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce châ-
« teau un jardin planté de myrtes où l'on prétend qu'Abencerage
« fut surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Al-
« baïzyn, et plus près de nous les Tours Vermeilles. »

Chaque mot du guide perçait le cœur d'Aben-Hamet. Qu'il est cruel d'avoir recours à des étrangers pour apprendre à connaître les monuments de ses pères, et de se faire raconter par des indifférents l'histoire de sa famille et de ses amis ! Le guide, mettant fin aux réflexions d'Aben-Hamet, s'écria : « Marchons, seigneur
« Maure ; marchons, Dieu l'a voulu ! Prenez courage. François Ier
« n'est-il pas aujourd'hui même prisonnier dans notre Madrid ?
« Dieu l'a voulu. » Il ôta son chapeau, fit un grand signe de croix, et frappa ses mules. L'Abencerage, pressant la sienne à son tour, s'écria : « C'était écrit[1] ; » et ils descendirent vers Grenade.

Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand maître de Calatrava, sous le dernier roi de Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la

[1] Expression que les musulmans ont sans cesse à la bouche, et qu'ils appliquent à la plupart des événements de la vie.

cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnaient de toutes parts des maisons d'architecture moresque. Un kan était ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attirait en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

L'Abencerage était trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure ; la patrie le tourmentait. Ne pouvant résister aux sentiments qui troublaient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayait de reconnaître avec ses yeux ou ses mains quelques-uns des monuments que les vieillards lui avaient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyait les murs à travers les ténèbres était autrefois la demeure des Abencerages ; peut-être était-ce sur cette place solitaire que se donnaient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passaient les quadrilles superbement vêtus de brocarts ; là s'avançaient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançaient des feux et qui recélaient dans leurs flancs d'illustres guerriers ; ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas ! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnait autour d'Aben-Hamet. Cette ville muette avait changé d'habitants, et les vainqueurs reposaient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, « ces fiers Espagnols, s'écriait le jeune Maure indigné, sous ces « toits dont ils ont exilé mes aïeux ! Et moi, Abencerage, je « veille inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du palais de « mes pères ! »

Aben-Hamet réfléchissait alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs, et changeant tout à coup ses guirlandes de fleurs contre des chaînes ; il lui semblait voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fête, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées se pressaient dans l'âme d'Aben-Hamet ; plein de douleur et de regret, il songeait surtout à exécuter le projet qui l'avait amené à Grenade : le jour le surprit.

L'Abencerage s'était égaré : il se trouvait loin du kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormait ; aucun bruit ne troublait le silence des rues ; les portes et les fenêtres des maisons étaient fermées; seulement la voix du coq proclamait dans l'habitation du pauvre le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré longtemps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serrait sa taille élégante ; son jupon court, étroit et sans plis, découvrait une jambe fine et un pied charmant ; une mantille également noire était jetée sur sa tête : elle tenait avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton, de sorte que l'on n'apercevait de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Une duègne accompagnait ses pas ; un page portait devant elle un livre d'église ; deux varlets, parés de ses couleurs, suivaient à quelque distance la belle inconnue : elle se rendait à la prière matinale, que les tintements d'une cloche annonçaient dans un monastère voisin

Aben-Hamet crut voir l'ange Israfil ou la plus jeune des houris. L'Espagnole, non moins surprise, regardait l'Abencerage, dont le turban, la robe et les armes embellissaient encore la noble figure. Revenue de son premier étonnement, elle fit signe à l'étranger de s'approcher avec une grâce et une liberté particulières aux femmes de ce pays. « Seigneur Maure, lui dit-elle, vous paraissez nouvel-
« lement arrivé à Grenade : vous seriez-vous égaré ? »

« Sultane des fleurs, répondit Aben-Hamet, délices des yeux
« des hommes, ô esclave chrétienne, plus belle que les vierges
« de la Géorgie, tu l'as deviné ! je suis étranger dans cette ville :
« perdu au milieu de ces palais, je n'ai pu retrouver le kan des
« Maures. Que Mahomet touche ton cœur et récompense ton hos-
« pitalité ! »

« Les Maures sont renommés pour leur galanterie, » reprit l'Es-
« pagnole avec le plus doux sourire ; mais je ne suis ni sultane des
« fleurs, ni esclave, ni contente d'être recommandée à Mahomet.
« Suivez-moi, seigneur chevalier, je vais vous reconduire au kan
« des Maures. »

Elle marcha légèrement devant l'Abencerage, le mena jusqu'à

la porte du kan, le lui montra de la main, passa derrière un palais et disparut.

A quoi tient donc le repos de la vie ! La patrie n'occupe plus seule et tout entière l'âme d'Aben-Hamet : Grenade a cessé d'être pour lui déserte, abandonnée, veuve, solitaire ; elle est plus chère que jamais à son cœur, mais c'est un prestige nouveau qui embellit ses ruines ; au souvenir des aïeux se mêle à présent un autre charme. Aben-Hamet a découvert le cimetière où reposent les cendres des Abencerages ; mais en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux.

C'est en vain qu'il ne veut s'occuper que de son pèlerinage au pays de ses pères ; c'est en vain qu'il parcourt les coteaux du Douro et du Xénil, pour y recueillir des plantes au lever de l'aurore : la fleur qu'il cherche maintenant, c'est la belle chrétienne. Que d'inutiles efforts il a déjà tentés pour retrouver le palais de son enchanteresse ! Que de fois il a essayé de repasser par les chemins que lui fit parcourir son divin guide ! Que de fois il a cru reconnaître le son de cette cloche, le chant de ce coq qu'il entendit près de la demeure de l'Espagnole ! Trompé par des bruits pareils, il court aussitôt de ce côté, et le palais magique ne s'offre point à ses regards ! Souvent encore le vêtement uniforme des femmes de Grenade lui donnait un moment d'espoir : de loin toutes les chrétiennes ressemblaient à la maîtresse de son cœur ; de près, pas une n'avait sa beauté ou sa grâce. Aben-Hamet avait enfin parcouru les églises pour découvrir l'étrangère ; il avait même pénétré jusqu'à la tombe de Ferdinand et d'Isabelle ; mais c'était aussi le plus grand sacrifice qu'il eût jusqu'alors fait à l'amour.

Un jour il herborisait dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenait sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife ; la colline du nord était décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers, et par des grottes qu'habitait un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée on découvrait les clochers de Grenade qui s'élevaient en groupe du milieu des chênes-verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'orient, l'œil rencontrait sur des pointes de rochers, des couvents, des ermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain

les sommets de la Sierra-Nevada. Le Douro roulait au milieu du vallon, et présentait le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aqueduc romain, et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'était plus ni assez infortuné, ni assez heureux, pour bien goûter le charme de la solitude : il parcourait avec distraction et indifférence ces bords enchantés. En marchant à l'aventure, il suivit une allée d'arbres qui circulait sur la pente du coteau de l'Albaïzyn. Une maison de campagne, environnée d'un bocage d'orangers, s'offrit bientôt à ses yeux : en approchant du bocage, il entendit les sons d'une voix et d'une guitare. Entre la voix, les traits et les regards d'une femme, il y a des rapports qui ne trompent jamais un homme que l'amour possède. « C'est ma houri ! » dit Aben-Hamet ; et il écoute, le cœur palpitant : au nom des Abencerages plusieurs fois répété, son cœur bat encore plus vite. L'inconnue chantait une romance castillane qui retraçait l'histoire des Abencerages et des Zégris. Aben-Hamet ne peut plus résister à son émotion ; il s'élance à travers une haie de myrtes et tombe au milieu d'une troupe de jeunes femmes effrayées qui fuient en poussant des cris. L'Espagnole, qui venait de chanter et qui tenait encore la guitare, s'écrie : « C'est le seigneur Maure ! » Et elle rappelle ses compagnes. « Favorite des Génies, dit l'Abencerage, « je te cherchais comme l'Arabe cherche une source dans l'ar- « deur du midi ; j'ai entendu les sons de ta guitare, tu célébrais « les héros de mon pays, je t'ai devinée à la beauté de tes accents, « et j'apporte à tes pieds le cœur d'Aben-Hamet. »

« Et moi, répondit dona Blanca, c'était en pensant à vous que « je redisais la romance des Abencerages. Depuis que je vous ai « vu, je me suis figuré que ces chevaliers Maures vous ressem- « blaient. »

Une légère rougeur monta au front de Blanca en prononçant ces mots. Aben-Hamet se sentit prêt à tomber aux genoux de la jeune chrétienne, à lui déclarer qu'il était le dernier Abencerage ; mais un reste de prudence le retint ; il craignit que son nom, trop fameux à Grenade, ne donnât des inquiétudes au gouverneur. La guerre des Morisques était à peine terminée, et la présence d'un Abencerage dans ce moment pouvait inspirer aux Espagnols de justes craintes. Ce n'est pas qu'Aben-Hamet s'effrayât d'aucun péril, mais

il frémissait à la pensée d'être obligé de s'éloigner pour jamais de la fille de don Rodrigue.

Dona Blanca descendait d'une famille qui tirait son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas. La postérité du vainqueur de Valence la Belle tomba, par l'ingratitude de la cour de Castille, dans une extrême pauvreté; on crut même pendant plusieurs siècles qu'elle s'était éteinte, tant elle devint obscure. Mais vers le temps de la conquête de Grenade, un dernier rejeton de la race des Bivars, l'aïeul de Blanca, se fit reconnaître moins encore à ses titres qu'à l'éclat de sa valeur. Après l'expulsion des infidèles, Ferdinand donna au descendant du Cid les biens de plusieurs familles maures, et le créa duc de Santa-Fé. Le nouveau duc fixa sa demeure à Grenade, et mourut jeune encore, en laissant un fils unique déjà marié, don Rodrigue, père de Blanca.

Dona Thérésa de Xérès, femme de don Rodrigue, mit au jour un fils qui reçut à sa naissance le nom de Rodrigue comme tous ses aïeux, mais que l'on appela don Carlos, pour le distinguer de son père. Les grands événements que don Carlos eut sous les yeux dès sa plus tendre jeunesse, les périls auxquels il fut exposé presque au sortir de l'enfance, ne firent que rendre plus grave et plus rigide un caractère naturellement porté à l'austérité. Don Carlos comptait à peine quatorze ans, lorsqu'il suivit Cortez au Mexique : il avait supporté tous les dangers, il avait été témoin de toutes les horreurs de cette étonnante aventure ; il avait assisté à la chute du dernier roi d'un monde jusqu'alors inconnu. Trois ans après cette catastrophe, don Carlos s'était trouvé en Europe à la bataille de Pavie, comme pour voir l'honneur et la vaillance couronnés succomber sous les coups de la fortune. L'aspect d'un nouvel univers, de longs voyages sur des mers non encore parcourues, le spectacle des révolutions et des vicissitudes du sort, avaient fortement ébranlé l'imagination religieuse et mélancolique de don Carlos : il était entré dans l'ordre chevaleresque de Calatrava, et, renonçant au mariage malgré les prières de don Rodrigue, il destinait tous ses biens à sa sœur.

Blanca de Bivar, sœur unique de don Carlos, et beaucoup plus jeune que lui, était l'idole de son père : elle avait perdu sa mère, et elle entrait dans sa dix-huitième année, lorsque Aben-Hamet

parut à Grenade. Tout était séduction dans cette femme enchanteresse ; sa voix était ravissante, sa danse plus légère que le zéphyr : tantôt elle se plaisait à guider un char comme Armide, tantôt elle volait sur le dos du plus rapide coursier d'Andalousie, comme ces Fées charmantes qui apparaissaient à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasie, et Paris pour Diane de Poitiers qui commençait à briller à la cour. Mais avec les charmes d'une Française, elle avait les passions d'une Espagnole, et sa coquetterie naturelle n'ôtait rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

Aux cris qu'avaient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'était élancé dans le bocage, don Rodrigue était accouru. « Mon père, dit Blanca, voilà le seigneur Maure dont je vous ai « parlé. Il m'a entendue chanter, il m'a reconnue ; il est entré dans « le jardin pour me remercier de lui avoir enseigné sa route. »

Le duc de Santa-Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols. On ne remarque chez cette nation aucun de ces airs serviles, aucun de ces tours de phrase qui annoncent l'abjection des pensées et la dégradation de l'âme. La langue du grand seigneur et du paysan est la même, le salut le même, les compliments, les habitudes, les usages, sont les mêmes. Autant la confiance et la générosité de ce peuple envers les étrangers sont sans bornes, autant sa vengeance est terrible quand on le trahit. D'un courage héroïque, d'une patience à toute épreuve, incapable de céder à la mauvaise fortune, il faut qu'il la dompte ou qu'il en soit écrasé. Il a peu de ce qu'on appelle esprit, mais les passions exaltées lui tiennent lieu de cette lumière qui vient de la finesse et de l'abondance des idées. Un Espagnol qui passe le jour sans parler, qui n'a rien vu, qui ne se soucie de rien voir, qui n'a rien lu, rien étudié, rien comparé, trouvera dans la grandeur de ses résolutions les ressources nécessaires au moment de l'adversité.

C'était le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnait à son père une *tertullia*, ou petite fête, dans cette charmante solitude. Le duc de Santa-Fé invita Aben-Hamet à s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amusaient du turban et de la robe de l'étranger. On apporta des carreaux de velours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des

questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaieté. Il parlait le castillan le plus pur ; on aurait pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avait quelque chose de si doux dans sa bouche, que Blanca ne pouvait se défendre d'un secret dépit lorsqu'il s'adressait à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portaient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le Refresco, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère, où elle surpassait les plus habiles Guitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avait gardé le silence, mais ses regards suppliants parlaient au défaut de sa bouche. Blanca choisit une Zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La fille de don Rodrigue ôte son voile, et attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert ; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et, mêlant sa voix aux sons de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants, et des sons de sa guitare était parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avait cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme. La musique espagnole, composée de soupirs, de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaieté et de mélancolie. Cette musique et cette danse fixèrent sans retour le

destin du dernier Abencerage : elles auraient suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade, par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des merveilleux récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa-Fé ; et dès le lendemain il se rendit au palais où respirait celle qu'il aimait plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un infidèle, un Maure, un inconnu, lui paraissait une chose si étrange, qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençait à se glisser dans ses veines ; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espagnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme, ni délibérer longtemps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, qu'il m'aime, et je le « suis au bout de la terre. »

L'Abencerage ressentait de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivait plus que pour Blanca. Il ne s'occupait plus des projets qui l'avaient amené à Grenade ; il lui était facile d'obtenir les éclaircissements qu'il était venu chercher, mais tout autre intérêt que celui de son amour s'était évanoui à ses yeux. Il redoutait même des lumières qui auraient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandait rien, il ne voulait rien connaître ; il se disait : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle « m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendaient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On était alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez point « encore vu l'Alhambra, dit la fille du duc de Santa-Fé à l'Aben- « cerage. Si j'en crois quelques paroles qui vous sont échappées, « votre famille est originaire de Grenade. Peut-être serez-vous « bien aise de visiter le palais de vos anciens rois ? Je veux moi- « même ce soir vous servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le prophète que jamais promenade ne pouvait lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage à l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval andalou équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée, et le vent agitait l'aigrette dont son turban était surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disait en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca « va convertir. »

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure ; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra. Ils traversèrent ensuite un bois d'ormeaux, arrivèrent à une fontaine, et se trouvèrent bientôt devant l'enceinte intérieure du palais de Boabdil. Dans une muraille flanquée de tours et surmontée de créneaux, s'ouvrait une porte appelée *la Porte du Jugement*. Ils franchirent cette première porte, et s'avancèrent par un chemin étroit qui serpentait entre de hauts murs et des masures à demi ruinées. Ce chemin les conduisit à la place des Algibes, près de laquelle Charles-Quint faisait alors élever un palais. De là, tournant vers le nord, ils s'arrêtèrent dans une cour déserte, au pied d'un mur sans ornements et dégradé par les âges. Aben-Hamet, sautant légèrement à terre, offrit la main à Blanca pour descendre de sa mule. Les serviteurs frappèrent à une porte abandonnée, dont l'herbe cachait le seuil : la porte s'ouvrit et laissa voir tout à coup les réduits secrets de l'Alhambra.

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'ar-

ceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient, que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs, et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à chaque pas. « Si tu ne remplissais mon âme « de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je « obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces de-« meures! Ah! ces lieux sont faits pour servir de retraite au « bonheur, et moi!... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « O mon roi, s'écria-t-il, qu'es-tu devenu? Où te trouverai-« je dans ton Alhambra désert? » et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères, « étaient des ingrats. » — « Qu'importe? repartit l'Abencerage, « ils ont été malheureux! »

Comme il prononçait ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui semblait être le sanctuaire même du temple de l'Amour. Rien n'égalait l'élégance de cet asile: la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissait passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissait au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étaient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Ha-« met, dit la fille du duc de Santa-Fé, regardez bien cette fon-« taine, elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous « voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que « Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans « votre pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutait plus Blanca; il s'était prosterné et baisait avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et

s'écrie : « O Blanca ! je jure par le sang de ces chevaliers de t'ai-
« mer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage. »

« Vous m'aimez donc? » repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. « Mais songez-vous que « vous êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis chré- « tienne et Espagnole ? »

« O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes « serments !... » Blanca l'interrompant : « Quelle foi voulez-vous « que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu ? « Savez-vous si je vous aime ? Qui vous a donné l'assurance de me « tenir un pareil langage? »

Aben-Hamet consterné répondit : « Il est vrai, je ne suis que « ton esclave; tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier. »

« Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu as vu dans mes regards « que je t'aimais; ma folie pour toi passe toute mesure ; sois « chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais si la « fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec cette franchise, tu « peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre, et que « jamais un ennemi des chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah « est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux ! O Ma- « homet ! que cette chrétienne connaisse ta loi, et rien ne « pourra... » — « Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, « ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois « voir l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite « abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi l'inscrip- « tion arabe gravée sur le marbre de cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots [1] :

*La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté...*, le reste de l'inscription était effacé.

[1] Cette inscription existe avec quelques autres. Il est inutile de répéter que j'ai fait cette description de l'Alhambra sur les lieux mêmes.

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette inscription, dit Aben-
« Hamet. Sultane aimée, ces palais n'ont jamais été aussi beaux
« dans leur jeunesse, qu'ils le sont aujourd'hui dans leurs ruines.
« Écoute le bruit des fontaines dont la mousse a détourné les
« eaux ; regarde les jardins qui se montrent à travers ces arcades
« à demi tombées ; contemple l'astre du jour qui se couche par
« delà tous ces portiques : qu'il est doux d'errer avec toi dans ces
« lieux ! Tes paroles embaument ces retraites, comme les roses
« de l'hymen. Avec quel charme je reconnais dans ton langage
« quelques accents de la langue de mes pères ! le seul frémisse
« ment de ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est
« parfumé que parce qu'il a touché ta chevelure. Tu es belle
« comme le Génie de ma patrie au milieu de ces débris. Mais
« Aben-Hamet peut-il espérer de fixer ton cœur ? Qu'est-il auprès
« de toi ? Il a parcouru les montagnes avec son père ; il connaît les
« plantes du désert... ; hélas ! il n'en est pas une seule qui pût le
« guérir de la blessure que tu lui as faite ! il porte des armes, mais
« il n'est point chevalier. Je me disais autrefois : L'eau de la mer
« qui dort à l'abri dans le creux du rocher est tranquille et muette,
« tandis que tout auprès la grande mer est agitée et bruyante.
« Aben-Hamet ! ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée
« dans un coin de terre inconnu, tandis que la cour du sultan est
« bouleversée par les orages. Je me disais cela, jeune chrétienne,
« et tu m'as prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte
« d'eau dans le creux du rocher. »

Blanca écoutait avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental semblait si bien convenir à la demeure des Fées, qu'elle parcourait avec son amant. L'amour pénétrait dans son cœur de toutes parts ; elle sentait chanceler ses genoux ; elle était obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenait le doux fardeau, et répétait en marchant : « Ah ! que ne suis-je un brillant Abencerage ! »

« Tu me plairais moins, dit Blanca, car je serais plus tourmen-
« tée ; reste obscur et vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre
« oublie l'amour pour la renommée. »

« Tu n'aurais pas ce danger à craindre, » répliqua vivement Aben-Hamet.

« Et comment m'aimerais-tu donc, si tu étais un Abencerage ? » dit la descendante de Chimène.

« Je t'aimerais, répondit le Maure, plus que la gloire et moins « que l'honneur. »

Le soleil était descendu sous l'horizon pendant la promenade des deux amants. Ils avaient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet ! Ici la sultane recevait par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûlait au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté, elle se parait de tous les atours de l'Orient. Et c'était Blanca, c'était une femme adorée qui racontait ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtrait.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantait dans un cyprès qui perçait les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétaient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces lieux sont cruels, dit Blanca, quittons ces lieux. « Le destin de ma vie est fixé pour jamais. Retiens bien ces mots : « Musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton « épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; « musulmane, je suis ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il était si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspirait, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa-Fé : il se faisait un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portait un nom illustre, le jour même où elle consentirait à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, voulait embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet

se présente au palais de Blanca. « Sultane, lui dit-il, ma mère va « mourir. Elle me demande pour lui fermer les yeux. Me conser- « veras-tu ton amour ? »

« Tu me quittes, répondit Blanca pâlissante. Te reverrai-je ja- « mais ? »

« Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger de toi un serment et « t'en faire un que la mort seule pourra briser. Suis-moi. »

Ils sortent ; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyait encore çà et là de petites colonnes funèbres autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban ; mais les chrétiens avaient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici ; je jure par leurs cen- « dres de t'aimer jusqu'au jour où l'ange du jugement m'appellera « au tribunal d'Allah. Je te promets de ne jamais engager mon « cœur à une autre femme, et de te prendre pour épouse aussitôt « que tu connaîtras la sainte lumière du prophète. Chaque année, « à cette époque, je reviendrai à Grenade pour voir si tu m'as « gardé ta foi et si tu veux renoncer à tes erreurs. »

« Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai tous les ans ; je te « conserverai jusqu'à mon dernier soupir la foi que je t'ai jurée, et « je te recevrai pour époux lorsque le Dieu des chrétiens, plus « puissant que ton amante, aura touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part ; les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venait d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulent : tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin : Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanca l'attend-elle sur ces bords ? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert ?

La fille du duc de Santa-Fé n'était point infidèle à ses serments. Elle avait prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordaient la côte inhabitée, elle suivait des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemplait avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimait

alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon, qui menaçaient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyait la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées, et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeait de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenait debout sur la proue. Derrière lui deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent, et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau ; elle portait un collier de grains d'aloës ; et sur une plaque d'or qui servait à rejoindre les deux bouts du collier, étaient gravés, en arabe, un nom et un talisman.

Blanca reconnaît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule ; elle se retire, et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentait dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur, sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports, en se retrouvant tous deux fidèles ! Quel bonheur de se revoir, après avoir été si longtemps séparés ! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours !

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avait sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. «Sultane, dit Aben-

« Hamet, c'est un chevreuil de mon pays, presque aussi léger que « toi. » Blanca détache elle-même l'animal charmant qui semblait la remercier en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa-Fé avait étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenait à peine sur ses pieds si longtemps enchaînés ; elle se couchait à terre, et appuyait sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentait des dattes nouvelles, et caressait cette chevrette du désert, dont la peau fine avait retenu l'odeur du bois d'aloës et de la rose de Tunis.

L'Abencerage, le duc de Santa-Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours croissant, toujours partagé ; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. «Sois chrétien,» disait Blanca ; « Sois musulmane, » disait Aben-Hamet, et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats. Il ne trouva point Blanca au rivage, mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa-Fé pour Madrid, et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos était accompagné d'un prisonnier français, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade avec les plus tristes pressentiments. Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venait de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avait pu quitter un frère qu'elle aimait, un frère qui voulait en sa faveur se dépouiller de tous ses biens, et qu'elle revoyait après sept années d'absence. Don Carlos avait tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du Nouveau-Monde, parmi lesquels il avait fait ses premières armes ; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs des Maures, il nourrissait dans son

cœur contre les infidèles la haine qu'il avait hérité du sang du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur dans les hommes passaient pour un don héréditaire, était frère cadet de la comtesse de Foix, et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec. A l'âge de dix-huit ans, Thomas avait été armé chevalier par Bayard, dans cette retraite qui coûta la vie au Chevalier sans peur et sans reproche. Quelque temps après, Thomas fut percé de coups et fait prisonnier à Pavie, en défendant le roi chevalier qui perdit tout alors, *fors l'honneur*.

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avait fait prendre soin des blessures du jeune Français, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques, dont l'estime et la vertu sont les fondements. François I[er] était retourné en France ; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avait eu l'honneur de partager la captivité de son roi, et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avait été remis sur sa parole à don Carlos, qui venait de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue, et fut introduit dans la salle où se trouvait la fille du duc de Santa-Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui. Aux pieds de dona Blanca était assis un jeune homme qui la regardait en silence, dans une espèce de ravissement. Ce jeune homme portait un haut-de-chausse de buffle, et un pourpoint de même couleur, serré par un ceinturon d'où pendait une épée aux fleurs de lis. Un manteau de soie était jeté sur ses épaules, et sa tête était couverte d'un chapeau à petits bords, ombragé de plumes : une fraise de dentelle, rabattue sur sa poitrine, laissait voir son cou découvert. Deux moustaches noires comme l'ébène donnaient à son visage naturellement doux un air mâle et guerrier. De larges bottes, qui tombaient et se repliaient sur ses pieds, portaient l'éperon d'or, marque de la chevalerie.

A quelque distance, un autre chevalier se tenait debout appuyé sur la croix de fer de sa longue épée : il était vêtu comme l'autre chevalier ; mais il paraissait plus âgé. Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspirait le respect et la crainte. La croix rouge

de Calatrava était brodée sur son pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.*

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'infi-« dèle dont je vous ai tant parlé, craignez qu'il ne remporte la « victoire. Les Abencerages étaient faits comme lui, et nul ne les « surpassait en loyauté, courage et galanterie. »

Don Carlos s'avança au devant d'Aben-Hamet. « Seigneur Maure, « dit-il, mon père et ma sœur m'ont appris votre nom; on vous « croit d'une race noble et brave; vous-même, vous êtes distingué « par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit « porter la guerre à Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au « champ d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admirait, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure; Blanca ne paraissait point embarrassée; toute son âme était dans ses yeux : la sincère Espagnole n'essayait point de cacher le secret de son cœur. Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue, et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blanca, lui dit-il, expli-« quez-vous. D'où naît le trouble que vous a causé la vue de cet « étranger ? »

« Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-Hamet ! et, s'il veut « se faire chrétien, ma main est à lui. »

« Quoi ! s'écria don Carlos, vous aimez Aben-Hamet ! la fille « des Bivars aime un Maure, un infidèle, un ennemi que nous « avons chassé de ces palais ! »

« Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-Hamet ; Aben-« Hamet m'aime; depuis trois ans il renonce à moi plutôt que de « renoncer à la religion de ses pères. Noblesse, honneur, cheva-« lerie, sont en lui; jusqu'à mon dernier soupir je l'adorerai. »

Don Carlos était digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avait de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet infidèle. « Infortunée Blanca, dit-il, où te conduira cet amour ?

« J'avais espéré que Lautrec, mon ami, deviendrait mon frère. »

« Tu t'étais trompé, répondit Blanca : je ne puis aimer cet « étranger. Quant à mes sentiments pour Aben-Hamet, je n'en « dois compte à personne. Garde tes serments de chevalerie « comme je garderai mes serments d'amour. Sache seulement, « pour te consoler, que jamais Blanca ne sera l'épouse d'un infi- « dèle. »

« Notre famille disparaîtra donc de la terre! » s'écria don Carlos.

« C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca. Qu'importent d'ail- « leurs des fils que tu ne verras point, et qui dégénéreront de ta « vertu? Don Carlos, je sens que nous sommes les derniers de « notre race ; nous sortons trop de l'ordre commun pour que no- « tre sang fleurisse après nous : le Cid fut notre aïeul, il sera notre « postérité. » Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure, lui dit-il, renonce « à ma sœur ou accepte le combat. »

« Es-tu chargé par ta sœur, répondit Aben-Hamet, de me rede- « mander les serments qu'elle m'a faits? »

« Non, répliqua don Carlos, elle t'aime plus que jamais. »

« Ah ! digne frère de Blanca! s'écria Aben-Hamet en l'inter- « rompant, je dois tenir tout mon bonheur de ton sang! O for- « tuné Aben-Hamet! O heureux jour ! je croyais Blanca infidèle « pour ce chevalier français... »

« Et c'est là ton malheur, s'écria à son tour don Carlos hors de « de lui ; Lautrec est mon ami ; sans toi il serait mon frère. « Rends-moi raison des larmes que tu fais verser à ma famille. »

« Je le veux bien, répondit Aben-Hamet ; mais né d'une race « qui peut-être a combattu la tienne, je ne suis pourtant point « chevalier. Je ne vois ici personne pour me conférer l'ordre qui « te permettra de te mesurer avec moi sans descendre de ton « rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est « moi qui t'armerai chevalier ! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade, en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage

va peut-être lui plonger dans la poitrine : tel était l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade, et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et des Chrétiens avaient depuis longtemps rendu cette source célèbre. C'était là que Malique Alabès s'était battu contre Ponce de Léon, et que le grand maître de Calatrava avait donné la mort au valeureux Abayados. On voyait encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevait sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, ce brave infidèle ; et reçois « le baptême et la mort de ma main. »

« La mort peut-être, répondit Aben-Hamet : mais vivent Allah « et le prophète ! »

Ils prirent aussitôt du champ, et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avaient que leurs épées : Aben-Hamet était moins habile dans les combats que don Carlos, mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe, lui donnaient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marcha sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage, et crie à son ennemi : « Frappe, Maure, frappe ; don Carlos désarmé te défie, toi « et toute ta race infidèle. »

« Tu pouvais me tuer, répond l'Abencerage, mais je n'ai jamais « songé à te faire la moindre blessure : j'ai voulu seulement te « prouver que j'étais digne d'être ton frère, et t'empêcher de me « mépriser. »

Dans cet instant on aperçoit un nuage de poussière : Lautrec et Blanca pressaient deux cavales de Fez plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos, ce chevalier m'a donné la vie. « Lautrec, vous serez peut-être plus heureux que moi. »

« Mes blessures, dit Lautrec d'une voix noble et gracieuse, me « permettent de refuser le combat contre ce chevalier courtois. Je « ne veux point, ajouta-t-il en rougissant, connaître le sujet de « votre querelle, et pénétrer un secret qui porterait peut-être la « mort dans mon sein. Bientôt mon absence fera renaître la paix « parmi vous, à moins que Blanca ne m'ordonne de rester à ses « pieds. »

« Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez auprès de mon frère ; « vous me regarderez comme votre sœur. Tous les cœurs qui « sont ici éprouvent des chagrins ; vous apprendrez de nous à « supporter les maux de la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main ; tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet ! » s'é- « cria don Carlos. — « Je l'envie, » dit Lautrec. — « Et moi, dit « l'Abencerage, j'estime don Carlos, et je plains Lautrec ; mais je « ne saurais les aimer. »

« Voyons-nous toujours, dit Blanca, et tôt ou tard l'amitié suivra « l'estime. Que l'événement fatal qui nous rassemble ici soit à « jamais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint, dès ce moment, mille fois plus cher à la fille du duc de Santa-Fé : l'amour aime la vaillance ; il ne manquait plus rien à l'Abencerage, puisqu'il était brave, et que don Carlos lui devait la vie. Aben-Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissait l'âme de l'Abencerage : si d'un côté l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur, était pour lui une source inépuisable de délices ; d'un autre côté, la certitude de n'être jamais heureux sans renoncer à la religion de ses pères, accablait le courage d'Aben-Hamet. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verrait-il ainsi s'écouler le reste de sa vie ?

Il était plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca, et de demander des conseils au Maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en

église par les fidèles. Le cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son Dieu et de sa patrie. La prière venait de finir : il n'y avait plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnait à travers une multitude de colonnes qui ressemblaient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. L'architecture légère des Arabes s'était mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avait pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes ; mais à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyait encore briller l'autel du sanctuaire : il étincelait d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets de leur culte, et l'image du Dieu vivant placé au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquait aucun siége au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvrait des cercueils servait aux grands comme aux petits, pour se prosterner devant le Seigneur. Aben-Hamet s'avançait lentement dans les nefs désertes qui retentissaient du seul bruit de ses pas. Son esprit était partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçait à sa mémoire, et les sentiments que la religion des chrétiens faisait naître dans son cœur. Il entrevit au pied d'une colonne, une figure immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche ; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet ; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée était couchée à terre devant lui, et son chapeau, chargé de plumes, était posé sur le marbre à ses côtés : il avait l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'était Lautrec : « Ah ! dit l'Abencerage en lui-« même, ce jeune et beau Français demande au ciel quelque fa-« veur signalée : ce guerrier, déjà célèbre par son courage, répand « ici son cœur devant le Souverain du ciel, comme le plus hum-« ble et le plus obscur des hommes. Prions donc aussi le Dieu des « chevaliers et de la gloire. »

Aben-Hamet allait se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut,

à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui paraissaient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnait cette ancienne mosquée était une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers, et arrosé par deux fontaines ; un cloître régnait à l'entour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa-Fé ; il l'arrête et lui dit : « Viens-tu chercher Lautrec dans ce temple ? »

« Laisse là ces vulgaires jalousies, répondit Blanca : si je ne « t'aimais plus, je te le dirais ; je dédaignerais de te tromper. Je « viens ici prier pour toi ; toi seul es maintenant l'objet de mes « vœux : j'oublie mon âme pour la tienne. Il ne fallait pas m'eni- « vrer du poison de ton amour, ou il fallait consentir à servir le « Dieu que je sers. Tu troubles toute ma famille ; mon frère te « hait ; mon père est accablé de chagrin, parce que je refuse de « choisir un époux. Ne t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère ? « Vois cet asile de la mort ; il est enchanté ! Je m'y reposerai « bientôt, si tu ne te hâtes de recevoir ma foi au pied de l'autel des « chrétiens. Les combats que j'éprouve minent peu à peu ma vie ; « la passion que tu m'inspires ne soutiendra pas toujours ma frêle « existence : songe, ô Maure, pour te parler ton langage, que le feu « qui allume le flambeau est aussi le feu qui le consume. ».

Blanca entre dans l'église, et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait : l'Abencerage est vaincu ; il va renoncer aux erreurs de son culte ; assez longtemps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disait-il, le Dieu des chrétiens est peut-être le Dieu véritable ? Ce Dieu est toujours le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit avec impatience le lendemain pour faire connaître sa résolution à Blanca, et changer une vie de tristesse et de larmes dans une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa-Fé que le soir. Il apprit que Blanca était allée avec son frère au Généralife, où Lautrec

donnait une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca, Lautrec rougit en voyant paraître l'Abencerage ; quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçait l'estime.

Lautrec avait fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étaient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures. Pélasge, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade était attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même, et dit seulement comme le lion en regardant ces tableaux : « Nous ne savons pas peindre. »

Le généreux Lautrec, qui voyait les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier « Maure, si j'avais prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de venir « à cette fête, je ne vous aurais pas reçu ici. On perd tous les jours « une épée, et j'ai vu le plus vaillant des rois remettre la sienne à « son heureux ennemi. »

« Ah ! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa « robe, on peut la perdre comme François Ier ; mais comme « Boabdil !... »

La nuit vint ; on apporta des flambeaux ; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane, et même les cruautés de ses compatriotes, qui ne lui semblaient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantaient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissait le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet ; temps heureux où le commandeur des croyants voyait briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François Ier, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles gothiques ornées des ordres de la

Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ces discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance [1]
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore?
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau?

Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours!

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France.

[1] Cette romance est déjà connue du public. J'en avais composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne, remarquable par sa douceur et sa simplicité.

Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déplorait comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savait qu'une romance, et qu'elle serait peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit « dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter; les larmes « sont permises aux vaincus. »

« Oui, dit Blanca, et c'est pour cela que nos pères, soumis autre-« fois au joug des Maures, nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avait apprise d'un poëte de la tribu des Abencerages [1] :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne;
Il lui dit soudain :
  Cité mignonne,
  Mon cœur te donne
  Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.
Superbes atours
  Et perle fine
  Je te destine
  Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,

[1] En traversant un pays montagneux entre Algésiras et Cadix, je m'arrêtai dans une VENTA située au milieu d'un bois. Je n'y trouvai qu'un petit garçon de quatorze à quinze ans, et une petite fille à peu près du même âge, frère et sœur, qui tressaient auprès du feu des nattes de jonc. Ils chantaient une romance dont je ne comprenais pas les paroles, mais dont l'air était simple et naïf. Il faisait un temps affreux; je restai deux heures à la VENTA. Mes jeunes hôtes répétèrent si longtemps les couplets de leur romance, qu'il me fut aisé d'en apprendre l'air par cœur. C'est sur cet air que j'ai composé la romance de l'Abencerage. Peut-être était-il question d'Aben-Hamet dans la chanson de mes deux petits Espagnols. Au reste, le dialogue de Grenade et du roi de Léon est imité d'une romance espagnole.

Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure,
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disais;
Ainsi tu mentais;
O mortelle injure!
Grenade est parjure
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit!

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau
Près de la Piscine,
L'Haggi de Médine.
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit!

O bel Alhambra!
O palais d'Allah!
Cité des fontaines!
Fleuve aux vertes plaines
Un chrétien maudit,
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit!

La naïveté de ces plaintes avait touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il aurait bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même : mais par courtoisie pour Lautrec il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul.

Prêt à partir pour la rive africaine [1],
Le Cid armé, tout brillant de valeur,

[1] Tout le monde connait l'air des FOLIES D'ESPAGNE. Cet air était sans paroles, du moins il n'y avait point de paroles qui en rendissent le caractère grave, reli-

Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur.
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur :
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avait paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'aurait pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageait l'enthousiasme guerrier de son ami ; mais l'Abencerage avait pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens appellent la Fleur des « batailles, porte parmi nous le nom de cruel. Si sa générosité « avait égalé sa valeur !... »

« Sa générosité, repartit vivement don Carlos interrompant « Aben-Hamet, surpassait encore son courage, et il n'y a que les

gieux et chevaleresque. J'ai essayé d'exprimer ce caractère dans la romance du Cid. Cette romance s'étant répandue dans le public sans mon aveu, des maîtres célèbres m'ont fait l'honneur de l'embellir de leur musique. Mais comme je l'avais expressément composée pour l'air des FOLIES D'ESPAGNE, il y a un couplet qui devient un vrai galimatias, s'il ne se rapporte à mon intention primitive :

....... Mon noble chant vainqueur
*D'Espagne* un jour deviendra *la folie*, etc.

Enfin ces trois romances n'ont quelque mérite qu'autant qu'elles sont chantées sur trois vieux airs véritablement nationaux ; elles amènent d'ailleurs le dénoûment.

« Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le « jour. »

« Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet s'élançant du siége où il était « à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux? »

« Son sang coule dans mes veines, répliqua don Carlos, et je me « reconnais de ce noble sang à la haine qui brûle dans mon cœur « contre les ennemis de mon Dieu. »

« Ainsi, dit Aben-Hamet, regardant Blanca, vous êtes de la « maison de ces Bivars qui, après la conquête de Grenade, en-« vahirent les foyers des malheureux Abencerages et donnèrent « la mort à un vieux chevalier de ce nom qui voulut défendre le « tombeau de ses aïeux! »

« Maure! s'écria don Carlos enflammé de colère, sache que je « ne me laisse point interroger. Si je possède aujourd'hui la dé-« pouille des Abencerages, mes ancêtres l'ont acquise au prix de « leur sang, et ils ne la doivent qu'à leur épée. »

« Encore un mot, dit Aben-Hamet toujours plus ému : nous « avons ignoré dans notre exil que les Bivars eussent porté le titre « de Santa-Fé, c'est ce qui a causé mon erreur. »

« Ce fut, répondit don Carlos, à ce même Bivar vainqueur des « Abencerages, que ce titre fut conféré par Ferdinand le Catho-« lique. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha dans son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il; les hommes, je le sais, ne doi-« vent pas répandre des larmes : désormais les miennes ne coule-« ront plus au dehors, quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer; « écoutez-moi.

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur des vents brûlants « de l'Arabie. J'étais vaincu; je ne pouvais plus vivre sans toi. « Hier, la vue de ce chevalier français en prières, tes paroles dans « le cimetière du temple, m'avaient fait prendre la résolution de « connaître ton Dieu, et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et, secouant la tête avec un sou-

rire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espérance ; « et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abencerage ! »

Blanca, don Carlos, Lautrec, lèvent tous trois les mains au ciel, et s'écrient : « Le dernier Abencerage ! »

Le silence règne; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie, agitent tout les cœurs; Blanca, tombe bientôt à genoux. « Dieu de bonté ! dit-elle, tu justifies mon choix, je ne « pouvais aimer que le descendant des héros. »

« Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, songez donc que vous êtes « ici devant Lautrec ! »

« Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends ta colère; c'est à moi « à vous rendre le repos. » Alors s'adressant à Blanca qui s'était assise de nouveau :

« Houri du ciel, Génie de l'amour et de la beauté, Aben-Hamet « sera ton esclave jusqu'à son dernier soupir; mais connais toute « l'étendue de son malheur. Le vieillard immolé par ton aïeul en « défendant ses foyers était le père de mon père ; apprends « encore un secret que je t'ai caché, ou plutôt que tu m'avais « fait oublier. Lorsque je vins la première fois visiter cette « triste patrie, j'avais surtout pour dessein de chercher quelque « fils des Bivars, qui pût me rendre compte du sang que ses pères « avaient versé. »

« Eh bien ! dit Blanca d'une voix douloureuse, mais soutenue « par l'accent d'une grande âme, quelle est ta résolution? »

« La seule qui soit digne de toi, répondit Aben-Hamet : te ren- « dre tes serments, satisfaire par mon éternelle absence et par ma « mort, à ce que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de nos « dieux, de nos patries et de nos familles. Si jamais mon image « s'effaçait de ton cœur, si le temps, qui détruit tout, emportait de « ta mémoire le souvenir d'Abencerage... ce chevalier français... « Tu dois ce sacrifice à ton frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet ! s'écrie-t-il, ne crois pas me vaincre en générosité : « je suis Français ; Bayard m'arma chevalier ; j'ai versé mon sang « pour mon roi ; je serai, comme mon parrain et comme mon

« prince, sans peur et sans reproche. Si tu restes parmi nous, je « supplie don Carlos de t'accorder la main de sa sœur; si tu « quittes Grenade, jamais un mot de mon amour ne troublera ton « amante. Tu n'emporteras point dans ton exil la funeste idée que « Lautrec, insensible à ta vertu, cherche à profiter de ton mal-« heur. »

Et le jeune chevalier pressait le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un Français.

« Chevaliers, dit don Carlos à son tour, je n'attendais pas moins « de vos illustres races. Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous « reconnaître pour le dernier Abencerage ? »

« A ma conduite, » répondit Aben-Hamet.

« Je l'admire, dit l'Espagnol ; mais avant de m'expliquer, montrez-moi quelque signe de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portait suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je vous tiens pour prud'homme et « véritable fils de rois. Vous m'honorez par vos projets sur ma « famille, j'accepte le combat que vous étiez venu secrètement « chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois tous les « vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet « de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez « chrétien et recevez la main de ma sœur, que Lautrec a de-« mandée pour vous. »

La tentation était grande ; mais elle n'était pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parlait au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensait qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyait voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilége. Transpercé de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'â-« mes sublimes, tant de caractères généreux, pour mieux sentir « ce que je perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise ce qu'il « faut que je fasse pour être plus digne de son amour ! »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il

partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devait toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte, et rejoint dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade : elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point ; elle ne pleurait point ; elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable; la pierre sépulcrale en est tout unie : seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

FIN DU DERNIER ABENCERAGE.

# LES NATCHEZ

# PRÉFACE

Lorsqu'en 1800 je quittai l'Angleterre pour rentrer en France sous un nom supposé, je n'osai me charger d'un trop gros bagage : je laissai la plupart de mes manuscrits à Londres. Parmi ces manuscrits se trouvait celui des *Natchez,* dont je n'apportais à Paris que *René*, *Atala* et quelques descriptions de l'Amérique.

Quatorze années s'écoulèrent avant que les communications avec la Grande-Bretagne se rouvrissent. Je ne songeai guère à mes papiers dans le premier moment de la restauration ; et d'ailleurs comment les retrouver? Ils étaient restés renfermés dans une malle, chez une Anglaise qui m'avait loué un petit appartement à Londres. J'avais oublié le nom de cette femme ; le nom de la rue, et le numéro de la maison où j'avais demeuré, étaient également sortis de ma mémoire.

Sur quelques renseignements vagues et même contradictoires, que je fis passer à Londres, MM. de Thuisy eurent la bonté de commencer des recherches ; ils les poursuivirent avec un zèle, une persévérance dont il y a très-peu d'exemples : je me plais ici à leur en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Ils découvrirent d'abord avec une peine infinie la maison que j'avais habitée dans la partie ouest de Londres. Mais mon hôtesse était morte depuis plusieurs années, et l'on ne savait ce que ses enfants étaient devenus. D'indications en indications, de renseignements en renseignements, MM. de Thuisy, après bien des courses infructueuses, retrouvèrent enfin, dans un village à plusieurs milles de Londres, la famille de mon hôtesse.

Avait-elle gardé la malle d'un émigré, une malle remplie de vieux papiers à peu près indéchiffrables? N'avait-elle point jeté au feu cet inutile ramas de manuscrits français?

D'un autre côté, si mon nom sorti de son obscurité avait attiré dans les journaux de Londres l'attention des enfants de mon ancienne hôtesse, n'auraient-ils point voulu profiter de ces papiers, qui dès lors acquéraient une certaine valeur ?

Rien de tout cela n'était arrivé : les manuscrits avaient été conservés;

la malle n'avait pas même été ouverte. Une religieuse fidélité, dans une famille malheureuse, avait été gardée à un enfant du malheur. J'avais confié avec simplicité le produit des travaux d'une partie de ma vie à la probité d'un dépositaire étranger, et mon *trésor* m'était rendu avec la même simplicité. Je ne connais rien qui m'ait plus touché dans ma vie que la bonne foi et la loyauté de cette pauvre famille anglaise.

Voici comme je parlais des *Natchez* dans la Préface de la première édition d'*Atala* :

« J'étais encore très-jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de* « *l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des Sauvages, en les « liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, « je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que « le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes « les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour « rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet « presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques « fragments de cet ouvrage sur le papier, mais je m'aperçus bientôt que « je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais faire une image « semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je « voulais peindre.

« En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de « passer en Amérique. Mais, désirant en même temps donner un but « utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le « *passage* tant cherché, et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. « Je partis ; je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans « pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de « traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter « ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la « baie d'Hudson, en tournant sous le pôle [1]. M. de Malesherbes se chargea « de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il enten- « dit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui « au public. La révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang « de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard « leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents « mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les ca- « chots, j'ai erré sur les terres étrangères...

« De tous mes manuscrits sur l'Amérique, je n'ai sauvé que quelques

[1] M. Mackensie a depuis exécuté une partie de ce plan *.

* Le capitaine Franklin est entré dernièrement dans la mer Polaire, vue par Héarne, et continue dans ce moment ses recherches.

« fragments, en particulier *Atala*, qui n'était elle-même qu'un épisode « des *Natchez*. *Atala* a été écrite dans le désert, et sous les huttes des « Sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de « toutes les routes connues, et qui présente une nature et des mœurs « tout à fait étrangères à l'Europe[1]. »

Dans le *Génie du Christianisme*, tome II des anciennes éditions, au chapitre du *Vague des passions*, on lisait ces mots :

« Nous serait-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, « comme *Atala*, de nos anciens *Natchez* : c'est la vie de ce jeune René à « qui Chactas a raconté son histoire, etc. »

Enfin, dans la Préface générale de l'édition de mes Œuvres, j'ai déjà donné quelques renseignements sur les *Natchez*.

Un manuscrit, dont j'ai pu tirer *Atala*, *René* et plusieurs descriptions placées dans le *Génie du Christianisme*, n'est pas tout à fait stérile. Il se compose, comme je l'ai dit ailleurs[2], de deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio. Ce premier manuscrit est écrit de suite sans section ; tous les sujets y sont confondus : voyages, histoire naturelle, partie dramatique, etc. ; mais auprès de ce manuscrit d'un seul jet, il en existe un autre partagé en livres, qui malheureusement n'est pas complet, et où j'avais commencé à établir l'ordre. Dans ce second travail non achevé, j'avais non-seulement procédé à la division de la matière, mais j'avais encore changé le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée.

La révision, et même la simple lecture de cet immense manuscrit, a été un travail pénible : il a fallu mettre à part ce qui est voyage, à part ce qui est histoire naturelle, à part ce qui est drame ; il a fallu beaucoup rejeter et brûler encore davantage de ces compositions surabondantes. Un jeune homme qui entasse pêle-mêle ses idées, ses inventions, ses études, ses lectures, doit produire le chaos ; mais aussi dans ce chaos il y a une certaine fécondité qui tient à la puissance de l'âge, et qui diminue en avançant dans la vie.

Il m'est arrivé ce qui n'est peut-être jamais arrivé à un auteur, c'est de relire après trente années un manuscrit qne j'avais totalement oublié. Je l'ai jugé, comme j'aurais pu juger l'ouvrage d'un étranger : le vieil écrivain formé à son art, l'homme éclairé par la critique, l'homme d'un esprit calme et d'un sang rassis, a corrigé les essais d'un auteur inexpérimenté, abandonné aux caprices de son imagination.

J'avais pourtant un danger à craindre. En repassant le pinceau sur le tableau, je pouvais éteindre les couleurs; une main plus sûre, mais

[1] Préface de la première édition d'*Atala*. — [2] Avertissement des Œuvres complètes.

moins rapide, courait risque de faire disparaître les traits moins corrects, mais aussi les touches plus vives de la jeunesse : il fallait conserver à la composition son indépendance, et pour ainsi dire sa fougue ; il fallait laisser l'écume au frein du jeune coursier. S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je n'écrirais plus, notamment la lettre de René dans le second volume.

Partout, dans cet immense tableau, des difficultés considérables se sont présentées au peintre : il n'était pas tout à fait aisé, par exemple, de mêler à des combats, à des dénombrements de troupes à la manière des anciens, de mêler, dis-je, des descriptions de batailles, de revues, de manœuvres, d'uniformes et d'armes modernes. Dans ces sujets mixtes, on marche constamment entre deux écueils, l'affectation ou la trivialité. Quant à l'impression générale qui résulte de la lecture des *Natchez*, c'est, si je ne me trompe, celle qu'on éprouve à la lecture de *René* et d'*Atala* : il est naturel que le tout ait de l'affinité avec la partie.

On peut lire dans Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle France*, tome IV, page 24) le fait historique qui sert de base à la composition des *Natchez*. C'est de l'action particulière, racontée par l'historien, que j'ai fait, en l'agrandissant, le sujet de mon ouvrage. Le lecteur verra ce que la fiction a ajouté à la vérité.

J'ai déjà dit qu'il existait deux manuscrits des *Natchez* : l'un divisé en livres, et qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage ; l'autre qui contient le tout sans division, et avec tout le désordre de la matière. De là une singularité littéraire dans l'ouvrage, tel que je le donne au public : le premier volume s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans les *Martyrs* ; le second volume descend à la narration ordinaire, comme dans *Atala* et dans *René*[1].

Pour arriver à l'unité du style, il eût fallu effacer du premier volume la couleur épique, ou l'étendre sur le second : or, dans l'un ou l'autre cas, je n'aurais plus reproduit avec fidélité le travail de ma jeunesse.

Ainsi donc, dans le premier volume des *Natchez*, on trouvera le *merveilleux*, et le merveilleux de toutes les espèces : le merveilleux *chrétien*, le merveilleux *mythologique*, le merveilleux *indien* ; on rencontrera des muses, des anges, des démons, des génies, des combats, des personnages allégoriques : la Renommée, le Temps, la Nuit, la Mort, l'Amitié. Ce volume offre des invocations, des sacrifices, des prodiges, des comparaisons multipliées, les unes courtes, les autres longues à la façon d'Homère, et formant de petits tableaux.

Dans le second volume, le *merveilleux* disparaît, mais l'intrigue se

[1] Dans les éditions de 1826 et 1829 *les Natchez* forment en effet deux volumes.

complique, et les personnages se multiplient : quelques-uns d'entre eux sont pris jusque dans les rangs inférieurs de la société. Enfin le roman remplace le poëme, sans néanmoins descendre au-dessous du style de *René* et d'*Atala*, et en remontant quelquefois, par la nature du sujet, par celle des caractères et par la description des lieux, au ton de l'épopée.

Le premier volume contient la suite de l'histoire de Chactas et son voyage à Paris. L'intention de ce récit est de mettre en opposition les mœurs des peuples chasseurs, pêcheurs et pasteurs, avec les mœurs du peuple le plus policé de la terre. C'est à la fois la critique et l'éloge du siècle de Louis XIV, et un plaidoyer entre la civilisation et l'état de nature : on verra quel juge décide la question.

Pour faire passer sous les yeux de Chactas les hommes illustres du grand siècle, j'ai quelquefois été obligé de serrer les temps, de grouper ensemble des hommes qui n'ont pas vécu tout à fait ensemble, mais qui se sont succédé dans la suite d'un long règne. Personne ne me reprochera sans doute ces légers anachronismes, que je devais pourtant faire remarquer ici.

Je dis la même chose des événements que j'ai transportés et renfermés dans une période obligée, et qui s'étendent, historiquement, en deçà et au delà de cette période.

On ne me montrera, j'espère, pas plus de rigueur pour la critique des lois. La procédure criminelle cessa d'être publique en France sous François Ier, et les accusés n'avaient pas de défenseurs. Ainsi, quand Chactas assiste à la plaidoirie d'un jugement criminel, il y a anachronisme pour les lois : si j'avais besoin sur ce point d'une justification, je la trouverais dans Racine même ; Dandin dit à Isabelle :

> Avez-vous jamais vu donner la question ?
>
> ISABELLE.
>
> Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.
>
> DANDIN.
>
> Venez ; je vous en veux faire passer l'envie.
>
> ISABELLE.
>
> Ah ! monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux !
>
> DANDIN.
>
> Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Racine suppose qu'on voyait de son temps donner la question, et cela n'était pas : les juges, le greffier, le bourreau et ses garçons assistaient seuls à la torture.

J'espère, enfin, qu'aucun véritable savant de nos jours ne s offensera du récit d'une séance à l'Académie, et d'une innocente critique de la science sous Louis XIV, critique qui trouve d'ailleurs son contre-poids au *souper chez Ninon*. Ils ne s'en offenseront pas davantage que les gens de robe ne se blesseront de ma relation d'une audience au Palais. Nos avocats, nobles défenseurs des libertés publiques, ne parlent plus comme le Petit-Jean des *Plaideurs*; et dans notre siècle, où la science a fait de si grands pas et créé tant de prodiges, la pédanterie est un ridicule complétement ignoré de nos illustres savants.

On trouve aussi dans le premier volume des *Natchez* un livre d'un *Ciel chrétien*, différent du Ciel des *Martyrs*: en le lisant j'ai cru éprouver un sentiment de l'infini qui m'a déterminé à conserver ce livre. Les idées de Platon y sont confondues avec les idées chrétiennes, et ce mélange ne m'a paru présenter rien de profane ou de bizarre.

Si on s'occupait encore de style, les jeunes écrivains pourraient apprendre, en comparant le premier volume des *Natchez* au second, par quels artifices on peut changer une composition littéraire, et la faire passer d'un genre à un autre. Mais nous sommes dans le siècle des faits, et ces études de mots paraîtraient sans doute oiseuses. Reste à savoir si le style n'est pas cependant un don nécessaire pour faire vivre les faits : Voltaire n'a pas mal servi la renommée de Newton. L'histoire, qui punit et qui récompense, perdrait sa puissance, si elle ne savait peindre : sans Tite-Live, qui se souviendrait du vieux Brutus? sans Tacite, qui penserait à Tibère ? César a plaidé lui-même la cause de son immortalité dans ses Commentaires, et il l'a gagnée. Achille n'existe que par Homère. Otez de ce monde l'art d'écrire, il est probable que vous en ôterez la gloire. Cette gloire est peut-être une assez belle inutilité pour qu'il soit bon de la conserver, du moins encore quelque temps.

La description de l'Amérique *sauvage* appellerait naturellement le tableau de l'Amérique *policée*; mais ce tableau me paraîtrait mal placé dans la préface d'un ouvrage d'imagination. C'est dans le volume où se trouveront les souvenirs de mes voyages en Amérique, qu'après avoir peint les déserts je dirai ce qu'est devenu le Nouveau-Monde, et ce qu'il peut attendre de l'avenir. L'histoire ainsi fera suite à l'histoire, et les divers sujets ne seront pas confondus.

---



Alfred Johannot del. Geroni sc.

Outougamiz puisa une eau pure où Celuta mouilla ses levres:

*LES NATCHEZ*
*Livre*

Publié par Furne, à Paris

# LES NATCHEZ

## LIVRE PREMIER

A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles ; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez ! ô nation de la Louisiane ! dont il ne reste plus que des souvenirs. Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins de droits à nos pleurs que celles des autres hommes ? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie ?

Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, sois pour moi l'astre du Pinde ! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau-Monde, pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces déserts !

René, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé ; sa barque flottait au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erraient des Indiennes aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient ; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau ; elles cueillaient les fraises dont l'incarnat teignait les doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des co-

lombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée, et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village, ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc ; les hommes fumaient le calumet ; les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches, et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne-vierge au milieu du cercle : un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le Soleil[1] ? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête ; telle parut Héro aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le

[1] Le *Soleil*, le Grand-Chef, ou l'Empereur des Natchez.

« veulent les Génies ; » et ils sortent avec René sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Ils passent au milieu du grand village, dont les cabanes carrées supportaient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles, s'appuyaient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes fort minces. A l'extrémité du village les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formaient la cabane du grand Chef des Natchez, et celle de sa plus proche parente, la *Femme-Chef* [1].

Le concours d'Indiens de tous les âges animait ces lieux. La nuit était survenue, mais des flambeaux de cèdre allumés de toutes parts jetaient une vive clarté sur la mobilité du tableau. Des vieillards fumaient leurs calumets, en s'entretenant des choses du passé ; des mères allaitaient leurs enfants, ou les suspendaient dans leurs berceaux aux branches des tamarins ; plus loin de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayaient à qui supporterait plus longtemps l'ardeur d'un charbon enflammé ; les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents ; d'autres guerriers avaient de vives contestations aux jeux des pailles et des osselets ; un plus grand nombre exécutaient la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous, comme le fifre aimé du soldat.

C'était l'heure où les fleurs de l'hibiscus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle, et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard. Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il cheminait tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule

[1] Le fils de cette femme héritait de la royauté.

charmée; les Sachems mêmes paraissaient saisis de respect, et faisaient, en le suivant, un cortége de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge.

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Europe, le Sauvage averti s'inclina à son tour devant eux; et prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit: « Étrangers, j'ignorais « votre présence parmi nous. Je suis fâché que mes yeux ne « puissent vous voir; j'aimais autrefois à contempler mes hôtes et « à lire sur leurs fronts s'ils étaient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendait autour de lui : « Natchez, « comment avez-vous laissé ces Français si longtemps seuls? Êtes-« vous assurés que vous ne serez jamais voyageurs, loin de votre « terre natale? Sachez que toutes les fois qu'il arrive parmi vous « un étranger, vous devez, un pied nu dans le fleuve et une main « étendue sur les eaux, faire un sacrifice au Meschacebé, car l'é-« tranger est aimé du Grand-Esprit. »

Près du lieu où parlait ainsi le vieillard se voyait un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa éclairaient avec des flambeaux la scène au-dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtaient mutuellement une beauté religieuse; l'un et l'autre portaient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissaient encore après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie ne se lassait point d'admirer le Sachem. Chactas (c'était son nom) ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêlait, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étende sur l'âme; de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le Sachem, prenant le calumet de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon.

Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'Amélie dit : « Vieillard ! puisse le ciel te bénir dans tes enfants ! Es-tu le pas- « teur de ce peuple qui t'environne? permets-moi de me ranger « parmi ton troupeau. »

— « Étranger, repartit le sage des bois, je ne suis qu'un simple « Sachem, fils d'Outalissi. On me nomme Chactas, parce qu'on « prétend que ma voix a quelque douceur, ce qui peut provenir de « la crainte que j'ai du Grand-Esprit. Si nous te recevons comme « un fils, nous ne devons point en retirer de louanges. Depuis « longtemps nous sommes amis d'Ononthio [1] dont le Soleil [2] ha- « bite de l'autre côté du lac sans rivage [3]. Les vieillards de ton « pays ont discouru avec les vieillards du mien, et mené dans « leur temps la danse des forts, car nos aïeux étaient une race « puissante. Que sommes-nous auprès de nos aïeux? Moi-même « qui te parle, j'ai habité jadis parmi tes pères : je n'étais pas « courbé vers la terre comme aujourd'hui, et mon nom reten- « tissait dans les forêts. J'ai contracté une grande dette envers la « France. Si l'on me trouve quelque sagesse, c'est à un Français « que je la dois ; ce sont ses leçons qui ont germé dans mon cœur : « les paroles de l'homme selon les voies du Grand-Esprit sont des « graines fines, que les brises de la fécondité dispersent dans « mille climats, où elles se développent en pur maïs ou en fruits « délicieux. Mes os, ô mon fils ! reposeraient mollement dans la « cabane de la mort, si je pouvais, avant de descendre à la con- « trée des âmes, prouver ma reconnaissance par quelque service « rendu aux compatriotes de mon ancien hôte du pays des « Blancs. »

En achevant de prononcer ces mots, le Nestor des Natchez se couvrit la tête de son manteau, et parut se perdre dans quelque grand souvenir. La beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu d'un désert par un Sauvage, le titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature, de traiter de parents tous les hommes, touchaient profondément René.

Chactas, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : « Étranger du pays de l'Aurore, si je t'ai bien compris, il

[1] Le gouverneur français. — [2] Le roi de France. — [3] La mer.

« me semble que tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se « couche? Tu fais là une entreprise périlleuse; il n'est pas aussi « aisé que tu le penses d'errer par les sentiers du chevreuil. Il faut « que les Manitous du malheur t'aient donné des songes bien fu- « nestes, pour t'avoir conduit à une pareille résolution Raconte- « nous ton histoire, jeune étranger; je juge par la fraîcheur de ta « voix, et en touchant tes bras, je vois par leur souplesse que tu « dois être dans l'âge des passions. Tu trouveras ici des cœurs qui « pourront compatir à tes souffrances. Plusieurs des Sachems « qui nous écoutent connaissent la langue et les mœurs de ton « pays; tu dois apercevoir aussi, dans la foule, des blancs, tes « compatriotes du fort Rosalie, qui seront charmés d'entendre « parler de leur pays. »

Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : « Indien, ma « vie est sans aventures, et le cœur de René ne se raconte point. »

Ces paroles brusques furent suivies d'un profond silence : les regards du frère d'Amélie étincelaient d'un feu sombre; les pensées s'amoncelaient et s'entr'ouvraient sur son front comme des nuages; ses cheveux avaient une légère agitation sur ses tempes. Mille sentiments confus régnaient dans la multitude : les uns prenaient l'étranger pour un insensé, les autres pour un Génie revêtu de la forme humaine.

Chactas étendant la main dans l'ombre prit celle de René. « Étranger, lui dit-il, pardonne à ma prière indiscrète : les vieil- « lards sont curieux; ils aiment à écouter les histoires pour avoir « le plaisir de faire des leçons. »

Sortant de l'amertume de ses pensées, et ramené au sentiment de sa nouvelle existence, René supplia Chactas de le faire admettre au nombre des guerriers natchez, et de l'adopter lui-même pour son fils.

« Tu trouveras une natte dans ma cabane, répondit le Sachem, « et mes vieux ans s'en réjouiront. Mais le Soleil est absent; tu ne « peux être adopté qu'après son retour. Mon hôte, réfléchis bien « au parti que tu veux prendre. Trouveras-tu dans nos savanes « le repos que tu viens y chercher? Es-tu certain de ne jamais « nourrir dans ton cœur les regrets de la patrie? Tout se réduit « souvent, pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère « des illusions contre des souvenirs. L'homme entretient dans

« son sein un désir de bonheur qui ne se détruit ni ne se réalise;
« il y a dans nos bois une plante dont la fleur se forme et ne s'é-
« panouit jamais : c'est l'espérance. »

Ainsi parlait le Sachem : mêlant la force à la douceur, il ressemblait à ces vieux chênes où les abeilles ont caché leur miel.

Chactas se lève à l'aide du bras de sa fille. Le frère d'Amélie suit le Sachem que la foule empressée reconduit à sa cabane. Les guides retournèrent au fort Rosalie.

Cependant René était entré sous le toit de son hôte, qu'ombrageaient quatre superbes tulipiers. On fait chauffer une eau pure dans un vase de pierre noire, pour laver les pieds du frère d'Amélie. Chactas sacrifie aux Manitous protecteurs des étrangers; il brûle en leur honneur des feuilles de saule : le saule est agréable aux génies des voyageurs, parce qu'il croît au bord des fleuves, emblèmes d'une vie errante. Après ceci Chactas présenta à René la calebasse de l'hospitalité, où six générations avaient bu l'eau d'érable; elle était couronnée d'hyacinthes bleues qui répandaient une bonne odeur : deux Indiens, célèbres par leur esprit ingénieux, avaient crayonné sur ses flancs dorés l'histoire d'un voyageur égaré dans les bois. René, après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe fragile, la rendit aux mains tremblantes du patron de la solitude. Le calumet de paix, dont le fourneau était fait d'une pierre rouge, fut de nouveau présenté au frère d'Amélie. On lui servit en même temps deux jeunes ramiers qui, nourris de baies de genévrier par leur mère, étaient un mets digne de la table d'un roi. Le repas achevé, une jeune fille aux bras nus parut devant l'étranger; et, dansant la chanson de l'hospitalité, elle disait :

« Salut, hôte du Grand-Esprit; salut, ô le plus sacré des
« hommes! Nous avons du maïs et une couche pour toi : sa-
« lut, hôte du Grand-Esprit; salut, ô le plus sacré des hom-
« mes! » La jeune fille prit l'étranger par la main, le conduisit à la peau d'ours qui devait lui servir de lit, et puis elle se retira auprès de ses parents. René s'étendit sur la couche du chasseur, et dormit son premier sommeil chez les Natchez.

Tandis que la nation du Soleil s'occupe encore de jeux et de fêtes, une fatale destinée précipite de toutes parts les événements. Abandonnant les champs fertilisés par les sueurs de leurs aïeux,

de jeunes hommes, plantes étrangères arrachées au doux sol de la France, viennent en foule peupler de leur fructueux exil le fort qui gourmande le Meschacebé, et qui fait redire à ses bords le nom charmant de Rosalie. Perrier, qui gouverne à la Nouvelle-Orléans les vastes champs de la Louisiane, Perrier ordonne à Chépar, vaillant capitaine des Français aux Natchez, de faire le dénombrement de ses soldats, afin de porter ensuite, si telle était la nécessité, le soc ou la bêche jusque dans les tombeaux des Indiens. Chépar commande aussitôt à ses bataillons de se déployer à la première aurore sur les bords du fleuve.

A peine les rayons du matin avaient jailli du sein des mers Atlantiques, que le bruit des tambours et les fanfares des trompettes font tressaillir le guerrier dans sa tente assoupi. Le désert s'épouvante et secoue sa chevelure de forêts ; la terreur pénètre au fond de ces demeures qui, depuis la naissance du monde, ne répétaient que les soupirs des vents, le bramement des cerfs et le chant des oiseaux.

A ce signal, le démon des combats, le sanguinaire Areskoui [1] et les autres esprits des ombres poussent un cri de joie. L'ange du Dieu des armées répond à leurs menaces en frappant sa lance d'or sur son bouclier de diamant. Telles sont les rumeurs de l'Océan, lorsque les fleuves américains, enflant leurs urnes, fondent tous ensemble sur leur vieux père. L'Océan, fracassant ses vagues entre les rochers, étincelle ; il se soulève indigné, se précipite sur ses fils, et les frappant de son trident, les repousse dans leur lit fangeux. Le soldat français entend ces bruits ; il se réveille, comme le cheval de bataille qui dresse l'oreille au frémissement de l'airain, ouvre ses narines fumantes, remplit l'air de ses grêles hennissements, mord les barreaux de sa crêche qu'il couvre d'écume, et décèle dans toutes ses allures l'impatience, le courage, la grace et la légèreté.

Un mouvement général se manifeste dans le camp et dans le fort. Les fantassins courent aux faisceaux d'armes ; les cavaliers voltigent déjà sur leurs coursiers ; on entend le bruit des chaînes et les roulements de la pesante artillerie. Partout brille l'acier, partout flottentles drapeaux de la France : drapeaux immortels

[1] Génie, ou dieu de la guerre chez les Sauvages.

couverts de cicatrices, comme des guerriers vieillis dans les combats. Bientôt l'armée se déroule le long du Meschacebé. Le chœur des instruments de Bellone anime de ses airs triomphants tous ces braves, tandis que l'on voit s'agiter en cadence le bonnet du grenadier qui, reposé sur ses armes, bat la mesure avec une gaieté qui inspire la terreur.

Fille de Mnémosyne à la longue mémoire ! âme poétique des trépieds de Delphes et des colombes de Dodone ; déesse qui chantez autour du sarcophage d'Homère sur quelque grève inconnue de la mer Égée ; vous qui, non loin de l'antique Parthénope, faites naître le laurier du tombeau de Virgile ; Muse ! daignez quitter un moment tous ces morts harmonieux et leurs vivantes poussières ; abandonnez les rivages de l'Ausonie, les ondes du Sperchius et les champs où fut Troie ; venez m'animer de votre divin souffle : que je puisse nommer les capitaines et les bataillons de ce peuple indompté dont les exploits fatigueraient même, ô Calliope ! votre poitrine immortelle.

Au centre de l'armée paraissait ce bataillon vêtu d'azur, qui lance les foudres de Bellone ; c'est lui qui, dans presque tous les combats, détermine la fortune à suivre la France ; instruit dans les sciences les plus sublimes, il fait servir le génie à couronner la victoire. Nulle nation ne peut se vanter d'une pareille troupe. Folard la commande, l'impassible Folard qui peut dans les plus grands dangers mesurer la courbe du boulet ou de la bombe, indiquer la colline dont il faut se saisir, tracer et résoudre sur l'arène sanglante, au milieu des feux et de la mort, les figures et les problèmes de Pythagore.

L'infanterie, blanche et légère comme la neige, se forme rapidement devant les lentes machines qui vomissent le fer et la flamme. Marseille dont les galères remontent l'antique Égyptus, Lorient qui fait voguer ses vaisseaux jusque dans les mers de la Taprobane, la Touraine si délicieuse par ses fruits, la Flandre aux plaines ensanglantées, Lyon la Romaine, Strasbourg la Germanique, Toulouse si célèbre par ses troubadours, Reims où les rois vont chercher leur couronne, Paris où ils viennent la porter ; toutes les villes, toutes les provinces, tous les fleuves des Gaules, ont donné ces fameux soldats à l'Amérique.

Leurs armes ne sont plus l'épée ou l'angon ; ils ne se parent

plus du large bracha et des colliers d'or : ils portent un tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne; leur vêtement est celui du lis, symbole de l'honneur virginal de la France.

Divisée en cinquante compagnies, cinquante capitaines choisis commandent cette infanterie formidable. Là se montrent, et l'infatigable Toustain qui naquit aux plaines de la Beauce où les moissons roulent en nappes d'or, et le prompt Armagnac qui fut plongé en naissant dans ce fleuve dont les ondes inspirent le courage et les saillies, et le patient Tourville nourri dans les vallées herbues où dansent des paysannes à la haute coiffure et au corset de soie. Mais qui pourrait nommer tant d'illustres guerriers? Beaumanoir sorti des rochers de l'Armorique, Causans que sa tendre mère mit au jour au bord de la fontaine de Laure, d'Aumale qui goûta le vin d'Aï avant le lait de sa nourrice, Saint-Aulaire de Nîmes, élevé sous un portique romain, et Gautier de Paris, dont la jeunesse enchantée coula parmi les roses de Fontenay, les chênes de Senart, les jardins de Chantilly, de Versailles et d'Ermenonville?

Parmi ces vaillants capitaines on distingue surtout le jeune d'Artaguète à la beauté de son visage, à l'air d'humanité et de douceur qui tempère l'intrépidité de son regard. Il suit le drapeau de l'honneur, et brûle de verser son sang pour la France, mais il déteste les injustices, et plus d'une fois dans les conseils de la guerre il a défendu les malheureux Indiens contre la cupidité de leurs oppresseurs.

A la gauche de l'infanterie, s'étendent les lestes escadrons de ces espèces de Centaures, au vêtement vert, dont le casque est surmonté d'un dragon. On voit sur leurs têtes se mouvoir leurs aigrettes de crin, qu'agitent les mouvements du coursier retenu avec peine dans le rang de ses compagnons. Ces cavaliers enfoncent leurs jambes dans un cuir noirci, dépouille du buffle sauvage; un long sabre rebondit sur leur cuisse, lorsque, balayant la terre avec les flancs de leur coursier, ils fondent le pistolet à la main sur l'ennemi. Selon les hasards de Bellone, on les voit quitter leurs chevaux à la crinière dorée, combattre à pied sur la montagne, s'élancer de nouveau sur leurs coursiers, descendre et remonter encore. Ces guerriers ont presque tous vu le jour non loin de ce fleuve où le soleil mûrit un vin léger propre à éteindre

la soif du soldat dans l'ardeur de la bataille ; ils obéissent à la voix du brillant Villars.

A l'aile opposée du corps de l'armée, paraît, immobile, la pesante cavalerie, dont le vêtement d'un sombre azur, est ranimé par un pli brillant emprunté du voile de l'aurore. Les glands, d'un or filé et tordu, sautent en étincelant sur les épaules des guerriers, au trot mesuré de leurs chevaux. Ces guerriers couvrent leurs fronts du chapeau gaulois, dont le triangle bizarre est orné d'une rose blanche qu'attacha souvent la main d'une vierge timide, et que surmonte de sa cime légère un gracieux faisceau de plumes. C'était vous, intrépide Nemours, qui meniez ces fameux chevaux aux combats.

Mais pourrais-je oublier cette phalange qui, placée derrière toute l'armée, devait la défendre des surprises de l'ennemi ? Sacré bataillon de laboureurs, vous étiez descendus des roches de l'Helvétie, vêtus de la pourpre de Mars ; la pique dont vos aïeux percèrent les tyrans est encore dans vos mains rustiques : au milieu du désordre des camps et de la corruption du nouvel âge, vous gardez vos vertus premières. Le souvenir de vos demeures champêtres vous poursuit ; ce n'est qu'à regret que vous vous trouvez exilés sur de lointains rivages, et l'on craint de vous faire entendre ces airs de la patrie qui vous rappellent vos pères, vos mères, vos frères, vos sœurs, et le mugissement des troupeaux sur vos montagnes.

D'Erlach tient sous sa discipline ces enfants de Guillaume Tell ; il descend d'un de ces Suisses qui teignirent de leur sang, auprès d'Henri III, les Lis abandonnés. Heureux si sur les degrés du Louvre les fils de ces étrangers ne renouvellent point leur sacrifice !

Enfin le Canadien Henry dirige à l'avant-garde cette troupe de Français demi-sauvages, enfants sans soucis des forêts du Nouveau-Monde. Ces chasseurs, assemblés pêle-mêle à la tête de l'armée, portent pour tout vêtement une tunique de lin qu'une ceinture rapproche de leurs flancs : une corne de chevreuil, renfermant le plomb et le salpêtre, s'attache par un cordon, en forme de baudrier, sur leur poitrine ; une courte carabine rayée se suspend comme un carquois à leurs épaules ; rarement ils manquent leur but, et poursuivent les hommes dans les bois comme les

daims et les cerfs. Rivaux des peuples du désert, ils en ont pris les goûts, les mœurs et la liberté ; ils savent découvrir les traces d'un ennemi, lui tendre des embûches, ou le forcer dans sa retraite. En vain les pandours, qui les accompagnent sur leurs petits chevaux de race tartare ; en vain ces cavaliers du Danube, aux longs pantalons, aux vestes fourrées flottant en arrière, au bonnet oriental, aux moustaches retroussées, veulent devancer les coureurs canadiens : moins rapide est l'hirondelle effleurant les ondes, moins léger le duvet du roseau qu'emporte un tourbillon.

Les troupes ainsi rassemblées bordaient les rives du fleuve, lorsque, monté sur une cavale blanche, élevée vagabonde dans les savanes mexicaines, voici venir Chépar au milieu d'un cortége de guerriers.

Né sous la tente des Luxembourg et des Catinat, le vieux capitaine ne voyait la société que dans les armes ; le monde pour lui était un camp. Inutilement il avait traversé les mers ; sa vue restait circonscrite au cercle qu'elle avait jadis embrassé, et l'Amérique sauvage ne reproduisait à ses yeux que l'Europe civilisée : ainsi le ver laborieux, qui ourdit la plus belle trame, ne connaît cependant que sa voûte d'or, et ne peut étendre ses regards sur la nature.

Le chef s'avance, et s'arrête bientôt à quelques pas du front des guerriers : les roulements des tambours se font entendre, les capitaines courent à leur poste, les soldats s'affermissent dans leurs rangs. Au second signal, la ligne se fixe et devient immobile, semblable alors au mur d'une cité, au-dessus duquel flottent les drapeaux de Mars.

Les tambours se taisent ; une voix s'élève, et va se répétant le long des bataillons de chef en chef, comme d'écho en écho. Mille tubes enlevés de la terre frappent ensemble l'épaule du fantassin ; les cavaliers tirent leurs sabres dont l'acier, réfléchissant les rayons du soleil, mêle ses éclairs aux triples ondes du feu des baïonnettes : ainsi durant une nuit d'hiver brille une solitude où des tribus canadiennes célèbrent la fête de leurs Génies ; réunies sur la surface solide d'un fleuve, elles dansent à la lueur des pins allumés de toutes parts ; les cataractes enchaînées, les montagnes de neige, les forêts de cristal se revêtent de splendeur, tandis que les Sauvages croient voir les Esprits du nord voguer dans

leurs canots aériens, avec des pagaies de flammes, sur l'aurore mouvante de Borée.

Cependant les rangs de l'armée s'entr'ouvrent et présentent au commandant des allées régulières : il les parcourt avec lenteur, examinant les guerriers soumis à ses ordres, comme un jardinier se promène entre les files des jeunes arbres, dont sa main affermit les racines et dirige les rameaux.

Aussitôt que la revue est finie, Chépar veut que les capitaines exercent les troupes aux jeux de Mars. L'ordre est donné : le coup de baguette retentit. Soudain vous eussiez vu le soldat tendre et porter en avant le pied gauche, avec l'assurance et la fermeté d'un Hercule. L'armée entière s'ébranle ; ses pas égaux mesurent la marche que frappent les tambours. Les jambes noircies des soldats ouvrent et ferment une longue avenue, en se croisant comme les ciseaux d'une jeune fille qui découpe d'ingénieux ouvrages. Par intervalles les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre, se taisent au signe du géant qui les guide ; alors mille instruments, fils d'Éole, animent les forêts, tandis que les cymbales du nègre se choquent dans l'air et tournent comme deux soleils.

Rien de plus merveilleux et de plus terrible à la fois, que de voir ces légions marcher au son de la musique, comme si elles ouvraient les danses de quelque fête : nul ne peut les regarder sans se sentir possédé de la fureur des combats, sans brûler de partager leur gloire et leurs périls. Les fantassins s'appuient et tournent sur leurs ailes de cavalerie comme sur deux pôles ; tantôt ils s'arrêtent, ébranlent la solitude par de pesantes décharges, ou par un feu successif qui remonte et redescend le long de la ligne comme les orbes d'un serpent ; tantôt ils baissent tous à la fois la pointe de la baïonnette si fatale dans des mains françaises : coucher leurs armes à terre, les reprendre, les lancer à leur épaule, les présenter en salut, les charger ou se reposer sur elles, ce n'est pas la durée d'un moment pour ces enfants de la Victoire.

A cet exercice des armes succèdent de savantes manœuvres. Tour à tour l'armée s'allonge et se resserre, tour à tour s'avance et se retire ; ici elle se creuse comme la corbeille de Flore ; là elle s'enfle comme les contours d'une urne de Corinthe : le Méandre se replie moins de fois sur lui-même, la danse d'Ariane gravée sur le bouclier d'Achille, avait moins d'erreurs que les labyrinthes

tracés sur la plaine par ces disciples de Mars. Leurs capitaines font prendre aux bataillons toutes les figures de l'art d'Uranie : ainsi des enfants étendent des soies légères sur leurs doigts légers ; sans confondre ou briser le dédale fragile, ils le déploient en étoile, le dessinent en croix, le ferment en cercle, et l'entr'ouvrent doucement sous la forme d'un berceau.

Les Indiens assemblés admiraient ces jeux qui leur cachaient des tempêtes.

---

# LIVRE DEUXIÈME

Satan planant dans les airs, au-dessus de l'Amérique, jetait un regard désespéré sur cette partie de la terre, où le Sauveur le poursuit, comme le soleil qui, s'avançant des portes de l'Orient, chasse devant lui les ténèbres : le Chili, le Pérou, le Mexique, la Californie, reconnaissent déjà les lois de l'Évangile ; d'autres colonies chrétiennes couvrent les rivages de l'Atlantique, et des missionnaires ont enseigné le vrai Dieu aux Sauvages des déserts. Satan, rempli de projets de vengeance, va aux enfers rassembler le conseil des Démons.

Il déroule, devant ses compagnons de douleur, le tableau de ce qu'il a fait pour perdre la race humaine, pour partager le monde créé avec le Créateur, pour opposer le mal au bien sur la terre, et, au delà de la terre, l'Enfer au Ciel. Il propose aux légions maudites un dernier combat ; il veut armer toutes les nations idolâtres du nouveau continent, il veut unir toutes ces nations dans un vaste complot afin d'exterminer les Chrétiens.

C'est au milieu des Natchez qu'il aperçoit les passions propres à seconder son entreprise. « Dieux de l'Amérique, s'écrie-t-il, an- « ges tombés avec moi, vous qui vous faites adorer sous la forme « d'un serpent ; vous que l'on invoque comme les Génies des cas- « tors et des ours ; vous qui, sous le nom de Manitous, remplissez « les songes, inspirez les craintes ou entretenez les espérances des « peuples barbares ; vous qui murmurez dans les vents, qui mu- « gissez dans les cataractes, qui présidez au silence ou à la terreur « des forêts, allez défendre vos autels. Répandez les illusions et « les ténèbres ; soufflez de toute part la discorde, la jalousie, l'a- « mour, la haine, la vengeance. Mêlez-vous aux conseils et aux jeux « des Natchez ; que tout devienne prodige chez des hommes où

« tout est fêtes et combats. Je vous donnerai mes ordres : soyez at-
« tentifs à les exécuter. »

Il dit, et le Tartare pousse un rugissement de joie, qui fut entendu dans les forêts du Nouveau-Monde. Areskoui, démon de la guerre, Athaënsic qui excite à la vengeance, le Génie des fatales amours, mille autres puissances infernales se lèvent à la fois pour seconder les desseins du prince des ténèbres. Celui-ci va chercher sur la terre le démon de la renommée, qui n'avait point assisté au conseil infernal.

Le soleil ne faisait que paraître à l'horizon lorsque le frère d'Amélie ouvrit les yeux dans la demeure d'un Sauvage. L'écorce qui servait de porte à la hutte avait été roulée et relevée sur le toit. Enveloppé dans son manteau, René se trouvait couché sur sa natte de manière que sa tête était placée à l'ouverture de la cabane. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, en sortant d'un profond sommeil, furent la vaste coupole d'un ciel bleu où volaient quelques oiseaux, et la cime des tulipiers qui frémissaient au souffle des brises du matin. Des écureuils se jouaient dans les branches de ces beaux arbres, et des perruches sifflaient sous leurs feuilles satinées. Le visage tourné vers le dôme azuré, le jeune étranger enfonçait ses regards dans ce dôme qui lui paraissait d'une immense profondeur et transparent comme le verre. Un sentiment confus de bonheur, trop inconnu à René, reposait au fond de son âme, en même temps que le frère d'Amélie croyait sentir son sang rafraîchi descendre de son cœur dans ses veines, et par un long détour remonter à sa source : telle l'antiquité nous peint des ruisseaux de lait s'égarant au sein de la terre, lorsque les hommes avaient leur innocence, et que le soleil de l'âge d'or se levait aux chants d'un peuple de pasteurs.

Un mouvement dans la cabane tira le voyageur de sa rêverie : il aperçut alors le patriarche des sauvages assis sur une natte de roseau. Auprès du foyer, Saséga, laborieuse matrone, faisait infuser des dentelles de Loghetto, avec des écorces de pin rouge qui donne une pourpre éclatante. Dans un lieu retiré, la nièce de Chactas empennait des flèches avec des plumes de faucon. Céluta, son amie, qui l'était venue visiter, semblait l'aider dans son travail ; mais sa main, arrêtée sur l'ouvrage, annonçait que d'autres sentiments occupaient son cœur.

Le frère d'Amélie s'était endormi l'homme de la société, il se réveillait l'homme de la nature. Le ciel était sur sa tête, comme le dais de sa couche ; des courtines de feuillages et de fleurs semblaient pendre de ce dais superbe ; des vents soufflaient la fraîcheur et la santé ; des hommes libres, des femmes pures entouraient la couche du jeune homme. Il se serait volontiers touché pour s'assurer de son existence, pour se convaincre qu'autour de lui tout n'était pas illusion. Tel fut le réveil du guerrier aimé d'Armide, lorsque l'enchanteresse, trouvant son ennemi plongé dans le sommeil, l'emporta sur une nue et le déposa dans les bocages des îles Fortunées.

René se lève, sort, se plonge dans l'onde voisine, respire l'odeur des sassafras et des liquidambars, salue la lumière de l'orient, les flots du Meschacebé, les savanes et les forêts, et rentre dans la cabane.

Cependant les femmes souriaient des manières de l'étranger ; c'était de ce sourire de femmes qui ne blesse point. Céluta fut chargée d'apprêter le repas de l'hôte de Chactas : elle prit de la farine de maïs, qu'elle pétrit avec de l'eau de fontaine ; elle en forma un gâteau qu'elle présenta à la flamme, en le soutenant avec une pierre. Elle fit ensuite bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille ; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax : ce mélange, exposé à l'air, se changea en une gelée rose d'un goût délicieux. Alors Céluta retira le pain du foyer et l'offrit au frère d'Amélie : elle lui servit en même temps, avec la gelée nouvelle, un rayon de miel et de l'eau d'érable.

Ayant fini ces choses avec un grand zèle, elle se tint debout fort agitée devant l'étranger. Celui-ci, enseigné par Chactas, se leva, imposa les deux mains en signe de deuil sur la tête de l'Indienne, car elle avait perdu son père et sa mère, et elle n'avait plus pour soutien que son frère Outougamiz. La famille poussa les trois cris de douleur, appelés cris de veuve : Céluta retourna à son ouvrage ; René commença son repas du matin.

Alors Céluta, chargée d'amuser le guerrier blanc, se mit à chanter. Elle disait :

« Voici le plaqueminier ; sous ce plaqueminier il y a un gazon ;
« sous ce gazon repose une femme. Moi qui pleure sous le plaque-

« minier, je m'appelle Céluta : je suis fille de la femme qui re-
« pose sous le gazon ; elle était ma mère.

« Ma mère me dit en mourant : Travaille ; sois fidèle à ton époux « quand tu l'auras trouvé ; s'il est heureux, sois humble et timide ; « n'approche de lui que lorsqu'il te dira : Viens ; mes lèvres veu- « lent parler aux tiennes.

« S'il est infortuné, sois prodigue de tes caresses ; que ton âme « environne la sienne, que ta chair soit insensible aux vents et « aux douleurs. Moi, qui m'appelle Céluta, je pleure maintenant « sous le plaqueminier ; je suis la fille de la femme qui repose « sous le gazon. »

L'Indienne, en chantant ces paroles, tremblait, et des larmes coulaient comme des perles le long de ses joues : elle ne savait pourquoi, à la vue du frère d'Amélie, elle se souvenait des derniers conseils de sa mère. René sentait lui-même ses yeux humides. La famille partageait l'émotion de Céluta, et toute la cabane pleurait de regret, d'amour et de vertu. Tel fut le repas du matin.

A peine cette scène était terminée qu'un guerrier parut : il apportait une hache en présent à l'étranger, pour qu'il se bâtît une cabane. Il conduisait en même temps une vierge plus belle et plus jeune que Chryséis, afin que le nouveau fils de Chactas commençât un lit dans le désert. Céluta baissa la tête dans son sein : Chactas, averti de ce qui se passait, devina le reste. Alors d'une voix courroucée : « Veut-on faire un affront à Chactas? « Le guerrier adopté par moi ne doit pas être traité comme un « étranger. »

Consterné à cette réprimande du vieillard, l'envoyé frappa des mains et s'écria : « René adopté par Chactas ne doit pas être « regardé comme un étranger. »

Cependant Chactas conseilla au frère d'Amélie de faire un présent à Mila, dans la crainte d'offenser une famille puissante qui comptait plus de trente tombeaux. René obéit : il ouvrit une cassette de bois de papaya ; il en tira un collier de porcelaine ; ce collier était monté sur un fil de la racine du tremble, appelé l'arbre du refus, parce que la liane se dessèche autour de son tronc. René faisait ces choses par le conseil de Chactas ; il donna le collier à Mila, à peine âgée de quatorze ans, en lui disant : « Heureux votre

« père et votre mère ! plus heureux celui qui sera votre époux ! » Mila jeta le collier à terre.

La paix descendit sur la cabane le reste de la journée ; Céluta retourna chez son frère Outougamiz, Mila chez ses parents, et Chactas alla converser avec les Sachems.

Le soir on se rassembla sous les tulipiers : la famille prit un repas sur l'herbe semée de verveine empourprée et de ruelles d'or. Le chant monotone du will-poor-will, le bourdonnement du colibri, le cri des dindes sauvages, les soupirs de la nonpareille, le sifflement de l'oiseau moqueur, le sourd mugissement des crocodiles dans les glaïeuls, formaient l'inexprimable symphonie de ce banquet.

Échappés du royaume des ombres, et descendant sans bruit à la clarté des étoiles, les songes venaient se reposer sur le toit des Sauvages. C'était l'heure où le cyclope européen rallume la fournaise dont la flamme se dilate ou se concentre aux mouvements des larges soufflets. Tout à coup un cri retentit; réveillées en sursaut dans la cabane, les femmes se dressent sur leur couche ; Chactas prête l'oreille; une Indienne soulève l'écorce de la porte, et ces mots se pressent sur ses lèvres : « Les méchants Manitous sont déchaînés : sortez ! sortez ! » La famille se précipite sous les tulipiers.

La nuit régnait : des nuages brisés ressemblaient, dans leur désordre sur le firmament, aux ébauches d'un peintre dont le pinceau se serait essayé au hasard sur une toile azurée. Des langues de feu livides et mouvantes léchaient la voûte du ciel. Soudain ces feux s'éteignent : on entend quelque chose de terrible passer dans l'obscurité ; et du fond des forêts s'élève une voix qui n'a rien de l'homme.

Dans ce moment un guerrier se présente à la porte de la cabane; il adresse à Chactas ces paroles précipitées : « Le conseil de la « nation s'assemble ; les Blancs se préparent à lever la hache « contre nous ; il leur est arrivé de nouveaux soldats. D'une autre « part, le trouble est dans la nation : la Femme-Chef, mère du « jeune Soleil, est en proie aux mauvais Génies; Ondouré paraît « possédé d'une passion funeste. Le Grand-Prêtre parle d'oracles « et de songes; on murmure sourdement contre le Français que « vous voulez faire adopter. Vous êtes témoin des prodiges de la « nuit : hâtez-vous de vous rendre au conseil. »

En achevant ces mots, le messager poursuit sa route et va réveiller Adario. Chactas rentre dans sa cabane : il suspend à son épaule gauche son manteau de peau de martre; il demande son bâton d'hicory [1] surmonté d'une tête de vautour. Miscoue avait coupé ce bâton dans sa vieillesse; il l'avait laissé en héritage à son fils Outalissi, et celui-ci à son fils Chactas qui, appuyé sur ce sceptre héréditaire, donnait des leçons de sagesse aux jeunes chasseurs réunis au carrefour des forêts. Un Indien complétement armé vient chercher Chactas, et le conduit au conseil.

Tous les Sachems avaient déjà pris leur place : les guerriers étaient rangés derrière eux; les matrones ayant à leur tête la Femme-Chef, mère de l'héritier de la couronne, occupaient les siéges qui leur étaient réservés, et au-dessous d'elles s'asseyaient les prêtres.

Adario, chef de la tribu de la Tortue, se lève : inaccessible à la crainte, insensible à l'espérance, ce Sachem se distingue par un ardent amour de la patrie : implacable ennemi des Européens qui avaient massacré son père, mais les abhorrant encore plus comme tyrans de son pays, il parlait incessamment contre eux dans les conseils. Quoiqu'il révérât Chactas, et qu'il se plût à confesser la supériorité du Sachem aveugle, il était cependant presque toujours d'un avis opposé à celui de son vieil ami.

Les bras pendants et immobiles, les regards attachés à la terre, il prononça ce discours :

« Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus, écoutez :

« Déjà l'aloès avait fleuri deux fois, depuis que Ferdinand de « Soto, l'Espagnol, était tombé sous la massue de nos ancêtres; « déjà nous étions allés combattre les tyrans loin de nos bords, « lorsque le Meschacebé raconta à nos vieillards qu'une nation « étrangère descendait de ses sources. Ce peuple n'était point de « la race superbe des guerriers de feu [2]. Sa gaieté, sa bravoure, « son amour des forêts et de nos usages, le faisaient chérir. Nos « cabanes eurent pitié de sa misère, et donnèrent à Lasalle [3] tout « ce qu'elles pouvaient lui offrir.

« Bientôt la nation légère aborde de toutes parts sur nos ri-

[1] Espèce de noyer. — [2] Les Espagnols. — [3] Il descendit le premier le Missisipi.

« ves : d'Iberville, le dompteur des flots, fixe ses guerriers au
« centre même de notre pays. Je m'opposai à cet établissement ;
« mais vous attachâtes le grand canot de l'étranger aux buissons,
« ensuite aux arbres, puis aux rochers, enfin à la grande monta-
« gne, et vous asseyant sur la chaîne qui liait le canot des Blancs
« à nos fleuves, vous ne voulûtes plus faire qu'un peuple avec le
« peuple de l'Aurore.

« Vous savez, ô Sachems ! quelle fut la récompense de votre
« hospitalité ! Vous prîtes les armes ; mais, trop prompts à les
« quitter, vous rallumâtes le calumet de paix. Hommes impru-
« dents ! la fumée de la servitude et celle de l'indépendance pou-
« vaient-elles sortir du même calumet ? Il faut une tête plus forte
« que celle de l'esclave, pour n'être point troublée par le parfum
« de la liberté.

« A peine avez-vous enterré la hache [1], à peine, vous reposant
« sur la foi des colliers [2], commencez-vous à éclaircir la chaîne d'u-
« nion, que, par la plus noire des perfidies, le chef actuel des Fran-
« çais veut vous attaquer sur vos nattes. La biche n'a pas changé
« plus de fois de parure que je n'ai de doigts à cette main mutilée
« en défendant mon père, depuis que les derniers attentats des
« Blancs ont souillé nos savanes. Et nous hésitons encore !

« Peut-être, enfants du Soleil, peut-être comptez-vous changer
« de désert, abandonner à vos oppresseurs la terre de la patrie ?
« Mais où voulez-vous porter vos pas ? Au couchant, au levant,
« vers l'étoile immobile [3], vers ces régions où le Génie du jour
« s'assied sur la natte de feu [4], partout sont les ennemis de votre
« race. Ils ne sont plus, ces temps où vous pouviez disposer de
« toutes les solitudes, où tous les fleuves coulaient pour vous
« seuls. Vos tyrans ont demandé de nouveaux satellites ; ils
« méditent une nouvelle invasion de nos foyers. Mais notre
« jeunesse est florissante et nombreuse ; n'attendons pas qu'on
« vienne nous surprendre et nous égorger comme des femmes.
« Mon sang se rallume dans mes veines, ma hache brûle à ma
« ceinture. Natchez ! soyez dignes de vos pères, et le vieil Adario
« vous conduit dès aujourd'hui aux batailles sanglantes. Puissent
« les fleuves rouler à la grande eau les cadavres des ennemis de

[1] Faire la paix. — [2] Lettres, contrats, traités, etc. — [3] Le nord. — [4] Le midi.

« ma patrie ! Puissiez-vous, ô terre trop généreuse des chairs « rouges ! étouffer dans votre sein le froment empoisonné qu'y « jeta la main de la servitude ! Puissent ces moissons impies « épandues sur la poussière de nos aïeux, ne porter sur leur tige « que les semences de la tombe ! »

Ainsi parle Adario. Les guerriers, les matrones, les vieillards même, troublés par sa mâle éloquence, s'agitent comme le blé dans le boisseau bruyant qui le verse à la meule rapide. Ondouré se lève au milieu de l'assemblée.

Le Grand-Chef des Natchez, bien qu'il fût encore d'une force étonnante, touchait aux dernières limites de la vieillesse ; sa plus proche parente, la violente Akansie, était mère du jeune fils qui devait hériter du rang suprême ; ainsi l'avait réglé la loi de l'État. Akansie nourrissait au fond de son cœur une passion criminelle pour Ondouré, un des principaux guerriers de la nation ; mais Ondouré, au lieu de répondre à l'amour d'Akansie, brûlait pour Céluta dont le cœur commençait à incliner vers l'étranger, hôte du vénérable Chactas.

Dévoré d'ambition et d'amour, ayant contracté tous les vices des Blancs qu'il détestait, mais dont il avait l'adresse de se faire passer pour l'ami, Ondouré avait pris la résolution de se taire dans le conseil, afin de se ménager, comme à son ordinaire, entre les deux partis ; mais son amour pour Céluta et sa jalousie naissante contre René l'entraînèrent à prononcer ces paroles : « Pères « de la patrie, qu'attendons-nous ? Le grand Adario ne nous a-t-il « pas tracé la route ? Je ne vois ici que le sage Chactas qui puisse « s'opposer à la levée de la hache [1]. Mais enfin le vénérable fils « d'Outalissi montre un trop grand penchant pour les étrangers. « Fallait-il qu'il introduisît encore parmi nous cet hôte dont l'ar- « rivée a été marquée par des signes funestes ? Chactas, cette lu- « mière des peuples, sentira bientôt que sa générosité l'emporte « au delà des bornes de la prudence : il sera le premier à renier « ce fils adoptif, à le sacrifier, s'il le faut, à la patrie. »

Comme autrefois une Bacchante que l'esprit du Dieu avait saisie, courait échevelée sur les montagnes qu'elle faisait retentir de ses hurlements, la jalouse mère du jeune Soleil se sent transpor-

[1] La guerre.

tée de fureur à ces paroles d'Ondouré : elle y découvre la passion de ce guerrier pour une rivale. Ses joues pâlissent, ses regards lancent des éclairs sur l'homme dont elle est méprisée : tous ses membres sont agités comme dans une fièvre ardente. Elle veut parler, et les mots manquent à ses pensées. Que va-t-elle dire ? que va-t-elle proposer au conseil ? La guerre ou la paix ? exigera-t-elle la mort ou le bannissement de l'étranger qui augmente l'amour d'Ondouré pour la fille de Tabamica ? Demandera-t-elle au contraire l'adoption du nouveau fils de Chactas, afin de désoler, par la présence de René, l'ingrat qui la dédaigne, afin de lui faire éprouver une partie des tourments qu'elle endure ? Ces paroles tombent de ses lèvres décolorées et tremblantes :

« Vieillards insensés ! n'avez-vous point songé au danger de la « présence des Européens parmi nous ? Avez-vous des secrets « pour rendre le sein des femmes aussi froid que le vôtre ? Lors- « que la vierge trompée sera comme le poisson que le filet a jeté « palpitant sur le sable aride ; lorsque l'épouse aura trahi l'époux « de sa couche ; lorsque la mère, oubliant son fils, suivra éper- « due dans les forêts le guerrier qui l'entraîne, vous reconnaîtrez, « mais trop tard, votre imprudence. Réveillez-vous de l'assoupis- « sement de vos années ! Oui, il faut du sang aujourd'hui ! La « guerre ! il faut du sang ! les Manitous l'ordonnent ! un feu dévo- « rant coule dans tous les cœurs. Ne consultez point les entrailles « de l'ours sacré : les vœux, les prières, les autels sont inutiles « à nos maux ! »

Elle dit : sa couronne de plumes et de fleurs tombe de sa tête. Comme un pavot frappé des rayons du soleil se penche vers la terre, et laisse échapper de sa tige les gouttes amères du sommeil ; ainsi la femme jalouse, dévorée par les feux de l'amour, baisse son front dont la mort semble épancher des sueurs glacées. La confusion règne dans l'assemblée ; une épaisse fumée, répandue par les Esprits du mal, remplit la salle de ténèbres : on entend les cris des matrones, les mouvements des guerriers, la voix des vieillards. Ainsi dans un atelier, des ouvriers préparent les laines d'Albion ou de l'Ibérie ; ceux-ci battent les toisons poudreuses, ceux-là les transforment en de merveilleux tissus ; plusieurs les plongent dans la pourpre de Tyr ou dans l'azur de l'Indostan : mais si quelque main mal assurée vient à répandre sur la flamme

la liqueur des cuves brûlantes, une vapeur s'élève avec un sifflement dans les salles, et des clameurs sortent de cette soudaine nuit.

Toutes les espérances se tournaient vers Chactas; lui seul pouvait rétablir le calme : il annonce par un signe qu'il va se faire entendre. L'assemblée devient immobile et muette, et l'orateur, qui n'a pas encore parlé, semble déjà faire porter aux passions les chaînes de sa paisible éloquence.

Il se lève : sa tête couronnée de cheveux argentés, un peu balancée par la vieillesse et par d'attendrissants souvenirs, ressemble à l'étoile du soir qui paraît trembler avant de se plonger dans les flots de l'Océan. Adressant son discours à son ami Adario, Chactas s'exprime de la sorte :

« Mon frère l'Aigle, vos paroles ont l'abondance des grandes « eaux, et les cyprès de la savane sont enracinés moins fortement « que vous sur les tombeaux de nos pères. Je sais aussi les injus- « tices des Blancs; mon cœur s'en est affligé. Mais sommes-nous « certains que nous n'avons rien à nous reprocher nous-mêmes? « Avons-nous fait tout ce que nous avons pu pour demeurer li- « bres? Est-ce avec des mains pures que nous prétendons lever « la hache d'Areskoui? Mes enfants, car mon âge et mon amour « pour vous me permettent de vous donner ce nom, je déplore la « perte de l'innocente simplicité qui faisait la beauté de nos ca- « banes. Qu'auraient dit nos pères, s'ils avaient découvert dans « une matrone les signes qui viennent de troubler le conseil? « Femme, portez ailleurs l'égarement de vos esprits; ne venez « point au milieu des Sachems, avec le souffle de vos passions, « tirer des plaintes du feuillage flétri des vieux chênes.

« Et toi, jeune chef, qui as osé prendre la parole avant les vieil- « lards, crois-tu donc tromper Chactas? Tremble que je ne dé- « voile ton âme aussi creuse que le rocher où se renferme l'ours « du Labrador.

« Préparons-nous aux jeux d'Areskoui, exerçons notre jeu- « nesse, faisons des alliances avec de puissants voisins, mais au- « paravant prenons les sentiers de la paix : renouons la chaîne « d'alliance avec Chépar; qu'il parle dans la vérité de son cœur, « qu'il dise dans quel dessein il rassemble ses guerriers. Mettons « les Manitous équitables de notre côté, et si nous sommes enfin

« forcés à lever la hache, nous combattrons avec l'assurance de « la victoire ou d'une mort sainte, la plus belle et la plus certaine « des délivrances. J'ai dit. »

Chactas jette un collier bleu, symbole de paix au milieu de l'assemblée, et se rassied. Tous les guerriers étaient émus : « Quelle expérience! disaient les uns; quelle douceur et quelle autorité ! disaient les autres. Jamais on ne retrouvera un tel Sachem. Il sait la langue de toutes les forêts ; il connaît tous les tombeaux qui servent de limites aux peuples, tous les fleuves qui séparent les nations. Nos pères ont été plus heureux que nous : ils ont passé leur vie avec sa sagesse ; nous, nous ne le verrons que mourir. » Ainsi parlaient les guerriers.

L'avis de Chactas fut adopté : quatre députés portant le calumet de paix furent envoyés au fort Rosalie. Mais Areskoui, fidèle aux ordres de Satan, riant d'un rire farouche, suivait à quelque distance les messagers de paix avec la Trahison, la Peur, la Fuite, les Douleurs et la Mort.

Cependant le Prince des Enfers était arrivé aux extrémités du monde, sous le pôle dont l'intrépide Cook mesura la circonférence à travers les vents et les tempêtes. Là, au milieu des terres Australes qu'une barrière de glaces dérobe à la curiosité des hommes, s'élève une montagne qui surpasse en hauteur les sommets les plus élevés des Andes dans le Nouveau-Monde, ou du Thibet dans l'antique Asie.

Sur cette montagne est bâti un palais, ouvrage des Puissances infernales. Ce palais a mille portiques d'airain; les moindres bruits viennent frapper les dômes de cet édifice, dont le silence n'a jamais franchi le seuil.

Au centre du monument est une voûte tournée en spirale, comme une conque, et faite de sorte que tous les sons qui pénètrent dans le palais y aboutissent ; mais par un effet du génie de l'Architecte des Mensonges, la plupart de ces sons se trouvent faussement reproduits : souvent une légère rumeur s'enfle et gronde en entrant par la voie préparée aux éclats du tonnerre, tandis que les roulements de la foudre expirent, en passant par les routes sinueuses destinées aux faibles bruits.

C'est là que, l'oreille placée à l'ouverture de cet immense écho, est assis sur un trône retentissant un Démon, la Renommée. Cette

Puissance, fille de Satan et de l'Orgueil, naquit autrefois pour annoncer le mal : avant le jour où Lucifer leva l'étendard contre le Tout-Puissant, la Renommée était inconnue. Si un monde venait à s'animer ou à s'éteindre ; si l'Éternel avait tiré un univers du néant, ou replongé un de ses ouvrages dans le chaos; s'il avait jeté des soleils dans l'espace, créé un nouvel ordre de Séraphins, essayé la bonté d'une lumière, toutes ces choses étaient aussitôt connues dans le ciel par un sentiment intime d'admiration et d'amour, par le chant mystérieux de la céleste Jérusalem. Mais après la rébellion des mauvais Anges, la Renommée usurpa la place de cette intuition divine. Bientôt précipitée aux enfers, ce fut elle qui publia dans l'abîme la naissance de notre globe, et qui porta l'ennemi de Dieu à tenter la chute de l'homme. Elle vint sur la terre avec la Mort, et dès ce moment elle établit sa demeure sur la montagne, où elle entend et répète confusément ce qui se passe sur la terre, aux enfers et dans les cieux.

Satan, arrivé au palais, pénètre jusqu'au lieu où veillait la Renommée.

« Ma fille, lui dit-il, est-ce ainsi que tu me sers? peux-tu ignorer les projets que je médite? Toi seule n'as point paru dans l'assemblée des Puissances infernales. Cependant, fille ingrate, « pour qui travaillé-je en ce moment, si ce n'est pour toi ? Quel « est l'Ange que j'ai aimé plus tendrement que je ne t'aime ? « Lorsque l'Orgueil, mon premier amour, te donna naissance, je « te pris sur mes genoux, je te prodiguai les caresses d'un père. « Hâte-toi donc de me prouver que tu n'as pas rompu les liens « qui nous unissent. Viens, suis-moi ; le temps presse; il faut que « tu parles, il faut que tu répètes ce que je t'apprendrai ; ton « silence peut mettre en danger mon empire. »

Le Démon de la renommée, souriant au Prince des ténèbres, lui répond d'une voix éclatante :

« O mon père ! je n'ai pas rompu les liens qui nous unissent. « J'ai entendu les bruits répandus par toi chez les Natchez ; j'ai « vu avec transport les grandes choses que tu prépares ; mais il « me venait dans ce moment d'autres bruits de la terre : j'étais occupée à redire au monde la gloire d'un monarque de l'Europe [1]. « Ces Français m'accablent de leurs merveilles ; il me faudrait

[1] Louis XIV.

« des siècles pour les entendre et les raconter. Cependant je suis « prête à te suivre, et j'abandonne tout pour servir tes desseins. »

En achevant ces mots, la Renommée descend de son trône : de toutes les voûtes, de tous les dômes, de tous les souterrains du palais ébranlé, s'échappent des sons confus et discordants : tels sont les rugissements d'un troupeau de lions, lorsque, la gueule enflammée, la langue pendante, ils élèvent la voix durant une sécheresse dans l'aridité des sables africains.

Satan et la Renommée sortent du sonore édifice, s'abattent comme deux aigles au pied de la montagne, où la Nuit leur amène un char. Ils y montent. La Renommée saisit les rênes qui flottaient embarrassées dans les ailes des deux coursiers : Démon fantastique, dans les ténèbres elle ressemble à un géant, à la lumière elle n'est plus qu'un pygmée ; l'Étonnement la précède, l'Envie la suit de près, et l'Admiration l'accompagne de loin.

Le couple pervers franchit ces mers inexplorées qui s'étendent entre la coupole de glace et ces terres que n'avaient point encore nommées les Cook et les Lapeyrouse. La Renommée, dirigeant ses coursiers sur la croix du sud, tourne le dos à ces constellations australes qu'un œil humain ne vit jamais ; puis, par le conseil de Satan, de peur d'être aperçue de l'Ange qui garde l'Asie, au lieu de remonter l'océan Pacifique, elle descend vers l'orient, pour voler sur la plaine humide qui sépare l'Afrique du nouveau continent. Elle ne voit point Othaïti avec ses palmiers, ses chants, ses chœurs, ses danses, et ses peuples qui recommençaient la Grèce. Plus rapide que la pensée, le char double le cap où un océan, si longtemps ignoré, livre d'éternels combats aux mers de l'ancien monde.

Satan et la Renommée laissent loin derrière eux les flammes qui s'élèvent des Terres Magellaniques ; phare lugubre qu'aucune main n'allume, et qui brûle sans gardien, au bord d'une mer sans navigateur. Ils vous saluèrent, ruines fumantes de Rio-Janeiro, monument de ta valeur, ô mon fameux compatriote !

Satan frappe de sa lance les coursiers haletants, et bientôt, il a passé ce promontoire qui reçut jadis une colonie des Carthaginois. L'Amazone découvre son immense embouchure, ces flots que La Condamine, conduit par la céleste Uranie, visita dans sa docte course, et que Humboldt devait illustrer.

A l'instant même, le char traverse la ligne que le soleil brûle de ses feux, entre dans l'autre hémisphère, et laisse sur la gauche la triste Cayenne, que l'avenir a marquée pour l'exil et la douleur. Les deux Puissances infernales, en perdant de vue cette terre qui les fait sourire, volent au-dessus des îles des Caraïbes, et se trouvent engagées dans l'Archipel du golfe Mexicain. La montueuse Martinique, qui n'était point encore soumise à la valeur française, la Dominique conquise par les Anglais, disparaissent sous les roues du char. Saint-Domingue, qui depuis s'enivra de richesses, de sang et de liberté, Saint-Domingue, dont les destinées devaient être si extraordinaires, se montrait alors en partie sauvage, tel que les intrépides flibustiers l'avaient laissé en héritage à la France. Et toi, île de San-Salvador, à jamais célèbre entre toutes les îles! tu fus découverte par l'œil de la Renommée, bien qu'une ingrate obscurité ait succédé à ta gloire. Élevant la tête entre tes sœurs de Bahama, ce fut toi qui souris la première à Colomb ; ce fut toi qui vis descendre de ses vaisseaux l'immortel Génois, comme le fils aîné de l'Océan ; ce fut sur tes rivages que se visitèrent les peuples de l'Occident et de l'Aurore, qu'ils se saluèrent mutuellement du nom d'hommes ! Tes rochers retentissaient du bruit d'une musique guerrière annonçant cette grande alliance, tandis que Colomb tombait à genoux, et baisait cette terre, autre moitié de l'héritage des fils d'Adam.

A peine la Renommée a-t-elle quitté San-Salvador, qu'elle aborde à l'isthme des Florides : elle arrête le char, s'élance avec l'Archange sur les grèves dont la mer se retire. Satan promène un moment ses regards sur les forêts, comme s'il apercevait déjà dans ces solitudes des peuples destinés à changer la face du monde. La Renommée jette un nuage sur son char, étend ses ailes, donne une main à son compagnon : tous deux, renfermés dans un globe de feu, s'élèvent à une hauteur démesurée, et retombent au bord du Meschacebé. Là, Satan quitte sa trompeuse fille pour voler à d'autres desseins, tandis qu'elle se hâte d'exécuter les ordres de son père.

Elle prend la démarche et la contenance d'un vieillard, afin de donner un plus grand air de vérité à ses paroles. Sa tête se dépouille, son corps se courbe sur un arc détendu qu'elle tient à la main en guise de bâton ; ses traits ressemblent parfaitement

à ceux du Sachem Ondaga, un des plus sages hommes des Natchez. Ainsi transformé, le Démon indiscret va frappant de cabane en cabane, racontant le doux penchant de Céluta pour René, et ajoutant toujours quelque circonstance qui éveille la curiosité, la haine, l'envie ou l'amour. La jalouse mère du jeune Soleil, Akansie, pousse un cri de joie à ces bruits semés par la Renommée, car elle espérait qu'ainsi rejeté de Céluta, Ondouré reviendrait peut-être à l'amante qu'il avait dédaignée ; mais le faux vieillard ajoute aussitôt qu'Ondouré est tombé dans le plus violent désespoir, et qu'il menace les jours de l'étranger.

Ces dernières paroles glacent le cœur d'Akansie. La femme infortunée s'écrie : « Sors de ma cabane, ô le plus imprudent des « vieillards ! Va continuer ailleurs tes récrits insensés. Puissent « les Sachems faire de toi un exemple mémorable, et t'arracher « cette langue qui distille le poison ! »

En prononçant ces mots, Akansie, nouvelle Médée, se sent prête à déchirer ses enfants et à plonger le poignard dans le cœur de sa rivale.

La Renommée quitte la Femme-Chef, et va chercher Ondouré. Elle le trouva derrière sa cabane, travaillant dans la forêt à la construction d'un canot d'écorce de bouleau ; fragile nacelle destinée à flotter sur le sein des lacs, comme le cygne, dont elle imitait la blancheur et la forme.

La Renommée s'avance vers le guerrier, et examine d'abord en silence son ouvrage. Contempteur de la vieillesse et des lois, Ondouré dit au faux Ondaga, en le regardant d'un air moqueur : « Tu ferais mieux, Sachem, d'aller causer avec les autres hommes « dont l'âge a affaibli la raison, et rendu les pensées semblables « à celles des matrones. Tu sais que j'aime peu les cheveux « blancs et les longs propos. Éloigne-toi donc, de peur qu'en « bâtissant ce canot je ne te fasse sentir, sans le vouloir, la pe- « santeur de mon bras. Je t'étendrais à terre comme un if qui « n'a plus que l'écorce, et que le vent traverse dans sa course. »

— « Mon fils, semblable au terrible Areskoui [1], répondit le « rusé vieillard, je ne m'étonne pas des propos odieux que tu viens « de tenir à un père de la patrie : la colère doit être dans ton

[1] Génie de la guerre.

« cœur, et la vengeance agiter les panaches de ta chevelure. « Lorsque la perfide Endaë, plus belle que l'étoile qui ne marche « pas [1], rejeta autrefois mes présents pour recevoir ceux de Men- « gade, mon cœur brûla de la fureur qui possède aujourd'hui le « tien. Je méconnus mon père lui-même, et, dans l'égarement « de ma raison, je levai mon tomahawk [2] sur celle qui m'avait « porté dans son sein, et qui m'avait donné un nom parmi les « hommes. Mais Athaënsic [3] plongea bientôt ma flèche dans le « cœur de mon rival, et Endaë fut le prix de ma victoire. Malgré « le poids des neiges [4], ma mémoire a conservé fidèlement le « souvenir de cette aventure, comme les colliers [5] gardent les « actions des aïeux. Je pardonne à l'imprudence de tes paroles. »

A peine la Renommée achevait ce perfide discours, que le fer dont Ondouré était armé échappe à sa main. Les yeux du Sauvage se fixent, une écume sanglante paraît et disparaît sur ses lèvres ; il pâlit, et ses bras roidis s'agitent à ses côtés. Soudain recouvrant ses sens, il bondit comme un torrent du haut d'un roc, et disparaît.

Alors le démon de la Renommée, reprenant sa forme, s'élève triomphant dans les airs : trois fois il remplit de son souffle une trompette dont les sons aigus déchirent les oreilles. En même temps Satan envoie à Ondouré l'Injure et la Vengeance : la première le devance, en répandant des calomnies qui, comme une huile empoisonnée, souillent ce qu'elles ont touché ; la seconde le suit, enveloppée dans un manteau de sang. Le prince des ténèbres veut qu'une division éclatante sépare à jamais René et Ondouré, et devienne le premier anneau d'une longue chaîne de malheurs. Cependant Ondouré ne sent pas encore pour Céluta tous les feux d'amour qui le brûleront dans la suite, et qui l'exciteront à tous les crimes ; mais son orgueil et son ambition sont à la fois blessés ; il ne respire que vengeance. Il va exhalant son dépit en paroles insultantes.

« Quel est donc ce fils de l'étranger qui prétend m'enlever la « femme de mon choix ? Lui donne-t-on, comme à moi, la pre- « mière place dans les festins, et la portion la plus honorable de « la victime ? Où sont les chevelures des ennemis qu'il a en-

[1] L'Étoile polaire. — [2] Massue. — [3] Génie de la vengeance. — [4] Années. — [5] Traités, contrats, lettres, etc.

« levées ? Vile chair blanche qui n'as ni père ni mère, qu'aucune « cabane ne réclame ! Lâche guerrier, à qui je ferai porter le « jupon d'écorce de la vieille femme, et que je formerai à filer le « nerf de chevreuil ! »

Ainsi parlait ce Chef, environné d'une légion d'Esprits qui remplissaient son âme de mille pensées funestes. Lorsque l'automne a mûri les vergers, on voit des hommes agrestes montés sur l'arbre cher à la Neustrie, abattre avec de longues perches la pomme merveille, tandis que les jeunes filles et les jeunes laboureurs ramassent pêle-mêle dans une corbeille, les fruits dont le jus doit troubler la raison : ainsi les Anges du mal jettent ensemble leurs dons enivrants dans le sein d'Ondouré. Jalousie insensée ! L'amour ne pouvait entrer dans le cœur du frère d'Amélie : Céluta aimait seul. Ces passions, de tous côtés non partagées, ne promettaient que des malheurs sans ressource et sans terme.

---

# LIVRE TROISIÈME

Le départ de Chactas pour le conseil avait laissé René à la solitude. Il sortait et rentrait dans la cabane, suivait un sentier dans le désert, ou regardait le fleuve couler. Un bois de cyprès avait attiré sa vue. Perdu quelque temps dans l'épaisseur des ombres, il se trouva tout à coup auprès de l'habitation de Céluta. Devant la hutte s'élevaient quelques gordonias qui étalaient l'or et l'azur dans leurs feuilles vieillies, la verdure dans leurs jeunes rameaux, et la blancheur dans leurs fleurs de neige. Des copalmes se mêlaient à ces arbustes, et des azaléas formaient un buisson de corail à leurs racines.

Conduit par le chemin derrière ce bocage, le frère d'Amélie jeta les yeux dans la cabane, où il aperçut Céluta : ainsi, après son naufrage, le fils de Laërte regardait, à travers les branches de la forêt, Nausicaa, semblable à la tige du palmier de Délos.

La fille des Natchez était assise sur une natte ; elle traçait, en fil de pourpre, sur une peau d'orignal, les guerres des Natchez contre les Siminoles. On voyait Chactas au moment d'être brûlé dans le cadre de feu, et délivré par Atala. Profondément occupée, Céluta se penchait sur son ouvrage : ses cheveux, semblables à la fleur d'hyacinthe, se partageaient sur son cou, et tombaient des deux côtés de son sein comme un voile. Lorsqu'elle venait à tirer en arrière un long fil, en déployant lentement son bras nu, les Grâces étaient moins charmantes.

Non loin de Céluta, Outougamiz était assis sur des herbes parfumées, sculptant une pagaie. On retrouvait le frère dans la sœur, avec cette différence qu'il y avait dans les traits du premier plus de naïveté, dans les traits de la seconde plus d'innocence. Égale candeur, égale simplicité, sortait de leurs cœurs par leurs bou-

ches : tels, sur un même tronc, dans une vallée du Nouveau-Monde, croissent deux érables de sexe différent; et cependant, le chasseur qui les voit du haut de la colline, les reconnaît pour frère et sœur à leur air de famille, et au langage que leur fait parler la brise du désert.

Le frère d'Amélie était le chasseur qui contemplait le couple solitaire; et bien qu'il ne comprît pas ses paroles, il les écoutait pourtant, car les deux orphelins échangeaient alors de doux propos.

Génie des forêts à la voix naïve, Génie accoutumé à ces entretiens ignorés de l'Europe, qui font à la fois pleurer et sourire, refuseriez-vous de murmurer ceux-ci à mon oreille?

« Je ne veux plus voir dormir les jeunes hommes, disait la fille « des Natchez. Mon frère, quand tu dors sur ta natte, ton som-« meil est un baume rafraîchissant pour moi : est-ce que les « hommes blancs n'ont pas le même repos? »

Outougamiz répondit : « Ma sœur, demandez cela aux vieil-« lards. »

Céluta repartit : « Il m'a semblé voir le Manitou de la beauté « qui ouvrait et fermait tour à tour les lèvres du guerrier blanc, « pendant son sommeil, chez Chactas. »

« Un Esprit, dit Outougamiz, m'est apparu dans mes songes. « Je n'ai pu voir son visage, car sa tête était voilée. Cet Esprit m'a « dit : Le grand jeune homme blanc porte la moitié de ton « cœur. »

Ainsi parlaient les deux innocentes créatures; leur tendresse fraternelle enchantait et attristait à la fois le frère d'Amélie. Il fit un mouvement, et Céluta, levant la tête, découvrit l'étranger à travers la feuillée. La pudeur monta au front de la fille des Natchez, et ses joues se colorèrent : ainsi un lis blanc, dont on a trempé le pied dans la séve purpurine d'une plante américaine, se peint en une seule nuit de la couleur brillante, et étonne au matin l'empire de Flore par sa prodigieuse beauté.

A demi caché dans les guirlandes du buisson, René contemplait Céluta, qui lui souriait du même air que la divine Io souriait au maître des dieux, lorsqu'on ne voyait que la tête de l'immortel dans la nue. Enfin, la fille de Tabamica ouvrit ses lèvres comme celles de la persuasion, et d'une voix dont les inflexions

ressemblaient aux accents de la linotte bleue : « Mon frère, voilà « le fils de Chactas. »

Outougamiz, le plus léger des chasseurs, se lève, court à l'étranger, le prend par la main, et le conduit dans sa cabane de bois d'ilicium, dont les meubles reflétaient l'éclat des essences qui les avaient embaumés. Il le fait asseoir sur la dépouille d'un ours longtemps la terreur du pays des Esquimaux ; lui-même il s'assied à ses côtés, en lui disant : « Enfant de l'Aurore, les étran« gers et les pauvres viennent du Grand-Esprit. »

Céluta, dans la couche de laquelle aucun guerrier n'avait dormi, essaya de continuer son ouvrage ; mais ses yeux ne voyaient plus que des erreurs sans issue dans les méandres de ses broderies.

Il est une coutume parmi ces peuples de la nature, coutume qu'on trouvait autrefois chez les Hellènes : tout guerrier se choisit un ami. Le nœud, une fois formé, est indissoluble ; il résiste au malheur et à la prospérité. Chaque homme devient double et vit de deux âmes ; si l'un des deux amis s'éteint, l'autre ne tarde pas à disparaître. Ainsi ces mêmes forêts américaines nourrissent des serpents à deux têtes, dont l'union se fait par le milieu, c'est-à-dire par le cœur : si quelque voyageur écrase l'un des deux chefs de la mystérieuse créature, la partie morte reste attachée à la partie vivante, et bientôt le symbole de l'amitié périt.

Trop jeune encore lorsqu'il perdit son père, le frère de Céluta n'avait point fait le choix d'un ami. Il résolut d'unir sa destinée à celle du fils adoptif de Chactas ; il saisit donc la main de l'étranger, et lui dit : « Je veux être ton ami. » René ne comprit point ce mot, mais il répéta dans la langue de son hôte le mot *ami*. Plein de joie, Outougamiz se lève, prend une flèche, un collier de porcelaines [1], et fait signe à René et à Céluta de le suivre.

Non loin de la cabane habitée, on voyait une autre cabane déserte dans laquelle Outougamiz était né ; un ruisseau en baignait le toit tombé et les débris épars. Le jeune Indien y pénètre avec son hôte ; Céluta, comme une femme appelée en témoignage devant un juge, demeure debout à quelque distance du lieu mar-

[1] Sorte de coquillage.

qué par son frère. Outougamiz, parvenu au milieu des ruines, prend une contenance solennelle ; il donne à tenir à René un bout de la flèche dont l'autre bout repose dans sa main. Élevant la voix et attestant le ciel et la terre :

« Fils de l'étranger, dit-il, je me confie à toi sur mon berceau, et « je mourrai sur ta tombe. Nous n'aurons plus qu'une natte pour « le jour, qu'une peau d'ours pour la nuit. Dans les batailles, je « serai à tes côtés. Si je te survis, je donnerai à manger à ton « Esprit, et après plusieurs soleils passés en festins ou en com- « bats, tu me prépareras à ton tour une fête dans le pays des âmes. « Les amis de mon pays sont des castors qui bâtissent en com- « mun. Souvent ils frappent leurs tomahawks[1] ensemble, et « quand ils se trouvent ennuyés de la vie, ils se soulagent avec « leur poignard.

« Reçois ce collier : vingt graines rouges marquent le nombre « de mes neiges[2]; les dix-sept graines blanches qui les suivent « indiquent les neiges de Céluta, témoin de notre engagement ; « neuf graines violettes disent que c'est dans la neuvième lune, « ou la lune des chasseurs, que nous nous sommes juré amitié ; « trois graines noires succèdent aux graines violettes ; elles dési- « gnent le nombre des nuits que cette lune a déjà brillé. J'ai dit. »

Outougamiz cessa de parler, et des larmes tombèrent de ses paupières. Comme les premiers rayons du soleil descendent sur une terre fraîchement labourée et humectée de la rosée de la nuit, ainsi l'amitié du jeune Natchez pénétra dans l'âme attendrie de René. A la vivacité du frère de Céluta, au mot d'ami souvent répété, au choix extraordinaire du lieu, René comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grand et d'auguste ; il s'écria à son tour : « Quel que soit ce que tu me proposes, homme sauvage, « je te jure de l'accomplir ; j'accepte les présents que tu me « fais. » Et le frère d'Amélie presse sur son sein le frère de Céluta. Jamais cœur plus calme, jamais cœur plus troublé ne s'étaient approchés l'un de l'autre.

Après ce pacte, les deux amis échangèrent les Manitous de l'amitié. Outougamiz donna à René le bois d'un élan, qui, tombant chaque année, chaque année se relève avec une branche de plus,

[1] Massue. — [2] Année.

comme l'amitié qui doit s'accroître en vieillissant. René fit présent à Outougamiz d'une chaîne d'or. Le Sauvage la saisit d'une main empressée, parla tout bas à la chaîne, car il l'animait de ses sentiments, et la suspendit sur sa poitrine, jurant qu'il ne la quitterait qu'avec la vie; serment trop fidèlement gardé! Comme un arbre consacré dans une forêt à quelque divinité, et dont les rameaux sont chargés de saintes reliques, mais qui va bientôt tomber sous la cognée du bûcheron, ainsi parut Outougamiz portant à son cou l'offrande de l'amitié.

Les deux amis plongèrent leurs pieds nus dans le ruisseau de la cabane, pour marquer que désormais ils étaient deux pèlerins devant finir l'un avec l'autre leur voyage.

Dans la fontaine qui donnait naissance au ruisseau, Outougamiz puisa une eau pure où Céluta mouilla ses lèvres, afin de se payer de son témoignage, et de participer à l'amitié qui venait de naître dans l'âme des deux nouveaux frères.

René, Outougamiz et Céluta errèrent ensuite dans la forêt; Outougamiz s'appuyait sur le bras de René; Céluta les suivait. Outougamiz tournait souvent la tête pour la regarder, et autant de fois il rencontrait les yeux de l'Indienne, où l'on voyait sourire des larmes. Comme trois vertus habitant la même âme, ainsi passaient dans ce lieu ces trois modèles d'amitié, d'amour et de noblesse. Bientôt le frère et la sœur chantèrent la chanson de l'amitié; ils disaient :

« Nous attaquerons avec le même fer l'ours sur le tronc des « pins; nous écarterons avec le même rameau l'insecte des sa- « vanes ; nos paroles secrètes seront entendues dans la cime des « arbres.

« Si vous êtes dans un désert, c'est mon ami qui en fait le « charme; si vous dansez dans l'assemblée des peuples, c'est « encore mon ami qui cause vos plaisirs.

« Mon ami et moi nous avons tressé nos cœurs comme des « lianes : ces lianes fleuriront et se dessécheront ensemble. »

Tels étaient les chants du couple fraternel. Le soleil dans ce moment vint toucher de ses derniers rayons les gazons de la forêt : les roseaux, les buissons, les chênes s'animèrent ; chaque fontaine soupirait ce que l'amitié a de plus doux, chaque arbre en parlait le langage, chaque oiseau en chantait les délices. Mais

René était le Génie du malheur égaré dans ces retraites enchantées.

Rentrés dans la cabane, on servit le festin de l'amitié : c'étaient des fruits entourés de fleurs. Les deux amis s'apprenaient à prononcer dans leur langue les noms de père, de mère, de sœur, d'épouse. Outougamiz voulut que sa sœur s'occupât d'un vêtement indien pour l'homme blanc. Céluta déroule aussitôt un ruban de lin ; elle invite René à se lever, et appuie une main tremblante sur l'épaule du fils de Chactas, en laissant pendre le ruban jusqu'à terre. Mais lorsque, passant le ruban sous les bras de René, elle approcha son sein si près de celui du jeune homme, qu'il en ressentit la chaleur sur sa poitrine ; lorsque, levant sur le frère d'Amélie des yeux qui brillaient timidement à travers ses longues paupières ; lorsque, s'efforçant de prononcer quelques mots, les mots vinrent expirer sur ses lèvres, elle trouva l'épreuve trop forte et n'acheva point l'ouvrage de l'amitié.

Douce journée ! votre souvenir ne s'effaça de la cabane des Natchez que quand les cœurs que vous aviez attendris cessèrent de battre. Pour apprécier vos délices, il faut avoir élevé comme moi sa pensée vers le ciel du fond des solitudes du Nouveau-Monde.

Cependant les quatre guerriers portant le calumet de paix étaient arrivés au fort Rosalie. Chépar a rassemblé le conseil où se trouvent, avec les principaux habitants de la colonie, les capitaines de l'armée. Un riche trafiquant se lève, prend la parole, et, après avoir traité les Indiens de sujets rebelles, il veut que les députés des Natchez soient repoussés, et que l'on s'empare des terres les plus fertiles.

Le Père Souël se lève à son tour. Une grande doctrine, une vaste érudition, un esprit capable des plus hautes sciences, distinguaient ce missionnaire ; charitable comme Jésus-Christ, humble comme ce divin Maître, il ne cherchait à convertir les âmes au Seigneur que par des actes de bienfaisance et par l'exemple d'une bonne vie : pacifique envers les autres, il aspirait ardemment au martyre.

Il ne devait point rester au fort Rosalie, son ancienne résidence : la palme des Confesseurs qu'il demandait au Roi de gloire, lui

devait être accordée à la mission des Yazous. C'était pour la dernière fois qu'il plaidait la cause de ses néophytes natchez.

Toujours vêtu d'un habit de voyage, le Père Souël avait l'air d'un pèlerin qui ne fait qu'un séjour passager sur la terre, et qui va bientôt retourner à sa patrie céleste : lorsqu'il ouvrit la bouche, un silence profond régna dans le conseil.

Le saint orateur remonta, dans son discours, jusqu'à la découverte de l'Amérique ; il traça le tableau des crimes commis par les Européens au Nouveau-Monde. De là, passant à l'histoire de la Louisiane, il fit un magnifique éloge de Chactas qu'il peignit comme un homme d'une vertu digne des anciens Sages du paganisme. Il nomma avec estime Adario, et invita le conseil à se défier d'Ondouré. Exhortant les Français à la modération et à la justice, il conclut ainsi :

« J'espère que notre commandant et cette assemblée voudront « bien pardonner à un Religieux d'avoir osé expliquer sa pensée. « A Dieu ne plaise qu'il ait parlé dans un esprit d'orgueil ! Ayons, « pour l'amour de Jésus-Christ, notre doux Seigneur, quelque « pitié des pauvres idolâtres ! tâchons, en nous montrant vrais « Chrétiens, de les appeler à la lumière de l'Évangile. Plus ils « sont misérables et dépourvus des biens de la vie, plus nous de- « vons plaindre leurs faiblesses. Missionnaire du Dieu de paix « dans ces déserts, puissé-je vivre et mourir en semant la parole « de l'Agneau ! Puisse mon sang servir au maintien de la concorde ! « mais à tous n'est pas réservée une si grande bénédiction ; à « moi n'appartient pas d'aspirer à la gloire des Brébœuf et des « Jogues, morts pour la foi en Amérique. »

Le père Souël s'inclina devant le commandant, et reprit sa place. O véritable religion ! que tes délices sont puissantes sur les cœurs ! que ta raison est adorable ! que ta philosophie est haute et profonde ! Dans celle des hommes, il manque toujours quelque chose ; dans la tienne tout est surabondant. Le conseil, touché des paroles du missionnaire, croyait sentir les inspirations de la miséricorde de Dieu.

Le Démon de l'or, envoyé par Satan, craignit l'effet du discours du Père Souël, en voyant les âmes s'attendrir à la voix du juste. Cet esprit infernal, à la tête chauve, aux lèvres minces et serrées, au corps diaphane, au cœur sans pitié, à l'esprit toujours

plein de nombres, au regard avide et inquiet, aux manières défiantes et cachées, cet Esprit souffle sa concupiscence sur le conseil. Aussitôt les sentiments généreux s'éteignent. Robert, Salency, Artagnan veulent répliquer au Religieux ; Fébriano obtient la parole.

Né parmi les Francs sur les côtes de la Barbarie, cet aventurier, chrétien dans son enfance, ensuite parjure à l'Évangile, fut, dans l'ordre des Seyahs, disciple zélé du Coran. Jeté en Europe par un coup de la fortune, entré dans la carrière des armes, trop noble pour lui, il est redevenu extérieurement chrétien, mais il continue à détester les serviteurs du vrai Dieu, et à observer en secret les abominables lois du faux prophète. Chépar l'a rencontré dans les camps, et le traître, moitié moine, moitié soldat, a pris sur le loyal militaire l'ascendant que la bassesse exerce sur les caractères impérieux, et la finesse sur les esprits bornés. Fébriano dispose presque toujours de la volonté de Chépar, qui croit suivre ses propres résolutions lorsqu'il ne fait qu'obéir aux inspirations de Fébriano. Ce vagabond était du reste un de ces scélérats vulgaires qui ne peuvent briller au rang des grands infâmes, et qui meurent oubliés dans la portion obscure du crime. Jouet d'Ondouré, dont il recevait les présents, il en avait les vices sans en avoir le génie. Rencontré par le frère d'Amélie à la Nouvelle-Orléans, traité par lui avec hauteur dans une contention passagère, Fébriano nourrissait déjà contre René un sentiment de haine et de jalousie. Le renégat élève ainsi la voix contre le pasteur de l'Évangile :

« Les moines se devraient tenir dans leur couvent ou avec les « femmes et laisser à l'épée le soin de l'épée. Le brave comman- « dant saura bien ce qu'il doit faire, et sa sagesse n'a pas besoin « de nos conseils. Les Natchez sont des rebelles qui refusent de « céder leurs terres aux sujets du Roi. Qu'on me charge de l'expé- « dition, je réponds d'amener ici enchaînés, et cet insolent Adario, « et ce vieux Chactas qui reçoit dans ce moment même un « homme dont on ignore la famille et les desseins ; un homme qui « pourrait n'être que l'envoyé de quelque puissance ennemie. »

De bruyants éclats de rire et de longs applaudissements couvrirent ce discours : les habitants de la colonie portaient aux nues l'éloquence de Fébriano. Le Père Souël, sans changer de

contenance, soutint le mépris des hommes, comme il aurait reçu leurs caresses. Mais, indigné de l'affront fait au missionnaire, d'Artaguette rompt le silence qu'il avait gardé jusqu'alors.

A jamais cher à la France, à jamais cher à l'Amérique qui le vit tomber avec tant de gloire, ce jeune capitaine offrait en lui la loyauté des anciens jours et l'aménité des mœurs du nouvel âge. Placé entre son inclination et son devoir, il était malheureux aux Natchez, car avec une âme bien née, il n'avait cependant point ce caractère vigoureusement épris du beau, qui nous précipite dans le parti où nous croyons l'apercevoir. D'Artaguette aurait été l'ennemi des extrêmes, s'il avait pu être l'ennemi de quelque chose : il ne blâmait, et ne louait rien absolument; il cherchait à amener tous les hommes à une tolérance mutuelle de leurs faiblesses; il croyait que les sentiments de nos cœurs et les convenances de notre état se devaient céder tour à tour. C'est ainsi qu'en aimant les Sauvages, il se trouva toute sa vie engagé contre eux : tel un fleuve plein d'abondance et de limpidité, mais dont le cours n'est pas assez rapide, tourne à chaque pas dans la plaine; repoussé par les moindres obstacles, il est sans cesse obligé de remonter contre le penchant de son onde.

« Ornement de notre ancienne patrie dans cette France nou-« velle, dit d'Artaguette, s'adressant au Père Souël, vous n'avez « pas besoin d'un défenseur tel que moi. Je supplie le comman-« dant de prendre le temps nécessaire pour peser les ordres qu'il « a reçus du gouverneur général; je le supplie d'accepter le ca-« lumet de paix des Sauvages. Le vénérable missionnaire, rempli « de sagesse et d'expérience, ne peut avoir fait des objections tout « à fait indignes d'être examinées. Il ne m'appartient point de « juger les deux premiers Sachems des Natchez, encore moins ce « jeune voyageur qui ne devait guère s'attendre à trouver son « nom mêlé à nos débats : il me semble téméraire de hasarder « légèrement une opinion sur l'honneur d'un homme, surtout « quand cet homme est Français. »

La noble simplicité avec laquelle d'Artaguette prononça ce peu de paroles charma le conseil sans le convaincre. On attendait avec inquiétude la décision du commandant. Incapable de la moindre bassesse, plein de probité et d'honneur, Chépar commettait cependant une foule d'injustices qui ne sortaient point de

la droiture de son cœur, mais de la faiblesse de sa tête. Il blâma Fébriano d'avoir violé l'ordre et la discipline en parlant avant son supérieur, le capitaine d'Artaguette, mais il reprocha à celui-ci sa tiédeur et sa modération.

« Ce n'est pas ainsi, s'écria-t-il, qu'on servait à Malplaquet et à « Denain, lorsque j'enlevai un drapeau à l'ennemi, et que je reçus « un coup de feu dans la poitrine. Les Villars auraient été bien « étonnés de tous ces beaux discours de la jeunesse actuelle; les « Marlborough, qu'avaient élevés les Turenne, auraient eu bon « marché d'une armée d'orateurs, et n'auraient pas acheté si cher « leurs victoires. »

Chépar s'emporta contre les chefs des Sauvages, soutint qu'Ondouré était le seul Indien attaché aux Français, quel que fût d'ailleurs le dernier discours prononcé par cet Indien, discours que Chépar prenait pour une ruse d'Ondouré. Le commandant menaça de sa surveillance et de sa colère ces Européens sans aveu qui venaient, disait-il, s'établir au Nouveau-Monde. Mais enfin les ordres du gouverneur de la Louisiane n'étaient pas assez précis pour établir immédiatement la colonie sur les terres des Natchez : Chépar donc consentit à recevoir le calumet de paix, et à prolonger les trêves.

C'était ainsi que la fatalité attachée aux pas de René le poursuivait au delà des mers : à peine avait-il dormi deux fois sous le toit d'un Sauvage, que les passions et les préjugés commençaient à se soulever contre lui chez les Français et les Indiens. Les Esprits de ténèbres profitaient du malheur du frère d'Amélie, pour étendre ce malheur sur tout ce qui environnait la victime : poussant Ondouré à la tentative d'un premier forfait, ils grossirent le germe des divisions.

Lorsqu'un sanglier, la terreur des forêts, a découvert une laie avec son amant sauvage, excité par l'amour, le monstre hérisse ses soies, creuse la terre avec la double corne de son pied, et, blessant de ses défenses le tronc des hêtres, se cache pour fondre sur son rival : ainsi Ondouré, transporté de jalousie par le récit de la Renommée, cherche et trouve le lieu écarté qui doit lui livrer l'Européen dont les maléfices ont déjà troublé le cœur de Céluta.

Entre la cabane de Chactas et celle d'Outougamiz s'élevait un bocage de smilax, qui répandait une ombre noire sur la terre ; les

chênes verts dont il était surmonté en augmentaient les ténèbres. Le frère d'Amélie, revenant de prêter le serment de l'amitié, s'était assis auprès d'une source qui coulait parmi ce bois : ainsi que l'Arabe accablé par la chaleur du jour s'arrête au puits du Chameau, René s'était reposé sur la mousse qui bordait la fontaine. Soudain un cri perce les airs : c'était ce cri de guerre des Sauvages, dont il est impossible de peindre l'horreur; cri que la victime n'entend presque jamais, car elle est frappée de la hache au moment même : tel le boulet suit la lumière; tel le cri du fils de Pélée retentit aux rives du Simoïs, lorsque le héros, la tête surmontée d'une flamme, s'avança pour sauver le corps de Patrocle; les bataillons se renversèrent, les chevaux effrayés prirent la fuite, et douze des premiers Troyens tombèrent dans l'éternelle nuit.

C'en était fait des jours du frère d'Amélie, si les Esprits attachés à ses pas ne l'avaient eux-mêmes sauvé du coup fatal, afin que sa vie prolongée devînt encore plus malheureuse, plus propre à servir les desseins de l'Enfer. Docile aux ordres de Satan, la Nuit, toujours cachée dans ces lieux, détourna elle-même la hache qui, sifflant à l'oreille de René, alla s'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

A cette attaque imprévue, René se lève. Furieux d'avoir manqué le but, Ondouré se précipite, le poignard à la main, sur le frère d'Amélie et le blesse au-dessous du sein. Le sang s'élance en jet de pourpre, comme la liqueur de Bacchus jaillit sous le fer dont une troupe de joyeux vignerons a percé un vaste tonneau.

René saisit la main meurtrière, et veut en arracher le poignard; Ondouré résiste, jette son bras gauche autour du frère d'Amélie, essaye de l'ébranler et de le précipiter à terre. Les deux guerriers se poussent et se repoussent, se dégagent et se reprennent, font mille efforts, l'un pour dominer son adversaire, l'autre pour conserver son avantage. Leurs mains s'entrelacent sur le poignard que celui-ci veut garder, que celui-là veut saisir. Tantôt ils se penchent en arrière, et tâchent par de mutuelles secousses de s'arracher l'arme fatale ; tantôt ils cherchent à s'en rendre maîtres, en la faisant tourner comme le rayon de la roue d'un char, afin de se contraindre à lâcher prise par la douleur. Leurs mains tordues s'ouvrent et changent adroitement de place sur la longueur du poignard; leur genou droit plie, leur jambe gauche s'étend en

arrière, leur corps se penche sur un côté, leurs têtes se touchent et mêlent leurs chevelures en désordre.

Tout à coup se redressant, les adversaires s'approchent poitrine contre poitrine, front contre front : leurs bras tendus s'élèvent au-dessus de leurs têtes, et leurs muscles se dessinent comme ceux d'Hercule et d'Antée. Dans cette lutte, leur haleine devient courte et bruyante ; ils se couvrent de poussière, de sang et de sueur : de leurs corps meurtris s'élève une fumée, comme cette vapeur d'été que le soir fait sortir d'un champ brûlé par le soleil.

Sur les rivages du Nil ou dans les fleuves des Florides, deux crocodiles se disputent au printemps une femelle brillante : les rivaux s'élancent des bords opposés du fleuve, et se joignent au milieu. De leurs bras, ils se saisissent ; ils ouvrent des gueules effroyables ; leurs dents se heurtent avec un craquement horrible ; leurs écailles se choquent comme les armures de deux guerriers ; le sang coule de leurs mâchoires écumantes, et jaillit en gerbes de leurs naseaux brûlants : ils poussent de sourds mugissements semblables au bruit lointain du tonnerre. Le fleuve, qu'ils frappent de leur queue, mugit autour de leurs flancs comme autour d'un vaisseau battu par la tempête. Tantôt ils s'abîment dans des gouffres sans fond, et continuent leur lutte au voisinage des enfers ; un impur limon s'élève sur les eaux ; tantôt ils remontent à la surface des vagues, se chargent avec une furie redoublée, s'enfoncent de nouveau dans les ondes, reparaissent, plongent, reviennent, replongent, et semblent vouloir éterniser leur épouvantable combat : tels se pressent les deux guerriers, tels ils s'étouffent dans leurs bras serrés par les nœuds de la colère. Le lierre s'unit moins étroitement à l'ormeau, le serpent au serpent, la jeune sœur au cou d'une sœur chérie, l'enfant altéré à la mamelle de sa mère. La rage des deux guerriers monte à son comble. Le frère d'Amélie combat en silence son rival qui lui résiste en poussant des cris. René, plus agile, a la bravoure du Français ; Ondouré, plus robuste, a la férocité du Sauvage.

L'Éternel n'avait point encore pesé dans ses balances d'or la destinée de ces guerriers ; la victoire demeurait incertaine. Mais enfin le frère d'Amélie rassemble toutes ses forces, porte une main à la gorge du Natchez, soulève ses pieds avec les siens, lui fait perdre à la fois l'air et la terre, le pousse d'une poitrine vi-

goureuse, l'abat comme un pin et tombe avec lui. En vain Ondouré se débat : René le tient sous ses genoux et le menace de la mort avec le poignard arraché à une main déloyale. Déjà généreux par la victoire, le frère d'Amélie sent sa colère expirer : un pêcher couvert de ses fleurs, au milieu des plaines de l'Arménie, cache un moment sa beauté dans un tourbillon de vent, mais il reparaît avec toutes ses grâces lorsque le tourbillon est passé, et le front de l'arbre charmant sourit immobile dans la sérénité des airs : ainsi René reprend sa douceur et son calme. Il se relève, et tendant la main au Sauvage : « Malheureux, lui dit-il, que t'ai-je « fait? » René s'éloigne, et laisse Ondouré livré non à ses remords, mais au désespoir d'avoir été vaincu et désarmé.

---

# LIVRE QUATRIÈME

L'Ange protecteur de l'Amérique, qui montait vers le soleil, avait découvert le voyage de Satan et du Démon de la renommée : à cette vue, poussant un soupir, il précipite le mouvement de ses ailes. Déjà il a laissé derrière lui les planètes les plus éloignées de l'œil du monde : il traverse ces deux globes que les hommes, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, profanèrent par les noms de Mercure et de Vénus. Il entre ensuite dans ces régions où se forment les couleurs du soleil couchant et de l'aurore; il nage dans les mers d'or et de pourpre ; et sans en être ébloui, les regards fixés sur l'astre du jour, il surgit à son orbite immense.

Uriel l'aperçoit; après l'avoir salué du salut majestueux des Anges, il lui dit :

« Esprit diligent, que le Créateur a placé à la garde d'une des « plus belles parties de la terre, je connais le sujet qui vous « amène : tandis que vous remontiez jusqu'à moi, l'Ange de la « Croix, du sud, descendait sur le soleil, pour m'apprendre qu'il « avait vu Satan et sa compagne s'élancer du pôle du midi. J'au- « rais déjà communiqué cette nouvelle aux Archanges des soleils « les plus reculés, si je n'avais aperçu deux illustres voyageuses « qui viennent comme vous de la terre, et qui bientôt arriveront « à nous : elles continueront ensuite leur route vers les taberna- « cles éternels. Reposez-vous donc en les attendant ici ; il n'y a « point d'Ange qui ne soit effrayé de la course à travers l'infini : « les deux saintes pourront se charger de votre message; elles « témoigneront de votre vigilance, et vous redescendrez au poste « où vous rappelle l'audace du Prince des ténèbres. »

L'Ange de l'Amérique répondit : « Uriel, ce n'est pas sans rai-

« son que l'on vous loue dans les parvis célestes : vos paroles sont « véritablement pleines de sagesse, et les yeux dont vous êtes « couvert ne vous laissent rien ignorer. Vous daignerez donc ren- « dre compte de mon zèle? vous savez que les flèches du Très- « Haut sont terribles, et qu'elles dévorent les coupables. Puisque « les deux patronnes des Français s'élèvent aux sanctuaires subli- « mes, dans le même dessein qui m'a conduit à l'astre dont vous « dirigez le cours, je vais retourner à la terre. J'aurai peut-être à « livrer des combats, car Satan semble avoir pris une force nou- « velle. »

Uriel repartit : « Ne craignez point cet Archange; le crime est « toujours faible, et Dieu vous enverra sa victoire. Votre empres- « sement est digne d'éloges, mais vous pouvez vous arrêter un « moment pour délasser vos ailes. »

En parlant ainsi, l'Ange du soleil présenta à celui de l'Amérique une coupe de diamant, pleine d'une liqueur inconnue; ils y mouil- lèrent leurs lèvres, et les dernières gouttes du nectar, tombées en rosée sur la terre, y firent naître une moisson de fleurs.

L'Ange de l'Amérique, regardant les champs du soleil, dit à Uriel : « Brûlant Chérubin, si toutefois ma curiosité n'est point « déplacée, et qu'il soit permis à un Ange de mon rang de con- « naître de tels secrets, ce qu'on dit de l'astre auquel vous prési- « dez est-il vrai, ou n'est-ce qu'un bruit né de l'ignorance hu- « maine ? »

Uriel, avec un sourire paisible :

« Esprit rempli de prudence, votre curiosité n'a rien d'indiscret, « puisque vous n'avez pour but que de glorifier l'œuvre du Père, « cette œuvre que le fils conserve et que l'Esprit vivifie. Je puis « aisément vous satisfaire.

« Non, cet astre qui sert de marchepied à l'Éternel ne fut point « formé comme se le figurent les hommes. Lorsque la création sor- « tit du néant à la Parole éternelle, et que le Ciel eut célébré le « soir et le matin du premier jour, la clarté émanée du Saint des « saints faisait seule la lumière du monde.

« Mais cette lumière, toute tempérée qu'elle pouvait être, trop « forte encore pour l'univers, menaçait de le consumer. Emma- « nuel pria Jéhova de reployer ses rayons, et de n'en laisser « échapper qu'un seul. Le Fils prit ce rayon dans sa main, le

« rompit, et du brisement, s'échappa une goutte de feu que le « Fils nomma Soleil.

« Alors brilla dans les cieux ce luminaire qui lie les planètes « autour de lui, par les fils invisibles qu'il tire sans interruption « de son sein inépuisable. Je reçus l'ordre de m'asseoir à son « foyer, moins pour veiller à la marche des sphères que pour em- « pêcher leur destruction : car, lorsque Jéhova, rentré dans la « profondeur de son immensité, appelle à lui ses deux autres « Principes, lorsqu'il enfante avec eux ces pensées qui donnent « la vie à des millions d'âmes et de mondes, dans ces moments « de conception du Père, il sort de tels feux du Tabernacle, que « tout ce qui est créé serait dévoré. Placé au centre du Soleil, je « me hâte d'étendre mes ailes et de les interposer entre la création « et l'effusion brûlante, afin de prévenir l'embrasement des glo- « bes. L'ombre de mes ailes forme dans l'astre du jour ces taches « que les hommes découvrent, et que, dans leur science vaine, ils « ont diversement expliquées. »

Ainsi s'entretenaient les deux Anges, et cependant Catherine des Bois et Geneviève touchaient au disque du soleil.

Peuple guerrier et plein de génie, Français ! c'est sans doute un esprit puissant, un conquérant fameux qui protége du haut du Ciel votre double empire ? Non ! c'est une bergère en Europe, une fille sauvage en Amérique ! Geneviève du hameau de Nanterre, et vous Catherine des bois canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie ; conservez-lui cette naïveté, ces grâces naturelles qu'elle tient sans doute de ses patronnes !

Née d'une mère chrétienne et d'un père idolâtre, sous le toit d'écorce d'une famille indienne, Catherine, élevée dans la religion de sa mère, annonça dès son enfance que l'époux céleste l'avait réservée pour ses chastes embrassements. A peine avait-elle accompli quatre lustres qu'elle fut appelée dans ces domaines incorruptibles, où les Anges célèbrent incessamment les noces de ces femmes qui ont divorcé avec la Terre pour s'unir au Ciel. Les vertus de Catherine resplendirent après sa mort ; Dieu couvrit son tombeau de miracles riches et éclatants, en proportion de la pauvreté et de l'obscurité de la Sainte ici-bas. Elle fut publiquement honorée comme patronne du Canada ; on lui rendit un culte au

bord d'une fontaine sous le nom de la *Bonne Catherine des Bois*. Cette Vierge ne cesse de veiller au salut de la Nouvelle-France et de s'intéresser aux habitants du désert. Elle revenait alors du séjour des hommes avec Geneviève.

Les patronnes des fils de saint Louis s'étaient alarmées des malheurs dont Satan menaçait l'empire français en Amérique: un même mouvement de charité les emportait aux célestes habitacles pour implorer la miséricorde de Marie. Tristes autant que des substances spirituelles peuvent ressentir notre douleur, elles versaient ces larmes intérieures dont Dieu a fait présent à ses élus; elles éprouvaient cette sorte de pitié que l'Ange ressent pour l'homme, et qui, loin de troubler la pacifique Jérusalem, ne fait qu'ajouter aux félicités qu'on y goûte.

Geneviève porte encore dans sa main sa houlette garnie de guirlandes de lierre, mais cette houlette est plus brillante que le sceptre d'un monarque de l'Orient. Les roses qui couronnent le front de la fille des Gaules ne sont plus les roses fugitives dont la bergère se parait aux champs de Lutèce; ce sont ces roses qui ne se fanent jamais, et qui croissent dans des campagnes merveilleuses, sur les pas de l'Agneau sans tache. Geneviève ! une nue blanche forme ton vêtement; ces cheveux d'un or fluide accompagnent divinement ta tête : à travers ton immortalité on reconnaît les grâces pleines d'amour, les charmes indicibles d'une vierge française !

Plus simple encore que la patronne de la France policée, est peut-être la patronne de la France sauvage. Catherine brille de cet éclat qui apparut en elle lorsqu'elle eut cessé d'exister. Les Fidèles accourus à sa couche de mort lui virent prendre une couleur vermeille, une beauté inconnue qui inspirait le goût de la vertu et le désir d'être saint. Catherine retient, avec la transparence de son corps glorieux, la tunique indienne et la crosse du labour : fille de la solitude, elle aime celui qui se retira au désert avant de s'immoler au salut des hommes.

Ainsi voyagent ensemble les deux Saintes, l'une qui sauva Paris d'Attila, Geneviève qui précéda le premier des rois très-chrétiens, qui, dans une longue suite de siècles, opposa l'obscurité et la vertu de ses cendres à toutes les pompes et à toutes les calamités de la monarchie de Clovis; l'autre qui ne devança sur la terre que

de peu d'années le dernier des rois très-chrétiens[1], Catherine qui ne sait que l'histoire de quelques apôtres de la Nouvelle-France, semblables à ceux que vit la pastourelle de Nanterre, lorsque l'Évangile pénétra dans les vieilles Gaules.

Les épouses du Seigneur se chargèrent du message de l'Ange de l'Amérique, qui se précipita aussitôt sur la terre, tandis qu'elles continuèrent leur route vers le firmament.

Dans un champ du soleil, dans des prairies dont le sol semble être de calcédoine, d'onyx et de saphir, sont rangés les chars subtils de l'âme, chars qui se meuvent d'eux-mêmes et qui sont faits de la même manière que les étoiles[2]. Les deux Saintes se placent l'une auprès de l'autre sur un de ces chars. Elles quittent l'astre de la lumière, s'élèvent par un mouvement plus rapide que la pensée, et voient bientôt le soleil suspendu au-dessous d'elles dans les espaces, comme une étoile imperceptible.

Elles suivent la route tracée en losanges de lumière par les esprits des Justes qui, dégagés des chaînes du corps, s'envolent au séjour des joies éternelles. Sur cette route passaient et repassaient des âmes délivrées, ainsi qu'une multitude d'Anges : ces Anges descendaient vers les mondes pour exécuter les ordres du Très-Haut, ou remontaient à lui, chargés des prières et des vœux des mortels.

Bientôt les Saintes arrivent à cette terre qui s'étend au-dessous de la région des étoiles, et d'où l'on découvre le soleil, la lune et les planètes tels qu'ils sont en réalité, sans le milieu grossier de l'air qui les déguise aux yeux des hommes. Douze bandes de différente couleur[3] composent cette terre épurée, dont la nôtre est le sédiment matériel : l'une de ces bandes est d'un pourpre étincelant, l'autre d'un vif azur, une troisième d'un blanc de neige : ces couleurs surpassent en éclat celles de notre peinture, qui n'en sont que les ombres.

Catherine et Geneviève traversent cette zone sans s'arrêter, et bientôt elles entendent cette harmonie des sphères que l'oreille ne saurait saisir, et qui ne parvient qu'au sens intérieur de l'âme. Elles entrent dans la région des étoiles qu'elles voient comme au-

[1] Ceci est dit, par emphase, de la mort de Louis XVI. J'écrivais un an après la mort du Roi-Martyr. — [2] Platon. — [3] *Idem.*

tant de soleils, avec leurs systèmes de planètes tributaires. Grandeur de Dieu ! qui pourra te comprendre ? Déjà les Saintes s'approchent de ces premiers mondes placés à des distances que la balle poussée par le salpêtre mettrait des millions d'années à franchir; et cependant les deux vierges ne sont que sur les plus lointaines limites du royaume de Jéhova, et des soleils après des soleils émergent de l'immensité, et des créations inconnues succèdent à des créations plus inconnues encore !

Un homme qui, pour comprendre l'infini, se plaçant en imagination au milieu des espaces, chercherait à se représenter l'étendue suivie de l'étendue, des régions qui ne commencent et ne finissent en aucun lieu, cet homme, saisi de vertiges, détournerait sa pensée d'une entreprise si vaine : tels seraient mes inutiles efforts, si j'essayais de tracer la route que parcouraient Geneviève et Catherine. Tantôt elles s'ouvrent une voie au travers des sables d'étoiles ; tantôt elles coupent les cercles ignorés où les comètes promènent leurs pas vagabonds. Les deux Saintes croient avoir fait des progrès, et elles ne touchent encore qu'à l'essieu commun de tous les univers créés [1].

Cet axe d'or vivant et immortel voit tourner tous les mondes autour de lui dans des révolutions cadencées. A distance égale, le long de cet axe, sont assis trois Esprits sévères : le premier est l'Ange du passé, le second l'Ange du présent, le troisième l'Ange de l'avenir. Ce sont ces trois Puissances qui laissent tomber le temps sur la terre, car le temps n'entre point dans le ciel et n'en descend point. Trois Anges inférieurs, semblables aux fabuleuses Sirènes pour la beauté de la voix, se tiennent aux pieds de ces trois premiers Anges et chantent de toutes leurs forces : le son que rend l'essieu d'or du monde en tournant sur lui-même accompagne leurs hymnes. Ce concert forme cette triple voix du temps qui raconte le passé, le présent et l'avenir, et que des sages ont quelquefois entendue sur la terre, en approchant l'oreille d'un tombeau durant le silence des nuits.

Le char subtil de l'âme vole encore : les épouses de Jésus-Christ abordent à ces globes où se pressent les âmes des hommes que l'Éternel créa par sa seconde idée, après avoir pensé les anges [2].

[1] Platon. — [2] Doctrine de quelques Pères de l'Église.

Dieu forma à la fois tous les exemplaires des âmes humaines, et les distribua dans diverses demeures, où ils attendent le moment qui les doit unir à des corps terrestres. La création fut une et entière. Dieu n'admet point de succession pour produire.

Les chastes pèlerines furent émues au spectacle de ces âmes égales en innocence qui devaient devenir inégales par le péché; les unes restant immaculées, les autres portant la marque des clous avec lesquels les passions les attacheraient un jour au sang et à la chair [1].

Par delà ces globes où sommeillent les âmes qui n'ont point encore subi la vie mortelle, se creuse la vallée où elles doivent revenir pour être jugées, après leur passage sur la terre. Les Saintes aperçoivent dans la formidable Josaphat le cheval pâle monté par la Mort, les sauterelles au visage d'homme, aux dents de lion, aux ailes bruyantes comme un chariot de bataille. Là, paraissent les sept Anges avec les sept coupes pleines de la colère de Dieu ; là se tient la femme assise sur la bête de couleur écarlate, au front de laquelle est écrit *mystère*. Le puits de l'Abîme fume à l'une des extrémités de la vallée, et l'Ange du jugement, approchant peu à peu la trompette de ses lèvres, semble prêt à la remplir du souffle qui doit dire aux morts : « *Levez-vous !* »

En sortant de la mystique vallée, Geneviève et Catherine entrèrent enfin dans ces régions où commencent les joies du Ciel. Ces joies ne sont pas, comme les nôtres, sujettes à fatiguer et à rassasier le cœur; elles nourrissent, au contraire, dans celui qui les goûte, une soif insatiable de les goûter encore.

A mesure que les patronnes de la France approchent du séjour de la Divinité, la clarté et la félicité redoublent. Aussitôt qu'elles découvrent les murs de la Jérusalem céleste, elles descendent du char et se prosternent comme des pèlerines aux champs de la Judée, lorsque, dans la splendeur du Midi, Sion se montre tout à coup à leur foi ardente. Geneviève et Catherine se relèvent, et, glissant dans un air qui n'est point un air, mais qu'il faut appeler de ce nom pour se faire comprendre, elles entrent par la porte de l'Orient. Au même instant le bienheureux Las Casas et les martyrs

[1] Plusieurs Pères de l'Église ont soutenu ces doctrines qui ne sont pas ici règle de foi, mais matière de poésie.

canadiens, Brébœuf et Jogues, se pressent sur les pas de Catherine. Toujours brûlés de charité pour les Indiens, ils ne cessent de veiller à leur salut. Par un effet de la gloire de Dieu, plus ces Confesseurs ont souffert de leurs ingrats néophytes, plus ils les chérissent. Las Casas adressant la parole à la patronne de la France nouvelle :

« Servante du Seigneur, quelque péril menacerait-il nos frères « des terres américaines ? La tristesse de votre visage, et celle qui « respire sur le front de Geneviève, me feraient craindre un mal« heur. Nous avons été occupés à chanter la création du monde, « et je n'ai pu descendre aux régions sublunaires. »

« Protecteur des cabanes, répondit Catherine, votre bonté ne s'est point en vain alarmée. Satan a déchaîné l'Enfer sur l'Amé« rique : les Français et leurs frères Sauvages sont menacés. « L'Ange gardien du Nouveau-Monde s'est vu forcé de monter vers « Uriel pour l'instruire des attentats des esprits pervers. Je viens, « chargée de son message avec la vierge de la Seine, supplier « Marie d'intercéder auprès du Rédempteur. Prélat, et vous, Con« fesseurs de la foi, joignez-vous à nous : implorons la miséri« corde divine. »

Tandis que la fille des torrents parlait de la sorte, les Saints, les Anges, les Archanges, les Séraphins et les Chérubins, rassemblés autour d'elles, ressentaient une religieuse douleur. Las Casas et les Missionnaires canadiens, tout resplendissants de leurs plaies, se réunissent aux deux illustres femmes. Voici venir le saint roi Louis, la palme à la main, qui se met à la tête des enfants de la France, et dirige les suppliants vers les tabernacles de Marie. Ils s'avancent au milieu des chœurs célestes, à travers les champs qu'habitent à jamais les hommes qui ont pratiqué la vertu.

Les eaux, les arbres, les fleurs de ces champs inconnus, n'ont rien qui ressemble aux nôtres, hors les noms : c'est le charme de la verdure, de la solitude, de la fraîcheur de nos bois, et pourtant ce n'est pas cela ; c'est quelque chose qui n'a qu'une existence insaisissable.

Une musique qu'on entend partout, et qui n'est nulle part, ne cesse jamais dans ces lieux : tantôt ce sont des murmures comme ceux d'une harpe éolienne que la faible haleine du zéphyr effleure pendant une nuit de printemps ; tantôt l'oreille d'un mortel croirait ouïr des plaintes d'un harmonica divin, ces vibrations qui

n'ont rien de terrestre, et qui nagent dans la moyenne région de l'air. Des voix, des modulations brillantes sortent tout à coup du fond des forêts célestes, puis, dispersés par le souffle des Esprits, ces accents semblent avoir expiré. Mais bientôt une mélodie confuse se relève dans le lointain, et l'on distingue ou les sons veloutés d'un cor sonné par un Ange, ou l'hymne d'un Séraphin qui chante les grandeurs de Dieu au bord du fleuve de vie.

Un jour grossier comme ici-bas n'éclaire point ces régions; mais une molle clarté, tombant sans bruit sur les terres mystiques, s'y fond pour ainsi dire comme une neige, s'insinue dans tous les objets, les fait briller de la lumière la plus suave, leur donne à la vue une douceur parfaite. L'éther, si subtil, serait encore trop matériel pour ces lieux : l'air qu'on y respire est l'amour divin lui-même ; cet air est comme une sorte de mélodie visible qui remplit à la fois de splendeur et de concerts toutes les blanches campagnes des âmes.

Les passions, filles du temps, n'entrent point dans l'immortel Éden. Quiconque, apprenant de bonne heure à méditer et à mourir, s'est retiré au tombeau, pur des infirmités du corps, s'envole au séjour de vie. Délivrée de ses craintes, de son ignorance, de ses tristesses, cette âme, dans des ravissements infinis, contemple à jamais ce qui est vrai, divin, immuable et au-dessus de l'opinion : toutefois, si elle n'a plus les passions du monde, elle conserve le sentiment de ses tendresses. Serait-il de véritable bonheur sans le souvenir des personnes qui nous furent chères, sans l'espoir de les voir se réunir à nous? Dieu, source d'amour, a laissé aux prédestinés toute la sensibilité de leur cœur, en ôtant seulement à cette sensibilité ce qu'elle peut avoir de faible : les plus heureux comme les plus grands saints sont ceux qui ont le plus aimé.

Ainsi s'écoulent rapidement les siècles des siècles. Les élus existent, pensent, et voient tout en Dieu : la félicité dont cette union les remplit est délectable. A la source de la vraie science, ils y puisent à longs traits, et pénètrent dans les artifices de la sagesse. Quel spectacle merveilleux ! et que l'éternité même, passée dans de telles extases, doit être courte !

Les secrets les plus cachés et les plus sublimes de la nature sont découverts à ces hommes de vertu. Ils connaissent les causes du mouvement de l'abîme et de la vie des mers; ils voient l'or se

filtrer dans les entrailles de la terre ; ils suivent la circulation de la séve dans les canaux des plantes ; l'hysope et le cèdre ne peuvent dérober à l'œil du saint la navette qui croise la trame de leurs feuilles, et le tissu de leur écorce.

Mais que dis-je ! ce ne sont point de si curieux secrets, qui occupent uniquement les bienheureux : Jéhova leur donne d'autres joies et d'autres spectacles. Ils embrassent de leurs regards les cercles sur lesquels roulent les astres divers ; ils connaissent la loi qui gouverne les globes, qui les chasse ou les attire ; ils découvrent les chaînes qui retiennent ces globes, et viennent aboutir à la main de Dieu ; chaînes que son doigt pourrait rompre avec la facilité de l'ouvrier qui brise une soie. Les élus voient les comètes accourir aux pieds du Très-Haut, recevoir ses ordres et partir avec des yeux rougis et une chevelure flamboyante, pour fracasser quelque monde. O Paradis ! ton chantre ne peut suffire à peindre tes grandeurs ! O Vertu ! prête-moi tes ailes pour atteindre à ces régions de béatitude ! Déserts et vous, rochers ! venez à moi ! prenez-moi dans votre sein, afin que, nourri loin de la corruption des hommes, je puisse, au sortir de cette misérable vie, monter au séjour de l'éternelle science et de la souveraine beauté !

Dans les régions de la grâce et de l'amour, le saint roi, et les saintes patronnes de la France, vont chercher le trône de Marie. Un chant séraphique leur annonce le lieu où réside la Vierge qui renferma dans son flanc celui que l'univers ne peut contenir. Ils découvrent dans une crèche resplendissante, au milieu des anges en adoration, au milieu d'un nuage d'encens et de fleurs, la libératrice du monde ornée des sept dons du Saint-Esprit. Seule de toutes les justes, Marie a conservé un corps. Une tendre compassion pour les hommes dont elle fut la fille, une patience, une douceur sans égale, rayonnent sur le front de la mère du Sauveur.

Geneviève, Catherine, Louis, roi dans le ciel comme sur la terre, le bienheureux Las Casas, les saints martys de la Nouvelle-France, s'avancent au milieu de la foule céleste qui, s'entr'ouvrant sur leur passage, les laisse approcher du trône de Marie ; ils s'y prosternent. Catherine :

« Marie d'Emmanuel ! seconde Ève, reine dont je suis la plus « indigne des servantes, prenez pitié d'un peuple prêt à périr. « Le serpent dont vous avez écrasé la tête, est retourné au monde

« pour persécuter les hommes, et surtout l'empire nouveau de « saint Louis. O Marie ! recevez les humbles vœux de la fille d'une « nouvelle Église, de la première vierge consacrée au bord du « torrent ! écoutez la prière de cette autre vierge et de ces saints, « profondément humiliés à vos pieds ! »

Divine Mère de Dieu, vous ouvrîtes vos lèvres : un parfum délicieux remplit l'immensité du ciel. Telles furent vos paroles :

« Vierge du désert, charitables patronnes des deux Frances, « saint roi, miséricordieux prélat, et vous, courageux martyrs, vos « prières ont trouvé grâce à mon oreille : je vais monter au trône « de mon fils. »

Elle dit et part comme une colombe qui prend son vol. Ses yeux sont levés vers le séjour du Christ, ses bras sont déployés en signe d'oraison, ses cheveux flottent portés par des faces de Chérubins d'une beauté incomparable. Les plis de la tunique dont elle se revêtait sur la terre enveloppent ses pieds qui se découvrent à travers le voile immortalisé. Les vierges et les saints, tombés à genoux, regardent éblouis son ascension : Gabriel précède la consolatrice des affligés, en chantant la Salutation que les échos sacrés répètent. Moins ravissant était dans l'antiquité ce mode de musique, expression du charme d'un ciel où le génie de la Grèce se mariait à la beauté de l'Asie.

Marie approche du Calvaire immatériel : l'aspect du paradis commence à prendre une majesté plus terrible. Là, aucun saint, quelle que soit l'élévation de son bonheur et de ses vertus, ne peut paraître ; là, les Anges, les Archanges, les Trônes, les Dominations, les Séraphins, n'osent errer : les seuls Chérubins, premiers-nés des Esprits, peuvent supporter l'ardeur du sanctuaire où réside Emmanuel. Dans ces abîmes flottent des visions comme celle qui réveilla Job au milieu de la nuit, et qui fit hérisser le poil de sa chair : les unes ont quatre têtes et quatre ailes, les autres ne sont qu'une main, la main qui saisit Ézéchiel par les cheveux, ou qui traça les mots inexplicables au festin de Balthazar. Ces lieux sont obscurs à force de lumière, et le foudre à trois pointes les sillonne.

Un rideau, dont celui qui dérobait l'arche aux regards des Hébreux fut l'image, sépare les régions inférieures du Ciel, de ces régions sublimes ; toute la puissance réunie des hommes et des

Anges n'en pourrait soulever un pli : la garde en est confiée à quatre Chérubins armés d'épées flamboyantes. A peine ces ministres du Très-Haut ont aperçu la fille de David, qu'ils s'inclinent, et la Charité ouvre sans effort le rideau de l'éternité. Le Sauveur apparaît à Marie : il est assis sur une tombe immortelle à travers laquelle il communique avec les hommes.

Marie, saisie d'un saint respect, touche à cet autel de l'Agneau : elle y présente ses vœux et ceux de la terre, que le Christ à son tour va porter aux pieds du Père tout-puissant. Qui pourrait redire l'entretien de Marie et d'Emmanuel? Si la femme a pour son enfant des expressions si divines, qu'étaient-ce que les paroles de la mère d'un Dieu, d'une mère qui avait vu mourir son fils sur la croix, et qui le retrouvait vivant d'une vie éternelle? Que devaient être aussi les paroles d'un fils et d'un Dieu? Quel amour filial, quels embrassements maternels! Un seul moment d'une pareille félicité suffirait pour anéantir dans l'excès du bonheur tous les mondes.

Le Christ sort de son trône, avec un labarum de feu, qui se forme soudainement dans sa main; sa mère reste au sanctuaire de la croix. Marie elle-même ne pourrait entrer dans ces profondeurs du Père, où le Fils et l'Esprit se plongent. Dans le tabernacle le plus secret du Saint des saints, sont les trois idées existantes d'elles-mêmes, exemplaires incréés de toutes les choses créées. Par un mystère inexplicable, le chaos se tient caché derrière Jéhova. Lorsque Jéhova veut former quelque monde, il appelle devant lui une petite partie de la Matière, laissant le reste derrière lui, car la Matière s'animerait à la fois si elle était exposée aux regards de Dieu.

Une voix unique fait retentir éternellement une parole unique autour du Saint des saints. Que dit-elle?

---

# LIVRE CINQUIÈME

---

L'Éternel révéla à son Fils bien-aimé ses desseins sur l'Amérique : il préparait au genre humain, dans cette partie du monde, une rénovation d'existence. L'homme, s'éclairant par des lumières toujours croissantes et jamais perdues, devait retrouver cette sublimité première d'où le péché originel l'avait fait descendre ; sublimité dont l'esprit humain était redevenu capable, en vertu de la rédemption du Christ. Cependant le souverain du Ciel permet à Satan un moment de triomphe, pour l'expiation de quelques fautes particulières. L'Enfer, profitant de la liberté laissée à sa rage, saisit et fait naître toutes les occasions du mal.

Le bruit du combat d'Ondouré et du frère d'Amélie s'était répandu chez les Natchez. Akansie qui n'y voyait qu'une preuve de plus de l'amour d'Ondouré pour Céluta, éprouvait de nouvelles angoisses. Le parti des Sauvages nourri dans les sentiments d'Adario demandait pourquoi l'on recevait ces étrangers, instruments de trouble et de servitude ; les Indiens qui s'attachaient à Chactas louaient au contraire le courage et la générosité de leur nouvel hôte. Quant au frère d'Amélie, qui ne trouvait ni dans les sentiments de son cœur, ni dans sa conduite, les motifs de l'inimitié d'Ondouré, il ne pouvait comprendre ce qui avait porté ce Sauvage à tenter un homicide. Si Ondouré aimait Céluta, René n'était point son rival : toute pensée d'hymen était odieuse au frère d'Amélie ; à peine s'était-il aperçu de la passion naissante de la sœur d'Outougamiz.

Cependant le retour du Grand Chef des Natchez était annoncé : on entendit retentir le son d'une conque. « Guerrier blanc, dit « Chactas à son hôte, voici le Soleil : prête-moi l'appui de ton

« bras, et allons nous ranger sur le passage du chef. » Aussitôt le Sachem et René, dont la blessure n'était que légère, s'avancent avec la foule.

Bientôt on aperçoit le Grand-Prêtre et les deux Lévites, maîtres de cérémonies du temple du Soleil : ils étaient enveloppés de robes blanches; le premier portait sur la tête un hibou empaillé. Ces sacrificateurs affectaient une démarche grave; ils tenaient les yeux attachés à terre et murmuraient un hymne sacré. Chactas apprit à René que le principal jongleur était un prêtre avide et crédule qui pouvait devenir dangereux, à l'instigation de quelques hommes plus méchants que lui.

Après les Lévites s'avançait un vieillard que ne distinguait aucune marque extérieure. « Quel est, demanda le frère d'Amélie « à son hôte, quel est le Sachem qui marche derrière les prêtres « et dont la contenance est affable et sereine? »

« Mon fils, répondit Chactas, c'est le Soleil : il est cher aux « Natchez par le sacrifice qu'il a fait à sa patrie des prérogatives « de ses aïeux. C'est un homme d'une douceur inaltérable, d'une « patience que rien ne peut troubler, d'une force presque surna- « turelle à supporter la douleur. Il a lassé le temps lui-même, car « il est au moment d'accomplir sa centième année. J'ai eu le « bonheur de contribuer avec lui et Adario à la révolution qui « nous a rendu l'indépendance. Les Natchez veulent bien nous re- « garder comme leurs trois chefs, ou plutôt comme leurs pères. »

A la suite du Soleil venait une femme qui conduisait par la main son jeune fils. René fut frappé des traits de cette femme, sur lesquels la nature avait répandu une expression alarmante de passion et de faiblesse. Le frère d'Amélie la désigna au Sachem.

« Elle se nomme Akansie, répondit Chactas : nous l'appelons « la Femme-Chef : c'est la plus proche parente du Soleil, et c'est « son fils, à l'exclusion du fils même du Soleil, qui doit occuper « un jour la place de Grand-Chef des Natchez ; la succession au « pouvoir a lieu, parmi nous, en ligne féminine.

« Hélas! mon fils, ajouta Chactas, nous autres habitants des « bois, nous ne sommes pas plus à l'abri des passions que les « hommes de ton pays. Akansie nourrit pour Ondouré, qui la dé- « daigne et la trahit, un amour criminel : Ondouré aime Céluta, « cette Indienne qui prépara ton premier repas du matin, et qui

« est la sœur de ce naïf Sauvage dont l'amitié t'a été jurée sur les « débris d'une cabane; Céluta a toujours repoussé le cœur et la « main d'Ondouré. Tu as déjà éprouvé jusqu'où peuvent aller « les transports de la jalousie. Si jamais Ondouré s'attachait à « Akansie, il est impossible de calculer les maux que produirait « une pareille union. »

Immédiatement après la Femme-Chef marchaient les capitaines de guerre. L'un d'eux ayant touché, en passant, l'épaule de Chactas, René demanda à son père adoptif quel était ce Sachem au visage maigre, dont l'air rigide formait un si grand contraste avec l'air de bonté des autres vieillards.

« C'est le grand Adario, répondit Chactas, l'ami de mon en- « fance et de ma vieillesse. Il a pour la liberté un amour qui lui « ferait sacrifier sa femme, ses enfants et lui-même. Nous avons « combattu ensemble dans presque toutes les forêts. Il y a cin- « quante ans que nous nous estimons, quoique nous soyons pres- « que toujours en opposition d'idées et de dessein. Je suis le ro- « cher, il est la plante marine qui s'est attachée à mes flancs : les « flots de la tempête ont miné nos racines; nous roulerons bientôt « ensemble dans l'abîme sur lequel nous nous penchons tous « deux. Adario est l'oncle de Céluta, et lui sert de père. »

Lorsque les chefs de guerre furent passés, on vit paraître les deux officiers commis au règlement des traités, et l'édile, chargé de veiller aux travaux publics. Cet édile songeait à se retirer, et Ondouré convoitait sa place. Cette place, la première de l'État après celle du Grand-Chef, donnait le droit de régence dans la minorité des Soleils. Une troupe de guerriers, appelés Allouez, qui jadis composaient la garde du Soleil, fermait le cortége; mais ces guerriers, dispersés dans les tribus, n'existaient plus comme un corps distinct et séparé.

Le Grand-Chef, accompagné de la foule, s'étant arrêté sur la place publique, Chactas se fit conduire vers lui, en poussant trois cris. Il dit alors au Soleil qu'un Français demandait à être adopté par une des tribus des Natchez. Le Grand-Chef répondit : « C'est bien, » et Chactas se retira en poussant trois autres cris un peu différents des premiers. Le frère d'Amélie apprit que l'on traiterait de son adoption dans trois jours.

Il employa ces jours à porter de cabane en cabane les présents

d'usage : les uns les reçurent, les autres les refusèrent, selon qu'ils se prononçaient pour ou contre l'adoption de l'étranger. Quand René se présenta chez les parents de Mila, la petite Indienne lui dit : « Tu n'as pas voulu que je fusse ta femme, je ne veux pas « être ta sœur; va-t'en. » La famille accepta les dons que l'enfant était fâchée de refuser.

René offrit à Céluta un voile de mousseline qu'elle promit, en baissant les yeux, de garder le reste de sa vie : elle voulait dire qu'elle le conserverait pour le jour de son mariage; mais aucune parole d'amour ne sortait de la bouche du frère d'Amélie. Céluta demanda timidement des nouvelles de la blessure de René, et Outougamiz, charmé de la valeur du compagnon qu'il s'était choisi, portait avec orgueil la chaîne d'or qui le liait à la destinée de l'homme blanc.

Le jour de l'adoption étant arrivé, elle fut accordée sur la demande de Chactas, malgré l'opposition d'Ondouré. La honte d'une défaite avait changé en haine implacable, dans le cœur de cet homme, un sentiment de jalousie. Aussi impudent que perfide, ce Sauvage s'osait montrer après son attentat. Les lois, chez les Indiens, ne recherchent point l'homicide : la vengeance de ce crime est abandonnée aux familles ; or René n'avait point de famille.

Le renouvellement des trêves rendit l'adoption de René plus facile; mais le Prince des ténèbres fit jaillir de cette solennité une nouvelle source de discorde. Au moment où l'adoption fut proclamée à la porte du temple, le jongleur, dévoué à la puissance d'Akansie, et gagné par les présents d'Ondouré, annonça que le serpent sacré avait disparu sur l'autel. La foule se retira consternée : l'adoption du nouveau fils de Chactas fut déclarée désagréable aux Génies, et de mauvais augure pour la prospérité de la nation.

En ramenant la saison des chasses, l'automne suspendit quelque temps l'effet de ces craintes superstitieuses et de ces machinations infernales. Chactas, quoique aveugle, est désigné maître de la grande chasse du castor, à cause de son expérience et du respect que les peuples lui portaient. Il part avec les jeunes guerriers : René, admis dans la tribu de l'Aigle, et accompagné d'Outougamiz, est au nombre des chasseurs. Les pirogues remontent

le Meschacebé et entrent dans le lit de l'Ohio. Pendant le cours d'une navigation solitaire, René interroge Chactas sur ses voyages aux pays des Blancs, et lui demande le récit de ses aventures : le Sachem consent à le satisfaire. Assis auprès du frère d'Amélie à la poupe de la barque indienne, le vieillard raconte son séjour chez Lopez, sa captivité chez les Siminoles, ses amours avec Atala, sa délivrance, sa fuite, l'orage, la rencontre du père Aubry, et la mort de la fille de Lopez [1].

« Après avoir quitté le pieux Solitaire et les cendres d'Atala, continua Chactas, je traversai des régions immenses sans savoir où j'allais : tous les chemins étaient bons à ma douleur, et peu m'importait de vivre.

« Un jour, au lever du soleil, je découvris un parti d'Indiens qui m'eut bientôt entouré. Juge, ô René ! de ma surprise, en reconnaissant parmi ces guerriers de la nation iroquoise, Adario, compagnon des jeux de mon enfance. Il était allé apprendre l'art d'Areskoui [2] chez les belliqueux Canadiens, anciens alliés des Natchez.

« Je m'informai avec empressement des nouvelles de ma mère ; j'appris qu'elle avait succombé à ses chagrins, et que ses amis lui avaient fait les dons du sommeil. Je résolus de suivre l'exemple d'Adario, de me mettre à l'école des combats chez les Cinq-Nations [3]. Mon cœur était animé du désir de mêler la gloire à mes regrets ; je brûlais de confondre les souvenirs de la fille de Lopez avec une action digne de sa mémoire. Déjà je comptais plusieurs neiges, et je n'avais fait aucun bien. Si le Grand-Esprit m'eût appelé alors à son tribunal, comment lui aurais-je présenté le collier de ma vie, où je n'avais pas attaché une seule perle?

« Lorsque nous entrâmes dans les forêts du Canada, l'oiseau de rizière était prêt à partir pour le couchant, et les cygnes arrivaient des régions du nord. Je fus adopté par une des nations iroquoises. Adario et moi nous fîmes le serment d'amitié : notre cri de guerre était le nom d'Atala, de cette vierge tombée dans le lac de la Nuit, comme ces colombes du pays des Agniers, qui se précipitent, au coucher du soleil, dans une fontaine où elles disparaissent.

« Nous nous engageâmes, sur le bâton de nos pères, à faire

[1] Voyez *Atala* — [2] Génie de la guerre. — [3] Les Iroquois.

nos efforts pour rendre la liberté à notre patrie, après avoir étudié les gouvernements des nations.

« Je me livrai, dans l'intervalle des combats, à l'étude des langues iroquoises ou yendates, en même temps que j'apprenais la langue polie ou la langue des traités, c'est-à-dire la langue algonquine, dont les Indiens du Nord se servent pour communiquer d'une nation à l'autre. Je m'étais approché de l'ami du père Aubry, du père Lamberville, missionnaire chez les Iroquois. Aidé de lui, je parvins à entendre et à parler facilement la langue française, et je m'instruisis dans l'art des colliers[1] des Blancs.

« Le Religieux me racontait souvent les souffrances de ce Dieu qui s'est dévoué pour le salut du monde. Ces enseignements me plaisaient, car ils rappelaient tous les intérêts de ma vie, le père Aubry et Atala. La raison des hommes est si faible, qu'elle n'est souvent que la raison de leurs passions. Poursuivi de mes souvenirs, je cherchais à me sauver au sanctuaire de la miséricorde, comme le prisonnier racheté des flammes se réfugie à la cabane de paix.

« On commençait à m'aimer chez les peuples ; mon nom reposait agréablement sur les lèvres des Sachems. J'avais fait quelque bruit dans les combats : c'est une malheureuse nécessité de s'habituer à la vue du sang ; et ce qu'il y a de plus triste encore, diverses qualités dépendent de celle qui fait un guerrier. Il est difficile d'être compté comme homme, avant d'avoir porté les armes.

« Je vis pourtant avec horreur les supplices réservés aux victimes du sort des combats. En mémoire d'Atala, je donnai la vie et la liberté à des guerriers arrêtés de ma propre main. Et moi aussi j'avais été prisonnier, loin de la douce lumière de ma patrie !

« J'eus le bonheur d'arracher ainsi à la mort quelques Français, Ononthio[2] me fit offrir en échange les dons de l'amitié ; il me proposait même une hache de capitaine parmi ses soldats. Mais comme ses paroles étaient celles du secret, et qu'il y joignait des

[1] L'art d'écrire, de lire, etc — [2] Nom que les Sauvages donnaient à tous les gouverneurs du Canada. Il signifie la *grande montagne*. Ainsi *Ononthio*-Denonville, *Ononthio*-Frontenac, etc.

sollicitations peu justes, je priai les présents de retourner vers les richesses d'Ononthio.

« Le printemps s'était renouvelé autant de fois qu'il y a d'œufs dans le nid de la fauvette, ou d'étoiles à la constellation des chasseurs, depuis que j'habitais chez les nations iroquoises. Elles avaient fumé le calumet de paix avec les Français. Cette paix fut bientôt rompue : Athaënsic [1] balaya les feuilles qui commençaient à couvrir les chemins de la guerre, et fit croître l'herbe dans les sentiers du commerce.

« Après divers succès on proposa une suspension d'armes; des députés furent envoyés par les Iroquois au fort Catarakoui. J'étais du nombre de ces guerriers, et je leur servais d'interprète. A peine entrés dans le fort, nous fûmes enveloppés par des soldats. Nous réclamâmes la protection du calumet de paix : le chef qui nous arrêta nous répondit que nous étions des traîtres, qu'il avait ordre d'Ononthio de nous embarquer pour Kanata [2], d'où nous serions menés en esclavage au pays des Français. On nous enleva nos haches et nos flèches; on nous serra les bras et les pieds avec des chaînes; nous fûmes jetés dans des pirogues qui nous conduisirent au port de Québec, par le fleuve Hochelaga [3]. De Kanata un large canot nous porta au delà des grandes eaux, à la contrée des mille villages, dans la terre où tu es né.

« Les cabanes [4] où nous abordâmes sont bâties sous un ciel délicieux, au fond d'un lac intérieur [5], où Michabou, Dieu des eaux, ne lève point deux fois le jour son front vert couronné de cheveux blancs, comme sur les rives canadiennes.

« Nous fûmes reçus aux acclamations de la foule. L'amas des cabanes, des grands canots et des hommes, tout ce spectacle si différent de celui de nos solitudes, confondit d'abord nos idées. Je ne commençai à voir quelque chose de distinct que lorsque nous eûmes été conduits à la hutte de l'esclavage [6].

« Peut-être, mon jeune ami, seras-tu étonné qu'après avoir été traité de la sorte, je conserve encore pour ton pays de l'attachement. Outre les raisons que je t'en donnerai bientôt, l'expérience de la vie m'a appris que les tyrans et les victimes sont presque également

[1] Génie de la vengeance. — [2] Québec — [3] Le fleuve Saint-Laurent. — [4] Marseille. — [5] La Méditerranée. — [6] Les bagnes.

à plaindre, que le crime est plus souvent commis par ignorance que par méchanceté. Enfin, une chose me paraît encore certaine : le Grand-Esprit, qui mêle le bien et le mal dans sa justice, a quelquefois rendu amer le souvenir des bienfaits, et toujours doux celui des persécutions. On aime facilement son ennemi, surtout s'il nous a donné occasion de vertu ou de renommée. Tu me pardonneras ces réflexions : les vieillards sont sujets à allonger leurs propos. »

René répondit : « Chactas, si les discours que tu vas me faire « sont aussi beaux que ceux que tu m'as déjà faits, le soleil pour« rait finir et recommencer son tour avant que je fusse las de « t'écouter. Continue à répandre dans ton récit cette raison ten« dre, cette douce chaleur des souvenirs qui pénètrent mon « cœur. Quelle idée de la société dut avoir un Sauvage aux ga« lères ! »

Chactas reprit le récit de ses aventures. Ses paroles étaient toutes naïves ; il y mêla une sorte d'aimable enjouement ; on eût dit que, par une délicatesse digne des grâces d'Athènes, ce Sauvage cherchait à rendre sa voix ingénue, pour adoucir aux oreilles de René l'histoire de l'injustice des Français.

« Une forte résolution de mourir, dit-il, m'empêcha d'abord de sentir trop vivement mon malheur dans la hutte de l'esclavage : trois jours entiers nous chantâmes notre chanson de mort, moi et les autres chefs. Jusqu'alors je m'étais cru la prudence d'un Sachem, et pourtant, loin d'enseigner les autres, je reçus des leçons de sagesse.

« Un Français, mon frère de chaînes, s'était rendu coupable d'une action qui l'avait fait condamner au tribunal de tes vieillards. Jeune encore, Honfroy prenait légèrement la vie. Charmé de m'entendre parler sa langue, il me racontait ses aventures ; il me disait : « Chactas, tu es un Sauvage, et je suis un homme ci« vilisé. Vraisemblablement tu es un honnête homme, et moi je « suis un scélérat. N'est-il pas singulier que tu arrives exprès de « l'Amérique pour être mon compagnon de boulet en Europe, « pour montrer la liberté et la servitude, le vice et la vertu, accou« plés au même joug ? Voilà, mon cher Iroquois, ce que c'est que la « société. N'est-ce pas une très-belle chose ? mais prends courage « et ne t'étonne de rien : qui sait si un jour je ne serai point assis « sur un trône ? Ne t'alarme pas trop d'être appareillé avec un cri-

« minel au char de la vie : la journée est courte, et la mort viendra vite nous dételer. »

« Je n'ai jamais été si étonné qu'en entendant parler cet homme. il y avait dans son insouciance une espèce d'horrible raison qui me confondait. Quelle est, dis-je en moi-même, cette étrange nation, où les insensés semblent avoir étudié la sagesse, où les scélérats supportent la douleur comme ils goûteraient le plaisir? Honfroy m'engagea à lui ouvrir mon cœur : il me fit sentir qu'il y avait lâcheté à se laisser vaincre du chagrin. Ce malheureux me persuada : je consentis à vivre, et j'engageai les autres chefs à suivre mon exemple.

« Le soir, après le travail, mes compagnons s'assemblaient autour de moi, et me demandaient des histoires de mon pays. Je leur disais comment nous poursuivions les élans dans nos forêts, comment nous nous plaisions à errer dans la solitude avec nos femmes et nos enfants. A ces peintures de la liberté, je voyais des pleurs couler sur toutes les mains enchaînées. Les galériens me racontaient à leur tour les diverses causes du châtiment qu'ils éprouvaient. Il m'arriva à ce sujet une chose bizarre : je m'imaginai que ces malfaiteurs devaient être les véritables honnêtes gens de la société, puisqu'ils me semblaient punis pour des choses que nous faisons tous les jours sans crime dans nos bois.

« Cependant notre vêtement et notre langage excitaient la curiosité. Les premiers guerriers et les principales matrones nous venaient voir : lorsque nous étions au travail, ils nous apportaient des fruits et nous les donnaient en retirant la main. Le chef des esclaves nous montrait pour quelque argent; l'homme était offert en spectacle à l'homme.

« Nous n'étions pas sans consolations. Le Grand-Chef de la prière du village [1] nous visitait. Ce digne pasteur, qui me rappelait le père Aubry, nous amenait quelquefois ses parents.

« Chactas, me disait-il, voilà ma mère ! figure-toi que c'est la « femme qui t'a nourri et qui t'a porté dans la peau d'ours, « comme nous l'apprennent nos missionnaires. » A ce souvenir de ma famille et des coutumes de mon pays, mon cœur était noyé d'amertume et de plaisir. Ce prêtre charitable nous laissait tou-

[1] L'évêque de Marseille.

jours en nous quittant des pleurs pour effacer les maux de la veille, des espérances pour nous conduire à travers les maux du lendemain.

Le chef de la hutte des chaînes, dans la vue de prolonger notre existence, utile à ses intérêts, nous permettait quelquefois de nous promener avec lui au bord de la mer.

Un soir j'errais ainsi sur les grèves : mes yeux, parcourant l'étendue des flots, tâchaient de découvrir dans le lointain les côtes de ma patrie. Je me figurais que ces flots avaient baigné les rives américaines. Dans l'illusion de ma douleur, la mer me semblait murmurer des plaintes comme celles des arbres de mes forêts ; alors je lui racontais mon malheur, afin qu'elle le redît à son tour aux tombeaux de mes pères.

« Le gardien, occupé avec d'autres guerriers, oublia de me ramener à mes chaînes. Des millions d'étoiles percèrent la voûte céleste, et la lune s'avança dans le firmament. Je découvris à sa lumière un vieillard assis sur un rocher. Les flots calmés expiraient aux pieds de ce vieillard, comme aux pieds de leur maître. Je le pris pour Michabou, Génie des eaux : je m'allais retirer, lorsqu'un soupir apporté à mon oreille m'apprit que le dieu était un homme.

« Cet homme de son côté m'aperçut : la vue de mon vêtement natchez lui fit faire un mouvement de surprise et de frayeur : « Que vois-je ! s'écria-t-il, l'ombre d'un Sauvage des Florides ? Qui es-tu? Viens-tu chercher Lopez? » — « Lopez ! » répétai-je en poussant un cri. Je m'approche du père d'Atala ; je crois le reconnaître. Il me regarde avec le même étonnement, la même hésitation ; il me tend à demi les bras ; il me parle de nouveau. C'est sa voix ! sa voix même ! Erreur ou vérité, je me précipite dans les bras de mon vieil ami, je le serre sur mon cœur ; je baigne son visage de mes larmes. Lopez, hors de lui, doutait encore de la réalité. « Je suis Chactas, lui disais-je, Chactas, ce jeune Natchez que « vous comblâtes de vos bienfaits à Saint-Augustin, et qui vous « quitta avec tant d'ingratitude ! » A ces derniers mots, je fus obligé de soutenir le vieillard prêt à s'évanouir ; et pourtant il me pressait encore de ses mains devenues tremblantes par l'âge et par le chagrin.

« L'effusion de ces premiers transports passée, après avoir ra-

nimé mon ancien hôte, je lui dis : « Lopez, quels semblables et « funestes Génies président à nos destinées? quelle infortune t'a- « mène comme moi sur ces bords? que tu es malheureux dans « tes enfants! Pourras-tu croire que j'ai creusé le tombeau de ta « fille, de ta fille qui devait être mon épouse? »

— « Que me dis-tu? » répondit le vieillard.

— « J'ai aimé Atala, m'écriai-je, la fille de cette Floridienne « que tu as aimée. » Ici ma voix étouffée dans mes larmes s'éteignit. Mille souvenirs m'accablèrent : c'étaient la patrie, l'amour, la liberté, les déserts perdus !

« Lopez, qui me comprenait à peine, me pria de m'expliquer. Je lui fis succinctement le récit de mes aventures. Il en fut touché, il admira et pleura cette fille qu'il n'avait point connue ! Il s'étendit en longs regrets sur le bonheur que nous eussions pu goûter réunis dans une cabane, au fond de quelque solitude.

« Mais, mon fils, ajouta-t-il, la volonté de Dieu s'est opposée à « nos desseins; c'est à nous de nous soumettre. A peine m'aviez- « vous quitté à Saint-Augustin que des méchants m'accusèrent : des « colons puissants à qui j'avais enlevé quelques Indiens esclaves « en les rachetant à un prix élevé, se joignirent à mes ennemis. « Le gouverneur, qui était au nombre de ces derniers, nous fit « saisir, moi et ma sœur : on nous transporta à Mexico, où nous « comparûmes au Tribunal de l'Inquisition. Nous fûmes acquit- « tés, mais après plusieurs années de prison, durant lesquelles « ma sœur mourut. On me permit alors de retourner à Saint-Au- « gustin. Mes biens avaient été vendus. J'attendis quelque temps « dans l'espoir d'obtenir justice : l'iniquité prévalut. Je me déci- « dai à abandonner cette terre de persécution.

« Je m'embarquai pour les vieilles Espagnes : comme je met- « tais le pied au rivage, j'appris que mes ennemis, redoutant mes « plaintes, avaient obtenu contre moi un ordre d'exil. Je remon- « tai sur le vaisseau, et je me réfugiai dans la Provence. Le prélat « de Marseille m'accueillit avec bonté : ses secours ont soutenu « ma vie. J'ai fait autrefois la charité, et maintenant je suis nourri « du pain des pauvres. Mais j'approche du moment de la déli- « vrance éternelle, et Dieu, j'espère, me fera part de son fro- « ment. »

« Comme Lopez finissait de parler, le guerrier qui surveillait

ma servitude revint, et m'ordonna de le suivre. Le Sachem espagnol me voulut accompagner, mais son habit n'était pas celui d'un possesseur de grandes cabanes, et le guide repoussa l'indigent étranger. « Rocher insensible, m'écriai-je, les Esprits vengeurs « de l'hospitalité violée vous frapperont pour votre dureté. Ce Sa- « chem est un suppliant comme moi parmi votre peuple ; il y a « plus : c'est un vieillard et un infortuné. Ce n'est pas ainsi que « je vous traiterais, si vous veniez dans le pays des chevreuils : je « vous présenterais le calumet de paix ; je fumerais avec vous, je « vous offrirais une peau d'ours et du maïs : le Grand-Esprit veut « que l'on traite de la sorte les étrangers. »

« A ces paroles, le guerrier des cités se prit à rire : j'aurais tiré de ce méchant une vengeance soudaine, mais songeant que j'exposais Lopez, j'apaisai le bouillonnement de mon cœur. Lopez à son tour, dans la crainte de m'attirer quelque mauvais traitement, s'éloigna, promettant de me venir voir. Je regagnai la natte du malheur, sur laquelle sont assis presque tous les hommes.

« Lopez et le Grand-Chef de la prière accoururent le lendemain : je formai avec eux et mes compagnons sauvages une petite société libre et vertueuse au milieu de la servitude et du vice, comme ces cocotiers chargés de fruits et de lait, qui croissent ensemble sur un écueil aride, au milieu des flots mexicains. Les autres esclaves assistaient à nos discours : plusieurs commencèrent à régler leurs âmes qu'ils avaient laissées jusqu'alors dans un affreux abandon. Bientôt, par la patience, par la confession de nos erreurs, par la puissance des prières, nous enchantâmes nos fers. C'est de cette façon, me disait le ministre des chrétiens, que d'anciens esclaves avaient racheté autrefois leur liberté, en répétant à leurs maîtres les compositions d'un homme divin, et des chants aimés du ciel.

Du village où nous étions, on nous transporta à un autre village [1], où nous fûmes employés aux travaux d'un port : on nous ramena ensuite à notre première demeure. Le mérite de nos souffrances supportées avec humilité monta vers le Grand-Esprit : celui que vous appelez le Seigneur plaça ce mérite auprès de nos fautes ; ainsi me l'a conté le prêtre instruit des choses merveilleuses. Comme une veuve indienne, pleine d'équité, met dans ses balances

[1] Toulon.

le reste des richesses de son époux et l'objet offert en échange par l'Européen : elle égalise les deux poids dans toute la sincérité de son cœur, ne voulant ni nuire à ses enfants, ni à l'étranger qui se confie en elle ; de même le Juge Suprême pesa l'offense et la réparation : celle-ci l'emporta aux yeux de sa miséricorde. Dans ce moment même je vis venir Lopez, tenant un collier [1] qu'il me montrait de loin, en criant : « Vous êtes libre ! » Je m'empresse de déployer le collier ; il était marqué du sceau d'Ononthio-Frontenac, chef du Canada avant Ononthio-Denonville. Les premières branches du collier s'exprimaient ainsi :

« Le Soleil [2] de la grande nation des Français a désapprouvé la « conduite d'Ononthio-Denonville. Le Chef de tous les chefs a su « que son fils Chactas, qui lui avait renvoyé plusieurs de ses enfants « dans le Canada, était retenu dans la hutte de l'esclavage. Onon- « thio-Denonville est rappelé. Moi, ton père Ononthio-Frontenac, « je retourne au Canada ; je t'y ramènerai avec tes compagnons. « Hâte-toi de venir me trouver au grand village, où je t'attends « pour te présenter au Soleil. Essuie les pleurs de tes yeux ; le ca- « lumet de paix ne sera plus violé, et la natte du sang sera lavée « avec l'eau du fleuve. »

« Je fis à haute voix l'explication du collier aux chefs sauvages ; à l'instant même un guerrier détacha nos fers. Aussitôt que nous sentîmes nos pieds dégagés des entraves, nous présentâmes en sacrifice au Grand-Esprit un pain de tabac, que nous jetâmes dans la mer, après avoir coupé l'offrande en douze parties.

« Le chef de la prière nous donna l'hospitalité, et nous reçûmes, avec de l'or, des vêtements nouveaux, faits à la façon de notre pays.

« Dès que l'Esprit du jour eut attelé le soleil à son traîneau de flamme, on nous conduisit à la hutte roulante [3] qui nous devait emporter : Lopez et le chef de la Prière nous accompagnaient. Longtemps, à la porte de la cabane mobile, je tins serré contre mon cœur le père d'Atala : je lui disais :

« Lopez ! faut-il que je vous quitte encore, que je vous quitte « lorsque vous êtes malheureux ? Suivez votre fils : venez parmi « vos Indiens planter votre bienfaisante vie, dans le sol de ma ca-

[1] Une lettre. — [2] Louis XIV. — [3] Carrosse.

« bane. Là, vous ne serez point méprisé parce que vous êtes pau-
« vre : je chasserai pour votre repas, vous serez honoré comme
« un Génie. Si mes prières trouvent votre cœur fermé, si vous
« craignez de vous exposer aux fatigues d'un long voyage, je reste-
« rai avec vous : j'apprendrai les arts des Blancs, je vous mettrai par
« mon travail au-dessus de l'indigence. Qui vous fermera les yeux?
« qui cueillera le dernier jour de votre vieillesse? Souffrez que la
« main d'un fils vous présente au moins la coupe de la mort : d'au-
« tres l'agiteraient peut-être, et vous la feraient boire troublée. »

— « Sage et indulgent Lopez, vous me répondîtes : Vous n'avez
« jamais été ingrat envers moi; quand vous me quittâtes à Saint-
« Augustin, vous suiviez le penchant naturel à tous les hommes;
« loin de vous rien reprocher, je vous admirai. Dans ce moment
« vous seriez coupable en demeurant sur ces bords : Dieu a enri-
« chi votre âme des plus beaux dons de l'adversité; vous devez ces
« richesses à votre patrie. Que si je refuse de vous suivre, ne
« croyez pas que ce soit faute de vous aimer; mais je serais un
« trop vieux voyageur. Il faut que chacun accomplisse les ordres
« de la Providence : vous dormirez auprès des os de vos pères;
« moi je dois mourir ici. La charité partagera ma dépouille; les
« enfants de l'étranger viendront jouer autour de ma tombe, et
« l'effaceront sous leurs pas. Aucune épouse, aucun fils, aucune
« sœur, aucune mère ne s'arrêtera à ma pierre funèbre visitée
« seulement du malheureux, et sur laquelle passera le sentier du
« pèlerin. »

« Et Lopez m'inondait de ses larmes, comme un jardinier arrose l'arbrisseau qu'il a planté. Le chef de la Prière voulant prévenir une plus longue faiblesse, nous cria : « A quoi pensez-vous? où est « donc votre courage? » Il me jette dans la hutte roulante, en ferme brusquement la porte, et fait un geste de la main. A ce signal le guide du traîneau pousse ses coursiers qui s'agitaient dans leurs traits et blanchissaient le frein d'écume : frappant de leurs seize pieds d'airain le pavé sonore, ils partent suivis des quatre ailes bruyantes de la cabane mobile, qui roulent avec des étincelles de feu. Les édifices fuient des deux côtés; nous franchissons des portes qui s'ébranlent à notre passage, et bientôt le traîneau, lancé dans une longue carrière, glisse comme une pirogue sur la surface unie d'un fleuve.

# LIVRE SIXIÈME

« La force de mon âme resta longtemps abattue par la tendresse de mes adieux à Lopez. Le Génie de la renommée nous a devancés : durant tout le voyage, nous reçûmes l'hospitalité dans des huttes que le Soleil avait fait préparer pour nous. Notre simplicité en conclut que ces hommes que nous voyions étaient les esclaves du Soleil, que ces champs cultivés que nous traversions étaient des pays conquis, labourés par les vaincus pour les vainqueurs ; vainqueurs qui, sans doute, fumaient tranquillement sur leur natte, et que nous allions trouver au grand village. Cette idée nous donna un mépris profond pour les peuples qui nous environnaient ; nous brûlions d'arriver à la résidence des vrais Français, ou des guerriers libres.

« Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village [1] : les chemins [2] étaient sales et étroits ; nous remarquâmes des huttes de commerce [3] et des troupeaux de serfs comme dans le reste de la France. On nous conduisit chez notre père Ononthio-Frontenac. La cabane était pleine de guerriers qu'Ononthio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village [4], où nous allumerions le feu du Conseil avec le Chef des chefs. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

« Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du Sauvage, lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte [5] du Chef des

[1] Paris. — [2] Les rues. — [3] Des boutiques. — [4] Versailles. — [5] Château de Versailles.

chefs, en moins de temps qu'un Sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, n'en met à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

« A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Ononthio : « Où est donc la nation des guerriers libres ? » Nous trouvâmes le Soleil [1] assis comme un Génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône, et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand-Chef en disant :

« Sire, les sujets de Votre Majesté..... »

« Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations, et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux ; » et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier Sachem :

« Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jus-« qu'au milieu de la terre ! Ononthio vient de prononcer une « parole qu'un Génie ennemi lui aura sans doute inspirée : mais « toi qu'Athaënsic [2] n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour « te persuader que nous soyons tes esclaves. »

« A ces paroles qui sortaient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours :

« Chef des chefs, tu nous as retenus dans la hutte de la servitude « par la plus indigne trahison. Si tu étais venu chanter la chanson « de paix chez nos vieillards, nous aurions respecté en toi les « Manitous vengeurs des traités. Cependant la grandeur de notre « âme veut que nous t'excusions, car le souverain Esprit ôte et « donne la raison comme il lui plaît, et il n'y a rien de plus in-« sensé et de plus misérable qu'un homme abandonné à lui-« même. Enterrons donc la hache dont le manche est teint de « sang. Éclaircissons la chaîne d'amitié, et puisse notre union « durer autant que la terre et le soleil ! J'ai dit. »

« En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil ; mais sans doute quelque Génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son

[1] Louis XIV. — [2] La Vengeance.

front : on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.

« Là, nous fûmes entourés d'une foule curieuse : les jeunes hommes surtout nous souriaient avec complaisance ; plusieurs me serrèrent secrètement la main.

« Trois héros s'approchèrent de nous : le premier paraissait rassasié de jours, et cependant on l'aurait pris pour l'immortel vieillard des foudres, tant il traînait après lui de grandeur. A peine pouvait-on soutenir l'éclat de ses regards : l'âme brillante, ingénieuse et guerrière de la France respirait tout entière dans cet homme.

« Le second cachait, sous des sourcils épais et un air indécis, une expression extraordinaire de vertu et de courage ; on sentait qu'il pouvait être le rival du premier héros, et le frein de sa fortune.

« Le troisième guerrier, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait la modération sur ses lèvres et la sagesse sur son front. Sa physionomie était fine, son œil observateur, sa parole tranquille. Le premier de ces guerriers achevait ses jours de gloire dans une superbe cabane, parmi les bois et les eaux jaillissantes, avec neuf vierges célestes qu'on nomme les Muses ; le second ne quittait le grand village que pour habiter les camps ; le troisième vivait retiré dans un petit héritage non loin d'un temple où il se promenait souvent autour des tombeaux.

« J'invitai ces trois enfants des batailles à venir chanter au milieu du sang notre chanson de guerre ; l'aîné des fils d'Areskoui [1] sourit, le second s'éloigna, le troisième fit un mouvement d'horreur [2].

« Ononthio me fit observer plus loin des guerriers qui causaient ensemble avec chaleur. « Voilà, me dit-il, trois hommes que la « France peut opposer à l'Europe combinée. Quel feu dans le « plus jeune des trois ! quelle impétuosité dans sa parole ! Il s'ef- « force de convaincre ce Sachem inflexible qui l'écoute, qu'on « doit faire servir les galères de la mer intérieure sur les flots de « l'Océan. Ce fils illustre d'un père encore plus fameux fait sou- « rire le troisième guerrier qui veut ne pas décider entre les deux

[1] Génie de la guerre. — [2] Condé, Turenne et Catinat.

« autres, et s'excuse en disant qu'il ignore les art de Michabou [1], « il ne tient que d'Areskoui le secret des ceintures inexpugnables « dont il environne les cités [2]. »

« Dans ce moment un jeune héros s'avança vers le guerrier au regard sévère [3] ; il lui présenta un collier [4] de suppliant. Le fils altier de la montagne jeta les yeux sur le collier, et le rendit durement au héros, avec les paroles du refus. Le jeune homme rougit et sortit, en jetant sur la cabane un regard qui me fit frémir, car il me sembla qu'il avait imploré le génie des vengeances [5].

« Je fus distrait de ces pensées par un grand bruit qui se fit à une porte. Entrent aussitôt deux guerriers qui se tenaient en riant sous le bras. Leur taille arrondie annonçait les fils heureux de la joie ; leurs pas étaient un peu chancelants ; leur haleine était encore parfumée des esprits du plus excellent jus du feu [6]. Leurs vêtements flottaient négligés comme au sortir d'un long festin ; leur visage était tout empreint des poudres chères au conseil des Sachems [7]. Je ne sais quoi de brave, de populaire, de spirituel, d'insouciant, de libéral jusqu'à la prodigalité, était répandu sur leur personne ; ils avaient l'air de ne rien voir avec un cœur ennemi, de se divertir des hommes, de penser peu aux Dieux, et de rire de la mort. On les eût pris pour des jumeaux qu'Areskoui [8] aurait eus d'une mortelle après la victoire, ou pour les fils illégitimes de quelque Roi fameux ; ils mêlaient à la noblesse des hautes destinées de leur père, ce que l'amour et une plus humble condition ont de gracieux et de fortuné [9].

« A peine ces enfants joufflus des vendanges avaient-ils posé un pied mal assuré dans la cabane, que deux autres guerriers coururent se joindre à eux. Un de ces derniers avait reçu en naissant un coup fatal de la main d'un Génie, mais c'était l'enfant des bons succès [10] ; l'autre ressemblait parfaitement à un Génie sauveur [11]. Je l'avais vu arrêter par le bras le jeune homme qui était sorti de la grande cabane après le refus du guerrier hautain [12].

[1] Génie des eaux. — [2] Seignelay, fils de Colbert, Louvois et Vauban. — [3] Louvois. — [4] Un placet, une lettre. — [5] Le prince Eugène. — [6] Du vin. — [7] Du tabac. — [8] Génie de la guerre. — [9] Les deux Vendômes, petits-fils de Henri IV, par Gabrielle. — [10] Luxembourg. — [11] Villars. — [12] Louvois refusa un régiment au prince Eugène, et celui-ci passa au service de l'empereur.

« Ainsi réunis, ces quatre guerriers allaient parcourant la hutte, réjouissant les cœurs par leurs agréables propos : ils ne dédaignèrent pas de causer avec un Sauvage. Les deux frères me demandèrent si les banquets étaient longs et excellents dans mes forêts, et si l'on sommeillait beaucoup d'heures sur la peau d'ours. Je tâchai de faire honneur à mes bois, et de mettre dans ma réponse une gaieté qui respirait sur les lèvres de ces hommes. Un esprit me favorisa, car ils parurent contents, et me voulurent montrer eux-mêmes la somptuosité de la hutte du Soleil.

« Nous parcourûmes d'immenses galeries dont les voûtes étaient habitées par des Génies, et dont les murs étaient couverts d'or, d'eau glacée [1], et de merveilleuses peintures. Les guerriers blancs désirèrent savoir ce que je pensais de ces raretés.

« Mes hôtes, répondis-je, je vous dirai la vérité, telle que les « Manitous me l'inspirent, dans toute la droiture de mon cœur : « vous me semblez très à plaindre et fort misérables ; jamais je « n'ai tant regretté la cabane de mon père Outalissi, ce guerrier « honoré des nations comme un Génie. Ce palais dont vous vous « enorgueillissez a-t-il été bâti par l'ordre des Esprits? N'a-t-il « coûté ni sueurs ni larmes? Ses fondements sont-ils jetés dans la « sagesse, seul terrain solide? Il faut une vertu magnifique pour « oser habiter la magnificence de ces lieux : le vice serait hideux « sous ces dômes. A la pesanteur de l'air que je respire, à je ne « sais quoi de glacé dans cet air, à quelque chose de sinistre et « de mortel que j'aperçois sous le voile des sourires, il me semble « que cette hutte est la hutte de l'esclavage, des soucis, de l'ingratitude et de la mort. N'entendez-vous pas une voix douloureuse « qui sort de ces murs, comme s'ils étaient l'écho où se viennent « répéter les soupirs des peuples? Ah! qu'il serait grand ici le « bruit des pleurs, si jamais il commençait à se faire entendre! « Un tel édifice tombé ne serait point rebâti, tandis que ma hutte « se peut relever plus belle en moins d'une journée. Qui sait si « les colonnes de mes chênes ne verdiront point encore à la porte « de ma cabane, lorsque les piliers de marbre de ce palais seront « prosternés dans la poudre ! »

« C'est ainsi, ô René ! qu'un ignorant Sauvage de la Nouvelle-

[1] Des glaces.

France devisait avec les plus grands hommes de ta vieille patrie, sous le règne du plus grand Roi, au milieu des pompes de Versailles. Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes.

« Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte, je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissant au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des Esprits célestes, des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erraient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie, tout ce spectacle enfin saisit fortement mon âme. Je commençai à entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe du désert.

« Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un Génie à la surface des bassins. Ces Génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents, les autres sonnaient des conques recourbées ; ceux-ci étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi ; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

« Nous abandonnâmes enfin la hutte des Rois, et la nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

« Lorsque les dons du sommeil eurent réparé mes forces, Ononthio me tint ce discours : « Chactas, fils d'Outalissi, vous vous « plaignez que vous n'avez point encore vu les guerriers libres, et « vous me demandez sans cesse où ils sont : je vous les veux faire « connaître. Un esclave va vous conduire aux cabanes où s'assem- « blent diverses espèces de Sachems : allez et instruisez-vous, car « on apprend beaucoup par l'étude des mœurs étrangères. Un « homme qui n'est point sorti de son pays ne connaît pas la moi- « tié de la vie. Quant aux autres chefs, vos compagnons, comme « ils n'entendent pas la langue de la terre des chairs blanches, ils

« préféreront sans doute rester sur la natte, à fumer leur calumet « et à parler de leur pays. »

« Il dit. Plein de joie, je sors avec mon guide : comme un aigle qui demande sa pâture, je m'élance plein de la faim de la sagesse. Nous arrivons à une cabane [1] où étaient assemblés des hommes vénérables.

« J'entrai avec un profond respect dans le conseil, et je fus d'autant plus satisfait, qu'on ne parut faire aucune attention à moi. Je remerciai les Génies, et je me dis : « Voici enfin la nation française. C'est comme nos Sachems ! » Je pris une pipe consacrée à la paix, et je m'apprêtai à répondre à ce qu'on allait sans doute me demander touchant les mœurs, les usages et les lois des chairs rouges. Je prêtai attentivement l'oreille, et je promis le sacrifice d'un ours à Michabou [2], s'il voulait m'envoyer la prudence pour faire honneur à mon pays.

« Par le Grand-Lièvre [3], ô mon fils ! je fus dans la dernière confusion, quand je m'aperçus que je n'entendais pas un mot de ce que disaient les divins Sachems. Je m'en pris d'abord à quelque Manitou, ennemi de ma gloire et de mes forêts : je m'allais retirer plein de honte, lorsque l'un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : « Cet homme est rouge, non par nature, car « il a la peau blanche comme l'Européen. » Un autre soutint que la nature m'avait donné une peau rouge ; un troisième fut d'avis de m'adresser des questions ; mais un quatrième s'y opposa, disant que, d'après la conformation extérieure de ma tête, il était impossible que je comprisse ce qu'on me demanderait.

« Pensant, dans la simplicité de mon cœur, que les Sachems se divertissaient, je me pris à rire. « Voyez, » s'écria celui qui avait énoncé la dernière opinion, « je vous l'avais dit ! Je serais assez « porté à croire, à en juger par ses longues oreilles, que le Cana- « dien est l'espèce mitoyenne entre l'homme et le singe. » Ici s'éleva une dispute violente sur la forme de mes oreilles. « Mais « voyons, » dit enfin un des vieillards qui avait l'air plus réfléchi que les autres : « il ne se faut pas laisser aller à des préven- « tions. »

« Alors le Sachem s'approcha de moi avec des précautions qu'il

[1] Le Louvre. — [2] Génie des eaux. — [3] Divinité souveraine des chasseurs.

crut nécessaires, et me dit : « Mon ami, qu'avez-vous trouvé de « mieux dans ce pays-ci ? »

« Charmé de comprendre enfin quelque chose à tous ces discours, je répondis : « Sachem, on voit bien à votre âge que les « Génies vous ont accordé une grande sagesse : les mots qui vien- « nent de sortir de votre bouche prouvent que je ne me suis pas « trompé. Je n'ai pas encore acquis beaucoup d'expérience, et je « pourrais être un de vos fils : quand je quittai les rives du Mes- « chacebé, les magnolias avaient fleuri dix-sept fois, et il y a dix « neiges que je pleure la hutte de ma mère. Cependant, tout igno- « rant que je suis, je vous dirai la vérité. Jusqu'à présent je n'ai « point encore vu votre nation, ainsi je ne saurais vous parler des « guerriers libres ; mais voici ce que j'ai trouvé de mieux parmi « vos esclaves : les huttes de commerce [1] où l'on expose la chair « des victimes, me semblent bien entendues et parfaitement « utiles. »

« A cette réponse, un rire qui ne finissait point bouleversa l'assemblée : mon conducteur me fit sortir, priant les Sachems d'excuser la stupidité d'un Sauvage. Comme je traversais la hutte, j'entendis argumenter sur mes ongles, et ordonner de noter aux colliers [2] ce conseil, comme un des meilleurs de la lune dans laquelle on était alors.

« De cette assemblée, nous nous rendîmes à celle des Sachems appelés juges. J'étais triste, en songeant à mon aventure, et je rougissais de n'avoir pas plus d'esprit. Arrivé dans une île [3] au milieu du grand village, je traversai des huttes obscures et désertes, et je parvins au lieu [4] où résidait le conseil. De vénérables Sachems, vêtus de longues robes rouges et noires, écoutaient un orateur qui parlait d'une voix claire et perçante : « Voici, dis-je intérieure- « ment, les vrais Sachems ; les autres, je le vois à présent, ne sont « que des sorciers et des jongleurs. »

« Je me plaçai dans le rang des spectateurs avec mon guide, et « m'adressant à mon voisin : « Vaillant fils de la France, lui dis- « je, cet orateur à la voix de cigale parle sans doute pour ou contre

[1] Boutiques de charcutier et de boucher. Les Sauvages amenés à Paris, sous Louis XIV, ne furent frappés que de l'étal des viandes de boucherie. — [2] Registres, livres, contrats, lettres, en général toute sorte d'écrits. — [3] La Cité. — [4] Le Palais de Justice.

« la guerre, ce fléau des peuples? Quelle est, je te supplie de me « le dire, l'injustice dont il se plaint avec tant de véhémence? »

« L'étranger, me regardant avec un sourire, me répondit : « Mon cher Sauvage, il s'agit bien de la guerre ici! De la guerre, « oui, à ce misérable que tu vois, et qui sera sans doute étranglé « pour avoir eu la faiblesse de confesser dans les tourments un « crime dont il n'y a d'autre preuve que l'aveu arraché à ses dou-« leurs ! »

« Je conjurai mon conducteur de me ramener à la hutte d'Ononthio, puisqu'on s'amusait partout de ma simplicité.

« Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsqu'en passant devant la cabane des Prières [1], nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avait dans cette cabane une fête de la Mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y pénétrâmes par une ouverture secrète. On se taisait alors pour écouter un Génie dont le souffle animait des trompettes d'airain [2] : ce Génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice enveloppées d'étoffes noires, auraient versé à leurs pieds une obscurité impénétrable, si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordaient des chefs de la Prière [3], s'élevait le simulacre d'un cercueil. L'autel et les statues des hommes protecteurs de la patrie, se cachaient pareillement sous des crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du Soleil contenaient de plus puissant et de plus beau, était rangé en silence dans les bancs de la nef.

« Tous les regards étaient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout, dans une galerie suspendue [4], les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtait à commencer un discours : il semblait perdu dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent, sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même du Grand-Esprit [5]. Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendais parfaitement le chef de la Prière ! Il me semblait parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimait étaient naturels à mon cœur !

« Je m'aurais voulu jeter aux pieds de ce sacrificateur, pour le

[1] Une église. — [2] L'orgue. — [3] Les prêtres. — [4] La chaire. — [5] Bossuet

prier de parler un jour sur ma tombe, afin de réjouir mon esprit dans la contrée des âmes ; mais lorsque je vins à songer à mon peu de vertu, je n'osai demander une telle faveur : le murmure du vent et du torrent est la seule éloquence qui convient au monument d'un Sauvage.

« Je ne sortis point de la cabane de la Prière sans avoir invoqué le Dieu de la fille de Lopez. Revenu chez Ononthio, je lui fis part des fruits de ma journée ; je lui racontai surtout les paroles de l'orateur de la Mort. Il me répondit :

« Chactas, connais la nature humaine : ce grand homme qui « t'a enchanté n'a pu se défendre d'être importuné d'une autre « renommée que la sienne : pour quelques mots mal interprétés, « il partage maintenant la cour et la ville, et persécute un ami [1].

« Tu verras bien d'autres contradictions parmi nous. Mais tu ne « serais pas aussi sage que ton père, fils d'Outalissi, si tu nous ju- « geais d'après ces faiblesses. »

« Ainsi me parlait Ononthio qui avait vécu bien des neiges [2]. Les choses qu'il venait de me dire m'occupèrent dans le silence de ma nuit. Aussitôt que la mère du jour, la fraîche Aurore, eut monté sur l'horizon avec le jeune Soleil, son fils, suspendu à ses épaules dans des langes de pourpre, nous secouâmes de nos paupières les vapeurs du sommeil. Par ordre d'Ononthio, nous jetâmes autour de nous nos plus beaux manteaux de castors, nous couvrîmes nos pieds de mocassines merveilleusement brodées, et nous ombrageâmes de plumes nos cheveux relevés avec art : nous devions accompagner notre hôte à la fête que le Grand-Chef préparait dans des bois, non loin des bords de la Seine.

« Vers l'heure où l'Indienne chasse avec un rameau les mouches qui bourdonnent autour du berceau de son fils, nous partons ; nous arrivons bientôt au séjour des Manitous et des Génies [3]. Ononthio nous place sur une estrade élevée.

« Le Chef des chefs paraît couvert de pierreries : il était monté sur un cheval plus blanc qu'un rayon de la lune, et plus léger que le vent. Il passe sous des portiques semblables à ceux de nos forêts : cent héros l'accompagnent vêtus comme les anciens guerriers de la France.

[1] Fénelon. — [2] Années. — [3] Fêtes de Louis XIV.

« Une barrière tombe : les héros s'avancent; un char immense et tout d'or les suit. Quatre Siècles, quatre Saisons, les Heures du jour et de la nuit, marchent à côté de ce char. On se livre des combats qui nous ravissent.

« La nuit enveloppe le ciel ; les courses cessent, mille flambeaux s'allument dans les bosquets. Tout à coup une montagne brillante de clarté s'élève du fond d'un antre obscur; un Génie et sa compagne sont debout sur la cime : ils en descendent et couvrent des raretés de la terre et de l'onde une table de cristal. Des femmes éblouissantes de beauté viennent s'asseoir au banquet, et sont servies par des Nymphes et des Amours.

« Un amphithéâtre sort du sein de la terre, et étale sur ses gradins des chœurs harmonieux qui font retentir mille instruments. A un signal la scène s'évanouit ; quatre riches cabanes, chargées des dons du commerce et des arts, remplacent les premiers prodiges. Onontbio me fait observer les personnages qui distribuent les présents de la munificence royale.

« Voyez-vous, me dit-il, cette femme si belle, mais d'un port « un peu altier [1], qui préside à l'une des quatre cabanes avec le « fils d'un Roi ? Un nuage est sur son front : c'est un astre qui se « retire devant cette autre beauté [2], au regard plus doux mais plein « d'art, qui tient la seconde cabane avec ce jeune prince. Si le « Grand-Chef avait voulu être heureux parmi les femmes, il n'eût « écouté ni l'une ni l'autre de ces beautés, et l'âme la plus tendre [3] « ne se consumerait pas aujourd'hui dans une solitude chré- « tienne. »

« Tandis que j'écoutais ces paroles, je remarquai plusieurs autres femmes que je désignai à Onontbio. Il me répondit :

« Les Grâces mêmes ont arrangé les colliers [4] que cette matrone « envoie à sa fille chérie : quant à ces trois autres fleurs qui ba- « lancent ensemble leurs tiges, l'une se plaît au bord des ruis- « seaux [5], l'autre aime à parer le sein des princesses infortunées [6], « et la troisième offre ses parfums à l'amitié [7]. Voilà plus loin « deux palmiers illustres par leur race, mais ils n'ont pas la grâce

[1] Madame de Montespan. — [2] Madame de Maintenon — [3] Madame de La Vallière. — [4] Lettres de Madame de Sévigné. — [5] Madame Deshoulières. — [6] Madame de Lafayette. — [7] Madame Lambert.

« des trois fleurs, et ne sont ornés que de colliers politiques [1]. « Chactas, quand ce talent dans les femmes se trouve réuni au « génie dans les hommes, c'est ce qui établit la supériorité d'un « peuple. Trois fois favorisées du ciel les nations où la muse « prend soin d'aplanir les sentiers de la vie, les nations chez les- « quelles règne assez d'urbanité pour adoucir les mœurs, pas assez « pour les corrompre ! »

« Durant ce discours, la voix de deux hommes se fit entendre derrière nous. Le plus jeune disait au plus âgé : « Je ne m'étonne « pas que vous soyez surpris de cette institution de la Chambre « ardente : nous sommes, en tous genres, au temps des choses « extraordinaires. Si l'on pouvait parler du *masque de fer*... » Ici la voix du guerrier devint sourde comme le bruit d'une eau qui tombe sous des racines, au fond d'une vallée pleine de mousse.

« Je tournai la tête et j'aperçus un guerrier que je reconnus pour étranger à son vêtement : il portait une coiffure de pourpre. Ononthio, qui vit ma surprise, se hâta de me dire : « Fils de la « terre des chasseurs, tu te trouves dans le pays des enchante- « ments. Le guerrier qui nous a interrompus par ses propos, est « lui-même ici une merveille : c'est un roi [2] venu de la ville de « marbre, pour humilier son peuple aux pieds du Soleil des Fran- « çais. »

« A peine Ononthio s'était exprimé de la sorte, que la terreur saisit toute l'assemblée : le Chef des chefs se troubla aux paroles secrètes que lui porta un héraut. Tandis que des cris retentissaient au loin, le silence et l'inquiétude étaient sur toutes les lèvres et sur tous les fronts : un castor, qui a entendu des pas au bord de son lac, suspend les coups dont il battait le ciment de ses digues, et prête au bruit une oreille alarmée. Après quelques moments, les plaintes s'évanouirent, et le calme revint dans la fête. Je demandai à Ononthio la cause de cet accident ; il hésita avant de répondre. Voici quelles furent ses paroles :

« C'est une imprudence causée par une troupe de guerriers, « qui a passé trop près de ce lieu en escortant des bannis. »

« Je répliquai : « Ils ont donc commis des crimes ? A leurs gé-

[1] Mémoires de Mademoiselle de Montpensier et de MADAME, seconde femme du frère de Louis XIV. — [2] Le doge de Gênes.

« missements, je les aurais pris pour des infortunés, plutôt que « pour des hommes haïs du Grand-Esprit à cause de leurs injus- « tices : il y a dans la douleur un accent auquel on ne se peut « tromper. D'ailleurs, ils me semblaient bien nombreux ces « hommes : y aurait-il tant de cœurs amis du mal ? »

« Onontbio repartit : « On compte plusieurs milliers de Fran- « çais ainsi condamnés à l'exil ; on les bannit, parce qu'ils veulent « adorer Dieu à des autels nouvellement élevés [1]. »

— « Ainsi, m'écriai-je, c'est la voix de plusieurs milliers de « Français malheureux que je viens d'entendre au milieu de « cette pompe française : ô nation incompréhensible ! d'une « main vous faites des libations au Manitou des joies, de l'autre « vous arrachez vos frères à leur foyer ! vous les forcez d'aban- « donner, avec toutes sortes de misères, leurs Génies domes- « tiques ! »

— « Chactas ! Chactas ! s'écria vivement Onontbio, on ne parle « point de cela ici. »

« Je me tus ; mais le reste des jeux me parut empoisonné : in-capable de fixer mes pensées sur les mœurs et les lois des Euro-péens, je regrettai amèrement ma cabane et mes déserts.

« Nous nous retrouvâmes avec délices chez Onontbio. Heureux, me disais-je en cédant au sommeil, heureux ceux qui ont un arc, une peau de castor, et un ami !

« Le lendemain, vers la première veille de la nuit, Onontbio me fit monter avec lui sur son traîneau, et nous arrivâmes au por-tique d'une longue cabane [2] qu'inondaient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés à la lueur de feux renfermés dans des verres, nous pénétrons jusqu'à une petite hutte [3] tapissée de pourpre, dont une esclave nous ouvrit la porte.

« A l'instant je découvre une salle où quatre rangs de cabanes, semblables à celle où j'entrais, étaient suspendus aux contours de l'édifice : des femmes d'une grande beauté, des héros à la longue chevelure et chargés de vêtements d'or, brillaient dans les cabanes à la clarté des lustres. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés, ondulaient comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortait de la foule ; de temps

[1] Les protestants. Révocation de l'Édit de Nantes, dragonnades. — [2] Un théâtre. — [3] Une loge.

en temps des voix, des ris plus distincts se faisaient entendre, et quelques fils de l'harmonie, rangés au bas d'un large rideau, exécutaient des airs tristes qu'on n'écoutait pas.

« Tandis que je contemplais ces choses si nouvelles pour moi, tandis qu'Ononthio et ses amis étudiaient dans mes yeux les sensations d'un Sauvage, un sifflement tel que celui des perruches dans nos bois part d'un lieu inconnu : le rideau se replie dans les airs comme le voile de la Nuit, touché par la main du Jour.

« Une cabane soutenue par des colonnes se découvre à mes regards. La musique se tait ; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un Sauvage ; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers ; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quelle fut mon émotion lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était point un véritable chant ; c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits ; plus d'une fois j'avais prêté l'oreille aux brises de la lune, lorsqu'elles réveillent dans les bois les Génies de l'harmonie ; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors.

« Mon saisissement ne fit qu'augmenter à mesure que la scène se déroula. O Atala ! quel tableau de la passion, source de toutes nos infortunes ! Vaincu par mes souvenirs, par la vérité des peintures [1], par la poésie des accents, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand, qu'il troubla la cabane entière.

« Lorsque le rideau retombé eut fait disparaître ces merveilles, la plus jeune habitante [2] d'une hutte voisine de la nôtre me dit : « Mon cher Huron, je suis charmée de toi, et je te veux avoir ce « soir à souper, avec celui que tu appelles ton père. » Ononthio me prit à part, et me raconta que cette femme gracieuse était une célèbre Ikouessen [3], chez laquelle se réunissait la nation française.

[1] Phèdre. — [2] Ninon. — [3] Courtisane.

Ravi de la proposition, je répondis à l'Ikouessen : « Amante du « plaisir, tes lèvres sont trop aimables pour recevoir un refus. « Tu excuseras seulement ma simplicité, parce que je reviens des « grandes forêts. »

« Dans ce moment la toile s'enleva de nouveau. Je fus plus étonné du second spectacle que je ne l'avais peut-être été du premier, mais je le compris moins. Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un Français ; les pleurs sont partout les mêmes, mais les ris diffèrent selon les temps et les pays.

« Les jeux finis, l'Ikouessen s'enveloppa dans un voile, et me forçant, avec la folâtrerie des Amours, à lui donner la main, nous descendîmes les degrés de la hutte, où se pressaient une foule de spectateurs : Ononthio nous suivait. L'Indien ne sait point rougir ; je ne me sentis aucun embarras, et je remarquai qu'on avait l'air d'applaudir à la naïve hauteur de ma contenance.

« Nous montons sur un traîneau au milieu des armes protectrices, des torches flamboyantes, et des cris des esclaves qui faisaient retentir les voûtes du nom pompeux de leurs maîtres. Comme le char de la Nuit, roulent les cabanes mobiles : l'enfant du commerce, retiré dans la paix de ses foyers, entend frémir les vitrages de sa hutte, et sent trembler sous lui la couche nuptiale. Nous arrivons chez la Divinité des plaisirs. S'élançant du traîneau rapide auquel ils étaient suspendus, des esclaves nous en ouvrent les portes : nous descendons sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs. Nous pénétrons dans des cabanes voluptueuses, aux lambris de bois d'ébène gravés en paysages d'or. Partout brûlaient les trésors dérobés [1] aux filles des rochers et des vieux chênes. La véritable nation française (car je l'avais reconnue au premier coup d'œil) était déjà établie aux foyers de l'Ikouessen. Un ton d'égalité, une franchise semblable à celle des Sauvages régnait parmi les guerriers.

« J'adressai ma prière à l'Amour hospitalier, Manitou de cette cabane, et me mêlant à la foule, je me trouvai pour la première fois aussi à l'aise que si j'eusse été dans le conseil des Natchez.

« Les guerriers étaient rassemblés en divers groupes, comme

[1] La cire.

des faisceaux de maïs planté dans le champ des peuples. Chacun enseignait son voisin, et était enseigné par lui : tour à tour les propos étaient graves comme ceux des vieillards, fugitifs comme ceux des jeunes filles. Ces hommes, capables de grandes choses, ne dédaignaient pas les agréables causeries ; ils répandaient au dehors la surabondance de leurs pensées ; ils formaient de discours légers un entretien aimable et varié : dans un atelier européen, des ouvriers aux bras robustes, filent le métal flexible qui réunit les diverses parties de la parure de la beauté ; l'un en aiguise la pointe, l'autre en polit la longueur, un troisième y attache l'anneau qui fixe le nuage transparent sur le sein de la vierge, ou le ruban sur sa tête.

« Abandonné à moi-même, j'errais de groupe en groupe, charmé de ce que j'entendais, car je comprenais toutes les paroles : on ne montrait aucune surprise de ma façon étrangère.

« Tandis que je promenais mes pas à travers la foule, j'aperçus, dans un coin, un homme qui ne conversait avec personne, et qui paraissait profondément occupé. J'allai droit à lui. « Chasseur, « lui dis-je, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils « et un manteau de castor. De quel désert es-tu? car, je le vois « bien, tu viens comme moi d'une forêt. »

Le héros, qui eut l'air de se réveiller, me regarda, et me répondit : « Oui, je viens d'une forêt. »

« Je ne dormirai point sous de riches lambris ;
« Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
« En est-il moins profond et moins plein de délices ?
« Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices. »

« Je l'avais bien deviné, m'écriai-je; ton apparence est simple, « mais tu es excellent. Y a-t-il rien de moins brillant que le cas- « tor, le rossignol et l'abeille? »

« Comme j'achevais de prononcer ces mots, un guerrier au regard pénétrant s'approcha de nous, mettant un doigt sur sa bouche. « Je parie, dit-il, que nos deux Sauvages sont charmés « l'un de l'autre? »

« En même temps, il passa son bras sous le mien, et m'entraîna dans une autre partie de la cabane. « Laissons-nous donc tout seul « cet enfant des bois ? » lui dis-je. — « Oh ! répliqua mon con-

« ducteur, il se suffit à lui-même : il ne parle pas d'ailleurs le langage des hommes, et n'entend que celui des Dieux, des lions, « des hirondelles et des colombes [1]. »

« Nous traversions la foule : un des plus beaux Français que j'aie jamais vus, s'appuyant sur les bras de deux de ses amis, nous accosta. Mon guide lui dit : « Quel chef-d'œuvre vous nous avez « donné ! vous avez vu les transports dans lesquels il a jeté ce « Sauvage. » — « J'avoue, repartit le guerrier, que c'est un des « succès qui m'ont le plus flatté dans ma vie. » — « Et cependant, « dit un de ses amis d'un ton sévère, vous eussiez mieux fait de « ne pas tant céder au goût du siècle, de retrancher votre Aricie, « au risque de perdre cette scène qui a ravi cet Iroquois. »

« Le second ami du guerrier le voulut défendre. Voilà vos fai- « blesses, s'écria le premier, voilà comme vous êtes descendu du « Misanthrope au sac dans lequel vous enveloppez votre Scapin ! » A ce propos j'allais à mon tour m'écrier : « Sont-ce là les hommes « aimés du ciel dont j'ai entendu les chants ? » Mais les trois amis s'éloignèrent [2], et je me retrouvai seul avec mon guide.

« Il me conduisit à l'autre extrémité de la cabane, et me fit asseoir près de lui sur une natte de soie. De là, promenant ses yeux sur la foule tantôt en mouvement, tantôt immobile, il me dit : « Chactas, je te veux faire connaître les caractères des per- « sonnages que tu vois ici ; ils te donneront une idée de ce siècle « et de ma patrie.

« Remarque d'abord ces guerriers qui sont nonchalamment « étendus sur cette demi-couche d'édredon. Ce sont des enfants « des Jeux et des Ris ; ils tiennent l'immortalité de leur naissance, « car bien qu'ils te paraissent déjà vieux, ils sont toujours jeunes « comme les Grâces, leurs mères. Retirés loin du bruit dans un « faubourg paisible, ils passent leurs jours assis à des banquets. « Les tempes ornées de lierre et le front couronné de fleurs, ils « mêlent à des vins parfumés l'eau d'une source que les hommes « nomment Hippocrène et les Dieux Castalie. Toutefois tu te trom- « perais, Chactas, si tu prenais ces hommes pour des efféminés « sans courage. Nul guerrier n'est peut-être moins qu'eux attaché « à la vie ; ils la briseraient avec la même insouciance que les

[1] La Fontaine. — [2] Racine, Molière et Boileau.

« vases fragiles qu'ils s'amusent quelquefois à fracasser dans les « festins. »

« Émerveillé de la fine peinture de mon curieux démonstrateur, je regardais avec intérêt ces hommes [1] qui présentaient un caractère inconnu chez les Sauvages ; mais mon hôte m'arracha à ces réflexions pour me faire observer une espèce d'ermite qui causait avec l'Ikouessen. « Il a été prêtre, me dit-il, il va devenir « roi, et avant qu'il s'ennuie de son second bandeau, il vit ici en « simple jongleur [2]. Quant à cet autre guerrier si vieux, dont les « pieds sont supportés par un coussin de velours, c'est un étran- « ger nouvellement arrivé. Son père conduisit un monarque à « l'échafaud, et mit sur sa tête la couronne qu'il avait abattue [3]. « Richard, plus sage qu'Olivier, a préféré le repos à l'agitation « d'une vie éclatante : rentré dans l'état obscur de ses aïeux, il « n'estime la gloire de son père qu'autant qu'il la compte au nom- « bre de ses plaisirs. »

— « Par Michabou [4], m'écriai-je, voici un étrange mélange ! il « ne manquait ici qu'un Sauvage comme moi. » Mon exclamation fit rire l'observateur des hommes, qui me répondit : « Tu es « loin, mon cher Chactas, d'avoir tout vu : quelle que soit ton « envie de connaître, on la peut aisément rassasier. Ces quatre « hommes appuyés contre cette table d'albâtre sont les quatre « artistes qui ont créé les merveilles de Versailles : l'un en a élevé « les colonnes, l'autre en a dessiné les jardins, le troisième en a « sculpté les statues, le quatrième en a peint les tableaux [5].

« Regarde assis à leurs pieds, sur ces tapis d'Orient, ces hommes « au visage bronzé et aux robes de soie : ils sont venus des portes « de l'Aurore, comme toi de celles du Couchant, eux pour être « ambassadeurs à notre Cour [6], toi pour servir sur nos galères ; « mais eux et toi pour payer également un tribut à notre génie, « et faire de ce siècle un siècle à jamais miraculeux.

« Du reste, ces Sauvages de l'Inde sont plus heureux aujourd'hui « que ceux de la Louisiane, car ils trouvent du moins ici à parler « le langage de leur patrie. Ces guerriers blancs, qui s'entretien-

[1] La société du Marais, Chaulieu, La Fare, etc. — [2] Casimir, roi de Pologne. — [3] Olivier Cromwell. — [4] Génie des eaux. — [5] Mansard, Le Nôtre, Coustou, Le Brun. — [6] Ambassadeurs de Siam.

« nent avec eux, sont des voyageurs qui ont recueilli les simples « des montagnes, ou les débris de l'antiquité [1].

« Ces autres hommes, resserrés dans l'embrasure de cette fe- « nêtre, sont des savants que la munificence de notre Roi a été « chercher jusque dans une terre ennemie, pour les combler de « bienfaits. Les lettres qu'ils tiennent à la main, et qu'ils parcou- « rent avec tant d'intérêt, sont la correspondance de plusieurs « Sachems qui, bien que nés dans des pays divers, forment, en « Europe, une illustre république dont Paris est le centre. Par « ces lettres ils s'apprennent mutuellement leurs découvertes : « l'un d'entre eux, au moment où je te parle, vient de trouver le « vrai système de la nature, et un autre lui fait passer en ré- « ponse ses calculs sur l'infini [2].

« Non loin de ces étrangers, tu peux remarquer un homme qui « raisonne avec une grande force : c'est un fameux Sachem de « ceux que nous appelons philosophes. Albion est sa patrie ; mais « depuis quelque temps il s'est exilé sur les rives bataves d'où il « est venu rendre hommage à la France [3].

« Eh bien ! continua notre hôte, que penses-tu maintenant de « notre nation? Trouves-tu ici assez d'hommes et de choses ex- « traordinaires? Des prélats aussi différents de talents que de prin- « cipes, des gens de lettres remarquables par le contraste de leur « génie, des bureaux de beaux esprits en guerre, des filles de la « volupté intriguant avec des moines auprès du trône, des cour- « tisans se disputant leurs dépouilles mutuelles, des généraux di- « visés, des magistrats qui ne s'entendent pas, des ordonnances « admirables mais transgressées, la loi proclamée souveraine mais « toujours suspendue par la dictature royale, un homme envoyé « aux galères pour un temps, mais y demeurant toute sa vie, la « propriété déclarée inviolable, mais confisquée par le bon plaisir « du maître, tous les citoyens libres d'aller où ils veulent et de « dire ce qu'ils pensent, sous la réserve d'être arrêtés s'il plaît « au Roi, et d'être envoyés au gibet en témoignage de la liberté « des opinions; enfin, des édifices élevés, des manufactures for- « mées, des colonies fondées, la marine créée, l'Europe à demi

[1] Tournefort, Boucher, Gerbillon, Chardin, etc. — [2] Newton, Leibnitz. — [3] Locke.

« subjuguée, une partie de la nation chassant une autre partie de « cette nation : tel est ce siècle dont tu vois l'abrégé dans cette « salle; siècle qui, malgré ses erreurs, restera modèle de gloire; « siècle dont on ne sentira bien la grandeur que lorsqu'on le pré- « tendra surpasser. »

En achevant ces mots, mon instructeur me quitta pour aller ailleurs observer les hommes : il ne me parut pas une des moindres raretés du siècle qu'il venait de peindre [1].

« Des esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin était excellent, la gaieté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage Ikouessen, qui m'avait donné un siége à sa droite, se raillait de moi, et me disait : « Parle- « moi donc de tes forêts. Je voudrais savoir si en Huronie il y a, « comme parmi nous, des grandes dames qui veulent faire enfer- « mer au couvent de pauvres jeunes filles, parce que ces jeunes « filles prétendent jouir de leur liberté ? Oh ! c'est un beau pays « que le tien, où l'on dit ce que l'on pense au Grand-Chef, et où « chacun fait ce qu'il a envie de faire ! Ici c'est précisément le « contraire : tout le monde est obligé de mentir au Soleil, et de « se soumettre à la volonté de son voisin : c'est pour cela que tout « va chez nous à merveille. »

« Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très-graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avais faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'Ikouessen disait être admirable; mais ajouta-t-elle : « Je veux savoir à mon tour ce que tu as trouvé de plus « sensé parmi nous. Comme je ne t'ai parlé ni de ta peau, ni de « tes oreilles, j'espère que tu me feras une autre réponse que celle « qui t'a perdu dans l'esprit de nos philosophes. »

— « Mousse blanche des chênes qui sers à la couche des héros, « répondis-je, les galériens et les femmes comme toi me semblent « avoir toute la sagesse de ta nation. »

« Ce mot fit rire la table hospitalière, et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

« Alors les Génies des amours dérobèrent la conversation, et

[1] La Bruyère.

la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein et le fit palpiter. Un convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquillité d'âme où l'on était avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation : je répondis :

« Je ne puis trouver le calme, dont on jouit après l'orage, sem-
« blable à celui qui a précédé cet orage : le voyageur qui n'est
« pas parti, n'est pas le voyageur revenu ; le bûcher qui n'a point
« encore été allumé, n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et
« la raison sont deux arbres plantés aux extrémités de la vie : à
« leurs pieds, il est vrai, on trouve également le repos ; mais l'ar-
« bre de l'innocence est chargé de parfums, de boutons, de fleurs,
« de jeune verdure ; l'arbre de la raison n'est qu'un vieux chêne
« séché sur sa tige, dépouillé de son ombrage par la foudre et les
« vents du ciel. »

« C'était ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devais peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentés dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser, avec le moins d'erreur possible, le bien et le mal des deux états.

« Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermait un enfant du voisinage, qui réclamait, disait la nourrice, les présents de naissance. L'Ikouessen connaissait les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux [1], et promit de lui donner un jour des grains de porcelaines [2] pour acheter des colliers [3].

[1] Voltaire. — [2] De l'argent. — [3] Des livres.

# LIVRE SEPTIÈME

« Le lendemain de ce jour si complétement employé, je me résolus de chercher moi-même la nation française, et d'essayer si je ne la rencontrerais pas mieux seul qu'à l'aide d'un conducteur.

« Je sortis sans guide vers la première moitié du matin. Après avoir parcouru des chemins étroits et tortueux, j'arrivai à un pont, où je saluai un Roi bienfaisant que portait un cheval de bronze [1]. De là, remontant le cours du fleuve aux eaux blanches, dans lequel les femmes lavaient des tuniques de lin, je parvins à la place du sang [2]. Une grande foule s'y trouvait rassemblée : on me dit qu'on allait attacher une victime à la machine qu'on me montra, et sur laquelle j'aperçus le Génie de la mort [3] sous la forme d'un homme.

« Persuadé qu'il s'agissait de l'exécution d'un prisonnier de guerre, je m'assis pour entendre chanter ce prisonnier et pour l'encourager à souffrir les tourments comme un Indien. Je dis à l'un de mes voisins qui paraissait fort touché : « Fils de l'huma- « nité, ce guerrier a-t-il été pris en combattant avec courage, ou « bien est-ce un enfant des faibles, que l'homicide Areskoui [4] a « saisi dans sa fuite ? »

« Le guerrier me répondit : « Ce n'est point un soldat qui va « cesser de vivre ; c'est un chef de la Prière [5], qui, banni de la « France pour des opinions religieuses, n'a pu supporter les cha- « grins de l'exil. Vaincu par le sentiment qui subjugue tous les « hommes, il est revenu déguisé dans son pays : le jour il se te- « nait caché dans un souterrain, la nuit il errait autour du champ

[1] Le Pont-Neuf et la statue de Henri IV. — [2] La Grève. — [3] Le bourreau. — [4] Génie de la guerre. — [5] Un ministre protestant.

« paternel, à la clarté des astres qui présidèrent à sa naissance.
« Quelques misérables l'ont reconnu dans ces promenades où il
« respirait en secret l'air de sa patrie; ils l'ont dénoncé : la loi le
« condamne à mort pour avoir rompu son ban. »

« Le guerrier se tut, et je vis un vieillard s'avancer au milieu de la foule ; arrivé aux piliers de sang, ce vieillard dépouilla sa robe, se mit à genoux, et adora. Ensuite, mettant un pied assuré sur le premier barreau de l'échelle, et s'élevant d'échelon en échelon, il semblait monter vers le ciel. Ses cheveux blancs flottaient sur son cou ridé et bruni par l'âge ; on voyait sa vieille poitrine à nu, qui respirait tranquillement sous sa tunique entr'ouverte : il jeta un dernier regard sur la France, et la mort le lia par la cime comme une gerbe moissonnée.

« Je me levai dans le trouble de mes sens, qui ne m'avait pas d'abord permis de me dérober à l'abominable spectacle. Je m'écriai : « Remenez-moi à mes déserts ! reconduisez-moi dans mes fo-
« rêts ! » et je m'éloignais à grands pas. Longtemps j'errai à l'aventure tout en pleurs, et comme hors de moi-même. Mais enfin la lassitude du corps parvint à distraire les fatigues de l'âme ; et, me trouvant aussi harassé qu'un chasseur qui a poursuivi un cerf agile, je fus contraint de demander quelque part les dons de l'hospitalité.

Je heurte à la porte d'une très-belle cabane ; un esclave vient m'ouvrir : « Que veux-tu ? » me dit-il brusquement. — « Va dire à
« ton maître, répondis-je, qu'un guerrier des chairs rouges veut
« boire avec lui la coupe du banquet. » L'esclave se prit à rire, et referma la porte.

« Cette épreuve ne me découragea point. A quelque distance, dans une petite voie écartée, une habitation assez semblable à nos huttes s'offrit à mes regards. Je me présente sur le seuil de cette demeure. J'aperçois au fond d'une case obscure un guerrier demi-nu, une femme et trois enfants ; j'augurai bien de mes hôtes, lorsque je vis qu'ils restaient tranquilles à mon aspect comme des Indiens. J'entre dans la cabane, je m'assieds au foyer dont je salue le Manitou domestique ; et, prenant dans mes bras le plus jeune des trois enfants, ces douces lumières de leur mère, j'entonne la chanson du suppliant.

« Quand cela fut fait, je dis en français : « J'ai faim, » et le

guerrier me répondit : « Tu as faim? » ce qui me fit penser qu'il avait été voyageur chez les peuples de la solitude. Il se leva, prit un gâteau de maïs noir, et me le donna : je ne pus le manger, car je vis la mère répandre une larme, et les enfants dévorer des yeux le pain que je portais à ma bouche. Je le distribuai à leur innocence, et je dis au guerrier leur père : « Les mânes des ours n'ont « donc pas été apaisés par des sacrifices la neige [1] dernière, puis- « que la chasse n'a pas été bonne et que tes enfants ont faim? » — « Faim! répondit mon hôte, oui! Pour nous autres misérables, « cette faim dure toute notre vie. »

« Je repartis : « Il y a sans doute quelque autre guerrier dont « le soleil a regardé les érables, et dont les flèches ont été favo- « risées du grand Castor : il te fera part de son abondance. » L'homme sourit amèrement, ce qui me fit juger que j'avais dit une chose peu sage.

« Une veuve qui, du lit désert où elle est couchée, voit les toiles de l'insecte suspendues sur sa tête, se plaint de l'abandon de sa cabane; ainsi la laborieuse matrone dont je recevais l'hospitalité adressa les paroles de l'injure à son époux, en l'accusant d'oisiveté. Le guerrier frappa rudement son épouse : je me hâtai d'étendre le calumet de paix entre mes hôtes, et d'apaiser la colère qui monte du cœur au visage en nuage de sang. J'eus alors pour la première fois l'idée de la dégradation européenne dans toute sa laideur. Je vis l'homme abruti par la misère, au milieu d'une famille affamée, ne jouissant point des avantages de la société, et ayant perdu ceux de la nature.

« Je me levai; je mis un grain d'or dans la main du guerrier, je l'invitai à venir s'asseoir avec sa famille dans ma cabane. « Ah! « s'écria mon hôte tout ému, quoique vous ne soyez qu'un Iroquois, « on voit bien que vous êtes un roi des Sauvages. » — « Je ne suis « point un roi, » répondis-je en me hâtant de quitter cette cabane où j'avais trouvé quelques vertus primitives poussant encore faiblement au milieu des vices de la civilisation : le bouquet de romarin que nos chefs décédés emportent avec eux au tombeau prend quelquefois racine sur l'argile même de l'homme, et végète jusque dans la main des morts.

[1] Année.

« J'avoue qu'après de telles expériences, je fus prêt à renoncer à mes études, à retourner chez Ononthio. En vain je cherchais ta nation et des mœurs, et je ne trouvais ni les secondes ni la première. La nature me semblait renversée ; je ne la découvrais, dans la société, que comme ces objets dont on voit les images inverties dans les eaux. Génie propice, qui arrêtâtes mes pas, qui m'engageâtes à continuer mes recherches, puissiez-vous, en récompense des faveurs que vous m'avez faites, puissiez-vous approcher le plus près du Grand-Esprit ! Sans vous, sans votre conseil, je ne serais pas ce que je suis, je n'aurais pas connu un homme qui m'a réconcilié avec les hommes, et de qui mes cheveux blancs tiennent le peu de sagesse qui les couronne.

« Je marchais le cœur serré, la tête baissée, lorsque la voix de deux esclaves, qui causaient à la porte d'une cabane, me tira de ma rêverie. Mon premier mouvement fut de m'éloigner ; mais, frappé de l'air d'honnêteté des deux esclaves, je me sentis disposé à faire une dernière tentative. Je m'avançai donc, et, m'adressant au plus vieux des serviteurs : « Va, lui dis-je, apprendre à ton « maître qu'un guerrier étranger a faim. »

« L'esclave me regarda avec étonnement, mais je ne vis point l'impudence et la bassesse dans ses regards. Sans me répondre, il entra précipitamment dans les cours de la cabane, et, revenant quelques moments après tout hors d'haleine, il me dit : « Seigneur « Sauvage, mon maître vous prie de lui faire l'honneur d'entrer. » Je suivis aussitôt le bon esclave.

« Nous montons les degrés de marbre qui circulaient autour d'une rampe de bronze. Nous traversons plusieurs huttes où régnait, avec la paix, une demi-lumière, et nous arrivons enfin à une cabane pleine de colliers[1]. Là, je vis un homme occupé à tracer sur des feuilles les signes de ses pensées. Il était assez maigre, et d'une taille élevée : un air de bonté intelligente était répandu sur son visage ; l'expression de ses yeux ne se saurait décrire : c'était un mélange de génie et de tendresse, une beauté, je ne sais laquelle, que jamais peintre n'a pu exprimer. Ainsi me le raconta depuis Ononthio.

« Chactas, me dit l'homme en se levant aussitôt qu'il m'aperçut,

[1] De livres, de papiers, etc. Une bibliothèque.

« nous ne sommes déjà plus des étrangers l'un à l'autre. Un de mes « parents, qui a prêché notre sainte religion en Amérique, se hâta « de m'écrire lorsque vous fûtes si injustement arrêté. Je solli- « citai, de concert avec le gouverneur du Canada, votre déli- « vrance, et nous avons eu le bonheur de l'obtenir. Je vous ai vu « depuis à Versailles, et, d'après le portrait qu'on m'a fait de vous, « il me serait difficile de vous méconnaître. Je vous avouerai « d'ailleurs que la manière dont vous venez, par hasard, de me « faire demander l'hospitalité, m'a singulièrement touché ; car, « ajouta-t-il avec un léger sourire, je suis moi-même un peu Sau- « vage. »

— « Serais-tu, m'écriai-je aussitôt, ce généreux chef de la « Prière qui s'est intéressé à ma liberté et à celle de mes frères? « Puisse le Grand-Esprit te récompenser ! Je ne t'ai vu encore « qu'un moment, mais je sens que je t'aime et te respecte déjà « comme un Sachem. »

« Mon hôte, me prenant par la main, me fit asseoir avec lui auprès d'une table. On servit le pain et le vin, la force de l'homme. Les esclaves s'étant retirés pleins de vénération pour leur maître, je commençai à échanger les paroles de la confiance avec le serviteur des autels.

« Chactas, me dit-il, nous sommes nés dans des pays bien éloi- « gnés l'un de l'autre, mais croyez-vous qu'il y ait entre les hom- « mes de grandes différences de vertus et conséquemment de « bonheur?

« Je lui répondis : « Mon père, à te parler sans détour, je crois « les hommes de ton pays plus malheureux que ceux du mien. Ils « s'enorgueillissent de leurs arts et rient de notre ignorance ; mais « si toute la vie se borne à quelques jours, qu'importe que nous « ayons accompli le voyage dans un petit canot d'écorce, ou sur « une grande pirogue chargée de lianes et de machines? Le canot « même est préférable, car il voyage sur le fleuve le long de la « terre où il peut trouver mille abris ; la pirogue européenne « voyage sur un lac orageux où les ports sont rares, les écueils « fréquents, et où souvent on ne peut jeter l'ancre, à cause de la « profondeur de l'abîme.

« Les arts ne font donc rien à la félicité de la vie, et c'est là « pourtant le seul point où vous paraissez l'emporter sur nous.

« J'ai été ce matin témoin d'un spectacle exécrable qui seul déci-
« derait la question en faveur de mes bois. Je viens de frapper à la
« porte du riche et à celle du pauvre : les esclaves du riche m'ont
« repoussé ; le pauvre n'est lui-même qu'un esclave.

« Jusqu'à présent j'avais eu la simplicité de croire que je n'avais
« point encore vu ta nation; ma dernière course m'a donné d'au-
« tres idées. Je commence à entrevoir que ce mélange odieux de
« rangs et de fortunes, d'opulence extraordinaire et de privations
« excessives, de crime impuni et d'innocence sacrifiée, forme en
« Europe ce qu'on appelle la société. Il n'en est pas de même
« parmi nous : entre dans les huttes des Iroquois, tu ne trouveras
« ni grands, ni petits, ni riches, ni pauvres; partout le repos du
« cœur et la liberté de l'homme. » Ici, je fis le mieux qu'il me fut possible la peinture de notre bonheur, et je finis, comme à l'ordinaire, par inviter mon hôte à se faire Sauvage.

« Il m'avait écouté avec la plus grande attention : le tableau de notre félicité le toucha : « Mon enfant, me dit-il, je me confirme
« dans ma première pensée : les hommes de tous les pays, quand
« ils ont le cœur pur, se ressemblent, car c'est Dieu alors qui
« parle en eux, Dieu qui est toujours le même. Le vice seul éta-
« blit entre nous des différences hideuses : la beauté n'est qu'une ;
« il y a mille laideurs. Si jamais je trace le tableau d'une vie heu-
« reuse et sauvage, j'emploierai les couleurs sous lesquelles vous
« me la venez de peindre.

« Mais, Chactas, je crains que dans vos opinions vous n'appor-
« tiez un peu de préjugés, car les Indiens en ont comme les
« autres hommes. Il arrive un temps où le genre humain, trop mul-
« tiplié, ne peut plus exister par la chasse : il faut alors avoir re-
« cours à la culture. La culture entraîne des lois, les lois des abus.
« Serait-il raisonnable de dire qu'il ne faut point de lois, parce
« qu'il y a des abus ? Serait-il sensé de supposer que Dieu a rendu
« la condition sociale la pire de toutes, lorsque cette condition
« paraît être l'état universel des hommes ?

« Ce qui vous blesse, sincère Sauvage, ce sont nos travaux,
« l'inégalité de nos rangs ; enfin cette violation du droit naturel,
« qui fait que vous nous regardez comme des esclaves infiniment
« malheureux : ainsi votre mépris pour nous tombe en partie sur
« nos souffrances. Mais, mon fils, s'il existait une félicité relative

« dont vous n'avez ni ne pouvez avoir aucune idée ; si le laboureur « à son sillon, l'artisan dans son atelier, goûtaient des biens su- « périeurs à ceux que vous trouvez dans vos forêts, il faudrait donc « retrancher d'abord de votre mépris tout ce que vous donnez de « ce mépris à nos prétendues misères.

« Comment vous expliquerai-je ensuite ce sixième sens où les « cinq autres viennent se confondre, le sens des beaux-arts? « Les arts nous rapprochent de la Divinité ; ils nous font entre- « voir une perfection au-dessus de la nature, et qui n'existe que « dans notre intelligence. Si vous m'objectiez que les jouissances « dont je parle sont vraisemblablement inconnues de la classe « indigente de nos villes, je vous répondrais qu'il est d'autres « plaisirs sociaux accordés à tous : ces plaisirs sont ceux du « cœur.

« Chez vous, les attachements de la famille ne sont fondés que « sur des rapports intéressés de secours accordés et rendus ; chez « nous, la société change ces rapports en sentiments. On s'aime « pour s'aimer ; on commerce d'âmes ; on arrive au bout de sa « carrière à travers une vie pleine d'amour. Est-il un labeur pé- « nible à celui qui travaille pour un père, une mère, un frère, « une sœur ? Non, Chactas, il n'en est point ; et, tout considéré, « il me semble que l'on peut tirer de la civilisation autant de bon- « heur que de l'état sauvage. L'or n'existe pas toujours sous sa « forme primitive, tel qu'on le trouve dans les mines de votre « Amérique : souvent il est façonné, filé, fondu en mille manières ; « mais c'est toujours de l'or.

« La condition politique qui nous courbe vers la terre, qui « oblige l'un à se sacrifier à l'autre, qui fait des pauvres et des « riches, qui semble, en un mot, dégrader l'homme, est précisé- « ment ce qui l'élève : la générosité, la pitié céleste, l'amour vé- « ritable, le courage dans l'adversité, toutes ces choses divines « sont nées de cette condition politique. Le citoyen charitable qui « va chercher, pour la secourir, l'humanité souffrante dans les « lieux où elle se cache, peut-il être un objet de mépris? Le prêtre « vertueux qui naguère trempait vos fers de ses larmes, sera-t-il « frappé de vos dédains? L'homme qui, pendant de longues an- « nées, a lutté contre le malheur, qui a supporté sans se plaindre « toutes les sortes de misères, est-il moins admirable dans sa force

« que le prisonnier sauvage dont le mérite se réduit à braver quel-
« ques heures de tourments ?

« Si les vertus sont des émanations du Tout-Puissant ; si elles « sont nécessairement plus nombreuses dans l'ordre social que « dans l'ordre naturel, l'état de société qui nous rapproche da-« vantage de la Divinité, est donc un état supérieur à celui de « nature.

« Il est parmi nous d'ardents amis de leur patrie, des cœurs « nobles et désintéressés, des courages magnanimes, des âmes « capables d'atteindre à ce qu'il y a de plus grand. Songeons, « quand nous voyons un misérable, non à ses haillons, non à son « air humilié et timide, mais aux sacrifices qu'il fait, aux vertus « quotidiennes qu'il est obligé de reprendre chaque matin avec « ses pauvres vêtements, pour affronter les tempêtes de la jour-« née ! Alors, loin de le regarder comme un être vil, vous lui « porterez respect. Et s'il existait dans la société un homme qui « en possédât les vertus sans en avoir les vices, serait-ce à cet « homme que vous oseriez comparer le Sauvage? En paraissant « tous les deux au tribunal du Dieu des chrétiens, du Dieu véritable, « quelle serait la sentence du juge ? Toi, dirait-il au Sauvage, tu « ne fis point de mal, mais tu ne fis point de bien. Qu'il passe à « ma droite, celui qui vêtit l'orphelin, qui protégea la veuve, qui « réchauffa le vieillard, qui donna à manger au Lazare, car c'est « ainsi que j'en agis, lorsque j'habitais entre les hommes [1]. »

Ici le chef de la Prière cessa de se faire entendre. Le miel distillait de ses lèvres ; l'air se calmait autour de lui à mesure qu'il parlait. Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables. Il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle langueur de grâces, qu'aucune expression ne peut rendre. Saisi de respect et d'amour, je me jetai aux pieds de ce bon Génie.

« Mon père, lui dis-je, tu viens de faire de moi un nouvel

[1] J'avais pris autrefois quelque chose de ce dernier paragraphe, pour le transporter dans un morceau littéraire, sur un Voyage de M. de Humboldt, que l'on peut voir dans les *Mélanges littéraires*. Je n'ai pas cru devoir retrancher cette vingtaine de lignes dans le récit de Chactas : elles se trouvent ici à leur véritable place.

« homme. Les objets s'offrent à mes yeux sous des rapports qui « m'étaient auparavant inconnus. O le plus vénérable des Sachems ! « chaste et pure hermine des vieux chênes, que ne puis-je t'em- « mener dans mes forêts ! Mais, je le sens, tu n'es pas fait pour « habiter parmi des Sauvages; ta place est chez un peuple où l'on « peut admirer ton génie et jouir de tes vertus. Je vais bientôt « rentrer dans les déserts du Nouveau-Monde; je vais reprendre « la vie errante de l'Indien ; après avoir conversé avec ce qu'il y a « de plus sublime dans la société, je vais entendre les paroles de « ce qu'il y a de plus simple dans la nature : mais quels que « soient les lieux où le Grand-Esprit conduise mes pas, sous l'ar- « bre, au bord du fleuve, sur le rocher, je me rappellerai tes leçons, « et je tâcherai de devenir sage de ta sagesse. »

— « Mon fils, me répondit mon hôte en me relevant, chaque « homme se doit à sa patrie : mon devoir me retient sur ces bords « pour y faire le peu de bien dont je suis capable ; le vôtre est de « retourner dans votre pays. Dieu se sert souvent de l'adversité « comme d'un marchepied pour nous élever; il a permis contre « vous une injustice afin de vous rendre meilleur. Partez, Chactas; « allez retrouver votre cabane. Moins heureux que vous, je suis « enchaîné dans un palais. Si je vous ai inspiré quelque estime, « répandez-la sur ma nation, de même que je chéris la vôtre ; « devenez parmi vos compatriotes le protecteur des Français. « N'oubliez pas que, tous tant que nous sommes, nous méritons « plus de pitié que de mépris. Dieu a fait l'homme comme un épi « de blé ; sa tige est fragile, et se tourmente au moindre souffle, « mais son grain est excellent.

« Souvenez-vous enfin, Chactas, que si les habitants de votre « pays ne sont encore qu'à la base de l'échelle sociale, les Fran- « çais sont loin d'être arrivés au sommet : dans la progression des « lumières croissantes, nous paraîtrons nous-mêmes des Barbares « à nos arrière-neveux. Ne vous irritez donc point contre cette « civilisation qui appartient à notre nature, contre une civilisation « qui peut-être un jour, envahissant vos forêts, les remplira d'un « peuple où la liberté de l'homme policé s'unira à l'indépendance « de l'homme sauvage. »

Le chef de la Prière se leva ; nous marchâmes lentement vers la porte. « Je ne suis pas ici chez moi, me dit-il; je retourne au

« palais d'un prince, dont l'éducation me fut confiée. Si je puis « vous être utile, ne craignez pas de vous adresser à mon zèle ; « mais vous autres Sauvages, vous avez peu de chose à demander « aux Rois. »

Je répondis : « Ta bonté m'enhardit ; je laisse en France un « père qui languit dans l'adversité. Demande son nom à toutes les « infortunes soulagées, elles te diront qu'il s'appelle Lopez. »

« A ces paroles, que je prononçai d'une voix altérée, un Génie porta les larmes que j'avais aux yeux dans ceux de mon hôte. Cet hôte, plein de bonté, m'apprit que le chef de la Prière qui visitait mes chaînes à Marseille, lui avait raconté les traverses de mon ami, et les liens qui m'unissaient à cet Espagnol ; que déjà Lopez était à l'abri de l'indigence, et qu'il retournerait bientôt riche et heureux dans sa vieille patrie. On avait même adouci le sort d'Honfroy, mon compagnon de boulet.

« Ces mots inondèrent mon cœur d'un torrent de joie, et la vivacité de ma reconnaissance m'ôta la force de l'exprimer. Cependant l'homme miséricordieux avait tiré un cordon qui correspondait à un écho d'airain ; à la voix de cet écho, les esclaves accoururent, et nous conduisirent aux degrés de marbre. Là je dis un dernier adieu au pasteur des peuples ; je pleurais comme un Européen. Je brisai mon calumet en signe de deuil, et j'entonnai à demi-voix le chant de l'absence : « Bénissez cette cabane hospi« talière, ô Génie des fleuves errants ! que l'herbe ne couvre ja« mais le sentier qui mène à ses portes jour et nuit ouvertes au « voyageur ! »

« Tandis que ma voix attendrie résonnait sous le vestibule, le prêtre, les yeux levés vers le ciel, offrait à Dieu sa prière. Les serviteurs tombèrent à genoux, et reçurent la bénédiction que le sacrificateur pacifique répandait sur moi. Alors, dans un grand désordre, je descendis précipitamment les degrés. Parvenu au dernier marbre, je levai la tête et j'aperçus mon hôte [1], qui, penché sur les fleurs de bronze, me suivait complaisamment de ses regards : bientôt il se retira comme s'il se sentait trop ému. Je restai quelque temps immobile dans l'espérance de le revoir, mais le retentissement des portes que j'entendis se fermer m'a-

[1] Fénelon

vertit qu'il était temps de m'arracher de ce lieu. Dans la cour, et sous les péristyles, une foule indigente attendait les bienfaits du maître charitable : je joignis mes vœux à ceux que faisaient pour lui tant d'infortunés, et je sortis de cette cabane, plein de reconnaissance, d'admiration et d'amour.

« Ononthio reçut enfin l'ordre de son départ et du nôtre. Nous quittâmes Paris pour nous rendre à un golfe du lac sans rivages [1]. Comme notre traîneau passait sur un pont d'où l'on découvrait la file prolongée des cabanes du grand village, je m'écriai : « Adieu, « terre des palais et des arts ! adieu, terre sacrée où j'aurais voulu « passer ma vie, si les tombeaux de mes ancêtres ne s'élevaient « loin d'ici ! »

« Je me laissai retomber au fond du traîneau. Oui, mon fils, j'éprouvai de vifs regrets en quittant la France. Il y a quelque chose dans l'air de ton pays que l'on ne sent point ailleurs, et qui ferait oublier à un Sauvage même ses foyers paternels.

« Nous fîmes un voyage charmant jusqu'au port où nous attendaient les vaisseaux. Nous roulâmes d'abord sur des chaussées bordées d'arbres à perte de vue ; ensuite nous descendîmes au bord d'un fleuve [2] qui coulait dans un vallon enchanté. On ne voyait que des laboureurs qui creusaient des sillons, ou des bergers qui paissaient des troupeaux. Là le vigneron effeuillait le cep sur une colline pierreuse ; ici, le cultivateur appuyait les branches du pommier trop chargé ; plus loin, des paysannes chassaient devant elles l'âne paresseux qui portait le lait et les fruits à la ville, tandis que des barques, traînées par de forts chevaux, rebroussaient le cours du fleuve. Des étrangers, des gens de guerre, des commerçants, allaient et venaient sur toutes les voies publiques. Les coteaux étaient couronnés de riants villages ou de châteaux solitaires. Les tours des cités apparaissaient dans les lointains; des fumées s'élevaient du milieu des arbres : on voyait se dérouler la brillante écharpe des campagnes, toute diaprée de l'azur des fleuves, de l'or des moissons, de la pourpre des vignes et de la verdure des prés et des bois.

« Ononthio me disait : « Tu vois ici, Chactas, l'excuse des fêtes « de Versailles : dans toute l'étendue de la France, c'est la même

[1] La mer. — [2] La Loire.

« richesse ; les travaux seulement et les paysages diffèrent, car ce « royaume renferme dans son sein tout ce qui peut servir aux « délices de la vie. L'attention que l'œil du maître donne à l'agri- « culture s'étend sur les autres parties de l'État. Nous avons été « chercher jusque dans les pays étrangers les hommes qui pou- « vaient faire fleurir le commerce et les manufactures. Ce Roi qui « t'a paru si superbe, si occupé de ses plaisirs, travaille laborieu- « sement avec ses Sachems; il entre jusque dans les moindres « détails. Le plus petit citoyen lui peut soumettre des plans et « obtenir audience de lui : de la même main qu'il protége les « arts et fait céder l'Europe à nos armes, il corrige les lois et in- « troduit l'unité dans nos coutumes.

« Il est trois choses que les ennemis de ce siècle lui reprochent : « le faste des monuments et des fêtes, l'excès des impôts, l'injus- « tice des guerres.

« Quant à nos fêtes, ce n'est pas aux Français à en faire un crime « à leur souverain : elles sont dans nos mœurs, et elles ont con- « tribué à imprimer à notre âge cette grandeur que le temps n'ef- « facera point. Nous sommes devenus la première nation du « monde par nos édifices et par nos jeux, comme le furent jadis, « par les mêmes pompes, les habitants d'un pays appelé la Grèce.

« Le reproche relatif à l'accroissement de l'impôt n'a aucun « fondement raisonnable : nul royaume ne paye moins à son gou- « vernement, en proportion de sa fertilité, que la France.

« Il est malheureux qu'on ne puisse aussi facilement nous jus- « tifier du reproche fait à notre ambition. Mais, belliqueux Sau- « vage, tu le sais, est-il beaucoup de guerres dont les motifs soient « équitables? Louis a révélé à la France le secret de ses forces ; il « a prouvé qu'elle se peut rire des ligues de l'Europe jalouse. Après « tout, les étrangers qui cherchent à rabaisser notre gloire, doivent « cependant ce qu'ils sont à notre génie. Louis est moins le légis- « lateur de la France que celui de l'Europe. Descendez sur les « rivages d'Albion, pénétrez dans les forêts de la Germanie, fran- « chissez les Alpes ou les Pyrénées, partout vous reconnaîtrez « qu'on a suivi nos édits pour la justice, nos règlements pour la « marine, nos ordonnances pour l'armée, nos institutions pour la « police des chemins et des villes : jusqu'à nos mœurs et nos ha- « bits, tout a été servilement copié. Telle nation qui, dans son or-

« gueil, se vante aujourd'hui de ses établissements publics, en a « emprunté l'idée à notre nation. Vous ne pouvez faire un pas « chez les étrangers sans retrouver la France mutilée : Louis est « venu après des siècles de barbarie, et il a créé le monde civilisé. »

« Après six jours de voyage nous arrivâmes au bord de la grande eau salée. Nous passâmes une lune entière à attendre des vents favorables. Je contemplai avec étonnement ce port [1] qui venait d'être construit dans le lac qui marche [2], de même que j'avais vu cet autre port [3] du lac immobile [4], auquel le Manitou de la nécessité m'avait contraint de travailler. Je visitai les arsenaux et les bassins; je n'eus pas moins de sujet d'admirer le génie de ta nation dans ces arts nouveaux pour elle, que dans ceux où depuis longtemps elle était exercée. Une activité générale régnait dans le port et dans la ville : on voyait sortir des vaisseaux qui emportaient des colonies aux extrémités du monde, en même temps que des flottes rapportaient à la France les richesses des terres les plus éloignées. Un matelot embrassait sa mère sur la grève, au retour d'une longue course ; un autre recevait en s'embarquant les adieux de sa femme. Onze mille guerriers des troupes d'Areskoui [5], cent soixante-six mille enfants des mers, mille jeunes fils de vieux marins, instruits dans les hautes sciences de Michabou [6], cent quatre-vingt-dix-huit monstres nageants [7] qui vomissaient des feux par soixante bouches, trente galères dont je dois me souvenir, vous rendaient alors dominateurs des flots, comme vous étiez les maîtres de la terre.

« Enfin le Grand-Esprit envoya le vent du milieu du jour qui nous était favorable : l'ordre du départ est proclamé; on s'embarque en tumulte. De petits canots nous portent aux grands navires ; nous arrivons sous leurs flancs ; nous y demeurons quelque temps balancés par la lame grossie : nous montons sur les machines flottantes à l'aide de cordes qu'on nous jette. A peine avons-nous atteint le bord que nos matelots, comme des oiseaux de la tempête, se répandent sur les vergues. La foudre [8], sortant du vaisseau d'Ononthio, donne le signal au reste de la flotte : tous les vaisseaux, avec de longs efforts, arrachent leur pied [9] d'airain des vases tenaces. La double serre ne s'est pas plutôt déprise de la cheve-

[1] Rochefort. — [2] L'Océan. — [3] Toulon. — [4] La Méditerranée. — [5] Génie de la guerre. — [6] Génie de la mer. — [7] Vaisseaux de guerre.— [8] Le canon. — [9] L'ancre.

lure de l'abîme, qu'un mouvement se fait sentir dans le corps entier du vaisseau. Les bâtiments se couvrent de leurs voiles : les plus basses, déployées dans toute leur largeur, s'arrondissent comme de vastes cylindres ; les plus élevées, comprimées dans leur milieu, ressemblent aux mamelles gonflées d'une jeune mère. Le pavillon sans tache de la France se déroule sur les haleines harmonieuses du matin. Alors de la flotte épandue s'élève un chœur qui salue, par trois cris d'amour, les rivages de la patrie. A ce dernier signal, nos coursiers marins déploient leurs dernières ailes, s'animent d'un souffle plus impétueux, et, s'excitant mutuellement dans la carrière, ils labourent à grand bruit le champ des mers.

« Les transports de la joie ne descendirent point dans mon cœur à ce départ de la contrée des mille cabanes. J'avais perdu Atala ; je quittais Lopez ; le pays des belliqueuses nations du Canada n'était pas celui qui m'avait vu naître : sorti presque enfant de la terre des sassafras, que retrouverais-je dans la hutte de mes aïeux, si jamais les Génies bienfaisants me permettaient de rentrer sous son écorce ?

« La scène imposante que j'avais sous les yeux servait à nourrir ma mélancolie : je ne pouvais me rassasier du spectacle de l'Océan. Ma retraite favorite, lorsque je voulais méditer durant le jour, était la cabane grillée [1] du grand mât de notre navire, où je montais et m'asseyais, dominant les vagues au-dessous de moi. La nuit, renfermé dans ma couche étroite, je prêtais l'oreille au bruit de l'eau qui coulait le long du bord : je n'avais qu'à déployer le bras pour atteindre de mon lit à mon cercueil.

« Cependant le cristal des eaux que nous avaient donné les rochers de la France commençait à s'altérer. On résolut d'aborder aux îles non loin desquelles les vaisseaux se trouvaient alors. Nous saluons les génies de ces terres propices ; nous laissons derrière nous Fayal enivrée de ses vins, Tercère aux moissons parfumées, Santa-Crux qui ignore les forêts, et Pico dont la tête porte une chevelure de feu. Comme une troupe de colombes passagères, notre flotte vient ployer ses ailes sous les rivages de la plus solitaire des filles de l'Océan.

« Quelques marins étant descendus à terre, je les suivis ; tandis

[1] La hune.

qu'ils s'arrêtaient au bord d'une source, je m'égarai sur les grèves et je parvins à l'entrée d'un bois de figuiers sauvages : la mer se brisait en gémissant à leurs pieds, et dans leurs cimes on entendait le sifflement aride du vent du nord. Saisi de je ne sais quelle horreur, je pénètre dans l'épaisseur de ce bois, à travers les sables blancs et les joncs stériles. Arrivé à l'extrémité opposée, mes yeux découvrent une statue portée sur un cheval de bronze : de sa main droite, elle montrait les régions du couchant [1].

« J'approche de ce monument extraordinaire. Sur sa base baignée de l'écume des flots étaient gravés des caractères inconnus : la mousse et le salpêtre des mers rongeaient la surface du bronze antique ; l'alcyon perché sur le casque du colosse y jetait, par intervalles, des voix langoureuses ; des coquillages se collaient aux flancs et aux crins du coursier, et lorsqu'on approchait l'oreille de ses naseaux ouverts, on croyait ouïr des rumeurs confuses. Je ne sais si jamais rien de plus étonnant s'est présenté à la vue et à l'imagination d'un mortel.

« Quel dieu ou quel homme éleva ce monument? Quel siècle, quelle nation le plaça sur ces rivages? qu'enseigne-t-il par sa main déployée ? Veut-il prédire quelque grande révolution sur le globe, laquelle viendra de l'Occident ! Est-ce le Génie même de ces mers qui gardent son empire et menace quiconque oserait y pénétrer ?

« A l'aspect de ce monument qui m'annonçait un noir océan de siècles écoulés, je sentis l'impuissance et la rapidité des jours de l'homme. Tout nous échappe dans le passé et dans l'avenir ; sortis du néant pour arriver au tombeau, à peine connaissons-nous le moment de notre existence.

« Je m'empressai de retourner aux vaisseaux, et de raconter à Ononthio la découverte que j'avais faite. Il se préparait à visiter avec moi cette merveille, mais une tempête s'éleva, et la flotte fut obligée de gagner la haute mer.

« Bientôt cette flotte est dispersée. Demeuré seul et chassé par le souffle du midi, notre vaisseau, pendant douze nuits entières, vole sur les vagues troublées. Nous arrivons dans ces parages où Michabou fait paître ses innombrables troupeaux [2]. Une brume

[1] Tradition historique. — [2] Le banc de Terre-Neuve.

froide et humide enveloppe la mer et le ciel; les flots glapissent dans les ténèbres : un bourdonnement continu sort des cordages du vaisseau, dont toutes les voiles sont ployées; la lame couvre et découvre sans cesse le pont inondé ; des feux sinistres voltigent sur les vergues, et, en dépit de nos efforts, la houle qui grossit nous pousse sur l'île des Esquimaux [1].

« J'avais, ô mon fils, été coupable d'un souhait téméraire : j'avais appelé de mes vœux le spectacle d'une tempête. Qu'il est insensé celui qui désire être témoin de la colère des Génies ! Déjà nous avions été le jouet des mers, autant de jours qu'un étranger peut en passer dans une cabane, avant que son hôte lui demande le nom de ses aïeux : le soleil avait disparu pour la sixième fois. La nuit était horrible : j'étais couché dans mon hamac agité; je prêtais l'oreille aux coups des vagues qui ébranlaient la structure du vaisseau : tout à coup j'entends courir sur le pont, et des paquets de cordages tomber; j'éprouve en même temps le mouvement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'entre-pont s'ouvre et une voix appelle le capitaine. Cette voix solitaire au milieu de la nuit et de la tempête, avait quelque chose qui faisait frémir. Je me dresse sur ma couche; il me semble ouïr des marins discutant le gisement d'une terre que l'on avait en vue. Je monte sur le pont : Ononthio et les passagers s'y trouvaient déjà rassemblés.

« En mettant la tête hors de l'entre-pont, je fus frappé d'un spectacle affreux, mais sublime. A la lueur de la lune qui sortait de temps en temps des nuages, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune et immobile, des côtes sauvages. La mer élevait ses flots comme des monts dans le canal où nous étions engouffrés. Tantôt les vagues se couvraient d'écume et d'étincelles; tantôt elles n'offraient plus qu'une surface huileuse, marbrée de taches noires, cuivrées ou verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels elles mugissaient : quelquefois une lame monstrueuse venait roulant sur elle-même sans se briser, comme une mer qui envahirait les flots d'une autre mer. Pendant un moment le bruit de l'abîme et celui des vents étaient confondus; le moment d'après on distinguait le fracas des cou-

[1] Terre-Neuve.

rants, le sifflement des récifs, la triste voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur au plus intrépide. La proue du navire coupait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux; et au gouvernail, des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme au débouché d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était peut-être plus alarmant qu'un murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

« Cependant des cartes, des compas, des instruments de toutes les sortes, étaient étendus à nos pieds. Chacun parlait diversement de cette terre où était assis sur un cercueil le Génie du naufrage. Le pilote déclara que le naufrage était inévitable. Alors l'aumônier du vaisseau lut à haute voix la prière qui porte, dans un tourbillon, l'âme du marin au Dieu des tempêtes. Je remarquai que des passagers allaient chercher ce qu'ils avaient de plus précieux pour le sauver : l'espérance est comme la montagne Bleue dans les Florides : de ses hauts sommets le chasseur découvre un pays enchanté, et il oublie les précipices qui l'en séparent. Moi et les autres chefs sauvages, nous prîmes un poignard pour nous défendre, et un fer tranchant pour couper un arc et tailler une flèche. Hors la vie, qu'avions-nous à perdre? Le flot qui nous jetait sur une côte inhabitée nous rendait à notre bonheur : l'homme nu saluait le désert et rentrait en possession de son empire.

« Il plut à la souveraine sagesse de sauver le vaisseau, mais la même vague qui le poussa hors des écueils, emporta l'un de ses mâts et me jeta dans l'abîme : j'y tombai comme un oiseau de mer qui se précipite sur sa proie. En un clin d'œil le vaisseau, chassé par les vents, parut à une immense distance de moi; il ne pouvait s'arrêter sans s'exposer une seconde fois au naufrage, et il fut contraint de m'abandonner. Perdant tout espoir de le rejoindre, je commençai à nager vers la côte éloignée. »

---

# LIVRE HUITIÈME

« Les premiers pas du matin s'étaient imprimés en taches rougeâtres dans les nuages de la tempête, lorsque couvert de l'écume des flots j'abordai au rivage. Courant sur des limons verdis, tout hérissés des pyramides de l'insecte des sables, je me dérobe à la fureur du Génie des eaux. A quelque distance s'offrait une grotte dont l'entrée était fermée par des framboisiers. J'écarte les broussailles et pénètre sous la voûte du rocher où je fus agréablement surpris d'entendre couler une fontaine. Je puisai de l'eau dans le creux de ma main, et faisant une libation : « Qui que tu sois, m'é-
« criai-je, Manitou de cette grotte, ne repousse pas un suppliant
« que le Grand-Esprit a jeté sur tes rivages ; que cette malédiction
« du ciel ne t'irrite pas contre un infortuné. Si jamais je revois la
« terre des sassafras, je te sacrifierai deux jeunes corbeaux dont
« les ailes seront plus noires que celles de la nuit. »

Après cette prière, je me couchai sur des branches de pin : épuisé de fatigue, je m'endormis aux soupirs du Sommeil qui baignait ses membres délicats dans l'eau de la fontaine.

« A l'heure où le fils des cités, couvert d'un riche manteau, se livre aux joies d'un festin servi par la main de l'abondance, je me réveillai dans ma grotte solitaire. En proie aux attaques de la faim, je me lève : comme un élan échappé à la flèche du chasseur, croit bientôt retourner à ses forêts ; près de rentrer sous leur ombrage, il rencontre une autre troupe de guerriers qui l'écartent avec des cris et le poursuivent de nouveau sur les montagnes : ainsi j'étais éloigné de ma patrie par les traits de la fortune.

« A l'instant où je sortais de la grotte, un ours blanc se présente pour y entrer, je recule quelques pas et tire mon poignard.

Le monstre, poussant un mugissement, me menace de ses serres énormes, de son museau noirci et de ses yeux sanglants : il se lève et me saisit dans ses bras comme un lutteur qui cherche à renverser son adversaire. Son haleine me brûle le visage, la faim de ses dents est prête à se rassasier de ma chair; il m'étouffe dans ses embrassements ; aussi facilement qu'ils ouvrent un coquillage au bord de la mer, ses ongles vont séparer mes épaules. J'invoque le Manitou de mes pères ; et, de la main qui me reste libre, je plonge mon poignard dans le cœur de mon ennemi. Les bras du monstre se relâchent; il abandonne sa proie, s'affaisse, roule à terre, expire.

« Plein de joie, j'assemble des mousses et des racines à l'entrée de ma grotte. Deux cailloux me donnent le feu; j'allume un bûcher dont la flamme et la fumée s'élèvent au-dessus des bois. Je dépouille la victime, je la mets en pièces, je brûle les filets de la langue et les portions consacrées aux Génies : je prends soin de ne point briser les os, et je fais rôtir les morceaux les plus succulents. Je m'assieds sur des pierres polies par la douce lime des eaux; je commence un repas avec l'hostie de la destinée, avec des cressons piquants et des mousses de roches aussi tendres que les entrailles d'un jeune chevreuil. La solitude de la terre et de la mer était assise à ma table : je découvrais à l'horizon, non sans une sorte d'agréable tristesse, les voiles du vaisseau où j'avais fait naufrage.

« L'abondance ayant chassé la faim, et la nuit étant revenue sur la terre, je me retirai de nouveau au fond de l'antre, avec la fourrure du monstre que j'avais terrassé. Je remerciai le Grand-Esprit qui m'avait fait Sauvage, et qui me donnait dans ce moment tant d'avantages sur l'homme policé. Mes pieds étaient rapides, mon bras vigoureux, ma vie habituée aux déserts : un Génie ami des enfants, le Sommeil, fils de l'Innocence et de la Nuit, ferma mes yeux, et je bus le frais sumac du Meschacebé dans la coupe dorée des Songes.

« Les sifflements du courlis et le cri de la barnache perchée sur les framboisiers de la grotte m'annoncèrent le retour du matin : je sors. Je suspends par des racines de fraisiers les restes de la victime à mes épaules ; j'arme mon bras d'une branche de pin; je me fais une ceinture de joncs où je place mon poignard, et comme un lion marin, je m'avance le long des flots.

« Pendant mon séjour chez les Cinq-Nations Iroquoises le com-

merce et la guerre m'avaient conduit chez les Esquimaux, et j'avais appris quelque chose de la langue de ce peuple. Je savais que l'île [1] de mon naufrage s'approchait, dans la région de l'étoile immobile [2], des côtes du Labrador : je cherchai donc à remonter vers ce détroit.

« Je marchai autant de nuits qu'une jeune femme, qui n'a point encore nourri de premier-né, reste dans le doute sur le fruit que son sein a conçu : craignant de tromper son époux, elle ne confie ses tendres espérances qu'à sa mère ; mais aux défaillances de cette femme, annonces mystérieuses de l'homme, à son secret qui éclate dans ses regards, le père devine son bonheur, et, tombant à genoux, offre au Grand-Esprit son fils à naître.

« Je traversai des vallées de pierres revêtues de mousse, et au fond desquelles coulaient des torrents d'eau demi-glacée : des bouquets de framboisiers, quelques bouleaux, une multitude d'étangs salés couverts de toutes sortes d'oiseaux de mer, variaient la tristesse de la scène. Ces oiseaux me procuraient une abondante nourriture, et des fraises, des oseilles, des racines ajoutaient à la délicatesse de mes banquets.

« Déjà mes pas étaient arrivés au détroit des tempêtes. Les côtes du Labrador se montraient quelquefois par delà les flots au coucher et au lever du soleil. Dans l'espoir de rencontrer quelque navigateur, je cheminais le long des grèves ; mais lorsque j'avais franchi des caps orageux, je n'apercevais qu'une suite de promontoires aussi solitaires que les premiers.

« Un jour j'étais assis sous un pin : les flots étaient devant moi ; je m'entretenais avec les vents de la mer et les tombeaux de mes ancêtres. Une brise froide s'élève des régions du Nord, et un reflet lumineux voltige sous la voûte du ciel. Je découvre une montagne de glace flottante ; poussée par le vent, elle s'approche de la rive. Manitou du foyer de ma cabane ! dites quel fut mon étonnement lorsqu'une voix, sortant de l'écueil mobile, vint frapper mon oreille. Cette voix chantait ces paroles, dans la langue des Esquimaux :

« Salut, Esprit des tempêtes, salut, ô le plus beau des fils de « l'Océan !

« Descends de ta colline où l'importun soleil ne luit jamais,

[1] Terre-Neuve. — [2] Étoile polaire.

« descends, charmante Élina ! Embarquons-nous sur cette glace.
« Les courants nous emportent en pleine mer; les loups marins
« viennent se livrer à l'amour sur la même glace que nous. »

« Sois-moi propice, Esprit des tempêtes, ô le plus beau des fils
« de l'Océan !

« Élina, je darderai pour toi la baleine ; je te ferai un bandeau
« pour garantir tes beaux yeux de l'éclat des neiges ; je te creu-
« serai une demeure sous la terre pour y habiter avec un feu de
« mousse; je te donnerai trente tuniques impénétrables aux eaux
« de la mer. Viens sur le sommet de notre rocher flottant. Nos
« amours y seront enchaînées par les vents, au milieu des nuages
« et de l'écume des flots.

« Salut, Esprit des tempêtes, ô le plus beau des fils de l'O-
« céan ! »

« Tel était ce chant extraordinaire. Couvrant mes yeux de ma main, et jetant dans les flots une partie de mon vêtement, je m'é-criai : « Divinité de cette mer dont je viens d'entendre la voix,
« soyez-moi propice; favorisez mon retour. » Aucune réponse ne sortit de la montagne qui vint s'échouer sur les sables à quelque distance du lieu où j'étais assis.

« J'en vis bientôt descendre un homme et une femme vêtus de peaux de loups marins. Aux caresses qu'ils prodiguaient à un enfant, je les reconnus pour mari et femme. Ainsi l'a voulu le Grand-Esprit ; le bonheur est de tous les peuples et de tous les climats : le misérable Esquimau, sur son écueil de glace, est aussi heureux que le monarque européen sur son trône; c'est le même instinct qui fait palpiter le cœur des mères et des amantes dans les neiges du Labrador et sur le duvet des cygnes de la Seine.

« Je dirige mes pas vers la femme, dans l'espérance que l'homme accourrait au secours de son épouse et de son enfant. L'Esprit qui m'inspira cette pensée ne trompa point mon attente. Le guerrier s'avance vers moi avec fureur : il était armé d'un javelot surmonté d'une dent de vache marine : ses yeux sanglants étincelaient derrière ses ingénieuses lunettes ; sa barbe rousse, se joignant à ses cheveux noirs, lui donnait un air affreux. J'évite les premiers coups de mon adversaire, et m'élançant sur lui, je le terrasse.

Élina, arrêtée à quelque distance, faisait éclater les signes de la

plus vive douleur ; ses genoux fléchirent; elle tomba sur le rocher. Comme le pois fragile qui s'élève autour de la gerbe de maïs, sa fleur délicate se marie au blé robuste, et joint ainsi la grâce à la vie utile de son époux ; mais si la pierre tranchante de l'Indienne vient à moissonner l'épi, l'humble pois qu'une tige amie ne soutient plus, s'affaisse et couvre de ses grappes fanées le sol qui l'a vu naître : ainsi la jeune Sauvage était tombée sur la terre. Elle tenait embrassé son fils, tendre fleur de son sein.

« Je rassure l'Esquimau vaincu; je le caresse en passant la main sur ses bras, comme un chasseur encourage l'animal fidèle qui le guide au fond des bois; l'Esquimau se relève à demi, et presse mes genoux en signe de reconnaissance et de faiblesse. Dans cette attitude il n'avait rien de rampant à la manière de l'Europe : c'était l'homme obéissant à la nécessité.

« La femme revient de son évanouissement. Je l'appelle. Elle fait un pas vers nous, fuit, revient, et toujours resserrant le cercle, s'approche de plus en plus de son maître et de son mari. Bientôt elle met les mains à terre et s'avance ainsi jusqu'à mes pieds. Je prends l'enfant qu'elle portait sur son dos; je lui prodigue des caresses : ces caresses apprivoisèrent tellement la mère de l'enfant, qu'elle se mit à bondir de joie à mes côtés. Lorsqu'un guerrier emporte dans ses bras un chevreau qu'il a trouvé sur la montagne, la mère, traînant ses longues mamelles, et surmontant sa frayeur, suit avec de doux bêlements le ravisseur qu'elle semble craindre d'irriter contre le jeune hôte des forêts.

« Aussitôt que l'Esquimau eut reconnu mon droit de force, il devint aussi soumis qu'il s'était montré intraitable. Je descendis la côte avec mes deux nouveaux sujets, et je leur fis entendre que je voulais passer au Labrador.

L'Esquimau va prendre sur le rocher de glace des peaux de loup marin que je n'avais pas aperçues ; il les étend avec des barbes de baleine; il en forme un long canot; il recouvre ce canot d'une peau élastique. Il se place au milieu de cette espèce d'outre, et m'y fait entrer avec sa femme et son enfant : refermant alors la peau autour de ses reins, semblable à Michabou lui-même, il gourmande les mers.

« Un traîneau parti du grand village de tes pères, au moment où nous quittâmes l'île du naufrage, n'aurait atteint le palais de

tes Rois qu'après notre arrivée aux rivages du Labrador. C'était l'heure où les coquillages des grèves s'entr'ouvrent au soleil, et la saison où les cerfs commencent à changer de parure. Les Génies me préparaient encore une nouvelle destinée : je commandais; j'allais servir.

« Nous ne tardâmes pas à rencontrer un parti d'Esquimaux. Ces guerriers, sans s'informer des arbres de mon pays, ni du nom de ma mère, me chargèrent de l'attirail de leurs pêches, et me contraignirent d'entrer dans un grand canot. Ils armèrent mon bras d'une rame, comme si depuis longtemps leurs Manitous eussent été en alliance avec les miens, et nous remontâmes le long des rochers du Labrador.

« Les deux époux naguère mes esclaves s'étaient embarqués avec nous; ils ne me donnèrent pas la moindre marque de pitié ou de reconnaissance : ils avaient cédé à mon pouvoir; ils trouvaient tout simple que je subisse le leur : au plus fort l'empire, au plus faible l'obéissance.

« Je me résignai à mon sort.

« Nous arrivâmes à une contrée où le soleil ne se couchait plus. Pâle et élargi, cet astre tournait tristement autour d'un ciel glacé; de rares animaux erraient sur des montagnes inconnues. D'un côté s'étendaient des champs de glaces contre lesquels se brisait une mer décolorée; de l'autre, s'élevait une terre hâve et nue qui n'offrait qu'une morne succession de baies solitaires et de caps décharnés. Nous cherchions quelquefois un asile dans des trous de rochers, d'où les aigles marins s'envolaient avec de grands cris. J'écoutais alors le bruit des vents répétés par les échos de la caverne, et le gémissement des glaces qui se fendaient sur la rive.

« Et cependant, mon jeune ami, il est quelquefois un charme à ces régions désolées. Rien ne te peut donner une idée du moment où le soleil, touchant la terre, semblait rester immobile, et remontait ensuite dans le ciel, au lieu de descendre sous l'horizon. Les monts revêtus de neige, les vallées tapissées de la mousse blanche que broutent les rennes, les mers couvertes de baleines et semées de glaces flottantes, toute cette scène, éclairée comme à la fois par les feux du couchant et par la lumière de l'aurore, brillait des plus tendres et des plus riches couleurs : on ne savait si on assistait à la création ou à la fin du monde. Un petit oiseau,

semblable à celui qui chante la nuit dans les bois, faisait entendre un ramage plaintif. L'amour amenait alors le sauvage Esquimau sur le rocher où l'attendait sa compagne : ces noces de l'homme aux dernières bornes de la terre n'étaient ni sans pompe ni sans félicité.

« Mais bientôt à une clarté perpétuelle succéda une nuit sans fin. Un soir le soleil se coucha et ne se leva plus. Une aurore stérile, qui n'enfanta point l'astre du jour, parut dans le septentrion. Nous marchions à la lueur du météore dont les flammes mouvantes et livides s'attachaient à la voûte du ciel comme à une surface onctueuse.

« Les neiges descendirent; les daims, les carribous, les oiseaux même disparurent : on voyait tous ces animaux passer et retourner vers le midi : rien n'était triste comme cette migration qui laissait l'homme seul. Quelques coups de foudre qui se prolongeaient dans des solitudes où aucun être animé ne les pouvait entendre, semblèrent séparer les deux scènes de la vie et de la mort. La mer fixa ses flots; tout mouvement cessa, et au bruit des glaces brisées succéda un silence universel.

« Aussitôt mes hôtes s'occupèrent à bâtir des cabanes de neige : elles se composaient de deux ou trois chambres qui communiquaient ensemble par des espèces de portes abaissées. Une lampe de pierre, remplie d'huile de baleine et dont la mèche était faite d'une mousse séchée, servait à la fois à nous réchauffer et à cuire la chair des veaux marins. La voûte de ces grottes sans air fondait en gouttes glacées; on ne pouvait vivre qu'en se pressant les uns contre les autres, et en s'abstenant, pour ainsi dire, de respirer. Mais la faim nous forçait encore de sortir de ces sépulcres de frimas : il fallait aller aux dernières limites de la mer gelée épier les troupeaux de Michabou.

« Mes hôtes avaient alors des joies si sauvages, que j'en étais moi-même épouvanté. Après une longue abstinence, avions-nous dardé un phoque, on le traînait sur la glace : la matrone la plus expérimentée montait sur l'animal palpitant, lui ouvrait la poitrine, lui arrachait le foie, et en buvait l'huile avec avidité. Tous les hommes, tous les enfants se jetaient sur la proie, la déchiraient avec les dents, dévoraient les chairs crues; les chiens accourus au banquet, en partageaient les restes, et léchaient le visage ensan-

glanté des enfants. Le guerrier vainqueur du monstre recevait une part de la victime plus grande que celle des autres : et lorsque, gonflé de nourriture, il ne se pouvait plus repaître, sa femme, en signe d'amour, le forçait encore d'avaler d'horribles lambeaux qu'elle lui enfonçait dans la bouche. Il y avait loin de là, René, à ma visite au palais de tes Rois, et au souper chez l'élégante Ikouessen.

« Un chef des Esquimaux vint à mourir; on le laissa auprès de nous, dans une des chambres de la hutte où l'humidité causée par les lampes amena la dissolution du corps. Les ossements humains, ceux des dogues et les débris des poissons, étaient jetés à la porte de nos cabanes; l'été fondant le tombeau de glace qui croissait autour de ces dépouilles, les laissait pêle-mêle sur la terre

« Un jour nous vîmes arriver sur un traîneau, que tiraient six chiens à longs poils, une famille alliée à celle dont j'étais l'esclave. Cette famille retourna bientôt après aux lieux d'où elle était venue; mon maître l'accompagna et m'ordonna de le suivre.

« La tribu d'Esquimaux chez laquelle nous arrivâmes n'habitait point, comme la nôtre, dans des cabanes de neige ; elle s'était retirée dans une grotte dont on fermait l'ouverture avec une pierre. Comme on voit, au commencement de la lune voyageuse, des corneilles se réunir en bataillons dans quelque vallée, ou comme des fourmis se retirent sous une racine de chêne, ainsi cette nombreuse tribu d'Esquimaux était réfugiée dans le souterrain.

Je fis le tour de la salle, pour chercher quelques vieillards qui sont la mémoire des peuples : le Grand-Esprit lui-même doit sa science à son éternité. Je remarquai un homme âgé, dont la tête était enveloppée dans la dépouille d'une bête sauvage. Je le saluai en lui disant : « Mon père ! » Ensuite j'ajoutai : « Tu as beaucoup « honoré tes parents, car je vois que le Ciel t'a accordé une lon-« gue vie. En faveur de mon respect pour tes aïeux, permets-moi « de m'asseoir sur la natte à tes côtés. Si je savais où une douce « mort a déposé les os de tes pères, je te les aurais apportés pour « te réjouir. »

« Le vieillard souleva son bonnet de peau d'ours, et me regarda quelque temps, en méditant sa réponse. Non, le bruit des ailes de la cigogne qui s'élève d'un bocage de magnolias dans le ciel des Florides est moins délicieux à l'oreille d'une vierge, que ne le fu-

rent pour moi les paroles de cet homme, lorsque je retrouvai sur ses lèvres, dans l'antre des affreux Esquimaux, le langage du prêtre divin des bords de la Seine.

« Je suis fils de la France, me dit le vieillard : lorsque nous en-
« levâmes aux enfants d'Albion les forts bâtis aux confins du La-
« brador, je suivais le brave d'Iberville. Ma tendresse pour une
« jeune fille des mers me retint dans ces régions désolées, où j'ai
« adopté les mœurs et la vie des aïeux de celle que j'aimais. »

« Tels que dans les puits des savanes d'Atala, on voit sortir des canaux souterrains, l'habitant des ondes, brillant étranger que l'amour a égaré loin de sa patrie, ainsi, ô Grand-Esprit! tu te plais à conduire les hommes par des chemins qui ne sont connus que de ta providence. René, on trouve les guerriers de ton pays chez tous les peuples : les plus civilisés des hommes, ils en deviennent, quand ils le veulent, les plus barbares. Ils ne cherchent point à nous policer, nous autres Sauvages ; ils trouvent plus aisé de se faire Sauvages comme nous. La solitude n'a point de chasseurs plus adroits, de combattants plus intrépides; on les a vus supporter les tourments du cadre de feu [1] avec la fortitude des Indiens mêmes, et malheureusement devenir aussi cruels que leurs bourreaux. Serait-ce que le dernier degré de la civilisation touche à la nature? Serait-ce que le Français possède une sorte de génie universel qui le rend propre à toutes les vies, à tous les climats? Voilà ce que pourrait seule décider la sagesse du Père Aubry, ou du chef de la Prière [2] qui corrigea l'orgueil de mon ignorance.

« Je passai la saison des neiges dans la société du vieillard demi-sauvage, à m'instruire de tout ce qui regardait les lois ou plutôt les mœurs des peuples au milieu desquels j'habitais.

« L'hiver finissait; la lune avait regardé trois mois, du haut des airs, les flots fixes et muets qui ne réfléchissaient point son image. Une pâle aurore se glissa dans les régions du Midi, et s'évanouit : elle revint, s'agrandit et se colora. Un Esquimau, envoyé à la découverte, nous apprit, un matin, que le soleil allait paraître; nous sortîmes en foule du souterrain, pour saluer le père de la vie. L'astre se montra un moment à l'horizon, mais il se replongea soudain dans la nuit, comme un juste qui, élevant sa tête rayon-

[1] Les tourments qu'on fait subir aux prisonniers de guerre. — [2] Fénelon.

nante du séjour des morts, se recoucherait dans son tombeau à la vue de la désolation de la terre : nous poussâmes un cri de joie et de deuil.

« Le soleil parcourut peu à peu un plus long chemin dans le ciel. Des brouillards couvrirent la terre et la mer. La surface solide des fleuves se détacha des rivages; on entendit pour premier bruit le cri d'un oiseau; ensuite quelques ruisseaux murmurèrent : les vents retrouvèrent la voix. Enfin les nuages amassés dans les airs crevèrent de toutes parts. Des cataractes d'une eau troublée se précipitèrent des montagnes ; des monceaux de neiges tombèrent avec fracas des rocs escarpés : le vieil Océan, réveillé au fond de ses abîmes, rompit ses chaînes, secoua sa tête hérissée de glaçons, et vomissant les flots renfermés dans sa vaste poitrine, répandit sur ses rivages les marées mugissantes.

« A ce signal les pêcheurs du Labrador quittèrent leur caverne et se dispersèrent : chaque couple retourna à sa solitude pour bâtir son nouveau nid et chanter ses nouvelles amours. Et moi, me dérobant par la fuite à mon maître, je m'avançai vers les régions du midi et du couchant, dans l'espoir de rencontrer les sources de mon fleuve natal.

« Après avoir traversé d'immenses déserts et vécu quelques années chez des hordes errantes, j'arrivai chez les Sioux, hommes chéris des Génies pour leur hospitalité, leur justice, leur piété et pour la douceur de leurs mœurs.

« Ces peuples habitent des prairies entre les eaux du Missouri et du Meschacebé, sans chef et sans loi ; ils paissent de nombreux troupeaux dans les savanes.

« Aussitôt qu'ils apprirent l'arrivée d'un étranger, ils accoururent et se disputèrent le bonheur de me recevoir. Nadoué, qui comptait six garçons et un grand nombre de gendres, obtint la préférence : on déclara qu'il la méritait comme le plus juste des Sioux et le plus heureux par sa couche. Je fus introduit dans une tente de peaux de buffle, ouverte de tous côtés, supportée par quatre piquets, et dressée au bord d'un courant d'eau. Les autres tentes, sous lesquelles on apercevait les joyeuses familles, étaient distribuées çà et là dans les plaines.

« Après que les femmes eurent lavé mes pieds, on me servit de la crème de noix et des gâteaux de malomines. Mon hôte ayant

fait des libations de lait et d'eau de fontaine au paisible Tébée, Génie pastoral de ces peuples, conduisit mes pas à un lit d'herbe, recouvert de la toison d'une chèvre. Accablé de lassitude, je m'endormis au bruit des vœux de la famille hospitalière, aux chants des pasteurs, et aux rayons du soleil couchant, qui, passant horizontalement sous la tente, fermèrent avec leurs baguettes d'or mes paupières appesanties.

« Le lendemain je me préparai à quitter mes hôtes; mais il me fut impossible de m'arracher à leurs sollicitations. Chaque famille me voulut donner une fête. Il fallut raconter mon histoire que l'on ne se lassait point d'entendre et de me faire répéter.

« De toutes les nations que j'ai visitées, celle-ci m'a paru la plus heureuse : ni misérable comme le pêcheur du Labrador, ni cruel comme le chasseur du Canada, ni esclave comme jadis le Natchez, ni corrompu comme l'Européen, le Sioux réunit tout ce qui est désirable chez l'homme sauvage et chez l'homme policé. Ses mœurs sont douces comme les plantes dont il se nourrit; il fuit les hivers, et, s'attachant au printemps, il conduit ses troupeaux de prairie en prairie : ainsi la voyageuse des nuits, la lune, semble garder dans les plaines du ciel les nuages qu'elle mène avec elle; ainsi l'hirondelle suit les fleurs et les beaux jours; ainsi la jeune fille, dans ses gracieuses chimères, laisse errer ses pensées de rivages en rivages et de félicités en félicités.

« Je pressais mon hôte de me permettre de retourner à la cabane de mes aïeux. Un matin, au lever du soleil, je fus étonné de voir tous les pasteurs rassemblés. Nadoué se présente à moi avec deux de ses fils, et me conduit au milieu des anciens : ils étaient assis en cercle à l'ombre d'un petit bocage d'où l'on découvrait toute la plaine. Les jeunes gens se tenaient debout autour de leurs pères.

« Nadoué prit la parole et me dit : « Chactas, la sagesse de nos « vieillards a examiné ce qu'il y avait de mieux pour la nation des « Sioux. Nous avons vu que le Manitou de nos foyers n'allait point « avec nous aux batailles, et qu'il nous livrait à l'ennemi, car nous « ignorons les arts de la guerre. Or, vous avez le cœur droit; « l'expérience des hommes a rempli votre âme d'excellentes « choses : soyez notre chef, défendez-nous; régnez avec la justice. « Nous quitterons pour vous les coutumes des anciens jours; nous

« cesserons de former des familles isolées ; nous deviendrons un « peuple : par là vous acquerrez une gloire immortelle.

« Or voici ce que nous ferons : vous choisirez la plus belle des filles « des Sioux. Chaque famille vous offrira quatre génisses de trois « ans avec un fort taureau, sept chèvres pleines, cinquante autres « donnant déjà une grande abondance de lait, et six chiens rapi- « des qui pressent également les chevreuils, les cerfs et toutes « les bêtes fauves. Nous joindrons à ces dons quarante toisons de « buffles noirs pour couvrir votre tente. En voyant vos grandes « richesses, nul ne pourra s'empêcher de vous réputer heureux. « Que les Génies vous gardent de rejeter notre prière ! Votre père « n'est plus; votre mère dort avec lui. Vous ne serez qu'un étranger « dans votre patrie. Si nous allions vous maudire dans notre dou- « leur, vous savez que le Grand-Esprit accomplit les malédictions « prononcées par les hommes simples. Soyez donc touché de no- « tre peine et entendez nos paroles. »

« Frappé des flèches invisibles d'un Génie, je demeurai muet au milieu de l'assemblée. Rompant enfin le silence, je répondis : « O Nadoué, que les peuples honorent ! je vous dirai la vérité toute « pure. Je prends à témoin les Manitous hospitaliers du foyer où « je reçus un asile, que la parole du mensonge n'a jamais souillé « mes lèvres : vous voyez si je suis touché. Sioux des savanes ! ja- « mais l'accueil que j'ai reçu de vous ne sortira de ma mémoire. « Les présents que vous m'offrez ne pourraient être rejetés par « aucun homme qui aurait quelque sens ; mais je suis un infortuné « condamné à errer sur la terre. Quel charme la royauté m'offri- « rait-elle ? Craignez d'ailleurs de vous donner un maître : un « jour vous vous repentiriez d'avoir abandonné la liberté. Si d'in- « justes ennemis vous attaquent, implorez le ciel, il vous sauvera, « car vos mœurs sont saintes.

« O Sioux ! puisqu'il est vrai que je vous ai inspiré quelque pitié, « ne retenez plus mes pas; conduisez-moi aux rives du Mescha- « cebé; donnez-moi un canot de cyprès : que je descende à la « terre des sassafras. Je ne suis point un méchant que les Génies « ont puni pour ses crimes; vous n'avez point à craindre la co- « lère du Grand-Esprit en favorisant mon retour. Mes songes, « mes veilles, mon repos, sont tout remplis des images d'une « patrie que je pleure sans cesse. Je suis le plus misérable des

« chevreuils des bois ; ne fermez pas l'oreille à mes plaintes. »

Les bergers furent attendris : le Grand-Esprit les avait fait compatissants. Quand le murmure de la foule eut cessé, Nadoué me dit : « Les hommes sont touchés de vos paroles, et les Génies le « sont aussi. Nous vous accordons la pirogue du retour. Mais con- « tractons d'abord l'alliance : rassemblons des pierres pour en « faire un haut lieu, et mangeons dessus. »

« Or cela fut fait comme il avait été dit : le Manitou de Nadoué, celui des Sioux, celui des Natchez, reçurent le sacrifice. L'alliance accomplie et trouvée parfaitement belle par les pasteurs, je marchai avec eux pendant six jours pour arriver au Meschacebé ; mon cœur tressaillait en approchant. Du plus loin que je découvris le fleuve, je me mis à courir vers lui ; je m'y élançai comme un poisson qui, échappé du filet, retombe plein de joie dans les flots. Je m'écriai en portant à ma bouche l'eau sacrée :

« Te voilà donc enfin, ô fleuve qui coules dans le pays de Chac- « tas ! fleuve où mes parents me plongèrent en venant au monde ! « fleuve où je me jouais dans mon enfance avec mes jeunes com- « pagnons ! fleuve qui baignes la cabane de mon père et l'arbre « sous lequel je fus nourri ! Oui, je te reconnais ! Voilà les osiers « pliants qui croissent dans ton lit aux Natchez, et que j'avais ac- « coutumé de tresser en corbeilles ; voilà les roseaux dont les « nœuds me servaient de coupe. C'est bien encore le goût et la « douceur de ton onde, et cette couleur qui ressemble à celle du « lait de nos troupeaux. »

« Ainsi je parlais dans mon transport, et les délices de la patrie coulait déjà dans mon cœur. Les Sioux, doués de simplicité et de justice, se réjouissaient de mon bonheur. J'embrassai Nadoué et ses fils ; je souhaitai toutes sortes de dons à mes hôtes, et, entrant dans ma pirogue chargée de présents, je m'abandonnai au cours du Meschacebé. Les Sioux rangés sur la rive me saluaient du geste et de la voix ; moi-même je les regardais en faisant des signes d'adieu, et priant les Génies d'accorder leur faveur à cette nation innocente. Nous continuâmes de nous donner des marques d'amour jusqu'au détour d'un promontoire qui me déroba la vue de mes pasteurs ; mais j'entendais encore le son de leurs voix affaiblies, que les brises dispersaient sur les eaux, le long des rivages du fleuve.

« Maintenant chaque heure me rapprochait de ce champ paternel dont j'étais absent depuis tant de neiges. J'en étais sorti sans expérience, dans ma dix-septième lune des fleurs; j'allais y rentrer dans ma trente-troisième feuille tombée, et plein de la triste connaissance des hommes. Que d'aventures éprouvées! que de régions parcourues! que de peuples les pas de mes malheurs avaient visités! Ces réflexions roulaient dans mon esprit, et le courant entraînait ma nacelle.

« Je franchis l'embouchure du Missouri. Je vis à l'orient le désert des Casquias et des Tamarouas qui vivent dans les républiques unies; au confluent de l'Ohio, fils de la montagne Allegany et du fleuve Monhougohalla, j'aperçus le pays des Chéroquois qui sèment comme l'Européen, et des Wabaches, toujours en guerre avec les Illinois. Plus loin je passai la rivière Blanche fréquentée des crocodiles, et l'Akensas qui se joint au Meschacebé par la rive occidentale. Je remarquai à ma gauche la contrée des Chicassas venus du midi, et celle des Yazous coureurs des montagnes; à ma droite je laissai les Sélonis et les Panimas, qui boivent les eaux du ciel et vivent sous les lataniers. Enfin je découvris la cime des hauts magnolias qui couronnent le village des Natchez. Mes yeux se troublèrent, mon cœur flotta dans mon sein : je tombai sans mouvement au fond de ma pirogue qui, poussée par la main du Fleuve, alla s'échouer sur la rive.

« Bocages de la Mort, qui couvrirez bientôt de votre ombre les cendres du vieux Chactas! Chênes antiques, mes contemporains de solitude! vous savez quelles furent mes pensées, quand, revenu de l'atteinte du Génie de la Patrie, je me trouvai assis au pied d'un arbre et livré à une foule curieuse qui s'empressait autour de moi. Je regardais le ciel, la terre, le fleuve, les Sauvages, sans pouvoir ni parler, ni déclarer les transports de mon âme. Mais lorsqu'un des inconnus vint à prononcer quelques mots en natchez, alors soulagé et tout en pleurs, je serre dans mes bras ma terre natale; j'y colle mes lèvres comme un amant à celles d'une amante; puis me relevant :

« Ce sont donc là les Natchez! Manitou de mes malheurs, ne me
« trompez-vous point encore? Est-ce la langue de mon pays que
« je viens d'entendre? Mon oreille ne m'a-t-elle point déçu?

« Je touchais les mains, le visage, le vêtement de mes frères. Je

dis à la troupe étonnée : « Mes amis, mes chers amis, parlez, ré-
« pétez ces mots que je n'ai point oubliés ! Parlez, que je retrouve
« dans votre bouche les doux accents de la patrie ! O langage chéri
« des Génies ! langage dans lequel j'appris à prononcer le nom de
« mon père, et que j'entendais lorsque je reposais encore dans le
« sein maternel ! »

« Les Natchez ne pouvaient revenir de leur surprise : au désordre de mes sens, ils se persuadèrent que j'étais un homme possédé d'Athaënsic pour quelque crime commis dans un pays lointain ; ils songeaient déjà à m'écarter, comme un sacrilége, du Bois du Temple et des Bocages de la Mort.

« La foule grossissait. Tout à coup un cri s'élève ; je pousse moi-même un cri en reconnaissant les chefs compagnons de mon esclavage dans ta patrie, et, en m'élançant dans leurs bras, nous mêlons nos pleurs d'amitié et de joie... « Chactas ! Chactas ! » C'est tout ce qu'ils peuvent dire dans leur attendrissement. Mille voix répétèrent : « Chactas ! Chactas ! Génies immortels, est-ce là le fils
« d'Outalissi, ce Chactas que nous n'avons point connu, et qu'on
« disait enseveli au sein des flots ? »

« Telles étaient les acclamations. On entendait un bruit confus semblable aux échos des vagues dans les rochers. Mes amis m'apprirent qu'arrivés à Québec sur le vaisseau, après mon naufrage, ils retournèrent d'abord chez les Iroquois d'où ils vinrent, après trois ans, conter mes malheurs à mes parents et à mon pays. Leur récit achevé, ils me conduisirent au temple du Soleil, où je suspendis mes vêtements en offrande. De là, après m'être purifié et avant d'avoir pris aucune nourriture, je me rendis au Bocage de la Mort pour saluer les cendres de mes aïeux. Les vieillards m'y vinrent trouver, car la nouvelle de mon retour avait déjà volé de cabane en cabane. Plusieurs d'entre eux me reconnurent à ma ressemblance avec mon père. L'un disait : « Voilà les cheveux d'Ou-
« talissi. » Un autre : « C'est son regard et sa voix. » Un troisième :
« C'est sa démarche, mais il diffère de son aïeul par sa taille qui
« est plus élevée. »

« Les hommes de mon âge accouraient aussi, et à l'aide de circonstances reproduites à ma mémoire, ils me rappelaient les jours de notre jeunesse ; alors je retrouvais sur leur visage des traits qui ne m'étaient point inconnus. Les matrones et les jeunes femmes

ne pouvaient rassasier leur curiosité : elles m'apportaient toutes sortes de présents.

« La sœur de ma mère existait encore, mais elle était mourante : mes amis me conduisirent auprès d'elle. Lorsqu'elle entendit prononcer mon nom, elle fit un effort pour me regarder; elle me reconnut, me tendit la main, leva les yeux au ciel avec un sourire, et accomplit sa destinée. Je me retirai l'âme en proie aux plus tristes pressentiments en voyant mon retour marqué par la mort du dernier parent que j'eusse au monde.

« Mes compagnons d'esclavage me menèrent à leur hutte d'écorce ; j'y passai la nuit avec eux. Nous y racontâmes sur la peau d'ours beaucoup de choses tirées du fond du cœur, de ces choses que l'on dit à un ami échappé d'un grand danger.

Le lendemain, après avoir salué la lumière, les arbres, les rochers, le fleuve et toute la patrie, je désirai rentrer dans la cabane de mon père. Je la trouvai telle que l'avaient mise la solitude et les années : un magnolia s'élevait au milieu, et ses branches passaient à travers le toit ; les murs crevassés étaient recouverts de mousse, et un lierre embrassait le contour de la porte de ses mains noires et chevelues.

« Je m'assis au pied du magnolia, et je m'entretins avec la foule de mes souvenirs. « Peut-être, me disais-je, selon ma religion du « désert, est-ce ma mère elle-même qui est revenue dans sa ca- « bane, sous la forme de ce bel arbre ! » Ensuite je caressais le tronc de ce suppliant réfugié au foyer de mes ancêtres, et qui s'en était fait le Génie domestique pendant l'ingrate absence des amis de ma famille. J'aimais à retrouver pour successeur sous mon toit héréditaire, non les fils indifférents des hommes, mais une paisible génération d'arbres et de fleurs : la conformité des destinées, qui semblait exister entre moi et le magnolia demeuré seul debout parmi ces ruines, m'attendrissait. N'était-ce pas aussi une rose de magnolia que j'avais donnée à la fille de Lopez, et qu'elle emporta dans la tombe ?

« Plein de ces pensées qui font le charme intérieur de l'âme, je songeais à rétablir ma hutte, à consacrer le magnolia à la mémoire d'Atala, lorsque j'entendis quelque bruit. Un Sachem, aussi vieux que la terre, se présente sous les lierres de la porte : une barbe épaisse ombrageait son menton ; sa poitrine était hérissée d'un

long poil semblable aux herbes qui croissent dans le lit des fleuves ; il s'appuyait sur un roseau ; une ceinture de joncs pressait ses reins ; une couronne de fleurs de marais ornait sa tête, un manteau de loutre et de castor flottait suspendu à ses épaules ; il paraissait sortir du fleuve, car l'eau ruisselait de ses vêtements, de sa barbe et de ses cheveux.

« Je n'ai jamais su si ce vieillard était en effet quelque antique Sachem, quelque prêtre instruit de l'avenir et habitant une île du Meschacebé, ou si ce n'était pas l'ancêtre des fleuves, le Meschacebé lui-même. « Chactas, » me dit-il d'un son de voix semblable au bruit de la chute d'une onde, « cesse de méditer le rétablisse-« ment de cette cabane. En disputeras-tu la possession contre un « Génie, ô le plus imprudent des hommes ? Crois-tu donc être « arrivé à la fin de tes travaux, et qu'il ne te reste plus qu'à t'as-« seoir sur la natte de tes pères ? Un jour viendra que le sang des « Natchez... »

« Il s'interrompt, agite le roseau qu'il tenait à la main, me lance des regards prophétiques, tandis que, baissant et relevant la tête, sa barbe limoneuse frappe sa poitrine. Je me prosterne aux pieds du vieillard ; mais lui, s'élançant dans le fleuve, disparaît au milieu des vagues bouillonnantes.

« Je n'osai violer les ordres de cet homme ou de ce Génie, et j'allai bâtir ma nouvelle demeure sur la colline où tu la vois aujourd'hui. Adario revint du pays des Iroquois ; je travaillai avec lui et le vieux Soleil à l'amélioration des lois de la patrie. Pour un peu de bien que j'ai fait, on m'a rendu beaucoup d'amour.

« J'avance à grands pas vers le terme de ma carrière ; je prie le ciel de détourner les orages dont il a menacé les Natchez, ou de me recevoir en sacrifice. A cette fin je tâche de sanctifier mes jours, pour que la pureté de la victime soit agréable aux Génies : c'est la seule précaution que j'aie prise contre l'avenir. Je n'ai point interrogé les jongleurs : nous devons remplir les devoirs que nous enseigne la vertu, sans rechercher curieusement les secrets de la Providence. Il est une sorte de sagesse inquiète et de prudence coupable que le ciel punit. Telle est, ô mon fils ! la trop longue histoire du vieux Chactas. »

# LIVRE NEUVIÈME

Le récit de Chactas avait conduit les Natchez jusqu'aux vallées fréquentées par les castors, dans le pays des Illinois. Ces paisibles et merveilleux animaux furent attaqués et détruits dans leurs retraites. Après des holocaustes offerts à Michabou, Génie des eaux, les Indiens, au jour marqué par le jongleur, commencèrent à dépouiller, tous ensemble, leurs victimes. A peine le fer avait-il entr'ouvert les peaux moelleuses, qu'un cri s'élève : « Une femelle « de castor ! » Les guerriers les plus fermes laissent échapper leur proie; Chactas lui-même paraît troublé.

Trois causes de guerre existent entre les Sauvages : l'invasion des terres, l'enlèvement d'une famille, la destruction des femelles de castor. Ignorant du droit public des Indiens, et n'ayant point encore l'expérience des chasseurs, René avait tué des femelles de castor. On délibère en tumulte : Ondouré veut qu'on abandonne le coupable aux Illinois pour éviter une guerre sanglante. Le frère d'Amélie est le premier à se présenter en expiation. « Je traîne « partout mes infortunes, dit-il à Chactas ; délivrez-vous d'un « homme qui pèse sur la terre. »

Outougamiz soutint que le guerrier blanc dont il portait le Manitou d'or, gage de l'amitié jurée, n'avait péché que par ignorance : « Ceux qui ont une si grande terreur des Illinois, s'écria-t-il, peu- « vent les aller supplier de leur accorder la paix. Quant à moi, je « sais un moyen plus sûr de l'obtenir, c'est la victoire. L'homme « blanc est mon ami, quiconque est son ennemi est le mien. » En prononçant ces paroles, le jeune Sauvage laissait tomber sur Ondouré des regards terribles.

Outougamiz était renommé chez les Natchez pour sa candeur

autant que pour son courage : ils l'avaient surnommé Outougamiz le Simple. Jamais il ne prenait la parole dans un conseil, et ses vertus ne se manifestaient que par ses actions. Les chasseurs furent étonnés de la hardiesse avec laquelle il s'exprima et de la soudaine éloquence que l'amitié avait placée sur ses lèvres : ainsi la fleur de l'hémérocalle, qui referme son calice pendant la nuit, ne répand ses parfums qu'aux premiers rayons de la lumière. La jeunesse, généreuse et guerrière, applaudit aux sentiments d'Outougamiz. René lui-même avait pris sur ses compagnons sauvages l'empire qu'il exerçait involontairement sur les esprits : l'avis d'Ondouré fut rejeté ; on conjura les mânes des femelles des castors ; Chactas recommanda le secret ; mais le rival du frère d'Amélie s'était déjà promis de rompre le silence.

Cependant on crut devoir abréger le temps des chasses : le retour précipité des guerriers étonna les Natchez. Bientôt on murmura tout bas la cause secrète de ce retour. Repoussé de plus en plus de Céluta, Ondouré se rapprocha de son ancienne amante, et chercha dans l'ambition des consolations et des vengeances à l'amour.

Durant l'absence des chasseurs, les habitants de la colonie s'étaient répandus dans les villages indiens : des aventuriers sans mœurs, des soldats dans l'ivresse, avaient insulté les femmes. Fébriano, digne ami d'Ondouré, avait tourmenté Céluta, et d'Artaguette l'avait protégée. Au retour d'Outougamiz, l'orpheline raconta à son frère les persécutions par elle éprouvées ; Outougamiz les redit à René, qui, déjà défendu dans le conseil par le généreux capitaine, l'alla remercier au fort Rosalie. Un attachement fondé sur l'estime commença entre ces deux nobles Français. Trop touché de la beauté de Céluta, d'Artaguette cédait au penchant qui l'entraînait vers l'homme aimé de la vertueuse Indienne. Ainsi se formaient de toutes parts des liens que le ciel voulait briser, et des haines que le temps devait accroître. Un événement développa tout à coup ces germes de malheurs.

Une nuit, Chactas, au milieu de sa famille, veillait sur sa natte : la flamme du foyer éclairait l'intérieur de la cabane. Une hache teinte de sang tombe aux pieds du vieillard : sur le manche de cette hache étaient gravés l'image de deux femelles de castors, et le symbole de la nation des Illinois. Dans les cabanes des diffé-

rents Sachems de pareilles armes furent jetées, et les hérauts illinois, qui étaient ainsi venus déclarer la guerre, avaient disparu dans les ténèbres.

Ondouré, dans l'espoir de perdre celui qui lui enlevait le cœur de Céluta, avait fait avertir secrètement les Illinois de l'accident de la chasse. Peu importait à ce chef de plonger son pays dans un abîme de maux, s'il pouvait à la fois rendre son rival odieux à la nation, et atteindre peut-être par la chance des armes à la puissance absolue. Il avait prévu que le vieux Soleil serait obligé de marcher à l'ennemi : au défaut de la flèche des Illinois, Ondouré ne pourrait-il pas employer la sienne pour se débarrasser d'un chef importun ? Akansie, mère du jeune Soleil, disposerait alors du pouvoir souverain, et par elle l'homme qu'elle adorait parviendrait facilement à la dignité d'édile, dignité qui le rendrait tuteur du nouveau prince. Enfin Ondouré, qui détestait les Français, mais qui les servait pour se faire appuyer d'eux, ne trouverait-il pas quelque moyen de les chasser de la Louisiane, lorsqu'il serait revêtu de l'autorité suprême ? Maître alors de la fortune, il immolerait le frère d'Amélie, et soumettrait Céluta à son amour.

Tels étaient les desseins qu'Ondouré roulait vaguement dans son âme. Il connaissait Akansie ; il savait qu'elle se prêterait à tous ses forfaits, s'il la persuadait de son repentir, si elle se pouvait croire aimée. Il affecte donc pour cette femme une ardeur qu'il ne ressent pas ; il promet de sacrifier Céluta, exigeant à son tour d'Akansie qu'elle serve une ambition dont elle recueillera les fruits. La crédule amante consent à des crimes pour une caresse.

La passion de Céluta s'augmentait en silence. René était devenu l'ami d'Outougamiz. Ne serait-il pas possible à Céluta d'obtenir la main de René ? Les murmures que l'on commençait à élever de toutes parts contre le guerrier blanc ne faisaient qu'attacher davantage l'Indienne à ce guerrier : l'amour se plaît au dévouement et aux sacrifices. Les prêtres ne cessaient de répéter que des signes s'étaient montrés dans les airs, la nuit de la convocation du conseil ; que le Serpent sacré avait disparu le jour d'une adoption funeste ; que les femelles de castors avaient été tuées ; que le salut de la nation se trouvait exposé par la présence d'un étranger sacrilége : il fallait des expiations. Redits autour d'elle, ces propos troublaient Céluta : l'injustice de l'accu-

sation la révoltait, et le sentiment de cette injustice fortifiait son amour, désormais irrésistible.

Mais René ne partageait point ce penchant ; il n'avait point changé de nature ; il accomplissait son sort dans toute sa rigueur; déjà la distraction qu'un long voyage et des objets nouveaux avaient produite dans son âme, commençait à perdre sa puissance : les tristesses du frère d'Amélie revenaient, et le souvenir de ses chagrins, au lieu de s'affaiblir par le temps, semblait s'accroître. Les déserts n'avaient pas plus satisfait René que le monde, et dans l'insatiabilité de ses vagues désirs, il avait déjà tari la solitude, comme il avait épuisé la société. Personnage immobile, au milieu de tant de personnages en mouvement, centre de mille passions qu'il ne partageait point, objet de toutes les pensées par des raisons diverses, le frère d'Amélie devenait la cause invisible de tout : aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposait à quiconque s'approchait de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendait aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Toutefois René ne se voyait pas sans une douleur amère, tout innocent qu'il était, la cause de la guerre entre les Illinois et les Natchez. « Quoi ! se disait-il, pour prix de l'hospitalité que j'ai reçue, je livre à la désolation les cabanes de mes hôtes ! Qu'avais-je besoin d'apporter à ces Sauvages le trouble et les misères de ma vie ? Je répondrai à chaque famille du sang qui sera versé. Ah ! qu'on accepte plutôt en réparation le sacrifice de mes jours ! »

Ce sacrifice n'était plus possible que sur le champ de bataille : la guerre était déclarée, et il ne restait aux Natchez qu'à la soutenir avec courage. Le Soleil prit le commandement de la tribu de l'Aigle, avec laquelle il fut résolu qu'il envahirait les terres des Illinois. Adario demeura aux Natchez avec la tribu de la Tortue et du Serpent, pour défendre la patrie. Outougamiz fut nommé chef des jeunes guerriers qui devaient garder les cabanes. René, adopté dans la tribu de l'Aigle, devait être de l'expédition commandée par le vieux Soleil.

Le jour du départ étant fixé, Outougamiz dit au frère d'Amélie : « Tu me quittes ; les Sachems m'obligent à demeurer ici ; tu vas « marcher au combat sans ton compagnon d'armes : c'est bien

« mal à moi de te laisser seul ainsi. Si tu meurs, comment ferai-je « pour t'aller rejoindre? Souviens-toi de nos Manitous dans la « bataille. Voici la chaîne d'or de notre amitié, qui m'avertira de « tout ce que tu feras. J'aurais voulu au moins que tu eusses été « mon frère avant de me quitter. Ma sœur t'aime ; tout le monde « le dit ; il n'y a que toi qui l'ignores. Tu ne lui parles jamais « d'amour. Comment! ne la trouves-tu pas belle? Ton âme est- « elle engagée ailleurs? Je suis Outougamiz, qu'on appelle le « Simple, parce que je n'ai point d'esprit ; mais je serai toujours « heureux de t'aimer, soit que je devienne malheureux ou heu- « reux par toi. » Ainsi parla le Sauvage : René le pressa sur son sein, et des pleurs d'attendrissement mouillèrent ses yeux.

Bientôt la tribu se mit en marche, ayant le Soleil à sa tête; toutes les familles étaient accourues sur son passage : les femmes et les enfants pleuraient. Céluta pouvait à peine contenir les mouvements de sa douleur, et suivait des regards le frère d'Amélie. Chactas bénit en passant son fils adoptif, et regretta de ne le pouvoir suivre. La petite Mila, à moitié confuse, cria à René : « Ne va pas mourir! » et rentra toute rougissante, dans la foule. Le capitaine d'Artaguette salua le frère d'Amélie lorsqu'il passa devant lui, en l'invitant à se souvenir de la gloire de la France. Ondouré fermait la marche : il devait commander la tribu, dans le cas où le vieux Soleil succomberait aux fatigues de la marche ou sous les coups de l'ennemi.

A peine la tribu de l'Aigle s'était éloignée des Natchez, que des inquiétudes se répandirent parmi les habitants du fort Rosalie. Les colons découvrirent les traces d'un complot parmi les noirs, et l'on disait qu'il avait des ramifications chez les Sauvages. En effet, Ondouré entretenait depuis longtemps des intelligences avec les esclaves des Blancs : il avait fait entendre à leurs oreilles le doux nom de liberté, pour se servir d'eux, si jamais ils pouvaient devenir utiles à son ambition. Un jeune nègre, nommé Imley, chef de cette association mystérieuse, cultivait une concession voisine de la cabane de Céluta et d'Outougamiz.

Ces récits sont portés à Fébriano. Le renégat, que la soif de l'or dévore, voit, dans les circonstances où se trouvent les Natchez, une possibilité de destruction dont profiteraient à la fois son avarice et sa lubricité. Fébriano recevait des présents d'Ondouré, et

l'instruisait de tout ce qui se passait au conseil des Français; mais, dans l'absence de ce chef, n'ayant plus de guide, il crut trouver l'occasion de s'enrichir de la dépouille des Sauvages.

Comme un dogue que son gardien réveille, Fébriano se lève aux dénonciations de ses agents secrets : il se prépare au dessein qu'il médite par l'accomplissement des rites de son culte abominable.

Enfermé dans sa demeure, il commence, demi-nu, une danse magique représentant le cours des astres. Il fait ensuite sa prière, le visage tourné vers le temple de l'Arabie, et il lave son corps dans les eaux immondes. Ces cérémonies achevées, le moine mahométan redevient guerrier chrétien : il enveloppe ses jambes grêles du drap funèbre des combats; il endosse l'habit blanc des soldats de la France. Une touffe de franges d'or, semblable à celle qui pendait au bouclier de Pallas, embrasse, comme une main, l'épaule gauche de Fébriano : il place sur sa poitrine un croissant d'où jaillissent des éclairs; il suspend à son baudrier une épée à la poignée d'argent, à la lame azurée, qui enfonce une triple blessure dans le flanc de l'ennemi : abaissant sur ses sourcils le chapeau de Mars, le renégat sort et va trouver Chépar.

Pareil à la tunique dévorante, qui sur le mont Œta fit périr Hercule, l'habit du grenadier français se colle aux os du fils des Maures, et fait couler dans ses veines les poisons enflammés de Bellone. Le commandant n'a pas plutôt aperçu Fébriano, qu'il se sent lui-même possédé de la fureur guerrière, comme si le démon des combats secouait, par sa crinière de couleuvres, la tête d'une des trois Gorgones.

« Illustre chef, s'écrie Fébriano, c'est avec raison qu'on vous « donne les louanges de prudence et de courage ; vous savez « saisir l'occasion, et tandis que les plus braves d'entre nos enne- « mis sont partis pour une guerre lointaine, vous jugez qu'il est à « propos de se saisir des terres des rebelles. Les trêves sont au « moment d'expirer, et vous ne prétendez pas qu'on les renouvelle. « Vous savez de quels dangers la colonie est menacée : on sou- « lève les esclaves : c'est un misérable nègre, voisin de l'habita- « tion du conspirateur Adario, et de la demeure du Français « adopté par Chactas, c'est Imley que l'on désigne comme le chef « de ce complot. J'apprends avec joie que vous avez donné des « ordres, que tout est en mouvement dans le camp, et que si les

« factieux refusent les concessions demandées, les cadavres des « ennemis du Roi deviendront la proie des vautours. »

Par ce discours plein de ruse, Fébriano évite de blesser l'orgueil de Chépar, toujours prêt à se révolter contre un conseil direct. Charmé de voir attribuer à sa prudence des choses auxquelles il n'avait pas songé, le commandant répond à Fébriano : « Vous « m'avez toujours paru doué de pénétration. Oui : je connaissais « depuis longtemps les machinations des traîtres. Les dernières « instructions de la Nouvelle-Orléans me laissent libre : je pense « qu'il est temps d'en finir. Allez déclarer aux Sauvages qu'ils « aient à céder les terres, ou qu'ils se disposent à me recevoir « avec les troupes de mon maître. »

Fébriano, dérobant au commandant un sourire ironique, se hâte d'aller porter aux Natchez la décision de Chépar. Le père Souël, retiré à la mission des Yazous, n'était plus au fort Rosalie pour plaider la cause de la justice, et d'Artaguette reçut l'ordre de se préparer aux combats et non aux discours.

Le conseil des Sachems se rassemble : on écoute les paroles et les menaces du messager français.

« Ainsi, lui répond Chactas, vous profitez de l'absence de nos « guerriers pour refuser le renouvellement des traités : cela est-il « digne du courage de la noble nation dont vous vous dites l'in- « terprète ? Qu'il soit fait selon la volonté du Grand-Esprit ! Nous « désirions vivre en paix, mais nous saurons nous immoler à la « patrie. »

Dernier essai de la modération et de la prudence ! Chactas veut aller lui-même présenter encore le calumet au fort Rosalie : les Sachems comptaient sur l'autorité de ses années ; ils y comptaient vainement. Les habitants de la colonie poussaient le commandant à la violence ; Fébriano l'obsédait par le récit de divers complots : dans un camp on désire la guerre, et le soldat est plus sensible à la gloire qu'à la justice. Tout précipitait donc les partis vers une première action. Non-seulement Chépar refusa la paix, mais, à l'instigation de Fébriano, il retint Chactas au fort Rosalie. « Plus ce « vieillard est renommé, dit le commandant, plus il est utile de « priver les rebelles de leur meilleur guide. J'estime Chactas, à « qui le grand Roi offrit autrefois un rang dans notre armée : on « ne lui fera aucun mal ; il sera traité ici avec toutes sortes d'é-

« gards, mais il n'ira pas donner à des factieux le moyen d'échap-
« per au châtiment. »

— « Français, dit Chactas, vous étiez destinés à violer deux fois « dans ma personne le droit des nations ! Quand je fus arrêté au « Canada, on pouvait au moins dire que ma main maniait la hache ; « mais que craignez-vous aujourd'hui d'un vieillard aveugle ? » — « Ce ne sont pas tes coups que nous craignons, s'écrièrent à la « fois les colons, mais tes conseils. »

Chépar avait espéré que la captivité de leur premier Sachem, répandant la consternation parmi les Natchez, les amènerait à se soumettre au partage des terres : il en fut autrement. La rage s'empare de tous les cœurs ; on s'assemble en tumulte ; on délibère à la hâte. L'Enfer, qui voit ses desseins près d'être renversés, songe à sauver le culte du soleil de l'attaque imprévue des Français. Satan appelle à lui les esprits de ténèbres ; il leur ordonne de soutenir les Natchez par tous les moyens dont il a plu à Dieu de laisser la puissance au Génie du mal. Afin de donner aux Indiens le temps de se préparer, le Prince des démons déchaîne un ouragan dans les airs, soulève le Meschacebé, et rend pendant quelques jours les chemins impraticables. Profitant de cette trêve de la tempête, les Natchez envoient des messagers aux nations voisines : la jeunesse s'empresse d'accourir.

Chépar n'attendait que la fin de l'orage pour marcher au grand village des Natchez. La sixième aurore ramena la sérénité, et vit les soldats français porter en avant leurs drapeaux, mais l'inondation de la plaine contraignit l'armée à faire un long détour.

Aussitôt que la Renommée eut annoncé aux Natchez la nouvelle de l'approche de l'ennemi, l'air retentit de gémissements : les femmes fuient, emportant leurs enfants sur leurs épaules, et laissant les Manitous suspendus aux portes des cabanes abandonnées. On voit s'agiter les guerriers qui n'ont eu le temps de se préparer au combat, ni par les jeûnes, ni par les potions sacrées, ni par l'étude des songes. Le cri de guerre, la chanson de mort, le son de la danse d'Areskoui, se mêlent de toutes parts. Le bataillon des Amis, la troupe des jeunes gens se dispose à descendre à la contrée des âmes : Outougamiz est à la tête de ce bataillon sacré. Outougamiz seul est triste : il n'a point son compagnon, le guerrier blanc, à ses côtés.

Céluta vient trouver son frère ; elle le serre dans ses bras, elle le prie de ménager ses jours. « Songe, lui dit-elle, ô mon aigle pro-« tecteur ! que je suis née avec toi dans le nid de notre mère. Le « cygne que tu as choisi pour ami, a volé aux rivières lointaines; « Chactas est prisonnier ; Adario va peut-être recevoir la mort ; « d'Artaguette est dans les rangs de l'ennemi : que me restera-t-il, « si je te perds ? »

— « Fille de Tabamica, répond Outougamiz, souviens-toi du re-« pas funèbre ; si l'homme blanc était ici, le soin lui en appartien-« drait ; mais voilà son Manitou d'or sur mon cœur ; il me préser-« vera de tout péril, car il m'a parlé ce matin, et m'a dit des choses « secrètes. Rassure-toi donc : invoquons l'Amitié et les Génies qui « punissent les oppresseurs. Ne crois pas que les Français soient « les plus nombreux ; en combattant pour les os de nos pères, nos « pères combattront pour nous. Ne les vois-tu pas, ces aïeux, « qui sortent des bocages funèbres ? « Courage ! nous crient-ils, « courage ! Ne souffrez pas que l'étranger viole nos cendres ; nous « accourons à votre secours avec les puissances de la nuit et de « la tombe ! » Crois-tu, Céluta, que les ennemis puissent résister « à cette pâle milice ? Entends-tu la Mort qui marche à la tête des « squelettes, armée d'une massue de fer ? O Mort ! nous ne redou-« tons point ta présence : tu n'es pour nos cœurs innocents qu'un « Génie paisible. »

Ainsi parle Outougamiz dans l'exaltation de son âme. Céluta est entraînée dans les bois par Mila et les matrones.

Toute la force des Natchez est dans la troupe de jeunes hommes, que les Sachems ont placée autour des Bocages de la Mort. Les Sachems eux-mêmes forment entre eux un bataillon qui s'assemble dans les bois, à l'entrée du temple du Soleil : la nation, ainsi divisée, s'était mise sous la protection des tombeaux et des autels. Une admiration profonde saisissait le cœur à l'aspect des vieillards armés : on voyait se mouvoir, dans l'obscurité du bois, leurs têtes chauves ou blanchies, comme les ondes argentées d'un fleuve, sous la voûte des chênes. Adario qui commande les Sachems, et qui s'élève au-dessus d'eux de toute la hauteur du front, ressemble à l'antique étendard de cette troupe paternelle. Non loin, sur un bûcher, le Grand-Prêtre fait des sacrifices, consulte les Esprits, et ne promet que des malheurs. Ainsi, aux approches des tempê-

tes de l'hiver, quand la brise du soir apporte l'odeur des feuilles séchées, la corneille, perchée sur un arbre dépouillé, prononce des paroles sinistres.

Bientôt, aux yeux éblouis des Natchez, sort du fond d'une vallée la pompe des troupes françaises, semblable au feu annuel dont les sauvages consument les herbages et qui s'étend comme un lac de feu. Indiens, à ce spectacle vous sentîtes une sorte d'étonnement furieux; la patrie, enchantant vos âmes, les défendait de la terreur, mais non de la surprise. Vous contempliez les ondulations régulières, les mouvements mesurés, la superbe ordonnance de ces soldats. Au-dessus des flots de l'armée se hérissaient les baïonnettes, telles que ces lances du roseau, qui tremblent dans le courant d'un fleuve.

Un vieillard se présente seul devant les guerriers de la France. D'une main il tient le calumet de paix, de l'autre il lève une hache dégouttante de sang : il chante et danse à la fois, et ses chants et ses pas sont mêlés de mouvements tumultueux et paisibles. Tour à tour il invoque la fureur des jeux d'Areskoui et l'ardeur des luttes de l'amour, la terreur de la bataille des héros et le charme du combat des grâces et de la lyre. Tantôt il tourne sur lui-même en poussant des cris et lançant le tomahawk; tantôt il imite le ton d'un Augure qui préside à la fête des moissons. Le visage de ce vieillard est rigide, son regard impérieux, son front d'airain; tout son air décèle le père de la patrie et l'enthousiaste de la liberté. On mène l'envoyé des Natchez à Chépar.

Debout au milieu d'une foule de capitaines, sans s'incliner, sans fléchir le genou, il parle ainsi au commandant des Français :

« Mon nom est Adario : de père en fils, tous mes ancêtres sont « morts pour la défense de leur terre natale. Je te viens, de la part « des Sachems, redemander Chactas et te proposer une dernière « fois la paix. Si j'avais été le chef de ma nation, tu ne m'eusses vu « que la hache à la main. Que veux-tu? Quels sont tes desseins? Que « t'avons-nous fait?

« Prétends-tu nous massacrer dans les cabanes où nous avons « donné l'hospitalité à tes pères, lorsque, faibles et étrangers, ils « n'avaient ni huttes pour se garantir des frimas, ni maïs pour « apaiser leur faim?

« Si tu persistes à nous opprimer, sache qu'avant que nous te

« cédions les tombeaux de nos ancêtres, le soleil se lèvera où il se « couche, les chênes porteront les fruits du noyer, et le vautour « nourrira les petits de la colombe.

« Tu as violé la foi publique en arrêtant Chactas. Je n'ai pour- « tant pas craint de me présenter devant toi : ou ton cœur sera rap- « pelé à des sentiments d'équité, ou tu commettras une nouvelle « injustice ; dans le premier cas, nous aurons la paix; dans le se- « cond, tu combleras la mesure. Le Grand-Esprit se chargera de « notre vengeance.

« Choisis : voilà le calumet de paix, fume; voici la hache de « sang, frappe. »

Tel qu'un fer présenté à la forge se pénètre d'une pourpre brûlante, ainsi le visage de Chépar s'allume des feux de la colère au discours du Sauvage. L'indomptable vieillard levait sa tête au-dessus de l'assemblée émue, comme un chêne américain qui, laissé debout sur son sol natal, domine de sa tige inflexible les moissons de l'Europe flottantes à ses pieds. Alors Chépar :

« Rebelle, ce pays appartient au Roi mon maître; si tu oses t'op- « poser au partage des terres que j'ai distribuées aux habitants de « la colonie, je ferai de ta nation un exemple épouvantable. Re- « tire-toi, de peur que je ne te fasse éprouver le châtiment épar- « gné à Chactas. »

— « Et moi, s'écrie Adario brisant le calumet de paix, je te dé- « clare, au nom des Natchez, guerre éternelle ; je te dévoue, toi et « les tiens, à l'implacable Athaënsic. Viens faire un pain digne de tes « soldats avec le sang de nos vieillards, le lait de nos jeunes épou- « ses, et les cendres de nos pères! Puissent mes membres, quand « ton fer les aura séparés de mon corps, se ranimer pour la ven- « geance, mes pieds marcher seuls contre toi, ma main coupée « lancer la hache, ma poitrine éteinte pousser le cri de guerre, et « jusqu'à mes cheveux, réseau funeste, tendre autour de ton armée « les inévitables filets de la Mort! Génies qui m'écoutez! que les « os des oppresseurs soient réduits en poudre, comme les débris « du calumet écrasés sous mes pieds! que jamais l'arbre de la « paix n'étende ses rameaux sur les Natchez et sur les Français, « tant qu'il existera un seul guerrier des deux nations, tant que les « mères continueront d'être fécondes chez ces peuples! »

Il dit : les Démons exaucent sa prière : ils sortent de l'abîme et

remplissent les cœurs d'une rage infernale. Le jour se voile, le tonnerre gronde, les mânes hurlent dans les forêts, et les femmes indiennes entendent leur fruit se plaindre dans leur sein. Adario jette la hache au milieu des guerriers : la terre s'entr'ouvre et la dévore ; on l'entend tomber dans de noires profondeurs. Les capitaines français ne se peuvent empêcher d'admirer le courage du vieillard qui, retourné au milieu des siens, leur adresse ce discours :

« Natchez, aux armes ! Assez longtemps nous sommes restés « assis sur la natte ! Jeunesse, que l'huile coule sur vos cheveux, « que vos visages se peignent, que vos carquois se remplissent, « que vos chants ébranlent les forêts. Désennuyons nos morts !

« Il vit infâme celui qui fuit : les femmes lui présentent la pagne « qui voile la pudeur; il siége au conseil parmi les matrones. Mais « celui qui meurt pour son pays, oh ! comme il est honoré ! Ses os « sont recueillis dans des peaux de castor, et déposés au tombeau « des aïeux; son souvenir se mêle à celui de la religion protégée, « de la liberté défendue, des moissons recueillies. Les vierges di- « sent à l'époux de leur choix sur la montagne : « Assure-moi que « tu seras semblable à ce héros. » Son nom devient la garantie de « la publique félicité, le signal des joies secrètes des familles.

« Sois-nous favorable, Areskoui ! ton casse-tête est armé de « dents de crocodile; le couteau d'escalpe est à ta ceinture : ton « haleine exhale, comme celle des loups, l'odeur du carnage ; tu « bois le bouillon de la chair des morts dans le crâne du guerrier. « Donne à nos jeunes fils une envie irrésistible de mourir pour la « patrie : qu'ils sentent une grande joie lorsque le fer de l'en- « nemi leur percera le cœur ! »

Ainsi parle ou plutôt ainsi chante Adario, et les Sauvages lui répondent par des hurlements. Chacun prend son rang et attend l'ordre de la marche. Le Grand-Prêtre saisit une torche et se place à quelques pas en avant. Sa tunique, tachée du sang des victimes, claque dans l'air ; des serpents, qu'il a le pouvoir de charmer, sortent en sifflant de sa poitrine et s'entrelacent autour du simulacre de l'oiseau de la nuit qui surmonte sa chevelure : telle les poëtes ont peint la Discorde, entre les bataillons des Grecs et des Troyens. Le jongleur entonne la chanson de la guerre que répète le bataillon des Amis : ainsi, sur les ondes de l'Eurotas, les cygnes

d'Apollon chantaient leur dernier hymne, en se préparant à rejoindre les dieux.

Alors le Prince des ténèbres appelle le Temps et lui dit : « Puis-« sance dévorante que j'ai enfantée, toi qui te nourris de siècles, « de tombeaux et de ruines, rival de l'Éternité assise au ciel et « dans l'enfer, ô Temps, mon fils ! si je t'ai préparé aujourd'hui « une ample pâture, seconde les efforts de ton père. Tu vois la « faiblesse de nos enfants; leur petite troupe est exposée à une « destruction qui renverserait nos projets : vole sur les deux flancs « de l'armée indienne, coupe les bois antiques, pour en faire un « rempart aux Natchez : rends inutile la supériorité du nombre « chez les adorateurs de notre implacable ennemi. »

Le Temps obéit; il s'abat dans la forêt, avec le bruit d'un aigle qui engage ses ailes dans les branches des arbres : les deux armées ouïrent sa chute et tournèrent les yeux de ce côté. Aussitôt on entend retentir, dans la profondeur du désert, les coups de la hache de ce Bûcheron qui sape également les monuments de la nature et ceux des hommes. Le père et le destructeur des siècles renverse les pins, les chênes, les cyprès, qui expirent avec de sourds mugissements : les solitudes de la terre et du ciel demeurent nues, en perdant les colonnes qui les unissent.

Le prodige étonne les deux armées: les Français le prennent pour le ravage d'un nouvel ouragan, les Natchez y voient la protection de leurs Génies. Adario s'écrie : « Les Manitous se décla-« rent pour les opprimés, marchons. » Tout s'ébranle. Les Français formés en bataille, s'émerveillent de voir ces hommes demi-nus qui s'avancent en chantant contre le canon et l'étincelante baïonnette. Quel courage n'inspires-tu point, sublime amour de la patrie !

---

# LIVRE DIXIÈME

Déjà les Natchez s'approchaient de l'ennemi. Chépar fait un signe : le centre de l'armée se replie et démasque les foudres ; à chaque bronze se tient un guerrier avec une mèche enflammée. L'infanterie exécute un mouvement rapide : les grenadiers du premier rang tombent un genou en terre ; les deux autres rangs tournent obliquement et présentent, par les brisures de la ligne, le flanc et les armes aux Indiens. A ce mouvement, les Natchez s'arrêtent et retiennent toutes leurs voix ; un silence et une immobilité formidable règnent des deux côtés : on n'entend que le bruit des ailes de la Mort qui plane sur les bataillons.

Lorsque l'ardente canicule engendre dans les mers du Mexique le vent pestilentiel du midi, ce vent destructeur pousse, en haletant, une haleine humide et brûlante. La nature se voile : les paysages s'agrandissent ; la lumière scarlatine des tropiques se répand sur les eaux, les bois et les plaines ; des nuages pendent en énormes fragments aux deux horizons du ciel ; un midi dévorant semble être levé pour toujours sur le monde ; on croit toucher à ces temps annoncés de l'embrasement de l'univers : ainsi paraissent les armées arrêtées l'une devant l'autre, et prêtes à se charger avec furie. Mais l'épée de Chépar a brillé..... Muse, soutiens ma voix, et tire de l'oubli les noms de ces guerriers dignes d'être connus de l'avenir !

Une fumée blanche, d'où s'échappent à chaque instant des feux, enveloppe d'abord les deux armées. Une odeur de salpêtre, qui irrite le courage, s'exhale de toutes parts. On entend le cri des Indiens, la voix des chefs français, le hennissement des chevaux, le

sifflement de la balle, du boulet et des bombes qui montent avec une lumière dans le ciel.

Tant que les Natchez conservent du plomb et des poudres, leurs tubes empruntés à l'Europe ne cessent de brûler dans la main de leurs chasseurs : tous les coups que dirige un œil exercé portent le deuil dans le sein de quelque famille. Les traits des Français sont moins sûrs : les bombes se croisent sans effet dans les airs, comme l'orbe empenné que des enfants se renvoient sur la raquette. Folard est surpris de l'inutilité de son art, et Chépar de la résistance des Sauvages. Mais lorsque ceux-ci ont épuisé les semences de feu qu'ils avaient obtenues des peuples d'Albion, Adario élève la voix :

« Jeunes guerriers des tribus du Serpent et du Castor, suivez « vos pères, ils vont vous ouvrir le chemin. » Il dit et fond à la tête des Sachems sur les enfants des Gaules. Outougamiz l'entendit, et se tournant vers ses compagnons : « Amis, imitons nos « pères ! » Suivi de toute la jeunesse, il se précipite dans les rangs des Français.

Comme deux torrents formés par le même orage descendent parallèlement le flanc d'une montagne, et menacent la mer de leur égale fureur : ainsi les deux troupes des Sachems et des jeunes guerriers attaquent à la fois les ennemis ; et comme la mer repousse ces torrents, ainsi l'armée française oppose sa barrière à l'assaut des deux bataillons. Alors commence un combat étrange. D'un côté, tout l'art de la moderne Bellone, telle qu'elle parut aux plaines de Lens, de Rocroy et de Fleurus ; de l'autre, toute la simplicité de l'antique Mars, tel qu'on le vit marcher sur la colline des Figuiers et aux bords du Simoïs. Un vent rapide balaye la fumée, et le champ de bataille se découvre. La difficulté du terrain, encombré par les forêts abattues, rend l'habileté vaine et remet la victoire à la seule valeur ; les chevaux engagés entre les troncs des arbres déchirent leurs flancs ou brisent leurs pieds ; la pesante artillerie s'ensevelit dans des marais ; plus loin, les lignes de l'infanterie, rompues par l'impétuosité des Sauvages, ne peuvent se reformer sur un terrain inégal, et l'on combat partout homme à homme.

Maintenant, ô Calliope, quel fut le premier Natchez qui signala sa valeur dans cette mêlée sanglante ?

Ce fut vous, fils magnanime du grand Siphane, indomptable et terrible Adario.

Les Sauvages ont raconté que sous les ombrages de la Floride, dans une île au milieu d'un lac qui étend ses ondes comme un voile de gaze, coule une mystérieuse fontaine. Les eaux de cette fontaine peuvent redresser les membres pliés par les ans [1], et rebrunir, au feu des passions, la chevelure sur la tête blanchie des vieillards. Un éternel printemps habite au bord de cette source : là, les ormeaux n'entretiennent avec le lierre que des amitiés nouvelles; là, les chênes sont étonnés de ne compter leurs années que par l'âge des roses. Les illusions de la vie, les songes du bel âge, habitent avec les zéphyrs les feuilles de lianes qui projettent sur le cristal de la fontaine un réseau d'ombre. Les vapeurs qui s'exhalent des bois d'alentour sont les parfums de la jeunesse; les colombes qui boivent l'eau de la source, les fleurs qu'elle arrose dans son cours, ont sans cesse des œufs dans leur nid, des boutons sur leur tige. Jamais l'astre de la lumière ne se couche sur ces bords enchantés, et le ciel y est toujours entr'ouvert par le sourire de l'Aurore.

Ce fut à cette fontaine, dont la renommée attira les premiers Européens dans la Floride, que le Génie de la patrie alla, d'après le récit des Natchez, puiser un peu d'eau : il verse, au milieu de la bataille, quelques gouttes de cette eau sur la tête du fils de Siphane. Le Sachem sent rentrer dans ses veines le sang de sa première jeunesse : ses pas deviennent rapides; son bras s'étend et s'assouplit ; sa main reprend la fermeté de son cœur.

Il y avait, dans l'armée française, un jeune homme nommé Sylvestre, que le chagrin d'un amour sans espérance avait amené sur ces rives lointaines pour y chercher la gloire ou la mort. Le riche et inflexible Aranville n'avait jamais voulu consentir à l'hymen de son fils avec l'indigente Isabelle. Adario aperçut Sylvestre au moment où il essayait de dégager ses pieds d'une vigne rampante : le Sachem, levant sa massue, en décharge un coup sur la tête de l'héritier d'Aranville : la tête se brise comme la calebasse sous le pied de la mule rétive. La cervelle de l'infortuné fume en se répandant à terre. Adario insulte par ces paroles à son ennemi :

[1] Tradition historique.

« En vérité, c'est dommage que ta mère ne soit pas ici ! elle « baignerait ton front dans l'eau d'esquine ! Moi qui ne suis qu'un « barbare, j'ai grossièrement lavé tes cheveux dans ton sang ! « Mais j'espère que tu pardonneras à ma débile vieillesse, car je « te promets un tombeau... dans le sein des vautours. »

En achevant ces mots, Adario se jette sur Lesbin ; il lui enfonce son poignard entre la troisième et la quatrième côte à l'endroit du cœur : Lesbin s'abat comme un taureau que le stylet a frappé. Le Sachem lui appuie un pied sur le cou ; d'une main, il saisit et tire à lui la chevelure du guerrier, de l'autre il la découpe avec une partie du crâne, et, suspendant l'horrible trophée à sa ceinture, il assaillit le brave Hubert qui l'attendait. D'un coup de son fort genou Adario lui meurtrit le flanc, et tandis qu'Hubert se roule sur la poussière, du tranchant de sa hache, l'Indien lui abat les deux bras, et le laisse expirer rugissant.

Comme un loup qui, ayant dévoré un agneau, ne respire plus que le meurtre, le Sachem vise l'enseigne Gédoin, et d'une flèche lui attache la main au bâton du drapeau français. Il blesse ensuite Adémar, le fils de Charles. Habitant des rives de la Dordogne, Adémar avait été élevé avec toute sorte de tendresse par un vieux père dont il était le seul appui, et qu'il nourrissait de l'honorable prix donné à ses armes. Mais Charles ne devait jamais presser son fils dans ses bras, au retour des pays lointains. La hache du Sachem, atteignant Adémar au visage, lui enleva une partie du front, du nez et des lèvres. Le soldat reste quelque temps debout, objet affreux, au milieu de ses compagnons épouvantés : tel se montre un bouleau dont les Sauvages ont enlevé l'écorce au printemps ; le tronc mis à nu, et teint d'une séve rougie, se fait apercevoir de loin parmi les arbres de la forêt, Adémar tombe sur son visage mutilé, et la nuit éternelle l'environne.

Comme une laie de Cilicie, ou comme un tigre du désert de Sahara, qui défend ses petits, Adario, redoublant de fureur à la vue de ses propres exploits, s'écrie : « Voilà comme vous périrez « tous, vils étrangers ! tel est le sort que vous réservent les « Natchez ! » En même temps il arrache un mousquet à Kerbon, et lui plonge dans la bouche la baïonnette : le triple glaive perce le palais et sort par le haut du crâne de la pâle victime, dont les yeux s'ouvrent et se ferment avec effort. Adario abandonne l'arme

avec le cadavre, qui demeurent écartés et debout, comme les deux branches d'un compas.

Soulevant une pierre énorme, telle que deux Européens la porteraient à peine pour marquer la borne de quelques jeux dans une fête publique, le Sachem la lance aussi légèrement qu'une flèche contre le fils de Malherbe. La pierre roule et fracasse les jambes du soldat : il frappe le sol de son front, et, dans sa douleur, mord les ronces ensanglantées. O Malherbe ! la faux de la mort te moissonne au milieu de tes belles années ! Mais tant que les Muses conserveront le pouvoir d'enchanter les peuples, ton nom vivra comme ceux des Français auxquels ton illustre aïeul donna l'immortalité !

Partout Adario se fait jour avec la hache, la massue, le poignard ou les flèches. Geblin, qu'enivre la gloire ; d'Assas, au nom héroïque ; l'imprudent d'Estaing, qui eût osé défier Mars lui-même ; Marigni, Comines, Saint-Alban, cèdent au fils de Siphane. Animés par son exemple, les Natchez viennent mugissant comme des taureaux sauvages, bondissant comme des léopards. La terre se pèle et s'écorche sous les pas redoublés et furieux des guerriers ; des tourbillons de poussière répandent de nouveau la nuit sur le champ de bataille ; les visages sont noircis, les armes brisées, les vêtements déchirés, et la sueur coule en torrents du front des soldats.

Alors le ciel envoya l'épouvante aux Français. Fébriano, qui combattait devant le Sachem, fut le premier à prendre la fuite, et les soldats, abandonnés de leurs chefs, ouvrent leurs rangs.

Adario et les Sachems y pénètrent avec un bruit semblable à celui des flots qui jaillissent contre les épieux noircis, plantés devant les murs d'une cité maritime. Chépar, du haut d'une colline, voit la défaite de l'aile gauche de son armée ; il ordonne à d'Artaguette de faire avancer ses grenadiers. En même temps Folard, parvenu à sauver quelques bronzes, les place sur un tertre découvert, et commence à foudroyer les Sachems.

Vous prévîtes le dessein du commandant des Français, vaillant frère de Céluta ! et pour sauver vos pères, vous vous élançâtes, soutenu des jeunes Indiens, contre la troupe choisie. Trois fois les compagnons d'Outougamiz s'efforcent de rompre le bataillon des grenadiers, trois fois ils se viennent briser contre la masse impénétrable.

L'ami de René s'adressant au Ciel : « O Génies! si vous nous « refusez la victoire, accordez-nous donc la mort. » Et il attaque d'Artaguette.

Deux coursiers, fils des vents, et amants d'une cavale, fille d'Éole, du plus loin qu'ils s'aperçoivent dans la plaine, courent l'un à l'autre avec des hennissements. Aussitôt que leurs haleines enflammées se mêlent, ils se dressent sur leurs jarrets, s'embrassent, couvrent d'écume et de sang leur crinière, et cherchent mutuellement à se dévorer; puis tout à coup se quittant pour se charger de nouveau, tournant la croupe, dressant leurs queues hérissées, ils heurtent leurs soles dans les airs : des étincelles jaillissent du demi-cercle d'airain qui couvre leurs pieds homicides. Ainsi combattaient d'Artaguette et Outougamiz; tels étaient les éclairs qui partaient de l'acier de leurs glaives. La foudre dirigée par Folard les oblige à se séparer, et répand le désordre dans les rangs des jeunes Natchez.

« Tribus du Serpent et de la Tortue ! s'écrie le frère de Céluta, « soutenez l'assaut de d'Artaguette, tandis que je vais, avec les « alliés, m'emparer des tonnerres. »

Il dit : les guerriers alliés marchent derrière lui deux à deux, et s'avancent vers la colline où les attend Folard. Intrépides Sauvages, si mes chants se font entendre dans l'avenir, si j'ai reçu quelque étincelle du feu de Prométhée, votre gloire s'étendra parmi les hommes aussi longtemps que le Louvre dominera les flots de la Seine ; aussi longtemps que le peuple de Clovis continuera d'être le premier peuple du monde ; aussi longtemps que vivra la mémoire de ces laboureurs qui viennent de renouveler le miracle de votre audace dans les champs de la Vendée [1].

Outougamiz commence à gravir la colline : bientôt il disparaît dans un torrent de feu et de fumée : tel Hercule s'élevait vers l'Olympe, dans les flammes de son bûcher; tel sur la voie d'Airain, et près du temple des Euménides, un orage ravit Œdipe au séjour des Dieux. Rien n'arrête les Indiens dont le péril s'accroît à mesure qu'ils approchent des bouches dévorantes. A chaque pas, la mort enlève quelques-uns des assaillants. Tansou, qui se plaît à porter un arc de cèdre, reçoit un boulet au milieu du corps ; il

[1] On voit par ce passage à quelle époque ce livre a été écrit.

se sépare en deux comme un épi rompu par la main d'un enfant. Kiousse, qui, prêt à s'engager dans les chaînes de l'hymen, avait déjà éteint le flambeau dans la cabane de sa maîtresse, voit ses pieds rapides soudainement écrasés ; il tombe du haut d'un roc dans une terre limoneuse où il demeure enfoncé jusqu'à la ceinture ; Tani est frappé d'un globe d'airain à la tête ; son crâne emporté se va suspendre par la chevelure à la branche fleurie d'un érable.

De tous ces guerriers, Sépine suivait Outougamiz avec le plus d'ardeur. Ce héros descendait d'Œkala qui avait régné sur les Siminoles. Œkala eut trois fils : Nape, qui devançait les chevreuils à la course ; Téran, qui épousa Nitianis, dont les esprits stériles fermèrent le sein ; et Scoute, qui fut le dernier des trois enfants d'Œkala. Scoute eut de la chaste Nibila la charmante Élisoë et le fier Alisinape, père de Sépine. Cet ardent Sauvage avait promis à sa mère de lui apporter la chevelure du commandant des Français ; mais il avait négligé de faire des sacrifices aux Génies, et il ne devait plus rentrer dans la cabane de ses pères. Un boulet l'atteignit dans les parties inférieures du corps. Renversé sur la terre, il se roule dans ses entrailles. Son ami, Télaza, lui tend la main pour l'aider à se relever ; mais un second boulet arrache le bras secourable qui va frapper Outougamiz.

Déjà il ne restait plus que soixante guerriers de la troupe qui escaladait la colline des foudres : ils arrivent au sommet. Outougamiz, perçant à travers les baïonnettes que Folard oppose à ses efforts, s'élance le premier sur un canon, abat la tête du Cyclope qui allait y porter la mèche, embrasse le tube, et appelle à lui les Sauvages. Là se fait un carnage épouvantable des Français et des Indiens. Folard crie aux premiers : « Quelle honte pour vous, si « vous étiez vaincus ! » Outougamiz crie aux seconds : « Encore un « moment de courage, et à nous la victoire ! »

On entend le frémissement du sang qui se dessèche et s'évapore en tombant sur la machine rougie, pour la possession de laquelle on combat. Les décharges des mousquets et des batteries font de la colline un effroyable chaos. Tels sont les mugissements, les ténèbres et les lueurs de l'Etna, lorsque le volcan se réveille : un ciel d'airain d'où tombe une pluie de cendre, s'abaisse sur les campagnes obscurcies, au milieu desquelles la montagne brûle avec un funèbre flambeau ; des fleuves d'un feu violet sillonnent

les plaines mouvantes ; les hommes, les cités, les monuments, disparaissent, et Vulcain, vainqueur de Neptune, fait bouillonner les mers sur ses fourneaux embrasés.

Toutes les fureurs de la guerre se rassemblent autour du bronze qu'a saisi le frère de Céluta. Les Indiens tâchent d'ébranler la lourde masse, et de la précipiter du haut du coteau : les uns l'embrassent par sa bouche béante ; les autres poussent avec effort les roues qui laissent dans le sol de profondes traces ; ceux-ci tournent contre les Français les armes qu'ils leur ont arrachées ; ceux-là se font massacrer sur le canon que souillent la moelle éparse, les cervelles fumantes, les lambeaux de chair, les fragments d'os. Chaque soldat, noirci par le salpêtre, est couvert du sang de ses amis et de ses ennemis. On se saisit par les cheveux ; on s'attaque avec les pieds et les mains : tel a perdu les bras qui se sert de ses dents pour combattre : c'est comme un festin de la mort. Déjà Folard est blessé ; déjà l'héroïsme de quelques Sauvages l'emporte sur tout l'art européen, lorsqu'un grenadier parvient à mettre le feu au tube. Aussitôt la couleuvre de bronze dégorge ses entrailles avec un dernier rugissement : sa destinée étant accomplie, elle éclate, mutile, renverse, tue la plus grande partie des guerriers qui l'environnent. L'on n'entend qu'un cri, suivi d'un silence formidable.

Comme deux flottes puissantes, se disputant l'empire de Neptune, se rencontrent à l'embouchure de l'antique Égyptus ; le combat s'engage à l'entrée de la nuit. Bientôt un vaisseau s'enflamme par sa poupe pétillante : à la lueur du mouvant incendie on distingue la mer semblable à du sang et couverte de débris : la terre est bordée des nations du désert ; les navires, ou démâtés, ou rasés au niveau des vagues, dérivent en brûlant. Tout à coup le vaisseau en feu mugit ; son énorme carcasse crève, et lance jusqu'au ciel les tubes d'airain, les pins embrasés et les cadavres des matelots : la nuit et le silence s'étendent sur les ondes. Outougamiz reste seul de sa troupe, après l'explosion du foudre. Il se voulait jeter parmi les Français ; mais le Génie de l'amitié lui fait au fond du cœur cette réprimande : « Où cours-tu, insensé ? de « quel fruit ta mort peut-elle être maintenant à ta patrie ? Réserve « ce sacrifice pour une occasion plus favorable, et souviens-toi « que tu as un ami. » Ému par ces tendres sentiments, le fils de

Tabamica bondit du haut de la colline, va se plonger dans le fleuve; et, animé par la fraîcheur de l'onde, il rejoint les guerriers qui n'avaient cessé de combattre contre d'Artaguette.

Les Sachems, aussi prudents qu'intrépides, craignant d'être coupés dans leur retraite, s'étaient réunis aux bataillons de leurs fils. Tous ensemble soutenaient à peine les efforts de Beaumanoir, qui, du côté des Français, obtenait l'honneur de la journée. Beaumanoir avait pour ancêtre ce fameux chevalier breton qui but son sang au combat des Trente. Douze générations séparaient Beaumanoir de cette source illustre : Étienne, Matthieu, Charles, Robert, Geofroy, le second Étienne, Paul, François, qui mourut à Jarnac, George le Balafré, Thomas, François deuxième du nom, et Jean le Solitaire, qui habitait le donjon d'où l'on découvre la colline isolée [1] que couronnent les ruines d'un temple druidique.

Armé d'un casse-tête à l'instar de l'ennemi, Beaumanoir ravage les rangs des Natchez : Adario soutient à peine sa furie. Déjà le vieux Nabal, le riche Lipoé qui possédait deux cents peaux de castor, trente arcs de bois de merisier et trois cabanes ; Ouzao, de la tribu du Serpent ; Arimat qui portait un aigle d'azur sur son sein, une perle à sa lèvre, et une couronne de plumes sur sa tête, tous ces guerriers avaient péri sous les ongles de ce fier lion, Beaumanoir.

On remarquait dans l'armée des Natchez un Sachem redouté, le robuste Nipane ; trois fils secondaient son courage : Tanitien aux oreilles découpées, Masinaïke, favori de sa mère, et le grand Ossani. Les trois Nipanides, s'avançant à la tête des Sauvages, lançaient leurs flèches contre les Français et se retiraient ensuite à l'abri de la valeur de leur père. Comme un serpent à la peau changeante, à la queue sonore, reposant aux ardeurs du soleil, veille sur ses enfants qui se jouent autour de lui ; si quelque bruit vient à se faire entendre, les jeunes reptiles se réfugient dans la bouche de leur mère ; l'amour les renferme de nouveau dans le sein dont l'amour les fit sortir : tel était Nipane et ses fils.

Au moment où les trois frères allaient attaquer Beaumanoir, Beaumanoir fond sur eux comme le milan sur des colombes. Nipane, qui observe le mouvement du guerrier français, s'avance

[1] Le Mont-Dol.

pour secourir les objets de sa vigilante tendresse. Privé d'une victoire qu'il regardait comme assurée, le soldat breton se tourne vers le Sachem, et l'abat d'un coup de massue.

A la vue de Nipane terrassé, les Natchez poussent un cri : Tanitien, Masinaïke et Ossani lancent à la fois leurs flèches contre le meurtrier de leur père. Beaumanoir se baisse pour éviter la mort, et se jetant sur les trois jeunes sauvages, il les immole.

Nipane, revenu de son évanouissement, mais répandant le sang par les yeux et par les narines, ne peut, heureux dans son infortune, apercevoir ses fils étendus à ses côtés. « O mes fils ! dit-il d'une « voix mourante, sauvez mon corps de la rage des Français. Est-il « rien de plus pitoyable qu'un Sachem renversé par Areskoui ? « Les ennemis comptent ses cheveux blancs et insultent à son ca- « davre : Insensé, disent-ils, pourquoi quittais-tu le bâton de « chêne ? Ils le dépouillent et plaisantent entre eux sur les restes « inanimés du vieillard. » Nipane expire, en parlant en vain à ses fils, et, arrivé chez les morts, il gémit de retrouver ces mêmes fils qui l'ont précédé dans la tombe.

Le Grand-Prêtre, armé d'une torche ardente, rallie les Sauvages autour du corps de Nipane. Adario et Outougamiz enlèvent le cadavre ; mais Beaumanoir saisit d'une main le Sachem, l'oblige à lâcher sa proie, tandis que de l'autre main il lève la massue. Adario recule et détourne le coup. Alors le Ciel marque à la fois la fin de la gloire et de la vie de Beaumanoir. D'un revers de sa hache, Adario fend le côté de son ennemi : le Breton sent l'air entrer dans sa poitrine par un chemin inconnu, et son cœur palpiter à découvert. Ses yeux deviennent blancs ; il tord les lèvres ; ses dents craquent ; la massue échappe à sa main ; il tombe : la vie l'abandonne ; ses membres se raidissent dans la mort.

Adario s'élançant sur Beaumanoir pour lui enlever la chevelure : « A moi, Natchez ! s'écrie-t-il, Nipane est vengé ! » Les Sauvages jettent de grandes clameurs, et reviennent à l'attaque. Du côté des Français, les tambours battent la charge, la musique et les clairons retentissent : d'Artaguette, faisant baisser la baïonnette à ses grenadiers, s'avance pour protéger le corps de son loyal compagnon d'armes. La mêlée devient horrible : Lameck reçoit au-dessous des côtes un coup d'épée, comme il saisissait par les pieds le cadavre de Beaumanoir. La membrane qui soute-

nait les entrailles de Lameck est rompue ; elles s'affaissent dans les aines, lesquelles se gonflent comme une outre. L'Indien se pâme avec d'accablantes douleurs, et un dur sommeil ferme ses yeux.

Le sort du noble Yatzi ne fut pas moins déplorable : ce guerrier descendait des rois Yendats, qui avaient régné sur les grands lacs. Lorsque les Iroquois envahirent la contrée de ses pères, sa mère le sauva dans une peau d'ours, et, l'emportant à travers les montagnes, elle devint suppliante aux foyers des Natchez. Élevé sur ces bords étrangers, Yatzi déploya au sortir de l'enfance la générosité d'un roi et la vaillance de ses ancêtres. Sa hutte était ouverte à tous les infortunés, car il l'avait été lui-même : la solitude n'avait point de cœur plus hospitalier.

Yatzi voit dans les rangs ennemis un Français qu'il avait reçu jadis sur la natte : le fils de l'exil, prenant à sa ceinture un calumet de paix, s'avance pour renouveler l'alliance de la cabane ; mais le Français qui ne le reconnaît pas, lui appuie un pistolet sur la poitrine : le coup part ; la balle fracasse la moelle épinière ; Yatzi, enveloppé d'une nuit soudaine, roule aux pieds de son hôte. Son âme, égarée sur ses lèvres, est prête à s'envoler vers celui qui reçoit le voyageur fatigué.

Transporté de colère, Siégo, autre banni des bois canadiens, Siégo qui était né sous un savanier (car sa mère fut surprise des douleurs de l'enfantement en allant à la fontaine), Siégo prétend tirer une vengeance éclatante du sort que vient d'éprouver son ami. Insensé qui courait lui-même à sa perte ! une balle lancée au hasard lui crève le réservoir du fiel. Le guerrier sent aussitôt sur sa langue une grande amertume ; son haleine expirante fait monter, comme par le jeu d'une pompe, le sang qui vient bouillonner à ses lèvres. Ses genoux chancellent ; il s'affaisse doucement sur l'infortuné Yatzi qui, d'un dernier mouvement convulsif, le serre dans ses bras : ainsi l'abeille se repose dans le calice de la miraculeuse Dionée, mais la fleur se referme sur la fille du Ciel, et l'étouffe dans un voile parfumé.

Les Indiens à leur tour arrachent à la vie une foule de Français, et sarclent le champ de bataille. A la supériorité de l'art, ils opposent les avantages de la nature : leurs coups sont moins nombreux, mais ils portent plus juste. Le climat ne leur est point un

fardeau ; les lieux où ils combattent sont ceux où ils s'exercèrent aux jeux de leur enfance : tout leur est arme, rempart ou appui ; ils nagent dans les eaux, ils glissent ou ils volent sur la terre. Tantôt cachés dans les herbes, tantôt montés sur les chênes, ils rient du boulet qui passe sur leur tête ou sous leurs pieds. Leurs cris, leurs chants, le bruit de leurs chichikoués et de leurs fifres, annoncent un autre Mars, mais un Mars non moins redoutable que celui des Français. Les cheveux rasés ou retroussés des Indiens, les plumes et les ornements qui les décorent, les couleurs qui peignent le visage du Natchez, les ceintures où brille la hache, où pend le casse-tête et le couteau d'escalpe, contrastent avec la pompe guerrière européenne. Quelquefois les Sauvages attaquent tous ensemble, remplissant l'espace qui les sépare des ennemis de gestes et de danses héroïques ; quelquefois ils viennent un à un combattre un adversaire qu'ils ont remarqué comme étant le plus digne d'éprouver leur valeur.

Outougamiz se distingue de nouveau dans cette lutte renaissante. On le prendrait pour un guerrier échappé récemment au repos de ses foyers, tant il déploie de force et d'ardeur. Le tranchant de sa hache était fait d'un marbre aiguisé avec beaucoup de soin par Akomanda, aïeul du jeune héros. Ce marbre avait ensuite été inséré, comme une greffe, dans la tige fendue d'un plant de cormier : l'arbuste en croissant s'était refermé sur la pierre ; et, coupé à une longueur de flèche, il était devenu un instrument de mort dans la main des guerriers.

Outougamiz fait tourner l'arme héréditaire autour de sa tête, et, la laissant échapper, elle va, d'un vol impétueux, frapper Valbel au-dessous de l'oreille gauche : la vertèbre est coupée. Le soldat ami de la joie penche la tête sur l'épaule droite, tandis que son sang rougit son bras et sa poitrine : on dirait qu'il s'endort au milieu des coupes de vin répandues, comme il voulait faire dans les orgies d'un festin.

Le rapide Sauvage suit la hache qu'il a lancée, la reprend, et en décharge un coup effroyable sur Bois-Robert, dont la poitrine s'ouvre comme celle d'une blanche victime sous le couteau du sacrificateur. Bois-Robert avait pour aïeul ce guerrier qui escalada les rochers de Fécamp. Il comptait à peine dix-sept années : sa mère, assise sur le rivage de la France, avait longtemps re-

gardé, en répandant des pleurs, le vaisseau qui emportait le fils de son amour. Outougamiz est tout à coup frappé de la pâleur du jeune homme, de la grâce de cette chevelure blonde qui ombrage un front décoloré, et descend, second voile, sur des yeux déjà recouverts de leurs longues paupières.

« Pauvre non-pareille, lui dit-il, qui te revêtais à peine d'un « léger duvet, te voilà tombée de ton nid ! Tu ne chanteras plus « sur la branche ! Puisse ta mère, si tu as une mère, pardonner à « Outougamiz ! Les douleurs d'une mère sont bien grandes. Hélas ! « tu étais à peu près de mon âge ! Et moi aussi, il me faudra mou- « rir ; mais les Esprits sont témoins que je n'avais aucune haine « contre toi ; je n'ai fait ce mal qu'en défendant la tombe de ma « mère. » Ainsi, vous parliez, naïf et tendre Sauvage ; les larmes roulaient dans vos yeux. Bois-Robert entendit votre simple éloge funèbre, et il sourit en exhalant son dernier soupir.

Tandis que vaincus et vainqueurs, les Français et les Natchez continuent de toute part le combat, Chépar ordonne aux légers dragons de mettre pied à terre, d'écarter les arbres et les morts pour ouvrir un passage à la pesante cavalerie et au bataillon helvétique. L'ordre est exécuté. On roule avec effort, on soulève avec des leviers faits à la hâte, le tronc des chênes, les débris des canons et des chars : un écoulement est ouvert aux eaux dont le fleuve a inondé la plaine.

De paisibles castors, dans des vallons solitaires, s'empressent à finir un commun ouvrage : les uns scient des bouleaux et les abattent sur le courant d'une onde, afin d'en former une digue ; les autres traînent sur leur queue les matériaux destinés aux architectes ; les palais de la Venise du désert s'élèvent ; des artisans du luxe en tapissent les planchers avec une fraîche verdure, et préparent les salles du bain, tandis que des constructeurs bâtissent plus loin, au bord du lac, les agréables châteaux de la campagne. Cependant de vieux castors, pleins d'expérience, dirigent les travaux de la république, font préparer les magasins de vivres, placent des sentinelles avancées pour la sûreté du peuple, récompensent les citoyens diligents, et exilent les paresseux ; ainsi l'on voyait travailler les Français sur le champ des combats. Partout se forment des pyramides où les guerriers moissonnés par le fer sont entassés au hasard : les uns ont le visage tourné vers la terre qu'ils pressent de leurs

bras roidis ; les autres laissent flotter leurs chevelures sanglantes du haut des pyramides funèbres, comme les plantes humides de rosée pendent du flanc des roches ; ceux-ci sont tournés sur le côté ; ceux-là semblent regarder le ciel de leurs yeux hagards, et sur leurs traits immobiles la mort a fixé les convulsions de la vie fugitive. Des têtes séparées du tronc, des membres mutilés remplissent les vides de ces trophées ; du sang épaissi cimente ces épouvantables monuments de la rage des hommes et de la colère du Ciel. Bien différents, s'élèvent dans une riante prairie, au milieu des ruisseaux et des doux ombrages, ces monceaux d'herbes et de fleurs tombées sous la faux de l'homme champêtre : Flore, un râteau à la main, invite les bergers à danser à la fête printanière ; et les jeunes filles, avec leurs compagnes, se laissent rouler en folâtrant du sommet de la meule embaumée.

La trompette sonne, et la cavalerie se précipite dans les chemins qui lui sont ouverts. Un bruit sourd s'élève de la terre que on sent trembler sous ses pas. Des batteries soudainement démasquées mugissent à la fois. Les échos des forêts multiplient la voix de ces tonnerres, et le Meschacebé y répond en battant ses rives. Satan mêle à ce tumulte des rumeurs surnaturelles qui glaceraient d'effroi les cœurs les plus intrépides. Jamais tel bruit n'avait été ouï, depuis le jour où le Chaos, forcé de fuir devant le Créateur, se précipita aux confins des mondes arrachés de ses entrailles ; un fracas plus affreux ne se fera point entendre, lorsque, la trompette de l'Ange réveillant les morts dans leur poussière, tous les tombeaux s'ouvriront à la fois, et reproduiront la race pâlissante des hommes. Les légions infernales répandues dans les airs obscurcissent le soleil ; les Indiens crurent qu'il s'allait éteindre. Tremblantes sur leurs bases, les Andes secouèrent leurs glaçons, et les deux Océans soulevés menacèrent de rompre l'isthme qui joint l'une et l'autre Amérique.

Suivi de ses centaures, Causans plonge dans les rangs des Natchez. Comme, dans une colonie naissante, un laboureur, empruntant de son voisin des poulains et des cavales, les fait entrer dans une grange où les gerbes de froment sont régulièrement étendues : des enfants, placés au centre de l'aire, contraignent par leurs cris joyeux les paisibles animaux à fouler les richesses rustiques ; une charmante harmonie règne entre la candeur des enfants, l'inno-

cence des dons de Cérès, et la légèreté des jeunes poulains qui bondissent sur les épis, en suivant leurs mères : Causans et ses chevaux homicides broient sous leurs pas une moisson de héros. Et, comme des abeilles, dont un ours a découvert les trésors dans le creux d'un chêne, se jettent sur le ravisseur et le percent de leur aiguillon, ainsi, ô Natchez, le poignard à la main, vous résistez aux cavaliers et à leur chef, fils du brave Henri et de l'aimable Laure.

Les chevaux percés de flèches bondissent, se cabrent, secouent leur crinière, frottent leur bouche écumante contre leur pied roidi, ou lèvent leurs naseaux sanglants vers le ciel ; superbes encore dans leur douleur guerrière, soit qu'ils aient renversé leurs maîtres, soit qu'ils les emportent à travers le champ de bataille.

Peut-être, dans l'ardeur dont les combattants étaient animés, tous les Français et tous les Indiens allaient périr, si, des bords entr'ouverts du firmament, Catherine des Bois, qui voyait ce massacre, n'eût levé les mains vers le trône du Tout-Puissant. Une voix divine se fit entendre : « Vierge compatissante, cessez vos « douleurs ; ma miséricorde viendra après ma justice. Mais bien-« tôt l'auteur de tous ces maux va suspendre lui-même, afin de « mieux favoriser ses projets, la fureur des guerriers. »

Ainsi retentirent dans l'éternité ces paroles qui tombèrent de soleil en soleil, et descendirent, comme une chaîne d'or, jusqu'aux abîmes de la terre.

En même temps le Roi des Enfers, jugeant le combat arrivé au point nécessaire pour l'accomplissement de ses desseins, songe à séparer les combattants.

Il vole à la grotte où le Démon de la nuit se cache pendant que le soleil anime la nature. La Reine des ténèbres était alors occupée à se parer. Les Songes plaçaient des diamants dans sa chevelure azurée; les Mystères couvraient son front d'un bandeau, et les Amours, nouant autour d'elle les crêpes de son écharpe, ne laissaient paraître qu'une de ses mamelles, semblable au globe de la lune : pour sceptre, elle tenait à la main un bouquet de pavots. Tantôt elle souriait dans un profond silence, tantôt elle faisait entendre des chants comme ceux du rossignol ; la volupté rouvrait sans cesse ses yeux qu'un doux sommeil fermait sans cesse ; le bruit de ses ailes imitait le murmure d'une source ou le frémisse-

ment du feuillage ; les zéphyrs naissaient de son haleine. Ce Démon de la Nuit avait toutes les grâces de l'Ange de la Nuit ; mais, comme celui-ci, il ne présidait point au repos de la vertu, et ne pouvait inspirer que des plaisirs ou des crimes.

Jamais le Monarque des ombres n'avait vu sa fille aussi charmante. « Ange ravissant, lui dit-il, il n'est pas temps de vous « parer : quittez ces brillants atours, et prenez votre robe des tem« pêtes. Vous savez ce que vous me devez : vous n'étiez pas avant « la chute de l'homme, et vous avez pris naissance dans mes té« nèbres. »

La Nuit, fille obéissante, arrache ses ornements : elle se revêt de vapeurs et de nuages, comme lorsqu'elle veut favoriser des amours funestes ou les noirs complots de l'assassin. Elle attelle à son char deux hiboux qui poussent des cris dolents et lamentables : conduite par le Prince des Enfers, elle arrive sur le champ de bataille.

Soudain les guerriers cessent de se voir, et ne portent plus dans l'ombre que des coups inutiles. Le ciel ouvre ses cataractes ; un déluge, se précipitant des nues, éteint les salpêtres de Mars. Les vents agitent les forêts; mais cet orage est sans tonnerre, car Jéhova s'est réservé les trésors de la grêle et de la foudre.

Le combat cesse : Chépar fait sonner la retraite : l'armée française se replie confusément dans l'obscurité, et rétrograde vers ses retranchements. Chaque chef suit avec sa troupe le chemin qu'il croit le plus court, tandis que des soldats égarés tombent dans les précipices, ou se noient dans les torrents.

Alors la Nuit, déchirant ses voiles et calmant ses souffles, laisse descendre une lueur incertaine sur le champ du combat où les Indiens étaient demeurés épars. Aux reflets de la lune, on apercevait des arbres brisés par les bombes et les boulets, des cadavres flottants dans le débordement du Meschacebé, des chevaux abattus ou errant à l'aventure, des caissons, des affûts et des canons renversés, des armes et des drapeaux abandonnés, des groupes de jeunes Sauvages immobiles, et quelques Sachems isolés, dont la tête chauve et mouillée jetait une pâle lumière. Ainsi, du haut de la forteresse de Memphis, quand le Nil a surmonté ses rivages, on découvre au milieu des plaines inondées, quelques palmiers à demi déracinés, des ruines qui sortent du sein des flots, et le sommet grisâtre des Pyramides.

Bientôt ce qui reste des tribus se retire vers les Bocages de la Mort. Outougamiz, en pénétrant dans l'enceinte sacrée, entrevoit, assis sur un tombeau, un guerrier couvert de sang. Le frère de Céluta s'arrête : « Qui es-tu? dit-il : est-tu l'âme de quelque guer-
« rier tombé aujourd'hui sous le tomahawk d'Areskoui, en défen-
« dant les foyers de nos pères ? »

L'ombre inclinée ne répond point ; le Grand-Prêtre survient, et s'avance vers le fantôme avec des évocations. Les Sauvages le suivent. Soudain un cri : « Un homme blanc ! un homme blanc ! »

D'Artaguette, blessé dans le combat et perdu dans la nuit, s'était réfugié aux tombeaux des Sauvages. Outougamiz reconnaît le Français contre lequel il a combattu, le Français protecteur de Céluta, le Français ami de René. Touché des malheurs de d'Artaguette et désirant le sauver, il le réclame comme son prisonnier.
« Je ne souffrirai point, s'écrie-t-il, que l'on brûle ce suppliant.
« Quoi ! il aurait vainement demandé l'hospitalité aux tombeaux
« de nos aïeux ? il aurait en vain cherché la paix dans le lieu où
« toutes les guerres finissent ? Et, que dirait René du pays de
« l'Aurore, le fils adoptif du sage Chactas, cet ami qui m'a donné
« la chaîne d'or? « Va, me dirait-il, homme cruel, cherche un
« autre compagnon pour errer dans les vallées; je ne veux point
« de commerce avec les vautours qui déchirent les infortunés. »
« Non ! non ! je ne descendrai point chez les morts avec un pareil
« grain noir dans le collier de ma vie. »

Ainsi parlait le frère de Céluta. L'inexorable Adario ordonne que l'on saisisse le guerrier blanc, et qu'il soit réservé au supplice du feu. Chactas avait fait abolir cet affreux usage, mais le vénérable Sachem était prisonnier au fort Rosalie, et les Indiens irrités n'écoutaient que la vengeance. Les femmes qui avaient perdu leurs fils dans le combat entouraient l'étranger, en poussant des hurlements : telles les ombres se pressaient autour d'Ulysse, dans les ténèbres Cimmériennes, pour boire le sang des victimes ; tels les Grecs chantaient autour du bûcher la fille d'Hécube, immolée aux mânes de l'impitoyable Achille.

---

# LIVRE ONZIÈME

Sur une colline, à quelque distance du champ de bataille, s'élevait un sycomore dont la cime était couronnée : tous les soirs des milliers de colombes se venaient percher sur ses rameaux desséchés. Ce fut au pied de cet arbre que le commandant de l'armée française résolut de passer la nuit, et d'assembler le conseil des officiers pour délibérer sur le parti qui restait à prendre.

Le bûcher du bivouac est allumé ; des sentinelles sont placées à diverses distances, et les chefs arrivent aux ordres de Chépar. Ils forment un cercle autour du foyer des veilles. On voyait, à la lueur des flammes, les visages fatigués et poudreux, les habits déchirés et sanglants, les armes demi-brisées, les casques fracassés, les chapeaux percés de balles, et tout le noble désordre de ces vaillants capitaines, tandis que les colombes, fidèles à leur retraite accoutumée, loin de fuir les feux, se venaient reposer avec les guerriers.

La résistance inattendue des Sauvages avait effrayé le commandant du fort Rosalie : il commençait à craindre de s'être laissé trop emporter à l'humeur intéressée des colons. Il avait livré combat sans en avoir reçu l'ordre précis du gouverneur de la Louisiane, et avant l'arrivée des troupes annoncées d'Europe. Un nombre assez considérable de soldats et plusieurs officiers étaient restés sur le champ de bataille : l'absence du capitaine d'Artaguette alarmait.

L'opinion des chefs, rassemblés autour de Chépar, était partagée : les uns voulaient continuer le combat au lever du jour ; les autres prétendaient que le châtiment infligé aux Sauvages était assez sévère : il s'agissait moins, disaient-ils, d'exterminer ces peuples, que de les soumettre ; sans doute les Indiens seraient disposés à un arrangement, et dans tous les cas la suspension des

hostilités donnerait aux Français le temps de recevoir des secours.

Fébriano ne parut point à ce conseil : sa conduite sur le champ de bataille lui fit craindre la présence de ses valeureux compagnons d'armes : c'était dans de secrètes communications avec Chépar que le renégat espérait reprendre son influence et son crédit.

Le feu du bivouac ne jetait plus que des fumées; l'aube blanchissait l'orient; les oiseaux commençaient à chanter; le conseil n'avait point encore fixé ses résolutions. Tout à coup retentit l'appel d'une sentinelle avancée; on voit courir des officiers : la grand'garde fait le premier temps des feux. Un parti de jeunes Indiens, commandé par cet Outougamiz, dont l'armée française avait admiré la valeur, se présentait au poste. Ces guerriers s'arrêtent à quelque distance; de leurs rangs sort un jeune homme, pâle, la tête nue, portant un uniforme français taché de sang : c'était d'Artaguette. Il s'appuyait sur le bras d'une négresse qui allaitait un enfant : on le reçut à l'avant-gorde; les Indiens se retirèrent.

Conduit au général, d'Artaguette parla de la sorte devant le conseil :

« Blessé vers la fin du combat, le brave grenadier Jacques me « porta hors de la mêlée. Jacques était blessé lui-même; je le « forçai de se retirer : il obéit à mes ordres, mais dans le des- « sein de m'aller chercher des secours. La nuit ayant fait cesser « le combat, je parvins à me traîner à ce cimetière des Indiens, « qu'ils appellent les Bocages de la Mort : là je fus trouvé par le « jongleur : on me condamna au supplice des prisonniers de « guerre. Outougamiz me voulut en vain sauver : sa sœur, non « moins généreuse, fit ce qu'il n'avait pu faire. La loi indienne « permet à une femme de délivrer un prisonnier, en l'adoptant « ou pour frère ou pour mari. Céluta a rompu mes liens; elle a « déclaré que j'étais son frère : elle réserve sans doute l'autre « titre à un homme plus digne que moi de le porter.

« Les Indiens, dont je suis devenu le fils adoptif, m'ont chargé « de paroles de paix. Outougamiz, mon frère sauvage, m'a escorté « jusqu'à l'avant-garde de notre armée; une négresse appelée « Glazirne, que j'avais connue au fort Rosalie, et qui se trouvait « aux Natchez, m'a prêté l'appui de son bras pour arriver au mi-

« lieu de vous. Je ne dirai point au général que j'étais opposé à « la guerre : il a dû. dans son autorité et dans sa sagesse, décider « ce qui convenait le mieux au service du Roi; mais je pense que « les Natchez étant aujourd'hui les premiers à parler de paix, « l'honneur de la France est à couvert. Les Indiens m'ont accordé « la vie et rendu la liberté. Chactas peut être échangé contre « moi : je serai glorieux d'avoir servi de rançon à ce vieillard « illustre. »

Le sang et le courage du capitaine d'Artaguette étaient encore plus éloquents que ses paroles : un murmure flatteur d'applaudissements se répandit dans le conseil. Chépar vit un moyen de se tirer avec honneur du pas dangereux où il s'était engagé : il déclara que, puisque les Sauvages imploraient une trêve, il consentait à la leur accorder, leur voulant apprendre qu'on n'avait jamais recours en vain à sa clémence. Chactas, qu'on envoya chercher au fort Rosalie, conclut une suspension d'armes qui devait durer un an, et dans le cours de laquelle des Sachems expérimentés et de notables Français s'occuperaient à régler le partage des terres.

Quelques jours suffirent pour donner la sépulture aux morts; une nature vierge et vigoureuse eut bientôt fait disparaître dans les bois les traces de la fureur des hommes ; mais les haines et les divisions ne firent que s'accroître. Tous ceux qui avaient perdu des parents ou des amis sur le champ de bataille respiraient la vengeance : les Indiens, rendus plus fiers par leur résistance, étaient impatients de redevenir entièrement libres ; les habitants de la colonie, trompés dans leur premier espoir, convoitaient plus que jamais les concessions dont ils se voyaient privés ; et Chépar, humilié d'avoir été arrêté par des Sauvages, se promettait, quand il aurait réuni de nouveaux soldats, de faire oublier le mauvais succès d'une démarche précipitée.

Cependant on ne recevait aux Natchez aucune nouvelle du Soleil et de son armée : les messagers envoyés au Grand-Chef pour l'instruire de l'attaque des Français n'étaient point revenus. L'inquiétude commençait à se répandre, et l'on remarquait dans Akansie une agitation extraordinaire.

Toute la tendresse de Céluta, qui n'était plus alarmée pour Outougamiz sorti du combat couvert de gloire, s'était portée sur le frère d'Amélie. Outougamiz aurait déjà volé vers René, s'il

n'eût été occupé, par ordre des Sachems, à donner les fêtes de l'hospitalité aux guerriers des tribus alliées qui s'étaient trouvés au combat. Outougamiz disait à sa sœur : « Sois tranquille ; mon « ami aura triomphé comme moi : c'est à son Manitou que je dois « la victoire ; le mien l'aura sauvé de tous les périls. »

Outougamiz jugeait par la force de son amitié de la puissance de son Génie tutélaire : il jugeait mal.

Une nuit, un Indien détaché du camp du Soleil annonça le retour de la tribu de l'Aigle. La nouvelle se répand dans les cabanes ; les familles s'assemblent sous un arbre, à la lueur des flambeaux pour écouter les cris d'arrivée : Outougamiz et Céluta sont les premiers au rendez-vous.

On entend d'abord le cri d'avertissement de l'approche des guerriers : toutes les oreilles s'inclinent, toutes les têtes se penchent en avant, toutes les bouches s'entr'ouvrent, tous les yeux se fixent, tous les visages expriment le sentiment confus de la crainte et de l'espérance.

Après les cris d'avertissement commencent les cris de mort. Chactas comptait à haute voix ces cris, répétés autant de fois qu'il y avait de guerriers perdus : la nation répondit par une exclamation de douleur. Chaque famille se demande si elle n'a point fourni quelque victime au sacrifice, si un père, un frère, un fils, un mari, un amant, ne sont point descendus à la contrée des âmes : Céluta tremblait et Outougamiz paraissait pétrifié.

Les cris de guerre succédèrent aux cris de mort ; ils annonçaient la quantité de chevelures enlevées à l'ennemi et le nombre des prisonniers faits sur lui. Ces cris de guerre excédant les cris de mort, une exclamation de triomphe se prolongea dans les forêts.

La tribu de l'Aigle parut alors, et défila entre deux rangs de flambeaux. Les spectateurs cherchaient à découvrir leur bonheur ou leur infortune : on vit tout d'abord que le vieux Soleil manquait ; et Outougamiz et sa sœur n'aperçurent point le frère d'Amélie. Céluta, défaillante, fut à peine soutenue dans les bras d'Outougamiz aussi consterné qu'elle. Mila se cacha, en disant : « Je lui « avais recommandé de ne pas mourir ! »

Ondouré, qui remplaçait le Soleil dans le commandement des guerriers, marchait d'un air victorieux. Il salua la Femme-Chef qui, au lieu de jouir de l'avénement de son fils au pouvoir su-

prême, semblait troublée par quelque remords. Averti de ce qui se passait, Chactas gardait une contenance douloureuse et sévère.

A mesure que la troupe s'avançait vers le grand village, les chefs adressaient quelques mots aux diverses familles : « Ton fils « s'est conduit dans la bataille comme un buffle indompté, » disait un guerrier à un père, et le père répondait : « C'est bien. » — « Ton fils est mort, » disait un autre guerrier à une mère, et la mère répondait en pleurant : « C'est égal. »

Le Conseil des Sachems s'assemble : Ondouré, appelé devant ce Conseil, fait le récit de l'expédition. Selon ce récit, les Natchez avaient trouvé les Illinois venant eux-mêmes attaquer les Natchez : dans le combat produit par cette rencontre, la victoire s'était déclarée en faveur des premiers, mais malheureusement le Soleil était tombé mort, percé d'une flèche. « Quant au coupable auteur « de cette guerre, ajouta Ondouré, resté au pouvoir de l'ennemi, il « expie à présent même, dans le cadre de feu, le châtiment dû à « son sacrilége. »

Ondouré aurait bien voulu accuser de lâcheté son rival, mais René, blessé trois fois en défendant le Soleil, avait fait si publiquement éclater sa valeur aux yeux des Sauvages, qu'Ondouré même fut obligé de rendre témoignage à cette valeur.

« Devenu Chef des guerriers, reprit-il, j'aurais poursuivi ma « victoire, si l'un de vos messagers ne m'eût apporté la nouvelle « de l'attaque des Français : j'ai commandé la retraite, et suis « accouru à la défense de nos foyers. »

Pendant le récit d'Ondouré, la Femme-Chef avait donné des signes d'un trouble extraordinaire : on la vit rougir et pâlir. D'après quelques mots échappés à son coupable amant, lorsqu'il marcha aux Illinois, Akansie ne douta point que la flèche lancée contre le vieux Soleil ne fût partie de la main d'Ondouré. Le criminel lui-même se vint bientôt vanter, auprès de la jalouse Indienne, d'avoir fait commencer le règne du jeune Soleil. « Ma « passion pour vous, dit-il, m'a emporté trop loin peut-être ; dis« posez de moi et ne songez qu'à établir votre puissance. » Ondouré espérait se faire nommer édile par le crédit de la Femme-Chef, et gouverner la nation comme tuteur du souverain adolescent.

La mort du vieux Soleil opérait une révolution dans l'État : en

lui expirait un des trois vieillards qui avaient aboli la tyrannie des anciens despotes des Natchez. Il ne restait plus que Chactas et Adario, tous deux au moment de disparaître.

Chactas conçut des soupçons sur le genre de mort de son ami : on ne disait point de quel côté la flèche avait frappé le chef centenaire; on ne rapportait point le corps de ce vénérable chef, bien qu'on eût obtenu la victoire. Un bruit courait parmi les guerriers de la tribu de l'Aigle, que le Soleil avait été blessé par derrière, qu'il était tombé sur le visage, et que, longtemps défendu à terre par le guerrier blanc, l'un et l'autre, indignement abandonnés, étaient demeurés vivants aux mains de l'ennemi.

Ce bruit n'avait que trop de fondement; telle était l'affreuse vérité; René et le Soleil avaient été faits prisonniers. Les Illinois se consolèrent de leur défaite en se voyant maîtres du Grand-Chef des Natchez : non poursuivis dans leur, retraite, ils emmenèrent paisiblement leurs victimes.

Après un mois de marche, de repos et de chasse, ils arrivèrent à leur grand village : là, les prisonniers devaient être exécutés. Par un raffinement de barbarie, on avait pris soin de panser les blessures du frère d'Amélie et du Soleil : les captifs étaient gardés jour et nuit, avec les précautions que le Démon de la cruauté inspire aux peuples de l'Amérique.

Lorsque les Illinois découvrirent leur grand village, ils s'arrêtèrent pour préparer une entrée triomphante. Le chef de la troupe s'avança le premier en jetant les cris de mort. Les guerriers venaient ensuite rangés deux à deux : ils tenaient, par l'extrémité d'une corde, René et le chef des Natchez, à moitié nus, les bras liés au-dessus du coude.

Le cortége parvint ainsi sur la place du village : une foule curieuse s'y trouvait déjà assemblée. Cette foule se pressait, s'agitait dansait autour du vieux Soleil et de son compagnon : telles, dans un soir d'automne, d'innombrables hirondelles voltigent autour de quelques ruines solitaires; tels les habitants des eaux se jouent dans un rayon d'or qui pénètre les vagues du Meschacebé, tandis que les fleurs des magnolias détachées par le souffle de la brise, tombent en pluie sur le surface de l'onde.

Lorsque l'armée et tous les Sauvages furent réunis dans le lieu de douleur, le Grand-Prêtre donna le signal du prélude des sup-

plices, appelé, par l'horrible Athaënsic [1], *les caresses aux prisonniers.*

Aussitôt les Indiens, rangés sur deux lignes, frappent avec des bâtons de cèdre le chef des Natchez : celui-ci, sans hâter sa marche, passe entre ses bourreaux, comme un fleuve qui roule la lenteur de ses flots entre deux rives verdoyantes. René s'attendait à voir tomber la victime ; il ignorait que ces maîtres en supplice évitaient de porter les coups aux parties mortelles, afin de prolonger leurs plaisirs. « Vénérable Sachem, s'écriait le frère d'Amélie, quelle « destinée ! Moi, je suis jeune ; je puis souffrir ; mais vous ! »

Le Soleil répondit : « Pourquoi me plains-tu ? je n'ai pas besoin « de ta pitié. Songe à toi ; rappelle tes forces. L'épreuve du feu « commencera par moi, parce que je suis un chêne desséché sur « ma tige, et propre à m'embraser rapidement. J'espère jeter « une flamme dont la lumière éclairera ma patrie et réchauffera « ton courage. »

Après ces traitements faits à la vieillesse, le jeune Français eut à supporter les mêmes barbaries ; ensuite les deux prisonniers furent conduits dans une cabane, où on leur prodigua tous les secours et tous les plaisirs : l'oiseau de Minerve canadienne brise le pied de ses victimes, et les engraisse dans son aire durant les beaux jours, pour les dévorer dans la saison des frimas.

La nuit vint : René, couvert de blessures, était couché sur une natte à l'une des extrémités de la cabane. Des gardes veillaient à la porte. Une femme vêtue de blanc, une couronne de jasmin jaune sur la tête, s'avance dans l'ombre ; on entendait couler ses larmes. « Qui es-tu ? » dit René en se soulevant avec peine. — « Je suis « *la Vierge des dernières amours* [2], » répondit l'Indienne. « Mes pa- « rents ont demandé pour moi la préférence, car ils haïssent « Venclao que j'aime. Voilà pourquoi je pleure à ton chevet : je « m'appelle Nélida. »

René répondit dans la langue des Sauvages : « Les baisers d'une « bouche qui n'est point aimée sont des épines qui percent les « lèvres. Nélida, va retrouver Venclao ; dis-lui que l'étranger des « Sassafras a respecté ton amour et ton malheur. » A ces mots, la fille des Illinois s'écria : « Manitou des infortunés, écoute ma

[1] La Vengeance. — [2] Voyez, pour l'explication de cet usage, l'épisode d'*Atala*.

« prière ! Fais que ce prisonnier échappe au sort qu'on lui ré-
« serve ! Il n'a point flétri mon sein ! Puisse sa bien-aimée lui être « attachée comme l'épouse de l'alcyon, qui porte aux rayons du « soleil son époux languissant sous le poids des années ! »

En achevant ces paroles, *la Vierge des dernières amours* prit les fleurs de jasmin qui couvraient ses cheveux et les déposa sur le front de René : mœurs extraordinaires dont la trame semble être tissue par les Muses et par les Furies.

« Couronnée de ta main, » dit le jeune homme à Nélida, « la vic-
« time sera plus agréable au Grand-Esprit. « René depuis longtemps avait assez de la vie ; content de mourir, il offrait au ciel les tourments qu'il allait endurer pour l'expiation de ceux d'Amélie.

Dans ce moment les gardes entrèrent, et la fille des Illinois se retira.

Elle vint, l'heure des supplices : les Indiens racontèrent que l'astre de la lumière épouvanté ne sortit point ce jour-là du sein des mers, et qu'Athaënsic, déesse des vengeances, éclaira seule la nature. Les prisonniers furent conduits au lieu de l'exécution.

Le chef des Natchez est attaché à un poteau, au pied duquel s'élevait un amas d'écorces et de feuilles séchées : le frère d'Amélie est réservé pour la dernière victime. Le Grand-Prêtre paraît au milieu du cercle que formait la foule autour du poteau : il tient à la main une torche, qu'il secoue en dansant. Bientôt il communique le feu au bûcher : on eût cru voir un de ces sacrifices offerts par les anciens Grecs sur les bords de l'Hellespont : le mont Ida, le Xanthe et le Simoïs pleuraient Astyanax et les ruines fumantes d'Ilion.

On brûle d'abord les pieds du vieillard, aussi tranquille au feu du bûcher que s'il eût été assis, aux rayons du matin, à la porte de sa cabane. Le Sachem chante au milieu des tourments qui le conduisent à la tombe, comme l'époux répète le cri d'hyménée, en s'approchant du lit nuptial. Les bourreaux irrités épuisent la fécondité de leur infernal génie. Ils enfoncent dans les plaies de l'ami de Chactas des éclisses de pin enflammées, et lui crient : « Éclaire-nous donc maintenant, ô bel astre [1]. » Tel un soleil, couronnant son front du feu le plus doux, se couche au milieu

[1] Historique.

du concert de la nature : ainsi parut aux Illinois la victime rayonnante.

Athaënsic souffle sa rage dans les cœurs : un jongleur, qu'une louve avait nourri dans un antre du Niagara, se précipite sur le Sachem, lui arrache la peau de la tête, et répand des cendres rougies sur le crâne découvert du vieillard. La douleur abat le Chef des Natchez aux pieds de ses ennemis.

Bientôt réveillé d'un évanouissement dont il s'indigne, il saisit un tison, appelle et défie ses persécuteurs : cantonné au milieu de son bûcher, il est un moment la terreur de toute une armée. Un faux pas le livre de nouveau aux inventeurs des tortures : ils se jettent sur le vieillard : la hache coupe ces pieds qui visitaient la cabane des infortunés, ces mains qui pansaient les blessures. On roule un tronc encore vivant sur la braise dont la violence sert de remède aux plaies de la victime et les cicatrise, tandis que le sang fume sur les charbons, comme l'encens dans un sacrifice.

Le Chef n'a pas succombé ; il écarte encore de ses regards les guerriers les plus proches, et fait reculer les bourreaux. Moins effrayant est le serpent dont le voyageur a séparé les anneaux avec un glaive : le dragon mutilé s'agite aux pieds de son ennemi, soufflant sur lui ses poisons, le menaçant de ses ardentes prunelles, de sa triple langue, et de ses longs sifflements.

« René ! » s'écrie enfin le vieillard d'une voix qui semble avoir redoublé de force, « je vais rejoindre mes pères ! Je ne me suis « livré à ces actions, qu'afin de t'encourager à mourir, et de te « montrer ce que peut un homme, lorsqu'il veut exercer toute la « puissance de son âme. Pour l'honneur de ta nouvelle patrie, « imite mon exemple. »

Il expire. Il avait accompli un siècle : sa vertu antique, cultivée si longtemps sur la terre, s'épanouit aux rayons de l'éternité, comme l'aloës américain qui, au bout de cent printemps, ouvre sa fleur aux regards de l'aurore.

---

# LIVRE DOUZIÈME

Le courage du Chef des Natchez avait exalté la fureur des Illinois. Ils s'écriaient pleins de rage : « Si nous n'avons pu tirer un « mugissement de ce vieux buffle, voici un jeune cerf qui nous « dédommagera de nos peines. » Femmes, enfants, Sachems, tous s'empressent au nouveau sacrifice : le Génie des vengeances sourit aux tourments et aux larmes qu'il prépare.

Sur une habitation américaine que gouverne un maître humain et généreux, de nombreux esclaves s'empressent à recueillir la cerise du café : les enfants la précipitent dans des bassins d'une eau pure; les jeunes Africaines l'agitent avec un râteau pour détacher la pulpe vermeille du noyau précieux, ou étendent sur les claies la récolte opulente. Cependant le maître se promène sous des orangers, promettant des amours et du repos à ses esclaves qui font retentir l'air des chansons de leur pays : ainsi les Illinois s'empressent, sous les regards d'Athaënsic, à recueillir une nouvelle moisson de douleurs. En peu de temps l'ouvrage se consomme, et le frère d'Amélie, dépouillé par les sacrificateurs, est attaché au pilier du sacrifice.

Au moment où le flambeau abaissait sa chevelure de feu pour la répandre sur les écorces, des tourbillons de fumée s'élèvent des cabanes voisines : parmi les clameurs confuses on entend retentir le cri des Natchez; un parti de cette nation portait la flamme chez les Illinois. L'épouvante et la confusion se mettent dans la foule assemblée autour du frère d'Amélie ; les jongleurs prennent la fuite; les femmes et les enfants les suivent : on se disperse sans écouter la voix des chefs, sans se réunir pour se défendre. Dans la terreur dont les esprits sont frappés, la petite troupe des Natchez pénètre jusqu'au lieu du sang. Un jeune chef, la hache à la

main, devance ses compagnons. Qui déjà ne l'a nommé? C'est Outougamiz. Il est au bûcher; il a coupé les liens funestes!

Toutes les paroles de tendresse et de piété prêtes à s'échapper de son âme, par lui sont étouffées. Rien n'est fait encore : René n'est pas sauvé ; un seul instant de retard le peut perdre. Revenus de leur première frayeur, les Illinois se sont aperçus du petit nombre des Natchez; ils se rassemblent avec des cris et entourent la troupe libératrice. Les efforts de cette troupe lui ouvrent un chemin ; mais que peuvent douze guerriers contre tant d'ennemis? En vain les Natchez ont placé au milieu d'eux le frère d'Amélie : ses blessures le rendent boiteux et pesant; sa main percée d'une flèche ne peut lever la hache, et presque à chaque pas il va mesurer la terre.

Outougamiz charge le frère d'Amélie sur ses épaules : le fardeau sacré semble lui avoir donné des ailes : le frère de Céluta glisse sur la pointe des herbes; on n'entend ni le bruit de ses pas, ni le murmure de son haleine. D'une main il retient son ami, de l'autre il frappe et combat. A mesure qu'il s'avance vers la forêt voisine, ses compagnons tombent un à un à ses côtés : quand il pénétra avec René dans la forêt, il restait seul.

Déjà la nuit était descendue; déjà Outougamiz s'était enfoncé dans l'épaisseur des taillis, où déposant René parmi de longues herbes, il s'était couché près de lui : bientôt il entend des pas. Les Illinois allument des flambeaux qui éclairent les plus sombres détours du bois.

René veut adresser les paroles de sa tendre admiration au jeune Sauvage, mais celui-ci lui ferme la bouche : il connaissait l'oreille subtile des Indiens. Il se lève, trouve avec joie que le frère d'Amélie a repris quelque force, lui ceint les reins d'une corde, et l'entraîne au bas d'une colline qui domine un marais.

Les deux infortunés cherchent un asile au fond de ce marais : tantôt ils plongent dans le limon qui bouillonne autour de leur ceinture; tantôt ils montrent à peine la tête au-dessus des eaux. Ils se fraient une route à travers les herbes aquatiques qui entravent leurs pieds comme des liens, et parviennent ainsi à de hauts cyprès, sur les genoux[1] desquels ils se reposent.

[1] On appelle *genoux* du cyprès chauve les grosses racines qui sortent de terre.

Des voix errantes s'élèvent autour du marais. Des guerriers se disaient les uns aux autres : « Il est échappé. » Plusieurs soutenaient qu'un Génie l'avait délivré. Les jeunes Illinois se faisaient de mutuels reproches, tandis que des Sachems assuraient qu'on retrouverait le prisonnier, puisqu'on était sur ses traces ; et ils poussaient des dogues dans les roseaux. Les voix se firent entendre ainsi quelque temps : par degrés elles s'éloignèrent, et se perdirent enfin dans la profondeur des forêts.

Le souffle refroidi de l'aube engourdit les membres de René ; ses plaies étaient déchirées par les buissons et les ronces ; et de la nudité de son corps découlait une eau glacée : la fièvre vint habiter ses os ; et ses dents commencèrent à se choquer avec un bruit sinistre. Outougamiz saisit René de nouveau, le réchauffa sur son cœur, et quand la lumière du soleil eut pénétré sous la voûte des cyprès, elle trouva le Sauvage tenant encore son ami dans ses bras.

Mère des actions sublimes ! toi qui depuis que la Grèce n'est plus, as établi ta demeure sur les tombeaux indiens, dans les solitudes du Nouveau-Monde ! toi qui parmi ces déserts es pleine de grandeur parce que tu es pleine d'innocence ! Amitié sainte ! prête-moi tes paroles les plus fortes et les plus naïves, ta voix la plus mélodieuse et la plus touchante, tes sentiments exaltés, tes feux immortels, et toutes les choses ineffables qui sortent de ton cœur, pour chanter les sacrifices que tu inspires ! Oh ! qui me conduira aux champs des Rutules, à la tombe d'Euryale et de Nisus, où la Muse console encore des mânes fidèles ! Tendre divinité de Virgile, tu n'eus à soupirer que la mort de deux amis : moi, j'ai à peindre leur vie infortunée.

Qui dira les douces larmes du frère d'Amélie ; qui fera voir ses lèvres tremblantes où son âme venait errer ; qui pourra représenter sous l'abri d'un cyprès, parmi des roseaux, Outougamiz, sa chaîne d'or, Manitou de l'amitié, serrée à triple nœud sur sa poitrine, Outougamiz soutenant dans ses bras l'ami qu'il a délivré, cet ami couvert de fange et de sang, et dévoré d'une fièvre ardente ? Que celui qui le peut exprimer nous rende le regard de ces deux hommes, quand, se contemplant l'un l'autre en silence, les sentiments du Ciel et du malheur rayonnaient et se confondaient sur leurs fronts. Amitié ! que sont les empires, les amours,

la gloire, toutes les joies de la terre, auprès d'un seul instant de ce douloureux bonheur?

Outougamiz, par cet instinct de la vertu qui fait deviner le crime, avait ajouté peu de foi au récit d'Ondouré ; ce qu'il recueillit de la bouche de divers guerriers augmenta ses doutes. Dans tous les cas, René était mort ou pris, et il fallait ou lui donner la sépulture ou le délivrer des flammes.

Outougamiz cache ses desseins à Céluta ; il n'avertit qu'une troupe de jeunes Natchez qui consentent à le suivre. Il se dépouille de tout vêtement, et ne garde qu'une ceinture pour être plus léger ; il peint son corps de la couleur des ombres, ceint le poignard, s'arme du tomahawk [1] ; attache sur son cœur la chaîne d'or, suspend de petits pains de maïs à son côté, jette l'arc sur son épaule, et rejoint dans la forêt ses compagnons. Il se glisse avec eux dans les ténèbres : arrivé au Bayouc des Pierres, il le traverse, aborde la rive opposée, pousse le cri du castor qui a perdu ses petits, bondit, et disparaît dans le désert.

Huit jours entiers il marche, ou plutôt il vole ; pour lui plus de sommeil, pour lui plus de repos. Ah ! le moment où il fermerait la paupière ne pourrait-il pas être le moment même qui lui ravirait son ami ? Montagnes, précipices, rivières, tout est franchi : on dirait un aimant qui cherche à se réunir à l'objet qui l'attire à travers les corps qui s'opposent à son passage. Si l'excès de la fatigue arrête le frère de Céluta, s'il sent, malgré lui, ses yeux s'appesantir, il croit entendre une voix qui lui crie du milieu des flammes : « Outougamiz ! Outougamiz ! où est le Manitou que je « t'ai donné ? » A cette voix intérieure, il tressaille, se lève, baise la chaîne d'or, et reprend sa course.

La lenteur avec laquelle les Illinois retournèrent à leurs villages donna le temps à Outougamiz d'arriver avant la consomption de l'holocauste. Ce Sauvage n'est plus le simple, le crédule Outougamiz : à sa résolution, à son adresse, à la manière dont il a tout prévu, tout calculé, on prendrait ce soldat pour un chef expérimenté. Il sauve René, mais en perdant ses nobles compagnons, troupe d'amis qui offre à l'amitié ce magnanime sacrifice ! il sauve René, l'entraîne dans le marais ; mais que de périls il reste encore à surmonter !

[1] Hache.

Le lieu où les deux amis se reposèrent d'abord étant trop voisin du rivage, Outougamiz résolut de se réfugier sous d'autres cyprès qui croissaient au milieu des eaux : lorsqu'il voulut exécuter son dessein, il sentit toute sa détresse. Un peu de pain de maïs n'avait pu rendre les forces à René ; ses douleurs s'étaient augmentées, ses plaies s'étaient rouvertes ; une fièvre pesante l'accablait, et l'on ne s'apercevait de sa vie qu'à ses souffrances.

Accablé par ses chagrins et ses travaux, affaibli par la privation presque totale de nourriture, le frère de Céluta eût eu besoin pour lui-même des soins qu'il prodiguait à son ami. Mais il ne s'abandonna point au désespoir ; son âme, s'agrandissant avec les périls, s'élève comme un chêne qui semble croître à l'œil, à mesure que les tempêtes du ciel s'amoncellent autour de sa tête. Plus ingénieux dans son amitié qu'une mère indienne qui ramasse de la mousse pour en faire un berceau à son fils, Outougamiz coupe des joncs avec son poignard, en forme une sorte de nacelle, parvient à y coucher le frère d'Amélie, et, se jetant à la nage, traîne après lui le fragile vaisseau qui porte le trésor de l'amitié.

Outougamiz avait été au moment d'expirer de douleur; il se sentit près de mourir de joie, lorsqu'il aborda la cyprière. « Oh ! » s'écria-t-il en rompant alors pour la première fois le silence, « il « est sauvé ! Délicieuse nécessité de mon cœur! pauvre colombe « fugitive ! te voilà donc à l'abri des chasseurs ! Mais, René, je « crains que tu ne me veuilles pas pardonner, car c'est moi qui « suis la cause de tout ceci, puisque je n'étais point auprès de toi « dans la bataille. Comment ai-je pu quitter mon ami qui m'avait « donné un Manitou sur mon berceau? C'est fort mal, fort mal à « toi, Outougamiz ! »

Ainsi parlait le Sauvage ; la simplicité de ses propos, en contraste avec la sublimité de ses actions, firent sortir un moment René de l'accablement de la douleur : levant une main débile et des yeux éteints, il ne put prononcer que ces mots : « Te par« donner ! »

Outougamiz entre sous les cyprès : il coupe les rameaux trop abaissés : il écarte des genoux de ces arbres les débris des branches ; il y fait un doux lit avec des cimes de joncs pleins d'une moelle légère ; puis, attirant son ami sur ce lit, il le recouvre de feuilles séchées : ainsi, un castor, dont les eaux ont inondé les pre-

miers travaux, prend son nourrisson et le transporte dans la chambre la plus élevée de son palais.

Le second soin du frère de Céluta fut de panser les plaies du frère d'Amélie. Il sépare deux nœuds de roseaux, puise un peu d'eau du marais, verse cette eau d'une coupe dans l'autre pour l'épurer, et lave les blessures dont il a sucé d'abord le venin. La main d'un fils d'Esculape, armée des instruments les plus ingénieux, n'aurait été ni plus douce, ni plus salutaire que la main de cet ami. René ne pouvait exprimer sa reconnaissance que par le mouvement de ses lèvres. De temps en temps l'Indien lui disait avec inquiétude : « Te fais-je mal ? te trouves-tu un peu soulagé ? » René répondait par un signe qu'il se sentait soulagé, et Outougamiz continuait son opération avec délices.

Le Sauvage ne songeait point à lui : il avait encore quelque reste de maïs, il le réservait pour René. Outougamiz ne faisait qu'obéir à un instinct sublime, et les plus belles actions n'étaient chez lui que l'accomplissement des facultés de sa vie. Comme un charmant olivier nourri parmi les ruisseaux et les ombrages laisse tomber, sans s'en apercevoir, au gré des brises, ses fruits mûrs sur les gazons fleuris, ainsi l'enfant des forêts américaines semait, au souffle de l'amitié, ses vertus sur la terre, sans se douter des merveilleux présents qu'il faisait aux hommes.

Rafraîchi et calmé par les soins de son libérateur, René sentit ses paupières se fermer, et Outougamiz tomba lui-même dans un profond sommeil à ses côtés : les Anges veillèrent sur le repos de ces deux hommes qui avaient trouvé grâce auprès de celui qui dormit dans le sein de Jean.

Outougamiz eut un songe. Une jeune femme lui apparut : elle s'appuyait en marchant sur un arc détendu, entouré de lierre comme un thyrse ; un chien la suivait. Ses yeux étaient bleus ; un sourire sincère entr'ouvrait ses lèvres de rose : son air était un mélange de force et de grâce. Presque nue, elle ne portait qu'une ceinture plus belle que celle de Vénus. Outougamiz se figurait lui tenir ce discours :

« Étrangère, j'avais planté un érable sur le sol de la hutte où « je suis né : voilà que, pendant mon absence, de méchants Ma« nitous ont blessé son écorce et ont fait couler sa séve. Je cher« che des simples dans ce marais pour les appliquer sur les plaies

« de mon érable. Dis-moi où je trouverai la feuille du savinier. »

D'une voix paisible l'Indienne paraissait répondre à Outougamiz : « En vérité, je dis qu'il connaîtra toutes les ruses de la « sagesse, l'homme qui pourra pénétrer celle de votre amitié. Ne « craignez rien ; j'ai dans le jardin de mon père des simples « pour guérir tous les arbres, et en particulier les érables blessés. »

En prononçant ces paroles, qu'Outougamiz croyait entendre, l'Indienne, fille du songe, prit un air de majesté : sa tête se couronna de rayons ; deux ailes blanches bordées d'or ombragèrent ses épaules divines. L'extrémité d'un de ses pieds touchait légèrement la terre, tandis que son corps flottait déjà dans l'air diaphane.

— « Outougamiz, semblait dire le brillant fantôme, élève-toi par « l'adversité. Que les vertus de la nature te servent d'échelons « pour atteindre aux vertus plus sublimes de la religion de cet « homme à qui tu as dévoué ta vie : alors je reviendrai vers toi, et « tu pourras compter sur les secours de l'Ange de l'Amitié. »

Ainsi parle la vision au jeune Natchez plongé dans le sommeil. Un parfum d'ambroisie, embaumant les lieux d'alentour, répand la force dans l'âme du frère de Céluta, comme l'huile sacrée qui fait les rois, ou prépare l'âme du mourant aux béatitudes célestes.

En même temps le rêve devient magnifique : le Séraphin dont il produit l'image, poussant la terre de son pied, comme un plongeur qui remonte du fond de l'abîme, s'élève dans les airs. Cette Vertu calme ne se meut point avec la rapidité des messagers qui portent les ordres redoutables du Tout-Puissant ; son assomption vers la région de l'éternelle paix est mesurée, grave et majestueuse. Aux champs de l'Europe un globe lumineux, arrondi par la main d'un enfant des Gaules, perce lentement la voûte du ciel ; aux champs de l'Inde l'oiseau du paradis flotte sur un nuage d'or, dans le fluide azuré du firmament.

Outougamiz se réveille ; la voix du héron annonçait le retour de l'aurore : le frère de Céluta se sentait tout fortifié par son rêve et par son sommeil. Après quelques moments employés à rassembler ses idées, l'Indien, rappelant et les périls passés et les dangers à venir, se lève pour commencer sa journée. Il visite d'abord les blessures de René, frotte les membres engourdis du malade avec un bouquet d'herbes aromatiques, partage avec lui quelques mor-

ceaux de maïs, change les joncs de la couche, renouvelle l'air en agitant les branches des cyprès, et replace son ami sur de frais roseaux ; on eût dit d'une matrone laborieuse qui arrange au matin sa cabane, ou d'une mère qui donne de tendres soins à son fils.

Ces choses de l'amitié étant faites, Outougamiz songe à se parer avant d'accomplir les desseins qu'il méditait. Il se mire dans les eaux, peigne sa chevelure, et ranime ses joues décolorées avec la pourpre d'une craie précieuse. Ce sauvage avait tout oublié dans son héroïque entreprise, hors le vermillon des fêtes, mêlant ainsi l'homme et l'enfant, portant la gravité du premier dans les frivolités du second, et la simplicité du second dans les occupations du premier : sur l'arbre d'Atalante, le bouton parfumé qui sert d'ornement à la jeune fille, grossit auprès de la pomme d'or qui rafraîchit la bouche du voyageur fatigué.

La nature avait placé dans le cœur d'Outougamiz l'intelligence qu'elle a mise dans la tête des autres hommes : le souffle divin donnait à la Pythie des vues de l'avenir moins claires et moins pénétrantes, que l'Esprit dont il était animé ne découvrait au frère de Céluta les malheurs qui pouvaient menacer son ami. Saisissant le Temps corps à corps, l'Amitié forçait le mystérieux Protée à lui révéler ses secrets.

Outougamiz, ayant pris ses armes, dit au nouveau Philoctète couché dans son antre, mais que l'amitié des déserts, plus fidèle que celle des palais, n'avait point trahi : « Je vais chercher les « dons du Grand-Esprit, car il faut bien que tu vives, et il faut « aussi que je vive. Si je ne mangeais pas, j'aurais faim, et mon « âme s'en irait dans le pays des âmes. Et comment ferais-tu alors ? « Je vois bien tes pieds, mais ils sont immobiles ; je vois bien tes « mains, mais elles sont froides et ne peuvent serrer les miennes. « Tu es loin de ta forêt et de ta retraite : qui donnerait la pâture « à l'hermine blessée, si le castor qui l'accompagne allait mourir ? « Elle baisserait la tête, ses yeux se fermeraient ; elle tomberait « en défaillance : les chasseurs la trouveraient expirante, et di« raient : Voyez l'hermine blessée loin de sa forêt et de sa re« traite. »

A ces mots l'Indien s'enfonça dans la cyprière, mais non sans tourner plusieurs fois la tête vers le lieu où reposait la vie de sa vie. Il se parlait incessamment, et se disait : « Outougamiz ! tu es

« un chevreuil sans esprit ; tu ne connais point les plantes, tu ne « fais rien pour sauver ton frère. » Et il versait des larmes sur son peu d'expérience, et il se reprochait d'être inutile à son ami !

Il chercha longtemps dans les détours du marais des herbes salutaires : il cueillit des cressons, et tua quelques oiseaux. En revenant à l'asile consacré par son amitié, il aperçut de loin les joncs bouleversés et épars. Il approche, appelle, touche à la couche, soulève les roseaux : le frère d'Amélie n'y était plus !

Le désespoir s'empare d'Outougamiz : prêt à se briser la tête contre le tronc des cyprès, il s'écrie : « Où es-tu ? m'as-tu fui « comme un faux ami ? Mais qui t'a donné des pieds ou des ailes ? « Est-ce la Mort qui t'a enlevé ?... »

Tandis que le Sauvage s'abandonne à ses transports, il croit entendre un bruit à quelque distance : il se tait, retient son haleine, écoute ; puis soudain se plonge dans l'onde, bondit, nage, bondit encore, et bientôt découvre René qui se débat expirant contre un Illinois.

Outougamiz pousse le cri de mort : l'effort qu'il fait en s'élançant est si prodigieux, que ses pieds s'élèvent au-dessus de la surface de l'eau. Il est déjà sur l'ennemi, le renverse, se roule avec lui parmi les limons et les roseaux. Comme lorsque deux taureaux viennent à se rencontrer dans un marais où il ne se trouve qu'un seul lieu pour désaltérer leur soif, ils baissent leurs dards recourbés ; leurs queues hérissées se nouent en cercle ; ils se heurtent du front ; des mugissements sortent de leur poitrine, l'onde jaillit sous leurs pieds, la sueur coule autour de leurs cornes et sur le poil de leurs flancs. Outougamiz est vainqueur ; il lie fortement avec des racines tressées son prisonnier, au pied d'un arbre, et étend à l'ombre, sous le même arbre, l'ami qu'il vient encore de sauver.

Par les violentes secousses que le frère d'Amélie avait éprouvées, ses plaies s'étaient rouvertes. Le Natchez, dans le premier moment de sa vengeance, fut près d'immoler l'Illinois.

« Comment, lui dit-il, as-tu pu être assez cruel pour entraîner « ce cerf affaibli ? S'il eût été dans sa force, lâche ennemi, d'un « seul coup de tête il eût brisé ton bouclier. Tu mériterais bien « que cette main t'enlevât ta chevelure. »

Outougamiz s'arrêtant comme frappé d'une pensée : « As-tu un

« ami ? » dit-il à l'Illinois. — « Oui, » répondit le prisonnier.

— « Tu as un ami ! » reprit le frère de Céluta s'approchant de lui et le mesurant des yeux ; « ne va pas faire un mensonge. »

— « Je dis la vérité, » reprit l'Illinois.

— « Eh bien ! » s'écria Outougamiz tirant son poignard, après avoir approché de son oreille la petite chaîne d'or : « Eh bien ! « rends grâces à ce Manitou qui vient de me défendre de te tuer : « il ne sera pas dit qu'Outougamiz le Natchez, de la tribu du « Serpent, ait jamais séparé deux amis. Que serait-ce de moi, si « tu m'avais privé de René? Ah ! je ne serais plus qu'un chevreuil « solitaire. Tu vois, ô Illinois ! ce que tu allais faire ; et ton ami « serait ainsi? et il irait seul murmurant ton nom dans le désert? « Non ! il serait trop infortuné ! et ce serait moi !... »

Le Sauvage coupe aussitôt les liens de l'Illinois. « Sois libre, « lui dit-il ; retourne à l'autre moitié de ton âme, qui te cherche « peut-être, comme je cherchais à l'instant ma couronne de « fleurs, lorsque tu étais assez inhumain pour la dérober à ma « chevelure. Mais je compte sur ta foi : tu ne découvriras point « mon lieu à tes compatriotes. Tu ne leur diras point : « Sous le « cyprès de l'amitié, Outougamiz le Simple a caché la chair de sa « chair. » Jure par ton ami que tes lèvres resteront fermées, « comme les deux coupes d'une noix que la lune des moissons n'a « point achevé de mûrir. »

— « Moi, Nassoute, reprit l'étranger, je jure par mon ami, qui « est pour moi comme un baume lorsque j'ai des peines dans le « cœur, je jure que je ne découvrirai point ton lieu, et que mes « lèvres resteront fermées comme les deux coupes d'une noix que « la lune des moissons n'a point achevé de mûrir. »

A ces mots Nassoute allait s'éloigner, lorsque Outougamiz l'arrêta et lui dit : « Où sont les guerriers illinois? » — « Crois-tu, « répliqua l'étranger, que je sois assez lâche pour te l'apprendre? » Frère de Céluta, vous répondîtes : « Va retrouver ton ami : je te « tendais un piége ; si tu avais trahi ta patrie, je n'eusse point cru « à ton serment, et tu tombais sous mes coups. »

Nassoute s'éloigne : Outougamiz vient donner ses soins au frère d'Amélie, comme s'il ne s'était rien passé, et comme s'il n'y eût aucun lieu de douter de la foi de l'Illinois, puisqu'il avait fait le serment de l'amitié.

Quelques jours s'écoulèrent : les blessures de René commençaient à se cicatriser ; les meurtrissures étaient moins douloureuses ; la fièvre se calmait. Le frère d'Amélie serait revenu plus promptement à la vie, si une nourriture abondante avait pu rétablir ses forces ; mais Outougamiz trouvait à peine quelques baies sauvages ; elles manquèrent enfin : il ne resta plus au frère de Céluta qu'à tenter les derniers efforts de l'amitié.

Une nuit, il sort furtivement du marais, cachant son entreprise à René, et laissant çà et là des paquets flottants de roseaux pour reconnaître la route, si les Génies lui permettaient le retour. Il monte à travers le bois de la colline ; il découvre le camp des Illinois, où il était résolu de pénétrer.

Des feux étaient encore allumés : la plupart des familles dormaient étendues autour de ces feux. Le jeune Natchez, après avoir noué sa chevelure à la manière des guerriers ennemis, s'avance vers l'un des foyers. Il aperçoit un cerf à demi dépouillé, dont les chairs n'avaient point encore pétillé sur la braise. Outougamiz en dépèce avec son poignard les parties les plus tendres, aussi tranquillement que s'il eût préparé un festin dans la cabane de ses pères. Cependant on voyait çà et là quelques Illinois éveillés qui riaient et chantaient. La matrone du foyer où le frère de Céluta dérobait une part de la victime, ouvrit elle-même les yeux, mais elle prit l'étranger pour le jeune fils de ses entrailles, et se replongea dans le sommeil. Des chasseurs passent autour de l'ami de René, lui souhaitant un ciel bleu, un manteau de castor et l'espérance. Outougamiz leur rend à demi-voix le salut de l'hospitalité.

Un d'entre eux s'arrêtant, lui dit : « Il a singulièrement échappé. » — « Un Génie sans doute l'a ravi, » répond le frère de Céluta. L'Illinois repartit : « Il est caché dans le marais ; il ne se peut « sauver, car il est environné de toutes parts : nous boirons dans « son crâne. »

Tandis qu'Outougamiz se trouvait engagé dans cette conversation périlleuse, la voix d'une femme se fit entendre à quelque distance ; elle chantait : « Je suis l'épouse de Venclao. Mon sein, avec « son bouton de rose, est comme le duvet d'un cygne que la « flèche du chasseur a taché d'une goutte de sang au milieu. Oui, « mon sein est blessé, car je ne puis secourir l'étranger qui res-

« pecta la vierge des dernières amours. Puissé-je du moins sauver « son ami ! » L'Indienne se tut ; puis, s'approchant du Natchez dans les ombres, elle continua de la sorte :

« La nonpareille des Florides croyait que l'hiver avait changé « sa parure, et qu'elle ne serait point reconnue parmi les aigles « des rochers chez lesquels elle cherchait la pâture ; mais la co- « lombe fidèle le découvrit, et lui dit : « Fuis, imprudent oiseau ; « la douceur de ton chant t'a trahi. »

Ces paroles frappèrent le frère de Céluta ; il lève les yeux et remarque les pleurs de la jeune femme ; il entrevoit en même temps les guerriers armés qui s'avancent. Il charge sur ses épaules une partie de la dépouille du cerf, s'enfonce dans les ombres, franchit le bois, rentre dans les détours du marais, et après quelques heures de fatigue et de périls, se retrouve auprès de son ami.

Un ingénieux mensonge lui servit à cacher à René sa dangereuse aventure ; mais il fallait préparer le banquet : le jour on en pouvait voir la fumée ; la nuit on en pouvait découvrir les feux ; Outougamiz préféra pourtant la nuit : il espéra trouver un moyen de masquer la lueur de la flamme.

Lorsque le soleil fut descendu sous l'horizon, et que les dernières teintes du jour se furent évanouies, l'Indien tira une étincelle de deux branches de cyprès en les frottant l'une contre l'autre, et en embrasa quelques feuilles. Tout réussit d'abord ; mais des roseaux secs, placés trop près du foyer, prennent feu, et jettent une grande lumière. Outougamiz les veut précipiter dans l'eau, et ne fait qu'étendre la flamme. Il s'élance sur le monceau ardent et cherche à l'écraser sous ses pieds. René épuise ses forces renaissantes pour seconder son ami : soins inutiles ! le feu se propage, court en pétillant sur la cime séchée des joncs, et gagne les branches résineuses des cyprès. Le vent s'élève, des tourbillons de flammes, d'étincelles et de fumée montent dans les airs, qui prennent une couleur sanglante. Un vaste incendie se déploie sur le marais.

Comment fuir ? comment échapper à l'élément terrible qui, après s'être éloigné de son centre, s'en rapprochait et menaçait les deux amis ? Déjà étaient consumés les paquets de joncs sur lesquels le frère de Céluta aurait pu tenter encore de transporter René dans d'autres parties du marais. Essayer de passer au désert voisin : les cruels Illinois n'y campaient-ils pas ? N'était-il pas pro-

bable qu'attirés par l'incendie, ils fermaient toutes les issues? Ainsi, lorsqu'on croit être arrivé au comble de la misère, on aperçoit par delà de plus hautes adversités. Il est difficile au fils de la femme de dire : « Ceci est le dernier degré du malheur. »

Outougamiz était presque vaincu par la fortune : il voyait perdu tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. Il n'avait donc sauvé son ami du cadre de feu que pour brûler cet ami de sa propre main! Il s'écria d'une voix douloureuse : « René, c'est moi qui t'immole! Que « tu es infortuné de m'avoir eu pour ami! »

Le frère d'Amélie, d'un bras affaibli et d'une main pâle, pressa tendrement le Sauvage sur son sein. « Crois-tu, lui dit-il, qu'il ne « me soit pas doux de mourir avec toi? Mais pourquoi descendrais- « tu au tombeau? Tu es vigoureux et habile; tu te peux frayer un « chemin à travers les flammes. Revole à tes ombrages; les Nat- « chez ont besoin de ton cœur et de ton bras; une épouse, des en- « fants embelliront tes jours, et tu oublieras une amitié funeste. « Pour moi, je n'ai ni patrie ni parents sur la terre : étranger « dans ces forêts, ma mort ou ma vie n'intéresse personne; mais « toi, Outougamiz, n'as-tu pas une sœur? »

— « Et cette sœur, répliqua Outougamiz, n'a-t-elle pas levé sur « toi des regards de tendresse? Ne reposes-tu pas dans le secret de « son cœur? Pourquoi l'as-tu dédaignée? Que me conseilles-tu? « De t'abandonner! Et depuis quand t'ai-je prouvé que j'étais plus « que toi attaché à la vie? Depuis quand m'as-tu vu me troubler « au nom de la mort? Ai-je tremblé quand, au milieu des Illinois, « j'ai brisé les liens qui te retenaient? Mon cœur palpitait- « il de crainte quand je te portais sur mes épaules avec des « angoisses que je n'aurais pas échangées contre toutes les « joies du monde? Oui, il palpitait ce cœur, mais ce n'était pas « pour moi! Et tu oses dire que tu n'as point d'ami! Moi, t'aban- « donner! Moi, trahir l'amitié! Moi, former d'autres liens après « ta mort! Moi, heureux sans toi, avec une épouse et des enfants! « Apprends-moi donc ce qu'il faut que je raconte à Céluta en ar- « rivant aux Natchez! lui dirais-je : « J'avais délivré celui pour le- « quel je t'appelai en témoignage de l'amitié; le feu a pris à des « jones; j'ai eu peur, j'ai fui. J'ai vu de loin les flammes qui ont « consumé mon ami. » Tu sais mourir, prétends-tu, René; moi, « je sais plus, je sais vivre. Si j'étais dans ta place et toi dans la

« mienne, je ne t'aurais pas dit : « Fuis et laisse-moi. » Je t'au-
« rais dit : « Sauve-moi, ou mourons ensemble.»

Outougamiz avait prononcé ces paroles d'un ton qui ne lui était pas ordinaire. Le langage de la plus noble passion était sorti dans toute sa magnificence des lèvres du simple Sauvage. « Reste avec « moi, s'écria à son tour le frère d'Amélie : je ne te presse plus « de fuir. Tu n'es pas fait pour de tels conseils. »

A ces mots, quelque chose de serein et d'ineffable se répandit sur le visage d'Outougamiz, comme si le ciel s'était entr'ouvert, et que la clarté divine se fût réfléchie sur le front du frère de Céluta. Avec le plus beau sourire que l'Ange des amitiés vertueuses ait jamais mis sur les lèvres d'un mortel, l'Indien répondit : « Tu « viens de parler comme un homme ; je sens dans mon sein toutes « les délices de la mort. »

Les deux amis cessant d'opposer à l'incendie des efforts impuissants, et de tenter une retraite impossible, assis l'un près de l'autre, attendirent l'accomplissement de leur destinée.

La flamme se repliant sur elle-même avait embrasé le cyprès qui leur servait d'asile ; des brandons commençaient à tomber sur leurs têtes. Tout à coup, à travers les masses de feu et de fumée, on entend un léger bruit dans les eaux. Une espèce de fantôme apparaît : ses cheveux sont consumés sur ses tempes ; sa poitrine et ses bras sont à demi brûlés, tandis que le bas de son corps dégoutte d'une eau bourbeuse. « Qui es-tu ? lui crie Outougamiz ; es- « tu l'Esprit de mon père qui vient nous chercher, pour nous con- « duire au pays des âmes ? »

— « Je suis Venclao, répond le spectre, l'ami de Nassoute, au- « quel tu as donné la vie, et l'époux de Nélida, cette vierge des « dernières amours, que ton ami a respectée. Je viens payer ma « double dette. La flamme a découvert votre asile ; les tribus des « Illinois environnent le marais ; déjà plusieurs guerriers nagent « pour arriver jusqu'à vous ; je les ai devancés. Nassoute nous at- « tend à l'endroit de la rive que l'on a confiée à sa garde. Hâtons- « nous. »

Venclao passe un bras vigoureux sous le bras du frère d'Amélie, et fait signe à Outougamiz de le soutenir du côté opposé. Ainsi entrelacés, tous trois se plongent dans les eaux ; ils s'avancent à travers des champs de cannes embrasées, tantôt menacés par le feu,

tantôt prêts à s'engloutir dans l'onde. Chaque instant augmente le danger : des cris, des voix se font entendre de toutes parts. Tels furent les périls d'Énée lorsque, dans la nuit fatale d'Ilion, il allait à la lueur des flammes, par des rues solitaires et détournées, cacher sur le mont Ida, et les anciens dieux de l'antique Troie et les dieux futurs du Capitole.

Outougamiz, Venclao et René arrivent au lieu où Nassoute les attendait. Le frère d'Amélie est à l'instant placé sur un lit de branchages que Venclao, Nassoute et Outougamiz portent tour à tour. Ils s'éloignent à grands pas du fatal marais; toute la nuit ils errent par le silence des bois. Aux premiers rayons de l'aurore, les deux Illinois s'arrêtent, et disent aux deux guerriers ennemis : « Natchez, « implorez vos Manitous; fuyez. Nous avons rendu vos bienfaits. « Quittes envers vous, nous nous devons maintenant à notre pa- « trie. Adieu. »

Venclao et Nassoute posent à terre le lit du blessé, mettent un bâton de houx dans la main gauche du frère d'Amélie, donnent à Outougamiz des plantes médicinales, de la farine de maïs, deux peaux d'ours, et se retirent.

Les deux fugitifs continuèrent leur chemin. René marchait lentement le premier, courbé sur le bâton qu'il soulevait à peine ; Outougamiz le suivait répandant des feuilles séchées, afin de cacher l'empreinte de son passage : l'hôte des forêts est moins habile à tromper la meute avide que ne l'était l'Indien à mêler les traces de René pour le dérober à la recherche de l'ennemi.

Parvenu sur une bruyère, Outougamiz dit tout à coup : « J'entends des pas précipités » ; et bientôt après une troupe d'Illinois se montre à l'horizon vers le nord. Le couple infortuné eut le temps de gagner un bois étroit qui bordait l'autre extrémité ; il y pénètre, et, l'ayant traversé, il se trouve à l'endroit même où s'était donné le combat si fatal au Grand-Chef des Natchez et au frère d'Amélie.

A peine les deux amis foulaient-ils le champ de la mort, qu'ils ouïrent l'ennemi dans le bois voisin. Outougamiz dit à René : « Couche-toi à terre : je te viendrai bientôt trouver. »

René ne voulait plus disputer sa vie ; il était las de lutter si longtemps pour quelques misérables jours; mais il fut encore obligé d'obéir à l'amitié. Son infatigable libérateur le couvre des ef-

froyables débris du combat, et s'enfonce dans l'épaisseur d'une forêt.

Lorsque des enfants ont découvert le lieu où un rossignol a bâti son nid, la mère, poussant des cris plaintifs et laissant pendre ses ailes, voltige, comme blessée, devant les jeunes ravisseurs qui s'égarent à sa poursuite, et s'éloignent du gage fragile de ses amours : ainsi le frère de Céluta, jetant des voix dans la solitude, attire les ennemis de ce côté, et les écarte du trésor plus cher à son cœur que l'œuf plein d'espérance ne l'est à l'oiseau amoureux.

Les Illinois ne purent joindre le léger Sauvage à qui l'amitié avait, pour un moment, rendu toute sa vigueur. Ils approchaient du pays des Natchez, et, n'osant aller plus loin, ils abandonnèrent la poursuite.

Le frère de Céluta vint alors dégager René des ruines hideuses qui avaient protégé sa jeunesse et sa beauté. Les deux amis reprirent leur chemin au lever de l'aurore après s'être lavés dans une belle source. Il se trouva que les restes glacés sous lesquels René avait conservé l'étincelle de la vie, étaient ceux de deux Natchez, d'Aconda et d'Irinée. Le frère d'Amélie les reconnut, et, frappé de cette fortune extraordinaire, il dit à Outougamiz :

« Vois-tu ces corps défigurés, déchirés par les aigles et étendus « sans honneurs sur la terre ? Aconda et Irinée ! vous étiez deux « amis comme nous; vous fûtes jeunes et infortunés comme nous ! « Je vous ai vus périr, lorsqu'abattus j'essayais encore de vous dé- « fendre. Outougamiz, tu confiais, cette nuit même, l'ami vivant « au secret de deux amis décédés. Ces morts se sont ranimés au « feu de ton âme, pour me prêter leur abri. »

Outougamiz pleura sur Aconda et sur Irinée, mais il était trop faible pour leur creuser un tombeau.

Comme des laboureurs, après une longue journée de sueurs et de travaux, ramènent leurs bœufs fatigués à leur chaumière ; ils croient déjà découvrir leur toit rustique; ils se voient déjà entourés de leurs épouses et de leurs enfants : ainsi les deux amis, en approchant du pays des Natchez, commençaient à sentir renaître l'espérance ; leurs désirs franchissaient l'espace qui les séparait de leurs foyers. Ces illusions, comme toutes celles de la vie, furent de courte durée.

Les forces de René, épuisées une dernière fois, touchaient à

leur terme; et pour comble de calamité il ne restait plus rien des dons de Venclao et de Nassoute.

Outougamiz lui-même succombait: ses joues étaient creuses; ses jambes amaigries et tremblantes ne portaient plus son corps. Trois fois le soleil vint donner la lumière aux hommes, et trois fois il retrouva les voyageurs se traînant sur une bruyère qui n'offrait aucune ressource. Le frère d'Amélie et le frère de Céluta ne se parlaient plus; ils se jetaient seulement par intervalles l'un sur l'autre des regards furtifs et douloureux. Quelquefois Outougamiz cherchait encore à aider la marche de René : deux jumeaux qui se soutiennent à peine, s'appuient de leurs faibles bras, et ébauchent des pas incertains aux yeux de leur mère attendrie.

Du lieu où les amis étaient parvenus, jusqu'au pays des Natchez, il ne restait plus que quelques heures de chemin; mais René fut contraint de s'arrêter. Excité par Outougamiz, qui le conjurait d'avancer, il voulait faire quelques pas, afin de ne point ravir volontairement à son sublime ami le fruit de tant de sacrifices: ses efforts furent vains. Outougamiz essaya de le porter sur ses épaules; mais il plia et tomba sous le fardeau.

Non loin du sentier battu murmurait une fontaine; René s'en approcha en rampant sur les genoux et sur les mains, suivi d'Outougamiz qui pleurait; le pasteur affligé accompagne ainsi le chevreau qui a brisé ses pieds délicats en tombant d'une roche élevée, et qui se traîne vers la bergerie.

La fontaine marquait la lisière même de la savane qui s'étend jusqu'au Bayouc des Pierres, et qui n'a d'autres bornes à l'orient que les bois du fort Rosalie. Outougamiz assit son compagnon au pied d'un saule. Le jeune Sauvage attachait ses regards sur le pays de ses aïeux: être venu si près! « René! dit-il, je vois notre « cabane. »

— « Tourne-moi le visage de ce côté, » répondit le frère d'Amélie. Outougamiz obéit.

Le frère de Céluta eut un moment la pensée de se rendre aux Natchez pour y chercher du secours; mais craignant que l'homme de son cœur n'expirât pendant son absence, il résolut de ne le point quitter. Il s'assit auprès de René, lui prit le front dans ses deux mains, et le pencha doucement sur sa poitrine : alors, baissant son visage sur une tête chérie, il se prépara à recueillir le dernier sou-

pir de son ami. Comme deux fleurs que le soleil a brûlées sur la même tige, ainsi paraissaient ces deux jeunes hommes inclinés l'un sur l'autre vers la terre.

Un bruit léger et le souffle d'un air parfumé firent relever la tête à Outougamiz : une femme était à ses côtés. Malgré la pâleur et le vêtement en désordre de cette femme, comment l'Indien l'aurait-il méconnue ? Outougamiz laisse échapper de surprise et de joie le front de René ; il s'écrie : « Ma sœur, est-ce toi ? »

Céluta recule ; elle s'était approchée des amis sans les découvrir ; le son de la voix de son frère l'a étonnée : « Mon frère ! répond-« elle, mon frère ! les Génies me l'ont ravi ! l'homme blanc a expiré « dans le cadre du feu ! Tous les jours je viens attendre les voya-« geurs à cette limite ; mais ils ne reparaîtront plus ! »

Outougamiz se lève, s'avance vers Céluta, qui aurait pris la fuite si elle n'avait remarqué avec une pitié profonde la marche chancelante du guerrier. Vous eussiez vu sur le front de l'Indienne passer tour à tour le sentiment de laplus profonde terreur et de la vive espérance. Céluta hésitait encore, quand elle aperçoit, attaché au sein de son frère, le Manitou de l'amitié. Elle vole à Outougamiz qu'elle embrasse et soutient à la fois ; mais Outougamiz :

« Je l'ai sauvé ! il est là ! mais il est mort si tu n'as rien pour le « nourrir. »

L'amour a entendu la voix de l'amitié ! Céluta est déjà à genoux : timide et tremblante, elle a relevé le front de l'étranger mourant ; René lui-même a reconnu la fille du désert, et ses lèvres ont essayé de sourire. Outougamiz, la tête penchée dans son sein, les mains jointes et tombantes, disait : « Témoin du serment de l'a-« mitié, ma sœur, tu viens voir si je l'ai bien tenu. J'aurais dû « ramener mon ami plein de vie, et le voilà qui expire ! je suis un « mauvais ami, un guerrier sans force. Mais toi, as-tu quelque « chose pour ranimer mon ami ? »

— « Je n'ai rien, » s'écrie Céluta désespérée. « Ah ! s'il eût été « mon époux, s'il eût fécondé mon sein, il pourrait boire avec son « enfant à la source de la vie ! » Souhait divin de l'amante et de la mère !

La chaste Indienne rougit comme si elle eût craint d'avoir été comprise de René. Les yeux de cette femme étaient fixés au ciel, son visage était inspiré : on eût dit que, dans une illusion

passionnée, Céluta croyait nourrir et son fils et le père de son fils.

Amitié! qui m'avez raconté ces merveilles, que ne me donnâtes-vous le talent pour les peindre! j'avais le cœur pour les sentir.

---

[1] Lorsque Céluta rencontra les deux amis au bord de la fontaine, il y avait déjà plusieurs jours qu'elle était errante dans les bois. Une fièvre ardente l'avait saisie à la nouvelle de la captivité de René ; le départ subit d'Outougamiz redoubla les maux de l'infortunée, car elle devina que son frère avait volé à la délivrance de son ami. Or, cette seconde victime n'aurait-elle pas été immolée à la rage des Illinois ?

La fille de Tabamica s'était obstinée à demeurer seule dans sa cabane. Un jour, couchée sur la natte de douleur, elle vit entrer Ondouré. Les succès de cet homme avaient enflé son orgueil ; ses vices s'étaient augmentés de toute l'espérance de ses passions. Sûr maintenant d'Akansie qui connaissait son crime et qui en profitait, Ondouré se croyait déjà maître du pouvoir absolu, sous le nom de tuteur du jeune Soleil : il songeait à rétablir l'ancienne tyrannie ; et, après avoir trompé les Français, il se flattait de trouver quelque moyen de les perdre.

Une seule chose menaçait l'ambition du Sauvage, c'était un sentiment plus fort que cette ambition même, c'était l'amour toujours croissant qu'il ressentait pour Céluta : la vanité blessée, la soif de la vengeance, la fougue des sens, avaient transformé cet amour en une sorte de frénésie dont les accès pouvaient réveiller la jalousie de la Femme-Chef.

Dans la première exaltation de son triomphe, Ondouré accourut donc à la demeure de la sœur d'Outougamiz. Il s'avança vers la couche où languissait la vierge solitaire. « Céluta, dit-il, réveille-« toi ! » et il lui secouait rudement la main. « Réveille-toi, voici « Ondouré : n'es-tu pas trop heureuse qu'un guerrier comme moi

[1] Ici commence la deuxième partie des *Natchez*. Voyez la Préface, page 153.

« veuille bien encore te choisir pour maîtresse, toi, rose fanée « par le misérable Blanc dont les Manitous nous ont délivrés ? »

Céluta essaie de repousser le barbare. « Comme elle est char- « mante dans sa folie ! s'écrie Ondouré ; que son teint est animé ; « que ses cheveux sont beaux ! » Et le Sauvage veut prodiguer des caresses à sa victime.

Dans ce moment, Akansie, que l'instinct jaloux égarait souvent autour de la cabane de sa rivale, paraît sur le seuil de la porte. Alors Céluta : « O mère du Soleil ! secourez-moi. » Ondouré laisse échapper sa proie : confondu, honteux, balbutiant, il suit Akansie qui s'éloigne les yeux sanglants, l'âme agitée par les Furies.

Les parentes de Céluta, qui l'avaient voulu garder dans l'absence de son frère, reviennent offrir leur secours à leur amie : elles voient le désordre de sa couche. Céluta leur tait ses nouveaux chagrins ; elle affecte de sourire, elle prétend qu'elle se sent soulagée : on la croit, on se retire. Libre des soins qui l'importunent, la fille de Tabamica sort au milieu de la nuit, s'enfonce dans les forêts, et va sur le chemin du pays des Illinois, attendre des protecteurs qu'elle rencontre : protecteurs qu'elle supposait perdus sans retour, alors même qu'elle les cherchait encore.

Qui sauvera les trois infortunés ? Céluta seule conserve un peu de force ; mais a-t-elle le temps de voler jusqu'au village des Natchez ? René et Outougamiz n'auront-ils point expiré avant qu'elle revienne ? Elle pose doucement la tête de René sur la mousse, et se lève : la Providence aura pitié de tant de malheurs. Des guerriers se montrent vers la forêt. Qui sont-ils ? N'importe ! Dans ce moment Céluta implorerait le secours même d'Ondouré.

« Qui que vous soyez, » s'écrie-t-elle en s'avançant vers les guerriers, « venez rendre la vie à René et à mon frère ! »

Des soldats et de jeunes officiers du fort Rosalie accompagnaient le capitaine d'Artaguette à la source même où reposaient les deux amis, source dont les eaux avaient la vertu de cicatriser les blessures. D'Artaguette reconnaît à sa voix l'Indienne qu'il n'aurait pas reconnue à ses traits, tant ils étaient altérés. « Est-ce vous, ma « sœur, ma libératrice ? » s'écrie à son tour le capitaine.

Céluta vole à lui, verse des pleurs de douleur et de joie, saisit la main de son frère adoptif, la porte avec ardeur à ses lèvres, cherche à entraîner d'Artaguette vers la fontaine, en répétant les

noms d'Outougamiz et de René : la troupe se hâte sur les pas de Céluta.

Bientôt on découvre deux hommes, ou plutôt deux spectres, l'un couché, l'autre debout mais près de tomber ; on les environne. « Chasseurs, dit Outougamiz, je puis mourir à présent, « prenez soin de mon ami ! » et il s'affaissa sur le gazon.

On croyait dans la colonie, comme aux Natchez, que René avait été brûlé par les Illinois. Les secours sont prodigués aux deux mourants : ce fut Céluta qui offrit les premiers aliments à son frère et à l'ami de son frère. D'Artaguette essayait de soutenir l'un et l'autre d'un bras encore mal assuré. Jacques, le grenadier, attaché au généreux capitaine, est envoyé aux Natchez pour annoncer le retour miraculeux. Les guerriers et les femmes accourent, les Sachems les suivent. Déjà les Français avaient entrelacé des branches d'arbres sur lesquelles étaient déposés séparément les deux amis. Huit jeunes officiers portaient tour à tour les couches sacrées, comme ils auraient porté les trophées de l'honneur. Auprès de ces lits de feuillage marchaient Céluta, pleine d'un bonheur qu'elle n'osait croire, et d'Artaguette dont le front pâle annonçait qu'il manquait encore du sang à un noble cœur.

Ce fut dans cet ordre que la foule des Natchez rencontra la pompe triomphale de l'amitié, élevée par les mains de la vaillance. Les bois retentirent d'acclamations prolongées ; on se presse, on veut savoir jusqu'aux moindres circonstances d'une délivrance dont Outougamiz parle à peine, et que René ne peut encore raconter. Les jeunes gens serraient la main d'Outougamiz, et se juraient les uns aux autres une amitié pareille dans l'adversité. Les Sachems disaient à Adario et à Chactas qu'ils avaient d'illustres enfants : « C'est vrai, » répondaient les deux vieillards. Adario même était attendri.

Les femmes et les enfants caressaient Céluta ; Mila la voulait porter, bien qu'elle se sentît un peu triste au milieu de la joie. Dans l'effusion générale des cœurs, les militaires français avaient leur part des éloges. D'Artaguette disait à Céluta : « Ma sœur, « votre frère soutient bien son rôle de libérateur. » René, qui entendit ces mots, murmura d'une voix mourante : « Vous ne « savez rien ; Outougamiz ne vous apprendra pas ce qu'il a fait : « c'est moi qui vous le dirai, si je vis. » Tous les yeux versaient

aussi des larmes sur les jeunes Indiens qui s'étaient immolés au triomphe de l'amitié.

Ondouré et Akansie seuls n'étaient pas présents à cette scène : les méchants fuient comme un supplice le spectacle de la vertu récompensée. René fut déposé chez son père Chactas, mais Adario voulut qu'on portât son neveu Outougamiz et sa nièce Céluta à sa cabane, afin de prendre soin lui-même de ce couple qu'il reconnaissait digne de son sang.

Ondouré avait apaisé Akansie par ces mensonges, par ces serments et ces caresses que la passion trompée ne croit plus, mais auxquels elle se laisse aller comme à sa dernière ressource. Quand on a fait un pas dans le crime, on se persuade qu'il est impossible de reculer, et l'on s'abandonne à la fatalité du mal : la Femme-Chef se voyait forcée de servir les projets d'un scélérat, d'élever Ondouré jusqu'à elle pour se justifier de s'être abaissée jusqu'à lui. Le retour de René avait rallumé dans le cœur d'Ondouré les flammes de la jalousie ; déçu dans sa vengeance, il lui devenait plus que jamais nécessaire d'atteindre au rang suprême pour exécuter, comme souverain, le crime qu'il avait manqué comme sujet. Il alarme la Femme-Chef : « Il est possible, lui dit-il, que « René m'ait vu lancer la flèche ; le seul moyen de dominer tous « les périls est de s'élever au-dessus de tous les pouvoirs. Que je « sois tuteur de votre fils ; que l'ancienne garde des Allouez soit « rétablie, et je vous réponds de tout. » Akansie ne pouvait plus rien refuser ; elle avait livré sa vertu.

L'Indien, afin de mieux réussir dans ses desseins, s'adressa d'abord aux Français.

Traité rudement par Chépar, Fébriano avait repris peu à peu, à force d'humiliations, son ascendant sur le vieux militaire : la bassesse se sert des affronts qu'elle reçoit comme d'un marchepied pour s'élever. Mais le renégat sentait que son crédit était affaibli s'il ne parvenait à détruire, par quelque service éclatant, la fâcheuse impression qu'avaient laissée ses premiers conseils. Le Gouverneur de la Louisiane avait témoigné son mécontentement au commandant du fort Rosalie, et dans la lettre où il lui annonçait l'envoi de troupes nouvelles, il l'invitait à réparer une imprudence dont souffrait la colonie.

Fébriano épiait donc l'occasion de regagner sa puissance, au

moment où Ondouré cherchait le moyen de satisfaire son ambition. Ces deux traîtres, jadis compagnons de débauche, par une conformité de passions, avaient conçu l'un et l'autre une haine violente contre René. L'homme sauvage alla trouver l'homme policé ; il lui parla de la mort du Soleil : « Dans les changements « prêts à s'opérer aux Natchez, lui dit-il, si le commandant des « Français me veut seconder, je lui ferai obtenir les concessions, « objet de tant de troubles et de malheurs. »

Ravi d'une proposition qui le rendait important, en le rendant utile, Fébriano court avertir Chépar : celui-ci consent à recevoir Ondouré au milieu de la nuit, sur un des ravelins du fort.

« Sachem des Français, dit Ondouré en l'abordant, je ne sais « ce que vous méditez. De nouveaux guerriers vous sont arrivés ; « peut-être est-ce votre dessein de lever encore une fois la hache « contre nous ? Au lieu de vous engager dans cette route incer- « taine, je puis vous mener à votre but par une voie plus sûre. « Depuis longtemps je suis l'ami des Français ; employez votre « autorité à me faire élever à la place qui me rendra tuteur du « jeune Soleil. Je m'engage alors à vous faire céder les terres que « vous réclamez, et dont vos députés et les nôtres doivent régler « les limites. Dans deux jours la nomination de l'édile aura lieu. « Que l'on envoie par vos ordres des présents aux jeunes guer- « riers, aux matrones et aux prêtres, et je l'emporterai sur mes « compétiteurs. »

Flatté d'entendre parler de sa puissance, regardant comme un grand coup de politique de mettre Ondouré, qu'il croyait l'ami de la France, à la tête des Natchez, espérant surtout réparer sa faute par l'obtention des terres dont on lui fait la promesse, Chépar se précipite dans le projet d'Ondouré ; il charge Fébriano de la distribution des présents.

Ondouré retourne auprès d'Akansie qu'il s'étonne de trouver abattue : il en est du crime comme de ces boissons amères que l'habitude seule rend supportables. « Il ne s'agit plus d'hésiter, « s'écrie Ondouré : voulez-vous commander avec moi, ou voulez- « vous rester esclave sous un Sachem de votre famille ? Songez « qu'il y va de votre vie et de la mienne : si nous ne sommes pas « assez forts pour proscrire nos ennemis, nous serons proscrits « par eux. Tôt ou tard quelque voix accusatrice révélera le secret

« de la mort du Soleil, et au lieu de monter au pouvoir, nous se-« rons traînés au supplice. Allez donc ; parlez aux matrones ; « obtenez leurs voix ; je cours m'assurer de celles des jeunes guer-« riers. Outougamiz, qui balance seul mon crédit auprès d'eux, « Outougamiz, encore trop faible, ne peut sortir de sa cabane. « Que le jongleur dévoué à nos intérêts fasse s'expliquer les Gé-« nies, et nous triompherons de la résistance de Chactas et « d'Adario. »

L'assemblée générale de la nation étant convoquée pour procéder au choix de l'édile, Chactas proposa d'élever René, son fils adoptif, à cette place importante ; mais le jongleur déclara que l'étranger, coupable à la fois de la disparition du Serpent sacré, de la mort des femelles de castors, et de la guerre dans laquelle le vieux Soleil avait péri, était réprouvé du Grand-Esprit.

Le frère d'Amélie rejeté, Adario présenta son neveu Outougamiz, qui venait de faire éclater tant de vertu et de vaillance : Outougamiz fut écarté à cause de la simplicité de sa vertu. Chactas et Adario ne voulaient point pour eux-mêmes une charge dont leur âge ne leur permettait plus l'exercice.

Akansie désigna à son tour Ondouré : ce nom fit rougir les hommes qui conservaient encore quelque pudeur. Chactas repoussa de toute la dignité de son éloquence un guerrier dont il osa peindre les vices. Adario, qui sentait le tyran dans Ondouré, menaça de le poignarder s'il attentait jamais à la liberté de la patrie ; mais les présents de Fébriano avaient produit leur effet : les matrones enchantées par des parures, les jeunes guerriers séduits par des armes, un assez bon nombre de Sachems, à qui l'ambition ôtait la prudence, soutinrent le candidat de la Femme-Chef. Les Manitous consultés approuvèrent l'élection d'Ondouré. Ainsi l'éducation d'un enfant qui devait un jour commander à des peuples, fut remise à des mains oppressives et souillées : le champ empoisonné de Gomorrhe fait mourir la plante qu'on lui confie, ou ne porte que des arbres dont les fruits sont remplis de cendre.

Cependant les blessures de René se fermaient ; des simples, connus des Sauvages, rétablissaient ses forces avec une étonnante rapidité. Il n'avait qu'un moyen de payer à Outougamiz la dette d'une amitié sublime, c'était d'épouser Céluta. Le sacrifice était grand : tout lien pesait au frère d'Amélie ; aucune passion ne pou-

vait entrer dans son cœur ; mais il crut qu'il se devait immoler à la reconnaissance ; du moins ce n'était pas à ses yeux démentir sa destinée, que de trouver un malheur dans un devoir.

Il fit part de sa résolution à Chactas : Chactas demanda la main de Céluta à Adario ; Outougamiz fut rempli de joie en apprenant que son ami allait devenir son frère. Céluta, rougissant, accorda son consentement avec cette grâce modeste qui respirait en elle ; mais elle éprouvait quelque chose de plus que ce plaisir mêlé de frayeur qu'éprouve la jeune vierge prête à passer dans les bras d'un époux. Malgré l'amour qui entraînait vers René la fille de Tabamica, malgré la félicité dont elle se faisait l'image, elle était frappée d'une tristesse involontaire ; un secret pressentiment serrait son cœur : René lui inspirait une terreur dont elle ne pouvait se défendre ; elle sentait qu'elle allait tomber dans le sein de cet homme comme on tombe dans un abîme.

Les parents ayant approuvé le mariage, Chactas dit à René : « Bâtis ta cabane, portes-y le collier pour charger les fardeaux, et « le bois pour allumer le feu ; chasse pendant six nuits ; à la sep- « tième, Céluta te suivra à tes foyers. »

René établit sa demeure dans une petite vallée qu'arrosait une rivière tributaire du Meschacebé. Quand l'ouvrage fut fini, on découvrait de la porte la nouvelle cabane les prairies du vallon entrecoupées d'arbustes à fleurs : une forêt, vieille comme la terre, couvrait les collines, et dans l'épaisseur de cette forêt tombait un torrent.

Des danses et des jeux signalèrent le jour du mariage. Placés au milieu d'un cercle de leurs parents, René et Céluta furent instruits de leurs devoirs : on conduisit ensuite les époux au toit qu'ils devaient habiter.

L'aurore les trouva sur le seuil de la cabane : Céluta, un bras jeté autour du cou de René, s'appuyait sur le jeune homme. Les yeux de l'Indienne, avec une expression de respect et de tendresse, cherchaient ceux de son époux. D'un cœur religieux et reconnaissant, elle offrait sa félicité au Maître de la nature comme un don qu'elle tenait de lui : la rosée de la nuit remonte, au lever du soleil, vers le ciel d'où elle est descendue.

Les regards distraits du frère d'Amélie se promenaient sur la solitude : son bonheur ressemblait à du repentir. René avait dé-

siré un désert, une femme et la liberté : il possédait tout cela, et quelque chose gâtait cette possession. Il aurait béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé, et de sa félicité présente, si toutefois c'était une félicité.

Il essaya de réaliser ses anciennes chimères : quelle femme était plus belle que Céluta ? Il l'emmena au fond des forêts et promena son indépendance de solitude en solitude ; mais quand il avait pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avait égarée dans la région des nuages, il ne rencontrait point les délices qu'il avait rêvées.

Le vide qui s'était formé au fond de son âme ne pouvait plus être comblé. René avait été atteint d'un arrêt du Ciel, qui faisait à la fois son supplice et son génie ; René troublait tout par sa présence : les passions sortaient de lui et n'y pouvaient rentrer : il pesait sur la terre qu'il foulait avec impatience, et qui le portait à regret.

Si l'impitoyable Ondouré avait pénétré dans le cœur du frère d'Amélie, s'il en avait connu toutes les misères, s'il avait vu les alarmes de Céluta et l'espèce d'épouvante que lui inspirait son mari, l'union du couple infortuné n'aurait point fait sentir au Sauvage les tourments qu'il éprouva lorsque la renommée lui apprit la nouvelle de cette union. Qu'importait à Ondouré d'avoir satisfait son ambition ? Céluta échappait à son amour ! René n'était point encore immolé à sa jalousie ! Les succès du détestable Indien lui coûtaient cher : il était obligé de subir la tendresse d'une femme odieuse; il avait fait à Chépar des promesses qu'il ne pouvait ni ne voulait remplir. Comment perdre ces étrangers du fort Rosalie qui étaient devenus ses maîtres, puisqu'ils possédaient une partie de son secret ; comment sacrifier ce rival, que les mauvais Génies avaient envoyé aux Nachez pour le désespoir d'Ondouré ?

Plusieurs projets s'offrirent d'abord à la pensée de l'édile, mais les uns n'étaient pas assez sûrs, les autres n'enveloppaient pas assez de victimes. Le dégoût de l'état de nature, le désir de posséder les jouissances de la vie sociale, augmentaient le trouble des esprits d'Ondouré : il dévorait des regards tout ce qu'il apercevait dans les habitations des Blancs ; on le voyait errer à travers les villages, l'air farouche, l'œil en feu, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif.

Un jour qu'il promenait ainsi ses noires rêveries, il arrive à la cabane de René ; le frère d'Amélie parcourait alors les déserts avec Céluta. Mille passions, mille souvenirs accompagnés de mille desseins funestes, agitent le cœur d'Ondouré. Il fait d'abord à pas lents le tour de la hutte ; bientôt il heurte à la porte, l'ouvre et jette des regards sinistres dans l'intérieur du lieu. Il y pénètre, s'assied au foyer solitaire, comme ces Génies du mal attachés à chaque homme, et qui, selon les Indiens, se plaisent à fréquenter les demeures abandonnées. Des lits de joncs, des armes européennes, quelques voiles de femmes, un berceau, présent de la famille de Céluta, tout ce qui frappe la vue d'Ondouré accroît son supplice : « C'est donc ici qu'ils ont été heureux ! » murmure-t-il à voix basse. Son imagination s'égare ; il se lève, disperse les roseaux des couches et brise les armes dont il jette au loin les éclats. Les parures de Céluta appellent ensuite sa rage : il les soulève d'une main tremblante, les approche de sa bouche comme pour les couvrir de baisers, puis les déchire avec fureur. Déjà ses bras se levaient sur le berceau, lorsqu'il les laisse tout à coup retomber à ses côtés ; sa tête se penche sur sa poitrine, son front se couvre d'un nuage sombre : le Sauvage paraît travaillé par la conception douloureuse d'un crime.

C'en est fait ! les destinées de Céluta, les destinées du frère d'Amélie, les destinées des Français sont fixées ! Ondouré pousse un profond soupir, et souriant comme Satan à ses perversités : « Je « te remercie, dit-il, ô Athaënsic ! Tu m'as bien inspiré ! Génie « de cette cabane, je te remercie ! tu m'as conduit ici pour me « découvrir les moyens d'accomplir mes vengeances, d'atteindre « à la fois le but de mes desseins divers. Oui, vous périrez, enne- « mis d'Ondouré ! et toi, Céluta !... » Il ne se révèle à lui-même toute l'horreur et toute l'étendue de son projet que par un cri qu'il pousse en sortant de la cabane ; ce cri fut entendu des Français et des Natchez ; les premiers en frissonnèrent ; les seconds prévirent la ruine de leur patrie.

Lorsque René revint de ses courses, il fut frappé du désordre de sa cabane, sans en pouvoir pénétrer la cause : nourrie dans la religion des Indiens, Céluta tira de ce désordre un présage funeste. Elle n'avait point rapporté le bonheur de son pèlerinage au désert : René était pour elle inexplicable ; elle avait cepen-

dant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle était unie, mais cet homme ne lui avait point révélé ses secrets ; il ne les avait racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osait l'interroger ; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance ce qui n'était que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable. Le hasard vint donner quelque apparence de réalité aux premiers soupçons de la sœur d'Outougamiz.

René traversait un jour une cyprière, lorsqu'il entendit des cris dans un endroit écarté : il court à ces cris. Il aperçoit entre les arbres une Indienne se débattant contre un Européen. A l'apparition d'un témoin, le ravisseur s'enfuit. Le frère d'Amélie avait reconnu Fébriano et Mila. « Ah ! » s'écria l'adolescente en se jetant dans ses bras, « si tu avais voulu m'épouser, tu n'aurais pas été « obligé de venir à mon secours. Que je te remercie, pourtant ! « J'ai eu si grand'peur lorsque l'homme noir m'a surprise, que « j'ai fermé les yeux de toutes mes forces, dans la crainte de le « voir. » René sourit ; il rassura la jeune Sauvage, et lui promit de la reconduire chez son père. Il l'aida d'abord à laver son visage meurtri. Mila lui dit alors : « Que ta main est douce ! c'est tout « comme celle de ma mère ! Les méchants ! ils racontent tant de « mal de toi, et tu es si bon ! » Quand il se fallut quitter, Mila trouva que le chemin était si court ! Elle fondit en larmes, et s'échappa en disant : « Je ne suis qu'une linotte bleue, je ne sais point chanter « pour le chasseur blanc. » Le frère d'Amélie reprit le chemin de sa cabane, et ne songea plus à cette aventure.

Elle fut bientôt connue d'Ondouré ; elle lui fournit l'occasion d'ajouter une calomnie de plus à toutes celles qu'il inventait pour assouvir sa haine ; il se félicita de pouvoir faire partager à Céluta ces tourments de jalousie qu'il avait connus par elle. La rencontre de René et de Mila fut représentée à la chaste sœur d'Outougamiz comme l'infidélité de l'homme qu'elle aimait. Céluta pleura et cacha ses larmes.

Cependant Céluta était mère ; l'épouse féconde n'assurait-elle pas les droits de l'amante ? Lorsque René eut la certitude que sa femme portait un enfant dans son sein, il s'approcha d'elle avec un saint respect ; il la pressa doucement de peur de

la blesser : « Femme, lui dit-il, le ciel a béni tes entrailles ! »

Céluta répondit : « Je n'ai pas osé faire des vœux avant vous pour « l'enfant que le Grand-Esprit m'a donné. Je ne suis que votre « servante : mon devoir est de nourrir votre fils ou votre fille, je « tâcherai d'y être fidèle. »

Le front du frère d'Amélie s'obscurcit. « Nourrir mon fils ou ma « fille ! » dit-il avec un sourire amer : « sera-t-il plus heureux que « moi ? sera-t-elle plus heureuse que ma sœur ? Qui aurait dit « que j'eusse donné la vie à un homme ? » Il sortit, laissant Céluta dans une inexprimable douleur.

Ondouré poursuivait ses projets : malgré l'autorité d'Adario et de Chactas, il avait rétabli dans toute leur puissance les Allouez, gardes dévoués au despotisme des anciens Soleils ; il avait dépêché des messagers, avec des ordres secrets, pour toutes les nations indiennes. Plus que jamais il trompait le commandant du fort Rosalie à l'aide de fausses confidences : il lui faisait dire par Fébriano que, sans l'opposition d'Adario, de Chactas et de René, il serait entièrement maître du conseil des Natchez ; que ces trois ennemis du nom français l'empêchaient de tenir sa promesse. Ondouré invitait Chépar à les enlever quand il lui en donnerait le signal. Par cette politique, il avait le double dessein de livrer ses adversaires aux étrangers, et de soulever les Natchez contre ces mêmes étrangers, lorsque ceux-ci se seraient portés à quelque violence contre deux Sachems, idoles de la patrie.

Il fallait néanmoins ne rien précipiter ; il fallait que toutes les forces des Indiens fussent secrètement rassemblées, afin de frapper sûrement le dernier coup. Il était en même temps aussi difficile de modérer ces éléments de discorde que de les faire agir de concert. Les trêves, sans cesse renouvelées, suspendaient à peine des hostilités toujours prêtes à renaître : les Français et les Natchez s'exerçaient aux armes, en cultivant ensemble les champs où ils se devaient exterminer.

Plusieurs mois étaient nécessaires à Ondouré pour l'exécution de son vaste plan. Chépar, de son côté, n'avait point encore reçu tous les secours qu'il attendait. Une paix forcée par la position des chefs régnait donc dans la colonie ; les Indiens, en attendant l'avenir, s'occupaient de leurs travaux et de leurs fêtes.

Mila, ayant des liens de famille avec Céluta, vint remercier

celui qu'elle appelait son libérateur. Elle lui apporta une gerbe de maïs qui ressemblait à une quenouille chargée d'une laine dorée : « Voilà, lui dit-elle, tout ce que je te puis donner, car je « ne suis pas riche. » René accepta l'offrande.

Céluta sentit ses yeux se remplir de larmes, mais elle reçut sa jeune parente avec son inaltérable douceur ; elle caressa même avec bonté l'aimable enfant, qui lui demanda si elle assisterait à la moisson de la folle-avoine [1]. Céluta lui dit qu'elle s'y trouverait. Mila sortit pleine de joie, en voyant René tenir encore dans sa main la gerbe de maïs.

Depuis le jour où le capitaine d'Artaguette avait ramené aux Natchez les infortunés amis, il était allé à la Nouvelle-Orléans voir son frère, le général Diron d'Artaguette, et le jeune conseiller Harlay, qui devait épouser Adelaïde, fille du gouverneur de la Louisiane. Il revint au fort Rosalie la veille de la moisson annoncée par Mila. Il avait appris le mariage du frère d'Amélie avec Céluta : la reconnaissance que le capitaine devait à cette belle Sauvage, le tendre penchant qui l'entraînait vers elle, l'estime qu'il sentait pour René, le conduisirent à la cabane des nouveaux époux. Il trouva la famille réunie prête à partir pour la moisson : Chactas, Adario, Céluta, René, Outougamiz rétabli dans toute sa force, Outougamiz qui avait oublié ce qu'il avait fait, et qui fuyait lorsque René racontait les prodiges de sa délivrance.

D'Artaguette fut reçu avec la plus touchante hospitalité par Céluta qui l'appelait son frère. Outougamiz lui dit : « Céluta t'a « sauvé, tu as sauvé mon ami : je t'aime, et si nos nations com- « battent encore, ma hache se détournera de toi. » René proposa au capitaine d'assister à la fête de la moisson : « Très-volontiers, » répondit d'Artaguette. Ses regards ne se pouvaient détacher de Céluta, dont une secrète langueur augmentait la beauté.

On s'embarque dans des canots, sur la rivière qui coulait au bas de la colline où la cabane de René était bâtie. On remonte le courant pour arriver au lieu de la moisson. Les chênes-saules dont la rivière était bordée y répandaient l'ombre ; les pirogues s'ouvraient un chemin à travers les plantes qui couvraient de feuilles et de fleurs la surface de l'eau. Par intervalles, l'œil pénétrait la pro-

[1] Sorte de riz qui croît dans les rivières.

fondeur des flots roulant sur des sables d'or, ou sur des lits veloutés d'une mousse verdoyante. Des martins-pêcheurs se reposaient sur des branches pendantes au-dessus de l'onde, ou fuyaient devant les canots, en rasant le bord de la rivière.

On arrive au lieu désigné : c'était une baie où la folle-avoine croissait en abondance. Ce blé, que la Providence a semé en Amérique pour le besoin des Sauvages, prend racine dans les eaux; son grain est de la nature du riz; il donne une nourriture douce et bienfaisante.

A la vue du champ merveilleux, les Natchez poussèrent des cris, et les rameurs, redoublant d'efforts, lancèrent leurs pirogues au milieu des moissons flottantes. Des milliers d'oiseaux s'enlevèrent, et, après avoir joui des bienfaits de la nature, cédèrent leur place aux hommes.

En un instant les nacelles furent cachées dans la hauteur et l'épaisseur des épis. Les voix qui sortaient du labyrinthe mobile ajoutaient à la magie de la scène. Des cordes de bouleau furent distribuées aux moissonneurs; avec ces cordes ils saisissaient les tiges de la folle-avoine qu'ils liaient en gerbe ; puis, inclinant cette gerbe sur le bord de la pirogue, ils la frappaient avec un fléau léger, le grain mûr tombait dans le fond du canot. Le bruit des fléaux qui battaient les gerbes, le murmure de l'eau, les rires et les joyeux propos des Sauvages, animaient cette scène moitié marine, moitié rustique.

Le champ était moissonné : la lune se leva pour éclairer le retour de la flotte; sa lumière descendait sur la rivière entre les saules à peine frémissants. De jeunes Indiens et de jeunes Indiennes suivaient les canots à la nage, comme des Sirènes ou des Tritons; l'air s'embaumait de l'odeur de la moisson nouvelle mêlée aux émanations des arbres et des fleurs. La pirogue du Grand-Chef était à la tête de la flotte, et un prêtre, debout à la poupe de cette pirogue, redisait le chant consacré à l'astre des voyageurs :

« Salut, épouse du Soleil ! tu n'as pas toujours été heureuse ! « Lorsque, contrainte par Athaënsic de quitter le lit nuptial, tu « sors des portes du matin, tes bras arrondis, étendus vers l'orient, « appellent inutilement ton époux.

« Ce sont encore ces beaux bras que tu entr'ouvres lorsque tu

« te retournes vers l'occident, et que la cruelle Athaënsic force
« à son tour le Soleil à fuir devant toi.

« Depuis ton hymen infortuné, la mélancolie est devenue ta
« compagne; elle ne te quitte jamais, soit que tu te plaises à errer
« à travers les nuages, soit qu'immobile dans le ciel tu tiennes tes
« yeux fixés sur les bois, soit que penchée au bord des ondes du
« Meschacebé tu t'abandonnes à la rêverie, soit que tes pas s'éga-
« rent avec les fantômes le long des pâles bruyères.

« Mais, ô Lune ! que tu es belle dans ta tristesse ! L'Ourse
« étoilée s'éclipse devant tes charmes, tes regards veloutent l'azur
« du ciel ; ils rendent les nues diaphanes, ils font briller les fleu-
« ves comme des serpents ; ils argentent la cime des arbres, ils
« couvrent de blancheur le sommet des montagnes ; ils changent
« en une mer de lait les vapeurs de la vallée.

« C'est ta lumière, ô Lune ! qui donne de grandes pensées aux
« Sachems ; c'est ta lumière qui remplit le cœur d'un amant du
« souvenir de sa maîtresse ; à ta clarté, la mère veille au berceau
« de son fils ; à ta clarté, les guerriers marchent aux ennemis de
« la patrie ; à ta clarté, les chasseurs tendent des piéges aux
« hôtes des forêts ; et maintenant, à ta clarté, chargés des dons du
« Grand-Esprit, nous allons revoir nos heureuses cabanes. »

Ainsi chantait le prêtre : à chaque strophe, la conque mêlait ses sons au chœur général des Natchez ; un recueillement religieux avait saisi Céluta, René, d'Artaguette, Outougamiz, Adario et le vieux Chactas : le pressentiment d'un avenir malheureux s'était emparé de leur cœur. La tristesse est au fond des joies de l'homme : la nature attache une douleur à tous ses plaisirs, et quand elle ne nous peut refuser le bonheur, par un dernier artifice, elle y mêle la crainte de le perdre. Une voix vint arracher les amis à leurs graves réflexions ; cette voix semblait sortir de l'eau ; elle disait : « Mon libérateur, me voici. » René, d'Artaguette, Outougamiz, Chactas, Adario, Céluta, regardent dans le fleuve, et ils aperçoivent Mila qui nageait auprès du canot. Enveloppée d'un voile, elle ne montrait au-dessus de l'eau que ses épaules demi-nues et sa tête humide ; quelques épis de folle-avoine, capricieusement tressés, ornaient son front. Sa figure riante brillait à la clarté de la lune, au milieu de l'ébène de ses cheveux ; des filets d'argent coulaient le long de ses joues : on eût pris la petite

Indienne pour une naïade qui avait dérobé la couronne de Cérès.

« Outougamiz, disait-elle, viens donc te baigner avec moi ;
« pour le guerrier blanc, ton frère, j'en aurais peur. »

Outougamiz saute par-dessus le bord de la pirogue. Mila se mit à nager de concert avec lui. Tantôt elle se balançait lentement le visage tourné vers le ciel : vous eussiez cru qu'elle dormait sur les vagues ; tantôt, frappant de son pied l'onde élastique, elle glissait rapidement dans le fleuve. Quelquefois, s'élevant à demi, elle avait l'air de se tenir debout ; quelquefois ses bras écartaient l'onde avec grâce : dans cette position elle tournait un peu la tête et l'extrémité de ses pieds se montrait à la surface des flots. Son sein, légèrement enflé à l'œil, sous le voile liquide, paraissait enfermé dans un globe de cristal ; elle traçait, par ses mouvements, une multitude de cercles qui, se poussant les uns les autres, s'étendaient au loin : Mila s'ébattait au milieu de ces ondulations brillantes, comme un cygne qui baigne son cou et ses ailes.

La langueur des attitudes de Mila aurait pu faire croire qu'elle cherchait des voluptés cachées dans ces ondes mystérieuses, mais le calme de sa voix et la simplicité de ses paroles ne décelaient que la plus tranquille innocence. Il en était ainsi des caprices de l'élégante Indienne avec Outougamiz : elle passait à son cou un bras humide ; elle approchait son visage si près du sien, qu'elle lui faisait sentir à la fois la fraîcheur de ses joues et la chaleur de ses lèvres. Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, elle n'était séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendait encore ses entrelacements plus doux : « N'était-ce pas
« ainsi, disait-elle, que tu étais couché avec René sur le lit de
« roseaux, au fond du marais ? » Il ne fallait chercher dans ces jeux que ceux d'un enfant plein de charme ; et si quelque chose d'inconnu se mêlait aux pensées de Mila, ce n'était point à Outougamiz que s'adressaient ces pensées.

Tant de grâces n'avaient point échappé à la fille de Tabamica ; moins René y avait paru sensible, plus elle craignit une délicatesse affectée. Rentrée dans sa demeure, elle se trouva mal : bien que son sein maternel n'eût encore compté que sept fois le retour de l'astre témoin des plaisirs de Mila, Céluta sentit que l'enfant de René se hâterait d'arriver à la triste lumière des cieux, afin de partager les destinées de son père.

Le frère d'Amélie avait passé la nuit dans les bois : au lever du soleil il ne retrouva Céluta, ni dans la cabane, ni à la fontaine, ni au champ des fleurs. Il apprit bientôt que, pressée pendant la nuit par les douleurs, son épouse s'était retirée à la hutte que lui avaient bâtie les matrones, selon l'usage, et qu'elle resterait dans cette hutte un nombre de jours plus ou moins long, selon le sexe de l'enfant.

Céluta pensa perdre la vie en la donnant à une fille que l'on porta à son père, et qu'en versant des pleurs, il nomma Amélie. Cette seconde Amélie paraissait au moment d'expirer : René se vit obligé de verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant en péril ; l'enfant poussa un cri. Le baptême parmi les Sauvages était regardé comme un maléfice : Ondouré accusa le guerrier blanc d'avoir voulu faire mourir sa fille, par dégoût pour Céluta, et par amour pour une autre femme. Ainsi s'accomplissait le sort de René : tout lui devenait fatal, même le bonheur.

L'enfant vécut, et les jours de retraite expirèrent : Céluta revint à son toit où l'attendaient ses parents. Les vêtements de la jeune mère étaient nouveaux; elle ne devait rien porter de ce qui lui avait servi autrefois : son enfant était suspendu à sa mamelle. Lorsqu'elle mit le pied sur le seuil de sa cabane, ses yeux, jusqu'alors baissés avec modestie, se levèrent sur René qui lui tendait les bras pour recevoir son enfant : tout ce que la passion d'une amante, tout ce que la dignité d'une épouse, tout ce que la tendresse d'une mère, tout ce que la soumission d'une esclave, tout ce que la douleur d'une femme, peuvent jamais réunir de plus touchant, fut exprimé par le regard de Céluta. « Je ne vous ai donné qu'une « fille, dit-elle; pardonnez à la stérilité de mon sein : je ne suis « pas heureuse. »

René prit son enfant, l'éleva vers le ciel, et le remit dans les bras de sa mère. Tous les parents bénirent la fille de Céluta : Outougamiz lui suspendit un moment au cou le Manitou d'or, et sembla la consacrer ainsi au malheur.

Chez les Sauvages ce sont les parents maternels qui imposent les noms aux nouveau-nés. Selon la religion de ces peuples, le père donne l'âme à l'enfant, la mère ne lui donne que le corps : on suppose d'après cela que la famille de la femme connaît seule le nom que le corps doit porter. René s'obstinant à appeler

sa fille Amélie, blessa de plus en plus les mœurs des Indiens.

Depuis qu'il était père, sa tristesse était singulièrement augmentée. Il passait des jours entiers au fond des forêts. Quand il revenait chez lui, il prenait sa fille sur ses genoux, la regardait avec un mélange de tendresse et de désespoir, et tout à coup la remettait dans son berceau comme si elle lui faisait horreur. Céluta détournait la tête, et cachait ses larmes, attribuant le mouvement de René à un sentiment de haine pour elle.

Si René rentrant au milieu de la nuit adressait des mots de bonté à Céluta, c'était avec peine qu'elle parvenait à dissimuler l'altération de sa voix ; si René s'approchait de son épouse pendant le jour, elle lui laissait adroitement sa fille dans les bras et s'éloignait de lui ; si René montrait quelque inquiétude de la santé chancelante de la sœur d'Outougamiz, celle-ci en attribuait le dérangement à la naissance d'Amélie. Elle disait alors des choses si touchantes en s'efforçant de prendre un air serein, que son trouble paraissait davantage à travers ce calme de la vertu résignée.

Mila se retrouvait partout sur les pas du frère d'Amélie ; elle venait souvent à la cabane où Céluta l'accueillait toujours avec douceur.

« Si tu étais ma mère, » disait Mila à l'épouse affligée, « je se-
« rais toujours avec toi ; j'entendrais le guerrier blanc te parler de
« l'amitié de ton frère et te raconter des histoires de son pays.
« Nous préparerions ensemble la couche du guerrier blanc ; et
« puis, quand il dormirait, je rafraîchirais son sommeil avec un
« éventail de plumes. »

Mila terminait ordinairement ses discours en se jetant dans les bras de Céluta : c'était chercher la tranquillité au sein de l'orage, la fraîcheur au milieu des feux du midi. La jeune Indienne obtenait un regard de pitié des yeux dont elle faisait couler les larmes ; elle sollicitait l'amitié d'un cœur qu'elle venait de poignarder.

La mère de Mila, impatiente de ces courses, avait menacé sa fille de lui jeter de l'eau au visage, châtiment qu'infligent à leurs enfants les matrones indiennes. Mila avait répondu qu'elle mettrait le feu à la cabane de sa mère ; les parents avaient ri, et Mila avait continué de chercher René.

Un soir celui-ci était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau-Monde. Quelques bau-

miers isolés bordaient le rivage ; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher ; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias ; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant.

Mila survint. « Me voici ! dit-elle ; je suis tout étonnée, je t'as-« sure ; j'avais peur d'être grondée. »

— « Et pourquoi vous gronder ? » dit René.

— « Je ne sais, » répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

— « N'auriez-vous point quelque secret ? » répliqua René.

— « Grand-Esprit, s'écria Mila, est-ce que j'aurais un secret ? « J'ai beau penser, je ne me souviens de rien. »

Mila posa ses deux petites mains sur le genou de René, inclina la tête sur ses mains, et se mit à rêver en regardant le lac. René souffrait de cette attitude, mais il n'avait pas le courage de repousser cette enfant. Il s'aperçut, au bout de quelque temps, que Mila s'était endormie.

Age de candeur, qui ne connais aucun péril ! âge de confiance, que tu passes vite ! « Quel bonheur pour toi, Mila ! murmura sour-« dement René, si tu dormais ici ton dernier sommeil ! »

— « Que dis-tu ? s'écria Mila, tirée de son assoupissement. « Pourquoi m'as-tu réveillée ? Je faisais un si beau rêve ! »

— « Vous feriez mieux, dit René, de me chanter une chanson, « plutôt que de dormir ainsi comme un enfant. »

— « C'est bien vrai, dit Mila ; attends, que je me réveille. » Et elle frotta ses yeux humides de sommeil et de larmes.

« Je me souviens, reprit-elle, d'une chanson de Céluta. O Céluta ! « comme elle est heureuse ! comme elle mérite de l'être ! C'est « ta femme, n'est-ce pas ? »

Mila se prit à chanter ; elle avait dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter longtemps ; elle brouilla tous ses souvenirs, et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

La mère de Mila, qui la suivait, la trouva assise aux genoux de René ; elle la frappa avec une touffe de lilas qu'elle tenait à la main, et Mila s'échappa en jetant des feuilles à sa mère. L'imprudente colère de la matrone révéla la course de sa fille ; le bruit s'en

répandit de toutes parts. Mila elle-même s'empressa de dire à Céluta qu'elle avait dormi sur les genoux du guerrier blanc au bord du lac. Céluta n'avait pas besoin de ce qu'elle prenait pour une nouvelle preuve du malheur qui l'avait frappée.

Le frère d'Amélie connaissait trop les passions pour ne pas apercevoir ce qui naissait au fond du cœur de Mila ; il devint plus sévère avec elle : cette rigueur effraya la gentille Sauvage. Ses sentiments repoussés se replièrent sur tout ce qui aimait René, sur Céluta, sur Outougamiz, qui avait délivré le guerrier blanc avec tant de courage, et qui avait si bien nagé dans le fleuve. Mila rencontrait souvent Outougamiz dans les cabanes : la naïveté héroïque du jeune homme plaisait à la naïveté malicieuse de la jeune fille.

« Tu as sauvé ton ami du cadre de feu, disait un jour Mila à « Outougamiz. C'est bien beau ! J'aurais voulu être là. » — « Tu « m'aurais beaucoup gêné, répondit le frère de Céluta, parce que « tu aurais eu faim ; et que t'aurais-je donné à manger ? »

« C'est vrai, répliqua l'Indienne ; mais si j'avais été avec toi, « j'aurais pris la tête de ton ami dans mes deux mains, j'aurais « réchauffé ses yeux avec mes lèvres ; et pour voir si son cœur « battait encore, j'aurais mis ma main sur son cœur. » Et Mila portait la main au cœur d'Outougamiz.

« Ne fais pas cela, dit le Sauvage. Est-ce que tu serais devenue « amoureuse ? » — « Non, certainement, s'écria l'Indienne éton« née ; mais je le demanderai à Céluta. »

L'âme de la jeunesse, en prenant son essor, essaie de tous les sentiments, goûte, comme l'enfant, à toutes les coupes, douces ou amères, et n'apprend à s'y connaître que par l'expérience. Attirée d'abord par René, Mila trouva bientôt en lui quelque chose de trop loin d'elle. Le cœur d'Outougamiz était le cœur qui convenait à celui de Mila ; leur sympathie, une fois déclarée, promettait d'être durable, et cette sympathie allait naître.

Hélas ! ces simples et gracieuses amours qui auraient dû couler sous un ciel tranquille, se formaient au moment des orages ! Malheureux, ô vous qui commencez à vivre quand les révolutions éclatent ! Amours, amitié, repos, ces biens qui composent le bonheur des autres hommes, vous manqueront ; vous n'aurez le temps ni d'aimer ni d'être aimés. Dans l'âge où tout est illusion, l'affreuse vérité vous poursuivra ; dans l'âge où tout est espérance, vous n'en

nourrirez aucune : il vous faudra briser d'avance les liens de la vie, de peur de multiplier des nœuds qui sitôt doivent se rompre!

René, vivant en lui-même, et comme hors du monde qui l'environnait, voyait à peine ce qui se passait autour de lui; il ne faisait rien pour détruire des calomnies qu'il ignorait, ou qu'il aurait méprisées s'il les eût connues; calomnies qui n'en allaient pas moins accumuler sur sa tête des malheurs publics et des chagrins domestiques. Se renfermant au sein de ses douleurs et de ses rêveries, dans cette espèce de solitude morale, il devenait de plus en plus farouche et sauvage : impatient de tout joug, importuné de tout devoir, les soins qu'on lui rendait lui pesaient; on le fatiguait en l'aimant. Il ne se plaisait qu'à errer à l'aventure; il ne disait jamais ce qu'il devenait, où il allait; lui-même ne le savait pas. Était-il agité de remords ou de passions, cachait-il des vices ou des vertus, c'est ce qu'on ne pouvait dire. Il était possible de tout croire de lui, hors la vérité.

Assise à la porte de sa cabane, Céluta attendait son mari des journées entières. Elle ne l'accusait point, elle n'accusait qu'elle-même : elle se reprochait de n'avoir ni assez de beauté ni assez de tendresse. Dans la générosité de son amour, elle allait jusqu'à croire qu'elle pourrait devenir l'amie de toute autre femme, maîtresse du cœur de René; mais quand elle portait son enfant à son sein, elle ne pouvait s'empêcher de le baigner de larmes. Lorsque le frère d'Amélie revenait, Céluta apprêtait le repas; elle ne prononçait que des paroles de douceur; elle ne craignait que de se rendre importune; elle ébauchait un sourire qui expirait à ses lèvres; et lorsque jetant des regards furtifs sur René elle le voyait pâle et agité elle aurait donné toute sa vie pour lui rendre un moment de repos.

Chactas essayait quelquefois d'apaiser par sa tranquille raison les troubles de l'âme du frère d'Amélie; mais il ne lui pouvait arracher son secret. « Qu'as-tu? lui disait-il. Tu voulais la solitude; « ne te suffit-elle plus? Avais-tu pensé que ton cœur était inépui-« sable? Les sources coulent-elles toujours? »

— « Mais qui empêche, répondit René, quand on s'aperçoit de « la fuite du bonheur, de clore la vie? Pourquoi des amis insépa-« rables n'arrivent-ils pas ensemble dans le monde où les félicités « ne passent plus? »

— « Je n'attache pas plus de prix que toi à la vie, répliquait le « Sachem expérimenté : vous mourez, et vous êtes oublié; vous « vivez, et votre existence n'occupe pas plus de place que votre « mémoire. Qu'importent nos joies ou nos douleurs dans la nature? « Mais pourquoi t'occuper toi-même de ce qui dure si peu? Tu as « déjà rempli parmi nous les devoirs d'un homme envers ta patrie « adoptive : il t'en reste d'autres à accomplir. Peut-être n'atten- « dras-tu pas longtemps ce que tu désires. »

Les paroles de la vieillesse sont des oracles : tout, en effet, commençait à précipiter la catastrophe aux Natchez. Les messagers d'Ondouré étaient revenus avec des paroles favorables de la part des nations indiennes. Le commandant français, qui avait reçu de nouveaux soldats, n'avait pas besoin d'être excité secrètement, comme il l'était par Fébriano, pour exercer des violences contre René, Chactas et Adario. Chépar pressait Ondouré de tenir ses promesses relativement au partage des terres; Ondouré répondait qu'il les mettrait à exécution aussitôt qu'on l'aurait débarrassé de ses adversaires.

Les calomnies répandues par Ondouré, à l'aide du jongleur, avaient produit tout leur effet contre le frère d'Amélie : pour les Natchez, l'impie René était le complice secret des mauvais desseins des Français; pour les Français, le traître René était l'ennemi de son ancienne patrie.

La famille de Chactas, au milieu de laquelle Mila passait maintenant ses jours, prenait un matin son repas accoutumé dans la cabane de Céluta, lorsqu'elle vit entrer le grenadier Jacques : il était chargé d'un billet du capitaine d'Artaguette, adressé au fils adoptif de Chactas, ou, dans son absence, au vénérable Sachem lui-même. Ce billet informait René de l'ordre qui venait d'être donné de l'arrêter avec Adario. « Vous n'avez pas un moment à « perdre pour vous dérober à vos ennemis, mandait le capitaine « au frère d'Amélie. Vous êtes dénoncé comme ayant porté les « armes contre la France ; un conseil de guerre est déjà nommé « afin de vous juger. Adario, qu'on retiendra prisonnier tant que « les terres ne seront pas concédées, répondra de la conduite des « Natchez. On n'ose encore toucher à la tête de Chactas. »

A cette lecture Céluta fut saisie d'un tremblement; pour la première fois elle bénit l'absence de René; depuis deux jours il

n'avait point paru. Céluta, Mila et Outougamiz convinrent de courir dans les bois, de chercher le frère d'Amélie, et de le tenir éloigné des cabanes ; Chactas, avec le reste de la famille, se hâta de se rendre chez Adario.

Instruit du sort qu'on lui prépare, Adario refuse de fuir ; il déploie une natte, s'assied à terre. Fatigué des cris qu'il entend : « Indigne famille! dit-il d'une voix terrible, que me conseillez-« vous? Moi ! me cacher devant des brigands! donner un tel « exemple à la jeunesse! Chactas, j'attendais d'autres sentiments « d'un des pères de la patrie. »

— « De quelle utilité peut être à la patrie votre captivité ou « votre mort? répondit Chactas; en vous retirant, au contraire, « dès demain peut-être, nous pourrons nous défendre contre les « oppresseurs de notre liberté, mais aujourd'hui le temps nous « manque ; je ne sais quelle main perfide a écarté la plupart des « jeunes guerriers. »

— « Non, dit Adario, je ne me retirerai point; je vous laisse le « soin de me venger. »

Adario se lève et prend ses armes : sa famille n'ose s'opposer à son dessein. Le Sachem se rassied : un profond silence règne autour de lui.

On entend au dehors les pas d'une troupe de concessionnaires conduits par Fébriano. A la gauche du Sachem était son fils, derrière lui sa vieille épouse, et sa jeune fille, mère d'un enfant qu'elle tenait dans ses bras, devant lui Chactas appuyé sur un bâton blanc.

Fébriano entre, déploie un ordre, et commande à Adario de le suivre.

« Oui, je te vais suivre, répond le Sachem; je vois que tu m'as « reconnu; je t'ai fait assez peur le jour de la bataille pour que tu « te souviennes de moi. »

Adario s'élance de sa natte, et appuie le bout d'un javelot sur la poitrine de Fébriano. Chactas, dont les regards ne dirigent plus les mains tremblantes, cherche en vain, dans la nuit qui l'environne, à détourner les coups et à faire entendre des paroles pacifiques. Le renégat recule, et sa troupe avance. Des cris s'échappent de la multitude remplissant les lieux d'alentour. Les femmes éplorées se suspendent aux fusils des concessionnaires. Une voix s'élève, la bande armée tire : le fils d'Adario tombe mort à ses

côtés. Le Sachem se défend quelque temps derrière le corps de son fils; Chactas, renversé, est foulé aux pieds. Une épaisse fumée monte dans les airs; la cabane est en flammes; tout fuit. Lié des mains de Fébriano, Adario est conduit avec sa femme, sa fille et son petit-fils au fort Rosalie. D'autres sicaires du complice d'Ondouré, envoyés à la demeure de René, n'avaient trouvé que le silence et la solitude.

Les habitants de la colonie accoururent en foule sur le passage des prisonniers. Ceux-ci auraient inspiré une pitié profonde, s'il ne suffisait pas d'être malheureux parmi les hommes pour en être haï et persécuté. D'Artaguette, qui avait refusé de conduire des soldats aux Natchez, subissait lui-même une captivité militaire, et ne pouvait plus être d'aucun secours à la famille enchaînée.

Le conseil de Chépar s'étant assemblé, Fébriano déclara qu'Adario s'était armé, qu'il avait méprisé les ordres du roi, et qu'on avait été obligé de l'enlever de vive force. Deux avis furent ouverts : le premier, de transporter le rebelle aux îles ; le second, de le vendre, avec sa famille, au fort Rosalie. Ce dernier avis l'emporta. Le commandant choisit le parti le plus violent comme le plus capable de frapper les Natchez d'une épouvante salutaire : l'imprudence et la dureté paraissent souvent aux esprits étroits de l'habileté et du courage. Il fut donc résolu qu'Adario, sa femme et ses enfants seraient, à l'instant même, publiquement vendus, et employés aux travaux de la colonie.

Ondouré passa secrètement quelques heures au fort Rosalie : Fébriano l'informa du jugement rendu par le conseil ; le Sauvage s'en réjouit, ainsi que du meurtre du fils d'Adario et de l'incendie de la cabane. Il regrettait seulement de n'avoir pu abattre du premier coup sa principale victime, mais il s'en consolait dans la pensée que René n'avait échappé à son sort que pour peu de temps.

L'Indien espérait trouver la rage des Natchez à son comble, et les esprits disposés à tout entreprendre : il ne se trompait pas. Revenu du fort Rosalie, il se rendit au lieu où Chactas, après l'enlèvement d'Adario, avait rassemblé les tribus : c'était au bord du lac des bois, dans l'endroit où Mila s'était endormie sur les genoux de René.

Le chef parut avec un front triste au milieu de l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Les jeunes guerriers, à peine de retour d'une longue chasse, s'écrièrent : « Tuteur du Soleil, « que nous conseillez-vous? »

— « Mon opinion, répondit modestement le rusé Sauvage, est « celle des Sachems. »

Les Sachems louèrent cette modération, excepté Chactas qui découvrit l'hypocrite.

« Que la Femme-Chef s'explique, » dit-on de toutes parts.

— « O malheureux Natchez! dit Akansie subjuguée et criminelle, on conspire! » et elle se tut.

« Il la faut forcer de parler! » fut le cri de la foule. Alors Ondouré :

« Remarquez, ô guerriers! que le fils adoptif de Chactas que l'on « représentait comme une des victimes désignées par Chépar, a « pourtant été soustrait à la trahison de nos ennemis, tandis qu'A- « dario est dans les fers. Sachems et guerriers, avez-vous quelque « confiance en moi? »

— « Oui, oui! » répétèrent mille voix. Celle de Chactas, dans ce moment de passion, ne fut point écoutée.

« Voulez-vous faire, reprit Ondouré, ce que j'ordonnerai pour « votre salut? »

— « Parlez, nous vous obéirons, » s'écria de nouveau l'assemblée.

« Eh bien! dit Ondouré, rentrez dans vos cabanes; ne montrez « aucun ressentiment; ayez l'air soumis; supportez de nouvelles « injustices, et je vous promets... Mais il n'est pas temps de parler. « Je découvrirai au Grand-Prêtre ce qu'Athaënsic m'a inspiré. « Oui, Natchez, Athaënsic m'est apparue dans la vallée! ses yeux « étaient deux flammes; ses cheveux flottaient dans les airs comme « les rayons du soleil à travers les nuages de la tempête; tout son « corps était quelque chose d'immense et d'indéfinissable : on ne « pouvait la voir sans ressentir les terreurs de la mort. « Délivre « la patrie, m'a-t-elle dit; concerte toute chose avec le serviteur « de mes autels. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

« Alors l'Esprit m'a révélé ce que je devais d'abord apprendre au « seul jongleur : ce sont des mystères redoutables. »

L'assemblée frémit. Le Grand-Prêtre s'écria : « N'en doutons

« point, Athaënsic a remis sa puissance à Ondouré. Guerriers, le « tuteur du Soleil vous recommande, par ma voix, de vous séparer. « Retirez-vous et reposez-vous sur le Ciel du soin de votre ven-« geance. »

A ces mots les Sauvages se dispersèrent, pleins d'une horreur religieuse qu'augmentaient l'ombre et le calme des forêts.

Ondouré ne désirait point armer, dans ce moment les Natchez contre les Français; ils n'étaient pas assez forts pour triompher, et tout se serait réduit à une action aussi peu décisive que la première. Ce n'était pas d'ailleurs un combat ouvert et loyal que voulait le Sauvage; il prétendait porter un coup plus sûr mais plus ténébreux. Or, tout n'était pas préparé, et le jour où le complot pouvait éclater avec succès était encore loin.

L'amant dédaigné de Céluta avait fait de l'absence de son rival un nouveau moyen de calomnie : non content de perdre René dans l'opinion des Natchez, il le faisait chercher de toutes parts pour le livrer aux Français. Avec un dessein bien différent, Céluta s'était empressée de suivre les traces de son époux, mais elle avait en vain interrogé les rochers et les bruyères. Elle sortait de sa cabane, elle y revenait, dans la crainte que René n'y fût rentré par un autre chemin : quelquefois elle songeait à se rendre au fort Rosalie, se figurant que l'objet de sa tendresse y avait déjà été conduit; quelquefois elle s'asseyait au carrefour d'un bois, et ses regards s'enfonçaient dans les divers sentiers qui se déroulaient sous l'ombrage; elle n'osait appeler René de peur de le trahir par les sons mêmes de sa voix. Amélie ne quittait point les bras maternels, et Céluta retrouvait des forces en pleurant sur ce cher témoin de sa douleur.

Outougamiz, toujours inspiré quand il s'agissait des périls de son ami, avait été plus heureux que sa sœur; depuis longtemps il s'était aperçu que le frère d'Amélie aimait à diriger ses pas vers une colline qui bordait le Meschacebé, et dans le flanc de laquelle s'ouvrait une grotte funèbre : il commença ses recherches de ce côté. Un autre instinct conduisit Mila au même lieu : la colombe au loin transportée trouve, à travers les champs de l'air, le chemin qui la ramène à sa compagne.

Les deux fidèles messagers se rencontrèrent à l'entrée de la grotte. « Qui t'amène ici? » dit Mila à Outougamiz.

— « Mon Génie, répondit le Sauvage; et il montrait la chaîne « d'or. Et toi, Mila, qui t'a conduite de ce côté? »

— « Je n'en sais rien, répliqua l'Indienne; quelque chose qui « est peut-être la femme de ton génie. Tu verras que nous avons « deviné, et que le guerrier blanc est ici. »

En effet, ils aperçurent René assis en face du fleuve, sous la voûte de la caverne : on voyait auprès de lui un livre, des fruits, du maïs et des armes. Cette caverne était un lieu redouté des Natchez : ils y avaient déposé une partie des os de leurs pères. On racontait qu'un Esprit de la tombe veillait jour et nuit à cette demeure.

« Oh ! s'écria Mila, j'aurais bien peur, si le guerrier blanc n'é« tait ici. »

Étonné de l'apparition de son frère et de la jeune Indienne, René crut qu'ils s'étaient donné rendez-vous dans ce sanctuaire propre à recevoir un serment, et comme il appelait leur union de tous ses vœux, il fut charmé de cette rencontre.

Outougamiz et Mila ne dirent rien au frère d'Amélie du véritable objet de leur descente à la grotte : tant les cœurs naïfs deviennent intelligents quand il s'agit de ce qu'ils aiment ! Ils comprirent que s'ils révélaient à René les périls dont il était menacé, loin de pouvoir l'arrêter, il échapperait à leur tendresse. Le couple ingénu laissa donc l'homme blanc croire ce qu'il voudrait croire, et ne songea qu'à le retenir dans cette retraite par le charme d'un entretien amical.

Le frère de Céluta ignorait ce qui s'était passé aux Natchez : il supposait qu'Adario se serait éloigné avec Chactas, jusqu'au moment où les enfants du Soleil pourraient venger leur injure. Outougamiz eût désiré calmer les inquiétudes de sa sœur, mais il ne voulait pas quitter René; il espérait que Mila trouverait quelque prétexte pour quitter la grotte et pour aller rassurer la femme infortunée.

« Mon sublime frère, » dit René au jeune Sauvage avec un sourire qui rarement déridait son front, « accours-tu encore pour me « délivrer? Pourquoi ces armes? Je n'ai aucun danger à craindre : « je ne suis qu'avec les morts, et tu sais qu'ils sont mes amis. Et « vous, petite Mila, que cherchez-vous? la vie sans doute? elle « n'est pas ici, et vous ne pourriez la rendre à cette foule pou-

« dreuse qui peut-être ne consentirait pas à la reprendre. »

Le religieux Outougamiz gardait le silence ; Mila tremblait, et dans sa frayeur se serrait fortement contre Outougamiz. Un faible rayon du jour, en pénétrant dans la caverne, ne servait qu'à en redoubler l'horreur : les ossements blanchis reflétaient une lumière fantastique; on eût cru voir remuer et s'animer l'immobile et insensible dépouille des hommes. Le fleuve roulait ses ondes à l'entrée de la grotte, et des herbes flétries pendantes à la voûte frémissaient au souffle du vent.

Mila, en voulant s'avancer vers René, ébranla un tas d'ossements qui roulèrent sur elle. « J'en mourrai ! j'en mourrai, s'écria « Mila : c'était comme quelque chose de si singulier ! »

— « Ma jeune amie, dit le frère d'Amélie, rassurez-vous. » — « Je te jure, répliqua l'Indienne, que cela a parlé. »

— « Parlé ! » dit Outougamiz.

René sourit, fit asseoir Mila auprès de lui, et prenant la main de l'enfant :

« Oui, dit-il, cela a parlé : les tombeaux nous disent que dans « leur sein finissent nos douleurs et nos joies ; qu'après nous être « agités un moment sur la terre, nous passons au repos éternel. « Mila est charmante, son cœur palpite de toutes les sortes d'a- « mour; mon admirable frère est tout âme : encore quelques sou- « pirs sur la terre (et Dieu veuille qu'ils soient de bonheur !), le « cœur de Mila se glacera pour jamais, et les cendres de l'homme « à qui l'amitié fit faire des prodiges seront confondues avec la « poussière de celui qui n'a jamais aimé. »

René s'interrompit, appuya son front sur sa main, et regarda couler le fleuve.

« Parle encore, dit Mila, c'est si triste et pourtant si doux ce « que tu dis. »

René ramenant ses regards dans l'intérieur de la caverne, et les fixant sur un squelette, dit tout à coup : « Mila, pourrais-tu m'ap- « prendre son nom ? »

— « Son nom ! répéta l'Indienne épouvantée, je ne le sais pas : « ces morts se ressemblent tous. »

— « Tu me fais voir ce que je n'aurais jamais vu seul, dit Outou- « gamiz : est-ce que les morts sont si peu de chose ? »

— « La nature de l'homme est l'oubli et la petitesse, répondit

« le frère d'Amélie; il vit et meurt ignoré. Dis-moi, Outougamiz, « entends-tu l'herbe croître dans cette tête que j'approche de ton « oreille? Non sans doute. Eh bien! les pensées qui y végétaient « autrefois ne faisaient pas plus de bruit à l'oreille de Dieu. L'existence coule à l'entrée du souterrain de la mort, comme le Meschacebé à l'entrée de cette caverne : les bords de l'étroite ouverture nous empêchent d'étendre nos regards au-dessus et au-dessous sur le fleuve de la vie; nous voyons seulement passer « devant nous une petite portion des hommes voyageant du berceau « à la tombe dans leur succession rapide, sans que nous puissions « découvrir où ils vont et d'où ils viennent. »

— « Je conçois bien ton idée, s'écria Mila. Si je disais à mon « voisin, placé dans une autre caverne, au-dessus de celle où « nous sommes : Voisin, as-tu vu passer ce flot qui était si brillant (je suppose une jeune fille) ? Il me répondrait peut-être : « J'ai vu passer un flot troublé, car il s'est élevé de l'orage entre « ma caverne et la tienne. »

— « Admirablement, Mila! dit René : oui ! tels nous paraissons « en fuyant sur la terre; notre éclat, notre bonheur, ne vont pas « loin, et le flot de notre vie se ternit avant de disparaître. »

— « Voilà que tu m'enhardis, s'écria Mila. J'avais tant peur en « entrant dans la grotte ! Maintenant je pourrais toucher ce que « je n'osais d'abord regarder. » La main de Mila prit la tête de mort que René n'avait pas replacée avec les autres. Elle en vit sortir des fourmis.

« La vie dans la mort, dit René : c'est par ce côté que le tombeau nous ouvre une vue immense. Dans ce cerveau qui contenait autrefois un monde intellectuel, habite un monde qui a « aussi son mouvement et son intelligence; ces fourmis périront « à leur tour. Que renaîtra-t-il de leur grain de poussière ? »

René cessa de parler. Animée par le premier essai de son esprit, Mila dit à Outougamiz :

« Je songeais que si j'allais t'épouser et que tu vinsses à mourir « comme ceux qui sont ici, je serais si triste que je mourrais aussi. »

— « Je t'assure que je ne mourrai pas, dit vivement Outougamiz : si tu veux m'épouser, je te promets de vivre. »

— « Oui, dit Mila, belle promesse ! Avec ton amitié pour le « guerrier blanc, tu me garderais bien ta parole ! »

Mila, qui avait oublié de rejeter la relique qu'elle tenait de la main de René, échauffait contre son sein l'effigie pâle et glacée : les beaux cheveux de la jeune fille ombrageaient en tombant le front chauve de la mort. Avec ses joues colorées, ses lèvres vermeilles, les grâces de son adolescence, Mila ressemblait à ces roses de l'églantier qui croissent dans les cimetières champêtres, et qui penchent leurs têtes sur la tombe.

Les grandes émotions du spectacle de la grotte funèbre, l'ardente amitié du frère de Céluta pour René, avaient pu seules éloigner un moment de la pensée d'Outougamiz le souvenir du péril qui environnait ses parents et sa patrie : l'Indien fit un léger signe à Mila, qui comprit ce signe, et s'écria : « Qu'il y a longtemps que « je suis ici ! Comme je vais être grondée ! » Et elle s'enfuit, non pour aller trouver sa mère, mais pour aller apprendre à Céluta que le guerrier blanc était en sûreté. Le frère de Céluta demeura auprès du frère d'Amélie ; feignant un peu de lassitude et de souffrance, il déclara qu'il se voulait reposer dans la grotte : c'était le moyen d'y retenir son ami.

Tandis qu'ils étaient renfermés dans ce tabernacle des morts, des scènes de deuil affligeaient le fort Rosalie.

Si Chactas, au lieu d'Adario, se fût trouvé prisonnier, il eût, par de sages discours, consolé ses amis : mais Adario, muet et sévère, ne savait point faire parler avec grâce son cœur sur ses lèvres ; il songeait peu à sa famille, encore moins à lui-même : toutes ses pensées, toutes ses douleurs étaient réservées à son pays.

Pour subir l'arrêt du conseil, et pour être vendu à l'enchère, il avait été conduit sur la place publique où la foule était assemblée. Sa femme, et sa fille qui portait son jeune fils dans ses bras, le suivaient en pleurant. Le Sachem se tourna brusquement vers elles, et leur montra de la main les cabanes de la patrie : les deux femmes étouffèrent leurs sanglots. Un large cercle se forma autour de la famille indienne : les principaux marchands qui faisaient la traite des nègres et des Indiens s'avancèrent. On commença par dépouiller les esclaves. L'épouse et la fille d'Adario, cachant leur nudité de leurs mains, se pressaient honteuses et tremblantes contre le vieillard, dont le corps était tout couvert d'anciennes cicatrices et tout meurtri de nouveaux coups.

Les traitants, écartant les bras chastes des Indiennes, livraient ces femmes à des regards encore plus odieux que ceux de l'avarice. Des femmes blanches, instruites dans l'abominable trafic, prononçaient sur la valeur des effets à vendre.

« Ce vieillard, » disait un colon en frappant le Sachem de son bambou, « ne vaut pas une pièce d'or : il est mutilé de la main gau-« che ; il est criblé de blessures ; il est plus que sexagénaire ; il « n'a pas trois années à servir. »

— « D'ailleurs, » disait un autre colon qui cherchait à ravaler l'objet de l'encan pour l'obtenir à bas prix, « ces Sauvages sont « des brutes qui ne valent pas le quart d'un nègre : ils aiment « mieux se laisser mourir que de travailler pour un maître. Quand « on en sauve un sur dix, on est bien heureux. »

Discutant de la sorte, on tâtait les épaules, les flancs, les bras d'Adario. « Touche-moi, misérable, disait l'Indien, je suis d'une « autre espèce que toi ! »

« Je n'ai point vu de plus insolent vieillard, » s'écria un des courtiers de chair humaine ; et il rompit sa gaule de frêne sur la tête du Sachem.

On fit ensuite des remarques sur les femmes : la mère était vieille, affaiblie par le chagrin ; elle n'aurait plus d'enfants. La fille valait un peu mieux, mais elle était délicate, et les premiers six mois de travail la tueraient. L'enfant, arraché tout nu à la mère, fut à son tour examiné : il avait les membres gros ; il promettait de grandir : « Oui, dit un brocanteur, mais c'est un capital avancé « sans rentrée certaine : il faut nourrir cela en attendant. »

La mère suivait avec des yeux où se peignait la plus tendre sollicitude, les mouvements qu'on faisait faire à son fils ; elle craignait qu'on ne l'en séparât pour toujours. Une fois l'enfant, trop serré, poussa un cri ; l'Indienne s'élança pour reprendre le fruit de ses entrailles ; on la repoussa à coups de fouet : elle tomba, toute sanglante, la face contre terre, ce qui fit rire aux éclats l'assemblée. On lui rejeta pourtant son fils, dont les membres étaient à moitié disloqués. Elle le prit, l'essuya avec ses cheveux, et le cacha dans son sein. Le marché fut conclu : on rendit les vêtements à la famille.

Adario s'attendait à être brûlé ; quand il sut qu'il était esclave, sa constance pensa l'abandonner : ses yeux cherchaient un poi-

gnard, mais on lui avait enlevé tout moyen de s'affranchir. Un soupir, ou plutôt un sourd rugissement s'échappa du fond de la poitrine du Sachem, lorsqu'on le conduisit aux cases des nègres, en attendant le jour du travail. Là, avec sa famille, Adario vit danser et chanter autour de lui ces Africains qui célébraient la bienvenue d'un Américain, enchaîné avec eux par des Européens, sur le sol où il était né. Dans ce troupeau d'hommes se trouvait le nègre Imley, accusé de vouloir soulever ses compagnons de servitude : on ne l'avait pu convaincre de ce crime ou de cette vertu ; il en avait été quitte pour cinquante coups de fouet. Il serra secrètement la main d'Adario.

Cette même nuit, qui plaçait ce Sachem au rang des esclaves, apportait de nouveaux chagrins à Outougamiz : il ne pouvait plus prolonger l'erreur du frère d'Amélie, ni le retenir sous un vain prétexte dans la grotte funèbre ; il se détermina donc à rompre le silence.

« Tu m'as fait faire, dit-il à René, le premier mensonge de ma « vie. Je ne suis point malade, et Mila ne m'avait pas donné de « rendez-vous ici. Son bon Génie, qui ne ressemble cependant pas « au mien, lui avait découvert ta retraite, et nous étions accourus « pour t'obliger à te cacher. »

— « Me cacher ! dit René ; tu sais que ce n'est guère ma coutume. »

— « C'est bien pour cela, répondit Outougamiz, que j'ai menti. « Je savais que je te fâcherais si je te proposais de rester dans la « caverne ; pourtant Chactas t'ordonnait d'y rester. »

Outougamiz fit à sa manière le récit de ce qui s'était passé aux Natchez, ajoutant qu'Adario aurait certainement pris le parti de se retirer, afin de mieux se préparer à combattre.

« Je n'en crois rien, » dit René se levant et saisissant ses armes ; « mais allons défendre Céluta qui ignore où je suis, et qui doit « être dans une vive inquiétude. »

— « Et pourquoi donc, reprit Outougamiz, Mila nous a-t-elle « quittés ? Elle a plus d'esprit que toi et que moi, et elle vole « comme un oiseau. »

René voulut sortir de la grotte ; Outougamiz se jette au-devant de lui. « Il n'y a pas encore assez longtemps que le soleil est cou« ché, dit le jeune Sauvage ; attends quelques moments de plus. « Tu sais que c'est la nuit que je te délivre. »

Ce mot arrêta le frère d'Amélie, qui pressa Outougamiz dans ses bras.

Ils ouïrent alors dans les eaux du fleuve le bruit d'une pirogue; cette pirogue aborde presque aussitôt à la grotte : elle était conduite par le grenadier Jacques et par d'Artaguette lui-même. Le capitaine saute sur le rocher, et dit à René :

« Vous êtes découvert ; Ondouré vous a fait suivre ; il vient « d'indiquer au commandant le lieu de votre retraite. Instruit, par « le hasard, de cette nouvelle, j'ai forcé mes arrêts pendant la « nuit; je me suis jeté dans cette pirogue avec Jacques; grâce au « ciel, nous arrivons les premiers ! Mais fuyez; il y a des vivres « dans l'embarcation ; traversez le fleuve, vous serez en sûreté sur « l'autre bord. Ne balancez pas ! Adario n'a pas voulu se retirer, « il a été pris avec sa famille : son fils a été tué à ses côtés ; le Sa-« chem lui-même, conduit au fort, a été vendu comme esclave. « Nous tâcherons de réparer le mal : vous ne feriez que l'aggraver « en tombant entre les mains de nos ennemis. »

L'étonnement et l'indignation soulevaient la poitrine de René : « Capitaine, dit-il, tandis qu'on égorge mes amis, ce n'est pas sans « doute sérieusement que vous me proposez la fuite. Adario es-« clave ! son fils massacré ! Et ma femme et ma fille, que sont-elles « devenues? Courons les défendre ; soulevons la nation ; déli-« vrons la terre généreuse qui m'a donné l'hospitalité !... »

« — Nous prendrons soin de votre femme, de votre fille, de Chac-« tas, de tous vos amis, dit d'Artaguette en interrompant René ; « mais vous les perdrez dans ce moment si vous vous obstinez à « vous montrer. Partez encore une fois ; épargnez-moi le malheur « de vous voir saisir sous mes yeux. Songez que vous exposez ce « brave grenadier. »

— « Quelle vie que la mienne ! » s'écria René avec l'accent du désespoir ; puis tout à coup : « Eh bien ! généreux d'Artaguette, « je ne vous exposerai point ; je n'exposerai point ce brave gre-« nadier ; je ne compromettrai point, comme vous me le dites, ma « femme, ma fille, Chactas et mes amis ; mais ne me comptez pas « ébranler dans la résolution que je viens de prendre ; je ne suis « point un scélérat, obligé de me cacher le jour dans les cavernes, « la nuit dans les forêts. J'accepte votre pirogue, je pars, je des-« cends à la Nouvelle-Orléans, je me présente au gouverneur, je

« demande quel est mon crime, je propose ma tête pour celle « d'Adario ; j'obtiendrai sa grâce ou je périrai. »

Le capitaine, en admirant la résolution de René, tâcha de le dissuader de la suivre : « Vos ennemis, lui dit-il, sont de petits « hommes : ils ne sentiront ni votre mérite, ni le prix de votre « action. Étranger, inconnu, sans protecteurs, vous ne réussirez « pas ; vous ne parviendrez même pas à vous faire entendre. Je ne « le vous puis cacher ; d'après les calomnies répandues contre « vous, d'après la puissance de vos calomniateurs, la rigueur de « l'autorité militaire dans une colonie nouvelle peut vous être « funeste. »

— « Tant mieux, répondit brusquement le frère d'Amélie ; le « fardeau est trop pesant, et je suis las. Je vous recommande Cé« luta, sa fille, ma seconde Amélie !... Chactas, mon second « père !... » Puis se tournant vers Outougamiz qui n'avait rien compris à leur langage français, il lui dit en natchez :

« Mon ami, je vais faire un voyage ; quand nous reverrons« nous? qui le sait ? peut-être dans un lieu où nous aurons plus « de bonheur : il n'y a rien sur la terre qui soit digne de ta « vertu. »

— « Tu peux partir, si tu veux, répondit Outougamiz, mais tu « sais bien que je sais te suivre et te retrouver. Je vais aller cher« cher Mila qui a plus d'esprit que moi ; j'apprendrai par elle ce « que tu ne me dis pas. »

On entendit le bruit des armes. « Je ne cherche plus à vous re« tenir, dit le capitaine. J'écrirai pour vous à mon frère le géné« ral, et à mon ami le conseiller Harlay. » D'Artaguette ordonne au grenadier de sortir de la pirogue ; il y fait entrer René : celui-ci, repoussant le rivage avec un aviron, est entraîné par le cours du fleuve.

Fébriano ne trouva plus le frère d'Amélie ; il rencontra seulement le capitaine d'Artaguette et le grenadier ; il ne douta point que René ne dût son salut à leur dévouement : il y a des hommes qu'on peut toujours accuser d'avoir fait le bien, comme il y en a d'autres qu'on peut toujours soupçonner d'avoir fait le mal. D'Artaguette jeta un regard de mépris à Fébriano qui n'y répondit que par un geste menaçant adressé à Jacques. Outougamiz, en voyant s'éloigner le frère d'Amélie, s'était dit : « Je le suivrais bien à la

« nage; mais il faut que je consulte Mila. » Et il était allé consulter Mila.

On peut juger du soulagement de Céluta quand, après de longues heures d'attente, elle vit accourir sa jeune amie, dont le visage riant annonçait de loin que le guerrier blanc était en sûreté. « Céluta, s'écria Mila toute haletante, tu aurais été assise trois « lunes de suite à pleurer que tu n'aurais rien trouvé. Moi, j'ai été « tout droit, sans qu'on me le dît, à la grotte où était mon libéra- « teur; Outougamiz y arrivait en même temps que moi. Grand- « Esprit ! j'aurais eu tant de peur, si je n'avais eu tant de plaisir ! « Imagine-toi que ton frère garde ton mari dans la grotte où ils « parlent comme deux aigles. »

Céluta comprit sur-le-champ que René était dans la caverne funèbre avec Outougamiz. Elle embrassa la petite Indienne, lui disant : « Charmante enfant, tu me fais à présent autant de bien « que tu m'as fait de mal. »

« Je t'ai fait du mal ! repartit Mila. Comment? est-ce que tu ne « veux pas que j'épouse ton frère Outougamiz le Simple? Nous ve- « nons pourtant de nous promettre de nous marier dans la grande « caverne. » Et Mila fuit de nouveau, disant : « Je reviens, je « reviens; mais il faut que je m'aille montrer à ma mère. »

Céluta remplit une corbeille de gâteaux et de fruits, suspendit sa fille à ses épaules, et appuyée sur un roseau, s'avança vers la grotte des Ancêtres. Il était plus de minuit lorsqu'elle y arriva : elle ne se put défendre d'une secrète terreur, à l'abord de ce lieu redoutable. Elle s'arrête, écoute : aucun bruit ne frappe son oreille; elle nomme à voix basse Outougamiz, n'osant nommer René : aucune voix ne répond à sa voix.

« Ils dorment peut-être, » se dit-elle, et elle pénètre dans le souterrain, elle marche sur des os roulants, répétant à chaque pas ces mots : « Êtes-vous là ? Ses accents s'évanouissent dans le silence de la mort. L'Indienne se sent prête à défaillir ; elle promène ses regards dans les ombres de ce tombeau; nul être vivant n'y respire.

Céluta sort épouvantée : elle gravit la rive escarpée, jette les yeux sur le fleuve et sur les campagnes à peine visibles à la lueur des étoiles; elle appelle René et Outougamiz, se tait, recommence ses cris, les suspend encore, s'épuise en courses inutiles, et ne se

résout à reprendre le chemin de sa cabane que quand elle aperçoit les premières teintes du jour.

La fille de Tabamica traversait le grand village abandonné par la plupart des Indiens depuis l'enlèvement d'Adario ; elle entend marcher derrière elle ; elle tourne la tête, et aperçoit son frère. « Où est ton ami ? » s'écrie-t-elle. « Il est parti, répond Outou-« gamiz ; il ne reviendra peut-être jamais ; mais qu'est-ce que « cela fait, puisque je vais le rejoindre ? Je ne sais pas où il est allé ; « mais Mila me le dira. » Mila, échappée à sa mère, arrive dans ce moment. Elle voit Céluta en pleurs, et Outougamiz avec cet air inspiré qu'il avait lorsque l'amitié faisait palpiter son cœur. Elle apprend le sujet de leurs nouvelles alarmes : « Vous voilà bien em-« barrassés pour rien, leur dit-elle ; allons au fort Rosalie ; l'autre « bon guerrier blanc nous apprendra où est mon libérateur. » Elle ouvrit la corbeille que portait Céluta, distribua les fruits et les gâteaux, en prit sa part, et se mit à descendre vers la colonie, se faisant suivre du frère et de la sœur.

Le soleil éclairait alors une scène affreuse. Adario avait été reçu avec des chants et des danses par les hommes noirs, compagnons de sa servitude : la nuit s'écoula dans cette joie de chaînes. Au lever du jour, le chef de l'atelier conduisit le Sachem au champ du travail avec un troupeau de bœufs et de nègres. Des soldats campaient sur les défrichements.

La captivité d'Adario et de sa famille était un exemple dont le commandant prétendait effrayer ce qu'il appelait les mutins. On avait appris que la nuit s'était passée tranquillement aux Natchez, et l'on ignorait que cette tranquillité était l'effet des complots même d'Ondouré. Chépar crut les Indiens abattus, et pour achever de dompter leur esprit d'indépendance, il leur voulut montrer le plus fameux de leurs vieillards, après Chactas, réduit à la condition d'esclave. L'ordre fut donné de laisser approcher les Sauvages, mais sans armes, s'ils se présentaient au champ du travail.

Le commandeur des Nègres, un fouet à la main, fit un signe à Adario, et lui prescrivit de sarcler les herbes dans une plantation de maïs : le Sachem ne daigna pas même jeter un regard sur le pâtre d'hommes. Mais déjà la femme du Sachem, et sa fille qui portait son enfant sur ses épaules, étaient courbées sur un sillon : « Que faites-vous ? » leur cria Adario d'une voix terrible. Elles se

relevèrent ; le fouet les contraignit de se courber de nouveau. Adario recevait les coups qui s'adressaient à lui, et qui lui enlevaient des lambeaux de chair, comme si son corps eût été le tronc d'un chêne.

Dans ce moment on vit venir un vieillard aveugle conduit par un enfant ; c'était Chactas : malgré la délibération du conseil et l'opposition d'Ondouré, Chactas s'était présenté seul avec le calumet de paix à la porte du fort Rosalie. Chépar avait refusé de recevoir le Sachem, qui s'était fait mener alors au champ du travail.

Chactas était si respecté, même des Européens, que le commandeur ne crut pas devoir l'empêcher d'approcher de son ami. Les deux vieillards demeurèrent quelque temps serrés dans les bras l'un de l'autre : « Adario, dit Chactas, j'ai aussi porté « des fers. »

— « Tu ne voyais pas les arbres de la patrie, » reprit Adario.

— « Tu reprendras bientôt ta liberté, dit Chactas : nous péri« rons tous, ou tu seras délivré. »

— « Peu importe, répliqua Adario : mes mains sont désormais « déshonorées. Après tout, je n'ai qu'un jour à vivre ; mais cet « enfant que tu vois, le fils du fils que les brigands ont tué hier « à mes côtés ! cet enfant ! toute une vie esclave ! »

— « Vieillards, c'est assez, s'écria le commandeur, séparez« vous. »

— « Attends du moins, répondit Adario, que Chactas ait em« brassé mon dernier enfant. Ma fille, apporte-moi mon petit-fils : « que je le dépose dans les bras de mon vieil ami ; que cet ami « libre lui donne une bénédiction qui n'appartient plus à ces « mains enchaînées. »

La fille d'Adario remet en tremblant l'enfant à son aïeul : Adario le prend, le baise tendrement, l'élève vers le ciel, le reporte de nouveau à sa bouche paternelle, penche sa tête sur le visage de l'enfant qui sourit : le Sachem presse le nourrisson sur son sein, fait un pas à l'écart comme pour verser des larmes sur le dernier né de sa race, et reste quelques moments immobile.

Adario se retourne : il tient par un pied l'enfant étranglé ! Il le lance au milieu des Français. « Le premier est mort libre, s'écrie« t-il, j'ai délivré le second : le voilà ! »

Des clameurs confuses s'élèvent : O crime ! disaient les uns ; ô vertu ! disaient les autres. Les Sauvages présents à ce spectacle, bien qu'ils eussent déposé leurs armes, selon les ordres, se précipitent sur les soldats ; une rude mêlée s'engage, les Indiens sont repoussés. Adario est plongé dans les cachots du fort ; sa fille seule est avec lui, sa fille qui ne nourrit plus l'enfant ravi à son sein par la main paternelle ! La vieille épouse d'Adario, frappée d'un glaive inconnu au milieu de l'émeute, était allée rejoindre dans la tombe son fils et son petit-fils.

Tout était possible désormais à l'ambition et aux crimes d'Ondouré ; l'indignation des Natchez ne connaissait plus de bornes ; il les pouvait faire entrer dans tous les desseins par lesquels il avait promis de les venger. Il ne s'agissait plus que de calmer une tempête trop violemment excitée, et dont Ondouré n'était pas encore prêt à recueillir les ravages. Il fallait atteindre René échappé aux premiers complots ; il fallait parvenir, au milieu du massacre des Français, à immoler le frère d'Amélie, à ravir Céluta, et à monter enfin au rang suprême, en rétablissant l'ancien pouvoir des Soleils : telles étaient les noires pensées que le chef indien roulait dans son âme.

Le frère d'Amélie avait à peine perdu de vue le pays des Natchez, que, se contentant de gouverner la pirogue avec un aviron placé en arrière, il s'était abandonné au cours des flots. La beauté des rivages, le premier éclat du printemps dans les forêts, ne faisaient point diversion à sa tristesse.

Il traça quelques lignes au crayon sur des tablettes :

« Me voici seul. Nature qui m'environnez ! mon cœur vous idolâtrait autrefois ; serais-je devenu insensible à vos charmes ? Le malheur m'a touché ; sa main m'a flétri.

« Qu'ai-je gagné en venant sur ces bords ? Insensé ! ne te devais-tu pas apercevoir que ton cœur ferait ton tourment, quels que fussent les lieux habités par toi ?

« Rêveries de ma jeunesse, pourquoi renaissez-vous dans mon souvenir ? Toi seule, ô mon Amélie ! tu as pris le parti que tu devais prendre ! Du moins, si tu pleures, c'est dans les abris du port : je gémis sur les vagues, au milieu de la tempête. »

En approchant de la Nouvelle-Orléans, René vit une croix plantée par des missionnaires, sur de hautes collines, dans l'endroit

où l'on avait trouvé le corps d'un homme assassiné. Il aborde au rivage, attache sa pirogue sous un peuplier, et accomplit un pèlerinage à la croix : il ne devait point être exaucé, car il allait demander, non le pardon de ses fautes, mais la rémission de ces souffrances que Dieu impose à tous les hommes. Arrivé au pied du calvaire, il s'y prosterne :

« O toi qui as voulu laisser sur la terre l'instrument de ton sup-
« plice comme un monument de ta charité et de l'iniquité du mé-
« chant ! Divin Voyageur ici-bas, donne-moi la force nécessaire
« pour continuer ma route. J'ai à traverser encore des pays brûlés
« par le soleil ; j'ai faim de ta manne, ô Seigneur ! car les hommes
« ne m'ont vendu qu'un pain amer. Rappelle-moi vite à la patrie
« céleste : je n'ai pas ta résignation pour boire la lie du calice ;
« mes os sont fatigués ; mes pieds sont usés à force de marcher :
« aucun hôte n'a voulu recevoir l'étranger ; les portes ont été fer-
« mées contre moi. »

René dépose au pied de la croix une branche de chêne en *ex-voto*. Il descend les collines, rentre dans sa pirogue, et bientôt découvre la capitale de la Louisiane.

Il passe au milieu des vaisseaux à l'ancre ou amarrés le long des quais. Comme il traversait un labyrinthe de câbles, il fut hélé du bord d'une frégate à laquelle était dévolue la police du port. On lui cria en français avec un porte-voix : « De quelle nation indienne « êtes-vous ? » Il répondit : « Natchez. » On ordonne au frère d'Amélie d'aborder la frégate.

Le capitaine étonné de rencontrer un Français sous l'habit d'un Indien, lui demanda ses passe-ports : René n'en avait point. Questionné sur l'objet de son voyage, il déclara ne pouvoir s'en ouvrir qu'au gouverneur. Sa pirogue étant visitée, on y découvrit les tablettes dont les pages crayonnées parurent inintelligibles et suspectes. René fut consigné à bord de la frégate et un officier expédié à terre : celui-ci était chargé d'apprendre au gouverneur qu'on avait arrêté un Français déguisé en Sauvage ; que les réponses de cet homme étaient embarrassées et ses manières extraordinaires. Le capitaine ajoutait, dans sa lettre, que l'étranger refusait de dire son nom, et qu'il demandait à parler au gouverneur : l'officier portait aussi les tablettes trouvées dans la pirogue.

L'alarme était vive à la Nouvelle-Orléans : depuis le combat livré

aux Natchez, et dans lequel ces sauvages avaient montré tant d'habileté et de valeur, on n'avait cessé d'être inquiet. Le commandant du fort Rosalie faisait incessamment partir des courriers chargés de rapports formidables sur l'indocilité des Indiens. Les divers chefs se trouvaient nommés dans ces dépêches : c'étaient ceux que Fébriano, à l'instigation d'Ondouré, prenait soin de dénoncer au crédule Chépar. Adario, Chactas même, et René surtout, étaient représentés comme les auteurs d'une conspiration permanente, comme des hommes qui, voulant la rupture des traités et la continuation de la guerre, s'opposaient à l'établissement des concessionnaires. Un dernier messager annonçait la capture d'Adario, et faisait craindre un mouvement parmi les Sauvages.

Si Ondouré accablait René de ses calomnies, Fébriano lui prêtait ses crimes : le peuple racontait que le frère d'Amélie avait marché sur un crucifix, qu'il avait vendu son âme au Démon, qu'il passait sa vie dans les forêts avec une femme indienne abandonnée à la magie, qu'ayant été tué dans une bataille contre les Illinois, un Sauvage, nécromancien comme lui, lui avait rendu la vie : élévation du génie, dévouement de l'amour, prodiges de l'amitié et de la vertu, vous serez toujours incompréhensibles aux hommes.

Le gouverneur, à la lecture de la lettre du capitaine, ne douta pas que l'étranger ne fût cet homme inconnu, naturalisé Natchez : il ordonna de le conduire devant lui. Le bruit se répandit aussitôt, dans la ville, que le fameux chef français des Natchez était fait prisonnier : les rues furent obstruées d'une foule superstitieuse, et les fenêtres bordées de spectateurs. Au milieu de ce tumulte, René, escorté d'un détachement de soldats de marine, débarque à la cale du port ; des cris de *Vive le Roi !* retentissent comme si l'on eût remporté quelque victoire. Cependant l'étonnement fut extrême lorsque, au lieu du personnage attendu, on ne vit qu'un beau jeune homme dont la démarche était noble sans fierté, et qui n'avait sur le front ni insolence ni remords.

Le gouverneur reçut René dans une galerie où se trouvaient réunis les officiers, les magistrats et les principaux habitants de la ville. Adelaïde, fille du gouverneur, avait aussi voulu voir celui qu'elle connaissait par les récits du capitaine d'Artaguette, et dont elle venait de lire les tablettes avec un mélange d'intérêt et d'é-

tonnement. Lorsque René parut, il se fit un profond silence. Il s'avança vers le gouverneur, et lui dit : « Je vous étais venu cher-« cher. La fortune, pour la première fois de ma vie, m'a été favo-« rable : elle m'amène devant vous plus tôt que je ne l'aurais es-« péré. »

La contenance, les regards, la voix de l'étranger surprirent l'assemblée ; on ne pouvait retrouver en lui le vagabond sans éducation et sans naissance que dénonçait la renommée. Le gouverneur, d'un caractère froid et réservé, fut lui-même frappé de l'air de noblesse du frère d'Amélie : il y avait dans René quelque chose de dominateur, qui s'emparait fortement de l'âme. Adelaïde paraissait tout agitée ; mais son père, loin d'être mieux disposé en faveur de l'inconnu, le regarda dès lors comme infiniment plus dangereux que l'homme vulgaire dont parlaient les dépêches du fort Rosalie.

« Puisque vous m'étiez venu chercher, dit le gouverneur, vous « aviez sans doute quelque chose à me dire : quel est votre nom ? »

— « René, » répondit le frère d'Amélie.

— « Tout le monde l'avait supposé, répliqua le gouverneur. « Vous êtes Français et naturalisé Natchez ? Eh bien ! que me vou-« lez-vous ? »

— « Puisque vous savez déjà qui je suis, répondit René, vous « aurez sans doute aussi deviné le sujet qui m'amène. Adopté par « Chactas, illustre et sage vieillard de la nation des Natchez, j'ai « été témoin de toutes les injustices dont on s'est rendu coupable « envers ce peuple. Un vil ramas d'hommes, enlevés à la corrup-« tion de l'Europe, a dépouillé de ses terres une nation indépen-« dante. On a troublé cette nation dans ses fêtes, on l'a blessée « dans ses mœurs, contrariée dans ses habitudes. Tant de cala-« mités l'ont enfin soulevée ; mais avant de prendre les armes, « elle vous a demandé, et elle a espéré de vous justice : trompée « dans son attente, de sanglants combats ont eu lieu. Quand on a « vu qu'on ne pouvait dompter les Natchez à force ouverte, on a « eu recours à des trêves mal observées par les chefs de la colo-« nie. Il y a peu de jours que le commandant du fort Rosalie s'est « porté aux derniers outrages ; j'ai été désigné avec Adario, frère « du père de ma femme, comme une des premières victimes. On « a saisi le Sachem, on l'a vendu publiquement : j'ignore les mal-

« heurs qui ont pu suivre cette monstrueuse violence. Je me suis « venu remettre en vos mains, et me proposer en échange pour « Adario.

« Je n'entrerai point dans des justifications que je dédaigne, ne « sachant d'ailleurs de quoi on m'accuse : le soupçon des hommes « est déjà une présomption d'innocence. Je viens seulement vous « déclarer que s'il y a quelque conspirateur parmi les Natchez, « c'est moi, car je me suis toujours opposé à vos oppressions. « Comme Français je vous puis paraître coupable ; comme homme « je suis innocent. Exercez donc sur moi votre rigueur; mais souf- « frez que je vous le demande : pouvez-vous punir Adario d'avoir « défendu son pays? Revenez à des sentiments plus équitables; « brisez les fers d'un généreux Sauvage, dont tout le crime est « d'avoir aimé sa patrie. Si vous m'ôtez la liberté et si vous la « rendez au Sachem, vous satisferez à la fois la justice et la pru- « dence. Qu'on ne dise pas qu'on nous peut retenir tous deux : « en brisant les fers d'Adario, vous disposerez en votre faveur les « Indiens qui révèrent ce vieillard, et qui ne vous pardonneraient « jamais son esclavage; en portant sur moi vos vengeances, vous « n'armerez pas un bras contre vous ; personne, pas même moi, « ne réclamera contre la balle qui me percera la poitrine. »

On ne saurait décrire l'effet que ce discours produisit sur l'assemblée. Adelaïde versait des larmes : appuyée sur le dos du fauteuil de son père, elle avait écouté avidement les paroles du frère d'Amélie; on voyait se répéter sur le visage de cette jeune femme tous les mouvements de crainte ou d'espérance que le prisonnier faisait éprouver à son cœur.

« Avez-vous porté les armes contre les Français? » dit le gouverneur.

— « Je ne me suis point trouvé au combat des Natchez, répon- « dit René, j'étais alors dans les rangs des guerriers qui marchaient « contre les Illinois; mais si j'avais été au grand village, je n'au- « rais pas hésité à combattre pour ma nouvelle patrie. » Le gouverneur se leva et dit : « C'est au conseil de guerre à prononcer. » Il ordonna de déposer l'étranger à la prison militaire.

René fut conduit à la prison, et, le lendemain, transféré de la prison au conseil. On lui avait nommé un défenseur, mais il refusa de s'entretenir avec lui, et ne le voulut pas même voir. Ce défen-

seur, Pierre de Harlay, ami du capitaine d'Artaguette, était au moment d'épouser Adelaïde; il partageait avec la fille du gouverneur l'attrait qu'elle se sentait pour René : le refus même que celui-ci avait fait de l'entendre, ne le rendit que plus ardent dans la cause d'un homme ressemblant si peu aux autres hommes.

La salle du conseil était remplie de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans la colonie. Les militaires chargés de l'instruction du procès firent à René les questions d'usage; quelques lettres du commandant du fort Rosalie furent produites contre lui. On lui demanda ce que signifiaient les phrases écrites sur ses tablettes, si ce nom d'Amélie n'était point un nom emprunté et cachant quelque mystère; l'infortuné jeune homme pâlit. Une joie cruelle s'était glissée au fond de son cœur : se sentir innocent et être condamné par la loi était, dans la nature des idées de René, une espèce de triomphe sur l'ordre social. Il ne répondit que par un sourire de mépris aux accusations de trahison : il fit l'éloge le plus touchant de Céluta, dont on avait prononcé le nom. Il répéta qu'il était venu uniquement pour solliciter la délivrance d'Adario, oncle de sa femme, et qu'on pouvait au reste faire de lui tout ce qu'il plairait à Dieu.

Harlay se leva :

« Mon client, dit-il, n'a pas plus voulu s'expliquer avec moi « qu'avec ses juges; il a refusé de se défendre; mais n'est-il pas aisé « de trouver dans ses courtes réponses quelques mots qui jettent « de la lumière sur un complot infâme? Avec quelle vivacité il a « parlé de l'Indienne unie à son sort! Et quelle est cette femme? « c'est cette Céluta, connue de toute la colonie pour avoir arraché « aux flammes un de nos plus braves officiers. Ne serait-il pas possi- « ble que la beauté de cette généreuse Sauvage eût allumé des pas- « sions qui poursuivent aujourd'hui leur vengeance sur la tête « d'un innocent? Je n'avance point ceci sur de simples conjec- « tures. Cette nuit même j'ai examiné tous les papiers; j'ai fait « des recherches, et je me suis procuré la lettre que je vais lire « au conseil. »

Ici Pierre de Harlay lut une lettre datée du fort Rosalie : cette lettre était écrite par le grenadier Jacques à sa mère, qui demeurait à la Nouvelle-Orléans. Le soldat exprimait, dans toute la franchise militaire, son admiration pour son capitaine, d'Artaguette,

son estime pour René, sa compassion pour Céluta, son mépris pour Fébriano et pour Ondouré.

« Cette lettre, s'écria le défenseur de René, porte un caractère « d'honnêteté et de vérité auquel on ne se peut méprendre. La « justice doit-elle aller si vite ? N'est-il pas de son devoir d'en- « tendre les témoins en faveur de l'accusé ? Je sais qu'une com- « mission militaire juge sans appel et sommairement ; mais cette « procédure rapide n'exclut pas l'équité. Je ne veux pour preuve « de l'innocence de l'accusé que la démarche qui le livre aujour- « d'hui au glaive des lois. Quoi ! vous accepteriez cette tête qu'il « est venu vous offrir pour la tête d'un vieillard ? Il est aisé de « persécuter un homme sans amis et sans protecteurs ; il est aisé « de lui prodiguer les épithètes de vagabond et de traître : la « seule présence de mon client a déjà donné un démenti à ces « basses calomnies. Enfin, quand on s'obstinerait dans une accu- « sation qui ne porte que sur des faits dénués de preuve, je sou- « tiens que René n'est plus Français, et qu'il ne vous appartient « pas de le juger.

« J'ignore quels motifs ont pu porter l'homme qui comparaît « aujourd'hui devant vous à quitter la France ; mais que l'on ait « le droit de changer de patrie, c'est ce que l'on ne saurait con- « tester. Des tyrans m'auront enchaîné, des ennemis m'auront « persécuté, j'aurai été trompé dans mes affections, et il ne me « serait pas permis d'aller chercher ailleurs la liberté, le repos et « l'oubli de l'amitié trahie ! La nature serait donc plus généreuse « que les hommes, elle qui ouvre ses déserts à l'infortuné, elle « qui ne lui dit pas : « Tu habiteras telle forêt ou telle autre ; » mais « qui lui dit : « Choisis les abris les plus convenables aux disposi- « tions de ton âme. » Soutiendriez-vous que les Sauvages de la « Louisiane sont sujets du roi de France ? Abandonnez cette odieuse « prétention. Assez longtemps ont été opprimés ces peuples qui « jouissaient du bonheur et de l'indépendance, avant que nous « eussions introduit la servitude et la corruption dans leur terre « natale. Soldats-juges, vous portez aujourd'hui deux épées ; Dieu « vous a remis le glaive de sa puissance et celui de sa justice ; « prenez garde de les lui rendre ébréchés ou couverts de taches : « on émousse le premier en frappant la liberté, on souille le se- « cond en répandant le sang innocent. »

L'orateur cessa de parler. L'auditoire était visiblement ému. Adelaïde, cachée dans une tribune, ne se put empêcher d'applaudir; ce fut la plus douce récompense de Harlay : ce couple que les liens d'un amour heureux allaient unir, prenait seul, par une sympathie touchante, la défense d'un étranger qui devait à une passion tous ses malheurs.

On fit retirer l'accusé; les juges délibérèrent. Ils inclinaient à trouver René coupable; mais ils se divisèrent sur la question de droit, relative au changement de patrie. Ils remirent au lendemain la prononciation de la sentence. René dit à Harlay : « Je ne « vous connaissais pas quand j'ai refusé de vous entendre; je ne « vous remercie pas, car vous m'avez trop bien défendu. Dites à « la fille du gouverneur que je lui souhaiterais le bonheur, si mes « vœux n'étaient des malédictions. »

Le frère d'Amélie fut reconduit en prison, entre deux rangs de marchands d'esclaves, de mariniers étrangers, de trafiquants de tous les pays, de toutes les couleurs, qui l'accablaient d'outrages sans savoir pourquoi.

Rentré dans la tour de la geôle, René désira écrire quelques lettres. Le gardien lui apporta une mauvaise feuille de papier, un peu d'encre dans le fond d'un vase brisé, et une vieille plume; laissant ensuite le prisonnier, il ferma la porte qu'il assujettit avec les verrous. Demeuré seul, René se mit à genoux au bord du lit de camp dont la planche lui servit de table, et éclairé par le faible jour qui pénétrait à travers les barreaux d'une fenêtre grillée, il écrivit à Chactas : il chargeait le Sachem de traduire les deux lettres qu'il adressait en même temps à Céluta et à Outougamiz.

La femme du geôlier entra ; un enfant de six à sept ans lui aidait à porter une partie du souper. René demanda à cette femme si elle n'aurait pas quelque livre à lui prêter : elle répondit qu'elle n'avait que la Bible. Le prisonnier pria la geôlière de lui confier le livre saint. Adelaïde n'avait point oublié René, et lorsqu'il demanda une lampe pour passer la nuit, le gardien, adouci par les présents de la fille du gouverneur, ne refusa point cette lampe.

Le lendemain on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du quatrième verset du septième chapitre de l'*Ecclésiastique,* on déchiffrait ces mots :

« Comme cela est vrai ! *la tristesse du cœur est une plaie univer-*

« *selle!* Dans le chagrin toutes les parties du corps deviennent dou-« loureuses ; les os meurtris ne trouvent plus de couche assez « molle. Tout est triste pour le malheureux, tout saigne comme « son cœur : *c'est une plaie universelle!* »

D'autres passages étaient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de *Job, mon âme est fatiguée de ma vie,* était souligné.

Une des furieuses tempêtes de l'équinoxe du printemps s'était élevée pendant la nuit : les vents mugissaient ; les vagues du fleuve s'enflaient comme celles de la mer ; la pluie tombait en torrents. René crut distinguer des plaintes à travers le fracas de l'orage : il ferma la Bible, s'approcha de la fenêtre, écouta, et n'entendit plus rien. Comme il regagnait le fond de sa prison, les plaintes recommencèrent ; il retourna à la fenêtre : les accents de la voix d'une femme parviennent alors distinctement à son oreille. Il dérange la planche qui recouvrait la grille de la croisée, regarde à travers les barreaux, et à la lueur d'un réverbère agité par le vent, il croit distinguer une femme assise sur une borne en face de la prison : « Malheureuse créature ! lui cria René, pourquoi restez-vous « exposée à l'orage? Avez-vous besoin de quelques secours ? »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'il voit l'espèce de fantôme se lever et accourir vers la tourelle. Le frère d'Amélie reconnaît le vêtement d'une femme indienne; une lueur mobile du réverbère vient en même temps éclairer le visage pâle de Céluta ; c'était elle ! René tombe à genoux, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Dieu tout-puissant, dit-il, sauve cette femme ! » Céluta a entendu la voix de René ; les entrailles de l'épouse et de la mère tressaillent de douleur et de joie. La sœur d'Outougamiz fut quelques moments sans pouvoir prononcer une parole; recouvrant enfin la voix, elle s'écrie : « Guerrier, où es-tu? je ne te vois pas « dans l'ombre et à travers la pluie. Excuse-moi; je t'importune ; « je suis venue pour te servir. Voici ta fille. »

— « Femme, répondit René, c'est trop de vertu! retire-toi, « cherche un abri ; n'expose pas ta vie et celle de ta fille. Oh ! qui « t'a conduite ici ? »

Céluta répondit : « Ne crains rien, je suis forte : ne suis-je pas « Indienne? Si j'ai fait quelque chose qui te déplaise, punis-moi, « mais ne me renvoie pas. »

Cette réponse brisa le cœur de René : « Ma bien-aimée, lui dit-« il, ange de lumière, fuis cette terre de ténèbres; tu es ici dans « un antre où les hommes te dévoreront. Du moins pour le mo-« ment, tâche de trouver quelque retraite. Tu reviendras, si tu le « veux, quand l'orage sera dissipé. »

Cette permission vainquit en apparence la résistance de Céluta. « Bénis ta fille, dit-elle à René, avant que je ne m'éloigne ; elle est « faible : la pâture a manqué au petit oiseau, parce que son père « n'a pu lui aller chercher des graines dans la savane. »

En disant cela, la mère ouvrit le méchant manteau chargé de pluie, sous lequel elle tenait sa fille abritée; elle éleva l'innocente créature vers la tourelle pour recevoir la bénédiction de René. René passa ses mains à travers les barreaux, les étendit sur la petite Amélie, et s'écria : « Enfant ! ta mère te reste. »

Céluta cacha de nouveau son trésor dans son sein, et feignit de se retirer ; mais elle n'essaya point de retourner aux pirogues qui l'avaient amenée, et elle s'arrêta à quelque distance de la prison.

Céluta, Mila et Outougamiz étaient arrivés au fort Rosalie au moment où Adario, après avoir étouffé son fils, venait d'être plongé dans les cachots : ils furent arrêtés, comme parents et complices du Sachem et de René. La colonie se croyait au moment d'être attaquée par les Natchez : on ne voyait que des hommes et des femmes occupés à mettre à l'abri les meubles et les troupeaux de leurs habitations, à élever des redoutes, à creuser des fossés, tandis que les soldats, sous les armes, occupaient toutes les avenues du fort. Le mouvement de la foule avait séparé Céluta de Mila et d'Outougamiz : celui-ci, en voulant défendre l'Indienne dont l'extrême gentillesse provoquait la grossièreté d'une troupe d'habitants débauchés, fut traité de la manière la plus barbare.

Chactas n'était plus au fort Rosalie quand la fille de Tabamica y vint chercher des renseignements sur le voyage de René. Les jeunes Sauvages avaient enlevé le Sachem au milieu du tumulte, et l'avaient reporté aux Natchez; mais Céluta retrouva son protecteur accoutumé. Le péril qui paraissait imminent avait forcé Chépar de lever les arrêts de d'Artaguette : le capitaine rencontra Céluta comme Fébriano la faisait traîner en prison, avec une espé-

rance impure qu'il ne dissimulait point. « Je réclame ma sœur, « dit d'Artaguette en poussant rudement Fébriano ; j'en ré- « pondrai au commandant. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il, « en regardant le misérable soldat jusqu'au fond de l'âme, vous « savez où me trouver. »

Après avoir conduit Céluta dans une maison au bord du fleuve, le capitaine envoya le grenadier Jacques chercher la négresse Glazirne, qui parlait la langue des Natchez. Cette pauvre femme accourut avec son enfant, et servit de truchement à une autre femme infortunée comme elle. D'Artaguette apprit alors à Céluta que René était descendu à la Nouvelle-Orléans, dans le dessein de solliciter la délivrance d'Adario. « Je ne l'ai pu retenir, dit-il, « et peut-être n'ai-je qu'un moment pour vous sauver vous-même. « Où voulez-vous aller? »

— « Retrouver mon mari, » répondit Céluta.

La négresse traduisit aisément ces simples paroles : la langue et le cœur des épouses sont les mêmes sous les palmiers de l'Afrique et sous les magnolias des Florides.

Des Yazous, qui se trouvaient au fort Rosalie, étaient prêts à se rendre à la Nouvelle-Orléans : d'Artaguette proposa à sa sœur adoptive de la confier à ces Sauvages ; elle accepta avec joie la proposition. Le capitaine lui donna un billet pour le général d'Artaguette, et un autre pour Harlay : il recommandait le couple infortuné à son frère et à son ami. Céluta s'embarqua sur les pirogues qui déployèrent au souffle du nord leurs voiles de jonc et de plumes.

La flottille des Yazous toucha à la Nouvelle-Orléans le jour même où le frère d'Amélie avait comparu devant le conseil. Céluta ne put descendre à terre que le soir : pour comble de malheur, elle avait perdu les billets du capitaine. La nièce d'Adario savait à peine quelques mots de français ; elle pria le chef indien, qui venait souvent à la Nouvelle-Orléans échanger des pelleteries contre des armes, de s'informer du sort de René. Le Sauvage n'alla pas loin sans apprendre ce que Céluta désirait connaître : il sut que le fils adoptif de Chactas était enfermé dans la hutte du sang [1], et qu'on lui devait casser la tête ; tel était le bruit populaire.

[1] La prison.

La fille de Tabamica, au lieu d'être abattue par ce récit, sentit son âme s'élever : celle qui, timide et réservée, rougissait à la seule vue d'un étranger, se trouva tout à coup le courage d'affronter une ville remplie d'hommes blancs ; elle demanda au chef sauvage s'il savait où était la hutte du sang, et s'il l'y pourrait conduire : sur la réponse affirmative du chef, Céluta, portant Amélie à son sein, suivit son guide. La nuit était déjà avancée et la pluie commençait à tomber lorsqu'ils arrivèrent au noir édifice. Le Yazou, le montrant de la main à la femme Natchez, lui dit : « Voilà ce que tu « cherches, » et la quittant, il retourna à ses pirogues.

Restée seule dans la rue, Céluta contemplait les hauts murs de la prison, ses tourelles, ses doubles portes, ses guichets surbaissés, ses fenêtres étroites défendues par des grilles ; demeure formidable qui avait déjà l'air antique de la douleur, sur cette terre nouvelle, dans une colonie d'un jour. Les Européens n'avaient point encore de tombeaux en Amérique, qu'ils y avaient déjà des cachots : c'étaient les seuls monuments du passé pour cette société sans aïeux et sans souvenirs.

Consternée à la vue de cette bastille, Céluta demeura d'abord immobile, puis frappa doucement à une porte ; le soldat de garde contraignit l'Indienne à se retirer. Elle fit le tour de la prison par des rues de plus en plus désertes : le ciel continuant à se charger de nuages et les roulements de la foudre se multipliant, l'infortunée s'assit sur la borne où René l'aperçut du haut de la tour. Elle mit sa fille sur ses genoux, se pencha sur elle pour la garantir de la pluie et la réchauffer contre son cœur. Un violent coup de tonnerre ayant fait lever les yeux à Céluta, elle fut frappée d'un rayon de lumière qui s'échappait à travers une fenêtre grillée : par un instinct secret, elle ne cessa plus de regarder cette lumière qui éclairait l'objet d'un si tendre et si fidèle amour. Plusieurs fois Céluta appela René ; les vents emportèrent ses cris. Ce fut alors qu'elle commença à chanter de longues chansons, dont l'air triste et les paroles plaintives lui servirent à la fois à se faire entendre de son mari et à endormir son enfant.

Cette pauvre jeune mère, après avoir été reconnue du frère d'Amélie, s'était retirée pour lui obéir. Elle languissait à quelque distance : ses membres étaient engourdis ; le froid et la pluie avaient pénétré jusqu'à sa fille qui se glaçait au sein maternel.

Céluta promenait des regards tristes sur ces déserts habités où pas une cabane ne s'ouvrait à ses misères, quand elle découvrit auprès d'elle une petite lueur qui semblait sortir de terre. Une trappe se leva ; une femme âgée mit la tête au soupirail pour voir si l'orage commençait à s'éloigner. Cette vieille aperçut Céluta. «Oh ! pauvre Indienne, s'écria-t-elle, descends vite ici. » Elle acheva d'ouvrir la trappe, et avançant une main ridée, elle aida l'épouse de René à descendre dans le caveau dont elle referma l'entrée.

Il n'y avait dans cette espèce de souterrain qu'un lit recouvert d'un lambeau de laine : une serge grossière, clouée à une poutre, servait de rideau à cette couche. Deux morceaux de bois vert, dans le milieu d'un large foyer, jetaient, sans se consumer, de grosses fumées : une lampe de fer suspendue à un crochet brûlait dans le coin noirci de ce foyer. Une escabelle était placée devant un rouet dont la fusée de coton annonçait le travail de la maîtresse de ce réduit.

La vieille femme jeta dans le feu quelques copeaux, et prenant son escabelle, elle en voulut faire les honneurs à Céluta.

« Femme-Chef de la cabane profonde, dit l'Indienne, tu es une « matrone ; tu dois être la lumière du conseil des guerriers « blancs, si j'en juge par ton hospitalité. A toi appartient la natte; « moi je ne suis encore qu'une jeune mère. »

En disant cela, Céluta s'assit sur la pierre du foyer, débarrassa sa fille de ses langes trempés d'eau, et la présenta à la flamme.

« Bon ! voici un enfant à présent ! » s'écria la vieille dans la langue de la sœur d'Outougamiz. « Tu es Natchez? J'ai été long- « temps aux Natchez ; mais, pauvre chétive créature, comme tu « es mouillée ! que tu as l'air malade ! Et puis voilà un enfant ! »

Céluta fondit en larmes, en entendant des paroles si affectueuses prononcées dans la langue de son pays; elle se jeta au cou de la matrone. « Attends, attends, » dit celle-ci. Elle courut en trébuchant à son lit, en arracha la couverture qu'elle vint chauffer au feu, dépouilla malgré elle Céluta d'une partie de ses vêtements, et l'enveloppa avec le nourrisson dans la couverture brûlante.

« Vénérable femme blanche, aussi bonne que la femme noire « du fort, disait Céluta, je suis bien malheureuse de ne t'avoir pas « reçue dans ma cabane aux Natchez. »

La femme blanche n'écoutait pas; elle préparait du lait dans une calebasse. Elle l'offrit à l'Indienne qui fut obligée d'y porter ses lèvres, afin de ne pas déplaire à son hôtesse.

La vieille prit alors la petite Amélie, et la déposa dans son tablier; chantant d'une voix cassée, elle faisait danser devant la flamme l'enfant qui souriait. Céluta regardait ces jeux avec des yeux de mère, tandis que toutes ses pensées se reportaient vers son mari.

« Jacques était tout comme cela quand il était petit, dit la « vieille, bon enfant ! ne pleurant jamais ! Il avait seulement les « cheveux plus noirs que ceux de cette mignonne. »

— « Quel était ce Jacques, ma mère? » dit Céluta.

— « Comment ! reprit la vieille femme avec vivacité, Jacques, « mon fils ! tout le monde le connaît. Un des plus beaux grena- « diers qui soient dans les troupes du roi, et un des plus vaillants « aussi. Le brave garçon ! c'est lui qui me nourrit ; sans lui je ne « pourrais pas vivre, car je suis trop vieille pour travailler. Je suis « bien fâchée de n'avoir pas la dernière lettre que mon fils m'é- « crivait, je te la lirais : si le capitaine d'Artaguette savait ce que « Jacques dit de lui, il serait bien fier. Ils ont été ensemble, Jac- « ques et le capitaine, chercher un gentilhomme appelé René dans « une grande caverne... »

Céluta interrompit cette effusion de la tendresse et de l'orgueil maternels, et jetant de nouveau ses beaux bras autour de son hôtesse : « Grand-Esprit ! s'écria-t-elle en sanglotant, tu es la mère « de ce pauvre guerrier, compagnon de mon frère d'Arta- « guette ! C'est la mère de ce guerrier qui me reçoit dans sa ca- « bane ! »

— « Qu'as-tu ? » demanda la vieille. — « Ce que j'ai, dit Céluta ; « ne suis-je pas la femme de René? »

— « Comment, s'écria à son tour la mère de Jacques, tu serais « cette Céluta qui a sauvé le capitaine, et à cause de cela ils veulent « tuer ton mari ! » Le coup frappa Céluta au cœur : elle s'évanouit.

Ayant bientôt repris ses sens par les soins de sa charitable hôtesse, elle lui dit : « Femme blanche, voilà le jour ; laisse-moi « retourner à la hutte du sang, je veux rejoindre mon mari. » La vieille trouva que c'était juste ; elle couvrit sa tête d'une petite cornette blanche, et ses épaules d'un petit mantelet rouge ; elle prit

sa béquille dans sa main, et se prépara à conduire l'Indienne à la prison.

« Je ne te puis blâmer, » disait-elle à Céluta : si Jacques fait « quelque chose de bien, et qu'il soit envoyé aux galères, j'irai « aussi avec lui. »

Céluta vêtue de nouveau de sa tunique indienne, et ayant enveloppé sa fille dans les peaux séchées, monta les degrés perpendiculaires qui conduisaient à la trappe; la vieille la suivit avec peine : quand elles se trouvèrent dans la rue, l'orage était dissipé. Le soleil, émergeant d'une nuit sombre, éclairait le fleuve, les campagnes et la ville, de même que sortirent de leur demeure ténébreuse les deux merveilles de l'amour conjugal et de l'amour maternel.

« Nous touchons à la prison, dit la mère de Jacques, on ne t'en « ouvrira pas la porte, et tu ne pourras pas parler à René : si tu « m'en crois, nous irons plutôt chez le gouverneur. » Céluta se laissa conduire par sa vénérable hôtesse.

Elles se mirent en route. Chemin faisant elles entendirent un bruit confus de cloches et de musique : la vieille se signa pour l'agonie que sonnait la cloche, et s'avança vers le palais du gouvernement où la musique annonçait une fête.

En réjouissance du mariage prochain d'Adelaïde avec le défenseur de René, un bal avait été donné malgré le procès du frère d'Amélie et l'orage de la nuit : il était dans le caractère du gouverneur de ne rien changer aux choses préparées, quels que fussent les événements. Le bal durait encore lorsque le jour parut. La mère de Jacques et Céluta entrèrent dans les premières cours du palais; les esclaves blancs et noirs, qui attendaient leurs maîtres, s'attroupèrent autour des étrangères : les éclats de rire et les insultes furent prodigués à l'infortune et à la jeunesse qui se présentaient sous la protection de la vieillesse et de l'indigence. « Si Jacques était ici, disait la vieille, comme il vous obligerait à « me faire place! »

Les deux femmes pénétrèrent avec peine jusqu'aux soldats de garde aux portes : ils reconnurent la mère de leur camarade et la laissèrent passer. Plus loin elle fut arrêtée de nouveau par le concierge. La fête finissait; on commençait à sortir du palais : Adelaïde se montra à une fenêtre avec Harlay; le couple généreux

parlait avec vivacité et semblait oublier la fête ; en jetant les yeux dans la cour, il aperçut les étrangères repoussées par le concierge. Le vêtement indien frappa Adelaïde, qui fit signe à la vieille de s'approcher sous le balcon : « Ma jeune dame, dit la mère de Jac-« ques, c'est la femme de René qui veut parler à votre père, et « l'on ne nous veut pas laisser entrer. »

— « La femme du prisonnier, s'écria Adelaïde ! cette jeune « Sauvage qui a sauvé le capitaine d'Artaguette ! » Adelaïde, obéissant aux mouvements de son bon cœur, ouvre les portes, et, dans toute la parure du bal d'un brillant hyménée, se précipite au-devant de la malheureuse Céluta. L'Indienne lui présentait sa fille et lui disait : « Jeune femme blanche, le Grand-Esprit vous bénira : « vous aurez un petit guerrier qui sera plus heureux que ma « fille. »

— « Que je suis fâchée de ne pas la comprendre ! disait Ade-« laïde : je n'ai jamais entendu une plus douce voix. »

Dans la pompe de ses adversités, Céluta paraissait d'une beauté divine : son front pâli était ombragé de ses cheveux noirs ; ses grands yeux exprimaient l'amour et la mélancolie ; son enfant, qu'elle portait avec grâce sur son sein, montrait son visage riant auprès du visage attristé de sa mère : le malheur, l'innocence et la vertu ne se sont jamais prêté tant de charmes.

Tandis qu'on se pressait autour de Céluta, on entendit au dehors prononcer ces mots dans la foule : « Vous ne passerez pas ! » Une voix d'homme répondait à des menaces, mais dans une langue inconnue. Le mouvement s'accroît ; un Sauvage, défendant une femme, se débat au milieu des soldats, et poussé et repoussé arrive jusqu'à la porte du palais. Il disait, les yeux étincelants :

« Je suis venu chercher mon ami par l'ordre de ce Manitou « (et il montrait une chaîne d'or) ; je ne veux faire de mal à per-« sonne. Mais est-il ici un guerrier qui m'ose empêcher de « passer ? »

— « Mon frère ! » s'écria Céluta.

— « Oh ! bien ! dit Mila : Outougamiz, voici ta sœur ! »

La mère de Jacques expliquait ce colloque à Adelaïde, qui fit entrer tous ces Sauvages dans le palais.

« Bon Manitou ! disait Mila en embrassant son amie, que je hais « ces chairs blanches ! Nous avons frappé à leurs cabanes pour

« demander l'hospitalité, et on nous a presque battus. Et puis de « grandes huttes si larges ! si vilaines ! des guerriers si sauvages ! »

— « Tu parles trop, dit Outougamiz. Cherchons Ononthio [1] ; il « faut qu'il me rende mon ami à l'instant. »

Outougamiz quitte Céluta, et, suivi de Mila, fend la presse à travers les salles. Les spectateurs regardaient avec surprise ce couple singulier qui, occupé d'un sentiment unique, n'avait pas l'air d'être plus étonné au milieu de ce monde nouveau que s'il eût été dans ses bois.

« Ne me déclarez pas la guerre, disait Outougamiz en avançant « toujours, vous vous en repentiriez. » Faisant tourner son casse-tête, il ouvrait à Mila un large chemin. La confusion devient générale : la musique se tait, le bal cesse, les femmes fuient. Le roulement des carrosses qui veulent s'éloigner, le bruit du tambour qui rappelle les soldats, la voix des officiers qui font prendre les armes, ajoutent au sentiment de terreur, et augmentent le désordre. Adelaïde, la mère de Jacques, Céluta, Mila, Outougamiz sont emportés et séparés par la foule : le gouverneur montra un grand ressentiment de cette scène.

Le conseil de guerre s'était assemblé afin de prononcer l'arrêt qui devait être lu à René dans la prison. Les charges examinées de nouveau ne parurent pas suffisantes pour motiver la peine de mort; mais le frère d'Amélie fut condamné à être transporté en France, comme perturbateur du repos de la colonie. Un vaisseau du roi devait mettre à la voile dans quelques heures; le gouverneur, irrité du bruit dont René avait été l'objet, ordonna d'exécuter sur-le-champ la sentence et de transporter le prisonnier à bord de la frégate.

René connut presque à la fois le jugement qui le condamnait à sortir de la Louisiane, et l'ordre de l'exécution immédiate de ce jugement : il se serait réjoui de mourir; il fut consterné d'être banni. Renvoyer en France le frère d'Amélie, c'était le reporter à la source de ses maux. Cet homme, étranger sur ce globe, cherchait en vain un coin de terre où il pût reposer sa tête : partout où il s'était montré il avait créé des misères. Que retrouverait-il en Europe ? une femme malheureuse. Que laisserait-il en Amérique?

[1] Le gouverneur.

une femme malheureuse. Dans le monde et dans le désert son passage avait été marqué par des souffrances. La fatalité qui s'attachait à ses pas le repoussait des deux hémisphères; il ne pouvait aborder à un rivage qu'il n'y soulevât des tempêtes : sans patrie entre deux patries, à cette âme isolée, immense, orageuse, il ne restait d'abri que l'Océan.

En vain René demanda à ne pas subir le supplice de l'existence; en vain il sollicita la commutation de la peine de vivre en un miséricordieux arrêt de mort : on ne l'écouta point. Il désira parler à Céluta; on n'admit pas que cette Indienne fût sa femme légitime; on lui refusa toute communication avec elle, pour abréger des scènes qui troublaient, disait-on, la tranquillité publique.

L'arrivée d'une troupe d'Yazous, suivie de celle d'Outougamiz, avait donné lieu à mille bruits : on prétendait que les Sauvages s'étaient introduits en grand nombre dans la ville avec le dessein de délivrer leur chef, le guerrier blanc. Ces bruits parurent assez inquiétants au gouverneur pour qu'il fît border d'infanterie et de cavalerie la route que René devait suivre en se rendant de la prison au fleuve.

Le palais du gouvernement n'était pas loin de la foule. Céluta, suivant le cours de la foule, se retrouva bientôt devant le sombre édifice dont le souvenir était trop bien gravé dans sa mémoire. Là, le torrent populaire s'était élargi et arrêté; Céluta ignorait ce qui se passait; mais, en voyant cette multitude autour de la hutte du sang, elle comprit qu'un nouveau désastre menaçait la tête de René. Repoussée d'un peuple ennemi des Sauvages, elle ne trouva de pitié que chez les soldats; ils la laissèrent entrer dans leurs rangs. Les mains armées sont presque toujours généreuses; rien n'est plus ami de l'infortune que la gloire.

Deux heures s'étaient écoulées de cette sorte, lorsqu'un mouvement général annonça la translation du prisonnier. Un piquet de dragons, le sabre nu, sort de la cour intérieure de la prison; il est suivi d'un détachement d'infanterie, et derrière ce détachement, entre d'autres soldats, marche le frère d'Amélie.

Céluta s'élance et tombe aux pieds de son mari avec son enfant; René se penche sur elles, les bénit de nouveau ; mais la voix lui manque pour dire un dernier adieu à la fille et à la mère. Le cortége s'arrête, les larmes coulent des yeux des soldats. Céluta se relève,

entoure René de ses bras, et s'écrie : « Où menez-vous ce guer-
« rier? Pourquoi m'empêcheriez-vous de le suivre ? son pays n'est-
« il pas le mien ? »

— « Ma Céluta, disait René, retourne dans tes forêts, va embel-
« lir de ta vertu quelque solitude que les Européens n'aient point
« souillée; laisse-moi supporter mon sort; je ne te l'ai déjà que
« trop fait partager ! »

— « Voilà mes mains, répondit Céluta, qu'on les charge de
« fers; que l'on me force, comme Adario, à labourer le sillon : je
« serai heureuse si René est à mes côtés. Prends pitié de ta fille;
« je l'ai portée dans mon sein. Permets que je te suive comme ton
« esclave, comme la femme noire des blancs. Me refuseras-tu cette
« grâce ? »

Cette scène commençait à attendrir la foule impitoyable qui, un moment auparavant, trouvait la sentence trop douce, et qui aurait salué avec des hurlements de joie le supplice de René. Le commissaire chargé de faire exécuter l'arrêt du conseil ordonne de séparer les deux époux et de continuer la marche ; mais un Sauvage, se courbant et passant sous le ventre des chevaux, se réunit au couple infortuné et s'écrie : « Me voici encore ! Je l'ai
« sauvé des Illinois, je le sauverai bien de vos mains, guerriers de
« la chair blanche ! »

— « C'est vrai, » dit Mila, sortant à son tour de la foule.

— « Et si Jacques était ici, dit une vieille femme, tout cela ne
« serait pas arrivé. »

Forcés à regret d'obéir, les militaires écartèrent Céluta, Mila, Outougamiz et la mère de Jacques. René est conduit au rivage du Meschacebé. La chaloupe de la frégate que montaient douze forts matelots, et que gardaient des soldats de marine, attendait le prisonnier : on l'y fait entrer. Au coup de sifflet du pilote, les douze matelots enfoncent à la fois leurs rames dans le fleuve : la chaloupe glisse sur les vagues comme la pierre aplatie qui, lancée par la main d'un enfant, frappe le flot, se relève, bondit et rebondit en effleurant la surface de l'onde.

Céluta s'était traînée sur le quai. Une frégate était mouillée au milieu du Meschacebé ; virée à pic sur une ancre, elle plongeait un peu la proue dans le fleuve : son pavillon flottait au grand mât; ses voiles étaient à demi déferlées : on apercevait des matelots sur

toutes les vergues et de grands mouvements sur le pont. La chaloupe accoste le vaisseau : tous ceux qui étaient dans cette chaloupe montent à bord ; la chaloupe elle-même est enlevée et suspendue à la poupe du bâtiment. Une lumière et une fumée sortent soudain de la frégate, et le coup de canon du départ retentit : de longues acclamations y répondent du rivage. Céluta avait aperçu René : elle tombe évanouie sur des balles de marchandises qui couvraient le quai.

Ce fut alors qu'un Sauvage s'élança dans le Meschacebé, s'efforçant de suivre à la nage le vaisseau qui fuyait devant une forte brise, tandis qu'une Indienne se débattait entre les bras de ceux qui la retenaient, pour l'empêcher de se précipiter dans les flots.

Un murmure lointain se fait entendre; il approche : la foule, qui commençait à se disperser, se rassemble de nouveau. Voici venir un officier qui disait à des soldats : « Où est-elle? où est-elle? » et ils répondaient : « Ici, mon capitaine, » lui montrant Céluta sur les ballots. D'Artaguette se précipite aux genoux de Céluta : « Femme, s'écria-t-il, que ton âme, au séjour de paix « qu'elle habite, reçoive les vœux de celui qui te doit la vie, et « que tu honorais du nom de frère ! »

A ces paroles, les soldats mettent un genou en terre comme leur capitaine; la multitude, emportée par ce sentiment du beau qui touche quelquefois les âmes les plus communes, se prosterne à son tour et prie pour l'Indienne : le bruit du fleuve qui battait ses rives accompagnait cette prière, et la main de Dieu pesait sur la tête de tant d'hommes involontairement humiliés aux pieds de la vertu.

Céluta ne donnait aucun signe de vie; la profonde léthargie dans laquelle elle était plongée ressemblait absolument à la mort; mais sa fille vivait sur son sein, et semblait communiquer quelque chaleur au cœur de sa mère. L'épouse de René avait la tête penchée sur le front d'Amélie, comme si, en voulant donner un dernier baiser à son enfant, elle eût expiré dans cet acte maternel.

En ce moment on vint dire à d'Artaguette qu'il y avait là tout auprès une autre Indienne qui ne cessait de pleurer. « C'est Mila ! » s'écria le capitaine; « qu'on lui dise mon nom, et elle va venir. » Les soldats apportèrent dans leurs bras Mila échevelée, le visage meurtri, les habits déchirés. Elle n'eut pas plutôt reconnu d'Ar-

taguette qu'elle se jeta dans son sein, s'écriant : « C'est lui qui est « une bonne chair blanche ! Il ne m'empêchera pas de mourir ; » et suspendant ses bras au cou du capitaine, elle se serrait fortement autour de lui.

Mais tout à coup elle aperçoit Céluta; elle quitte d'Artaguette, se précipite sur son amie en disant : « Céluta ! ma mère ! meilleure « que ma mère ! sœur d'Outougamiz ! femme de René ! voici Mila ! « elle est seule ! Comment vais-je faire pour enterrer tes os, car « tu n'es pas aux Natchez? Il n'y a ici que des méchants qui n'en- « tendent rien aux tombeaux. »

Les soldats firent alors un mouvement : ils répétaient tous ces mots : « Entrez, entrez, notre mère. » Et la mère de Jacques, avec sa cornette blanche, son manteau d'écarlate et sa béquille, s'avança dans le cercle des grenadiers.

« Mon capitaine, dit-elle à d'Artaguette, voici la mère de Jac- « ques, qui vient aussi voir ce que c'est que tout ceci. Je suis bien « vieille pourtant, comme dit le conseiller Harlay, qui est un « honnête homme, et Dieu soit loué ! car il n'y en a guère. »

La vieille avisant Céluta : « Bon Dieu ! n'est-ce pas là la jeune « femme à qui j'ai donné à manger cette nuit? Comme elle par- « lait de vous, mon capitaine ! » — « Pauvre vieille créature ! dit « d'Artaguette, seule dans toute une ville, recevoir, réchauffer, « nourrir Céluta ! Et toi-même nourrie de la paye de ce digne « soldat ! »

La mère de Jacques examinait attentivement Céluta; elle prit une de ses mains. « Retire-toi, matrone blanche, lui dit Mila; tu ne « sais pas pleurer. »

— « Je le sais aussi bien que toi, » repartit en natchez la vénénérable Française.

— « Magicienne ! s'écria Mila effrayée, qui t'a appris la langue « des chairs rouges? »

— « Capitaine, dit la mère de Jacques sans écouter Mila, cette « jeune femme n'est pas morte : vite, du secours ! » Mille voix répètent : « Elle n'est pas morte ! »

Céluta donnait en effet quelques signes de vie. « Allons, grena- « diers, dit la vieille, à qui on laissait tout faire, il faut sauver « cette femme, qui a sauvé votre capitaine; portons la mère et « l'enfant chez le général d'Artaguette. »

Un dragon prêta son manteau; on y coucha Céluta; Mila prit dans ses bras la petite Amélie, et ne pleurait plus qu'Outougamiz et René. Des soldats, soulevant le manteau par les quatre coins, enlevèrent doucement la fille de Tabamica; le cortége se mit en marche.

Le soleil, qui se couchait, couvrait d'un réseau d'or les savanes et la cime aplatie des cyprières sur la rive occidentale du fleuve; sur la rive orientale, la métropole de la Louisiane opposait ses vitrages étincelants aux derniers feux du jour : les clochers s'élevaient au-dessus des ondes comme des flèches de feu. Le Meschacebé roulait entre ces deux tableaux ses vagues de rose, tandis que les pirogues des Sauvages et les vaisseaux des Européens présentaient aux regards leurs mâts ou leurs voiles teints de la pourpre du soir.

Déposée sur une couche, dans un salon de l'habitation du frère du capitaine d'Artaguette, Céluta ne parlait point encore; ses yeux entr'ouverts étaient enveloppés d'une ombre qui leur dérobait la lumière. Des cris prolongés de *Vive le Roi!* se font entendre au dehors; la porte de la salle s'ouvre avec fracas : le grenadier Jacques, tête nue, sans habit, les reins serrés d'une forte ceinture, paraît. « Les voici, » dit-il. René entre avec Outougamiz : personne ne pouvait parler dans le saisissement de l'étonnement et de la joie.

« Mon capitaine, reprit le grenadier, adressant la parole à d'Ar-
« taguette, j'ai exécuté vos ordres; mais on m'a remis les paquets
« trop tard; la frégate était partie. J'ai couru le plus vite que j'ai
« pu à travers le marais, afin de la rejoindre au Grand Détour :
« heureusement elle avait été obligée de laisser tomber l'ancre,
« le vent étant devenu contraire. Je me suis jeté à la nage pour
« aller à bord, et j'ai rencontré au milieu du fleuve ce terrible
« Sauvage que j'avais vu au combat du fort Rosalie; il était prêt
« à se noyer quand je suis arrivé à lui. »

Mila a volé dans les bras d'Outougamiz; René est auprès de Céluta; Jacques soutient sa vieille mère, qui lui essuie le front et les cheveux; Adelaïde et Harlay se viennent joindre à leurs amis.

Céluta commençait à faire entendre quelques paroles inarticulées d'une douceur extrême. « Elle vient de la patrie des Anges,
« dit le capitaine; elle en a rapporté le langage. » Mila, qui regar-

dait Adelaïde, disait : « C'est Céluta ressuscitée en femme blan-« che. » Tous les cœurs étaient pleins des plus beaux sentiments : la religion, l'amour, l'amitié, la reconnaissance se mêlaient à ce soulagement qui suit une grande douleur passée. Ce n'était pas, il est vrai, un retour complet au bonheur, mais c'était un coup de soleil à travers les nuages de la tempête. L'âme de l'homme, si sujette à l'espérance, saisissait avec avidité ce rayon de lumière, hélas, trop rapide! « Tout le monde pleure encore! disait Mila; « mais c'est comme si l'on riait. »

Ces rencontres, en apparence si mystérieuses, s'expliquaient avec une grande simplicité. Le capitaine d'Artaguette avait tour à tour sauvé et délivré au fort Rosalie René, Céluta, Mila et Outougamiz; Céluta, Mila et Outougamiz avaient suivi René à la Nouvelle-Orléans, tous trois entraînés par le dévouement au malheur, tous trois arrivés à quelques heures de distance les uns des autres, pour se mêler à des scènes de deuil et d'oppression.

D'une autre part, Ondouré s'était vu au moment d'être pris dans ses propres piéges : s'il avait désiré une attaque de Chépar contre Adario et Chactas, pour se délivrer du joug de ces deux vieillards, il ne s'attendait pas à la scène que produisit l'esclavage du premier Sachem. Il craignit que ces violences, en amenant une rupture trop prompte entre les Français et les Sauvages, ne fissent avorter tout son plan. Dans cette extrémité, l'édile, fécond en ressources, se hâta d'offrir l'abandon des terres pour le rachat de la liberté d'Adario; Chépar accepta l'échange, et d'Artaguette fut chargé de porter la convention à la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine arriva à l'instant même où le conseil venait de prononcer la sentence contre René. D'Artaguette, après avoir annoncé au gouverneur la pacification des troubles, réclama le prisonnier comme son ami et comme son frère. Il montra des lettres d'Europe qui prouvaient que René tenait à une famille puissante. Cette découverte agit plus que toute autre considération sur un homme à la fois prudent et ambitieux :

« Si vous croyez, dit le gouverneur au capitaine, qu'on a trop « précipité cette affaire, il est encore temps d'envoyer un contre-« ordre; mais qu'on ne me parle plus de ce René, en faveur du-« quel Harlay et Adelaïde n'ont cessé de m'importuner depuis « trois jours. »

La cédule pour l'élargissement du prisonnier fut signée; mais délivrée trop tard, elle serait devenue inutile sans le dévouement du grenadier Jacques: le capitaine avait amené avec lui ce fidèle militaire. Tandis que celui-ci suivait la frégate, d'Artaguette, instruit de toutes les circonstances de l'apparition de Céluta, de Mila et d'Outougamiz, s'empressa de chercher ces infortunés : il fut ainsi conduit par les soldats au lieu où il trouva Céluta expirante.

Le bonheur, ou ce qui semblait être le bonheur comparé aux maux de la veille, rendit à l'épouse de René, sinon toutes ses forces, du moins tout son amour. Le capitaine d'Artaguette et le général son frère se proposèrent de donner à leurs amis une petite fête, bien différente de celle qu'avait entrevue Céluta au palais du gouverneur. Adelaïde et Harlay y furent invités les premiers; Jacques et sa mère étaient du nombre des convives. La riante *villa* du général avait été livrée à ses hôtes, et Mila et Outougamiz s'en étaient emparés comme de leur cabane.

Le simple couple n'avait pas plus tôt vu tout le monde heureux, qu'il ne s'était plus souvenu de personne : après avoir parcouru les appartements et s'être miré dans les glaces, il s'était retiré dans un cabinet rempli de toutes les parures d'une femme.

« Eh bien ! dit Mila, que penses-tu de cette grande hutte ? »

— « Moi, dit Outougamiz, je n'en pense rien. »

— « Comment ! tu n'en penses rien? » répliqua Mila en colère.

— « Écoute, dit Outougamiz, tu parles maintenant comme une « chair blanche, et je ne t'entends plus. Tu sais que je n'ai point « d'esprit : quand René est fait prisonnier par les Illinois ou par « les Français, je m'en vais le chercher. Je n'ai pas besoin de « penser pour cela; je ne veux point penser du tout, car je crois « que c'est là le mauvais Manitou de René. »

— « Outougamiz, dit Mila en croisant les bras et s'asseyant sur « le tapis, tu me fais mourir de honte parmi toutes ces chairs « blanches; il faut que je te remmène bien vite. J'ai fait là une « belle chose de te suivre ! Que dira ma mère ? Mais tu m'épouseras, n'est-ce pas ? »

— « Sans doute, dit Outougamiz, mais dans ma cabane et non « pas dans cette grande vilaine hutte. As-tu vu ce Sachem à la

« robe noire, qui était pendu au mur, qui ne remuait point, et « qui me suivait toujours des yeux [1] ? »

— « C'est un Esprit, répondit Mila. La grande salle où je me « voyais quatre fois [2] me plaît assez : elle n'est cependant bonne « que pour les Blancs, chez lesquels il y a plus de corps que « d'âmes. »

— « N'est-ce pas de la salle des ombres que tu veux parler? « dit Outougamiz. Elle ne me plaît point du tout à moi : je voyais « plusieurs Mila, et je ne savais laquelle aimer. Retournons à nos « bois, nous ne sommes pas bien ici. »

— « Tu as raison, dit Mila, et j'ai peur d'être jugée comme « René. »

— « Comment jugée! s'écria Outougamiz. Bon, repartit Mila, « est-ce que je ne t'aime pas? est-ce que je n'ai pas pitié de ceux « qui souffrent? est-ce que je ne suis pas juste, belle, noble, dé- « sintéressée? N'en voilà-t-il pas assez pour me faire juger et mou- « rir, puisque c'est pour cela qu'ils voulaient casser la tête à « René? »

— « Partons, Mila ! dit Outougamiz. Léger nuage de la lune des « fleurs! le matin ne te colorerait point ici dans un ciel bleu; tu « ne répandrais point la rosée sur l'herbe du vallon ; tu ne te ba- « lancerais point sur les brises parfumées. Sous le ciel nébuleux « des chairs blanches, tu demeurerais sombre ; la pluie de l'orage « tomberait de ton sein, et tu serais déchiré par le vent des tem- « pêtes. »

Mila se souvint que l'heure du festin approchait. On lui avait dit que tout ce qui était dans le cabinet était pour elle : elle se plaça devant une glace, essayant les robes qu'elle ne savait comment arranger; elle finit cependant par se composer, avec des voiles, des plumes, des rubans et des fleurs, un habillement que n'aurait pas repoussé la Grèce. Suivie d'Outougamiz avec un mélange d'orgueil et de timidité, elle se rendit à la salle du festin.

Céluta était aussi parée, mais parée à la manière des Indiennes : elle avait refusé un vêtement européen malgré les prières d'Adelaïde. Sur un lit de repos, elle recevait les marques de bienveillance qu'on lui prodiguait, avec une confusion charmante, mais

[1] Un portrait. — [2] Des glaces.

sans cet air d'infériorité que donne chez les peuples civilisés une éducation servile : elle n'avait au visage que cette rougeur que les bienfaits font monter d'un cœur reconnaissant sur un front ouvert.

Mila fit la joie du festin. Tous les yeux étaient fixés avec admiration sur Outougamiz, dont René avait raconté les miracles. « Comme il ressemble à sa sœur ! » disait Adelaïde qui ne se lassait point de le regarder. « Quel frère ! et quelle sœur ! » répétait-elle. A ces noms de frère et de sœur, René avait baissé la tête.

« Mila la blanche, dit la future épouse d'Outougamiz à Adelaïde, « tu ris, mais j'ai cependant noué ma ceinture aussi bien que toi. » René servait d'interprète. Adelaïde fit demander à Mila pourquoi elle l'appelait Mila la blanche. Mila posa la main sur le cœur de Harlay, son voisin, ensuite sur celui d'Adelaïde qui rougissait, et elle se prit à rire : « Bon, s'écria-t-elle, demande-moi encore pour-« quoi je t'appelle Mila la blanche ! Voilà comme je rougis quand « je regarde Outougamiz. »

On ne brise point la chaîne de sa destinée : pendant le repas, d'Artaguette reçut une lettre du fort Rosalie. Cette lettre, écrite par le père Souël, momentanément revenu aux Natchez, avertissait le capitaine qu'une nouvelle dénonciation contre René venait d'être envoyée au gouverneur général ; que malgré la délivrance d'Adario, on conservait de grandes inquiétudes, que divers messagers étaient partis des Natchez dans un dessein inconnu, qu'Ondouré accusait Chactas et Adario de l'envoi des messagers, tandis qu'il était probable que ces négociations secrètes avec les nations indiennes, étaient l'œuvre même d'Ondouré et de la Femme-Chef. Le père Souël ajoutait que si René avait été rendu à la liberté, il lui conseillait de ne pas rester un seul moment à la Nouvelle-Orléans, où ses jours ne lui paraissaient pas en sûreté.

D'Artaguette, après le repas, communiqua cette lettre à René, et l'invita à retourner sur-le-champ aux Natchez. « Moi-même, « dit-il, je partirai incessamment pour le fort Rosalie ; ainsi nous « allons bientôt nous retrouver. Quant à Céluta, vous n'avez plus « rien à craindre : il lui serait impossible dans ce moment de vous « suivre, mais mon frère, Adelaïde et Harlay lui serviront de fa-« mille ; lorsqu'elle sera guérie, elle reprendra le chemin de son « pays : vous la pourrez venir chercher vous-même à quelque dis-« tance de la Nouvelle-Orléans. »

René voulait apprendre son départ à Céluta : le médecin s'y opposa, disant qu'elle était hors d'état de soutenir une émotion violente et prolongée. Le capitaine se chargea d'annoncer à sa sœur indienne la triste nouvelle, quand René serait déjà loin : il se flattait de rendre le coup moins rude par toutes les précautions de l'amitié.

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, le frère d'Amélie remercia ses hôtes, Jacques et sa mère, le général d'Artaguette, Adelaïde et Harlay. « Je suis sans doute, leur dit-il, un homme étrange à vos « yeux ; mais peut-être que mon souvenir vous sera moins pénible « que ma présence. »

René se rendit ensuite auprès de sa femme ; il la trouva presque heureuse ; elle tenait son enfant endormi sur son sein. Il serra la mère et la fille contre son cœur avec un attendrissement qui ne lui était pas ordinaire : reverrait-il jamais Céluta ? quand et dans quelles circonstances la reverrait-il ? Rien n'était plus déchirant à contempler que ce bonheur de Céluta : elle en avait si peu joui ! et elle semblait le goûter au moment d'une séparation qui pouvait être éternelle ! L'Indienne, elle-même, effrayée des étreintes affectueuses de son mari, lui dit : « Me faites-vous des adieux ? » Le frère d'Amélie ne lui répondit rien : malheur à qui était pressé dans les bras de cet homme ! il étouffait la félicité.

Dès la nuit même René quitta la Nouvelle-Orléans avec Outougamiz et Mila. Ils remontèrent le fleuve dans un canot indien : en arrivant aux Natchez, un spectacle inattendu se présenta à leurs regards.

Des colons poussaient tranquillement leurs défrichements jusqu'au centre du grand village et autour du temple du soleil ; des Sauvages les regardaient travailler avec indifférence, et semblaient avoir abandonné à l'étranger la terre où reposaient les os de leurs aïeux.

Les trois voyageurs virent Adario qui passait à quelque distance ; ils coururent à lui : au bruit de leurs pas le Sachem tourna la tête, et fit un mouvement d'horreur en apercevant le frère d'Amélie. Le vieillard frappa dans la main de son neveu, mais refusa de prendre la main du mari de sa nièce : René venait d'offrir sa vie pour racheter celle d'Adario !

« Mon oncle, dit Outougamiz, veux-tu que je casse la tête à ces

« étrangers qui sèment dans le champ de la patrie ?» — « Tout est « arrangé, » répondit Adario d'une voix sombre, et il s'enfonça dans un bois.

Outougamiz dit à Mila : « Les Sachems ont tout arrangé, il ne « reste plus à faire que notre mariage. » Mila retourna chez ses parents, dont elle eut à soutenir la colère ; elle les apaisa, en leur apprenant qu'elle allait épouser Outougamiz. René se rendit à la cabane de Chactas : le Sachem était au moment de partir pour une mission près des Anglais de la Géorgie.

Devenu le maître de la nation, Ondouré avait dérobé à Chactas la connaissance d'un projet que la vertu de ce Sachem eût repoussé ; il éloignait l'homme vénérable, afin qu'il ne se trouvât pas au conseil général des Indiens, où le plan du conspirateur devait être développé.

Le noble et incompréhensible René garda avec Chactas et le reste des Natchez un profond silence sur ce qu'il avait fait pour Adario ; il ne lui resta de sa bonne action que les dangers auxquels il s'était exposé. Le frère d'Amélie se contenta de parler à son père adoptif de la surprise qu'il avait éprouvée en voyant les Français promener leur charrue aux environs des bocages de la Mort : le vieillard apprit à René que cet abandon des terres était le prix de la délivrance d'Adario. Chactas ne connaissait pas la profondeur des desseins d'Ondouré ; il ignorait que la concession des champs des Natchez avait pour but de séparer les colons les uns des autres, de les attirer au milieu du pays ennemi, et de rendre ainsi leur extermination plus facile. Par cette combinaison infernale, Ondouré, en délivrant Adario, gagnait l'affection des Natchez, de même qu'il obtenait la confiance des Français, en leur payant la rançon d'Adario, rançon qui leur devait être si funeste.

« Au reste, dit Chactas à René, les Sachems m'ont commandé « une longue absence : ils prétendent que mon expérience peut « être utile dans une négociation avec des Européens. Mon grand « âge et ma cécité ne peuvent servir de prétexte pour refuser cette « mission : plus on me suppose d'autorité, plus je dois l'exemple « de la soumission, à une époque où personne n'obéit. Que ferais- « je ici ? Le Grand-Chef a disparu, le malheur a rendu Adario in- « traitable, ma voix n'est plus écoutée, une génération indocile « s'est élevée, et méprise les conseils des vieillards. On se cache

« de moi, on me dérobe des secrets : puissent-ils ne pas causer « la ruine de ma patrie ?

« Toi, René, conserve ta vie pour la nation qui t'a adopté ; écarte « de ton cœur les passions que tu te plais à y nourrir ; tu peux voir « encore d'heureux jours. Moi je touche au terme de la course. « En achevant mon pèlerinage ici-bas, je vais traverser les dé-« serts où je l'ai commencé, ces déserts que j'ai parcourus, il y « a soixante ans, avec Atala. Séparé de mes passions et de mes « premiers malheurs par un si long intervalle, mes yeux fermés ne « pourront pas même voir les forêts nouvelles qui recouvrent mes « anciennes traces et celles de la fille de Lopez. Rien de ce qui « existait au moment de ma captivité chez les Muscogulges n'existe « aujourd'hui ; le monde que j'ai connu est passé : je ne suis plus « que le dernier arbre d'une vieille futaie tombée, arbre que le « temps a oublié d'abattre. »

René sortit de chez son père le cœur serré, et présageant de nouveaux malheurs. Arrivé à sa cabane, il la trouva dévastée ; il s'assit sur une gerbe de roseaux séchés, dans un coin du foyer dont le vent avait dispersé les cendres. Pensif, il rappelait tristement ses chagrins dans sa mémoire, lorsqu'un nègre lui apporta une lettre de la part du père Souël : ce missionnaire était encore retenu pour quelques jours au fort Rosalie. La lettre venait de France ; elle était de la supérieure du couvent de... ; elle apprenait à René la mort de la sœur Amélie de la Miséricorde.

Cette nouvelle, reçue dans une solitude profonde, au milieu des débris de la cabane abandonnée de Céluta, réveilla au fond du cœur du malheureux jeune homme des souvenirs si poignants, qu'il éprouva, pendant quelques instants, un véritable délire. Il se mit à courir à travers les bois comme un insensé. Le père Souël, qui le rencontra, s'empressa d'aller chercher Chactas ; le sage vieillard et le grave Religieux parvinrent un peu à calmer la douleur du frère d'Amélie. A force de prières le Sachem obtint de la bouche de l'infortuné un récit longtemps demandé en vain. René prit jour avec Chactas et le père Souël, pour leur raconter les sentiments secrets de son âme. Il donna le bras au Sachem qu'il conduisit, au lever de l'aurore, sous un sassafras, au bord du Meschacebé ; le missionnaire ne tarda pas à arriver au rendez-vous. Assis entre ces deux vieux amis, le frère d'Amélie leur ré-

véla la mystérieuse douleur qui avait empoisonné son existence [1].

Quelques jours après cette confession déplorable, René fut mandé au conseil des Natchez : Chactas était parti pour la Géorgie ; le père Souël avait repris le chemin de sa mission.

René trouva quelques Sachems, presque tous parents d'Akansie, assemblés dans la cabane du jeune Soleil : Ondouré était à leur tête ; il rayonnait de la joie du crime. Les vieillards, fumant leurs calumets dans un profond silence, reçurent le mari de Céluta avec un visage menaçant.

« Prends ces colliers, lui dit Ondouré d'un air moqueur ; va « traiter avec les Illinois : tu fus la cause de la guerre, beau pri-« sonnier ; sois l'instrument de la paix. »

Qu'importaient au frère d'Amélie ces insultes ? Qu'était-ce que ces peines communes auprès des chagrins qui rongeaient son cœur ? Il prit les colliers, et sortit en déclarant qu'il obéirait aux ordres des Sachems.

Dans la disposition où se trouvait alors René, ce n'était pas sans un amer plaisir qu'il se voyait obligé à s'éloigner de Céluta : il la supposait au moment de revenir aux Natchez. Une course solitaire parmi les déserts convenait encore en ce moment au frère d'Amélie : il se pourrait du moins livrer à sa douleur sans être entendu des hommes. Il ne chercha point son frère, alors occupé de son mariage avec Mila : il était trop juste que, pour tant de courage et de sacrifices, Outougamiz jouît d'une lueur de félicité.

Il entrait dans les précautions d'Ondouré d'éloigner le guerrier blanc : il craignait que celui-ci, demeuré aux Natchez, ne démêlât quelque chose des trames ourdies. Le tuteur du Soleil désirait encore que Céluta, à son retour de la Nouvelle-Orléans, se trouvât seule, afin qu'elle pût être livrée sans défense aux persécutions d'un détestable amour. Ce chef avait calculé le temps que devait durer le voyage du frère d'Amélie : selon ce calcul de la jalousie et de la vengeance, René ne pouvait revenir aux Natchez que quelques jours avant la catastrophe, assez tôt pour y être enveloppé, trop tard pour la prévenir.

Furieux d'avoir vu sa proie échapper à ses premiers piéges, Ondouré s'était abandonné à de nouvelles calomnies contre le fils

[1] Ici se trouvait le récit de René. Voyez l'épisode de *René*.

adoptif de Chactas. Dans un conseil assemblé la nuit sur les décombres de la cabane d'Adario, le tuteur du Soleil avait dépeint René comme l'auteur de tous les maux de la nation. Remontant jusqu'au jour de l'arrivée de l'étranger aux Natchez, il avait rappelé les présages sinistres qui signalèrent cette arrivée, la disparition du Serpent sacré, le meurtre des femelles de castor, la guerre contre les Illinois, suite de ce meurtre, et la mort du vieux Soleil, résultat de cette guerre : Ondouré chargeait ainsi l'innocence de ses propres iniquités.

Entrant dans la vie privée de son rival, le Chef parla de la prétendue infidélité de René envers Céluta, du maléfice du baptême employé pour faire périr un enfant devenu odieux à un père criminel ; il parla du Manitou funeste donné à Outougamiz pour altérer la raison du naïf Sauvage. Ondouré représenta les liaisons du frère d'Amélie et du capitaine d'Artaguette comme la première cause de toutes les trahisons et de toutes les violences des Français.

« Quant aux persécutions que cet homme semble essuyer de « ses compatriotes, ajouta-t-il, ce n'est évidemment qu'un jeu « entre des conspirateurs. Remarquez que René échappe toujours « à ces persécutions apparentes : il n'a point été pris aux Natchez « avec Adario. Sous le prétexte de délivrer ce Sachem, il est allé « rendre compte à la Nouvelle-Orléans de ce qui se passait au fort « Rosalie. On a feint de juger le mari de Céluta ; mais la preuve « que ce n'était qu'un vain appareil, déployé pour nous donner « plus de confiance dans un traître, c'est que ce traître n'a point « subi sa sentence, et qu'à la grande surprise des Français eux-« mêmes, il est revenu sain et sauf aux Natchez. Vous ne douterez « pas un moment des pernicieuses intrigues de ce misérable, si « vous observez son inclination à errer seul dans les bois : il craint « que sa conscience ne se montre sur son visage, et il se dérobe « aux regards des hommes. »

Ondouré obtint un succès complet ; le Conseil fut convaincu : comment ne l'aurait-il pas été ? Quelle liaison dans les faits ! quelle vraisemblance dans les accusations ! Tout se transforme en crime : pas un sourire qui ne soit interprété, pas une démarche qui n'ait un but ! Les sentiments que René inspire deviennent des sujets de calomnie : s'il a sauvé Mila, c'est qu'il l'a séduite ; s'il a fait d'Outougamiz le modèle d'une amitié sublime, c'est qu'il a

jeté un sort à ce simple jeune homme. Des rapports d'estime avec d'Artaguette sont une trahison; un acte religieux est un infanticide; un noble dévouement pour un Sachem est une basse délation; les persécutions, les souffrances même ne sont que des moyens de tromper, et si René cherche la solitude, c'est qu'il y va cacher des remords ou méditer des forfaits. Dieu tout-puissant! quelle est la destinée de la créature lorsque le malheur s'attache à ses pas! quelle lumière as-tu donnée aux mortels pour connaître la vérité? quelle est la pierre de touche où l'innocence peut laisser sa marque d'or?

Les Sachems déclarèrent que René méritait la mort et qu'il se fallait saisir du perfide. Ondouré loua le vertueux courroux des Sachems, mais il soutint qu'il était prudent de ne sacrifier le principal coupable qu'avec les autres coupables: une mort prématurée et isolée pouvant faire avorter le plan général. Il proposa donc d'éloigner seulement René jusqu'au jour où le grand coup serait frappé. Le jongleur déclara que telle était la volonté des Génies: le Conseil adopta l'opinion d'Ondouré.

L'intégrité d'Adario avait elle-même été surprise : l'erreur dans laquelle il était fut la cause des regards farouches qu'il lança au frère d'Amélie lorsque celui-ci revint de la Nouvelle-Orléans. Si les Indiens rencontraient l'homme blanc dans les bois, ils se détournaient de lui comme d'un sacrilége. René, qui ne voyait rien, qui n'entendait rien, qui ne se souciait de rien, partit pour le pays des Illinois, ignorant que la sentence de mort dont des juges civilisés l'avaient menacé à la Nouvelle-Orléans, avait été prononcée contre lui aux Natchez par des juges sauvages.

On voit quelquefois à la fin de l'automne une fleur tardive; elle sourit seule dans les campagnes et s'épanouit au milieu des feuilles séchées qui tombent de la cime des bois : ainsi les amours de Mila et d'Outougamiz répandaient un dernier charme sur des jours de désolation. Avant de demander la jeune fille en mariage, le frère de Céluta se conforma à la coutume indienne, appelée l'*Épreuve du flambeau :* éteindre le flambeau qu'on lui présente, c'est pour une vierge donner son consentement à un hymen projeté.

Outougamiz, tenant une torche odorante à la main, sortit au milieu de la nuit; les brises agitaient les rayons d'or de l'étoile amoureuse, comme on raconte que les zéphyrs se jouaient à Pa-

phos, dans la chevelure embaumée de la mère des Grâces. Le jeune homme entrevoit le toit de sa maîtresse : des craintes et des espérances soulèvent son sein. Il s'approche, il relève l'écorce suspendue devant la porte de la cabane de Mila et se trouve dans la partie même de cette cabane où l'Indienne dormait seule.

La jeune fille était couchée sur un lit de mousse. Un voile d'écorce de mûrier se roulait en écharpe autour d'elle ; ses bras nus reposaient croisés sur sa tête, et ses mains avaient laissé tomber des fleurs.

Un pied tendu en arrière, le corps penché en avant, Outougamiz contemplait à la lueur de son flambeau la scène charmante. Agitée par les illusions d'un songe, Mila murmure quelques mots ; un sourire se répand sur ses lèvres. Outougamiz croit distinguer son nom dans des paroles à demi formées; il s'incline au bord de la couche, prend une branche de jasmin des Florides échappée à la main de Mila, et réveille la fille des bois, en passant légèrement sur sa bouche virginale la fleur parfumée.

Mila s'éveille, fixe des regards effrayés sur son amant, sourit, reprend son air d'épouvante, sourit encore. « C'est moi ! s'écrie « Outougamiz, moi, le frère de Céluta, le guerrier qui veut être « ton époux. » Mila hésite, avance ses lèvres pour éteindre la torche de l'hymen, retire la tête avec précipitation, rapproche encore sa bouche du flambeau..., la nuit s'étend dans la cabane.

Quelques instants de silence suivirent l'invasion des ombres. Outougamiz dit ensuite à Mila : « Je t'aime comme la lumière du « soleil ; je veux être ton frère. »

— « Et moi, ta sœur, » répondit Mila.

— « Tu deviendras mon épouse, continua l'ami de René ; un « petit guerrier te sourira ; tu baiseras ses yeux, tu lui chanteras « les exploits de ses pères ; tu lui apprendras à prononcer le nom « d'Outougamiz. »

— « Tu me fais pleurer, répondit Mila ; moi, je t'accompagnerai « dans les forêts, je porterai tes flèches, et j'allumerai le bûcher « de la nuit. »

La lune descendait alors à l'occident : un de ses rayons, pénétrant par la porte de la hutte, vint tomber sur le visage et sur le sein de Mila. La reine des nuits se montrait au milieu d'un cortége d'étoiles : quelques nuages étaient déployés autour d'elle, comme les

rideaux de sa couche. Dans les bois régnait une sorte de douteuse obscurité, semblable à celle d'une âme qui s'entr'ouvre pour la première fois aux tendres passions de la vie. Le couple heureux tomba dans un recueillement d'esprit involontaire : on n'entendait que le bruit de la respiration tremblante de la jeune Sauvage. Mais bientôt Mila :

« Il faut nous quitter : l'oiseau de l'aube a commencé son pre-
« mier chant ; retourne sans être aperçu à ta demeure. Si les guer-
« riers te voyaient, ils diraient : «Outougamiz est faible ; les Illinois
« le prendront dans la bataille, car il fréquente la cabane des
« Indiennes. »

Outougamiz répondit : « Je serai la liane noire qui se détourne
« dans la forêt de tous les autres arbres, et qui va chercher le
« sassafras auquel elle veut uniquement s'attacher. »

Mila se couvrit la tête d'un manteau, et dit : « Guerrier, je ne te
« vois plus. »

Outougamiz enterra le flambeau nuptial à la porte de la cabane, et s'enfonça dans les bois.

Le mariage fut célébré avec la pompe ordinaire chez les Sauvages. Les deux époux souffraient de cet appareil et se disaient : « Nous ne nous marions pas pour être heureux, puisque nos amis « ne le sont pas. » Laissés seuls dans leur cabane nouvelle, ils y goûtèrent une joie digne de leur innocence. Ils pleurèrent aussi, comme ils en avaient fait le projet. Les larmes qui coulaient de leurs yeux descendaient jusqu'à leurs lèvres, et Mila disait en recevant les embrassements d'Outougamiz : « Ta bouche touche la « mienne à travers les malheurs de René. »

Hélas ! le fidèle Indien allait verser bien d'autres pleurs ! Ce n'était pas assez pour le tuteur du Soleil d'avoir perdu le frère d'Amélie auprès de la foule, de l'avoir fait condamner au Conseil des vieillards, il le voulait frapper jusque dans le cœur d'un ami.

Le succès des complots d'Ondouré exigeait qu'Outougamiz assistât à la grande assemblée des Sauvages, où le plan général devait être développé.

Si Outougamiz était absent de cette assemblée, il ne porterait point le joug du serment que l'on y devait prononcer, et il pourrait dans ce cas s'opposer au complot à l'instant de l'exécution ;

Si Outougamiz ne croyait pas René coupable de trahison envers

les Natchez, rien n'empêcherait le frère de Céluta, aussitôt qu'il connaîtrait le secret, de le confier au frère d'Amélie :

Il fallait donc, combinaison digne de l'enfer ! qu'Outougamiz fût enchaîné par un serment, et que, persuadé en même temps du crime de René, il se trouvât placé entre la nécessité de perdre son ami pour sauver sa patrie, ou de perdre sa patrie pour sauver son ami.

Le lendemain du mariage de l'héroïque ami et de la courageuse amie de René, le jour même où Mila, toute brillante de ses félicités, conversait avec Outougamiz sur une natte semée de fleurs, Ondouré entra dans la cabane.

« Mauvais Esprit ! s'écrie Mila, que viens-tu faire ici ? viens-tu « nous porter malheur? »

Ondouré affectant un sourire ironique s'assit à terre et dit :

« Outougamiz ! je viens t'offrir les vœux que je fais pour toi ; tu « méritais d'être heureux. »

— « Heureux ! repartit Outougamiz, et quel homme l'est plus « que moi ? Où pourrais-tu rien trouver de comparable à ma femme « et à mon ami ? »

— « Je ne veux point détruire tes illusions, dit Ondouré d'un « air attristé, mais si tu savais ce que toute la nation sait ! quel « méchant Manitou t'a lié avec cette chair blanche ! »

— « Tuteur du Soleil ! répliqua Outougamiz rougissant, je te « respecte; mais ne calomnie pas mon ami. Il vaudrait mieux pour « toi que tu n'eusses jamais existé. »

Ondouré repartit : « Admirable jeune homme ! que n'as-tu « trouvé une amitié digne de la tienne ? »

— « Chef ! s'écria Outougamiz avec l'accent de l'impatience, tu « me tourmentes comme le vent qui agite la flamme du bûcher; « qu'y a-t-il ? que veux-tu ? que cherches-tu ? »

— « O patrie ! patrie ! » dit avec un soupir Ondouré.

Au mot de patrie, les yeux d'Outougamiz se troublent ; il se lève précipitamment de sa natte et s'approche d'Ondouré qui s'était levé à son tour. La crainte de quelque affreux secret avait passé à travers le cœur du frère de Céluta.

« Qu'y a-t-il donc dans la patrie ? dit le noble Sauvage. Faut-il « prendre les armes ? marchons : où sont les ennemis? »

— « Les ennemis ! dit Ondouré, ils sont dans nos entrailles !

« Nous étions vendus, livrés comme des esclaves ; un traître... »

— « Un traître! nomme-le, s'écria Outougamiz d'une voix où « mille sentiments contraires avaient mêlé leurs accents ; nomme-« le ; mais prends garde à ce que tu vas dire. »

Ondouré observe Outougamiz dont les mains tremblaient de colère ; il saisit le bras du jeune homme pour prévenir le premier coup, il s'écrie : « René ! »

— « Tu mens, réplique Outougamiz cherchant à dégager son « bras : je t'arracherai ta langue infernale ; je ferai de toi un mé-« morable exemple. »

Mila se jette entre les deux guerriers. « Laisse vivre ce misérable, « dit-elle à Outougamiz ; chasse-le seulement de ta cabane. »

A la voix de Mila les transports d'Outougamiz s'apaisent.

« Tuteur du Soleil ! dit-il, je le vois à présent, tu te voulais amu-« ser de ma simplicité; mais ne renouvelle pas ce jeu, cela me « fait trop de mal. »

— « Je te quitte, dit Ondouré; bientôt tu me rendras plus de « justice; interroge le prêtre du Soleil et ton oncle Adario. » Ondouré sort de la cabane.

Outougamiz veut paraître tranquille, il ne l'est plus ; il se veut reposer, et il ne sait comment les joncs de sa natte sont plus piquants que les épines de l'acacia. Il se relève, marche, s'assied de nouveau. Mila lui parle, et il ne l'entend pas. « Pourquoi, mur-« murait-il à voix basse, pourquoi ce Chef a-t-il parlé! J'étais si « heureux ! »

— « N'y pense plus, lui dit Mila; les paroles du méchant sont « comme le sable qu'un vent brûlant chasse au visage : il aveugle « et fait pleurer le voyageur. » — « Tu as raison, Mila, s'écrie « Outougamiz ; me voilà bien tranquille à présent. »

Infortuné ! le coup mortel est frappé : tu ne trouveras plus le repos ; ton sommeil naguère léger comme ton innocence, se va charger de songes funestes! Tel est le bonheur des hommes, un mot suffit pour le détruire. Douce confiance de l'âme, union intime et sacrée, adieu pour toujours ! Sainte amitié, elles sont passées tes délices, tes tourments commencent ! finiront-ils jamais?

« Mila, dit Outougamiz, je me sens malade, je veux aller voir le « jongleur. »

— « Le jongleur! repartit Mila. Ne va pas voir cet homme-là.

« René t'aime, tu l'aimes; il te doit suffire comme tu me suffis. Si « la colombe prête l'oreille à la voix de la corneille, celle-ci lui « dira des choses qui la troubleront, parce qu'elle ne parle pas « son langage. »

— « Ce n'est pas pour parler de René que je veux voir le jon-« gleur, dit Outougamiz; je suis malade, il me guérira. »

Mila posa la main sur le cœur d'Outougamiz, et dit à son époux, en le regardant avec un demi-sourire : « Malade! oui, « bien malade, puisqu'un mensonge vient de sortir de tes lèvres. »

Outougamiz s'obstina à vouloir consulter le jongleur qu'Ondouré lui avait exprès nommé dans ses révélations mystérieuses. « Va « donc, dit Mila, pauvre abeille de la savane; mais évite de te re-« poser sur la fleur empoisonnée de l'acota. »

L'homme ne peut être parfait; aux qualités les plus héroïques, Outougamiz mêlait une faiblesse : de la crainte de Dieu, crainte salutaire sans laquelle il n'y a point de vertu, Outougamiz était descendu jusqu'à la plus aveugle crédulité. La simplicité de son caractère le rendait facile à tromper; un prêtre était pour le frère de Céluta un oracle; et si ce ministre du Grand-Esprit parlait au nom de la patrie, de la patrie si chère aux Sauvages, quel moyen pour Outougamiz d'échapper à ce double pouvoir de la terre et du ciel?

L'ami de René arrive à la porte de la cabane du jongleur : dans ce moment même Ondouré sortait de la demeure du prêtre, et, avec un regard qui disait tout, il laissa le passage libre à l'ami de René. Le jongleur, apercevant Outougamiz, se mit à tracer des cercles magiques : Outougamiz élève vers lui une voix suppliante.

« Qui parle? s'écrie le prêtre d'un air égaré. Quel audacieux « mortel trouble l'interprète des Génies? Fuyez, profane! la patrie « demande seule mes prières. O patrie! tu nourrissais un mons-« tre dans ton sein! L'infâme étranger méditait ta ruine : par lui « les femelles des castors ont été massacrées; il trahissait Céluta; « il versait sur la tête de son enfant l'eau mortelle du maléfice! « Comme il trompait ce jeune et innocent Outougamiz! Malheur « à toi, époux de Mila! si désormais tu ne te séparais de ce traître, « si tu refusais de croire à ses crimes! Les fantômes s'attache-« raient à tes pas, et les os de tes aïeux s'agiteraient dans leur « tombe. »

Le jongleur bondit hors de sa cabane et se jeta dans une forêt où on l'entendit pousser des hurlements.

Le frère de Céluta demeure anéanti : une sueur froide qu'il croit sentir découler de son cœur et pénétrer à travers ses membres, l'inonde. Il faudrait avoir fait les prodiges d'amitié d'Outougamiz pour pouvoir peindre sa douleur : René un traître! lui? Qui l'ose ainsi calomnier? Où est-il, le calomniateur, qu'Outougamiz le puisse dévorer? Mais, n'est-ce pas le prêtre du Soleil? celui qui commerce avec les Esprits? celui qui parle au nom de la patrie? Malheureux! tu ne crois pas quand le Ciel même t'ordonne de croire.... Non, cet ami n'est point coupable; des monstres seuls ont élevé la voix contre lui. Le frère de Céluta vengera René aux yeux de la nation; l'éloquence descendra sur les lèvres d'Outougamiz; il s'exprimera mieux que Chactas; il proposera de combattre les accusateurs... Je pars, je vole où m'appelle le Manitou d'or... Insensé! n'entends-tu pas le cri des fantômes? ne vois-tu pas se lever les os de tes pères qui viennent témoigner des crimes de ton ami?

Telle est la faible peinture des combats qui se passaient dans l'âme du frère de Céluta. Il quitte la cabane du jongleur; lent et pâle, il se traîne sur la terre; il croit ouïr des bruits dans l'air et l'herbe murmurer sous ses pas. Où va-t-il?... il l'ignore. Quelque chose de fatal le pousse involontairement vers Adario. Adario est son oncle; Adario lui tient lieu de père; Adario, dans l'absence de Chactas, est le premier Sachem de la nation: enfin, Adario est le plus affligé des hommes. Le malheur est aussi une religion : il doit être consulté; il rend des oracles : la voix de l'infortune est celle de la vérité. Voilà ce que se disait Outougamiz en allant chercher le rigide vieillard.

Le Sachem avait vu tuer son fils à ses côtés et les flammes dévorer sa cabane; le Sachem avait étouffé son petit-fils de ses propres mains; la femme du Sachem était tombée dans l'émeute qui suivit l'affreux sacrifice : il ne restait de toute sa famille, à Adario, que la fille même dont il avait étranglé l'enfant. Renfermé, avec cette fille, dans les cachots du fort Rosalie, il avait dû terminer ses jours à un gibet : « Élève-moi bien haut, disait-il au bourreau « qui le conduisait au supplice, afin que je puisse découvrir, en « expirant, les arbres de ma patrie. » On sait pourquoi, comment,

à quel prix et dans quel dessein Ondouré racheta la vie d'Adario.

Ce fut un grand spectacle que le retour de l'ami de Chactas aux Natchez. Le Sachem ressemblait à un squelette échappé de la tombe : quelques cheveux gris, souillés de poussière, tombaient des deux côtés de sa tête chauve : ses vêtements pendaient en lambeaux. Il cheminait en silence, les yeux baissés ; sa fille venait derrière lui, dans le même silence, comme la victime marche après le sacrificateur : elle portait, attachés à ses épaules, un berceau vide et les langes désormais inutiles d'un nouveau-né.

Adario ne voulut point relever sa cabane : il établit sa demeure au milieu des bois. Sa fille suivait de loin son terrible père, n'osant lui parler, veillant sur ses jours, s'asseyant quand il s'asseyait, avançant quand il poursuivait sa route. Quelquefois le Sachem contemplait les Français qui labouraient les champs de sa patrie : l'ange exterminateur n'aurait pas lancé des regards plus dévorants sur un monde dont le Dieu vivant aurait retiré sa main.

Après la délivrance d'Adario, Ondouré déroula aux yeux du vieillard, le plan d'une grande vengeance. Il lui présenta pour but la liberté des Natchez, et l'expulsion de la race des Blancs de tous les rivages de l'Amérique ; il lui cacha les ressorts secrets, les sentiments honteux, les mystérieuses lâchetés qui faisaient mouvoir cette conspiration : Adario n'eût jamais emprunté le voile du crime pour couvrir un seul moment la vertu.

Le Sachem assista au Conseil secret convoqué la nuit par Ondouré; il approuva ce que le tuteur du Soleil exposa de ses desseins; savoir : la convocation des nations indiennes dans une assemblée générale, afin de prendre contre les étrangers une mesure commune; il ratifia la condamnation de René, de René qu'il croyait coupable d'impiété et de trahison. Ces résolutions adoptées, les vieillards voulurent déterminer Adario à se livrer à ses occupations ordinaires.

« Tant que je respirerai, dit le Sachem, je n'aurai d'abri que la
« voûte du ciel. Comme défenseur de la patrie, je suis innocent;
« comme père, je suis criminel. Je consens à vivre encore quelques
« jours pour mon pays; mais Adario s'est réservé le droit de se
« punir, lorsque les Natchez auront cessé d'avoir besoin de lui. »

C'était à ce cœur inflexible, c'était à l'homme le moins compatissant aux sentiments de la nature, à l'homme le plus aigri par le

chagrin, que l'ami de René allait demander des conseils en sortant de l'audience du prêtre.

Outougamiz trouva le Sachem à moitié nu, assis au bord d'un torrent sur la pointe d'un roc : il lui raconte les inspirations du jongleur. Adario fait à son neveu le tableau des prétendus crimes de René. « Tu me tues comme ton fils, » s'écrie le frère de Céluta avec un accent dont le Sachem même fut touché.

Jamais le malheur ne se grave si subitement et d'une manière plus énergique sur le front d'un homme, que sur celui d'Outougamiz : plus le marbre est pur, plus l'inscription est profonde. L'infortuné s'éloigne d'Adario : il saisit la chaîne d'or, la regarde avec passion, la veut jeter dans le torrent, puis la presse contre son cœur et la suspend de nouveau sur sa poitrine. Cependant Outougamiz ignorait le sort réservé à René : Adario avait peint l'homme blanc coupable, mais il n'avait pas voulu accabler entièrement son neveu; il s'était abstenu de l'instruire de la sentence des Sachems; sentence prononcée d'ailleurs sous le sceau du secret. Le souvenir de Mila, vint comme une brise rafraîchissante, soulever un peu le brûlant chagrin d'Outougamiz : le jeune époux songe que l'épouse nouvelle qui porte encore sur sa tête la couronne du premier matin, est déjà demeurée veuve sous son toit; il se détermine à chercher des consolations auprès de sa compagne.

Mila vole à lui : elle s'aperçoit qu'il chancelle; elle le soutient en disant : « C'est la liane qui appuie maintenant le tulipier ! Eh « bien ! je te l'avais prédit ! assieds-toi et repose ta tête sur mon « sein. Que t'ont dit les méchants? »

— « Ils m'ont répété ce que m'avait dit Ondouré, répondit Ou- « tougamiz : Adario parle aussi comme le jongleur. »

— « Quand ce serait Kitchimanitou lui-même, s'écria Mila, je « soutiendrais qu'il fait un mensonge : moi ! je croirais aux ca- « lomnies répandues contre mon ami ! Celui qui t'a donné le ma- « nitou d'or croirait-il le mal qu'on lui dirait de toi ? »

Cette question fit monter les larmes dans les yeux d'Outougamiz; Mila pleurant à son tour : « Ah ! c'est un bon guerrier que le « guerrier blanc ! ils le tueront, j'en suis sûre ! »

— « Ils le tueront ! reprit Outougamiz : qui t'a dit cela ? »

— « Je le devine, répondit l'Indienne : si tu ne sauves René une « troisième fois, ils le mettront dans le Bocage de la Mort. »

— « Non, non, s'écria Outougamiz, ou j'y dormirai près de lui.
« Que ne suis-je déjà au lieu de mon repos ! Tout est si agité à la
« surface de la terre ! tout est si calme, une longueur de flèche
« au-dessous ! Mais, Mila, la patrie ! »

— « La patrie ! repartit Mila ; et que me fait à moi la patrie si
« elle est injuste ? J'aime mieux un seul cheveu d'Outougamiz in-
« nocent que toutes les têtes grises des Sachems pervertis. Qu'ai-
« je besoin d'une cabane aux Natchez ? j'en puis bâtir une dans
« un lieu où il n'y aura personne : j'emmènerai mon mari et son
« ami avec moi, malgré vous tous, méchants. Voilà comme j'au-
« rais parlé au jongleur. Il aurait fait des tours, tracé des cercles,
« bondi trois fois comme un orignal ; j'aurais ri à sa face, joué,
« tourné, sauté comme lui et mieux que lui. Il y a là un Génie (et
« elle appuyait la main sur son cœur) qui n'obéit point aux noirs
« enchantements.

— « Comme tu me consoles ! comme tu parles bien ! s'écrie
« l'excellent Sauvage ; tu me voudrais donc suivre dans le
« désert ? »

Mila le regarda et lui dit : « C'est comme si le ruisseau disait
« à la fleur qu'il a détachée de son rivage et qu'il entraîne dans
« son cours : Fleur, veux-tu suivre mon onde ? la fleur répondrait :
« Non, je ne le veux pas ; et cependant les flots la pousseraient
« doucement devant eux. »

L'aimable Indienne avait préparé le repas du soir ; après avoir mouillé ses lèvres dans la coupe, elle retourna à ce lit nuptial non chanté, qui ne tirait sa pompe que de sa simplicité et de la grâce des deux époux. Les jeunes bras de Mila bercèrent et calmèrent les chagrins d'Outougamiz, comme ces légères bandes de soie qui pressent et soulagent à la fois la blessure d'un guerrier.

Heures fugitives, dérobées par l'amour à la douleur, que vous deviez promptement disparaître ! Déjà le conseil des Sachems avait reçu les premiers colliers de ses messagers secrets : toutes les nuits Ondouré rassemblait quelques-uns des chefs dans les cavernes. Le gouverneur de la Louisiane, moins facile à tromper que le commandant du fort Rosalie, ne s'endormait point au milieu des périls : il regrettait d'avoir rendu la liberté au frère d'Amélie, et s'il ne fit pas arrêter Céluta, c'est qu'il se laissa fléchir aux larmes d'Adelaïde.

Lorsque Céluta apprit le départ de René, on essaya inutilement de la retenir à la Nouvelle-Orléans. En vain Adelaïde, Harlay, le général d'Artaguette (le capitaine avec le grenadier étaient retournés aux Natchez) lui représentèrent que ses forces ne suffiraient pas aux fatigues d'un si long voyage ; elle conjura sa sœur et ses frères de la chair blanche, comme elle les appelait, de la laisser reprendre le chemin de son pays : il fallut céder à ses ardentes prières que traduisait la vieille mère de Jacques ; Céluta embrassa avec émotion cette pauvre et vénérable matrone, son hôtesse dans la nuit funeste. « Mon frère et ma sœur, dit-elle à Harlay et à « Adelaïde, souvenez-vous de Céluta quand vous serez au pays des « Blancs. J'espère vous retrouver quelque jour dans la contrée « des âmes, si l'on permet l'entrée de la belle forêt que vous ha« biterez à de misérables Indiennes comme moi. »

La fille du gouverneur conduisit son amie jusqu'aux pirogues d'un grand parti de Pannis qui se préparaient à remonter le fleuve : là se renouvelèrent de tendres adieux. Céluta s'embarqua sur la flotte pannisienne. « Adieu, disait-elle à Adelaïde qui pleurait « assise au rivage ; que les bons Génies vous rendent vos bienfaits ! « je ne vous reverrai plus sur la terre où vous resterez longtemps « après moi, mais je tâcherai de faire le moins de mal que je « pourrai dans mon rapide passage, afin de me rendre digne de « votre souvenir. » Les pirogues s'éloignèrent.

Lorsque Céluta sortit de la ville des Français, son front était couvert de la pâleur des chagrins et d'une maladie cessant à peine. Sa fille, qui montrait déjà dans son regard quelque chose de la beauté et de la tristesse d'Amélie, sa fille, dont le jour natal n'avait point encore été éclairé deux fois par le soleil, semblait elle-même au moment d'expirer. Céluta la tenait suspendue à ses épaules, dans des peaux blanches d'hermine : tel un cygne qui transporte ses petits, les place entre son cou flexible et ses ailes un peu soulevées ; les charmants passagers se jouent à demi cachés dans le duvet de leur mère.

L'âme entière de Céluta était partagée entre son enfant et son époux : que de maux déjà passés ! quels étaient ceux qui devaient naître encore ? Les pirogues avaient à peine remonté le Meschacebé pendant quelques heures, que les Pannis, par un de ces caprices si fréquents chez les Sauvages, s'arrêtèrent sur la rive orientale du

fleuve. Céluta descendit à terre avec ses conducteurs ; mais ceux-ci, par un autre caprice, se dispersèrent bientôt, les uns commençant une chasse, les autres se rembarquant sans bruit. Céluta s'était assoupie à l'écart, derrière un rocher qui lui cachait le fleuve : la nuit était venue. Quand l'épouse de René se réveilla, elle était abandonnée.

L'insouciance indienne l'avait délaissée, le courage indien la soutint : elle était accoutumée à la solitude. Les ténèbres empêchaient les Pannis de voir la sœur d'Outougamiz, et le vent ne leur permettait pas d'entendre ses cris; résignée, elle attendit le jour.

Lorsque l'aurore parut, Céluta sortit de l'abri du rocher; regardant les différents points du ciel, elle se dit : « Mon mari est de ce côté-là, » et ses pas se dirigèrent vers le septentrion. Elle n'eut pas même la pensée de retourner à la Nouvelle-Orléans ; elle se trouvait plus en sûreté dans les bois que parmi les hommes. Pour sa nourriture elle comptait sur les fruits sauvages, et son sein suffirait aux besoins de sa fille.

Tout le jour elle marcha, cueillant çà et là quelques baies dans les buissons.

A l'heure où la hulotte bleue commence à voltiger dans les forêts américaines, Céluta atteignit le sommet d'une colline ; elle se détermina à passer la nuit au pied d'un tamarin, dans le tronc caverneux duquel les Indiens allumaient quelquefois le feu du voyageur. Au midi on découvrait la ville des Blancs, au couchant le Meschacebé, au nord de hautes falaises où s'élevait une croix.

Prenant dans ses bras la fille de l'homme des passions, Céluta lui présenta son sein que l'enfant débile serrait à peine dans ses lèvres : un jardinier arrose une plante qui languit; mais elle continue de dépérir, car la terre ne l'a point reçue favorablement à sa naissance. Dans son effroi maternel, Céluta n'osait regarder le tendre nourrisson, de peur d'apercevoir les progrès du mal; ses yeux, chargés de pleurs, erraient vaguement sur les objets d'alentour. Telles furent vos douleurs dans la solitude de Bersabée, malheureuse Agar, lorsque, détournant la vue d'Ismaël, vous dîtes : « Je ne verrai point mourir mon enfant. » La nuit fut triste et froide.

Au lever du jour, après avoir fait un repas de pommes de mai et de racines de canneberge, la voyageuse, chargée de son trésor,

reprit sa route. La monotonie du désert n'était interrompue que par la vue encore plus monotone de la croix. Cette croix était celle où René avait accompli un pèlerinage en descendant de la Nouvelle-Orléans ; Dieu seul savait ce qu'avait demandé en secret le fervent pèlerin. Une pierre encore tachée du sang de l'homme assassiné gisait près de l'arbre expiatoire : un torrent s'écoulait à quelque distance.

La sœur d'Outougamiz s'assit sur la pierre du meurtre : elle prit involontairement dans sa main la branche de chêne que René avait déposée en *ex-voto* au pied du calvaire; les regards de l'Indienne se fixaient sur le rameau desséché qu'elle balançait lentement, comme si elle eût trouvé une ressemblance de destinée entre elle et la branche flétrie. Céluta rêvait au bruit aride du vent dans le bois de la croix et dans la cime de quelques chardons qui perçaient les roches. Plusieurs fois elle crut entendre des voix, comme si les anges de la Croix et de la Mort eussent conversé invisiblement dans ce lieu.

L'épouse de René se hâta de quitter un monument de douleur, qu'elle supposait gardé par les Esprits redoutables des Européens. Le large vallon qui terminait le plateau des bruyères la conduisit au bord d'un courant d'eau. Dans le fond de ce vallon s'élevaient de petits tertres couverts de tulipiers, de liquidambars, de cyprès, de magnolias, et autour desquels se repliait l'onde qui portait son tribut au Meschacebé. Du sein de la terre échauffée sortait le parfum de l'angélique et de différentes herbes odorantes.

Attirée et presque rassurée par le charme de cette solitude, Céluta s'assied sur la mousse et prépare le banquet maternel. Elle couche Amélie sur ses genoux, et déroule l'une après l'autre les peaux d'hermine dont l'enfant était enveloppé. Quelques larmes, tombées des yeux de la mère, ranimèrent la fille souffrante, comme si cet enfant ne devait tenir la vie que de la douleur.

Quand Céluta eut prodigué à sa fille ses caresses et ses soins, elle chercha pour elle-même un peu de nourriture.

Les lieux où elle se trouvait avaient naguère été habités par une tribu indienne. On voyait encore dans un champ anciennement moissonné quelques rejets de maïs, et l'épi de ce blé sauvageon était rempli d'une crème onctueuse : il servit au repas de Céluta.

Vers le baisser du soleil, la sœur d'Outougamiz se retira à l'entrée

d'une grotte tapissée de jasmin des Florides, et environnée de buissons d'azaléas. Dans cette grotte se vinrent réfugier une foule de nonpareilles, de cardinaux, d'oiseaux moqueurs, de perruches, de colibris qui brillaient comme des pierreries au feu du couchant.

La nuit se leva revêtue de cette beauté qu'elle n'a que dans les solitudes américaines. Le ciel étoilé était parsemé de nuages blancs, semblables à de légers flocons d'écume, ou à des troupeaux errants dans une plaine azurée. Toutes les bêtes de la création, les biches, les caribous, les bisons, les chevreuils, les orignaux, sortaient de leur retraite pour paître les savanes. Dans le lointain on entendait les chants extraordinaires des raines, dont les unes imitant le mugissement du bœuf laboureur, les autres le tintement d'une cloche champêtre, rappelaient les scènes rustiques de l'Europe civilisée, au milieu des tableaux agrestes de l'Amérique sauvage.

Les zéphyrs embaumés par les magnolias, les oiseaux cachés sous le feuillage, murmuraient d'harmonieuses plaintes que Céluta prenait pour la voix des enfants à naître ; elle croyait voir les petits Génies des ombres et ceux qui président au silence des bois, descendre du firmament sur les rayons de la lune ; légers fantômes qui s'égaraient à travers les arbres et le long des ruisseaux. Alors elle adressait la parole à sa fille couchée sur ses genoux ; elle lui disait : « Si j'avais le malheur de te perdre à présent, que de-« viendrais-je? Ah ! si ton père m'aimait encore, je t'aurais bientôt « retrouvée ! Je découvrirais mon sein ; j'épierais ton âme errante « avec les brises de l'aube, sur la tige humectée des fleurs, et mes « lèvres te recueilleraient dans la rosée. Mais ton père s'éloigne de « moi, et les âmes des enfants ne rentrent jamais dans le sein des « mères qui ne sont point aimées. »

L'Indienne versait, en prononçant ces mots, des larmes religieuses, semblable à un délicieux ananas qui a perdu sa couronne, et dont le cœur exposé aux pluies se fond et s'écoule en eau.

Des pélicans, qui volaient au haut des airs, et dont le plumage couleur de rose réfléchissait les premiers feux de l'aurore, avertirent Céluta qu'il était temps de reprendre sa course. Elle dépouilla d'abord son enfant pour le baigner dans une fontaine où se désaltéraient, en allongeant la tête, des écureuils noirs accrochés à l'extrémité d'une liane flottante. La blanche et souffreteuse Amélie,

couchée sur l'herbe, ressemblait à un narcisse abattu par l'orage, ou à un oiseau tombé de son nid avant d'avoir des ailes. Céluta enveloppa dans des mousses de cyprès plus fines que la soie sa fille purifiée ; elle n'oublia point de la parer avec des graines de différentes couleurs et des fleurs de divers parfums ; enfin elle la renferma dans les peaux d'hermine et la suspendit de nouveau à ses épaules par une tresse de chèvrefeuille : la pèlerine qui s'avance pieds nus dans les montagnes de Jérusalem porte ainsi les présents sacrés qu'elle doit offrir au saint Tombeau.

La fille de Tabamica traversa, sur un pont de liane, la rivière qui lui fermait le chemin. Elle avait à peine marché une heure, qu'elle se trouva engagée au milieu d'un terrain coupé de flaques d'eau remplies de crocodiles. Tandis qu'elle hésite sur le parti qu'elle doit prendre, elle entend haleter derrière elle ; elle tourne la tête et voit briller les yeux vitrés et sanglants d'un énorme reptile. Elle fuit ; mais elle heurte du pied un autre monstre, et tombe sur les écailles sonores. Le dragon rugit, Céluta se relève, et ne sent plus le poids léger que portaient ses épaules. Elle jette un cri ; prête à être dévorée, elle n'est attentive qu'à ce qu'elle a perdu. Tout à coup les deux monstres, dont elle sentait déjà la brûlante haleine sur ses pieds, se détournent ; ils se hâtent vers une autre proie. Que les regards d'une mère sont perçants ! ils découvrent parmi de hautes herbes l'objet qui attire les affreux animaux ! Céluta s'élance, saisit son enfant, et ses pas, que n'aurait point alors devancés le vol de l'hirondelle, la portent au sommet d'un promontoire d'où l'œil suit au loin les détours du Meschacebé.

Victoire d'une femme ! qui dira ton orgueil et tes joies ? L'astre des nuits, qui vient de dissiper dans le ciel les nuages d'une tempête, paraît moins beau que la pâle Céluta, triomphante au désert. Amélie avait ignoré le péril ; elle ne s'était pas même réveillée dans son lit de mousse ; sa parure conservait la fraîcheur et la symétrie. Chargée du berceau où l'innocence dormait sous des fleurs, Céluta avait accompli sa fuite, comme l'élégante Canéphore achevait sa course, sans déranger dans sa corbeille les guirlandes et les couronnes. Mais la frayeur, qui n'avait pu troubler l'enfant, avait exercé son pouvoir sur la mère ; le sein de Céluta s'était tari : ainsi, quand la terre est ébranlée par les secousses de l'Etna, disparaît une fontaine dans les champs de la Sicile, et

l'agneau demande en vain l'eau salutaire à la source épuisée.

Que Céluta manquât de nourriture pour son enfant ; que son sein fût stérile quand son cœur surabondait de tendresse, voilà ce que l'Indienne ne pouvait comprendre. Elle accusait sa faiblesse, elle se reprochait jusqu'à ses douleurs, jusqu'à l'excès de sa frayeur maternelle. Elle cherchait une cause à ce châtiment du Grand-Esprit : elle se demandait si elle avait cessé d'être fidèle à son époux, si elle avait été injuste envers ses amis, si elle avait souhaité du mal à ses ennemis, si sa cabane, sa famille, sa tribu, son pays, les Manitous, les Génies, n'avaient point eu à se plaindre d'elle ? Les yeux levés vers le séjour du père nourricier des hommes, elle montrait au ciel son sein desséché, réclamant sa fécondité première, se plaignant d'une rigueur non méritée.

Tout à coup Amélie, déposée sur l'herbe, pousse un gémissement ; elle sollicite le festin accoutumé ; ses mains suppliantes se tournent vers sa mère. Le désespoir s'empare de la sœur d'Outougamiz ; elle prend son enfant dans ses bras, le presse sur son sein avec des sanglots : que ne pouvait-elle l'abreuver de ses larmes ! du moins cette source était inépuisable.

Une inspiration funeste fait battre le cœur de la femme délaissée : Céluta se dit que le lait maternel n'était que le sang de son époux, que c'était René qui retirait à lui cette source de vie ; mais ne pouvait-elle pas elle-même s'ouvrir une veine, et remplacer par son propre sang le sang qui se refusait aux lèvres de sa fille ?

Peut-être aurait-elle pris quelque résolution extrême si ses regards n'avaient aperçu des fumées qui montaient des deux côtés du Meschacebé, et qui annonçaient l'habitation de l'homme. Cette vue rendit des forces à Céluta ; l'Indienne n'était pas d'ailleurs tout à fait déterminée à mourir, car son époux vivait et vivait infortuné. Elle descendit donc du promontoire portant le cher et funeste gage de son amour ; mais le fleuve était plus éloigné qu'il ne lui avait paru, et lorsqu'elle arriva sur ses bords la nuit enveloppait le ciel.

La fumée des cabanes s'était perdue dans les ombres ; la lune en se levant versa sur les flots du Meschacebé moins de lumière que de mélancolie et de silence. Céluta cherchait des yeux quelque nacelle. Ses regards suivaient, dans leur succession rapide,

les lames passagères qui tour à tour élevaient leur sommet brillant vers l'astre de la nuit. Elle aperçut un objet flottant.

Bientôt elle vit sortir du fleuve, à quelques pas d'elle, un jeune nègre presque entièrement nu : un pagne lui ceignait les reins, à la mode de son pays, et sa tête était ornée d'une couronne de plumes rouges. Il chantait à demi-voix quelque chose de doux dans sa langue ; il étendait les bras vers les eaux, et semblait adresser à un objet invisible des paroles passionnées. Céluta reconnut Imley, qui la reconnut à son tour ; il s'approcha d'elle en s'écriant : « Céluta ! ô redoutable Niang [1] ! Céluta ici ! »

Céluta répondit : « Je viens de la ville des Pleurs ; la biche des « Natchez va perdre son faon que voilà, car son sein est tari. »

Alors Imley : « La biche des Natchez ne perdra point son faon ; « nous trouverons une mère pour le nourrir. Céluta est belle « comme une Fétiche bienfaisante. »

— « Comment Imley est-il dans ce lieu ? » dit Céluta.

— « Mon ancien maître, répondit Imley, après m'avoir battu, « parce que j'aimais ma liberté, m'a vendu à l'habitant des cases « voisines. Venez avec moi, je vous donnerai du maïs et une « femme noire de mes bois pour allaiter l'enfant rouge de vos « forêts ; les Blancs ne sauront rien de tout cela. »

Céluta se mit à suivre son guide.

« Et tu es toujours infortunée, pauvre Céluta ! disait en mar- « chant l'Africain. Et moi aussi je suis bien malheureux le jour, « mais la nuit !... » Imley posa un doigt sur sa bouche en signe de mystère.

— « Et la nuit tu es moins à plaindre, dit Céluta ; moi je « pleure toujours. »

— « Céluta, reprit Imley, si tu savais ! elle est belle comme le « palmier des sables ! Quand elle dit au sourire de venir visiter « ses lèvres, ses dents ressemblent aux perles de la rosée dans les « feuilles rouges du bétel. »

L'enfant de Cham arrêtant tout à coup Céluta, et lui montrant le fleuve : « Vois-tu la cime argentée de ces copalmes, là-bas, « sur les eaux ? Vois-tu tout auprès les ombres de ces hêtres « pourpres, presque aussi belles que celles du front de ma maî-

[1] Dieu du mal : l'Arimane des Nègres.

« tresse ? Vois-tu les deux colonnes de ces papayas entre les-
« quelles apparaît la face de la Lune, comme la tête de mon Izé-
« phar entre ses deux bras levés pour me caresser ? Eh bien ! ce
« sont les arbres d'une île. Ile de l'Amour, île d'Izéphar, les
« ondes ne cesseront de baigner tes rivages, les oiseaux d'en-
« chanter tes bois, et les brises d'y soupirer la volupté ! C'est là,
« Céluta !.. Elle habite sur l'autre bord du Meschacebé ; moi, j'ai
« ma case sur cette rive ; chaque nuit elle traverse à la nage le
« bras du fleuve pour se rendre dans l'île : son Imley s'y trouve
« toujours le premier. Je reçois Izéphar au moment où elle sort
« de l'onde ; je la cache dans mon sein ; je lui sers d'abri et de
« vêtement ; nos baisers sont plus lents que ceux des brises qui
« caressent les fleurs de l'aloès au déclin du jour ; deux beaux
« serpents noirs s'entrelacent moins étroitement : nous sommeil-
« lons au bord du fleuve en disputant de paresse avec ses ondes.

« Souvent aussi nous parlons de la patrie : nous chantons
« Niang, Zanhar [1], et les amours des lions. Je reprends toutes les
« nuits la parure que tu me vois, et que je portais quand j'étais
« libre sous les bananiers de Madinga. J'agite la force de ma
« main dans les airs ; il me semble que je lance encore la zagaie
« contre le tigre, ou que j'enfonce dans la gueule de la panthère
« mon bras entouré d'une écorce. Ces souvenirs remplissent mes
« yeux de larmes plus douces que celles du benjoin, ou que la
« fumée de la pipe chargée d'encens. Alors je crois boire avec
« Izéphar le lait du coco sous l'arcade de figuiers ; je m'imagine
« errer avec ma gazelle à travers les forêts de girofliers, d'acajous
« et de sandals. Que tu es belle, ô mon Izéphar ! tu rends déli-
« cieux tout ce qui touche à tes charmes. Je voudrais dévorer les
« feuilles de ton lit, car ta couche est divine, ô fille de la Nuit, di-
« vine comme le nid des hirondelles africaines, comme ce nid
« qu'on sert à la table de nos rois et que composent avec des dé-
« bris de fleurs les aromates les plus précieux. »

Ainsi disait Imley : il baisait l'air en feu autour de lui, et chargeait l'éther brûlant d'aller trouver les lèvres de la femme aimée, par la route impatiente des désirs.

La petite Amélie vint alors à jeter un cri. Imley imposa ses deux

[1] Dieu du bien.

mains sur la tête de la mère et dit : « Vous êtes la femme des « tribulations. »

A quoi Céluta répondit : « Je prie le Grand-Esprit qu'Izéphar « ait des entrailles plus heureuses que les miennes. »

Enfant des peuples de Caïn, vous répliquâtes avec une grande vivacité : « J'aime Izéphar comme une perle, mais son sein ne « portera jamais un esclave : l'éléphant m'a enseigné sa sagesse. »

En conversant de la sorte, l'épouse de René et son guide étaient arrivés aux cases des nègres de l'habitation. Les toits écrasés de ces cases se montraient entre de hauts tournesols. Imley et Céluta traversèrent des carrés d'ignames et de patates, que l'esclave africain cultive dans ses courts moments de loisirs, pour sa subsistance et pour celle de sa famille. Un calme profond régnait dans ces lieux : sur cette terre étrangère, dans la couche de la servitude, le sommeil berçait ces exilés des illusions de la liberté et de la patrie. Imley dit à voix basse à Céluta : « Ils dorment, mes « frères noirs ! les insensés ! ils prennent des forces, afin de tra- « vailler pour un maître. Moi... »

L'Américaine et l'Africain entrèrent dans une case dont Imley poussa doucement la porte. Il se dépouilla de son pagne qu'il cacha sous des chaumes : « Car, disait-il, nos maîtres prétendent que « l'habit de mon pays est une Fétiche qui leur portera malheur. » Il reprit l'habit de l'esclave et réveilla une femme. Cette femme descend de son hamac de coton bleu, souffle des charbons assoupis, en jetant dans le foyer des cannes de sucre desséchées ; une grande flamme éclaire subitement l'intérieur de la case. Céluta reconnaît la négresse Glazirne ! Glarzirne demeure immobile d'étonnement. Les deux femmes se prennent à pleurer.

« Bonne mère des pays lointains, dit Céluta, votre petite fille « indienne est prête à mourir ; mon sein s'est fermé : j'espère « que le vôtre est resté ouvert à votre fils. »

Glazirne répondit : « Je croyais ne plus vous revoir. Mon maître, « aux Natchez, m'a vendue avec Imley, parce que j'avais eu trop « de pitié de vous chez le bon Blanc d'Artaguette. Mon maître « n'aimait point la pitié : voilà ma joie dans son berceau. »

Glazirne découvrit un berceau caché sous une natte, prit son nourrisson, le mit à l'une de ses mamelles, suspendit à l'autre l'enfant de Céluta, et s'assit à terre.

Quand l'épouse de René vit cette pauvre esclave presser sur son sein les deux petites créatures si étrangères par leur pays, si différentes par leur race, si ressemblantes par leur misère ; quand elle la vit les nourrir en leur prodiguant ces petits chants, ce langage maternel, le même en tous climats, elle adressa au ciel la prière de la reconnaissance. Elle regardait les deux enfants ; comparant la faiblesse de sa fille à la force du fils de Glazirne, elle dit avec un mélange de joie, de douleur et d'une tendre jalousie : « Femme noire, que ton fils est grand et fort ! Il est pourtant de « l'âge de ma fille ! »

— « Femme rouge, dit Glazirne en se levant, j'ai commencé « par ta fille, prends maintenant pour toi ces ignames, et bois ce « suc d'une plante de mon pays, qui te rendra la fécondité. Mais « hâte-toi de t'éloigner, le jour va naître ; mon nouveau maître « hait les femmes indiennes ; ne reviens plus aux cases. Cache-toi « dans la forêt; Imley te conduira à un lieu secret connu de nous « autres esclaves. Au milieu du jour je t'irai porter la pâture, et « au milieu de la nuit pleurer avec toi. Mon cœur n'est point fait « de l'acier des Blancs ; je ne suis point née sans père ni sans mère, « quoique ma mère m'ait vendue pour un collier. »

Glazirne remplit une coupe de bois de citronnier d'une liqueur particulière, et la présenta à la voyageuse comme la Madianite offrait un vase d'eau à l'étranger, au bord du puits du Chameau. Céluta vida la coupe et sortit avec Imley, qui la conduisit au lieu désigné.

A l'heure où les cigales, vaincues par l'ardeur du soleil, cessent leurs chants, Céluta entendit un cri : c'était celui que les nègres poussent dans le désert pour écarter les serpents et les tigres. Elle découvrit Glazirne qui regardait s'il n'y avait point de Blancs à l'entour.

La négresse, se glissant dans le bois, déposa quelque chose au pied d'un arbre, et se retira. Céluta, s'avançant à son tour, enleva la calebasse déposée. Il y avait du lait pour la fille, des fruits et des gâteaux pour la mère : ce commerce clandestin de l'infortune et de la misère se faisait à la porte du riche et de l'heureux.

Les ombres revinrent sur la terre. Céluta ouït vers le milieu de la nuit un bruissement léger ; elle étendit la main dans les ténèbres et rencontra bientôt celle de Glazirne : le bonheur repousse

le bonheur, mais les larmes appellent les larmes; elles viennent se mêler dans les cœurs des infortunés comme ces eaux sympathiques qui se cherchent à travers les feuilles d'un livre mystérieux, et qui y font paraître, en se confondant, des caractères disposés d'avance par l'amour.

La négresse apportait avec elle son fils : elle mit l'hostie pacifique entre les bras de l'Indienne, qui sentit ce compliment à la façon de la nature. Les deux femmes s'assirent ensuite sous un térébinthe dans une clairière; elles parlèrent de leur frère d'Artaguette, que l'une avait sauvé, que l'autre avait ramené blessé au camp des Français. Glazirne prononça des paroles magiques de son pays sur la fille de Céluta, sur ce vaisseau à peine ébauché que la flamme avait à demi dévoré dans le chantier de la vie. Puis la négresse ouvrit le haut de sa tunique d'esclave dans laquelle elle tenait cachée une colombe : elle rendit la liberté à l'oiseau blanc qui, plein de frayeur, allongeait le cou hors du sein de l'Africaine. Cet emblème d'une âme pure qui s'envole vers les cieux, échappée des prisons de la vie, rappelait en même temps l'idée de la liberté que Glazirne avait perdue.

« Est-ce que tu crois que ma fille va mourir, dit Céluta, puisque « la colombe s'est envolée? »

— « Non, dit Glazirne, la colombe a porté au redoutable Niang « les paroles que j'ai murmurées tout bas, pour guérir ta fille. »

— « Fais à la mode de ton pays, repartit l'Indienne : je m'y « accoutumerai mieux qu'à la mode du pays des Blancs. »

Glazirne déroula une feuille de roseau dans laquelle elle avait enveloppé un coquillage de l'océan africain; elle adressa à cette Fétiche des reproches et des prières. Céluta porta à ses lèvres ce Manitou du malheur. Religion des infortunés, vous êtes partout la même! les chagrins ont une source commune : cette source est le cœur de l'homme.

Ces femmes sauvages, si remplies des merveilles de Dieu, voulurent endormir leurs enfants : elles les placèrent sur des peaux moelleuses, l'un auprès de l'autre, dans les festons d'une liane fleurie qui descendait des branches d'un vieux liquidambar : le fils de Glazirne tout nu et obscur comme l'ébène, la fille de Céluta parée d'un collier et éclatante comme l'ivoire; ensuite elles agitèrent doucement le berceau suspendu. Céluta chantait, et la

nature lui inspirait à la fois l'air et les paroles de son hymne au Sommeil.

« Enfants, plus heureux que vos mères, que votre sommeil soit « également paisible et sans songes ! N'êtes-vous point sur cette « branche de fleur les deux Génies de la nuit et de la lumière ? « vous êtes blanc et noir comme ces jumeaux célestes.

« L'un porte la chevelure dorée du matin ; l'autre couvre son « front du léger crêpe du soir. Charmantes nonpareilles, reposez « ensemble dans ce nid : soyez plus heureux que vos mères. »

Les accents de la voix de Céluta étaient pleins de mélodie ; ils sortaient de son âme, et son âme était comme une lyre sous la main des Anges. Sollicité au repos par le ralentissement graduel du mouvement de la branche, le couple innocent s'endormit : les mères confièrent à la brise le soin de balancer encore leurs gracieux nourrissons.

Mais le maukavis commençait à chanter le réveil de l'aurore; les deux amies songèrent à se séparer; avant de quitter ce lieu, elles amassèrent quelques pierres pour en faire une marque au siècle futur, et les appelèrent, chacune dans sa langue, l'Autel des Femmes affligées.

L'Africaine promit de revenir. Cependant l'Indienne en vain espéra de revoir sa compagne; sa compagne ne reparut plus. Une fois seulement Céluta crut avoir entendu dans le lointain la voix de Glazirne : il arrive que les vents de l'automne jettent, le soir, sur nos bords, un oiseau de l'autre hémisphère ; nous comptons retrouver au matin l'hôte de la tempête, mais il est déjà remonté sur le tourbillon, et son cri, du milieu des nuages, nous apporte son dernier adieu.

Après deux jours d'attente, Céluta se résolut à poursuivre sa route ; il lui tardait de revoir ses amis. Elle part ; elle franchit des ruisseaux sur des branches entrelacées, légers ponts que les Sauvages jettent en passant ; elle traverse des marais, en sautant d'une racine à une autre racine ; elle se cache quelquefois auprès d'une habitation où des Blancs prennent leur repas dans le champ par eux labouré ; lorsqu'ils se sont retirés, elle accourt avec une nuée de petits oiseaux qui guettaient comme elle les miettes tombées de la table de l'homme. Après une marche longue et pénible, elle entre dans ses forêts natales, et arrive enfin aux Natchez.

Le premier Indien qu'elle aperçoit, c'est Ondouré. Le bourreau a reconnu la victime; il s'avance vers elle, et d'une voix adoucie, il la félicite de son retour. « Où est René? dit Céluta; chef cruel, « te devais-je rencontrer le premier ! »

— « Ton mari, répondit Ondouré avec une modération de lan- « gage que ses regards démentaient, ton mari est allé, par ordre « des Sachems, chanter le calumet de paix aux Illinois. »

Quand on s'est attendu à quelque malheur, tout ce qui n'est pas ce malheur semble un bien. « Il vit ! » s'écrie Céluta, et elle se sent soulagée.

Les Sauvages environnent bientôt la nièce d'Adario; Mila et Outougamiz fendent la foule et se précipitent dans le sein de leur sœur.

« Je suis la femme de ton frère, s'écrie Mila sanglotant de joie, « mais je suis toujours ta petite fille. »

— « Tu es la femme de mon frère, dit Céluta avec un mouve- « ment de plaisir dont elle ne se rendit pas compte; aime-le et « partage ses peines ! »

— « Oh! dit Mila, j'ai déjà plus pleuré pour lui dans quelques « jours que je n'ai pleuré pour moi dans toute ma vie. »

La voyageuse, conduite à sa cabane, la trouva dévastée, telle que René l'avait trouvée lui-même à son retour. Céluta jeta un regard triste sur la vallée, sur la rivière, sur le sentier de la colline à demi caché dans l'herbe, sur tous ces objets où son œil découvrait des traces de la fuite du temps. La cabane fut promptement rétablie dans son premier ordre par Outougamiz et par Mila; ils y vinrent demeurer avec leur sœur.

Cependant le couple ingénu n'osa raconter à Céluta déjà trop éprouvée, ce qui s'était passé aux Natchez pendant son absence; il n'osa lui dire les malheurs d'Adario, les calomnies dont René était la victime, les vertueuses inquiétudes d'Outougamiz. La fille de Tabamica voyait qu'on lui cachait quelque chose : tout lui paraissait extraordinaire, l'éloignement de Chactas et de René, l'établissement des Français sur le champ des Indiens, l'affectation des Indiens qui murmuraient des paroles de paix, du même air qu'ils auraient entonné l'hymne de guerre. Adario n'était point venu voir sa nièce, où était-il? Céluta résolut d'aller trouver son oncle, de lui demander l'explication de ces mystères, et de s'éclaircir du sort de René

Enveloppée d'un voile, elle sort de sa cabane, lorsque les étoiles, déjà chassées de l'orient par le crépuscule, semblaient s'être réfugiées dans la partie occidentale du ciel. Elle se glisse le long des prairies comme ces vapeurs matinales qui suivent le cours des ruisseaux; elle arrive au grand village, cherche la cabane d'Adario, et ne trouve qu'un amas de cendres. Un chasseur vient à passer : « Chasseur, lui dit Céluta, où est maintenant la demeure « d'Adario? » Le chasseur lui montre un bois avec son arc, et continue sa route.

La sœur d'Outougamiz s'avance vers le bois; elle aperçoit à l'entrée la fille d'Adario, sentinelle vigilante qui observait de loin les mouvements de son père. Le Sachem errait lentement entre les arbres, comme un de ces spectres de la nuit qui se retirent au lever du jour. Sa tête chauve et ses membres dépouillés étaient humides de rosée, sa hache, si terrible dans les combats, reposant sur une de ses épaules nues près de son oreille, semblait lui conseiller la vengeance.

Céluta ne se sentait pas la hardiesse d'aborder le Sachem ; elle l'entendit pousser de profonds soupirs. Le vieillard tourne tout à coup la tête, et s'écrie d'une voix menaçante : « Qui suit mes pas? » — « C'est moi, » répond doucement Céluta.

— « C'est toi, ma nièce ! Ne me présente pas ton enfant, mes « mains sont dévorantes. »

— « Je n'ai point apporté ma fille, » reprend l'épouse de René, qui déjà embrasse les genoux du Sachem : « Et ma cousine ? » ajoute Céluta d'une voix suppliante.

— « Ta cousine ! dit Adario ; où est-elle? qu'elle vienne ! elle n'a « plus rien à craindre de mes embrassements. »

La fille d'Adario, assise à l'écart sur une pierre, regardait de loin cette scène avec un mélange de terreur et d'envie. Elle accourt au signe que lui fait Céluta : pour la première fois, depuis le retour du fort Rosalie, elle se sent pressée sur le cœur paternel par la main qui lui a ravi son fils. Adario, surmontant de la tête ces deux femmes, et les serrant contre sa poitrine avec son bras armé de la hache, ressemblait à un bûcheron qui va couper deux arbustes chargés de fleurs.

Le Sachem, se dégageant des caresses de ces femmes : « Il n'est « pas temps de pleurer comme un cerf; c'est du sang qu'il nous

« faut. » Montrant d'une main la terre à Céluta, et de l'autre la voûte des arbres : « Voilà, lui dit-il, le lit et le toit que les étran-« gers m'ont laissés. »

— « Est-ce eux qui ont incendié ta cabane? dit Céluta; tes en-« fants t'en pourront bâtir une autre. »

Les lèvres d'Adario tremblèrent, son regard parut égaré ; il saisit sa nièce par la main : « Mes enfants! dis-tu; mes enfants, ils sont « libres! Ils ne rebâtiront point ma hutte dans la terre de l'es-« clavage. »

Adario rejeta avec violence la main de Céluta. La fille du Sachem cachait dans ses cheveux son visage baigné de larmes. Céluta s'aperçut alors que sa cousine ne portait point son fils; elle eut un affreux soupçon de la vérité.

L'épouse de René crut devoir calmer ces douleurs, dont elle ne connaissait pas encore la source, par quelques paroles d'amour. « Sachem, dit-elle, tu es un rempart pour les Natchez ; et j'espère « que mon mari reviendra bientôt chargé de colliers pacifiques. »

— « N'appelle pas ton mari, dit le vieillard, l'infâme que la co-« lère d'Athaënsic a vomi sur ces rivages. Si tu conserves encore « quelque attachement pour lui, ôte-toi de devant mes yeux ; que « le roc qui me sert de couche ne soit pas souillé de l'empreinte « de tes pas. »

— « Ah ! s'écrie Céluta, voici le commencement des mystères « dont j'étais venue demander l'explication! Eh bien ! Adario, « qu'a donc fait René ? Parle, je t'écoute. »

Adario s'appuie contre un chêne, et répète à Céluta la longue série des calomnies inventées par Ondouré. A ce discours, qui aurait dû foudroyer l'Indienne, vous l'eussiez vue prendre un air serein, une contenance hardie : « Je respire ! dit-elle ; cher et « malheureux époux ! si je t'avais jamais soupçonné, maintenant « tu serais pur à mes yeux comme la rosée du ciel. Que le monde « entier te déclare coupable, je te proclame innocent; que l'uni-« vers te déteste, j'aurai le bonheur de t'aimer sans rivale. Moi, « t'abandonner, lorsque tu es calomnié, persécuté ! »

Les grandes âmes s'entendent : Adario admira sa nièce. « Tu es « de mon sang, dit-il, et c'est pour cela que l'amour de la patrie « triomphera dans ton cœur de l'amour d'un homme. Que peux-tu « opposer à ce que je t'ai raconté ? »

— « Ce que j'y oppose? répliqua vivement Céluta : le malheur « de René. Mon mari coupable ! Il ne l'est point : tu en as trop dit, « Adario, pour me convaincre. N'as-tu pas été jusqu'à parler de « Mila? C'est à moi d'avoir affaire avec mon cœur, de dévorer mes « peines, si j'en ai ; mais chercher à me faire croire à des trahisons « envers les Natchez, par le ressentiment d'une infidélité qui ne « regarderait que moi ! Sachem, je rougis pour ta vertu ! j'ignorais « que ton grand cœur fût si sensible à un chagrin de femme ! »

La fureur d'Adario s'allume ; il ne voit dans ce dévouement de l'amour conjugal que la faiblesse d'un esprit fasciné par la passion. Blessé des paroles de Céluta, il s'écrie : « Tremble, misérable ser- « vante d'un Blanc; tremble qu'un indigne amour ne te fasse hésiter « sur tes devoirs; apprends que si ton sang était demandé par la « patrie, cette main qui a étouffé mon fils te saurait bien re- « trouver. » Adario, s'arrachant du chêne contre lequel il est appuyé, va chercher la caverne des ours pour y fuir la vue des hommes, aussi insensible au mal qu'il a fait que le poignard qui ne sent pas les palpitations du cœur qu'il a percé.

Le coup a pénétré jusqu'aux sources de la vie : la victime s'est débattue contre le trait au moment où ce trait l'a frappée, mais à la blessure refroidie s'attache une douleur cuisante. Céluta ne croit point au crime de René, mais il suffit qu'on accuse celui qu'elle aime pour qu'elle soit navrée de douleur ; elle ne croit pas à l'inconstance de son époux ; elle ne supposera jamais René capable d'avoir donné pour femme sa maîtresse à son ami ; mais que font la raison, l'élévation des sentiments, la générosité de caractère contre ces vagues soupçons qui traversent le cœur? on s'en défend, on les repousse ; vaine tentative ! ils renaissent comme ces songes qui se reproduisent dans le cours d'un pénible sommeil.

Céluta regagne à pas tremblants sa cabane, elle y trouve ses aimables hôtes. « Mon frère, dit-elle en entrant, je sais tout : on « trame quelque complot. Sauvons ton ami ! »

— « C'est parler, cela, dit Mila en avançant d'un air courageux « son joli visage. Ce n'est pas comme toi, Outougamiz, qui es « triste comme un chevreuil blessé : sauvons René ! c'est ce que « je disais tantôt. »

Les deux sœurs et le frère s'assirent ensemble sur la même

natte, approchèrent leurs trois têtes, et se mirent à examiner comment ils pourraient sauver René. Les conspirations des bons ne sont pas comme celles des méchants : on nuit facilement, on répare avec peine. Le fond du secret était ignoré de la femme, de l'ami et de l'amie de René : ils ne pouvaient donc apporter le remède à un mal dont la nature leur était inconnue. Mila ne savait autre chose que de tuer Ondouré : elle soutenait par son caractère résolu le frère et la sœur, dont les âmes, disait-elle, étaient aussi pesantes que le vol d'un aigle blanc. « Les Sachems, ajoutait Mila, ont plus « de sagesse que nous, mais ils n'aiment point. Opposons nos « cœurs à leurs têtes, et nous saurons bien comment agir quand « le moment sera venu. »

Prêt à consommer ses forfaits, Ondouré sentait ses passions s'exalter. Céluta, de retour de son pèlerinage, parut toute divine aux yeux du scélérat. Une femme en pleurs, une femme qui vient de faire des choses extraordinaires, a des attraits irrésistibles : plus l'âme s'élève vers le ciel, plus le corps se couvre de grâce, et le criminel, pour son supplice comme pour celui de sa victime, aime particulièrement la beauté qui tient à la vertu. « Quoi ! cette « femme, disait Ondouré, si dévouée à mon rival, ne m'accorde- « rait pas même un sourire ! Céluta, tu seras à moi ! j'assouvirai « sur toi mes désirs, fusses-tu dans les bras de la mort. »

Au milieu de son triomphe, Ondouré éprouvait pourtant une vive inquiétude : la jalousie de la Femme-Chef, endormie pendant les troubles aux Natchez et pendant l'absence de Céluta, jetait maintenant de nouvelles flammes ; elle menaçait le tuteur du Soleil d'un éclat qui l'eût perdu. Une scène inattendue fut au moment de produire la catastrophe qu'il redoutait.

La fête de la pêche avait été proclamée, fête sacrée à laquelle personne ne se pouvait dispenser d'assister. Céluta s'y rendit avec Mila et son frère : le Grand-Prêtre ordonna la danse générale des femmes. La sœur d'Outougamiz fut obligée de figurer dans ce chœur religieux : émue par ses souvenirs, se laissant aller à une imagination attendrie, elle commence à faire parler ses pas, car la danse a aussi son langage ; tantôt elle lève les bras vers le ciel, comme le rameau d'un suppliant ; tantôt elle incline sa tête comme une rose affaissée sur sa tige. L'air de langueur et de tristesse de Céluta ajoutait un charme à ses grâces.

Ondouré dévorait des yeux la touchante Sauvage ; Akansie, qui ne le perdait pas de vue, se sentait prête à rugir comme une lionne. Dans l'illusion de sa passion elle crut pouvoir lutter avec sa rivale, et descendit dans l'arène. Les mouvements de la femme jalouse étaient durs ; ses mains s'agitaient par convulsions ; ses pas se marquaient par intervalles courts et précipités ; le crime avait l'air de peser sur le ressort qui la faisait tressaillir. Honteux pour elle, le tuteur du Soleil détourna la vue : la Femme-Chef s'en aperçut, et n'ayant le courage ni de cesser, ni de continuer la danse, elle se mit à tourner sur elle-même avec des espèces de hurlements.

Alors Mila, qui voulut tenir compagnie à sa sœur et se rire d'Akansie, vint voltiger sur le gazon. Ses pieds et ses bras se déploient par des mouvements brillants et onduleux; elle se balance comme un jeune peuplier caressé des brises : le sourire de l'amour est sur ses lèvres, l'ivresse du plaisir dans ses yeux ; c'est un faon qui bondit, un oiseau qui vole : elle se joue, nage dans l'air comme un papillon.

Le contraste qu'offraient les trois femmes étonnait les Natchez et les Français présents à la fête : c'étaient la douleur, la jalousie et le plaisir qui mêlaient leurs pas. Un hymne ordinairement chanté à cette cérémonie était répété en dialogue par les danseuses; Céluta disait :

« Retire-toi, vagabonde du désert : le bruit de tes pleurs est pour « moi plus détestable que celui de l'ondée qui perd la moisson : je « hais les infortunés. Ma cabane se plaît dans la solitude : jamais « un tombeau ne m'a détournée de mon chemin ; je le foule aux « pieds, et je passe sur son gazon. »

La Femme-Chef répondit :

« Je suis étrangère, je suis le serpent noir qui ne fait point de « mal. Mon époux est loin, mon enfant va mourir : matrone de la « cabane solitaire, sois bonne, donne à manger à ma faim ; les « Génies t'en récompenseront : celui que tu aimes ne sera jamais « loin, ni ton enfant prêt à mourir. »

Mila répliquait :

« Viens dans ma cabane, viens, pauvre étrangère : malheur à « qui repousse l'infortuné ! Viens, n'implore plus cette matrone. « C'est une femme de sang : ses mains sont homicides ; les lèvres de

« son enfant ne caressaient point son sein ; elles la faisaient souf-« frir. Lorsque son enfant lui disait : « Ma mère ! » elle n'avait « jamais besoin de sourire. Viens dans ma cabane, pauvre étran-« gère : malheur à qui poursuit l'innocent ! »

Il était temps que cette danse cessât : Céluta et Akansie étaient prêtes à s'évanouir. Le hasard, en mettant dans leur bouche le chant opposé à leur position et à leur caractère, les accablait. Quelle leçon pour la Femme-Chef ! le persécuteur avait pris un moment la place du persécuté, afin que le premier eût une idée de sa propre injustice. Lorsqu'à la fin du chant les trois femmes vinrent à mêler leurs voix, il sortit de ces voix confondues des sons qui arrachèrent un cri d'étonnement à la foule. La mère du Soleil quitta brusquement les jeux, faisant signe à Ondouré de la suivre : il ne lui osa désobéir.

Le couple impur arrive à la cabane du Soleil. Akansie éclate en reproches : « Voilà donc, s'écrie-t-elle, celui à qui j'ai tout sacri-« fié ! Honneur, repos, vertu, tout a péri dans la fatale passion « qui me dévore ! Pour toi j'ai livré mon âme aux mauvais Génies ; « pour toi j'ai consenti à laisser tuer le Grand-Chef. J'ai approuvé « tous tes complots ; esclave de ton ambition comme de ton « amour, je me suis étudiée à satisfaire les moindres caprices de « tes crimes. Heureuse, autant qu'on peut l'être sous le poids « d'une conscience bourrelée, je me disais : Il m'aime ! Esprit des « ombres, enseignez-moi ce qu'il faut faire pour conserver son « cœur ! De quel nouveau forfait dois-je souiller mes mains pour « donner plus de charmes à mes caresses ? Parle, je suis prête : « renversons les lois, usurpons le pouvoir, immolons la patrie, et, « s'il le faut, l'enfant royal que j'ai porté dans mes flancs ! »

Ces paroles sortant à flots pressés d'un sein qui les avait longtemps retenues, suffoquent la misérable Akansie : elle tombe dans les convulsions du désespoir aux pieds d'Ondouré. Effrayé des révélations qu'elle pouvait faire, le monstre eut un moment la pensée d'étouffer sa complice au milieu de cette crise de remords, avant que le repentir la rendît à l'innocence ; mais il avait encore besoin du pouvoir de la Femme-Chef ; il la rappelle donc à la vie, il essaie de la calmer par des paroles d'amour. « Tu ne me trom-« peras plus, dit-elle, je n'ai déjà été que trop crédule ; j'ai vu tes « regards idolâtrer ma rivale ; je les ai vus se détourner de moi avec

« dégoût. Je repousse tes caresses ; tu te les reprocherais, ou « peut-être, en me les prodiguant, les offrirais-tu, dans le secret « de ton cœur, à cette Céluta qui te méprise. »

Akansie s'arrête comme épouvantée de ce qu'elle va dire : ses yeux sont tachés de sang, son sein se gonfle et rompt les liens de fleurs dont il était entouré. Elle s'approche du chef inquiet, appuie ses mains aux épaules du guerrier, et parlant d'une voix étouffée, presque sur les lèvres du traître : « Écoute, lui dit-elle, plus d'amour; « il ne me faut à présent que des vengeances ! J'ai favorisé tes pro- « jets; sers les miens ! Que Céluta soit enveloppée, avec son mari, « dans le massacre que tu médites. Je veux tenir dans ma main « cette tête charmante, la présenter par ses cheveux sanglants à « tes baisers. Si tu hésites à m'offrir ce présent, dès demain j'as- « semble la nation, je rends l'éclat à la vertu que tu as ternie, je « dévoile tes crimes et les miens, et nous recevrons ensemble le « châtiment dû à notre perversité. »

Akansie, les yeux attachés sur ceux d'Ondouré, cherche à surprendre sa pensée : « N'est-ce que cela que tu demandes pour « t'assurer de mon amour ? répondit l'homme infernal d'un ton « glacé, tu seras satisfaite : tu m'as livré René, je te livrerai Cé- « luta. »

— « Mais avant qu'elle soit à toi ! » s'écrie Akansie.

Ce mot fit hocher la tête à Ondouré : le scélérat vit qu'il était deviné. Il recula quelques pas. « Il faut donc tout te promettre ! » s'écria-t-il à son tour.

Il sort, méditant un crime qui le délivrerait de la crainte de voir publier ceux qu'il avait déjà commis. Les affreux amants se quittèrent, pénétrés de l'horreur qu'ils s'inspiraient mutuellement : au seul souvenir de ce qu'ils avaient découvert dans l'âme l'un de l'autre, leurs cheveux se hérissaient.

Céluta, dont la tête venait d'être demandée et promise, était rentrée dans sa cabane, plus languissante que jamais : elle avait trouvé Amélie accablée d'une fièvre violente. Mila prenait l'enfant dans ses bras et lui disait : « Fille de René, en cas que tu viennes « à mourir, j'irai le matin respirer ton âme dans les parfums de « l'aurore. Je te rendrai ensuite à Céluta ; car que serait-ce si une « autre femme allait te ravir à nous, si tu descendais, par exemple, « dans le sein d'Akansie ? »

Outougamiz, qui écoutait ce monologue, s'écria : « Mila, tu es « toute notre joie et toute notre tristesse. Est-ce que tu vas bien- « tôt cueillir une âme? Tu me donnerais envie de mourir pour re- « naître dans ton sein. »

L'idée de la mort, tout adoucie qu'elle était par cette gracieuse croyance, ne pouvait cependant entrer dans le cœur d'une mère sans l'épouvanter. Cette mère demandait inutilement des nouvelles de son époux. On n'avait point entendu parler de René depuis son départ. Chactas était absent ; le capitaine d'Artaguette et le grenadier Jacques, après avoir passé un moment au fort Rosalie, avaient été envoyés à un poste avancé sur la frontière des tribus sauvages ; tous les appuis manquaient à la fois à Céluta, et elle allait encore être privée de la protection d'Outougamiz.

Un soir, assise avec sa sœur à quelque distance de sa cabane, elle entendit du bruit dans l'ombre : Mila prétendit qu'elle voyait un fantôme. « Ce n'est point un fantôme, dit Imley, c'est moi qui « viens visiter Céluta. » — « Guerrier noir, s'écria Céluta, qui te « ramène ici? Glazirne est-elle avec toi, cette colombe étrangère « qui a réchauffé ma petite colombe sous ses ailes ? »

— « Glazirne est toujours esclave, répondit Imley, mais j'ai « rompu mes chaînes et celles d'Izéphar. Ondouré, le fameux chef, « me nourrit dans la forêt, en attendant l'assemblée au grand « lac. »

— « De quelle assemblée parles-tu ? » demanda Céluta étonnée.

— « Tais-toi, reprit Imley, c'est un secret que je ne sais pas en- « tièrement, mais Outougamiz sera du voyage. Céluta, nous serons « tous libres ! Izéphar est avec moi ; depuis qu'elle est fugitive, « jamais elle n'a été si belle. Si tu la voyais dans les grandes « herbes, où je la cache le jour, tu la prendrais pour une jeune « lionne. Quand la nuit vient, nous nous promenons, en parlant « de notre pays où nous allons bientôt retourner. J'entends déjà le « chant du coq de ma case ; je vois déjà à travers les arbres la « fumée des pipes des Zangars ! » Imley, dansant et chantant, se replongea dans le bois, laissant Mila riante et charmée du caribou noir.

L'indiscrète légèreté de l'Africain jeta Céluta dans de nouvelles inquiétudes : quel était le voyage que devait bientôt entreprendre Outougamiz et dont l'Indien n'avait jamais parlé ?

Outougamiz n'avait pu parler de ce voyage, car il ignorait encore ce qu'il était au moment d'apprendre. Imley, chef des noirs qu'Ondouré avait débauchés à leurs maîtres, pour les armer un jour contre les Blancs, ne savait pas lui-même le fond du complot : il connaissait seulement quelques détails qu'on s'était cru obligé de lui apprendre, afin de soutenir son courage et celui de ses compagnons.

L'apparition d'Imley ne fut précédée de celle d'Adario que de quelques heures. Le Sachem vint à la cabane de Céluta chercher son neveu ; il l'emmène dans un champ stérile et dépouillé où toute surprise était impossible ; il parle ainsi au jeune homme :

« L'assemblée générale des Indiens pour la délivrance des chairs « rouges a été convoquée au nom du Grand-Esprit par les Nat- « chez. Quatre messagers ont été envoyés avec le calumet d'alliance « aux quatre points de l'horizon : les guerres particulières sont « pour un moment suspendues. Le calumet a été remis à la pre- « mière nation que les messagers ont rencontrée ; cette nation l'a « porté à une autre, et ainsi de suite jusqu'à la limite où la terre « a été bornée par le ciel et l'eau : nulle tribu n'a désobéi à l'or- « dre de Kitchimanitou [1]. Des députés de tous les peuples sont « en marche pour le rendez-vous, fixé au rocher du grand lac. Le « conseil des Sachems t'a nommé avec le jongleur et le tuteur du « Soleil, pour assister à l'assemblée générale.

« Outougamiz, il faut partir : la patrie te réclame ; montre-toi « digne du choix des vieillards. Cependant, si tu te sentais faible, « dis-le moi : nous chercherons un autre guerrier jaloux de faire « vivre son nom dans la bouche des hommes. Toi, tu prendras la « tunique de la vieille matrone ; le jour tu iras dans les bois abat- « tre de petits oiseaux avec des flèches d'enfant ; la nuit tu re- « viendras secrètement dans les bras de ta femme qui te proté- « gera ; elle te donnera pour postérité des filles que personne ne « voudra épouser. »

Outougamiz regarda le Sachem avec des larmes d'indignation. « Qu'ai-je fait ? lui dit-il. Ai-je mérité que mon oncle me parle « ainsi ? Depuis quand ai-je refusé de donner mon sang à mon « pays ? Si j'ai jamais eu quelque amour de la vie, ce n'est pas en « ce moment. »

[1] Le Grand-Esprit.

— « Nourris cette noble ardeur, s'écrie Adario. Oui ! je le vois, « tu es prêt à sacrifier... »

— « Qui ? » dit Outougamiz en l'interrompant.

— « Toi-même, » repartit le Sachem qui sentit l'imprudence de la parole à demi échappée à ses lèvres ; « va, mon neveu, va t'oc« cuper de ton départ; tu apprendras le reste sur le rocher du « grand lac. » Adario quitta Outougamiz, et celui-ci rentra dans la cabane de René plein d'une nouvelle tristesse dont il ne pouvait trouver la cause. On sait par quelle profondeur de haine et de crime Ondouré avait voulu qu'Outougamiz se trouvât à l'assemblée générale, afin de le lier par un serment qu'il ne pourrait rompre.

Mila et Céluta observaient Outougamiz ; elles le virent préparer ses armes dans un endroit obscur de la cabane ; il tira de son sein la chaîne d'or et lui dit : «Manitou, te porterai-je avec moi ? Oui : « les guerriers disent que tu me feras mourir, je te veux donc « garder. » Les deux sœurs étaient hors d'elles-mêmes en entendant Outougamiz parler ainsi.

« Mon frère, dit Céluta, tu vas donc faire un voyage ? »

— « Oui, ma sœur, » répondit le jeune guerrier.

— « Seras-tu longtemps? dit Mila. Je sais que tu vas au rocher « du grand lac. »

— « Cela est vrai, repartit Outougamiz; mais comment le « sais-tu ? Il s'agit de la patrie, il faut partir. »

Mila ne trouvait plus de paroles : assise sur sa natte, elle pleurait; un Allouez de la garde du Soleil se présente. « Guerrier, « dit-il à Outougamiz, les Sachems assemblés t'attendent. »

— « Je te suis, » répond Outougamiz. Mila et Céluta volent à leur mari et à leur frère. « Quand te reverrons-nous ? » direntelles en l'entourant de leurs bras.

— « Les lierres, répondit Outougamiz, ne pressent que les vieux « chênes : je suis trop jeune encore pour que vous vous attachiez « à moi ; je ne vous pourrais soutenir. »

— « Si je portais ton fils dans mon sein, dit Mila, me quitte« rais-tu ? Comment ferons-nous sans René et sans Outougamiz ? »

— « Tu es sage comme une vieille matrone, Mila, » repartit le Sauvage.

— « Ne te fie pas à mes cheveux blancs, dit Mila avec un sou-

« rire ; c'est de la neige d'été sur la montagne ; elle fond au pre-
« mier rayon du soleil. »

L'Allouez pressant Outougamiz de partir, Céluta s'écria : « Grand-Esprit ! fais qu'il nous rapporte le bonheur ! » prière qui n'arriva pas jusqu'au ciel. Les deux femmes restèrent sur le seuil de la cabane à écouter les pas d'Outougamiz, qui retentissaient dans la nuit. Quand elles n'entendirent plus rien, elles rentrèrent et pleurèrent jusqu'au lever du jour.

Arrivé à la grotte des Sachems, Outougamiz apprit que le jongleur et Ondouré, avec leur suite et les présents, étaient déjà partis, et qu'il les devait rejoindre. Les vieillards exhortèrent le frère de Céluta à soutenir l'honneur et la liberté de sa patrie. Le même garde qui l'avait amené au conseil le conduisit dans la forêt où se croisaient divers chemins. Outougamiz marcha vers le nord ; il trouva le jongleur et Ondouré au lieu désigné : ce lieu était la fontaine même où Céluta avait rencontré son mari et son frère lors de leur retour du pays des Illinois.

Sur la côte septentrionale du lac Supérieur s'élève une roche d'une hauteur prodigieuse ; sa cime porte une forêt de pins ; de cette forêt sort un torrent qui, se précipitant dans le lac, ressemble à une zone blanche suspendue dans l'azur du ciel. Le lac s'étend comme une mer sans bornes ; l'île des Ames apparaît à peine à l'horizon. Sur les côtes du lac la nature se montre dans toute sa magnificence sauvage. Les Indiens racontent que ce fut du sommet de la *Roche-Isolée* que le Grand-Esprit examina la terre après l'avoir faite, et qu'en mémoire de cette merveille il voulut qu'une partie de cette terre restât visible du lieu d'où il avait contemplé la création au sortir de ses mains.

C'était à ce rocher, témoin des œuvres du Grand-Esprit, que toutes les nations indiennes se devaient réunir. Une flotte aussi nombreuse que singulière commençait à s'assembler au pied du rocher; le canot pesant de l'Iroquois voguait auprès du canot léger du Huron; la pirogue de l'Illinois, d'un seul tronc de chêne, flottait avec le radeau du Pannis ; la barque ronde du Poutoüais était soulevée par la vague qui ballottait l'outre de l'Esquimau.

Les députés des Natchez gravirent la roche sauvage ; de jeunes Indiens de toutes les tribus les accompagnèrent. Sur les deux rives du torrent, dans l'épaisseur du bois, ils construisirent, en

abattant des pins, une salle dont les troncs des arbres renversés formaient les siéges. Au milieu de cet amphithéâtre ils allumèrent un immense bûcher.

Toutes les nations étant arrivées, elles montèrent au rocher du Grand-Esprit, et vinrent occuper tour à tour l'enceinte préparée

Les Iroquois parurent les premiers : nulle autre nation n'aurait osé passer avant eux. Ces guerriers avaient la tête rasée, à l'exception d'une touffe de cheveux qui composait, avec des plumes de corbeau, une espèce de diadème ; leur front était peint en rouge ; leurs sourcils étaient épilés ; leurs longues oreilles découpées se rattachaient sur leur poitrine. Chargés d'armes européennes et sauvages, ils portaient une carabine en bandoulière, un poignard à la ceinture, un casse-tête à la main. Leur démarche était fière, leur regard intrépide : c'étaient les républicains de l'état de nature. Seuls de tous les Sauvages, ils avaient résisté aux Européens et dompté les Indiens de l'Amérique septentrionale. Le Canada était leur pays. Ils entrèrent dans la salle du conseil en exécutant le pas d'une danse guerrière ; ils prirent, à la droite du torrent, la place la plus honorable.

Après eux parurent les Algonquins, reste d'une nation autrefois si puissante, et qu'après trois siècles de guerre les Iroquois avaient presque exterminée. Leur langue, devenue la langue polie du désert, comme celle des Grecs et des Romains dans l'ancien monde, attestait leur grandeur passée. Ils n'avaient que deux jeunes hommes pour députés : ceux-ci, d'une taille élevée, d'une contenance guerrière, ne portant ni ornements, ni peintures, entrèrent simplement et sans danser dans l'enceinte. Ils passèrent devant les Iroquois, la tête haute, et se placèrent en silence sur la gauche du torrent, en face de leurs ennemis.

Les Hurons venaient les troisièmes ; vifs, légers, braves, d'une figure sensible et animée, c'étaient les Français du Nouveau-Monde. De tout temps alliés d'Onontbio [1] et ennemis des Iroquois, ils occupaient quelques bourgades autour de Québec. Ils se précipitèrent dans la salle du conseil, jetèrent en passant un regard moqueur aux Iroquois, et s'assirent auprès de leurs amis les Algonquins.

[1] Le gouverneur du Canada.

Un prêtre, suivi d'un vieillard, et ce vieillard suivi lui-même d'un guerrier sur l'âge, arrivèrent après les Hurons. Le prêtre n'avait pour tout vêtement qu'une étoffe rouge roulée en écharpe autour de lui ; il tenait à la main deux tisons enflammés, et murmurait à voix basse des paroles magiques. Le vieillard qui le suivait était un Sagamo ou un Roi : ses cheveux longs flottaient sur ses épaules ; son corps nu était chargé d'hiéroglyphes. Le guerrier qui marchait après le vieillard portait sur la tête un berceau, par honneur pour les enfants qu'on adorait dans son pays. Ces trois Sauvages représentaient les nations Abénaquises, habitantes de l'Acadie et des côtes du Canada. Ils prirent la gauche des Iroquois.

Un homme, dont le visage annonçait la majesté tombée, se présenta le cinquième sur le rocher. Un manteau de plumes de perruches et de geais bleus, suspendu à son cou par un cordon, flottait derrière lui comme des ailes. C'était un empereur de ces anciens peuples qui habitaient jadis la Virginie, et qui depuis se sont retirés dans les montagnes aux confins des Carolines.

Un autre débris des grandeurs sauvages venait après l'empereur virginien : il était chef des Paraoustis, races indigènes des Carolines, presque totalement extirpées par les Européens. Le prince était jeune, d'une mine fière, mais aimable ; tout son corps frotté d'huile avait une couleur cuivrée ; un androgyne, être douteux très-commun chez les Paraoustis, portait les armes de ce chef. Un Ionas, prêtre ou jongleur, le précédait en jouant d'un instrument bizarre.

Parurent alors les députés des nations confédérées de la Floride, les fameux Criques, Muscogulges, Siminoles et Chéroquois. Un nez aquilin, un front élevé, des yeux longs, distinguaient ces Indiens des autres Sauvages : leur tête était ceinte d'un bandeau, ombragée d'un panache ; en guise de tunique, ils portaient une chemise européenne bouffante, rattachée par une ceinture ; le Mico ou le Roi marchait à leur tête ; des esclaves Yamasées et des femmes gracieuses les suivaient. Tout ce cortége entra avec de grandes cérémonies : les nations déjà assises, excepté les Iroquois, se levèrent et chantèrent sur son passage. Les Criques s'assirent au fond de la salle sur les troncs des pins qui faisaient face au lac, et qui n'étaient point encore occupés.

Les Chicassaws et les Illinois, voisins des Natchez, leur ressemblaient par l'habillement et par les armes. Après eux défilèrent les députés des peuples Transmeschacebéens : les Clamoëts, qui soufflaient en passant dans l'oreille des autres Sauvages pour les saluer ; les Génis, qui portaient au bras gauche un petit plastron de cuir pour parer les flèches ; les Macoulas, qui habitent des espèces de ruches, comme des abeilles ; les Cachenouks, qui ont appris à faire la guerre à cheval, qui lancent une fronde avec le pied, et cassent en galopant la tête à leurs ennemis ; les Ouras au crâne aplati, qui marchent en imitant la danse de l'ours, et dont les joues sont traversées par des os de poissons.

Des Sauvages petits, d'un air doux et timide, vêtus d'un habit qui leur descendait jusqu'à la moitié des cuisses, s'avancèrent : ils avaient sur la tête des touffes de plumes, à la main des Quipos, aux bras et au cou des colliers de cet or qui leur fut si funeste. Un Cacique portait devant lui le premier calumet envoyé de l'île de San-Salvador, pour annoncer aux nations américaines l'arrivée de Colomb. On reconnut les tristes débris des Mexicains. Il se fit un profond silence dans l'assemblée à mesure que ces Indiens passaient.

Les Sioux, peuple pasteur, anciens hôtes de Chactas, auraient fermé la marche si derrière eux on n'eût aperçu les Esquimaux. Une triple paire de chaussons et de bottes fourrées abritaient les cuisses, les jambes et les pieds de ces Sauvages ; deux casaques, l'une de peau de cygne, l'autre de peau de veau marin, enveloppaient leur corps ; un capuchon ramené sur leur tête laissait à peine voir leurs petits yeux couverts de lunettes ; un toupet de cheveux noirs, qui leur pendait sur le front, venait rejoindre leur barbe rousse. Ils menaient en laisse des chiens semblables à des loups ; de la main droite ils tenaient un harpon, de la main gauche une outre remplie d'huile de baleine.

Ces pauvres Barbares, en horreur aux autres Sauvages, furent repoussés de tous les rangs où ils se voulurent asseoir : le Cacique Mexicain les appela, et leur fit une place auprès de lui ; Outougamiz le remercia de son hospitalité. L'assemblée ainsi complète, un grand festin fut servi. Les guerriers des diverses nations s'étonnaient de ne point voir Chactas ; tous croyaient avoir été convoqués par son ordre, et les vieillards avaient amené leurs fils, pour

être témoins de sa sagesse. Ondouré balbutia quelques excuses où, mieux instruit, on eût découvert ses crimes.

C'était au coucher du soleil que devait commencer la délibération ; Outougamiz ne savait ce qu'il allait apprendre, mais il pressentait quelque chose de sinistre. L'ouverture de la salle était tournée vers le couchant, de sorte que les députés, assis dans le bois sur le tronc des pins, découvraient la vaste perspective du lac et le soleil incliné sur l'horizon : le bûcher brûlait au milieu du conseil. La roche élevée portait dans les airs, comme sur un piédestal, et ce bois né avec la terre, et cette assemblée de Sauvages, prête à délibérer sur la liberté de tout un monde.

Aussitôt que le disque du soleil toucha les flots du lac, par delà l'île des Ames, le jongleur des Natchez, les bras tendus vers l'astre du jour, s'écria : « Peuples, levez-vous ! » Quatre interprètes des quatre langues mères de l'Amérique répétèrent le commandement du jongleur, et les députés se levèrent.

Le silence règne : on n'entend que le bruit du torrent qui coule au milieu du conseil, et qui cesse de gronder en se précipitant dans le lac où il n'arrive qu'en vapeur.

Tous les yeux sont fixés sur le jongleur : il déploie lentement un rouleau de peaux de castor ; la dernière enveloppe s'entr'ouvre : on aperçoit des ossements humains !

« Les voilà, s'écrie le prêtre, ces témoins redoutables ! Osse-
« ments sacrés, vous reposerez encore dans une terre libre ! Oui !
« pour vous, nous allons entreprendre des choses qui ne se sont
« point encore vues ! sur vous, nous allons prêter le serment d'un
« secret plus profond que les abîmes de la tombe, dont nous vous
« avons retirés. »

Le jongleur s'arrête, puis s'écrie de nouveau : « Peuples,
« jurez ! » Il prononce ainsi la formule du plus terrible des serments :

« Par le Grand-Esprit, par Athaënsic, par les cendres de nos
« pères, par la patrie, par la liberté, je jure d'adhérer fidèlement
« à la résolution qui sera prise, soit en général par tous les peu-
« ples, soit en particulier par ma nation. Je jure que quelles que
« soient les mesures que les peuples en général ou ma nation en
« particulier, adoptent dans cette assemblée, je garderai un in-
« violable secret. Je ne révélerai ce secret ni à mes frères, ni à

« mes sœurs, ni à mon père, ni à ma mère, ni à ma femme, ni à « mes amis, encore moins à ceux contre qui ces mesures pour« raient être adoptées. Si je révèle ce secret, que ma langue soit « coupée en morceaux, que l'on m'enferme vivant dans un tom« beau, qu'Athaënsic me poursuive, que mon corps après ma « mort soit livré aux mouches, et que mon âme n'arrive jamais « au pays des âmes ! »

Agité du Génie de la mort, le jongleur se tait; il promène des yeux hagards sur l'assemblée que glace une religieuse terreur. Tout à coup, les Sauvages déployant un bras armé s'écrient : « Nous le jurons ! »

Le soleil tombe sous l'horizon, le lac bat ses rivages, le bois murmure, le bûcher du conseil pousse une noire fumée, les ossements semblent tressaillir : Outougamiz a juré !

Il a juré ! et comment eût-il pu ne pas prononcer le serment? La religion, la mort, la patrie, avaient parlé ! Cent vieillards avaient promis de se taire sur la délivrance de toutes les nations américaines !

Ondouré avait prévu pour Outougamiz cet entraînement inévitable, il jeta un regard plein d'une joie affreuse sur l'infortuné : Outougamiz sentit passer sur lui ce fatal regard. Il leva les yeux et lut son malheur au visage du monstre. Un cri aigu sort de la poitrine du frère de Céluta : « René est mort ! j'ai tué mon ami ! »

Ce cri, ce désespoir trouble l'assemblée. Ondouré explique tout bas aux Sachems que ce neveu du grand Adario a quelquefois des accès de frénésie, effet d'un sort à lui jeté par un magicien de la chair blanche. Les prêtres entourent le jeune Sauvage, et prononcent sur lui des paroles mystérieuses. Outougamiz revient du premier égarement de sa douleur : il n'ose plus se plaindre devant les ministres du Grand-Esprit ; il écoute la délibération qui commence. Un vague espoir lui reste de trouver le moyen d'échapper à des maux qu'il prévoit, mais que cependant il ne connaît pas, puisqu'il ignore ce qu'on va proposer.

Ondouré porte la parole au nom des Natchez. Six Sachems, chargés de garder dans leur mémoire le discours du chef, se distribuèrent les bûchettes qui devaient servir à noter la partie du discours que chacun d'eux était obligé de retenir.

« L'arbre de la paix, dit Ondouré, étendait ses rameaux sur

« toute la terre des chairs rouges qui croyaient être seules dans le « monde. Nos pères vivaient rassemblés à l'ombre de l'arbre : les « forêts ne savaient que faire de leurs chevreuils et les lacs de « leurs poissons.

« Donnez douze colliers de porcelaine bleue. »

Le jongleur des Natchez jette douze colliers au milieu du conseil.

« Un jour, reprit Ondouré, jour fatal! un bruit vint du Levant; « ce bruit disait : Des guerriers vomissant le feu et montés sur « des monstres marins sont arrivés à travers le lac sans rivages. « Nos aïeux rirent : guerriers Mexicains, que je vois ici, vous savez « si le bruit disait vrai.

« Nos pères, enfin convaincus de l'apparition des étrangers, dé« libérèrent. Ils dirent : Bien que les étrangers soient blancs, ils « n'en sont pas moins des hommes; on leur doit l'hospitalité.

« Alléchés par nos richesses, les Blancs descendirent de toutes « parts sur nos rives. Mexicains, ils vous ensevelirent dans la « terre; Chicassaws, ils vous obligèrent de vous enfoncer dans la « solitude; Paraoustis, ils vous exterminèrent; Abénaquis, ils « vous empoisonnèrent avec une poudre; Iroquois, Algonquins, « Hurons, ils vous détruisirent les uns par les autres ; Esquimaux, « ils s'emparèrent de vos filets; et nous, infortunés Natchez, nous « succombons aujourd'hui sous leurs perfidies. Nos Sachems ont « été enchaînés; le champ qui couvrait les cendres de nos ancêtres « est labouré par les étrangers que nous avions reçus avec le ca« lumet de paix.

« Donnez douze peaux d'élan pour la cendre des morts. »

Le jongleur donne douze peaux d'élan.

« Mais pourquoi, continua Ondouré, m'étendrais-je sur les « maux que les étrangers ont fait souffrir à notre patrie? Voyez « ces hommes injustes se multiplier à l'infini, tandis que nos na« tions diminuent sans cesse. Ils nous détruisent encore plus par « leurs vices que par leurs armes; ils nous dévorent en s'appro« chant de nous : nous ne pouvons respirer l'air qu'ils respirent; « nous ne pouvons vivre sur le même sol. Les Blancs en avançant, « et en abattant nos bois, nous chassent devant eux comme un « troupeau de chevreuils sans asile. La terre manquera bientôt à « notre fuite, et le dernier des Indiens sera massacré dans la der« nière de ses forêts.

« Donnez un grand soleil de pierre rouge, pour le malheur des « Natchez. »

Le jongleur jette une pierre en forme de soleil au centre du conseil.

Ondouré se rassied : les Sauvages frappent leurs casse-tête en signe d'applaudissement.

Le chef Natchez, voyant les esprits préparés à tout entendre, crut qu'il était temps de dévoiler le secret. Il se lève de nouveau, et reprenant la parole, il fait observer d'abord qu'un coup soudainement frappé est le seul moyen de délivrer les Indiens; qu'attaquer les Blancs à force ouverte, c'était s'exposer à une destruction certaine, puisque ceux-ci étaient sûrs de triompher par la supériorité de leurs armes; que le crime étant prouvé, peu importait la manière de le punir ; que se laisser arrêter par une pitié pusillanime, c'était sacrifier la liberté des générations à venir aux petites considérations d'un moment. « Voici donc, dit-il, ce que les « Natchez vous proposent. »

Le silence redouble dans l'assemblée ; Outougamiz sent sa peau se coller à ses os.

« Dans tous les lieux où il se trouve des Blancs, il faut que « les Indiens paraissent leurs amis et même leurs esclaves. Une « nuit, les chairs rouges se lèveront à la fois, et extermineront « leurs ennemis. Les esclaves noirs nous aideront dans notre « vengeance, qui sera la leur; deux races seront délivrées du « même coup : les Indiens chez lesquels il n'y a point d'étran- « gers, se réuniront à leurs frères opprimés pour accomplir la « justice.

« Le moment de cette justice sera fixé à l'époque des grands « jeux chez les nations. Ces jeux offriront le prétexte naturel des « rassemblements ; mais, comme il est essentiel que le coup soit « frappé partout la même nuit, on formera des gerbes de roseaux « contenant autant de roseaux qu'il y aura de jours à compter du « jour de l'ouverture des jeux au jour de l'exécution, les jongleurs « seront chargés de la garde de ces gerbes; chaque nuit ils « retireront un roseau et le brûleront, de sorte que le dernier « roseau brûlé sera la dernière heure des Blancs. Jetez un « poignard. »

Le jongleur jette un poignard aux pieds des guerriers.

Ici se brisent les paroles d'Ondouré, de même que se rompent quelquefois ces chaînes de fer qui attachent les prisonniers dans les cachots : libre d'une attention pénible, le conseil commence à s'agiter. Un murmure d'horreur, d'étonnement, de blâme, d'approbation, circule dans les rangs de l'assemblée, grossit et bientôt éclate en mille clameurs. Les Sauvages, montés sur les pins abattus, n'étaient éclairés, dans la profondeur de la nuit, qu'à la lueur des flammes du bûcher ; on les eût pris, à travers les branches et les troncs des arbres, pour un peuple répandu parmi les ruines et les colonnes d'une ville embrasée. Tous voulaient parler à la fois : on se menaçait ; on levait les massues ; le cri de guerre, poussé de la cime du roc, se perdait sur les flots du lac où le bûcher du conseil se reflétait comme un phare sinistre.

Les jongleurs courant çà et là, agitant des baguettes, maniant des serpents, au lieu de rétablir la paix, ne faisaient qu'augmenter le désordre. On venait de mettre aux prises les principes les plus chers aux hommes : la liberté de tout temps, la morale de toute éternité. Ondouré avait conçu le crime et les détails du crime, le plan et les moyens d'exécution, avec la férocité d'un tigre et la ruse d'un serpent. Cependant le calme peu à peu se rétablit. Outougamiz, qui veut élever la voix, est sévèrement réprimandé par les Sachems ; c'était aux Iroquois à se faire entendre. Le Chef de cette nation s'étant levé, on prête une oreille attentive et inquiète à l'opinion d'un peuple si célèbre.

L'orateur répéta d'abord, selon l'usage, le discours entier d'Ondouré, dont chaque division lui était soufflée par un des six Sachems chargés des bûchettes de la mémoire. Ensuite, répondant à ce discours, il dit :

« Ce que le chef des Natchez a proposé est grand, mais est-il « juste ? Chactas, mon vieil ami, n'est pas là dedans ; j'y vois « Adario : les yeux de Chactas sont tombés comme deux étoiles, « sous un ciel qui annonce l'orage. J'ai dit.

« Nous ne sommes point les amis des Blancs ; depuis deux cents « neiges nous les combattons ; mais une injustice justifie-t-elle un « meurtre ? Deviendrons-nous en, nous vengeant, semblables aux « chairs blanches ? l'Iroquois est un chêne qui oppose la dureté « de son bois à la hache qui le veut couper ; mais il ne laisse point « tomber ses branches pour écraser celui qui le frappe. On n'est

« pas libre parce qu'on se dit libre : la première pierre de la ca-
« bane de la liberté est la vertu. J'ai dit.

« L'Iroquois avait cru qu'il s'agissait de s'associer pour lever la « hache [1] : veut-on chanter la guerre à l'étranger, l'Iroquois se « met à votre tête. Marchons, volons. L'Iroquois rugit comme un « ours, il fend les flots des chairs blanches, il brise les têtes avec « sa massue, il crie : « Suivez-moi au fort des Blancs. » Il s'élance « dans le fossé ; de son corps il vous fait un pont comme une « liane pour passer sur le fleuve de sang, pour rendre la liberté « aux chairs rouges. Voilà l'Iroquois, mais l'Iroquois n'est pas une « fouine ; il ne suce pas le sang de l'oiseau qui dort. J'ai dit. »

L'orateur, en prononçant la dernière partie de son discours, imitait à chaque parole l'objet dont il empruntait l'image. « Mar- « chons, » et il marchait ; « volons, » et il étendait les bras. Il rugissait comme un ours, il frappait les pins avec son casse-tête, il montait à l'escalade, il se jetait en arc comme un pont.

Des acclamations, les unes de joie, les autres de rage ébranlent le bois sacré. Outougamiz s'écriait : « Voilà l'Iroquois, voilà Chac- « tas, voilà moi, voilà René, voilà Céluta, voilà Mila ! »

Ondouré paraissait consterné : de ses desseins avortés, il ne lui restait que le crime. Un Chicassaws, prenant impétueusement la parole, rompit l'ordre de la délibération, et rendit l'espérance au tuteur du Soleil.

« Quoi ! dit ce Chicassaws, est-ce bien un Iroquois que nous « venons d'entendre ? Le peuple qui devrait nous soutenir dans « une guerre sacrée nous abandonne ! Si ces orgueilleux cyprès « qui portaient jadis leur tête dans le ciel sont devenus des lierres « rampants, qu'ils se laissent fouler aux pieds du chasseur étran- « her ! Quant au Chicassaws, déterminé à délivrer la patrie, il « adopte le plan des Natchez. »

Ces paroles furent vivement ressenties par les Iroquois, qui donnèrent aux Chicassaws le nom de daims fugitifs et de furets cruels. Les Chicassaws répliquèrent en appelant les Iroquois oiseaux parleurs, et loups changés en dogues apprivoisés. Toutes ces nations, se divisant, semblaient prêtes à se charger sur la pointe du roc, à se précipiter dans le lac avec l'eau du torrent et

[1] Déclarer la guerre.

les débris du bûcher, lorsque les jongleurs parvinrent à obtenir un moment de silence. Le Grand Prêtre des Natchez, du milieu des branches d'un pin dont il tient le tronc embrassé, s'écrie :

« Par Michabou, génie des eaux, dont vous troublez ici l'empire, « cessez vos discordes funestes ! Aucune nation présente à cette « assemblée n'est obligée de suivre l'opinion d'une autre nation : « tout ce qu'elle a promis, c'est le secret, et elle ne peut le dévoi- « ler sans périr subitement. Trois opinions divisent le conseil : la « première rejette le plan des Natchez, la seconde l'adopte, la « troisième veut garder la neutralité. Eh bien, que chaque peuple « suive l'opinion à laquelle il se range, cela n'empêchera pas ceux « qui veulent une vengeance éclatante de l'accomplir. Quand nos « frères demeurés en paix sur leurs nattes verront nos succès, « peut-être se détermineront-ils à nous imiter. »

La sagesse du jongleur fut louée et son avis adopté. Alors se fit la séparation dans l'assemblée : les Indiens du nord et de l'est, les Iroquois à leur tête, se déclarèrent opposants au projet des Natchez; les peuples de l'ouest, les Mexicains, les Sioux, les Pannis, dirent qu'ils ne blâmaient ni ne désapprouvaient le projet, mais qu'ils voulaient vivre en paix; les peuples du midi, et ceux qui, en remontant vers le septentrion, habitaient les rives du Meschacebé, les Chicassaws, les Yazous, les Miamis entrèrent dans la conjuration. Mais tous ces peuples, quelles que fussent leurs diverses opinions, avaient juré sur la cendre des morts qu'ils garderaient un secret inviolable, et tous déclarèrent de nouveau avec cette foi indienne rarement démentie, qu'ils seraient fidèles à leur serment.

« Le voilà donc décidé le sort des Blancs aux Natchez ! » s'écria Ondouré dans un transport de joie, en voyant le nombre considérable des nations du midi engagées dans le complot.

Jusqu'alors un rayon d'espérance avait soutenu le malheureux Outougamiz; mais quand un tiers de l'assemblée se fut déclaré pour le projet du tuteur du Soleil, l'ami de René se sentit comme un homme dont le Créateur a détourné sa face. Il s'avance, ou plutôt il se traîne au milieu de l'assemblée : les uns, selon leur position, le voyaient comme une ombre noire sur la flamme du bûcher; les autres l'apercevaient comme le Génie de la douleur, à travers le voile mobile de la flamme.

« Eh bien ! » dit-il d'une voix concentrée, mais qu'on entendait

dans l'immense silence de la terre et du ciel, « il faut que je tue « mon ami! C'est moi, sans doute, Ondouré, que tu chargeras de « porter le coup de poignard. Nations, vous avez surpris ma foi; « hélas! elle n'était pas difficile à surprendre! Je suis simple; « mais ce que vous ne surprendrez pas, c'est l'amitié d'Outouga- « miz. Il se taira, car il a prêté le serment du secret, mais quand « vous serez prêts à frapper, Outougamiz, avec le Manitou d'or que « voici, sera debout devant René. Forgez le fer bien long : pour « atteindre le cœur de mon ami, il faut que ce fer passe par le « mien. »

Le jeune homme se tut : ses yeux étaient levés vers le firmament; c'était l'Ange de l'Amitié redemandant sa céleste patrie. Les Sachems écoutaient pleins de pensées; ils entrevoyaient un secret qu'ils croyaient important de connaître; ils commandaient le silence au conseil : les prodiges de l'amitié d'Outougamiz, connus de toute la solitude, faisaient l'admiration des jeunes Sauvages.

Le frère de Céluta ramenant ses regards sur l'assemblée : « Guer- « riers, pourquoi êtes-vous muets? Enseignez-moi donc ce qu'il « faut que je dise à ma sœur et à ma femme lorsqu'elles viendront « au-devant de moi. Que dirai-je à René lui-même? Lui dirai-je : « Chevreuil, que j'avais trouvé dans le marais des Illinois, viens « que je rouvre la blessure que ma main avait fermée? »

Outougamiz, portant tout à coup ses deux mains à sa poitrine: « Je t'arracherai bien de mon sein, affreux secret! s'écria-t-il. Os « de mes pères, vous avez beau vous soulever et marcher devant « moi, je parlerai; oui, je parlerai; je ne serai point un assassin! « René, écoute, entends-tu?... Voilà tout ce qui s'est passé au con- « seil; ne va pas le répéter! Mais, René, n'es-tu pas coupable?... « Ah! Dieu! j'ai parlé, j'ai violé mes serments, j'ai trahi la pa- « trie! » Outougamiz défaillit devant le bûcher; si les guerriers voisins ne l'eussent retenu, il tombait dans la flamme. On le couche à l'écart sur des branches.

Cet évanouissement donna le temps au jongleur et à Ondouré de répéter ce qu'ils avaient déjà dit de la frénésie d'Outougamiz, causée par un maléfice. Impatientes de partir, les nations se levèrent, et l'on oublia le frère de Céluta.

Les tribus qui avaient adopté le plan des Natchez reçurent du jongleur les gerbes funéraires : dans chaque gerbe il y avait douze

roseaux. L'époque des grands jeux, qui duraient douze jours, commençait le dix-huitième jour de la lune des chasses ; c'était ce jour-là même que les jongleurs, chez les différentes nations conjurées, devaient brûler le premier roseau : les autres roseaux, successivement retirés pendant onze nuits, annonceraient le massacre avec l'épuisement de la gerbe.

Les Indiens commencèrent à descendre le sentier étroit et dangereux qui conduisait au bas du rocher. Lorsqu'ils arrivèrent au rivage, le jour éclairait l'horizon, mais il était sombre ; et le soleil, enveloppé d'une tempête, s'était levé sans aurore. Les Indiens se rembarquèrent dans leurs canots, se dirigeant vers tous les points de l'horizon : la flotte bientôt dispersée s'évanouit dans l'immensité du lac. Le jongleur et Ondouré abandonnèrent les derniers le rocher du conseil. Ils invitèrent Outougamiz, qui avait repris ses sens, à les suivre ; l'ami de René, les regardant avec horreur, leur répondit que jamais il ne se trouverait dans la société de deux pareils méchants ; ils le quittèrent sans insister davantage. Qu'importait à Ondouré qu'Outougamiz se précipitât ou non du haut du rocher? Outougamiz était lié par un serment qu'il ne romprait sans doute jamais ; mais si, dans son désespoir, il attentait à sa vie, le secret de la tombe paraissait encore plus sûr à Ondouré que celui de la vertu.

Outougamiz demeura assis sur la pointe du rocher, en face du lac, à l'endroit où le torrent, quittant la terre, s'élançait dans l'abîme ; la grandeur des sentiments que ce spectacle inspirait s'alliait avec la grandeur d'une amitié sublime et malheureuse. Les flots du lac, poussés par le vent, mordaient leurs rivages dont ils emportaient les débris : partout des déserts autour de cette mer intérieure, elle-même solitude vaste et profonde ; partout l'absence des hommes et la présence de Dieu dans ses œuvres.

Le coude appuyé sur son genou, la tête posée dans sa main, les pieds pendants sur l'abîme, ayant derrière lui le bois du conseil, naguère si animé, maintenant rendu à la solitude, Outougamiz fut longtemps à fixer ses résolutions : il se détermina à vivre. Si les Blancs allaient découvrir le complot, qui défendrait la patrie, qui défendrait Céluta, qui défendrait Mila, dont le sein porte peut-être le fils d'Outougamiz? On ne peut pas révéler le secret à René, puisque René est peut-être coupable, comme l'affirment

les Sachems; mais n'y a-t-il pas quelque moyen de sauver l'homme blanc? Chactas reviendra, Chactas sera initié au mystère : la sagesse de ce Sachem ne peut-elle prévenir tant de malheurs? Si Outougamiz se précipite dans le lac, sa mort sera inutile à René : celui-ci n'en périra pas moins : Outougamiz, en prolongeant sa vie, peut trouver une occasion inespérée de mettre à l'abri les jours de son ami. Ah! si l'on pouvait faire savoir le secret à Mila, qui a tant d'esprit, elle aurait bientôt tout arrangé! Qui sait aussi si l'innocence de René ne sera pas découverte? Alors, quel bonheur! comme les obstacles s'aplaniraient, comme on passerait du désespoir au comble de la joie!

Outougamiz, après avoir roulé toutes ces pensées dans son âme, se lève : « Vivons, dit-il, ne laissons pas à Céluta le poids de tous « les maux; ne nous reposons pas lâchement dans la tombe. « Adieu, bois du sang! adieu, rocher de malédiction : puisse « Athaënsic te prendre pour son autel! »

Outougamiz se précipite par l'étroit sentier, laissant au bûcher du Conseil quelques cendres qui fumaient encore; image de ce qui reste des vains projets des hommes.

Le frère de Céluta marcha tout le jour et une partie de la nuit suivant : des Sioux, qu'il rencontra, le portèrent, dans leur canot, de fleuve en fleuve, jusqu'au pays des Illinois : ceux-ci, craignant une nouvelle invasion des Natchez, s'étaient retirés à deux cents lieues plus haut, vers l'Occident. Outougamiz, reprenant sa route par terre, traversa les champs témoins des prodiges de son amitié. Le poteau où René devait être brûlé était encore debout : Outougamiz embrassa ce monument sacré. Il descendit aux marais, et visita la racine sur laquelle il avait tenu son ami dans ses bras, il retrouva les roseaux séchés dont il couvrait, pendant la nuit, l'objet de sa tendresse; il ramassa quelques plumes des oiseaux dont il avait nourri son frère. Il dit : « Belles plumes, si jamais je suis « heureux, je vous attacherai avec des fils d'or, et je vous porte- « rai autour de mon front les jours de fêtes. Auriez-vous jamais « cru que je tuerais mon ami? »

Cet homme excellent cherchait à puiser dans ses souvenirs de nouvelles forces, pour qu'elles devinssent égales aux périls de René; il se retrempait, pour ainsi dire, dans ses malheurs passés, pour s'endurcir contre son malheur présent; il s'excitait à l'amitié

par son propre exemple, tandis qu'il s'accusait naïvement d'être changé, et d'avoir juré la mort de René.

Suivant ainsi son amitié à la trace, l'Indien arrive jusqu'aux Natchez : là commencèrent ces douleurs qui ne devaient plus finir. René était-il revenu? Comment soutenir sa première entrevue? Que dire aux deux femmes affligées ?

René n'était point encore aux Natchez. Ondouré seul et le jongleur avaient devancé de deux aurores le retour du malheureux Outougamiz. Les jours de Céluta et de Mila s'étaient écoulés dans la plus profonde retraite. Par l'habitude de souffrir et par la longueur du temps, l'épouse de René était tombée dans une tristesse profonde : la tristesse est le relâchement de la douleur; sorte d'intermission de la fièvre de l'âme, qui conduit à la guérison ou à la mort. Il n'y avait plus que les yeux de Céluta à sourire ; sa bouche ne le pouvait plus.

« Tu me sembles un peu calme, » disait Mila.

— « Oui, lui répondait sa sœur, je suis faite à présent à la mau-« vaise nourriture : mon cœur s'alimente du chagrin qu'il repous-« sait avant d'y être accoutumé. »

La nuit qui précéda l'arrivée d'Outougamiz, les deux Indiennes veillèrent plus tard que de coutume : elles s'occupaient de René, inépuisable sujet de leurs entretiens. Lorsqu'elles furent couchées sur la natte, elles continuèrent de parler, et, faisant au milieu de leur adversité des projets de bonheur, elles s'endormirent avec l'espérance : l'enfant malade s'assoupit avec le hochet qu'on lui a donné dans son berceau.

A leur réveil Mila et Céluta trouvèrent debout devant elles Outougamiz pâle, défait, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte. Elles s'élancent de leur couche : « Mon frère ! » — « Mon mari ! » dirent-elles à la fois. — « Qu'y a-t-il ? René est-il mort ? Allez-« vous mourir? »

— « C'en est fait, répond l'Indien sans changer d'attitude, plus « d'épouse, plus de sœur ! »

— « René est mort ! » s'écrie Céluta.

— « Que dis-tu ! repartit Outougamiz avec une joie sauvage, « René est mort? Kitchimanitou soit béni ! »

— « Ciel ! dit Céluta, tu désires la mort de ton ami ! De quel « malheur est-il donc menacé ? »

— « Nous sommes tous perdus ! » murmure Outougamiz d'une voix sombre. Se dégageant des bras de sa femme et de sa sœur, il se précipite hors de la cabane : Mila et Céluta le suivent.

Elles sont arrêtées tout à coup par Ondouré. « Avez-vous vu « Outougamiz? » leur dit-il d'un air alarmé. — « Oui, répondent-« elles ensemble ; il est hors de ses sens, nous volons après lui. »

— « Que vous a-t-il dit? » reprit le tuteur du Soleil.

— « Il nous a dit que nous étions tous perdus, » répliqua Céluta.

— « Ne le croyez pas, dit le chef rassuré, tout va bien au con-« traire ; mais Outougamiz est malade : je vais chercher Adario. »

Comme Ondouré s'éloignait, Outougamiz, par un autre sentier, se rapprochait de la cabane : il marchait lentement, les bras croisés. Les deux femmes qui s'avançaient vers lui l'entendaient parler seul, il disait : « Manitou d'or, tu m'as privé de la raison : dis-« moi donc maintenant ce qu'il faut faire. »

Mila et Céluta saisissent l'infortuné par ses vêtements.

« Que voulez-vous de moi ? s'écrie-t-il. Oui, je le jure, j'aimerai « René en dépit de vous ; je me ris des vers du sépulcre qui déjà « dévorent mes chairs vivantes. Je frapperai mon ami sans doute, « mais je baiserai sa blessure, je sucerai son sang, et, quand il « sera mort, je m'attacherai à son cadavre, jusqu'à ce que la cor-« ruption ait passé dans mes os. »

Les deux Indiennes éplorées embrassaient les genoux d'Outougamiz : il les reconnaît. « C'est nous, dit Mila, parle !

Outougamiz lui met la main sur la bouche : « Qu'as-tu dit? on « ne parle plus, à moins que ce ne soit comme une tombe : tout « vient à présent des morts. Il y a un secret. »

— « Un secret ! repartit vivement Mila, un secret pour tes amis ! « de quoi s'agit-il donc? de notre vie? de celle de René ? »

Alors Outougamiz : « Arrache-moi le cœur, » dit-il à Mila en lui présentant son sein où la jeune épouse applique ses lèvres de flamme.

« Ne déchirez pas ainsi mes entrailles, dit Céluta : parle, mon « cher Outougamiz ; viens te reposer avec nous dans ta cabane. »

Une voix foudroyante interrompit cette scène. « As-tu parlé ? « disait cette voix ; la terre a-t-elle tremblé sous tes pas ? »

— « Non, je n'ai pas parlé, répondit Outougamiz en se tournant

« vers Adario que conduisait Ondouré ; mais ne croyez plus trou-
« ver en moi le docile Outougamiz : homme de fer, allez porter
« votre vertu parmi les ours du Labrador ; buvez avec délices le
« sang de vos enfants ; quant à moi, je ne boirai que celui que
« vous ferez entrer de force dans ma bouche ; je vous en rejette-
« rai une partie au visage, et je vous couvrirai d'une tache que la
« mort n'effacera pas. »

Adario fut terrassé. « Que me reproches-tu? dit-il à son neveu.
« Mes enfants?... Barbare, cent fois plus barbare que moi ! »

Il n'en fallait pas tant pour abattre le ressentiment d'Outougamiz. « Pardonne, dit-il au vieillard ; oui, j'ai été cruel ; Outougamiz pourtant ne l'est pas ! Je suis indigne de ton amitié, mais
« laisse-moi la mienne; laisse-moi mourir; console, après moi,
« ces deux femmes. Je t'en avertis, je succomberai, je parlerai :
« je n'ai pas la force d'aller jusqu'au bout. »

— « Nous consoler! dit Céluta; est-ce là l'homme qui console?
« Jusqu'ici je me suis tue, j'ai écouté, j'ai deviné, il s'agit de la
« mort de René. Allons, Outougamiz, couronne ton ouvrage,
« égorge celui que tu as délivré ! Sa voix mourante te remerciera
« encore de ce que tu as fait pour lui ; il cherchera ta main ensanglantée pour la porter à sa bouche ; ses yeux ne te voient déjà
« plus, mais ils te cherchent encore; ils se tournent vers toi avec
« son cœur expirant. »

— « L'entends-tu, Adario? dit Outougamiz. Résiste, si tu le
« peux ! »

Outougamiz saisit Céluta, et dans les étreintes les plus tendres il se sent tenté de l'étouffer.

« Femmes, s'écrie Adario, retirez-vous avec vos larmes. »

— « Oui, oui ! dit Mila, prends ce ton menaçant, mais sache
« que nous sauverons René, malgré toi, malgré la patrie : il faut
« que cette dernière périsse de ma propre main ; j'incendierai
« les cabanes. »

— « Vile ikouessen [1], s'écria le vieillard, si jamais tu oses te
« présenter devant moi avec ta langue maudite, tu n'échapperas
« pas à ma colère. »

— « Tu m'appelles ikouessen ! dit Mila, de qui? de mon libé-

[1] Courtisane.

« rateur ? Tu as raison : je ne serais pas ce que je suis, si je n'avais « dormi sur ses genoux ! »

— « Quitte ces femmes, dit le vieillard à son neveu ; ce n'est « pas le moment de pleurer et de gémir. Viens avec les Sachems « qui nous attendent. » Outougamiz se laissa entraîner par Adario et par Ondouré.

Mila et Céluta, voyant leurs premiers efforts inutiles, cherchèrent d'autres moyens de découvrir le secret d'Outougamiz. Par les mots énigmatiques du jeune guerrier, elles savaient qu'il y avait un mystère, et par sa douleur, elles devinaient que ce mystère enveloppait le frère d'Amélie. Dans cette pensée, avec toute l'activité de l'amitié fraternelle et de l'amour conjugal, elles suspendirent leurs plaintes ; elles convinrent de se séparer, d'aller chacune de son côté errer à l'entrée des cavernes où s'assemblait le conseil. Elles espéraient surprendre quelques paroles intuitives de leur destinée.

Dès le soir même, Céluta se rendit à la Grotte des Rochers, et Mila à la Caverne des Reliques.

En approchant de celle-ci, le souvenir des instants passés dans ces mêmes lieux se présenta vivement au cœur de Mila. Les Sachems n'étaient pas dans la caverne ; Mila n'entendit rien : la Mort ne raconte point son secret. Céluta n'avait pas été plus heureuse ; les deux sœurs rentrèrent non instruites, mais non découragées, se promettant de recommencer leurs courses.

Outougamiz fut plusieurs jours sans paraître : Adario l'avait emmené dans le souterrain où s'assemblaient les chefs des conjurés, et où l'on s'efforçait, par les tableaux les plus pathétiques de la patrie opprimée, par les plus grossiers mensonges sur René, par toute l'autorité du Grand Prêtre, de lutter contre la force de l'amitié. Lorsque le frère de Céluta voulut sortir, les gardes du Soleil eurent ordre de le suivre de loin ; des Sachems et Adario lui-même marchaient à quelque distance sur ses traces.

Il se rendit à la cabane de René ; Céluta était absente ; Mila, solitaire, attendait le retour de son amie. En voyant entrer Outougamiz, elle lui sourit d'un air de tendresse et de surprise. Mila avait quelque chose de charmant ; on aurait passé ses jours à la voir sourire. « Je croyais, dit-elle à son mari, que tu m'avais aban« donnée. Où es-tu donc allé ? Je ne t'avais pas revu depuis le jour

« où tu es revenu du désert. » Elle fit signe à Outougamiz de s'asseoir sur la natte. Outougamiz répondit qu'il était resté avec les Sachems ; et plein d'une joie triste en entendant Mila lui parler avec tant de douceur, il s'assit auprès d'elle.

Mila suspendit ses bras au cou du jeune Sauvage : « Tu es infor-« tuné, lui dit-elle, et moi, je suis malheureuse. Après une si lon-« gue absence, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt me consoler ? « Tu n'as plus ta raison ; j'ai à peine la mienne. Retirons-nous « dans les forêts ; je serai ton guide ; tu marcheras appuyé sur « moi, comme l'aveugle conduit par l'aveugle. Je porterai les fruits « à ta bouche, j'essuierai tes larmes, je préparerai ta couche, tu « reposeras ta tête sur mes genoux lorsque tu la sentiras pesante ; « tu me diras alors le secret. René viendra nous trouver, et il pleu-« rera avec nous. »

— Qu'il ne pleure pas ! dit Outougamiz ; s'il pleure, je parlerai. « Je veux qu'il me promette de ne pas m'aimer, afin que je tienne « mon serment. S'il dit qu'il m'aime, je le tuerai, parce que je « trahirais mon pays. »

Mila crut qu'elle allait découvrir quelque chose ; mais toutes ses grâces et toutes ses séductions furent inutiles. Ses caresses, dont une seule aurait suffi à tant d'autres hommes pour leur faire vendre la destinée du monde, échouèrent contre la gravité de la douleur et contre la foi du serment. Mila trouva dans son mari une résistance à laquelle elle ne s'était pas attendue ; elle ignorait à quel point Outougamiz était passionné pour la patrie ; quel empire la religion avait sur lui ; quelle force ajoutait à sa vertueuse résistance l'idée que René était coupable, et que ce Blanc pourrait apprendre le secret aux autres Blancs, si le secret lui était révélé. Céluta, qui ressemblait davantage à son frère et qui le connaissait mieux, avait désespéré dès le premier moment de lui faire dire ce qu'il croyait devoir taire ; elle l'admirait en versant des larmes.

La saison déclinait vers l'automne; saison mélancolique où l'oiseau de passage qui s'envole, la verdure qui se flétrit, la feuille qui tombe, la chaleur qui s'éteint, le jour qui s'abrége, la nuit qui s'étend, et la glace qui vient couronner cette longue nuit, rappellent la destinée de l'homme. Les grands jeux devaient être bientôt proclamés : le jour du massacre approchait. Aucune nouvelle

de René ne parvenait à Céluta ; l'Indienne ne savait plus si elle devait craindre ou désirer le retour du voyageur. Un matin elle vit entrer dans sa cabane le Religieux d'une mission lointaine. Ce n'était pas un prêtre d'autant de science que le père Souël, ni d'un zèle à provoquer le martyre, mais c'était un homme charitable et doux. Il ne se mêlait jamais de ce qui ne le regardait pas, et ne cherchait à convertir les âmes au Seigneur que par l'exemple d'une bonne vie. Il portait la robe et la barbe d'un capucin sans orgueil et sans humilité ; il trouvait tout simple que son Ordre eût conservé les usages et les habits d'autrefois, comme il lui semblait tout naturel que ces usages et ces habits eussent changé.

Céluta s'avança au-devant du missionnaire : « Chef de la Prière, « lui dit-elle, tu m'honores de venir à ma hutte ; mais le maître « n'est pas ici, et je crains qu'une femme ne te reçoive pas aussi « bien que tu le mérites. » — Le Père lui répondit en s'inclinant : « Je ne vous aurais pas importunée de ma visite, si le capitaine « d'Artaguette ne m'eût ordonné de vous apporter une lettre de « votre mari. »

Céluta rougit d'espérance et de crainte ; elle prit la lettre que le missionnaire lui présentait, et la pressa sur son cœur.

Mila, qui était avec sa sœur dans la cabane, et qui tenait la petite Amélie sur ses genoux, ne voulait pas qu'on se donnât le temps de servir la cassine au Religieux, impatiente qu'elle était d'entendre l'explication du collier. Céluta, plus hospitalière, prépara le léger repas.

Tandis qu'elle s'occupait de ce soin, le Religieux voyant la fille de René dans les bras de Mila, la bénit, et demanda si cette petite était chrétienne. L'enfant ne paraissait point effrayée et souriait au vieux Solitaire. Celui-ci, interrogé par les deux sœurs, fit, les larmes aux yeux, l'éloge du capitaine d'Artaguette et du brave grenadier Jacques. Céluta apprit avec peine que son frère blanc, fixé à un poste éloigné, était souffrant depuis plusieurs mois.

Mila dit au missionnaire : « Chef de la barbe, n'as-tu jamais été « repoussé des huttes ? » — « Mon bâton, répondit le Père, est « toujours derrière la porte. » Céluta servit la cassine. Quand cela fut fait, elle tira la lettre qu'elle avait mise dans son sein et pria le Père de la traduire.

Inexplicable contradiction du cœur humain ! Cette femme qui,

la veille, s'alarmait du silence de son mari, désirait presque maintenant la continuation de ce silence! Que contenait la lettre? annonçait-elle le retour prochain de René? jetait-elle quelque lumière sur le secret d'Outougamiz? dissiperait-elle ou confirmerait-elle les soupçons qui s'étaient élevés contre René? Assises devant le missionnaire, les deux sœurs fixant les yeux sur ses lèvres, écoutaient des sons qui n'étaient pas encore produits. Le Père ouvre la lettre, prend sa barbe dans sa main gauche, élève de sa main droite le papier à la hauteur de ses yeux, et parcourt en silence la première page. A mesure qu'il avançait dans la lecture, on voyait l'étonnement se peindre sur son visage. Céluta était comme le prisonnier de guerre assis sur le trépied avant d'être livré aux flammes; Mila perdant toute patience s'écria : « Explique-nous donc le col-« lier : est-ce que tu ne le comprends pas? » Le Père traduisit en Natchez ce qui suit :

## LETTRE DE RENÉ A CÉLUTA.

Au Désert, la trente-deuxième neige de ma naissance

« Je comptais vous attendre aux Natchez; j'ai été obligé de par-« tir subitement sur un ordre des Sachems. J'ignore quelle sera « l'issue de mon voyage : il se peut faire que je ne vous revoie plus. « J'ai dû vous paraître si bizarre que je serais fâché de quitter la « vie sans m'être justifié auprès de vous.

« J'ai reçu de l'Europe, à mon retour de la Nouvelle-Orléans, « une lettre qui m'a appris l'accomplissement de mes destinées : « j'ai raconté mon histoire à Chactas et au Père Souël : la sagesse « et la religion doivent seules la connaître.

« Un grand malheur m'a frappé dans ma première jeunesse ; ce « malheur m'a fait tel que vous m'avez vu. J'ai été aimé, trop aimé : « l'ange qui m'environna de sa tendresse mystérieuse ferma pour « jamais, sans les tarir, les sources de mon existence. Tout amour « me fit horreur : un modèle de femme était devant moi, dont rien « ne pouvait approcher; intérieurement consumé de passions, « par un contraste inexplicable je suis demeuré glacé sous la main « du malheur.

« Céluta, il y a des existences si rudes qu'elles semblent accu-

« ser la Providence et qu'elles corrigeraient de la manie d'être.
« Depuis le commencement de ma vie, je n'ai cessé de nourrir « des chagrins : j'en portais le germe en moi comme l'arbre porte « le germe de son fruit. Un poison inconnu se mêlait à tous mes « sentiments : je me reprochais jusqu'à ces joies nées de la jeu- « nesse et fugitives comme elle.

« Que fais-je à présent dans le monde, et qu'y faisais-je aupa- « ravant ? j'étais toujours seul, alors même que la victime palpitait « encore au pied de l'autel. Elle n'est plus, cette victime ; mais le « tombeau ne m'a rien ôté ; il n'est pas plus inexorable pour moi « que ne l'était le sanctuaire. Néanmoins je sais que quelque chose « de nécessaire à mes jours a disparu. Quand je devrais me réjouir « d'une perte qui délivre deux âmes, je pleure ; je demande, « comme si on me l'avait ravi, ce que je ne devais jamais retrou- « ver ; je désire mourir ; et dans une autre vie une séparation qui « me tue, n'en continuera pas moins l'éternité durante !

« L'éternité ! peut-être, dans ma puissance d'aimer, ai-je com- « pris ce mot incompréhensible. Le ciel a su et sait encore, au « moment même où ma main agitée trace cette lettre, ce que je « pouvais être : les hommes ne m'ont pas connu.

« J'écris assis sous l'arbre du désert, au bord d'un fleuve sans « nom, dans la vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la cou- « vrirent lorsque les temps commencèrent. Je suppose, Céluta, « que le cœur de René s'ouvre maintenant devant toi : vois-tu le « monde extraordinaire qu'il renferme ? il sort de ce cœur des « flammes qui manquent d'aliment, qui dévoreraient la création « sans être rassasiées, qui te dévoreraient toi-même. Prends garde, « femme de vertu ! recule devant cet abîme : laisse-le dans mon « sein ! Père tout-puissant, tu m'as appelé dans la solitude ; tu « m'as dit : « René ! René ! qu'as-tu fait de ta sœur ? » Suis-je donc « Caïn ? »

CONTINUÉE AU LEVER DE L'AURORE.

« Quelle nuit j'ai passée ! Créateur, je te rends grâces ; j'ai en- « core des forces, puisque mes yeux revoient la lumière que tu as « faite ! Sans flambeau pour éclairer ma course, j'errais dans les « ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux-mêmes, se frayaient

« des sentiers à travers les lianes et les buissons. Je cherchais ce « qui me fuit ; je pressais le tronc des chênes ; mes bras avaient « besoin de serrer quelque chose. J'ai cru, dans mon délire, sen- « tir une écorce aride palpiter contre mon cœur : un degré de cha- « leur de plus, et j'animais des êtres insensibles. Le sein nu et « déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la nuit, je croyais « voir une femme qui se jetait dans mes bras ; elle me disait : Viens « échanger des feux avec moi, et perdre la vie ! mêlons des vo- « luptés à la mort ! que la voûte du ciel nous cache en tombant « sur nous. »

« Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un « tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort. Vous savez « si René a résisté, et à quel prodige d'amitié il a cru devoir le « sacrifice d'une indépendance, qui du moins n'était funeste qu'à « lui. Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour, et « le bonheur d'être père : j'ai vu avec une sorte d'épouvante que « ma vie s'allait prolonger au delà de moi. Le sang qui fit battre « mon cœur douloureux animera celui de ma fille : je t'aurai « transmis, pauvre Amélie, ma tristesse et mes malheurs ! Déjà « appelé par la terre, je ne protégerai point les jours de ton en- « fance ; plus tard je ne verrai point se développer en toi la douce « image de ta mère, mêlée aux charmes de ma sœur et aux grâces « de la jeunesse. Ne me regrette pas : dans l'âge des passions j'au- « rais été un mauvais guide. »

« Céluta, je vous recommande particulièrement Amélie : son « nom est un nom fatal. Qu'elle ne soit instruite dans aucun art « de l'Europe ; que sa mère lui cache l'excès de sa tendresse : il « n'est pas bon de s'accoutumer à être trop aimé. Qu'on ne parle « jamais de moi à ma fille ; elle ne me doit rien : je ne souhaitais « pas lui donner la vie.

« Que René reste pour elle un homme inconnu, dont l'étrange « destin raconté la fasse rêver sans qu'elle en pénètre la cause : « je ne veux être à ses yeux que ce que je suis, un pénible songe.

« Céluta, il y a dans ma cabane des papiers écrits de ma main : « c'est l'histoire de mon cœur ; elle n'est bonne à personne, et « personne ne la comprendrait : anéantissez ces chimères.

« Retournez sous le toit fraternel ; brûlez celui que j'ai élevé de « mes mains ; semez des plantes parmi ses cendres ; rendez à la

« forêt l'ermitage que j'avais envahi. Effacez le sentier qui monte « de la rivière à la porte de ma demeure ; je ne veux pas qu'il « reste sur la terre la moindre trace de mon passage. Cependant « j'ai écrit un nom sur des arbres, dans la profondeur des bois : « il serait impossible de le retrouver ; qu'il croisse donc avec le « chêne inconnu qui le porte : le chasseur indien s'enfuira à la « vue de ces caractères gravés par un mauvais Génie.

« Donnez mes armes à Outougamiz ; que cet homme sublime « fasse en mémoire de moi un dernier effort : qu'il vive. Chactas « me suivra, s'il ne m'a devancé.

« Si enfin, Céluta, je dois mourir, vous pourrez chercher après « moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois ne « croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un au- « tre homme ; ne croyez pas que de faibles embrassements puissent « effacer de votre âme ceux de René. Je vous ai tenue sur ma poi- « trine au milieu du désert, dans les vents de l'orage, lorsque, après « vous avoir portée de l'autre côté d'un torrent, j'aurais voulu vous « poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein, et pour me « punir de vous avoir donné ce bonheur. C'est toi, Être suprême, « source d'amour et de beauté, c'est toi seul qui me créas tel que « je suis, et toi seul me peux comprendre ! Oh ! que ne me suis-je « précipité dans les cataractes, au milieu des ondes écumantes ! je « serais rentré dans le sein de la nature avec toute mon énergie.

« Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pour- « rait vous environner de cette flamme que je porte avec moi, « même en n'aimant pas ? Ces solitudes que je rendais brûlantes « vous paraîtraient glacées auprès d'un autre époux. Que cherche- « riez-vous dans les bois et sous les ombrages ? il n'est plus pour « vous d'illusions, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en te « donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie in- « curable était au fond de mon âme. Ne crois pas, Céluta, qu'une « femme à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle « on a formé des souhaits aussi odieux que les miens, ne crois pas « que cette femme oublie jamais l'homme qui l'aima de cet amour « ou de cette haine extraordinaire.

« Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui in- « téresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi, « qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne ? Je serais

« également fatigué de la gloire et du génie, du travail et du loisir, « de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la « société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir ; si « j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas « né, ou être à jamais oublié.

« Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous revoir « encore, Céluta, quelque chose me dit que ma destinée s'accom- « plit; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus « funeste : René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez « donc cette lettre comme un testament. »

La lecture était achevée que Céluta ne relevait point sa tête qui s'était penchée sur son sein : toute la sagacité de Mila n'avait pas suffi pour expliquer le collier; toute la religion du missionnaire n'avait pu pénétrer le sens de la lettre ; mais le cœur d'une épouse l'avait mieux compris : rien n'est intelligent comme l'amour malheureux. Céluta apprenait qu'elle n'était point aimée ; qu'un lien paternel ne lui avait même pas attaché René ; qu'il y avait, dans l'âme de cet homme, du trouble, presque du remords, et qu'il se repentait d'un malheur comme on se repentirait d'un crime.

Céluta releva lentement son front abattu : « Allons, dit-elle, « mon mari est encore plus infortuné que je ne le supposais, un « méchant Esprit l'a persécuté : je dois être son bon Génie. »

Le Religieux rendit la lettre à l'Indienne en lui disant : « Souf- « frir est notre partage ; la nouvelle alliance que Jésus-Christ a « faite avec les hommes est une alliance de douleur : c'est de son « sang qu'il l'a scellée, je vais prier pour vous. »

Le missionnaire tomba à genoux, et, les mains jointes, il répéta dans la langue des Natchez l'Oraison dominicale : le calme de cette prière fut une espèce de baume répandu sur une plaie vive. Quand le Père prononça ces mots : *Délivrez-nous du mal*, les deux femmes sanglotèrent d'attendrissement. Alors le Religieux, se relevant avec peine, ramena son froc sur sa tête grise, traversa la cabane d'un pas grave, reprit son bâton à la porte et alla, aussi rapidement que le lui permettait sa vieillesse, consoler d'autres adversités.

Mila, qui portait toujours Amélie, la rendit à Céluta : celle-ci la reçut en la couvrant de baisers et en fondant en larmes. Mila, qui devinait sa sœur, lui dit : « Tu l'aimeras pour toi, toi qui es sa « mère; moi, je l'aimerai pour son père. »

Mais Mila se sentait aussi un peu découragée. Qui avait donc pu trop aimer René? Quand on arracherait le guerrier blanc à la mort, que gagnerait-on à cela, puisqu'il ne voulait pas vivre? Mila ne s'arrêtant pas longtemps à ces réflexions, et revenant à son caractère :

« C'est assez pleurer pour un collier obscur, mal interprété, que « nous ne comprenons ni toi, ni moi, ni le Père de la barbe. Le « danger est à la porte de notre cabane : pourquoi mêler à des « peines véritables des peines chimériques? Entre la réalité du « mal et les songes de nos cœurs, nous ne saurions où nous tour- « ner. Occupons-nous du présent, nous penserons une autre fois à « l'avenir. Découvrons le secret, sauvons René, et quand nous l'au- « rons sauvé, il faudra bien qu'il s'explique. »

— « Tu as raison, dit Céluta, sauvons mon mari. » Mila prit Amélie dans ses bras, puis la rendant encore à sa mère : « Tiens, « dit-elle, je désirais avoir un petit guerrier, je n'en veux plus, « garde ta fille : elle te préfère à moi quand elle pleure ; elle me « préfère à toi quand elle rit. Ne dirait-on pas que le collier lui fait « aussi verser des larmes? » Mila sortit pour aller à la découverte du secret.

René avait écrit une autre lettre aux Sachems, pour leur annoncer que les Illinois ne paraissaient pas encore disposés à recevoir le calumet de paix. Plus heureux dans sa mission, Chactas avait tout obtenu des Anglais de la Géorgie : il se disposait à revenir. Le tuteur du Soleil espérait que le vieillard serait mort avant de revoir sa cabane : on racontait qu'il touchait à sa fin.

La Femme-Chef, attendant la tête de sa rivale, laissait en apparence Ondouré plus tranquille, mais elle le surveillait avec toute l'activité de la jalousie. Le Sauvage, craignant toujours de se trahir, n'échappait au péril qu'à l'aide de précautions dont il lui tardait de se délivrer.

D'un autre côté, il était difficile que le secret d'une conjuration connue de tant de monde ne transpirât pas au dehors. De temps en temps, il s'élevait des bruits dont tout Commandant moins prévenu que celui du fort Rosalie eût recherché la source. Le Gouverneur général avait écrit à Chépar de ne se pas laisser trop rassurer par la concession des terres. Une lettre d'Adelaïde, adressée à René, s'était trouvée dans les dépêches. Ondouré, que

Fébriano instruisait de tout, s'empressa d'annoncer une nouvelle trahison du fils adoptif de Chactas ; mais, en même temps, pour achever de tromper le Commandant et pour avoir l'air de ne s'occuper que de plaisirs, il ordonna une chasse au buffle de l'autre côté du Meschacebé.

Mila n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'elle dit à Céluta : « Il nous faut aller à cette chasse, où se trouveront toutes les ma-« trones : je veux que le jongleur m'apprenne aujourd'hui même « le secret. » Céluta consentit tristement à suivre Mila ; elle doutait du succès de sa jeune amie qui refusait de dire le moyen dont elle se comptait servir pour faire parler le jongleur.

Le jour de la chasse arrivé, les deux sœurs partirent ensemble : elles marchaient seules hors de la foule, car tout le monde les fuyait comme on fuit les malheureux. On s'embarque dans les canots ; on traverse le fleuve ; on descend sur l'autre rive ; on entre dans les savanes parsemées d'étangs d'une eau saumâtre, où les buffles viennent lécher le sel.

Divisés en trois bandes, les chasseurs commencent l'attaque : on voyait bondir les buffles au-dessus des grandes forêts de cannes de plus de quinze pieds de hauteur. Mila avait quitté Céluta. Elle s'était attachée aux pas du jongleur qui prononçait des paroles, afin d'amener les victimes sous la lance des guerriers. Un buffle blessé fond tout à coup sur le magicien qui prend la fuite : le buffle est arrêté par les chasseurs, mais le prêtre continue à s'enfoncer dans les cannes, et entendant courir derrière lui, il fuit encore plus vite ; ce n'était pourtant que Mila qui volait sur ses traces comme les colibris volent sur la cime des roseaux. Elle appelle le jongleur ; celui-ci tourne enfin la tête, et reconnaissant une femme, il se précipite à terre tout haletant.

« Je t'assure, dit Mila en arrivant à lui, que j'ai eu autant de peur que « toi. Je te suivais, parce que tu m'aurais sauvée. D'une seule parole « tu aurais fait tomber le buffle mort à tes pieds. » — « C'est vrai, « dit le jongleur reprenant un air solennel ; mais que j'ai soif ! »

Mila portait à son bras une corbeille, dans cette corbeille un flacon et une coupe.

« Le Grand-Esprit m'a bien inspirée, s'écria Mila ; j'ai par ha-« sard ici de l'essence de feu [1]. Ah ! bon Génie ! si un homme

[1] Eau-de-vie.

« comme toi allait mourir, que deviendraient les Natchez ? »

— « Mila, dit le prêtre essuyant son front et se rapprochant de « la malicieuse enchanteresse, tu m'as toujours semblé avoir de « l'esprit comme une hermine. »

— « Et toi, dit Mila versant l'essence de feu dans la coupe, tu « m'as toujours paru beau comme le Génie qui préside aux chasses, « comme le Grand-Lièvre honoré dans les forêts. » Le prêtre vida la coupe.

Les Sauvages, passionnés pour les liqueurs de l'Europe, recherchent les fumées de l'ivresse comme les peuples de l'Orient les vapeurs de l'opium. « Je ne t'avais jamais vu de si près, dit Mila « remplissant de nouveau la coupe et la présentant à la main avide « du jongleur ; que tu es beau ! que tu es beau ! on dit que tu par- « les tant de langues ! Est-ce que tu entends tout ce que tu dis ? »

Triplement enivré de vin, d'amour et de louanges, le prêtre commençait à faire parler ses yeux. Mila remplit encore la coupe, la porte de sa main droite aux lèvres du jongleur, et, appuyant doucement sa main gauche sur son épaule, semble regarder avec admiration sa victime déjà séduite.

Le lieu était solitaire, les roseaux élevés. « Mila ? » dit le jongleur.

— « Que veux-tu ? » dit l'Indienne affectant un air troublé et un peu honteux.

— « Approche-toi, » repartit le prêtre. Mila parut se vouloir défendre.

— « N'aie pas peur, dit le prêtre. Je puis répandre la nuit autour « de nous. »

— « C'est pour cela que j'ai tant de peur ! répondit Mila ; tu es « un si grand magicien ! » Le prêtre, prenant Mila dans ses bras, l'attira sur ses genoux. « Bois donc à ton tour, charmante co- « lombe, » dit-il.

— « Moi ! » s'écria Mila : elle feignit de porter la liqueur à sa bouche, tandis que le prêtre, tournant la coupe, cherchait à boire sur le bord que les lèvres de Mila avaient touché.

Le jongleur commençait à sentir les effets du poison, les objets flottaient devant ses yeux.

« Ne vois-je pas, dit-il à Mila, une grande cabane ? » C'étaient des roseaux agités par le vent.

— « Oui, dit Mila, c'est la cabane où les Sachems sont rassemblés « pour délibérer sur la mort de René. »

— « C'est étonnant, repartit le prêtre balbutiant, car ce n'est pas encore sitôt. »

Le cœur de Mila tressaillit ; elle pressa involontairement le jongleur, qui la serra à son tour dans ses bras.

« Pas encore sitôt ? dit Mila ; mais c'est... »

— « La douzième nuit pendant la lune des chasses, » dit le prêtre.

— « Je croyais, répondit Mila, que c'était la treizième ? »

— « Je sais mieux cela que toi, repartit le jongleur ; il y a douze « roseaux dans la gerbe ; nous en retirons un chaque nuit. »

— « C'est fort bien imaginé, dit Mila, et René sera tué quand « tu retireras le dernier ? — Oui, dit le prêtre ; et il sera tué le « premier de tous. »

Le prêtre voulut ravir un baiser à Mila, qui, au lieu de ses lèvres, lui présenta l'essence de feu. « J'aimerais mieux l'autre « coupe, » dit le jongleur.

— « Mais, reprit Mila, tu dis que René sera tué le premier de « tous ; on tuera donc d'autres chairs blanches ? » — « Eh ! cer« tainement, dit le jongleur riant de la simplicité de Mila ; cela « sera d'autant plus admirable, qu'ils seront assemblés comme « un troupeau de chevreuils pour regarder les grands jeux. »

— « Oh ! comme j'y danserai avec toi, s'écria Mila appliquant, « avec le dégoût de la nature mais l'exaltation de l'amitié, un bai« ser sur le front du jongleur ; je n'avais pas entendu parler de « ces grands jeux ! J'aime tant les jeux ! »

— « Toutes les nations qui ont juré le secret, dit le jongleur, se « rendront aux Natchez. Outougamiz le Simple a juré comme les « autres ; nous le forcerons de tuer son René. »

Mila se lève, s'arrache aux bras du prêtre qui tombe, et dont le front va frapper la terre. Cet homme eut une idée confuse de la faute qu'il venait de commettre, mais l'ivresse l'emportant, il s'endormit.

Mila cherche Céluta ; elle l'aperçoit seule assise à l'écart ; elle lui dit : « Tout est découvert ; les Blancs seront massacrés aux « grands jeux : ton mari périra le premier. »

L'épouse de René est prête à s'évanouir ; son amie la soutient :

« Du courage, dit-elle ; il faut sauver René. Je cours au fort aver-
« tir Chépar. Toi, va chercher Outougamiz. »

— « Arrête, s'écrie Céluta ; qu'as-tu dit? avertir Chépar ! Mal-
« heureuse ! ton pays ! »

Ces mots retentissent dans le cœur de Mila ; immobile, elle fixe ses regards sur sa sœur, puis s'écrie : « Périsse la patrie qui a pu
« tramer un complot si odieux ! Ce n'est plus qu'un repaire d'as-
« sassins. Je cours les dénoncer. »

Céluta frémit : « Mila, dit-elle, songe à ta mère, à ton père, à
« moi, à Outougamiz. Ne vois-tu pas qu'en prévenant un massa-
« cre, tu ne le fais que changer en un meurtre beaucoup plus ter-
« rible pour toi ? »

Mila frémit ; elle n'avait pas aperçu cet autre péril ; mais, tout à coup : « Je ne m'attendais pas, lorsqu'il s'agissait de la vie de
« René, que tu serais si calme ; que tu balancerais prudemment,
« comme un Sachem, le bien et le mal. »

— « Femme, reprit Céluta avec émotion, quel que soit ton
« cœur, tu ne m'apprendras pas à aimer ; mais ne crois pas non
« plus m'aveugler : je serai maintenant aussi malheureuse que
« mon frère et aussi discrète que lui. Je sais mourir de douleur ;
« je ne sais pas perdre ma patrie. »

Mila embrasse Céluta. « Pardonne-moi, dit-elle ; je suis trop
« au-dessous de toi pour te juger. »

Mila raconte à sa sœur comment elle a surpris la foi du jongleur ; Céluta blâma doucement son amie : « On ne fait pas im-
« punément ce qui n'est pas bien, lui dit-elle ; quand il n'y aurait
« que le tourment du secret que tu viens d'apprendre, secret
« dont tu réponds à présent devant ton pays, ne serais-tu pas déjà
« assez punie ? »

Mila et Céluta se déterminèrent à aller trouver Outougamiz : elles le rencontrèrent sur le bord du fleuve, loin de la chasse, à laquelle il n'avait pris aucune part. En voyant s'avancer les deux femmes, Outougamiz, pour la première fois, fut tenté de s'éloigner. Que pouvait-il leur dire ? N'était-il pas aussi malheureux qu'elles ? Céluta lui dit en l'abordant : « Ne nous fuis pas ; nous
« ne te demandons plus rien ; nous connaissons tes malheurs. Mon
« frère, je ne t'accuse plus ; je t'admire : tu es le Génie de la vertu
« comme celui de l'amitié. » Outougamiz ne comprit pas sa sœur.

« Pleurons tous trois, dit Mila, nous savons tous trois le secret. »
— « Vous savez le secret! s'écrie d'une voix formidable le jeune « Indien. Qui vous l'a dit? ce n'est pas moi! je n'ai pas menti au « Grand-Esprit! je n'ai pas violé le serment des morts! je n'ai pas « tué la patrie! » Et, plein de l'effroi du parjure, il échappe aux bras dans lesquels il eût voulu mourir. Mila vole sur ses pas sans le pouvoir rejoindre. Céluta, abandonnée, se jette dans une pirogue avec des chasseurs qui répassaient le fleuve, et regagne sa cabane.

Un ami qui disparaît au moment d'un grand danger laisse un vide immense : Céluta appelle sa sœur en approchant de sa demeure; aucune voix ne lui répond : Mila n'était point rentrée sous le toit fraternel. Céluta pénètre dans la cabane; elle en parcourt les différents réduits, revient à la porte, regarde dans la campagne et ne voit personne. Accablée de fatigue, elle s'assied près du foyer, tenant sa fille dans ses bras. Là, se livrant à ses pensées, elle est encore moins oppressée par le péril du moment que par le souvenir de la lettre de René. La sœur d'Outougamiz n'était point aimée, elle ne le serait jamais! Et c'était celui qu'elle adorait, celui qu'elle cherchait à sauver aux dépens de ses jours, qui lui avait fait ce barbare aveu! Céluta se trouvait tout à coup jetée hors de la vie : elle sentait qu'elle s'enfonçait dans une solitude, comme l'être mystérieux qui avait trop aimé René.

Le maukawis chanta le coucher du soleil, le pois parfumé de la Virginie éclata à la première veille de la nuit, la fin de la nuit fut annoncée par le cri de la cigogne, et l'amie de Céluta ne revint pas. L'aube ouvrit les barrières du ciel sans ramener la nymphe, sa compagne fidèle : couronnée de fleurs, Mila paraissait chaque matin comme la plus jeune des Heures; précédant les pas de l'Aurore, elle semblait lui donner ou tenir d'elle ses charmes et sa fraîcheur.

Quand Céluta vit poindre le jour, ses alarmes augmentèrent : que pouvait être devenue sa sœur? Une pensée se présente à l'esprit de la fille de Tabamica : en demeurant avec Céluta, Mila n'habitait point sa propre cabane; la cabane de Mila était celle d'Outougamiz. N'était-il pas possible qu'Outougamiz eût voulu retourner à ses foyers, et que son épouse y fût rentrée avec lui?

Céluta passe à son cou l'écharpe où était suspendu un léger ber-

ceau : elle place dans le berceau cet enfant voyageur qui souriait par-dessus l'épaule de sa mère. Elle sort, elle arrive bientôt au toit qui lui rappelle de si doux et de si tristes souvenirs; c'était là qu'elle habitait, avec Outougamiz, lorsque René la vint visiter; c'étaitpar la porte entr'ouverte de cette cabane qu'elle avait aperçu l'étranger dans le buisson d'azaléa. Comme le cœur lui battit lorsque le guerrier blanc s'assit auprès d'elle ! Avec quelles délices elle prépara le festin du serment de l'amitié! Qu'ils sont déjà loin ces jours qui virent naître un amour si tendre ! Doux enchantements du cœur, projets d'un bonheur sans terme et sans mesure, qu'êtes-vous devenus? Cabane, qui protégeâtes la jeunesse d'Outougamiz et de Céluta, serez-vous changée comme vos maîtres? aurez-vous vieilli comme eux?

Oui : cette cabane n'était plus la même; depuis longtemps inhabitée, elle était vide et sans Génies tutélaires : quelques petits oiseaux y faisaient leurs nids, et l'herbe y croissait à l'entour.

Environnée d'assassins, abandonnée de tous ses amis, livrée sans défense à l'amour impur du tuteur du Soleil, accablée du malheur et de l'indifférence de René, Céluta ne désirait plus qu'une tombe pour y reposer à jamais. Comme elle s'éloignait de la cabane, où elle n'avait trouvé personne, elle aperçut Adario qui cheminait lentement, traînant ses lambeaux et s'appuyant sur le bras d'Outougamiz; elle fut frappée de terreur en remarquant que Mila n'était pas avec eux. Le vieillard penchait vers la terre; le poids du chagrin paternel avait enfin courbé ce front inflexible : Adario n'était plus qu'un mort resté quelques jours parmi les vivants, pour se venger.

Céluta s'avança vers lui. « Te voilà, ma fille, lui dit-il d'un « voix pleine d'une douceur inaccoutumée, j'allais chez toi; mais « puisque nous sommes auprès de la cabane de ton frère, arrê- « tons-nous là. Le vieux chasseur commence à trouver la course « un peu longue; il se repose partout où il rencontre un abri. »

Touchée du changement du vieillard, et attendrie par sa bonté, Céluta entra avec son frère et son oncle dans la cabane déserte. Ils furent obligés de s'asseoir sur le sol humide : « C'est ma couche « de tous les jours, dit Adario, il faut que je m'habitue à la « terre. »

Incertain, pour la première fois de sa vie, le Sachem avait l'air

de rassembler ses pensées, de chercher ses paroles. Outougamiz, se réveillant comme d'un songe, et reconnaissant le lieu où il était, dit en secouant la tête : « Adario, tu n'es pas prudent de m'avoir « amené ici : tu veux que je tue René, et c'est ici même que je lui « ai juré une amitié éternelle. J'ai juré depuis, il est vrai, que je « le tuerais; mais dis-moi auquel des deux serments dois-je être « fidèle? N'est-ce pas au premier? »

— « C'est à ta patrie que tu as fait le dernier, répliqua Adario, « et tu l'as prononcé sur les os de tes aïeux. »

— « Sur des ossements apportés par le jongleur, répondit Ou« tougamiz; mais étaient-ce ceux de mes ancêtres? J'ai voulu « connaître la vérité. Je suis allé cette nuit sur la tombe de mon « père ; je me suis couché sur le gazon; j'ai prêté l'oreille : mon « père était dans sa tombe, car je l'entendais creuser avec ses « mains pour venir vers moi. La couche de poussière, entre nous « deux, n'était pas plus épaisse qu'une feuille de platane. Je sen« tais mon cœur refroidir à mesure que le cœur du mort s'appro« chait de ma poitrine; il me communiquait ses glaces. J'étais « calme et heureux : c'était comme le sommeil. »

— « Insensé ! s'écria Adario, ton amitié t'égare. »

— « Pour ce mot-là, dit Outougamiz, ne le prononce jamais, « Adario, tu n'entends rien à l'amitié. Si tu voulais appeler en« core mon père en témoignage contre moi, tu te tromperais, car « il a reçu mon serment d'amitié dans cette cabane, ainsi que « cette femme que tu ne daignes seulement pas regarder, et qui « pleure... Je vois René; il vient réclamer, en ce lieu même, le « serment que je lui ai fait. Le Manitou d'or s'agite sur ma poi« trine : non, mon ami ! non, mon frère ! je ne renie point mon « serment ! Approche, que je le renouvelle entre tes mains, entre « celles de ma sœur : je te jure... »

— « Impie ! s'écrie Adario lui portant une main ridée à la « bouche ; crains que la terre ne te dévore comme l'onde a en« glouti Mila. »

— « Mila ! » dirent à la fois le frère et la sœur.

— « Oui, Mila, répète Adario d'une voix inspirée : elle a su le « secret, et elle a péri ! »

Outougamiz reste pétrifié; Céluta inonde la terre de ses larmes. Adario, un bras levé entre son neveu et sa nièce, semble

encore proférer le mot que vient de les anéantir : elle a péri!

Outougamiz se lève, prend sa sœur par la main, la contraint de se lever, la regarde quelque temps en silence, et lui dit : « Il ne « sera plus aimé. René! le seul cœur qui t'aimât encore, le seul « qui te voulût sauver, le seul qui protestât de ton innocence, a « cessé de battre ; car ma sœur et moi nous doutons ; nous « sommes sans force ; nous ne savons nous décider ni pour la pa- « trie, ni pour l'amitié. Céluta, j'ai perdu ma femme, tu as perdu « ta compagne, celle qui t'a suivie à la cité des Blancs, qui t'a soi- « gnée dans mon absence, qui t'a soutenue dans l'absence de cet « autre que nous allons tuer. Mila morte! René mort ! sa petite « fille va bientôt mourir ! Chactas qui s'en va aussi ! Céluta, reste- « rons-nous seuls? »

Céluta ne pouvait répondre. Outougamiz se tourne vers Adario toujours assis à terre. Il lève son casse-tête et dit : « Qui a tué « Mila ? »

— « Athaënsic, répond froidement Adario, l'Esprit de malheur « l'a saisie : elle s'est elle-même précipitée dans le fleuve. »

— « Si je savais, reprit le jeune Sauvage les dents serrées, qu'un « homme eût porté la main sur Mila, fût-il mon propre père..... « Et puis j'irais trouver Chépar et me mettre à la tête des chairs « blanches. »

Adario se levant indigné et secouant ses lambeaux : « J'ai cru, « infâme, que tu n'en voulais qu'à mes cheveux blancs ; je te les « livrais avec joie, afin de t'engager à garder le secret, à sauver la « patrie. Je me disais : Il lui faut une libation de sang pour satis- « faire au premier serment qu'il a fait : qu'il la puise à mes veines ! « Mais que l'ombre même de la pensée de trahir ton pays ait pu « passer dans ton lâche cœur !... Retire-toi, scélérat ! je te vais « livrer aux Sachems qui te voulaient faire périr avec ta sœur, « lorsqu'ils ont appris l'indiscrétion du prêtre. J'avais juré de votre « vertu ; je m'étais engagé pour elle ; je venais demander à Céluta « le serment du secret : vous êtes deux traîtres et je vous aban- « donne. »

Adario fait un mouvement pour se retirer; Céluta l'arrête. « Désespérez de moi, lui dit-elle, mais non pas d'Outougamiz. »

— « Et pourquoi, dit celui-ci, veux-tu qu'il espère de moi ? Oui, « je sauverai mon ami, si l'on ne me prévient par ma mort. »

— « Allons, dit Adario, épouse fidèle, ami généreux, révélez le « secret à René ! livrez ensuite votre pays aux étrangers ; mais, « dignes enfants, songez qu'avant cette victoire il faut avoir incen- « dié nos cabanes, il faut avoir égorgé vos proches et vos amis, il « faut avoir arraché un à un les cheveux de la tête d'Adario, il « faut avoir fait de son crâne la coupe du festin de René. »

Pendant ce discours affreux, Céluta et Outougamiz ressemblaient à deux spectres. Adario s'approche de sa nièce. « Ma Céluta, lui « dit-il, faut-il qu'Adario tombe à tes pieds ? Parle, et tu le verras « à tes genoux celui qui n'a jamais fléchi devant personne. Mon « enfant ! René doit mourir quelque jour, puisqu'il est homme ; « mais ta patrie, si tu le veux, ta patrie peut être immortelle. Ta « cousine, ma pauvre fille, n'a-t-elle pas perdu son fils unique, et « ne sais-tu pas par quelle main ? N'ai-je pas arraché ma postérité, « pour qu'elle ne poussât pas des racines dans une terre esclave ! « Regarde-moi, et ose dire qu'il ne m'en a rien coûté ? ose dire « que mes entrailles déchirées ne saignent plus, que la plaie que « je leur ai faite est guérie ? S'il reste des enfants libres aux Nat- « chez, Céluta, ils te devront leur liberté ; ils te souriront dans les « bras de leur mère ; les bénédictions t'accompagneront quand « tu traverseras les villages de ta patrie ; les Sachems se rangeront « avec respect sur ton passage, ils s'écrieront : Faites place à Cé- « luta ! Ces moissons florissantes, c'est toi qui les auras semées ; « ces cris de joie et d'amour, c'est toi qui les exciteras. Qu'est-ce « que le sacrifice d'une passion, que le temps doit éteindre, au- « près de ces plaisirs puisés dans la plus grande des vertus ? Peux- « tu balancer ? peux-tu consentir à n'être qu'une femme vulgaire « dans ta passion, qu'une femme criminelle dans ta conduite, « quand tu peux te donner en exemple à l'univers ? »

Outougamiz avait écouté dans un sombre silence ; Céluta paraissait suspendue entre la mort et la vie. « Que veux-tu de moi ? » dit-elle d'une voix tremblante. — « Un serment pareil à celui de « ton frère, répond Adario : jure entre mes mains que tu garde- « ras le secret ; que tu ne le révéleras pas au coupable qui le di- « vulguerait, à un homme dont tu ne possèdes pas même l'amour, « et qui te trahissait comme la patrie. »

Ces mots entrèrent profondément dans le cœur de Céluta ; mais la noble créature s'élevant au-dessus de son malheur, répondit :

« Pourquoi supposes-tu que je ne possède pas le cœur de mon « époux ? crois-tu par là me déterminer à l'immoler à ma ten- « dresse méconnue ? Si René ne m'aime pas, c'est que je ne suis « pas digne de lui ; c'est une raison de plus de le sauver, et, par « mon dévouement, de mériter son amour. »

Elle s'arrête, car ses larmes qu'elle avait retenues, et qui coulaient intérieurement, l'étouffaient : « Adario, reprit-elle, tu es « ingrat : René, à la cité des Blancs, proposa sa tête pour la « tienne..... »

— « Ne crois pas ce mensonge, dit Adario en l'interrompant ; « cette scène était arrangée entre nos ennemis pour nous inspirer « plus de confiance dans un traître. »

— « Malheureux René ! s'écria Céluta, quel fatal génie fait mé- « connaître jusqu'à ta vertu ! »

— « Céluta, dit Adario, le temps s'écoule. Les jeux vont être « proclamés : es-tu amie ou ennemie ? Déclare-toi ; range-toi du « côté des Blancs, ou jure le secret. »

La sœur d'Outougamiz regarde autour d'elle ; elle croit entendre des voix lamentables sortir des Bocages de la Mort ; la fille de René gémit dans son berceau. Après quelques moments de silence : « Voici l'arrêt, » dit Céluta. Adario et Outougamiz écoutent.

« Mon frère a pu jurer, parce qu'il ne savait pas à quoi l'enga- « geait son serment ; moi qui connais d'avance les conséquences « de ce serment, je serais une femme dénaturée si je le pro- « nonçais. Je ne jurerai donc point ; mais pour te consoler, Ada- « rio, sache que si ma vertu ne me fait garder le secret, tous les « serments de la terre seraient inutiles. »

En prononçant ces mots, Céluta parut transfigurée et rayonnante : « C'est assez ! s'écrie Adario pressant sur son sein la main « de cette femme, je suis satisfait, les Sachems le seront. Tu « viens de faire un serment plus redoutable que celui que je te « demandais. »

Adario retourne au conseil des Sachems, et Outougamiz prête encore au vieillard l'appui de son bras. Céluta reprend le chemin de la cabane de René : son âme était comme un abîme où les chagrins divers roulaient confondus.

La plaie la plus récente devint peu à peu la plus vive : lorsque l'épouse de René, descendue au fond de son cœur, commença à

débrouiller le chaos de ses souffrances, celle que lui causait la perte deMila se fit cruellement sentir. Céluta se représentait tout ce que valait sa sœur : quelle inépuisable gaieté avec un cœur profondément sensible ! l'oiseau chantait moins bien que Mila, et elle aimait mieux. Les peines mêmes qu'elle donnait étaient mêlées de plaisir, et elle donnait tant de plaisir sans mélange de peines ! Ces cheveux charmants sont maintenant souillés dans les limons du fleuve ! cette bouche, que l'amour semblait entr'ouvrir, est remplie de sable ! Cette femme qui était tout âme il y a quelques heures, cette femme que la vie animait de toute sa mobilité, maintenant froide, fixée à jamais dans les bras de la mort ! Qu'elle a été vite oubliée, la tendre amie qui n'existait que pour ses amis ! Sa famille n'y pense déjà plus ; Outougamiz même a été entraîné ailleurs : personne ne rendra les honneurs funèbres à la jeune, à l'innocente, à la courageuse Mila.

Ces réflexions, auxquelles s'abandonnait Céluta en retournant à sacabane, la firent changer de route ; elle chemina vers le fleuve pour y chercher le corps de son amie. Céluta avait injustement accusé son frère; Outougamiz n'avait point oublié Mila. Après avoir reconduit Adario, il descendit au rivage du Meschacebé ; il regarda d'abord passer l'eau, et côtoya ensuite le fleuve, attentif à chaque objet que le courant entraînait ; il crut ouïr un murmure : « Est-ce toi qui parles, Mila ? dit-il ; es-tu maintenant une vague « légère, une brise habitante des roseaux ? Te joues-tu, poisson « d'or et d'azur, à travers les forêts de corail ? Mobile hirondelle, « traces-tu des cercles à la surface du fleuve ? Sous ta robe de plume, « d'écaille ou de cristal, ton cœur aime encore et plaint René. »

Un jeune magnolia que le Meschacebé avait environné dans sa dernière inondation, fixa longtemps les regards d'Outougamiz : il lui semblait voir Mila debout dans l'onde.

Outougamiz s'assit sur la rive : « Pourquoi, dit-il, Mila, ne me « réponds-tu pas, toi qui parlais si bien ? Quand tu pleurais sur « René, tes yeux étaient comme deux perles au fond d'une source ; « ton sein, mouillé de larmes, était comme le duvet blanc du jonc « sur lequel le vent a fait jaillir quelques gouttes d'eau. Tu étais « tout mon esprit : à présent que je suis seul, je ne saurai comment « enlever mon ami aux Sachems : puis tu étais si sûre de son in- « nocence ! »

Mila, avant de disparaître, avait dit au frère et à la sœur qu'ils cherchaient des moyens extraordinaires de sauver René, tandis qu'il y en avait un tout naturel, auquel ils ne songeaient pas : c'était d'aller au-devant du guerrier blanc, de le retenir loin des Natchez autant de jours qu'il serait nécessaire pour le soustraire au péril. Mila avait ajouté que, si René résistait, ils l'attacheraient au pied d'un arbre, car elle mêlait toujours les raisons de l'enfance aux inspirations de l'amour et aux conseils d'une sagesse prématurée. Outougamiz, au bord du fleuve, se souvint du dernier conseil de Mila. « Tu as raison, » s'écria-t-il. Il jette au loin tout ce qui peut retarder la rapidité de sa course, et, trompant la vigilance des Allouez attachés à ses pas, il vole comme une flèche lancée par la main du chasseur.

A peine avait-il quitté le fleuve, que Céluta parut sur le rivage. Elle s'arrêtait à chaque pas, regardait parmi les roseaux, s'avançait sur la dernière pointe des promontoires, cherchait, comme on cherche un trésor, la dépouille de sa jeune amie ; elle ne trouva rien. « Le Meschacebé est aussi contre nous, » dit-elle ; et elle retourna à sa cabane épuisée de fatigue et de douleur.

Revenu de son ivresse, le jongleur avait conservé le sentiment confus de son indiscrétion : il courut en faire l'aveu au tuteur du Soleil. Ondouré, après s'être emporté contre le prêtre, se hâta de rassembler le conseil. Il déclara qu'il était très-probable que Mila, instruite du secret, l'aurait révélé à Céluta; il annonça en même temps aux Sachems qu'il n'y avait plus rien à craindre de Mila, car déjà elle n'existait plus. Adario s'opposa à tout arrêt de sang contre sa nièce, et s'engagea à obtenir d'elle un serment qu'elle tiendrait aussi religieusement qu'Outougamiz. Les vieillards cédèrent au désir d'Adario; il fut pourtant résolu que, si le frère et la sœur laissaient échapper la moindre parole, on les immolerait à la sûreté de tous.

On mit aussi en délibération la mort immédiate de René, en cas qu'il revînt avant le jour du massacre; mais Adario fit remarquer que si l'on frappait le traître isolément on alarmerait les Blancs ses complices ; qu'on s'exposerait surtout aux effets du désespoir d'Outougamiz et de Céluta, lorsque ce désespoir pourrait encore nuire à l'exécution générale du complot. On trouva donc plus prudent de laisser les choses telles qu'elles étaient, et de ne faire aucun mouvement.

Il ne manquait au succès des plans d'Ondouré que la mort de Chactas, et les divers messagers commençaient à apporter la nouvelle de cette perte irréparable. Quant à la profanation de Céluta dans les bras d'un monstre, Ondouré se croyait déjà sûr de sa proie. Ces ressorts si compliqués, ces plans si tortueux, cette double intrigue dans le conseil aux Natchez et dans le conseil au fort Rosalie, cette trame si laborieusement ourdie et néanmoins si fragile, tout avait été imaginé et conduit par Ondouré, afin de satisfaire une passion criminelle et d'atteindre, par le triomphe de l'amour, au plus haut degré de l'ambition. Mais l'excès de l'orgueil et de la joie fut encore au moment de perdre Ondouré : il ne put s'empêcher d'aller insulter sa victime. Délivré de la présence de Mila, il osa paraître dans la solitude sacrée de Céluta ; il osa prononcer des paroles de tendresse à la plus misérable des femmes, à celle dont presque tous les malheurs étaient son ouvrage. Ondouré oubliait que la jalousie comptait ses pas, et qu'il pouvait être puni par la passion même, cause première de tous ses crimes.

Or, des hérauts allaient publiant l'ouverture des grands jeux et la durée de ces jeux, qui devait être de douze jours. Tout était en mouvement parmi les Natchez et dans la colonie, car les Français, avides de plaisirs, même dans les bois, se promettaient d'assister à une fête pour eux si funeste. Le commandant, invité, regardant désormais les Natchez comme les sujets du roi de France, accordait toute sa protection à cette pompe nationale. Il avait reçu plusieurs fois des avis salutaires, mais Fébriano et les autres créatures d'Ondouré maintenaient Chépar dans son aveuglement; la fête même contribuait à le rassurer. « Des gens qui conspirent, di« sait-il, ne jouent pas à la balle et aux osselets. » Il y a un bon sens vulgaire qui perd les hommes communs.

De toutes parts des groupes joyeusement assemblés riaient, chantaient et dansaient en attendant l'ouverture des jeux. Les Chicassaws, les Yazous, les Miamis, tous les peuples entrés dans la conspiration, arrivaient au grand village. Là était campée une famille dont les femmes, encore chargées de bagages, déposaient à terre leur fardeau ou suspendaient aux arbres le berceau de leurs enfants; ici des Indiens allumaient le feu de leur camp et préparaient leur repas. Plus loin, des voyageurs lavaient leurs pieds dans un ruisseau, ou se délassaient étendus sur l'herbe. Au détour

d'un bois paraissait une tribu qui s'avançait, couverte de poussière, dans l'ordre de marche : les oiseaux s'envolaient, les chevreuils s'enfuyaient ou s'arrêtaient curieusement sur les collines à regarder ce rassemblement d'hommes. Les colons quittant leurs habitations venaient jouir des préparatifs des jeux : ils ignoraient quelle couronne était promise aux vainqueurs.

La gerbe de roseaux avait été déposée dans le temple d'Athaënsic, sous l'autel de ce Génie des vengeances. Un jongleur veillait à sa garde. Le premier roseau devait être retiré par trois sorcières dans la nuit qui suivrait l'ouverture des jeux : partout où des colonies européennes étaient établies, même chose devait s'accomplir.

Un rayon d'espoir se glissait au fond du cœur de Céluta. René n'arrivait pas ; encore quatorze jours d'absence, et il échappait à sa destinée. Quelque accident l'aurait-il retenu? Outougamiz l'aurait-il rencontré? car Céluta ne doutait point que son frère, qu'on avait vu passer dans les bois, n'eût volé au-devant de son ami. Se laissant aller un moment à ces rêves de bonheur, qui nous poursuivent jusqu'au sein de l'infortune, l'Indienne oubliait et les périls de chaque heure, et les torts que pouvait avoir René : elle s'élevait en pensée au séjour des Anges, tandis qu'elle était attachée à la terre, semblable au palmier qui réjouit sa tête dans la rosée du ciel, mais dont le pied s'enfonce dans un sable aride.

Les espérances de Céluta auraient été des craintes pour Ondouré, s'il n'avait su que le frère d'Amélie revenait après avoir échoué dans ses négociations, ce qui rendait l'auteur de la guerre des Illinois plus suspect que jamais aux Natchez. Ondouré savait encore qu'Outougamiz n'avait point rencontré René : les Allouez envoyés sur les traces du jeune Sauvage ne laissaient rien ignorer au tuteur du Soleil. Le bruit du prochain retour de René se répandit bientôt au grand village, et, en dissipant la dernière illusion de Céluta, acheva d'accabler cette femme déjà trop malheureuse.

Le jour de l'ouverture des jeux était enfin arrivé. A quelque distance du grand village s'étendait une vallée tout environnée de bois qui croissaient en amphithéâtre sur les collines, et qui formaient les entours de cette belle salle bâtie des mains de la nature : là devaient se célébrer les jeux ; le jeu de balle et ensuite celui des osselets. La fête commença au lever du soleil.

Le Grand Prêtre s'avançait à la tête des joueurs : il tenait en main une crosse peinte en bleu, ornée de banderoles de jonc et de queues d'oiseaux ; des jongleurs, couronnés de lierre, suivaient le Grand Prêtre. Venait ensuite Ondouré conduisant son pupille, le jeune Soleil, âgé de huit ans : la Femme-Chef, le front pâle, accompagnait son fils. Derrière elle, rangés deux à deux, paraissaient les vieillards des Chicassaws, des Yazous et des autres alliés. Une bande nombreuse de musiciens avec des conques, des fifres et des tambourins, escortaient les Sachems. Les jeunes guerriers, demi-nus et armés de raquettes, se pressaient pêle-mêle sur les pas de leurs pères. Une foule immense, composée d'enfants, de femmes, de colons, de soldats, de nègres, remplissait les bois de l'amphithéâtre. Chépar même était là, entouré de ses officiers. Toutes les cabanes étaient désertes ; la douleur seule était restée au foyer de René.

Les joueurs descendus dans l'arène, le Grand Prêtre frappe des mains, et l'hymne des jeux est entonné en chœur. La première acclamation de cinq ou six peuples réunis fut étonnante : Céluta l'entendit sous son toit abandonné ; c'était la voix de la mort appelant le frère d'Amélie.

CHŒUR GÉNÉRAL.

« Est-ce l'aile de l'oiseau qui fend l'air ? Est-ce la flèche qui « siffle à mon oreille ? Non, c'est la balle qui fuit devant la ra- « quette. O mon œil ! sois attentif à la balle, ou je t'arracherai. « Que dirait la raquette si elle restait veuve de la balle qu'elle « aime ? »

LES JEUNES GUERRIERS.

« Empruntons les pieds du chevreuil pour marier la raquette « à la balle. »

UN PRÊTRE.

« Les femmes étaient nées d'abord sans la moitié de leurs grâ- « ces : un jour le Génie de l'Amour jouait à la balle dans les bois « du ciel ; la balle va frapper à la poitrine la plus jeune des épouses « du Génie ; brisé par le coup, le globe se transforme en un dou- « ble sein dont la bouche d'un nouveau-né fit éclore le dernier « charme. »

UN GUERRIER.

« La balle est un jeu noble et viril ; mais qui pourrait chanter « les osselets? C'est aux osselets que l'on gagne les richesses, « c'est aux osselets qu'on obtient une tendre épouse. »

LES SACHEMS.

« C'est aux osselets qu'on perd la raison ; c'est aux osselets qu'on « vend sa liberté. »

LES JONGLEURS.

« Deux parts ont été faites de nos destinées : l'une bonne, « l'autre mauvaise. Le Grand-Esprit mit la première dans un os« selet blanc, la seconde dans un osselet noir. Chaque homme en « naissant, avant qu'il ait les yeux ouverts, prend son osselet dans « la main du Grand-Esprit. »

LES SACHEMS.

« Qu'importe que l'osselet de notre destinée soit noir ou blanc, « nous jouons dans la vie assis sur une tombe : à peine avons« nous tiré notre osselet heureux ou fatal, la Mort, qui marque la « partie, nous le redemande. »

Les joueurs se séparent en deux bandes; les Natchez d'un côté, les Chicassaws de l'autre. A un signal donné, le plus adroit des guerriers Natchez, placé à son poteau, frappe d'un coup de raquette la balle qui fuit, comme le plomb sort du tube enflammé des chasseurs; un Chicassaws la reçoit et la renvoie avec la même rapidité. Elle est repoussée vers les Chicassaws qui la reprennent de nouveau. Un mouvement général commence; la balle est chassée et rechassée : tantôt elle vole horizontalement, et vous verriez les joueurs se baisser tour à tour comme des épis sous le passage d'une brise ; tantôt elle est lancée au ciel à perte de vue : tous les yeux sont levés pour la découvrir dans les airs, toutes les mains tendues pour la recevoir dans sa chute. Soudain des guerriers se jettent à l'écart, se groupent, s'entremêlent, se déploient, se rassemblent encore; la balle saute à petits bonds sur leurs raquettes jusqu'au moment où un bras vigoureux, la dégageant du conflit, la reporte au centre de l'arène. Les cris d'espérance ou de crainte,

les applaudissements et les risées, le bruit de la course, le sifflement de la balle, les coups des raquettes, la voix des marqueurs, les ronflements de la conque, font retentir les bois.

Au milieu de ce bruit et de ce mouvement les âmes étaient diversement occupées : les Français jouissaient en pleine confiance de ce spectacle, tandis que les conjurés comptaient leurs victimes. Il n'y avait rien de plus affreux que ces plaisirs qui couvraient le massacre de toute une colonie. Que d'hommes ont pris pour un jour de fête celui qui devait leur apporter la mort !

Les jeux furent suspendus pour le festin, servi à l'ombre d'une futaie d'érables, au bord d'un courant d'eau ; ils recommencèrent ensuite : on ne savait de quel côté se déciderait la victoire, dont le prix était réglé à mille peaux de bêtes sauvages. Tout à coup le spectacle est interrompu ; les Sachems se lèvent, la foule se porte vers la colline du nord, on entend répéter ces mots : « Voici notre « père, voici Chactas ! Hélas ! il est mourant ! Outougamiz vient « d'annoncer son arrivée. »

En effet, Outougamiz, qui n'avait pas rejoint René, avait rencontré le Sachem que portait une troupe de jeunes Chéroquois. La réputation de Chactas était telle, que le commandant français lui-même suivit la multitude pour aller au-devant du vieillard. La foule poussait des cris d'amour sur le passage de l'homme vénérable ; mais les yeux étaient remplis de larmes, car on voyait que Chactas n'avait plus que quelques heures à vivre : son visage toujours serein annonçait l'extrême fatigue et la décrépitude ; sa voix était si faible qu'on avait de la peine à l'entendre. Cependant le Sachem répondait avec sa bonté et son calme ordinaires à ceux qui lui adressaient la parole. Un jeune guerrier remarquant que les cheveux argentés du vieillard avaient encore blanchi : « C'est vrai, mon « enfant, dit Chactas ; j'ai pris ma parure d'hiver, et je vais m'enfer-« mer dans la caverne. » Un Sachem du parti d'Ondouré lui parlait des jeux et de la paix de la patrie ; il répondit : « L'eau est paisible « au-dessus de la cataracte ; elle n'est troublée qu'au-dessous. »

Outougamiz qui marchait auprès du lit de feuillage sur lequel les Chéroquois portaient Chactas, passait d'un profond abattement à une incompréhensible joie : « Ah ! disait-il tout haut, c'est ainsi « que j'ai vu porter René quand je l'aimais, et que je ne le vou-« lais pas tuer, avant que Mila m'eût quitté pour toujours. »

Ces deux noms frappèrent l'oreille de Chactas. « Mon excellent « Outougamiz, lui dit-il, tu parles de René et de Mila ; et Céluta, « où est-elle? où sont mes chers enfants, pour que je les embrasse « avant de mourir? »

— « Chêne protecteur ! s'écria Outougamiz, nous allons tous « nous mettre à l'abri sous ton ombre, excepté Mila, qui s'est fait « une couche au fond des eaux. » — « Héroïque et bon jeune « homme, dit Chactas, je crains que le chêne ne soit tombé avant « qu'il t'ait pu garantir de l'orage. » Chactas demanda où était Adario; on lui dit qu'il habitait les forêts.

Ondouré, à ce triomphe de la vertu, éprouvait de mortelles inquiétudes. L'arrivée inattendue et la prolongation de la vie de Chactas semblaient déranger les projets du conspirateur. Il craignait que le Sachem ne découvrît ses trames, et qu'un entretien secret d'un moment avec Céluta et Outougamiz ne détruisît l'œuvre de deux années. Désirant séparer le plus tôt possible Outougamiz de Chactas, Ondouré eut l'imprudence de s'avancer jusqu'à la couche du vieillard, pour le supplier de se livrer au repos. Chactas le reconnaissant à la voix, lui dit :

« O le plus faux des hommes ! tu n'as donc pas encore appris « à rougir? »

— « Courage, Chactas! s'écria Outougamiz ; tu parles tout « comme Mila! » Ondouré, balbutiant, avait perdu son effronterie accoutumée.

« Mes enfants! » dit Chactas élevant la voix et s'adressant à la foule qu'il entendait autour de lui, mais qu'il ne voyait pas ; « voilà un des plus dangereux scélérats que la terre ait produits. « C'est notre faiblesse qui fait sa tyrannie; il y a longtemps que « j'ai deviné les secrets de ce traître. »

Ces paroles violentes dans la bouche d'un vieillard si modéré et si sage produisirent un effet extraordinaire. Ondouré se crut perdu. Outougamiz encourageait le tumulte : « Allez chercher « Céluta, s'écriait-il; voici que tout est arrangé : René est sauvé! « Je ne le tuerai pas! Quel dommage que Mila soit morte! »

Quelques Sachems restés fidèles à Chactas racontaient qu'Ondouré était vraisemblablement le meurtrier du vieux Soleil; qu'il avait séduit la Femme-Chef; qu'il s'était emparé de l'autorité par violence; qu'il méditait dans ce moment même d'autres forfaits.

Les Sauvages étrangers paraissaient troublés. Le commandant français commençait à s'étonner de ce mot de complot redit de toute part. La destinée d'Ondouré ne semblait plus tenir qu'à un fil, lorsque les prêtres et les Sachems du parti du traître répétèrent l'histoire du maléfice jeté par un magicien de la chair blanche sur Outougamiz et sur le vénérable Chactas. Les absurdités religieuses employées précédemment dans des occasions pareilles eurent leur succès accoutumé; la foule superstitieuse les crut de préférence à la vérité. Chactas fut porté à sa cabane. Chépar retourna au fort, toujours disposé par Fébriano à se confier à Ondouré, et à soupçonner le frère d'Amélie. Le soleil étant couché, les Sauvages remirent au lendemain la continuation des jeux.

Mais l'orage conjuré pour un moment menaçait d'éclater de nouveau. Chactas, à peine déposé dans sa cabane, avait demandé la convocation d'un conseil, désirant s'entretenir avec les Sachems avant d'expirer. Il était impossible aux conjurés de se refuser au dernier vœu de l'illustre vieillard, sans se rendre suspects et odieux à la nation. Ondouré s'empressa de chercher Adario, et de lui parler de Chactas, dont la tête, disait-il, était affaiblie par les approches de la mort. Adario, regardant de travers le Sauvage : « Il « te convient, misérable guerrier, de t'exprimer de la sorte sur le « plus grand des Sachems et sur l'ami d'Adario! Ote-toi de de« vant mes yeux si tu ne veux que je punisse tes paroles insen« sées. »

Ces deux vieillards étaient le désespoir d'Ondouré : Chactas ne connaissait point les desseins du scélérat, et les aurait renversés s'il les eût connus ; Adario méprisait le tuteur du Soleil, et l'aurait poignardé s'il avait pu croire que, par le massacre des Blancs, il aspirait à la tyrannie. Les Sachems s'empressèrent de tenir le conseil dans la cabane de Chactas ; Adario s'y rendit le premier.

Outougamiz était allé trouver sa sœur. Assise à ses foyers solitaires et descendue dans son propre cœur, Céluta y avait remué, pour ainsi dire, tous ses chagrins ; elle les en avait tirés l'un après l'autre : sa fille Mila, Outougamiz, René, s'étaient tour à tour présentés à ses craintes et à ses regrets ; elle n'avait oublié de pleurer que sur elle. Les grandes douleurs abrégent le temps comme les grandes joies ; et les larmes qui coulent avec abondance emportent rapidement les heures dans leur cours. Céluta ignorait l'in-

terruption des jeux, le retour de son frère, et l'arrivée de Chactas. Outougamiz se précipite dans la cabane, et s'écrie :

« Me voici ! le voilà ! Chactas, Chactas lui-même ! Je l'ai trouvé « au lieu de René ; il est arrivé ! Nous serons tous sauvés ! Ah ! « si Mila n'était pas morte ! Elle s'est trop pressée ! Allons, prends « ton manteau et ta fille, allons vite voir Chactas. Il est peut-être « mort à présent, mais nous n'en sommes pas moins sauvés. »

A ces paroles inintelligibles pour tout autre que pour Céluta, l'Indienne éleva son cœur vers le Grand-Esprit et se hâta de chercher son manteau. Outougamiz lui ordonnait d'aller vite, prétendait l'aider, et ne faisait que retarder ses apprêts. Quand le frère et la sœur sortirent de la cabane, la nuit atteignait le milieu de son cours. Dans ce moment même les trois vieilles femmes attachées au culte d'Athaënsic entraient dans le temple, et, en présence du chef des prêtres, brûlaient un des roseaux de la gerbe : on aurait dit des Parques coupant le premier fil de la vie de René.

Outougamiz et Céluta arrivèrent à la cabane de Chactas : le conseil n'était pas fini, et les Allouez placés à l'entour les empêchèrent d'approcher. On n'a jamais su ce qui se passa dans ce conseil assemblé au bord du lit funèbre de Chactas, et présidé par la vertu mourante. Les gardes les plus voisins de la porte saisirent seulement quelques mots lorsque les voix s'élevaient au milieu d'une discussion animée. Une fois Chactas répondit à Adario :

« Je crois aimer la patrie autant que toi ; mais je l'aime moins « que la vertu. »

Quelque temps après il dit : « J'ignore ce que vous prétendez ; « mais quiconque est obligé de cacher ses actions ne fait rien « d'agréable au Grand-Esprit. »

On entendit ensuite la Femme-Chef discourir d'un ton passionné sans pouvoir recueillir ses paroles. Chactas dit après elle :

« Vous le voyez, cette femme est en proie aux remords, elle ne « dit pas tout ; mais sa conscience lui pèse : pourquoi son com- « plice, l'infâme Ondouré, n'est-il pas ici ? »

Sur une observation qu'on lui faisait sans doute, Chactas répondit ainsi :

« Je le sais : les jeunes guerriers doivent préférer les conseils « d'Adario aux miens ; la jeunesse aime les brasiers qui se font « sentir à une grande distance, et qui la forcent à reculer. Elle

« dédaigne ces feux mourants dont il se faut approcher pour re-
« cueillir une chaleur prête à s'éteindre. »

Adario répliqua quelque chose.

« Mon vieil ami, répondit Chactas, nous avons parcouru en-
« semble un long chemin. Je vous aime et vais vous attendre. Ne
« calomniez pas René : pardonnez-lui l'excès dans le bien, et ni
« vous ni moi ne vaudrons mieux que lui. »

Ici le trouble parut régner dans le conseil : les Sachems parlaient ensemble ; la voix de Chactas ramena le silence, il disait :

« Qu'entends-je ? il y a eu une assemblée générale des Natchez
« au rocher du lac ! Mila s'est précipitée dans le fleuve ! René est
« absent, et on l'accuse sans l'entendre ! Céluta est plongée dans
« la douleur ! Outougamiz paraît insensé ! Akansie se repent ! Les
« jeux proclamés semblent cacher quelque résolution funeste. On
« m'a éloigné, et mon retour jette de la confusion parmi vous !...
« Grand-Esprit ! tu me rappelles à toi avant que j'aie pu pénétrer
« ces mystères ! que ta volonté soit faite : prends dans ta main
« puissante ce qui échappe à ma faible main. Adieu, chère patrie!
« Je dois à mon âme le dernier moment qui me reste. Ici finissent
« entre moi et les hommes les scènes de la vie. Sachems, vous
« me donnez mon congé en me cachant vos secrets : je vais ap-
« prendre ceux de l'éternité. »

Après ces paroles, on n'entendit plus rien. Les Sachems sortirent bientôt en silence, les yeux baissés et chargés de pleurs : ainsi de vieux chênes laissent tomber de leurs feuilles flétries les gouttes de rosée qu'y déposa une belle nuit. L'aube blanchissait l'horizon, et la Femme-Chef envoya chercher le tuteur du Soleil.

Outougamiz et Céluta entrèrent alors dans la cabane de Chactas. Le vieillard éprouvait dans ce moment une défaillance. Il avait prié, avant son évanouissement, qu'on le portât au pied d'un arbre, et qu'on lui tournât le visage vers l'orient, pour mourir. Quand il reprit ses sens, il reconnut à la voix Outougamiz et Céluta ; mais il ne leur put parler.

Adario n'était point sorti de la cabane avec les autres Sachems; il y était resté afin de faire exécuter la dernière volonté de son ami. Chactas fut porté sous un tulipier planté au sommet d'un tertre d'où l'on découvrait le fleuve et tout le désert.

L'aurore entr'ouvrait le ciel ; à mesure que la terre accomplis-

sait sa révolution d'occident en orient, il sortait de dessous l'horizon des zones de pourpre et de rose ; magnifiques rubans déroulés de leur cylindre. Du fond des bois s'élevaient les vapeurs matinales ; elles se changeaient en fumée d'or, en atteignant les régions éclairées par la lumière du jour. Les oiseaux-moqueurs chantaient ; les colibris voltigeaient sur la tige des anémones sauvages, tandis que les cigognes montaient au haut des airs pour découvrir le soleil. Les cabanes des Indiens, dispersées sur les collines et dans les vallées, se peignaient des rayons du levant : jusqu'aux Bocages de la Mort, tout riait dans la solitude.

Outougamiz et Céluta se tenaient à genoux à quelque distance de l'arbre sous lequel le Sachem rendait le dernier soupir. Un peu plus loin, Adario debout, les bras croisés, le vêtement déchiré, le poil hérissé, regardait mourir son ami : Chactas était assis et appuyé contre le tronc du tulipier : la brise se jouait dans sa chevelure blanchie, et le reflet des roses de l'aurore colorait son front pâlissant.

Faisant un dernier effort, le Sachem tira de son sein un crucifix que lui avait donné Fénelon. « Atala, dit-il d'une voix ranimée, « que je meure dans ta religion ! que j'accomplisse ma promesse « au Père Aubry ! Je n'ai point été purifié par l'eau sainte ; mais « je demande au Ciel le baptême de désir. Vertueux chef de la « prière, qui remis dans mes mains ce signe de mon salut, viens « me chercher aux portes du ciel. Je donnerai peu de peine à la « mort ; une partie de son ouvrage est déjà faite ; elle n'aura point « à clore mes paupières comme celles des autres hommes : je vais « au contraire ouvrir à la clarté divine des yeux fermés depuis « longtemps à la lumière terrestre. »

Chactas exhala la vertu avec son dernier soupir : l'arbre parfumé des forêts américaines embaume l'air quand le temps ou l'orage l'ont renversé sur son sol natal. Outougamiz et Céluta, ayant vu le Sachem s'affaisser, se levèrent, s'approchèrent du tulipier et embrassèrent les pieds déjà glacés du vieillard : ils perdaient en lui leur dernière espérance. Adario s'éloigna sans prononcer un mot, comme le voyageur qui va bientôt rejoindre son compagnon parti quelques heures avant lui.

Les Sauvages étaient déjà rassemblés dans la vallée des Bois pour recommencer la partie de balle, lorsque la nouvelle du tré-

pas de Chactas se répandit parmi la foule. On disait de toutes parts : « La gloire des Natchez est éteinte ! Chactas, le grand Sa-« chem, n'est plus ! » Les jeux furent interrompus de nouveau; la douleur était universelle. Quelques tribus indiennes, frappées de ce deuil qui venait se mêler à des fêtes, commencèrent à craindre la colère du Ciel; elles plièrent leurs tentes de peaux, et reprirent le chemin de leur pays.

Tout menaçait de ruine, encore une fois, les desseins d'Ondouré ; ses messagers secrets avaient perdu les traces du frère d'Amélie ; le conseil rassemblé autour de Chactas avait montré de l'hésitation ; la Femme-Chef, qui s'était presque dénoncée, ne voulait plus qu'une entrevue avec son complice pour céder ou pour résister aux remords. Au fort Rosalie, Chépar, malgré son aveuglement, ne se pouvait empêcher de réfléchir sur les avis que lui transmettaient chaque jour le Père Souël, le gouverneur général de la Louisiane, et même le capitaine d'Artaguette ; avis que paraissait confirmer la désertion d'un grand nombre de nègres réfugiés dans les bois. Le ciel semblait enfin se déclarer pour l'innocence.

Les plus vieux parents de Chactas vinrent enlever son corps ; la cérémonie funèbre fut fixée au lendemain à la troisième heure du jour. Céluta, comme femme du fils adoptif de Chactas, Outougamiz, comme frère de ce fils absent, furent prévenus qu'ils seraient chargés des fonctions d'usage ; ils reçurent l'ordre de s'y préparer.

Céluta passa sa solitaire journée à déplorer dans sa cabane la nouvelle perte qu'elle venait de faire. Ce retour continuel à un foyer désert, où elle ne trouvait personne pour la consoler, remplissait son imagination de terreur et son âme de tristesse. Où étaient René, Mila, Chactas, ces parents, ces amis, qui la soutenaient autrefois ? Adario n'habitait plus que les lieux sauvages ; Outougamiz, chargé de sa propre douleur, jouissait à peine de sa raison. Dans la foule, aucun signe de pitié et de bienveillance ; partout des visages ennemis ou des sentiments pires que la haine.

René cependant ne paraissait point, bien que son retour fût annoncé, et dans cette absence prolongée, Céluta entrevoyait une lueur d'espérance. Le malheur est religieux ; la solitude appelle la prière : Céluta pria donc. Tantôt elle demandait des conseils au Grand-Esprit des Indiens, tantôt elle s'adressait au Grand-Esprit des Blancs : elle présentait à celui-ci l'innocente Amélie que l'eau

du baptême avait rendue chrétienne, et qui pouvait invoquer mieux que sa mère le Dieu de René. Une idée frappe tout à coup Céluta, elle se lève, elle s'écrie : « Manitou, protecteur de René, est-ce « toi qui m'inspires ? »

Céluta s'efforce de calmer sa première émotion afin de mieux réfléchir à son dessein : plus elle l'examine, plus elle le trouve propice; elle n'attend que la nuit pour l'exécuter.

Les ombres régnaient sur la terre; la lune n'était point dans le ciel ; on distinguait seulement les grandes masses des bois et des rochers qui se dessinaient sur le fond bleu du firmament comme des découpures noires. Céluta sort de sa cabane avec une petite lumière enfoncée dans un nœud de roseau ; elle portait en outre des cordons de lin sauvage et un rouleau d'étoffe de mûrier. Plus légère qu'une ombre, elle vole à la caverne des Reliques ; elle y descend sans crainte; elle se pare des débris de la mort qu'elle attache autour d'elle et sur son front, comme une jeune fille ornerait sa tête et son sein pour plaire dans l'éclat d'une fête. Elle s'enveloppe ensuite du long voile de mûrier blanc, et sous ce voile, elle cache sa lampe de roseau.

Quittant l'asile funèbre, elle traverse les campagnes que couvrait un brouillard, elle dirigeait ses pas vers le temple d'Athaënsic, pour dérober la gerbe fatale.

« Si j'enlève la gerbe, s'était-elle dit, les conjurés aux Natchez « ne sauront plus à quoi se résoudre ; ils se croiront découverts ; « ils se diviseront ; les uns voudront hâter l'exécution du complot, « les autres l'abandonner; il faudra envoyer des messagers aux « nations qui doivent de leur côté exécuter le massacre, afin de « les prévenir de l'accident arrivé aux Natchez. Quelques rumeurs « confuses parviendront aux oreilles des Français. Il est impossible « que le projet n'avorte pas au milieu de cette confusion. Céluta, « tu épargneras ainsi un crime à ta patrie, ou si le meurtre géné-« ral a lieu, René arrivera quand le coup sera porté : tu auras « sauvé ton mari sans avoir révélé le secret, sans avoir menti à la « promesse que tu as faite à Adario. »

Le temple d'Athaënsic était bâti au milieu d'une cyprière qui lui servait de bois sacré. Les révélations de Mila avaient appris à Céluta que la gerbe de roseau était déposée sous l'autel. Dans l'intérieur du temple, un jongleur, remplacé de deux heures en deux

heures par un autre jongleur, veillait au trésor de la vengeance; au dehors une garde d'Allouez avait ordre de tuer quiconque s'approcherait du fatal édifice. Que ne peut l'amour dans le cœur d'une femme, même lorsqu'elle n'est pas aimée! c'était cet amour qui avait inspiré à l'épouse de René l'idée d'emprunter la forme d'un fantôme. Intrépides sur le champ de bataille, les Sauvages prennent dans le silence ou le bruit de leurs forêts la croyance et la frayeur des apparitions. Leurs prêtres mêmes, par une justice divine, éprouvent les terreurs superstitieuses qu'ils emploient pour tromper les hommes.

Arrivée à la cyprière, Céluta, se glissant d'arbre en arbre, se trouve bientôt à quelques pas du temple; elle entr'ouvre son voile blanc, et laisse voir la figure de la mort à l'aide de la petite lampe. Le froissement du linceul qui traînait sur les feuilles parvient à l'oreille des Allouez ; ils tournent les yeux du côté du bruit et aperçoivent le spectre. Les armes échappent à leurs mains ; les uns fuient, les autres, sentant défaillir leurs genoux, ont à peine assez de force pour se traîner dans les buissons voisins.

Céluta marche au temple, ouvre une des portes, se place sur le seuil. Le prêtre gardien était assis à terre; l'apparition le frappe tout à coup : ses prunelles se dilatent, sa bouche s'entr'ouvre, sa peau frémit. L'Indienne franchit le seuil; elle s'avance à pas mesurés, s'arrête, s'avance encore, et étend la main d'un squelette sur la tête du jongleur. Celui-ci veut crier et ne peut trouver de voix : une sueur froide inonde son corps, ses dents claquent dans le frisson de la peur. Céluta achève sa victoire, touche d'une main glacée le front du prêtre : la victime tombe évanouie.

La fille de Tabamica est à l'autel, elle en cherche de toutes parts l'ouverture; vingt fois elle fait le tour de la pierre sans rien découvrir; elle essaie de soulever la table sacrée, se baisse, se relève, porte la lampe à tous les points du tabernacle, renverse l'idole : le dépôt mystérieux échappe à ses perquisitions !

Le temps presse, les gardes et le jongleur peuvent revenir de leur épouvante. La sœur d'Outougamiz croit entendre des pas et des voix au dehors; elle adresse des prières à l'Amour et à la Patrie; elle promet des dons, des offrandes : s'il faut du sang pour celui qu'elle veut épargner, elle offre le sein. Les yeux obscurcis par les larmes du désespoir, l'Indienne tantôt regarde vers la porte

du temple, tantôt examine de nouveau l'autel. N'a-t-elle pas senti fléchir une des marches de cet autel? Son cœur bat; elle s'agenouille, presse le cèdre obéissant, l'ébranle : la planche fuit horizontalement sous sa main. Joie et terreur! espérance et crainte! Céluta plonge son bras nu dans l'ouverture et touche du bout des doigts la gerbe de roseaux.

Mais comment la retirer? l'ouverture n'est pas assez large, et la planche arrêtée refuse de s'écarter. Il ne reste qu'un seul moyen, c'est de saisir les roseaux un à un : trois fois Céluta plonge son bras dans l'ouverture, trois fois elle ramène quelques roseaux, comme si elle arrachait les jours de René à la destinée! Mais elle ne peut tout enlever; les roseaux du dessous de la gerbe sont hors de la portée de sa main. La pieuse sacrilége se détermine à fuir avec son larcin : elle avait retiré huit roseaux, il n'en restait plus que trois dans l'habitacle, le douzième ayant été déjà brûlé. Elle sort du temple au moment où le prêtre revenait de son évanouissement. Bientôt, enfoncée dans l'endroit le plus épais de la cyprière, elle détache son effroyable parure, roule son voile, rend les ossements à la terre, leur demandant pardon d'avoir troublé leur repos éternel. « Dépouille sacrée, leur dit-elle, vous apparteniez peut-être à un infortuné, et vous avez secouru l'infortune! »

Son succès n'était pas complet, mais du moins Céluta croyait avoir augmenté les chances de salut pour René. Si le massacre était avancé de huit jours, c'était huit jours à retrancher du nombre de ceux qui menaçaient la vie du frère d'Amélie. Il n'y avait plus que trois jours de péril : qui sait si l'absence de l'homme menacé ne se prolongerait pas au delà d'un terme désormais si court? Céluta, rentrée dans sa cabane, jette aux flammes les roseaux, s'approche de sa fille endormie sur un lit de mousse, la regarde à la lumière de cette même lampe qui avait servi à éclairer les ossements des morts. L'enfant s'éveille et sourit à sa mère; la mère se penche sur l'enfant, le couvre de baisers : elle prenait le sourire de l'innocence pour une approbation de l'enlèvement des roseaux. Céluta n'avait d'autre conseil que cette petite Amélie qui, en venant au monde, n'avait pas réjoui le cœur paternel, que cette Amélie dont René voulait rester à jamais inconnu. C'était sur un berceau délaissé qu'une femme abandonnée consul-

tait le Ciel pour un époux malheureux, et interrogeait l'avenir.

Outougamiz se fait entendre et paraît sur le seuil de la cabane. Il avait passé le jour précédent et une grande partie de la nuit à explorer les chemins par où son ami pouvait revenir. Rien ne s'était présenté à sa vue. Il remarqua quelque chose de plus animé dans les regards de sa sœur. « Tu prends courage, lui dit-il, pour « assister aux funérailles de notre père. Dépêchons-nous, il est « temps de partir. »

Céluta ne crut pas devoir révéler à Outougamiz le larcin qu'elle venait de commettre, ni embarrasser son frère d'un nouveau secret. Elle se hâta de prendre ses habits de deuil. En se rendant de bonne heure au lit funèbre de Chactas, elle espérait éloigner encore les soupçons qui pourraient planer sur elle, lorsque la disparition des roseaux serait connue.

Quand le frère et la sœur arrivèrent à la cabane de Chactas, le jour naissait. Les parents allument un grand feu; on purifie la hutte avec l'eau lustrale; on revêt le corps du Sachem d'une superbe tunique et d'un manteau qui n'avait jamais été porté. Dans la chevelure blanche du vieillard on place une couronne de plumes cramoisies. Céluta et Outougamiz furent chargés de peindre les traits du décédé. Quel triste devoir! Ils se mirent à genoux des deux côtés du corps étendu sur une natte. Lorsque les deux orphelins vinrent à se pencher sur le visage de leur père, leurs têtes charmantes se touchèrent et formèrent une voûte au-dessus du front de Chactas.

Un Sachem, maître de la cérémonie funèbre, donnait les couleurs et en expliquait les allégories : le rouge étendu sur les joues devait être de différentes nuances selon les morts : l'amour ne se colore pas du même vermillon que la pudeur, et le crime rougit autrement que la vertu. L'azur appliqué aux veines est la couleur du dernier sommeil ; c'est aussi celle de la sérénité. Les pleurs de Céluta effaçaient son ouvrage. Il fallut finir par le terrible baiser d'adieu : les lèvres de l'amitié et de l'amour vinrent toucher ensemble celles de la mort.

Cela étant fait, des matrones donnèrent au vieillard l'attitude que l'enfant a dans le sein de sa mère : ce qui voulait dire que la mort nous rend à la terre, notre première mère, et qu'elle nous enfante en même temps à une autre vie.

Déjà la foule s'assemblait : les congrégations des prêtres, des Sachems, des guerriers, des matrones, des jeunes filles, des enfants, arrivaient tour à tour et prenaient leur rang. Les Sachems avaient tous un bâton blanc à la main; leurs têtes étaient nues et leurs cheveux négligés : Adario menait ces vieillards. Les Français et le commandant du fort se joignirent à la pompe funèbre, comme ils s'étaient mêlés aux jeux : le cortége, attendant la marche, formait un vaste demi-cercle à la porte de la cabane.

Alors on enleva les écorces de cette cabane du côté qui touchait au cortége, et l'on aperçut Chactas assis sur un lit de parade : derrière lui était couché, en travers, son cercueil fait de bois de cèdre et de petits ossements entrelacés. Debout, derrière cette redoutable barrière, se tenait un Sachem représentant Chactas lui-même, et qui devait répondre aux harangues qu'on lui allait adresser.

Les deux chiens favoris du mort étaient enchaînés à ses pieds; on ne les avait point égorgés, selon l'usage, parce que le Sachem abhorrait le sang; d'ailleurs, il n'aurait aucun besoin de ses dogues pour chasser dans le pays des âmes, car il y serait employé, disait la foule, à gouverner les ombres. Le calumet de paix du vieillard reposait pareillement à ses pieds; à sa gauche on voyait ses armes, honneur de sa jeunesse; à sa droite le bâton sur lequel il appuyait ses vieux ans. Comme on est plus touché des vertus du sage que de celles du héros, la vue de ce simple bâton portait l'attendrissement dans tous les cœurs.

Adario commença les discours au nom des Sachems; il s'avança à pas lents dans le cercle des spectateurs. Les bras croisés et le visage tourné vers son ami, il lui dit :

« Frère, vous aimâtes la patrie; frère, vous combattîtes pour « elle; frère, vous l'enseignâtes de votre sagesse. Dire ce que « vous avez fait est inutile : ennemi de l'oppresseur, vengeur de « l'opprimé, tout en vous était indépendance. Votre pied était « celui du chevreuil qui ne connaît point de barrière dont il ne « puisse franchir la hauteur; votre bras était un rameau de chêne « qui se roidit aux coups de la tempête; votre voix était la voix « du torrent que rien ne peut forcer au silence. Ceux qui ont ha- « bité votre cœur savent qu'il était trop grand pour être resserré « dans la petite main de la servitude. Quant à votre âme, c'était « un souffle de liberté. »

Le Sachem représentant Chactas répondit de derrière le cercueil :

« Frère, je vous remercie : je fus libre et le suis encore ; si mon « corps vous semble enchaîné, vos yeux vous trompent : il est sans « mouvement, mais on ne le peut faire souffrir ; il est donc libre. « Quant à mon âme, je garde le secret. Adieu, frère ! »

— « Vous n'avez point parlé de votre amitié mutuelle ! » s'écria Outougamiz en se levant, à la grande surprise des spectateurs.

Adario et le Sachem représentant Chactas se regardèrent sans répliquer une parole.

Le tuteur du Soleil s'avança pour prononcer un discours au nom des jeunes guerriers, mais un des bras de Chactas, plié de force, s'échappa comme pour repousser Ondouré. Une voix s'élève : « Il est désagréable aux morts, qu'il s'éloigne ! »

Céluta, fille adoptive de Chactas, fut chargée de rattacher le bras du vieillard. Dans sa tunique noire et sa beauté religieuse on l'eût prise pour une de ces femmes qui se consacrent en Europe aux œuvres les plus pénibles de la charité.

Céluta, s'adressant au mort, lui dit : « Mon père, êtes-vous « bien ? »

— « Oui, ma fille, répliqua le Sachem interprète ; si dans le « tombeau je me retourne pour me délasser, ma main s'étendra « sur toi. »

Le représentant de Chactas répondit aux discours des mères, des veuves, des jeunes filles et des enfants.

Ces harangues extraordinaires finies, les parents poussèrent trois cris ; trois sons des conques funèbres annoncèrent la levée du corps. Les huit Sachems les plus âgés, au nombre desquels était Adario, s'avancèrent en exécutant la marche de la mort pour emporter Chactas ; ils imitaient le bûcheron, le moissonneur, le chasseur, qui coupe l'arbre, rompt l'épi, perce l'oiseau. Adario dit à Chactas : « Frère, voulez-vous vous coucher ? »

Le truchement de la tombe répondit : « Frère, j'ai besoin de « sommeil. »

Alors quatre des huit Sachems de la mort formèrent en s'agenouillant un carré étroit ; les autres Sachems prennent le lit où reposait le défunt, le posent sur les quatre épaules des quatre Sachems à genoux ; ceux-ci se relèvent, et montrent à la foule ce qui n'était

plus qu'une idole pour la patrie. Les quatre vieillards libres appuyaient de leurs bâtons, comme avec des arcs-boutants, le lit de Chactas ; le cercueil traîné sur des roues suivait son maître comme le char vide du triomphateur. On marche aux Bocages de la Mort.

La tombe avait été marquée près du ruisseau de la Paix ; la fosse était large et profonde, les parois en étaient tapissées des plus belles pelleteries. Les huit Sachems de la mort déposèrent leur frère dans le cercueil que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte. Le vieillard ainsi placé ressemblait à une statue dans un tabernacle. Les jeux funèbres commencèrent le long d'une vallée verte qui se prolonge à travers les bocages.

Ces jeux s'ouvrirent par la lutte des jeunes filles ; la course des guerriers suivit la lutte, et le combat de l'arc, la course.

A un poteau peint de diverses couleurs était attaché par un pied, au bout d'une longue corde, un écureuil, symbole de la vie chez les Sauvages. L'animal agile tournait autour du poteau, descendait, remontait, descendait encore, sautait, courait sur le gazon, puis regagnait le haut du poteau, où il se tenait planté sur les pieds de derrière, en se couvrant de sa queue de soie : c'était le but que la flèche devait atteindre, et dont la mobilité fatiguait les regards. Un arc de bois de cyprès était le prix désigné au vainqueur.

Ce prix, ainsi que celui de la course, fut remporté par Outougamiz, qui disait à Céluta : « A qui l'offrirai-je ? Mila est morte, « René est absent, et je dois tuer mon ami, s'il revient. »

Tandis qu'on était occupé de ces jeux, on vit arriver le Grand Prêtre, l'air effaré, le vêtement en désordre, cherchant et demandant partout le tuteur du Soleil ; on le lui montra dans la foule. Il courut à lui, l'entraîna au fond d'un des bocages, d'où il sortit avec lui quelque temps après. Ondouré paraissait ému ; on le vit se pencher à l'oreille d'Adario et parler à plusieurs autres Sachems. Le jongleur déclara qu'il avait vu des signes dans le ciel, que les augures n'étaient pas favorables, qu'il fallait abréger la cérémonie.

On se hâta de faire au trépassé les présents d'usage. Chactas fut descendu dans son dernier asile ; et tandis qu'on élevait le mont du tombeau, le jongleur entonnait l'hymne à la Mort.

LE GRAND PRÊTRE.

« Est-ce un fantôme que j'aperçois, ou n'est-ce rien ? C'est un « fantôme ! A moitié sorti d'une tombe fermée, il s'élève de la « pierre sépulcrale comme une vapeur. Ses yeux sont le vide, sa « bouche est sans langue et sans lèvres, il est muet, et pourtant il « parle ; il respire et il n'a point d'haleine : quand il aime, au lieu « de donner l'être, il donne le néant. Son cœur ne bat point. Fan- « tôme, laisse-moi vivre. »

UNE JEUNE FILLE.

« Ma sœur, vois-tu ce petit ruisseau qui se perd tout à coup « dans le sable ? Comme il est charmant le long de ses rivages « semés de fleurs ; mais comme il disparaît vite ! Entre son ber- « ceau caché sous les aunes et son tombeau sous l'érable, on « compte à peine seize pas. »

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

« Nous avons vu la jeune Ondoïa : ses lèvres étaient pâles, ses « yeux ressemblaient à deux gouttes de rosée troublées par le « vent sur une feuille d'azaléa. Nous la vîmes entr'ouvrir un peu « la bouche et rester la tête penchée. Nos mères nous dirent que « c'était là mourir, qu'une seule nuit avait fané la jeune fille. « Mères, est-ce qu'il est doux de mourir ? »

LES JEUNES GUERRIERS.

« Qu'il est insensé, celui qui s'écrie : Sauvez-moi de la mort ! « Il devrait plutôt dire : Sauvez-moi de la vie ! O mort ! que tu es « belle au milieu des combats ! que tu nous paraissais éloquente « lorsque tu nous parlais de la patrie, en nous montrant la « gloire ! »

LES ENFANTS.

« Il nous faut un berceau de trois pieds ; notre tombeau n'est « pas plus long. Notre mère nous suffit pour nous porter dans ses « bras aux Bocages de la Mort. Nous tomberons de son sein sur le « gazon de la tombe, comme une larme du matin tombe de la tige « d'un lis parmi l'herbe où elle se perd. »

LES SACHEMS.

« La mort est un bien pour les sages ; lui plaire est leur unique « étude ; ils passent toute leur vie à en contempler les charmes. « Cet infortuné se roule sur sa couche ; ses yeux sont ardents, « jamais ses paupières ne les recouvrent ; son cœur est plein de « soupirs : mais tout à coup les soupirs de son cœur s'exhalent ; « ses yeux se ferment doucement ; il s'allonge sur sa couche. « Qu'est-il arrivé ? la mort. Infortuné, où sont tes douleurs ? »

CHŒUR DES PRÊTRES.

« La vie est un torrent : ce torrent laisse après lui, en s'écou- « lant, une ravine plus ou moins profonde, que le temps finit par « effacer. »

L'hymne de la mort était à peine achevé que la foule se dispersa. Les paroles du Grand Prêtre, au milieu de la pompe funèbre, faisaient le sujet de tous les entretiens et l'objet de toutes les inquiétudes. Mais déjà les Sachems et les chefs des jeunes gens qui connaissaient le secret étaient convoqués au Rocher du Conseil : le jongleur leur raconte l'apparition du fantôme, et la soustraction d'une partie des épis de la gerbe.

Les conjurés pâlissent. Outougamiz se lève, il s'écrie :

« Vous le voyez, Sachems, jamais complot plus impie ne fut « formé par des hommes. Le Grand-Esprit le désapprouve ; il « rappelle de la mort un de nos ancêtres pour enlever les roseaux « sanglants. Le ciel a parlé, abandonnons un projet funeste. Quoi ! « ce sont ces hommes que vous avez invités à vos fêtes qui, au- « jourd'hui même, ont rendu les derniers honneurs à Chactas, « ce sont ces hommes que vous prétendez égorger ! Ils avaient « partagé vos plaisirs et vos douleurs ; leurs rires et leurs larmes « étaient sincères, et vous leur répondiez par de faux sourires et « des larmes feintes ! Sachems ! Outougamiz ne sait point savou- « rer le meurtre et le crime : il n'est point un vieillard, il n'est « point un oracle, mais il vous annonce, par la voix de ce Manitou « d'or qu'il porte sur son cœur, qu'un pareil forfait, s'il est exé- « cuté, amènera l'extermination des Natchez et la ruine de la pa- « trie. »

Ce discours étonna le conseil : on ne savait où Outougamiz le

Simple avait trouvé de telles paroles ; mais , à l'exception de deux ou trois Sachems, tous les autres repoussèrent l'opinion généreuse du jeune guerrier. Adario donna des louanges aux sentiments de son neveu ; mais il s'éleva avec force contre les étrangers.

« Cessons, s'écria-t-il, de nous apitoyer sur le sort des Blancs. « A entendre Outougamiz, ne dirait-on pas que notre pays est « libre, que nous cultivons en paix nos champs ? Qu'est-il donc « arrivé ? quel heureux soleil a tout à coup brillé sur nos desti- « nées ? J'en appelle à tous les guerriers ici présents, ne sommes- « nous pas dépouillés et plus opprimés que jamais ? Il suffirait « donc que ces étrangers qui ont tué mon fils, qui ont massacré « la vieille compagne de mes jours, qui ont réduit ma fille au der- « nier degré de misère ; il suffirait que ces étrangers vinssent se « promener au milieu de nos fêtes, pour qu'Adario oubliât ce « qu'il a perdu, pour qu'il renonçât à une vengeance légitime, « pour qu'il consentît à la servitude de sa patrie, pour qu'il trom- « pât tant de nations associées à notre cause, et dont l'indépen- « dance a été confiée à nos mains ? Puisse la terre dévorer les « Natchez avant qu'ils se rendent coupables d'une telle lâcheté, « d'un aussi abominable parjure ! »

Adario fut interrompu par les acclamations les plus vives et par le cri répété de : *Mort aux blancs !*

Aussitôt que le vieillard se put faire entendre de nouveau, il reprit la parole :

« Sachems, abandonner l'entreprise est impossible ; mais exé- « cuterons-nous notre dessein le jour où le dernier des trois ro- « seaux qui restent sera brûlé ; attendrons-nous le jour qui avait « été marqué avant l'enlèvement des huit roseaux ? Sachems, pro- « noncez. »

Une violente agitation se manifesta dans l'assemblée : les uns demandaient que le massacre eût lieu aussitôt que les roseaux restants seraient brûlés ; ils prétendaient que telle était la volonté des Génies, puisqu'ils avaient permis qu'une partie de la gerbe fût ravie sous l'autel ; les autres insistaient pour qu'on ne frappât le grand coup qu'à l'expiration du terme primitivement fixé.

« Quelle folie , s'écriait le chef des Chicassaws, d'entreprendre « la destruction de vos ennemis avant que toutes les chairs rouges « soient arrivées! Il nous manque encore cinq tribus des plus puis-

« santes. D'ailleurs ne ferons-nous pas avorter le dessein général « en commençant trop tôt? Si le plan est exécuté ici huit jours « avant qu'il le soit ailleurs, n'est-il pas certain que les autres co- « lonies de nos oppresseurs échapperont à la vengeance commune, « et que bientôt réunies elles viendront nous exterminer? Pour « attaquer nos ennemis dans trois jours, il faudrait pouvoir pré- « venir de cette nouvelle résolution les divers peuples conjurés ; « or, trois jours suffisent-ils aux plus rapides messagers pour se « rendre chez tous ces peuples ? »

Ondouré appuya l'opinion des Chicassaws : René n'était pas arrivé ; le serait-il dans trois jours, et si l'on précipitait le massacre, n'y pourrait-il pas échapper? Le tuteur du Soleil rejeta avec mépris l'idée que le Grand-Esprit avait envoyé un mort dérober les roseaux du temple ; il accusa de lâcheté les gardiens et déclara que bientôt il connaîtrait le prétendu fantôme.

Le jongleur repoussa vivement cette attaque : soit qu'il crût ou ne crût pas au fantôme, il lui importait de défendre son art et de soutenir l'honneur des prêtres. Les Yazous, les Miamis et une partie des Natchez combattirent à leur tour l'avis des Chicassaws et d'Ondouré. Tous les guerriers parlaient à la fois : des contradictions on en vint aux insultes : les conjurés se levaient, se rasseyaient, criaient, se saisissaient les uns les autres par le manteau, se menaçaient du geste, des regards et de la voix ; enfin, un Sachem Yazou, renommé parmi les Sauvages, parvint à se faire écouter : il combattit l'avis des Chicassaws.

Il soutint d'abord qu'il était possible qn'avant l'enlèvement d'une partie de la gerbe, il y eût déjà erreur ou dans le nombre des roseaux aux Natchez, ou dans celui des roseaux placés chez les autres nations ; qu'ainsi rien ne prouvait que la vengeance pût être exécutée partout le même jour. Ensuite il ajouta que la disparition des huit roseaux dans le temple des Natchez était certainement un effet de la volonté des Génies ; que cette même volonté aurait aussi retiré le même nombre de roseaux chez tous les peuples conjurés, et que par conséquent l'extermination aurait lieu partout le même jour. A ces raisons politiques et religieuses le chef des Yazous joignit une raison d'intérêt qui, faisant varier les Chicassaws, fixa l'opinion du conseil :

« Des pirogues chargées de grandes richesses pour les blancs

« du haut fleuve se sont, dit le Sachem, arrêtées au fort Rosalie ;
« elles n'y resteront que quelques jours : si nous exterminons les
« Français avant le départ de ces pirogues, nous nous empare-
« rons de ce trésor. »

Les Chicassaws, dont la cupidité était connue de tous les Indiens, feignirent d'être convaincus par l'éloquence du Yazou ; ils ne l'étaient que par leur avarice ; ils revinrent à l'avis d'exécuter le plan arrêté dans la nuit où serait brûlé le dernier des trois roseaux restés sous l'autel. L'immense majorité du conseil adopta cette résolution.

On convint de continuer les grands jeux, comme si Chactas n'était pas mort et comme si le jour de l'exécution n'était pas avancé. On convint encore de n'instruire les jeunes guerriers de la conjuration que quelques heures avant le massacre.

Ces délibérations prises, l'assemblée se sépara : Outougamiz sortit du conseil avec une espèce de joie. En traversant les forêts, au milieu de la nuit, pour retourner à la cabane de Céluta, il se disait : « Si René n'arrive pas dans trois jours, il est sauvé ! » Mais bientôt il vint à penser que si René revenait avant l'expiration de ces trois jours, l'heure de sa mort serait considérablement avancée, et que l'on aurait huit jours de moins pour profiter des chances favorables.

Le jeune Sauvage se mit alors à compter le peu de moments que le frère d'Amélie avait peut-être à passer sur la terre ; la nouvelle détermination du conseil avait forcé ses idées de se fixer sur un objet affreux ; elle avait ravivé ses blessures ; elle avait fait sortir son âme de l'engourdissement de la douleur. Le désespoir d'Outougamiz lui arracha des cris épouvantables ; les échos répétèrent ses cris, et les Natchez, qui les entendirent, crurent ouïr le dernier soupir de la patrie.

Céluta reconnut la voix de son frère ; elle sort précipitamment de son foyer, elle court dans les bois, elle appelle l'ami de René, elle le suit au cri de sa douleur.

— « Qui m'appelle ? » dit Outougamiz.

— « C'est ta sœur, » répond Céluta.

— « Céluta ! dit Outougamiz s'approchant d'elle ; si c'est toi,
« Céluta, oh ! que tu es malheureuse ! »

— « René est-il mort ! » s'écria Céluta en arrivant à son frère.

— « Non, repartit Outougamiz, mais l'heure de sa mort est « avancée. C'est dans trois jours le jour fatal ! Dans trois jours « c'en est fait de René, de moi, de toi, de toute la terre ! »

A peine avait-il prononcé ces mots, que Céluta, d'une voix extraordinaire et étouffée, murmura ces mots : « C'est moi qui le tue ! »

Par les paroles de son frère, Céluta avait tout à coup compris l'autre conséquence de l'anticipation du jour du massacre. En effet, si René, au lieu de prolonger son absence, reparaissait tout à coup aux Natchez, c'était sa femme alors qui, au lieu de le sauver par l'enlèvement des roseaux, aurait précipité sa perte. Longtemps Céluta, affaissée par la douleur, fit de vains efforts pour parler; enfin, la voix s'échappant en sanglots du fond de sa poitrine :

« C'est moi qui ai dérobé les roseaux ! »

— « Malheureuse ! s'écrie son frère, c'est toi !... toi !... sacrilége, « parjure, homicide ! »

— « Oui, reprit Céluta désespérée, c'est moi, moi qui ai tout « fait ! punis-moi; dérobe-moi pour jamais à la lumière du jour, « rends-moi ce service fraternel. Les tourments de ma vie sont » maintenant au-dessus de mon courage. »

Outougamiz anéanti s'appuyait contre le tronc d'un arbre : il ne parlait plus, sa douleur le submergeait. Il rompt enfin le silence :

« Ma sœur, dit-il, vous êtes très-malheureuse ! très-malheu- « reuse ! plus malheureuse que moi ! »

Céluta restait muette comme le rocher. Outougamiz reprit : « Vous êtes obligée en conscience d'être une seconde fois parjure, « de révéler le secret à René : ce secret est maintenant le vôtre, « c'est vous qui assassinez mon ami ; mais je dois aussi vous dire « une chose, c'est que moi me voilà forcé d'avertir les Sachems : « vous ne voulez pas que je sois votre complice, que je trahisse « mon serment. »

Outougamiz s'arrêta un moment après ces mots, puis ajouta : « Oui, c'est là notre devoir à tous deux : dites le secret à René, « quand René reviendra, moi, je dirai votre secret aux Sachems : « si mon ami a le temps de se sauver, ma joie sera comme celle « du ciel : mais soyez prompte, car il faut que je révèle ce que « vous allez faire. »

Le simple et sublime jeune homme s'éloigna.

Ondouré était revenu du conseil l'esprit agité : la majorité de l'assemblée s'était prononcée contre son opinion. Le crime perdait aux yeux de cet homme la plus grande partie de son charme, si René n'était enveloppé dans le massacre, et si Céluta n'était le prix du forfait. Il résolut de se rendre à la demeure de cette femme que tout semblait abandonner, jusqu'à Outougamiz lui-même. Peut-être Céluta avait-elle reçu quelques nouvelles de René ; peut-être était-ce cette épouse ingénieuse et fidèle qui avait dérobé les roseaux du temple ; il importait au tuteur du Soleil de s'éclairer sur ces deux points.

Il arriva à la cabane de Céluta au moment où la sœur d'Outougamiz venait d'en sortir, attirée au dehors par les cris de son frère. L'intérieur de la hutte était à peine éclairé par une lampe suspendue au foyer. Ondouré visita tous les coins de cet asile de la douleur ; il ne trouva personne, excepté la fille de René, qui dormait dans un berceau auprès du lit de sa mère, et qu'il fut tenté de plonger dans un éternel sommeil.

La couche de la veuve et de l'enfant, au lieu d'appeler dans le cœur du monstre la pitié et le remords, n'y réveilla que les feux de l'amour et de la jalousie. Ondouré sentit une flamme rapide courir dans la moelle de ses os : ses yeux se chargèrent de volupté, ses sens s'embrasèrent : l'obscurité, la solitude et le silence sollicitaient le désir. Ondouré se précipite sur la couche pudique de Céluta et lui prodigue les embrassements et les caresses ; il y cherche l'empreinte des grâces d'une femme ; il y colle ses lèvres avides et couvre de baisers ardents les plis du voile qui avaient pu toucher ou la bouche ou le sein de la beauté. Dans sa frénésie, il jure qu'il périra ou qu'il obtiendra la réalité des plaisirs dont la seule image allume le désir des passions dans son âme. Mais Céluta qui pleure au fond des bois avec son frère ne reparaît pas, et Ondouré, dont tous les moments sont comptés, est obligé de quitter la cabane.

Une femme, ou plutôt un spectre, s'avance vers lui : à peine eut-il quitté le toit souillé de sa présence, qu'il se trouve face à face d'Akansie.

« J'ai trop longtemps, dit la mère du jeune Soleil, j'ai trop « longtemps supporté mes tourments. Lorsqu'après avoir appris « ta visite à ma rivale, je t'ai ordonné de comparaître devant moi,

« tu ne m'as pas obéi. Je te retrouve sortant encore de ce lieu où « tes pas et les miens sont enchaînés par Athaënsic ; misérable ! « je ne t'adresse plus de reproches ; l'amour s'éteint dans mon « cœur ; tu es au-dessous du mépris ; mais j'ai des crimes à ex- « pier, une vengeance à satisfaire. Je t'en ai prévenu, je vais me « dénoncer aux Sachems et te dénoncer avec moi : tes complots, « tes forfaits, les miens, vont être révélés ; justice sera faite pour « tous. »

Ondouré fut d'autant plus effrayé de ces paroles, qu'à la lumière du jour naissant il n'aperçut point sur le visage d'Akansie cette langueur qui lui apprenait autrefois combien la femme jalouse était encore amante ; il n'y avait que sécheresse et désespoir dans l'expression des traits d'Akansie. Ondouré prend aussitôt son parti.

Non loin de la cabane de Céluta était un marais, repaire impur des serpents. Ondouré affecte un violent repentir ; il feint d'adorer celle qu'il n'a jamais aimée ; il l'entoure de ses bras suppliants, la conjure de l'écouter. Akansie se débat entre les bras du scélérat, l'accable de ces reproches que la passion trahie, que le mépris longtemps contenu, savent si bien trouver : « Si vous ne voulez « pas m'entendre, s'écrie le tuteur du Soleil, je vais me donner la « mort. »

Akansie était bien criminelle, mais elle avait tant aimé ! il lui restait de cet amour une certaine complaisance involontaire ; elle se laisse entraîner vers le marais, prêtant l'oreille à des excuses qui ne la trompaient plus, mais qui la charmaient encore. Ondouré, toujours se justifiant et toujours marchant avec sa victime, la conduit dans un lieu écarté. Il affecte le langage de la passion : que son amante offensée daigne seulement lui sourire, et il va passer à ses pieds une vie de reconnaissance et d'adoration ! Akansie sent expirer sa colère ; Ondouré, feignant un transport d'amour, se prosterne devant son idole.

Akansie se trouvait alors sur une étroite levée qui séparait des eaux stagnantes, où une multitude de serpents à sonnettes se jouaient avec leurs petits aux derniers feux de l'automne. Ondouré embrasse les pieds d'Akansie, les attire à lui ; l'infortunée tombe en arrière, et roule dans l'onde empoisonnée ; elle y plonge de tout son poids. Les reptiles dont le venin augmente de subtilité

quand ils ont une famille à défendre, font entendre le bruit de mort; s'élançant tous à la fois, ils frappent de leur tête aplatie et de leur dent creuse l'ennemie qui vient troubler leurs ébats maternels.

La joie du crime rayonna sur le front d'Ondouré. Akansie luttant contre un double trépas, au milieu des serpents et de l'onde, s'écriait : « Je l'ai bien mérité ! homme affreux ! couronne tes « forfaits; va immoler tes dernières victimes, mais sache que « ton heure est aussi arrivée. »

— « Eh bien ! répondit l'infâme jetant le masque, oui, c'est « moi qui te tue parce que tu voulais me trahir. Meurs, tous mes « forfaits sont les tiens. Je brave tes menaces ! désormais il n'est « plus de rémission pour moi, mon dernier soupir sera pour un « nouveau crime et pour un amour qui fait ton supplice. Tu n'au- « ras pas la tête de Céluta, mais je lui prodiguerai les baisers que « tu m'as permis de donner à cette tête charmante ! »

Ondouré, mugissant comme s'il eût déjà habité l'enfer, abandonne la femme qui lui avait fait tous les sacrifices.

Dieu fit sentir à l'instant même à ce réprouvé un avant-goût des vengeances éternelles. Quelques chasseurs se montrèrent sur la levée; ils avaient reconnu le tuteur du Soleil et s'avançaient rapidement vers lui. Akansie flottait encore sur les eaux; il était impossible de la dérober à la vue des chasseurs; ils allaient s'empresser de la secourir : ne pouvait-elle pas conserver assez de vie pour parler quand elle serait déposée sur le rivage? L'effroi d'Ondouré glaça un moment son cœur, mais il revint bientôt à lui et se montra digne de son crime. Le moyen de tromper qu'il prit n'était pas complétement sûr; mais il était le seul qui lui restât à prendre; il l'aurait du moins opposé à une accusation d'assassinat. Ondouré appelle donc les guerriers avec tous les signes du plus violent désespoir : « A moi, s'écriait-il, aidez-moi à sauver « la Femme-Chef qui vient de tomber dans cet abîme, » et feignant de secourir Akansie, il essayait de lui plonger la tête dans l'eau.

Les chasseurs se précipitent, écartent les serpents avec des branches de tamarin et retirent du marais la mère du jeune Soleil.

Elle ne donna dans le premier moment aucun signe de vie; mais bientôt quelques mouvements se manifestèrent, ses yeux

s'ouvrirent, son regard fixe tomba sur Ondouré qui recula trois pas comme sous l'œil du Dieu vengeur.

Des cris étouffés, qui ressemblaient au râle de la mort, s'échappèrent peu à peu du sein d'Akansie! Elle s'agite et rampe sur la terre; on eût dit des reptiles qui l'avaient frappée. Sa peau, par l'effet ordinaire de la morsure du serpent à sonnettes, était marquée de taches noires, vertes et jaunes; une teinte livide et luisante couvre ces taches, comme le vernis couvre un tableau. Les doigts de la femme coupable étaient crevés; une écume impure sortait de sa bouche; les chasseurs contemplaient avec horreur le vice châtié de la main du Grand-Esprit.

Céluta, qui revenait des bois voisins et qui regagnait sa cabane par la levée du marais, fut un nouveau témoin envoyé du ciel à cette scène. A l'aspect de la femme punie, elle fut saisie d'une pitié profonde et lui prodigua des soins et des secours. Akansie reconnaissant la généreuse Indienne fit des efforts extraordinaires pour parler, mais sa langue enflée ne laissait sortir de sa bouche que des sons inarticulés. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle ne se pouvait faire entendre, le désespoir s'empara d'elle; elle se roula sur la terre qu'elle mordait dans les convulsions de la mort.

« Grand-Esprit, s'écria Céluta, accepte le repentir de cette « pauvre femme! Pardonne-lui comme je lui pardonne, si jamais « elle m'a offensée! »

A cette prière, des espèces de larmes voulurent couler des yeux d'Akansie; il se répandit sur son front une sérénité qui l'aurait embellie, si quelque chose avait pu effacer l'horreur de ses traits. Ses lèvres ébauchèrent un sourire d'admiration et de gratitude: elle expira sans douleur, mais en emportant le fatal secret. Ondouré délivré de ses craintes remercia intérieurement le ciel épouvanté de sa reconnaissance. Céluta, reprenant le chemin de sa retraite, disait au soleil qui se levait: « Soleil, tu viens de voir en « deux matins la mort de Chactas et celle d'Akansie: rends la « mienne semblable à la première. »

Ondouré fit avertir les parents de la Femme-Chef d'enlever le corps d'Akansie: afin de ne pas effrayer l'imagination des conjurés par le spectacle d'une seconde pompe funèbre, les Sachems décidèrent que les funérailles (qui ne devaient jamais être célébrées) n'auraient lieu qu'après le massacre.

Devenu plus puissant que jamais par la mort de la Femme-Chef, le tuteur du Soleil ne se souvenant ni d'avoir été aimé d'Akansie, ni de l'avoir assassinée, se rendit à la vallée des Bois. Les jeux avaient recommencé : Outougamiz, par ordre des vieillards, s'était venu mêler à ces jeux. Quelques moments de réflexion lui avaient suffi pour le tranquilliser sur le pieux larcin de sa sœur ; il lui semblait moins nécessaire d'en instruire immédiatement le conseil, puisque René n'était pas arrivé, et que Céluta ne pouvait confier le secret à René absent. En supposant même le retour du frère d'Amélie, Outougamiz avait une telle confiance dans la vertu de Céluta, qu'il était sûr qu'elle se tairait, même après avoir rendu le secret plus fatal. Enfin, quand Outougamiz se hâterait de tout apprendre aux Sachems, les Sachems feraient peut-être mourir Céluta sans utilité pour personne ; car le massacre n'en aurait pas moins lieu. Et qui pouvait dire s'il était bon ou mauvais que le jour de ce massacre fût retardé ou avancé pour le destin du guerrier blanc ?

Telles étaient les réflexions d'Outougamiz. Le frère et la sœur comptaient maintenant chaque heure écoulée ; ils regardaient si le soleil baissait à l'horizon, si l'éphémère qui sort des eaux à l'approche du soir, commençait à voler dans les prairies ; ils se disaient : « Encore un moment passé, et René n'est pas revenu ! » Nos illusions sont sans terme ; détrompés mille fois par l'amertume du calice, nous y reportons sans cesse nos lèvres avides.

Les ennemis s'étant refusés à recevoir le calumet de paix, René avait renvoyé les guerriers porteurs des présents pour les Illinois, et il revenait seul aux Natchez. Accablé du passé, n'espérant rien de l'avenir, insensible à tout, hors à la raison de Chactas, à l'amitié d'Outougamiz et à la vertu de Céluta, il ne soupçonnait pas qu'on en voulût à sa vie ; ses ennemis étaient loin de savoir à leur tour à quel point il y tenait peu. Les Natchez l'accusaient de crimes imaginaires ; ils l'avaient condamné pour ces crimes, et il ne pensait pas plus aux Natchez qu'au reste du monde ; ses idées comme ses désirs habitaient une région inconnue.

Un jour, dans la longue route qu'il avait à parcourir, il arriva à une grande prairie dépouillée d'arbres ; on n'y voyait qu'une vieille épine couverte de fleurs tardives, qui croissait sur le bord d'un chemin indien. Le soleil approchait de son couchant lorsque le

frère d'Amélie parvint à cette épine. Résolu de passer la nuit dans ce lieu, il aperçut un gazon sur lequel étaient déposées des gerbes de maïs; il reconnut la tombe d'un enfant et les présents maternels. Remerciant la Providence de l'avoir appelé au festin des morts, il s'assit entre deux grosses racines de l'épine, qui se tordaient au-dessus de la terre. La brise du soir soufflait par intervalles dans le feuillage de l'arbre ; elle en détachait les fleurs, et ces fleurs tombaient sur la tête de René en pluie argentée. Après avoir pris son repas, le voyageur s'endormit au chant du grillon.

La mère, qui avait couché l'enfant sous l'herbe au bord du chemin, vint à minuit apporter des dons nouveaux et humecter de son lait le gazon de la tombe. Elle crut distinguer une espèce d'ombre ou de fantôme étendu sur la terre; la frayeur la saisit, mais l'amour maternel, plus fort que la frayeur, l'empêche de reculer. S'avançant à pas silencieux vers l'objet inconnu, elle vit un jeune Blanc qui dormait la face tournée vers les étoiles, un bras jeté sur sa tête. L'Indienne se glisse à genoux jusqu'au chevet de l'étranger qu'elle prenait pour une divinité propice. Quelques insectes voltigeant autour du front de René, elle les chassait doucement dans la crainte de réveiller l'Esprit, et dans la crainte aussi d'éloigner l'âme de l'enfant, qui pouvait errer autour du bon Génie. La rosée descendait avec abondance ; la mère étendit son voile sur ses deux bras, et le soutint ainsi au-dessus de la tête de René : « Tu réchauffes mon enfant, disait-elle en elle-même, « il est juste que je te fasse un abri. »

Quelques sons confus et bientôt quelques paroles distinctes échappent aux lèvres du frère d'Amélie; il rêvait de sa sœur : les mots qu'il laissait tomber étaient tour à tour prononcés dans sa langue maternelle et dans la langue des Sauvages. L'Indienne voulut profiter de cet oracle; elle répondait à René à mesure qu'il murmurait quelque chose. Il s'établit entre elle et lui un dialogue : « Pourquoi m'as-tu quitté ? » dit René, en natchez.

— « Qui ? » demanda l'Indienne.

René ne répondit point.

— « Je l'aime, » dit le frère d'Amélie un moment après.

— « Qui ? » dit encore l'Indienne.

— « La mort, » repartit René, en français.

Après un assez long silence, René dit : « Est-ce là le corps que

« je portais? » Et il ajouta d'une voix plus élevée : « Les voici tous : « Amélie, Céluta, Mila, Outougamiz, Chactas, d'Artaguette ! »

René poussa un soupir, se tourna du côté du cœur et ne parla plus.

Le bruit que l'Indienne fit malgré elle, en se voulant retirer, réveilla le frère d'Amélie. Il fut d'abord étonné de voir une femme à ses côtés, mais il comprit bientôt que c'était la mère de l'enfant dont il foulait le tombeau. Il lui imposa les mains, poussa les trois cris de douleur, et lui dit : « Pardonne-moi, j'ai mangé une partie « de la nourriture de ton fils; mais j'étais voyageur, et j'avais « faim ; ton fils m'a donné l'hospitalité. »

— « Et moi, dit l'Indienne, je croyais que tu étais un Génie et « je t'ai interrogé pendant ton sommeil. »

— « Que t'ai-je dit? » demanda René. — « Rien, » repartit l'Indienne.

René s'était égaré : il s'enquit du chemin qu'il devait suivre : « Tu tournes le dos aux Natchez, répondit la femme sauvage ; en « continuant à marcher vers le nord, tu n'y arriveras jamais. » Destinée de l'homme ! si René n'eût point rencontré cette femme, il se fût éloigné de plus en plus du lieu fatal. L'Indienne lui montra sa route, et le quitta après lui avoir recommandé l'enfant qu'elle avait perdu.

Il se leva enfin le jour qui devait être suivi d'une nuit si funeste ! Céluta et son frère le passèrent à parcourir les bois, toujours dans la crainte d'y rencontrer René, toujours dans l'espoir de l'arrêter s'ils le rencontraient, toujours regrettant Mila si légère dans sa course, si heureuse dans ses recherches.

Le jeu des osselets, commencé après la partie de la balle gagnée par les Natchez, avait continué dans la vallée des Bois. Une heure avant le coucher du soleil, le Sachem d'ordre se présente aux différents groupes des joueurs, et dit à voix basse :

« Quittez le jeu, retournez à vos tentes; attendez-y le Sachem « de votre nation. »

Les jeunes gens se regardent avec étonnement, et, laissant tomber les osselets, se retirent. La nuit vint. Le ciel se couvrit d'un voile épais : toutes les brises expirèrent; des ténèbres muettes et profnodes enveloppèrent le désert.

Après mille courses inutiles, Céluta était rentrée dans sa ca-

bane : quelques heures de plus écoulées, et René était mort ou sauvé ! L'amante qui tant de fois avait désiré le retour de son bien-aimé, l'épouse qui si souvent s'était levée avec joie, croyant reconnaître les pas de son époux, tremblait à présent au moindre bruit, et n'implorait que le silence. Naguère Céluta eût donné tout son sang pour épargner la plus petite douleur au frère d'Amélie; maintenant elle eût béni un accident malheureux qui, sans être mortel, eût arrêté le guerrier blanc loin des Natchez.

Au fort Rosalie on était loin d'être rassuré : Chépar seul s'obstinait à ne vouloir rien voir. De nouveaux courriers du gouverneur général, du capitaine d'Artaguette et du père Souël annonçaient l'existence d'un complot. Le conseil était rassemblé, et le nègre Imley, saisi dans les bois, avait été amené devant ce conseil.

Les renseignements envoyés par le missionnaire étaient exacts et détaillés; ils désignaient Ondouré comme chef de la conjuration. Imley interrogé nia tout, hors ce qu'il ne pouvait nier, sa propre fuite. Il dit qu'il avait quitté son maître comme l'oiseau reprend sa liberté quand il trouve la porte de sa cage ouverte. Pressé par des questions insidieuses, et certain qu'il était d'être condamné à mort, le nègre au lieu de répondre, se prit à railler ses juges : il répétait leurs gestes, affectait leur air, contrefaisait leur voix avec un talent d'imitation extraordinaire. Fébriano surtout excitait sa verve comique, et il fit du commandant une copie si ressemblante, qu'un rire involontaire bouleversa le conseil. Chépar, furieux, ordonna d'appliquer l'esclave à la torture, ce qui fut sur-le-champ exécuté. L'Africain brava les tourments avec une constance héroïque, continuant ses moqueries au milieu des douleurs, et ne laissant pas échapper un mot qui pût compromettre le secret des Sauvages. On le retira de la gêne pour le réserver au gibet. Alors il se mit à chanter Izéphar, à rire, à tourner sur lui-même, à frapper des mains, à gambader malgré le disloquement de ses membres, et tout à coup il tomba mort : il s'était étouffé avec sa langue, genre de suicide connu de plusieurs peuplades africaines. Mélange de force et de légèreté, le caractère d'Imley ne se démentit pas un moment : ce Noir n'aima que l'amour et la liberté, et il traita l'un et l'autre avec la même insouciance que la mort et la vie.

Le commandant regarda l'aventure d'Imley comme celle d'un

esclave fugitif qui n'avait aucun rapport avec les desseins qu'on supposait aux Sauvages. Il traita les missionnaires de poltrons; il accusa les colons de répandre inconsidérément des alarmes aussitôt qu'ils perdaient un nègre. Poussé par Fébriano, vendu aux intérêts d'Ondouré, mais qui ignorait le complot, Chépar s'emporta jusqu'à faire mettre aux fers des habitants qui demandaient à s'armer et parlaient de se retrancher sur les concessions. Il refusait de croire à une conjuration qui s'achevait en ce moment même sous ses pas, dans le sein de la terre.

Les jeunes guerriers, après avoir quitté les jeux, s'étaient armés. Le Sachem d'ordre avait reparu : heurtant doucement dans les ténèbres à la porte de chaque cabane, il avait dit :

« Que les jeunes guerriers se rendent par des chemins divers au « lac souterrain ; ils y trouveront les Sachems ; que les femmes, « après le départ des guerriers, s'enferment dans leurs cabanes ; « qu'elles y veillent en silence et sans lumière. »

Aussitôt les jeunes guerriers se glissent à travers les ténèbres jusqu'au lieu du rendez-vous. Les portes des huttes se referment sur les femmes et sur les enfants ; les lumières s'éteignent : tous les Sauvages quittent le désert, hors quelques sentinelles placées çà et là derrière les arbres. Outougamiz, avec le reste de sa tribu, descendit au lac souterrain.

A l'orient du grand village des Natchez, dans la même cyprière où s'élevait le temple d'Athaënsic, s'ouvre perpendiculairement, comme le soupirail d'une mine, une caverne profonde. On n'y peut pénétrer qu'à l'aide d'une échelle et d'un flambeau. A la profondeur de cent pieds se trouve une grève qui borde un lac. Sur ce lac, semblable à celui de l'empire des ombres, quelques Sauvages, pourvus de torches et de fanaux, eurent un jour l'audace de s'embarquer. Autour du gouffre ils n'aperçurent que des rochers stériles hérissant des côtes ténébreuses, ou suspendus en voûte au-dessus de l'abîme. Des bruits lamentables, d'effrayantes clameurs, d'affreux rugissements, assourdissaient les navigateurs à mesure qu'ils s'enfonçaient dans ces solitudes d'eau et de nuit. Entraînés par un courant rapide et tumultueux, ce ne fut qu'après de longs efforts que ces audacieux mortels parvinrent à regagner le rivage, épouvantant de leurs récits quiconque serait tenté d'imiter leur exemple.

Tel était le lieu que les conjurés avaient fixé pour celui de leur assemblée. C'était de cette demeure souterraine que la liberté du Nouveau-Monde devait s'élancer, qu'elle devait rappeler à la lumière du jour ces peuples ensevelis par les Européens dans les entrailles de la terre. Déjà les jeunes guerriers étaient réunis et attendaient la révélation du mystère que les Sachems leur avaient promise.

Au bord du lac était un grand fragment de rocher ; les jongleurs l'avaient transformé en autel. On y voyait, à la lueur d'une torche, trois hideux marmousets de tailles inégales. Celui du centre, Manitou de la liberté, surpassait les autres de toute la tête ; dans ses traits, grossièrement sculptés, on reconnaissait le symbole d'une indépendance rude, ennemie du joug des lois, impatiente même des chaînes de la nature. Les deux autres figures représentaient l'une les chairs rouges, l'autre les chairs blanches. Un feu d'ossements brûlait devant ces idoles, en jetant une lumière enfumée et une odeur pénétrante. Du sang humain, des poisons exprimés de divers serpents, des herbes vénéneuses, cueillies avec des paroles cabalistiques, remplissaient un vase de cyprès. Un vent nocturne se leva sur le lac, dont les flots montèrent aux voûtes de l'abîme : la tempête dans les flancs de la terre, les idoles menaçantes, le bassin de sang, le feu mortuaire, les prêtres agitant des vipères avec des évocations épouvantables, la foule des Sauvages, dans leurs habillements bizarres et divers, toute cette scène, entourée par les masses des rochers souterrains, donnait une idée du Tartare.

Soudain un des jongleurs, les bras tendus vers le lac, s'écrie : « Divinité de la vengeance, est-ce toi qui sors de l'abîme avec cet « orage ? Oui, tu viens : reçois nos vœux ! »

Le jongleur lance une vipère dans les flots, un autre prêtre répand le bassin de sang sur le feu : une triple nuit s'étend sous les voûtes.

Quelques minutes s'écoulent dans l'obscurité ; puis tout à coup une vive clarté illumine les vagues orageuses et les rochers fantastiques. Les idoles ont disparu ; on n'aperçoit plus sur la pierre, autel de la vengeance, que le vieillard Adario vêtu de la tunique de guerre, appuyé d'une main sur son casse-tête, tenant de l'autre un flambeau.

« Guerriers, dit-il, la liberté se lève, le soleil de l'indépendance, « resté depuis deux cent cinquante neiges sous l'horizon, va éclai- « rer de nouveau nos forêts. Jour sacré, salut ! Mon cœur se ré- « jouit à tes rayons, comme le chêne décrépit au premier sourire « du printemps ! Pour toi Adario a dépouillé ses lambeaux, il a « lavé sa chevelure comme un jeune homme, il renaît au souffle « de la liberté.

« Donnez trois poignards. »

Le Sachem jette trois poignards du haut du roc.

« Jeunes guerriers, vous n'êtes pas assemblés ici pour délibé- « rer ; vos Sachems ont prononcé pour vous au Rocher du Lac, « dans le conseil général des peuples ; ils ont juré de purger nos « déserts des brigands qui les infestent. Vous êtes venus seule- « ment pour dévorer les ours étrangers. Le moment du festin est « arrivé. Vous ne quitterez ces voûtes que pour marcher à la mort « ou à la liberté. C'est la dernière fois que vous aurez été obligés « de vous cacher dans les profondeurs de la terre, pour parler le « langage des hommes.

« Donnez la hache. »

Adario jette à ses pieds une hache teinte de sang.

Un cri de surprise mêlé de joie échappe au bouillant courage des jeunes guerriers. Adario reprend la parole :

« Tout est réglé par vos pères. Plongés dans le sommeil, nos « oppresseurs ne soupçonnent pas la mort. Nous allons sortir de « cette caverne divisés en trois compagnies : je conduirai les Nat- « chez, et les mènerai, au travers des ombres, à l'escalade du « fort. Vous, Chicassaws, sous la conduite de vos Sachems, vous « formerez le second corps ; vous attaquerez le village des Blancs « au fort Rosalie. Vous, Miamis et Yazous, composant le troisième « corps, guidés dans vos vengeances par Ondouré et par Outou- « gamiz, vous détruirez les Blancs dont les demeures sont disper- « sées dans les campagnes. Les esclaves noirs, qui comme nous « vont briser leurs chaînes, seconderont nos efforts.

« Tels sont, ô jeunes guerriers ! les devoirs que vous êtes appe- « lés à remplir. Il ne s'agit pas de la cause particulière des Nat- « chez : le coup que vous allez porter sera répété dans un espace « immense. A l'instant où je vous parle, mille nations, comme « vous cachées dans les cavernes, vont en sortir, comme vous,

« pour exterminer la race étrangère ; le reste des chairs rouges
« ne tardera pas à vous imiter.

« Quant à moi, je n'ai plus qu'un jour à vivre : la nuit prochaine « j'aurai rejoint Chactas, ma femme et mes enfants : il ne m'a été « permis de leur survivre que pour les venger. Je vous recom- « mande ma fille. »

Il dit et jette son casse-tête au milieu des jeunes guerriers.

Une acclamation générale ébranle les dômes funèbres : « Déli- « vrons la patrie ! »

On vit alors un jeune guerrier monter sur la pierre auprès d'Adario, c'était Outougamiz, il dit :

« Vous avez voulu me faire tuer le guerrier blanc, mon ami. Il « n'est point arrivé ; ainsi je ne le tuerai pas, mais je tuerai qui- « conque le tuera ! Vous voulez que j'égorge des chevreuils étran- « gers pendant la nuit ; je n'assassinerai personne. Quand le jour « sera venu, si l'on combat, je combattrai. J'avais promis le se- « cret, je l'ai tenu : dans quelques heures la borne de mon ser- « ment sera passée, je serai libre; j'userai de ma liberté comme « il me plaira. Guerriers, je ne sais point parler parce que je n'ai « point d'esprit ; mais si je suis comme un ramier timide pendant « la paix, je suis comme un vautour pendant la guerre : Ondouré, « c'est pour toi que je dis cela : souviens-toi des paroles d'Outou- « gamiz le Simple. »

Outougamiz saute en bas du rocher comme un plongeur qui se précipite dans les vagues ; quelque temps après on le chercha, et on ne le trouva plus.

Ondouré n'avait remarqué du discours du frère de Céluta que le passage où le jeune homme s'était applaudi de l'absence de René. Le tuteur du Soleil ressentait de cette absence les plus vives alarmes; il se voyait au moment d'exécuter le dessein qu'il avait conçu sans atteindre le principal but de ce dessein. Céluta, en dérobant les roseaux, pouvait s'applaudir d'avoir obtenu ce qu'elle avait désiré, d'avoir sauvé son époux. Il n'y avait aucun moyen pour Ondouré de reculer la catastrophe; et, comme dans toutes les choses humaines, il fallait prendre l'événement tel que le ciel l'avait fait.

Les guerriers sortirent du lac souterrain, et, cachés dans l'épaisseur de la cyprière, ils se divisèrent en trois corps. Assis à terre

dans le plus profond silence, ils attendirent l'ordre de la marche. Minuit approchait; le dernier roseau allait être brûlé dans le temple.

Que différemment occupée était Céluta dans sa cabane! Tressaillant au plus léger murmure des feuilles, les yeux constamment fixés sur la porte, comptant, par les battements de son cœur, toutes les minutes de cette dernière heure, elle n'aurait pu supporter longtemps de telles angoisses sans mourir. A force d'avoir écouté le silence, ce silence s'était rempli pour elle de bruits sinistres : tantôt elle croyait ouïr des voix lointaines, tantôt il lui semblait entendre des pas précipités. Mais n'est-ce point en effet des pas qui font retentir le sentier désert? Ils approchent rapidement. Céluta ne peut plus se tromper; elle se veut lever, les forces lui manquent; elle reste enchaînée sur sa natte, le front couvert de sueur. Un homme paraît sur le seuil de la porte : ce n'est pas René! c'est le bon grenadier de la Nouvelle-Orléans, le fils de la vieille hôtesse de Céluta, le soldat du capitaine d'Artaguette.

Il apportait un billet écrit du poste des Yazous par son capitaine. Quel bonheur, quel soulagement, dans la crainte et l'attente d'une grande catastrophe, de voir entrer un ami au lieu de la victime ou de l'ennemi que l'on attendait! Céluta retrouve ses forces, se lève, court les bras ouverts au grenadier, mais tout à coup elle se souvient du péril général; René n'est pas le seul Français menacé, tous les Blancs sont sous le poignard; un moment encore et Jacques peut être égorgé. « Fils de ma vieille mère de la chair « blanche, s'écrie-t-elle, celui que vous cherchez n'est pas ici; « retournez vite sur vos pas, vous n'êtes pas en sûreté dans cette « cabane; au nom du Grand-Esprit, retirez-vous! »

Le grenadier n'entendait point ce qu'elle disait; il lui montrait le billet qui n'était point pour René, mais pour elle-même. Céluta ne pouvait lire ce billet. Jacques et Céluta faisaient des gestes multipliés, tâchaient de se faire comprendre l'un de l'autre sans y pouvoir réussir. Dans ce moment un sablier qui appartenait à René, et avec lequel l'Indienne avait appris à diviser le temps, laisse échapper le dernier grain de sable qui annonçait l'heure expirée. Céluta voit tomber dans l'éternité la minute fatale : elle jette un cri, arrache le billet de la main de Jacques, et pousse le

soldat hors de sa cabane. Celui-ci ayant rempli son message, et ne se pouvant expliquer les manières extraordinaires de Céluta, court à travers les bois afin de gagner le fort Rosalie, avant le lever du jour.

Que contenait le billet du capitaine? On l'a toujours ignoré. A force de regarder la lettre, de se souvenir des paroles et des gestes du soldat qui n'avait pas l'air triste, Céluta laisse pénétrer dans son cœur un rayon d'espérance; pâle crépuscule bientôt éteint dans cette sombre nuit.

Maintenant chaque minute aux Natchez appartenait à la mort : quelques heures de plus d'absence, et René était à l'abri de la catastrophe, déjà commencée peut-être pour ses compatriotes. Ah ! si Céluta, aux dépens de sa vie, eût pu précipiter la fuite du temps ! Un nouveau bruit se fait entendre : sont-ce les meurtriers qui viennent chercher René dans sa cabane? ils ne l'y trouveront pas! Serait-ce le frère d'Amélie lui-même? Céluta s'élance à la porte : ô prodige! Mila! Mila échevelée, pâle, amaigrie, recouverte de lambeaux comme si elle sortait du sépulcre, et charmante encore ! Céluta recule au fond de la cabane; elle s'écrie : « Ombre de ma sœur, me viens-tu chercher? le moment fatal est-« il arrivé? »

— « Je ne suis point un fantôme, répondit Mila, déjà tombée « dans le sein de son amie ; je suis ta petite Mila. »

Et les deux sœurs entrelaçaient leurs bras, mêlaient leurs pleurs, confondaient leurs âmes. Mila dit rapidement :

« Après la découverte du secret, Ondouré me fit enlever. Ils « m'ont enfermée dans une caverne et m'ont fait souffrir toutes « sortes de maux; mais je me suis rie des Allouez : cette nuit, je ne « sais pourquoi, mes geôliers se sont éloignés de moi un mo-« ment; ils étaient armés et ils sont allés parler à d'autres guer-« riers sous des arbres. Moi, qui cherchais toujours les moyens « de me sauver, j'ai suivi ces méchants. Je me suis glissée der-« rière eux : une fois échappée, ils auraient plus tôt attrapé l'oi-« seau dans la nue que Mila dans le bois. J'accours. Où est Ou-« tougamiz? Le guerrier blanc est-il arrivé? Lui as-tu dit le secret, « comme je le lui vais dire? Il y a encore huit nuits avant la ca-« tastrophe, si ce beau jongleur amoureux m'a dit vrai sur le « nombre des roseaux. »

— « Oh ! Mila, s'écrie Céluta, je suis la plus coupable, la plus « infortunée des créatures ! J'ai avancé la mort de René; j'ai dé- « robé huit roseaux; c'est à l'heure même où je te parle que le « coup est porté. »

— « Tu as fait cela? dit Mila; je ne t'aurais pas crue si coura- « geuse ! René est-il arrivé ? »

— « Non, » reprit Céluta. — « Eh bien ! dit Mila, que te repro- « ches-tu? Tu as sauvé mon libérateur; tu n'as plus que quelques « heures à attendre. Mais que fais-tu? que fait Outougamiz pen- « dant ces heures? Tu commences toujours bien, Céluta, et tu « finis toujours mal. Crois-tu que tu sauveras René en te conten- « tant de pleurer sur ta natte? Je ne sais point demeurer ainsi « tranquille ; je ne sais point sacrifier mes sentiments ; je ne sais « point douter de la vertu de mes amis, les soupçonner, m'atten- « drir sur une patrie impitoyable et garder le secret des assassins. « Méchants, vous m'avez laissée échapper de mon tombeau, je « viens révéler vos iniquités ! je viens sauver mon libérateur, s'il « n'est point encore tombé entre vos mains ! » Mila échappée aux bras de sa sœur fuit en s'écriant : « Nous perdons des moments « irréparables. »

Depuis le jour où René avait rencontré l'Indienne qui lui ensei- gna sa route, il s'était avancé paisiblement vers le pays des Nat- chez. A mesure qu'il marchait, il se trouvait moins triste ; ses noirs chagrins paraissaient se dissiper ; il touchait au moment de revoir sa femme et sa fille, objets charmants qui n'avaient contre eux que le malheur dont le frère d'Amélie avait été frappé. René se reprochait sa lettre ; il se reprochait cette sorte d'indifférence qu'un chagrin dévorant avait laissée au fond de son cœur : démen- tant son caractère, il se laissait aller peu à peu aux sentiments les plus tendres et les plus affectueux : retour au calme qui ressemblait à ce soulagement que le mourant éprouve avant d'expirer. Céluta était si belle ! Elle avait tant aimé René ! elle avait tant souffert pour lui ! Outougamiz, Chactas, d'Artaguette, Mila, attendaient René. Il allait retrouver cette petite société supérieure à tout ce qui existait sur la terre ; il allait élever sur ses genoux cette se- conde Amélie qui aurait les charmes de la première, sans en avoir le malheur.

Ces idées, si différentes de celles qu'il nourrissait habituelle-

ment, amenèrent René jusqu'à la vue des bois des Natchez; il sentit quelque chose d'extraordinaire en découvrant ces bois. Il en vit sortir une fumée qu'il prit pour celle de ses foyers ; il était encore assez loin, et il précipita sa marche. Le soleil se coucha dans les nuages d'une tempête; et la nuit la plus obscure (celle même du massacre) couvrit la terre.

René fit un long détour afin d'arriver chez lui par la vallée. La rivière qui coulait dans cette vallée ayant grossi, il eut quelque peine à la traverser; deux heures furent ainsi perdues dans une nuit dont chaque minute était un siècle. Comme il commençait à gravir la colline sur le penchant de laquelle était bâtie sa cabane, un homme s'approcha de lui dans les ténèbres pour le reconnaître, et disparut.

Le frère d'Amélie n'était plus qu'à la distance d'un trait d'arc de la demeure qu'il s'était bâtie ; une faible clarté s'échappant par la porte ouverte en dessinait le cadre au dehors sur l'obscurité du gazon. Aucun bruit ne sortait du toit solitaire. René hésitait maintenant à entrer; il s'arrêtait à chaque demi-pas ; il ne savait pourquoi il était tenté de retourner en arrière, de s'enfoncer dans les bois et d'attendre le retour de l'aurore. René n'était plus le maître de ses actions ; une force irrésistible le soumettait aux décrets de la Providence : poussé presque malgré lui jusqu'au seuil qu'il redoutait de franchir, il jette un regard dans la cabane.

Céluta, la tête baissée dans son sein, les cheveux pendants et rabattus sur son front, était à genoux, les mains croisées, les bras levés dans le mouvement de la prière la plus humble et la plus passionnée. Un maigre flambeau, dont la mèche allongée par la durée de la veille obscurcissait la clarté, brûlait dans un coin du foyer. Le chien favori de René, étendu sur la pierre de ce foyer, aperçut son maître et donna un signe de joie, mais il ne se leva point, comme s'il eût craint de hâter un moment fatal. Suspendue dans son berceau à l'une des solives sculptées de la cabane, la fille de René poussait de temps en temps une petite plainte, que Céluta, absorbée dans sa douleur, n'entendait pas.

René, arrêté sur le seuil, contemple en silence ce triste et touchant spectacle ; il devine que ces vœux adressés au Ciel sont offerts pour lui : son cœur s'ouvre à la plus tendre reconnaissance ; ses yeux, dans lesquels un brûlant chagrin avait depuis longtemps

séché les larmes, laissent échapper un torrent de pleurs délicieux. Il s'écrie : « Céluta ! ma Céluta ! » Et il vole à l'infortunée qu'il relève, qu'il presse avec ardeur. Céluta veut parler : l'amour, la terreur, le désespoir, lui ferment la bouche ; elle fait de violents efforts pour trouver des accents ; ses bras s'agitent, ses lèvres tremblent ; enfin un cri aigu sort de sa poitrine ; et lui rendant la voix : « Sauvez-le, sauvez-le ! Esprits secourables, emportez-le dans votre demeure ! »

Céluta jette ses bras autour de son époux, l'enveloppe, et semble vouloir le faire entrer dans son sein pour l'y cacher.

René prodigue à son épouse des caresses inaccoutumées. « Qu'as-tu ma Céluta ? lui disait-il ; rassure-toi. Je viens te protéger et te défendre. »

Céluta regardant vers la porte s'écrie : « Les voilà, les voilà ! » Elle se place devant René pour le couvrir de son corps. « Barbares, vous n'arriverez à lui qu'à travers mon sein. »

— « Ma Céluta, dit René, il n'y a personne ; qui te peut troubler ainsi ? »

Céluta frappant la terre de ses pieds : « Fuis, fuis ! tu es mort ! Non, viens ; cache-toi sous les peaux de ma couche ; prends des vêtements de femme. » L'épouse désolée, arrachant ses voiles, en veut couvrir son époux.

« Céluta, disait celui-ci, reprends ta raison ; aucun péril ne me menace. »

— « Aucun péril ? dit Céluta l'interrompant. N'est-ce pas moi qui te tue ? n'est-ce pas moi qui hâte ta mort ? n'est-ce pas moi qui en ai fixé le jour en dérobant les roseaux ?... Un secret... O ma patrie ! »

— « Un secret ? « repartit René. » Je ne te l'ai pas dit ! s'écrie Céluta. Oh ! ne perds pas ce seul moment laissé à ton existence ! Fuyons tous deux ! viens te précipiter avec moi dans le fleuve ! »

Céluta est aux genoux de René ; elle baise la poussière de ses pieds, elle le conjure par sa fille de s'éloigner seulement pour quelques heures : « Au lever du soleil, dit-elle, tu seras sauvé ; Outougamiz viendra ; tu sauras tout ce que je ne puis te dire dans ce moment ! »

— « Eh bien ! dit René, si cela peut guérir ton mal, je m'éloigne ; tu m'expliqueras plus tard ce mystère, qui n'est sans

« doute que celui de ta raison troublée par une fièvre ardente. »

Céluta ravie s'élance au berceau de sa fille, présente Amélie au baiser de son père, et avec ce même berceau pousse René vers la porte. René va sortir : un bruit d'armes retentit au dehors. René tourne la tête ; la hache lancée l'atteint et s'enfonce dans son front, comme la coignée dans la cime du chêne, comme le fer qui mutile une statue antique, image d'un Dieu et chef-d'œuvre de l'art. René tombe dans sa cabane : René n'est plus !

Ondouré a fait retirer ses complices : il est seul avec Céluta évanouie, étendue dans le sang et auprès du corps de René. Ondouré rit d'un rire sans nom. A la lueur du flambeau expirant, il promène ses regards de l'une à l'autre victime. De temps en temps il foule aux pieds le cadavre de son rival et le perce à coups de poignard. Il dépouille en partie Céluta et l'admire. Il fait plus... Éteignant ensuite le flambeau, il court présider à d'autres assassinats, après avoir fermé la porte du lieu témoin de son double crime.

Heureuse, mille fois heureuse, si Céluta n'avait jamais rouvert les yeux à la lumière ! Dieu ne le voulut pas. L'épouse de René revint à la vie quelques instants après la retraite d'Ondouré. D'abord elle étend les bras, et trempe ses mains dans le sang répandu autour d'elle, sans savoir ce que c'était. Elle se met avec effort sur son séant, secoue la tête, cherche à rassembler ses souvenirs, à deviner où elle est, ce qu'elle est. Par un bienfait de la Providence l'Indienne n'avait pas sa raison : elle ne se formait qu'une idée confuse de quelque chose d'effroyable. Elle plia ses bras devant elle, elle promena ses regards dans la cabane où les ténèbres étaient profondes. Le silence de la mort n'était interrompu de temps en temps que par les hurlements du chien. Céluta voulut inutilement murmurer quelques mots.

Dans ce moment elle crut voir Tabamica, sa mère. Les mamelles qui nourrirent Céluta avaient disparu ; les lèvres de la femme des morts s'étaient retirées et laissaient à découvert des dents nues ; elle était sans nez et sans yeux : d'une main décharnée Tabamica semblait presser des entrailles qu'elle n'avait pas. Céluta veut s'avancer vers sa mère ; elle se lève, retombe sur ses genoux et se traîne au hasard dans sa cabane ; ses vêtements à demi détachés faisaient entendre le froissement d'une draperie pesante et mouillée. Elle rencontra le corps de René ; épuisée par ses efforts, elle

s'assied, sans le reconnaître, sur ce siége : elle s'y trouva bien, et s'y reposa.

Au bout de quelque temps la porte de la cabane s'entr'ouvrit, et une voix dit tout bas : « Es-tu là ? » Céluta, rappelée par cette voix à une demi-existence, répondit : « Oui, je suis là. »

— « Ah ! dit Mila, est-il venu ? »

— « Qui ? » demanda Céluta.

— « René ? » repartit Mila.

— « Je ne l'ai pas vu, » dit Céluta.

— « Et moi, je ne l'ai pu trouver, dit Mila toujours à voix basse. « Les assassins n'ont donc pas encore paru ? Ton mari n'est donc « pas revenu ? Il est donc sauvé ? » Céluta ne répondit rien.

— « Pourquoi, reprit Mila, es-tu sans lumière ? j'ai peur et je « n'ose entrer. » Céluta répondit qu'elle ne savait pourquoi elle était sans lumière.

« Comme ta voix est extraordinaire ? s'écria Mila ; es-tu malade ? « La cabane sent le carnage : attends ; je viens à toi. »

Mila franchit le seuil et laissa retomber la porte : « Qu'as- « tu répandu sur les nattes ? dit-elle en marchant dans l'obscu- « rité ; mes pieds s'attachent à la terre ? où es-tu ? tends-moi la « main. »

— « Ici, » dit Céluta.

— « Je ne puis aller plus loin, repartit Mila ; je me sens « défaillir. »

« La porte de la cabane s'entr'ouvrit de nouveau : la voix d'Outougamiz appelle Céluta. « C'est Outougamiz ! s'écria Mila. Dieu « soit loué ! nous sommes sauvés ! »

— « Qui parle ? dit Outougamiz saisi de terreur ; n'est-ce pas « Mila ? Cher fantôme, es-tu venu sauver René ? »

— « Oui, repartit Mila ; mais entre vite, Céluta n'est pas « bien. »

Outougamiz, croyant entendre le fantôme de Mila, entre en frissonnant dans la cabane : « Donne-moi la main, dit Mila ; appuie-la « sur mon cœur ; tu verras que je ne suis pas un spectre : on « m'avait enfermée dans une caverne, je me suis échappée. »

Mila avait saisi la main d'Outougamiz étendue dans les ténèbres, et avait posé cette main sur son cœur.

« C'est comme la vie, dit Outougamiz ; mais je sais bien que tu

« es morte ; je te sais toujours gré d'être revenue pour sauver
« René. Mais, Céluta, parle donc. »

— « M'appelle-t-on ? » dit Céluta.

— « Est-ce que tu réponds du fond d'une tombe? s'écria Outou-
« gamiz frappé de la voix sépulcrale de sa sœur; je respire un
« champ de bataille; j'ai du sang sous mes pieds. »

— « Du sang! s'écria Mila ; allume donc un flambeau. »

— « Fantôme, répond Outougamiz, donne-moi la lumière des
« morts. »

Outougamiz cherche en tâtonnant le foyer; il y trouve de la mousse de chêne et deux pierres à feu ; il frappe ces deux pierres l'une contre l'autre : une étincelle tombe sur la mousse, et soudain une flamme s'élève au milieu du foyer. Trois cris horribles s'échappent à la fois du sein de Céluta, de Mila et d'Outougamiz.

La cabane inondée de sang, quelques meubles renversés par les dernières convulsions du cadavre, les animaux domestiques montés sur les siéges et sur les tables pour éviter la souillure de la terre, Céluta assise sur la poitrine de René, et portant les marques de deux crimes qui auraient fait rebrousser l'astre du jour ; Mila debout, les yeux à moitié sortis de leur orbite ; Outougamiz le front sillonné comme par la foudre, voilà ce qui se présentait aux regards!

Mila rompt la première le silence ; elle se précipite sur le cadavre de René, le serre dans ses bras, le presse de ses lèvres.

« C'en est donc fait ! s'écrie-t-elle. O mon libérateur, faut-il que
« je te revoie ainsi ! Lâches amis, cœurs pusillanimes, c'est vous
« qui l'avez assassiné par vos indignes soupçons, par vos irréso-
« lutions éternelles ! Félicite-toi, Outougamiz, d'avoir bien gardé
« ton secret. Mais, à présent, ranime donc ce cœur qui palpitait
« pour toi d'une amitié si sainte ! Oh ! tu es un sublime guerrier !
« Je reconnais ta vertu ; mais ne m'approche jamais : je préfére-
« rais à tes embrassements ceux du monstre dont tu vois l'œuvre
« dans cette cabane. »

Le désespoir ôtait la raison à la jeune Indienne, d'abord amante et ensuite amie de René. Outougamiz l'écoutait, muet comme la pierre du sépulcre ; puis, tout à coup : « Hors d'ici, fantôme
« exécrable, ombre sinistre, ombre affamée qui veux dévorer
« mon ami ! »

— « Ton ami ! dit Mila en relevant la tête : tu oses te dire l'ami « de René ! Ne devrais-tu pas plutôt, comme cette femme sans « amour, évanouie maintenant sur cette dépouille sanglante, ne « devrais-tu pas supplier la terre de t'engloutir ? Moi seule j'ai « aimé René ! En vain tu feins de me croire un fantôme : j'existe, « je sors de la caverne où m'avaient plongée les scélérats dont « j'allais révéler les desseins. As-tu pu jamais croire que tu étais « obligé au secret ? As-tu pu te figurer que la liberté serait le fruit « du crime ? »

Ici Céluta parut revenir à la vie, elle ouvrit les yeux et se souleva ; ses idées se débrouillèrent : elle se ressouvient de ses malheurs ; elle reconnaît Mila et Outougamiz ; elle reconnaît la dépouille mortelle du plus infortuné des hommes. La douleur lui rend les forces ; elle se lève, elle s'écrie : « C'est moi qui l'ai « assassiné ! »

— « Oui, c'est toi ! » s'écrie à son tour Mila devenue cruelle par le désespoir.

— « René, dit Céluta du ton le plus passionné, parlant au ca- « davre de son époux, je te voulais dire, avant de mourir, que « mon âme t'adorait comme elle adorait le Grand-Esprit ; que ta « lettre n'avait rien changé au fond de mon cœur ; que je te révé- « rais comme la lumière du matin ; que je te croyais aussi inno- « cent que l'enfant qui n'a fait encore que sourire à sa mère. »

— « Pourquoi donc, dit Mila, as-tu gardé le secret ? Que n'en « instruisais-tu les Français, puisque tu ne pouvais l'apprendre à « ton mari absent ? »

Mila pousse des sanglots, et ses larmes descendent à flots pressés comme la pluie de l'orage.

Le frère de Céluta s'approchant alors avec respect du corps de son ami : « Mila dit que tu n'étais pas coupable : quel bonheur ! « Tu as donc pu mourir. »

Malgré son désespoir, Mila comprit ce mot, et tendit une main désarmée au jeune Sauvage.

Outougamiz continuant : « Je leur avais bien dit que je n'aimais « point, que j'étais un mauvais ami, que je te tuerais. Je suis pour- « tant sorti du lac souterrain pour te sauver ; j'ai couru de toutes « parts ; des guerriers qui prétendaient t'avoir vu m'ont égaré : je « suis simple, on me trompe toujours. Tu es mort seul, je mour-

« rai aussi ; mais il faut auparavant... J'attendrai pourtant que la « patrie n'ait plus besoin de lui, car il faudra maintenant défendre « la patrie. »

Dans ce moment Céluta fut saisie de convulsions. Un ruisseau de sueur glacée sillonne son front : elle cherche à s'étrangler, se roule d'un côté sur l'autre, pousse des espèces de mugissements. Outougamiz et Mila volent à son secours ; Céluta les regarde et leur dit en pressant ses flancs : « Le savez-vous ? La mort m'a-t-elle fait violence ? »

Mila jette un cri : elle a deviné ! Outougamiz, qui n'a pas compris, veut parler encore : « Tu ne sais rien, lui dit Mila en l'interrompant, le cadavre de ton ami est un spectacle délicieux au« près de ce que j'entrevois ! »

Le jour commençait à poindre ; le canon se fait entendre du côté du fort Rosalie ; les parentes de Chactas arrivent à la cabane de René ; elles venaient féliciter Céluta de l'absence de son mari : elles rencontrent cette scène épouvantable.

« Femmes, dit Outougamiz, on se bat : je dois mon sang à mon « pays, quelque coupable qu'il puisse être. Je laisse entre vos « mains ce que j'ai de plus cher au monde : ma femme, qui n'est « point morte comme on l'avait dit, ma sœur, si misérable, et « les restes de mon ami. Je reviendrai bientôt. » Il sort et marche vers le lieu où l'appelait le bruit des armes.

Les femmes enlevèrent Céluta et Mila, qu'elles placèrent dans les bras l'une de l'autre sur un lit de feuillage. Elles laissèrent le corps de René dans la cabane qu'elles fermèrent. Elles portèrent les deux amies à l'ancienne demeure de Chactas, et leur prodiguèrent les soins les plus tendres : il eût été plus humain de les laisser mourir.

Tous les colons périrent aux Natchez ; dix-sept personnes seulement échappèrent au massacre. Parmi les soldats blessés qui se défendirent et se sauvèrent se trouva le grenadier Jacques. Le fort avait été escaladé dans les ténèbres, et les sentinelles égorgées avant qu'on sût que les Indiens étaient en armes. Par l'imprudence du commandant, la garnison était à peine d'une centaine d'hommes, tout le reste ayant été dispersé dans différents postes le long du fleuve. Chépar, qui n'avait jamais voulu croire à la conjuration, accourut au bruit qui se faisait sur les remparts, et tomba sous la

hache d'Adario. Fébriano, qui fut rencontré par Ondouré, reçut la mort de la main de ce Sauvage, son corrupteur et son complice. Il n'y eut de résistance chez les Français que dans une maison particulière. Adario, qui commandait l'attaque, y fut tué : il expira plein d'une grande joie ; il crut avoir délivré sa patrie et vengé ses enfants. Les coups de canon entendus d'Outougamiz avaient été tirés en signal de victoire par les Indiens eux-mêmes, après la conquête du fort.

Le frère de Céluta, trouvant que son bras était inutile, retourna à la cabane de René. Il s'assit auprès des restes inanimés du guerrier blanc. D'un air de mystère, il approcha l'œil d'une des blessures de son ami, comme pour voir dans le sein de René. Joignant les mains avec admiration, l'insensé dit quelques mots d'une tendresse passionnée. Il prit ensuite un petit vase de pierre sur une table, recueillit du sang de René qu'il réchauffa avec le sien, après s'être ouvert une veine. Il trempa le Manitou d'or dans le filtre de l'amitié, et il remit la chaîne à son cou.

La rage d'Ondouré était assouvie, mais non sa passion. Sortant d'une épouvantable orgie, enivré de vin, de succès, d'ambition et d'amour, il voulut revoir Céluta. Dans toute la pompe du meurtre et de la débauche, il s'avance au sanctuaire de la douleur ; ses crimes marchaient avec lui, comme les bourreaux accompagnent le condamné. Les bruyants éclats de rire du tuteur du Soleil et de ses satellites se faisaient entendre au loin.

Ondouré arrive à la cabane : il avait ordonné à ses amis de se tenir à quelque distance, car il avait ses desseins. Il recule quelques pas, lorsqu'au lieu de Céluta, il n'aperçoit qu'Outougamiz. Reprenant bientôt son assurance : « Que fais-tu là ? » dit-il à l'Indien...

— « Je t'attendais, répondit celui-ci ; j'étais sûr que tu viendrais « avec tes enfants célébrer le festin du prisonnier de guerre. Ap- « portes-tu la chaudière du sang ? C'est un excellent mets qu'une « chair blanche ! Ne dévore pas tout : je ne te demande que le « cœur de mon ami. »

— « C'est juste, dit l'atroce Ondouré, nous te le réserverons. »

De nouveaux rires accompagnèrent ces paroles.

« Mais, dis-moi, continua le pervers à qui la vapeur du vin « ôtait la prévoyance, où est ta sœur ? Comme elle a été fidèle

« cette nuit à ce beau guerrier blanc! Elle a perdu pour moi toute « sa haine; elle m'a pardonné mon amour pour Akansie. Viens, « ma charmante colombe; où es-tu donc? m'accorderas-tu « un second rendez-vous? » Et Ondouré entra dans la cabane.

Outougamiz se lève, s'appuyant sur un fusil de chasse que lui avait donné René: « Illustre chef, dit-il, changeant tout à coup de « langage et de contenance, tous nos ennemis sont-ils morts? »

— « En doutes-tu? » s'écria Ondouré.

— « Ainsi, dit Outougamiz, la patrie est sauvée; elle n'a plus « besoin de défenseurs? Tout est-il en sûreté pour l'avenir? » Peux-tu, fameux guerrier, te reposer en paix? »

— « Oui, mon cher Outougamiz, » répondit le tuteur du Soleil, qui n'avait pas ce qu'il fallait pour comprendre à la fois et le danger et la magnanimité de la question, « oui, je puis me reposer « cent neiges avec ta sœur sur la natte du plaisir. »

Le corps de René séparait Ondouré d'Outougamiz: « La nuit, « dit celui-ci, a été fatigante pour toi, Ondouré: va donc à ton « repos, puisque ton bras n'est plus nécessaire à la patrie. Je te « vais rendre ta hache. »

Outougamiz relève la hache avec laquelle le tuteur du Soleil avait frappé René; elle était restée dans la cabane. Ondouré avance le bras pour la reprendre. «Non, pas comme cela,» dit Outougamiz; et, levant la hache avec les deux mains, il fend d'un seul coup la tête du monstre, qui tombe sur le corps de René, sans avoir le temps de proférer un blasphème. Outougamiz sort, couche en joue les satellites d'Ondouré, et leur crie de cette voix de l'homme de bien si foudroyante pour le méchant: « Disparaissez, race im- « pure, ou je vous immole auprès de votre maître! » Ces misérables, qui voyaient s'avancer une troupe de jeunes guerriers, amis du frère de Céluta, prennent la fuite.

Les guerriers survenus déplorèrent de si grands malheurs. « Allons, leur dit Outougamiz, je reviendrai bientôt ici; mais il « faut que j'aille dire à Mila et à ma sœur ce que le Manitou d'or « a fait. »

Céluta ne put entendre le récit de son frère; à chaque instant on craignait de la voir expirer. Mila apprit la mort d'Ondouré avec indifférence. « C'était plus tôt, dit-elle, que tu devais donner cette « pâture aux chiens. »

Outougamiz revint la nuit suivante chercher les restes sacrés du frère d'Amélie ; il les porta sur ses épaules au bas de la colline, creusa dans un endroit écarté une fosse qu'il ne voulut montrer à personne : il y déposa le corps de celui qui, pendant sa vie, n'avait cherché que la solitude. « Je sais, dit-il en se retirant, « que je suis un faux ami : je t'ai tué ; mais attends-moi : nous « nous expliquerons dans le pays des âmes. »

Le frère de Céluta n'avait plus rien à faire de la vie, mais il se voulait assurer que sa sœur n'avait plus besoin de lui, et que Mila se pouvait passer d'un protecteur.

Déjà la lune avait parcouru trois fois sa carrière depuis la catastrophe tragique, et Céluta, toujours près de rendre le dernier soupir, semblait sans cesse revivre. La coupe de la colère céleste n'était point épuisée ; le Génie fatal de René poursuivait encore Céluta, comme ces fantômes nocturnes qui vivent du sang des mortels. Elle refusait pourtant toute nourriture : ses barbares amis étaient obligés de lui faire prendre de force quelques gouttes d'eau d'érable. Son corps, modèle de grâce et de beauté, n'était plus qu'un léger squelette, semblable à un jeune peuplier mort sur sa tige. Les longues paupières de Céluta n'avaient pas la force de se replier et de découvrir ses yeux dans les larmes. Quand la veuve infortunée recouvrait la raison, elle était muette ; quand elle tombait dans la folie de la douleur, elle poussait des cris. Alors elle faisait des efforts pour écarter deux spectres qui voulaient la dévorer à la fois, Ondouré et le frère d'Amélie ; elle voyait aussi une femme qui lui était inconnue, et qui lui souriait d'un air de pitié du haut du ciel.

Témoin des maux de son amie, la courageuse Mila avait eu honte de ses propres chagrins : elle passait ses jours auprès de sa sœur, veillant à ses souffrances, la retournant sur sa couche, servant de mère à la fille de René. La tendre orpheline était déjà belle, mais sérieuse ; dans le sein de Mila, elle avait l'air d'une petite colombe blanche, sous l'aile du plus brillant oiseau des forêts américaines.

De temps en temps Outougamiz venait voir sa femme et sa sœur ; il s'asseyait au bord de la couche, prenait la main de Céluta, ou faisait danser Amélie sur ses genoux. Il se levait bientôt après, remettait l'enfant dans les bras de Mila et se retirait en silence.

Le jeune homme dépérissait : chaque jour son front devenait plus pâle et son air plus languissant ; il ne parlait ni de René, ni de Céluta, ni de Mila. Tous les soirs il visitait la petite urne de pierre remplie du sang de René, et l'on remarquait avec surprise que ce sang ne desséchait point. Outougamiz laissait suspendu autour de l'urne le Manitou d'or qu'il ne portait plus.

Un soir il était venu rendre sa visite accoutumée à sa sœur. Mila et plusieurs Indiennes étaient rangées autour du lit des tribulations : tout à coup, à leur profond étonnement, Céluta se soulève et s'assied d'elle-même sur sa couche. On ne lui avait point encore vu l'air qu'elle avait dans ce moment : c'était pour la douleur et la beauté quelque chose de surhumain. Elle baissa d'abord la tête dans son sein, mais relevant bientôt son front pâle où s'évanouissait une faible rougeur, elle dit d'une voix assurée : « Je « voudrais manger. »

Ces mots surprirent Outougamiz : c'étaient les premiers que Céluta eût prononcés depuis la nuit de ses malheurs, et elle avait constamment repoussé toute nourriture. Pendant qu'elle revenait de son désespoir et qu'elle se déterminait à vivre, les matrones firent une exclamation de joie et s'empressèrent de lui porter du maïs nouveau. Mais Mila regardant Céluta lui dit : « Tu veux « manger ? »

— « Oui, repartit Céluta la regardant à son tour ; il faut à pré« sent que je vive. »

Mila lève les mains au ciel et s'écrie : « O vertu ! »

Outougamiz rompant lui-même son silence obstiné dit : « Qu'a« vez-vous ? »

— « Adore, reprit Mila : ce que tu vois ici n'est pas une femme ; « c'est la compagne d'un Génie. »

— « Pourquoi le tromper, dit Céluta ? Mon ami, ajouta-t-elle en se « tournant vers son frère, ma destinée s'accomplit au delà de moi ; « je viens de découvrir dans mon sein un fantôme né de la mort. » Outougamiz s'enfuit.

Céluta était mère : elle se résigna à la vie : dernier degré de vertu et de malheur où jamais fille d'Adam soit parvenue. Mais la nature ne s'élève pas ainsi au-dessus d'elle-même sans souffrir jusque dans sa source : le lendemain, aux rayons du jour, on

s'aperçut que le visage de la veuve de René était devenu de la couleur de l'ébène, et ses cheveux de celle du cygne. Quelques soleils éclaircirent les ombres du front de Céluta, mais ne firent point disparaître de sa chevelure la vieillesse de l'adversité.

Lorsque le capitaine d'Artaguette apprit la catastrophe des Natchez, l'assassinat de René et les misères de Céluta, il se sentit frappé au cœur : il était attaché au frère d'Amélie par une noble amitié ; il avait nourri en secret une tendre passion pour la femme qui lui conserva la vie, en lui donnant le doux nom de frère. Rappelé à la Nouvelle-Orléans, il pleura avec Adelaïde, Harlay, le grenadier Jacques et sa vieille mère. Outougamiz avait caché la tombe de René ; d'Artaguette fit célébrer un service à la mémoire du frère d'Amélie : il pria Dieu de se souvenir de celui qui avait voulu être oublié.

Cependant des troupes se rassemblaient de toutes parts pour aller châtier les Indiens. Les huit roseaux retirés du temple avaient fait avorter le complot général chez les autres nations conjurées, excepté chez les Yazous, où le Père Souël fut massacré. L'armée française arriva au fort Rosalie. Bien que divisés entre eux, les Natchez se défendirent avec courage, et Outougamiz, qui pouvait à peine porter le poids de ses armes, fit admirer de nouveau sa valeur. Mais enfin il fallut céder au torrent, et quitter à jamais la patrie.

Une nuit les Natchez déterrèrent les os de leurs pères, les chargèrent sur leurs épaules, et mettant au milieu des jeunes guerriers les femmes, les vieillards et les enfants, ils prirent la route du désert sans savoir où ils trouveraient un asile. Le capitaine d'Artaguette se trouvait dans la division des troupes chargée d'attaquer les Chicassaws ; il exécuta devant l'ennemi une retraite où il s'acquit la plus grande gloire, mais où il perdit la vie avec son fidèle grenadier. Comme il ne périt qu'après avoir sauvé l'armée, on crut généralement qu'il avait cherché la mort. Adelaïde et Harlay avaient quitté l'Amérique ; la mère de Jacques s'était éteinte dans sa vieillesse.

Le faible reste des Natchez exilés était déjà loin dans la solitude. Outougamiz expira cinq lunes après avoir quitté la terre de la patrie. On sut alors qu'il avait continué à s'ouvrir les veines toutes les nuits pour rafraîchir l'urne du sang ; son sang s'épuisa

avant son amitié. Il montra une joie excessive de mourir, et laissa en héritage (c'était tout son bien) l'urne du sang et le Manitou d'or à la fille de René. On l'enterra, comme il avait enseveli son ami, sous un arbre inconnu.

Quelques jours après sa mort, Céluta mit au monde une fille : elle ferma les yeux en la portant à son sein ; et quand elle l'eut allaitée, elle la suspendit à ses épaules. Elle continua d'en agir ainsi dans la suite, de sorte qu'elle ne vit jamais l'enfant qu'elle n'appelait que le fantôme.

Mila, devenue veuve à son tour, portait toujours la fille de René, que Céluta ne voulut plus toucher de peur de la flétrir, après avoir enfanté une autre fille. Céluta ne pressait jamais sur son cœur cette autre fille sans éprouver des convulsions. L'amour maternel demandait des baisers que l'amour conjugal refusait : dans les plaintes de l'innocence, Céluta entendait la voix du crime. Quelquefois l'épouse de René était prête à déchirer l'enfant ; un sentiment plus fort, celui de la mère, rendait ses mains impuissantes. Qui pourrait peindre de pareils combats, de tels supplices ?

Mila faisait l'admiration des exilés. A peine ornée de dix-sept printemps, elle déployait un courage et une raison extraordinaires. Elle ne vivait que pour Céluta; elle préparait sa couche, ses vêtements, sa nourriture ; elle était devenue la mère de la fille de René. Ses manières vives n'étaient point changées ; mais elle gardait le silence, et ne parlait plus que par signes et par sourires.

Les Natchez trouvèrent enfin l'hospitalité chez une nation autrefois alliée de la leur. Un exilé, commençant la danse du suppliant, présenta le calumet des bannis ; il fut accepté. Un enfant apporta en échange une calebasse pleine du jus de l'érable et couronnée de fleurs. Alors les tentes de la patrie furent plantées dans la terre étrangère, et les ossements des aïeux déposés à ces nouveaux foyers.

Pour premier bienfait du Ciel, la seconde fille de Céluta mourut. Le fantôme se replongea dans la nuit éternelle. Aucune mère n'alla répandre son lait sur le gazon funèbre : Céluta eût encore rempli ce pieux devoir, si elle n'avait craint que le fantôme ne rentrât dans son sein avec le parfum des fleurs. La fille de René

avait trouvé une patrie; la fille d'Ondouré était retournée à la terre : on s'aperçut que Céluta ne se croyait plus obligée de vivre, et l'on devina que Mila ne quitterait pas son amie.

Un soir, lorsque les bannis prenaient leur repas à la porte de leurs tentes, Céluta sortit de la sienne. Elle était vêtue d'une robe de peaux d'oiseaux et de quadrupèdes cousues ensemble, ouvrage ingénieux de Mila : ses cheveux blancs flottaient en boucles sur sa jeune tête ornée d'une couronne de ronces à fleurs bleues; elle portait dans ses bras la fille de René, et Mila, à moitié nue, suivait sa compagne. Les bannis, étonnés et charmés de les voir, se levèrent, les comblèrent de bénédictions, et leur formèrent un cortége. Ils arrivèrent tous ainsi au bord d'une cataracte dont on entendait de loin les mugissements. Cette cataracte qu'aucun voyageur n'avait visitée, tombait entre deux montagnes dans un abîme. Céluta donna un baiser à sa fille, la déposa sur le gazon, mit sur les genoux de l'enfant le Manitou d'or et l'urne où le sang s'était desséché. Mila et Céluta, se tenant par la main, s'approchèrent du bord de la cataracte comme pour regarder au fond, et, plus rapides que la chute du fleuve, elles accomplirent leur destinée. Céluta s'était souvenue que René, dans sa lettre, avait regretté de ne s'être pas précipité dans les ondes écumantes.

Les femmes prirent dans leurs bras la fille de René laissée sur la rive; elles la portèrent au plus vieux Sachem qui en confia le soin à une matrone renommée. Cette matrone suspendit au cou de l'enfant le Manitou d'or, comme une parure. Le nom français d'Amélie étant ignoré des Sauvages, les Sachems en imposèrent un autre à l'orpheline, qui vit ainsi périr jusqu'à son nom.

Lorsque la fille de Céluta eut atteint sa seizième année, on lui raconta l'histoire de sa famille. Elle parut triste le reste de sa vie qui fut courte. Elle eut elle-même, d'un mariage sans amour, une fille plus malheureuse encore que sa mère. Les Indiens chez lesquels les Natchez s'étaient retirés périrent presque tous dans une guerre contre les Iroquois, et les derniers enfants de la nation du Soleil se vinrent perdre dans un second exil au milieu des forêts du Niagara.

Il y a des familles que la destinée semble persécuter : n'accusons pas la Providence. La vie et la mort de René furent poursuivis par des feux illégitimes qui donnèrent le ciel à Amélie et l'enfer

à Ondouré : René porta le double châtiment de ses passions coupables. On ne fait point sortir les autres de l'ordre sans avoir en soi quelque principe de désordre ; et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime, n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Puisse mon récit avoir coulé comme tes flots, ô Meschacébé !

FIN DES NATCHEZ.

# NOTE

J'avais renvoyé, dans la Préface des *Natchez*, les lecteurs à l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le père Charlevoix ; mais en y réfléchissant, j'ai pensé qu'il était plus simple de leur éviter cette recherche, s'ils avaient envie de la faire, en insérant ici quelques pages de Charlevoix.

Le premier extrait de cet auteur renferme la description du pays et des mœurs des Natchez. On verra que je n'ai été, sous ce rapport, qu'*historien* fidèle ; Charlevoix n'a pas été d'ailleurs le seul historien et le seul voyageur que j'aie consulté.

Le second extrait contient la relation de la conspiration des Natchez, et de leurs alliés. On reconnaitra ce que le *poëte* a ajouté à la vérité.

Le père Charlevoix ne parle point des *roseaux* ou *bûchettes* déposés dans le Temple pour fixer le jour du massacre, mais j'ai lu cette circonstance dans un voyageur dont je ne puis me rappeler le nom, si ce n'est Carter. Ce voyageur disait qu'une partie des *bûchettes* avait été dérobée par une jeune Sauvage amoureuse d'un Français.

Le chevalier d'Artaguette, frère du général Diron d'Artaguette est, comme le commandant du fort Rosalie, M. de Chépar, un personnage historique. Le chevalier d'Artaguette fut réellement tué dans une retraite devant les Sauvages.

Je n'ai point, au reste, exagéré l'état de civilisation des Natchez ; cette civilisation était très-avancée chez ce peuple. J'ai seulement donné le nom d'*édile* à un Natchez qui remplissait les fonctions attribuées à l'édile chez les Romains. Il m'eût été difficile de conserver dans un *poëme* le titre de *Chef de la farine* que l'édile portait chez la nation du Soleil.

Ce *Chef de la farine*, au moment de la conspiration contre les Français, était un homme qui avait une partie des vices, de la capacité et du caractère que j'ai attribués à Ondouré.

On trouvera dans mon *Voyage en Amérique* la description générale des mœurs des Sauvages de l'Amérique septentrionale. Elle servira de commentaire aux *Natchez* : je dois dire seulement ici que quelques-uns des traits que j'ai ajoutés à la peinture des usages des Esquimaux sont empruntés aux dernier. Voyages du capitaine Parry et du capitaine Lyon.

---

## PREMIER EXTRAIT DE CHARLEVOIX

# DESCRIPTION DU PAYS DES NATCHEZ

Ce canton, le plus beau, le plus fertile et le plus peuplé de toute la Louisiane, est éloigné de quarante lieues des Yazous, et sur la même main. Le débarquement est vis-à-vis une butte assez haute et fort escarpée, au pied de laquelle coule un petit ruisseau qui ne peut recevoir que des chaloupes et des pirogues. De cette première butte on monte à une seconde, ou plutôt sur une colline dont la pente est assez douce, et au sommet de laquelle on a bâti une espèce de redoute fermée par une simple palissade. On a donné à ce retranchement le nom de *fort*.

Plusieurs monticules s'élèvent au-dessus de cette colline, et quand on les a passés, on aperçoit de toutes parts de grandes prairies séparées par de petits bouquets de bois qui font un très-bel effet. Les arbres les plus communs dans ces bois sont le noyer et le chêne, et partout les terres sont excellentes. Feu M. d'Iberville, qui le premier entra dans le Mississipi par son embouchure, étant monté jusqu'aux Natchez, trouva ce pays si charmant et si avantageusement situé, qu'il crut ne pouvoir mieux placer la métropole de la nouvelle colonie. Il en traça le plan et lui destina le nom de *Rosalie*, qui était celui de madame la chancelière de Pont-Chartrain. Mais ce projet ne paraît pas devoir s'exécuter sitôt, quoique nos géographes aient toujours à bon compte marqué sur leurs cartes la ville de Rosalie aux Natchez.

Il est certain qu'il faut commencer par un établissement plus près de la mer : mais si la Louisiane devient jamais une colonie florissante, comme il peut fort bien arriver, il me semble qu'on ne peut mieux placer sa capitale qu'en cet endroit. Il n'est point sujet aux débordements du fleuve, l'air y est pur, le pays fort étendu, le terrain propre à tout et bien arrosé ; il n'est pas trop loin de la mer, et rien n'empêche les vaisseaux d'y monter ; enfin, il est à portée de tous les lieux où l'on paraît avoir dessein de s'établir. La compagnie y a un magasin, et y entretient un commis principal qui n'a pas encore beaucoup d'occupation.

Parmi un grand nombre de concessions particulières, qui sont déjà ici en état de rapporter, il y en a deux de la première grandeur, je veux dire de quatre lieues en carré ; l'une appartient à une société de Malouins, qui l'ont achetée de M. Hubert, commissaire ordonnateur et président du conseil de la Louisiane ; l'autre est à la compagnie, qui y a envoyé des ouvriers de Clairac pour y faire du tabac. Ces deux concessions sont situées de manière qu'elles forment un triangle parfait

avec le fort, et la distance d'un angle à l'autre est d'une lieue. A moitié chemin des deux concessions est le grand village des Natchez. J'ai visité avec soin tous ces lieux, et voici ce que j'y ai remarqué de plus considérable.

La concession des Malouins est bien placée ; il ne lui manque, pour tirer parti de tout son terrain, que des nègres ou des *engagés*. J'aimerais encore mieux les seconds que les premiers ; le temps de leur service expiré, ils deviennent des habitants, et augmentent le nombre des sujets naturels du roi, au lieu que ceux-là sont toujours des étrangers : et qui peut s'assurer qu'à force de se multiplier dans nos colonies, ils ne deviendront pas un jour des ennemis redoutables ? Peut-on compter sur des esclaves qui ne nous sont attachés que par la crainte, et pour qui la terre même où ils naissent n'a jamais le doux nom de patrie ?

La première nuit que je passai dans cette habitation, il y eut, vers les neuf heures du soir, une grande alarme ; j'en demandais le sujet, et on me répondit qu'il y avait dans le voisinage une bête d'une espèce inconnue, d'une grandeur extraordinaire, et dont le cri ne ressemblait à celui d'aucun animal que nous connaissons. Personne n'assurait pourtant l'avoir vue et on ne jugeait de sa taille que par sa force : elle avait déjà enlevé des moutons et des veaux, et étranglé quelques vaches. Je dis à ceux qui me faisaient ce récit qu'un loup enragé pouvait faire tout cela, et, quant au cri, qu'on s'y trompait tous les jours. Je ne persuadai personne : on voulait que ce fût une bête monstrueuse ; on venait de l'entendre, on y courut armé de tout ce qu'on trouva sous sa main, mais ce fut inutilement.

La concession de la compagnie est encore plus avantageusement située que celle des Malouins. Une même rivière arrose l'une et l'autre, et va se décharger dans le fleuve à deux lieues de celle-là, à laquelle une magnifique cyprière de six lieues d'étendue fait un rideau qui en couvre tous les derrières. Le tabac y a très-bien réussi, mais les ouvriers de Clairac s'en sont presque tous retournés en France.

J'ai vu dans le jardin du sieur Le Noir, commis principal, de fort beau coton sur l'arbre, et un peu plus bas on commence à voir de l'indigo sauvage. On n'en a pas encore fait l'épreuve, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il ne réussira pas moins que celui qu'on a trouvé dans l'île de Saint-Domingue, où il est aussi estimé que celui qu'on y a transplanté d'ailleurs ; et puis l'expérience nous apprend qu'une terre qui produit naturellement cette plante est fort propre à porter l'étrangère qu'on y veut semer.

Le grand village des Natchez est aujourd'hui réduit à fort peu de cabanes : la raison qu'on m'en a apportée est que les Sauvages, à qui leur Grand-Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils ont, s'éloignent de lui le plus qu'ils peuvent, et par là plusieurs bourgades de cette nation se sont formées à quelque distance de celle-ci. Les Sioux, leurs alliés et les nôtres, en ont aussi établi une dans leur voisinage.

Les cabanes du grand village des Natchez, le seul que j'aie vu, sont en forme de pavillon carré, fort basses, et sans fenêtres ; le faîte est arrondi à peu près comme un four. La plupart sont couvertes de feuilles et de paille de maïs ; quelques-unes sont construites d'une espèce de torchis qui me parut assez bon, et qui est revêtu en dehors et en dedans de nattes fort minces. Celle du Grand-Chef est fort proprement crépie en dedans ; elle est aussi plus grande et plus haute que les autres, placée sur un terrain un peu élevé, et isolée de toutes parts. Elle donne

sur une grande place, qui n'est pas des plus régulières, et a son aspect au nord. J'y trouvai pour tout meuble une couche en planches fort étroites, élevée de terre de deux ou trois pieds ; apparemment que quand le Grand-Chef veut se coucher, il y étend une natte ou quelque peau.

Il n'y avait pas une âme dans le village, tout le monde était allé dans une bourgade voisine, où il y avait une fête, et toutes les portes étaient ouvertes ; mais il n'y avait rien à craindre des voleurs, car il ne restait partout que les quatre murailles. Ces cabanes n'ont aucune issue pour la fumée ; néanmoins toutes celles où j'entrai étaient assez blanches. Le temple est à côté de celle du Grand-Chef, tourné vers l'orient, et à l'extrémité de la place. Il est composé des mêmes matériaux que les cabanes, mais sa figure est différente ; c'est un carré long, d'environ quarante pieds sur vingt de large, avec un toit tout simple, de la figure des nôtres. Il y a aux deux extrémités comme deux girouettes de bois, qui représentent fort grossièrement deux aigles.

La porte est au milieu de la longueur du bâtiment, qui n'a point d'autres ouvertures ; des deux côtés il y a des bancs de pierre. Les dedans répondent parfaitement à ces dehors rustiques. Trois pièces de bois qui se joignent par les bouts, et qui sont placées en triangle, ou plutôt également écartées les unes des autres, occupent presque tout le milieu du temple, et brûlent lentement. Un Sauvage, que l'on appelle le gardien du temple, est obligé de les attiser et d'empêcher qu'elles ne s'éteignent. S'il fait froid, il peut avoir son feu à part, mais il ne lui est pas permis de se chauffer à celui qui brûle en l'honneur du Soleil. Ce gardien était aussi à la fête, du moins je ne le vis point, et ses tisons jetaient une fumée qui nous aveuglait.

D'ornements, je n'en vis aucuns, ni rien absolument qui dût me faire connaître que j'étais dans un temple. J'y aperçus seulement trois ou quatre caisses rangées sans ordre, où il y avait quelques ossements secs, et par terre quelques têtes de bois un peu moins mal travaillées que les deux aigles du toit. Enfin, si je n'y eusse pas trouvé du feu, j'eusse cru que ce temple était abandonné depuis longtemps, ou qu'il avait été pillé. Ces cônes enveloppés de peaux, dont parlent quelques relations, ces cadavres des Chefs, rangés en cercle dans un temple tout rond, et terminé en manière de dôme ; cet autel, etc., je n'ai rien vu de tout cela : si les choses étaient ainsi du temps passé, elles ont bien changé depuis.

Peut-être aussi, car il ne faut condamner personne que quand il n'y a aucun moyen de l'excuser, peut-être, dis-je, que le voisinage des Français a fait craindre aux Natchez que les corps de leurs Chefs et tout ce que leur temple avait de plus précieux, ne courussent quelque risque s'ils ne les transportaient pas ailleurs, et que le peu d'attention qu'on apporte présentement à bien garder ce temple vient de ce qu'on l'a dépouillé de ce qu'il avait de plus sacré pour ces peuples. Il est pourtant vrai que contre la muraille, vis-à-vis de la porte, il y avait une table dont je ne pris pas la peine de mesurer les dimensions, parce que je ne soupçonnai point que ce fût un autel : on m'a assuré depuis qu'elle a trois pieds de haut, cinq de long et quatre de large.

On m'a ajouté qu'on y fait un petit feu avec des écorces de chêne, et qu'il ne s'éteint jamais ; ce qui est faux, car il n'y avait alors ni feu, ni rien qui fît connaître qu'on y en eût jamais fait. On dit encore que quatre vieillards couchent

tour à tour dans le temple pour y entretenir ce feu ; que celui qui est de garde ne doit point sortir pendant les huit jours qu'il doit être en faction ; qu'on a soin de prendre de la braise allumée des bûches qui brûlent au milieu du temple pour mettre sur l'autel ; qu'il y a douze hommes entretenus pour fournir des écorces de chênes ; qu'il y a des marmousets de bois et une figure de serpent à sonnettes, aussi de bois, qu'on met sur l'autel, et auxquels on rend de grands honneurs ; que, quand le Chef meurt, on l'enterre, et d'abord que, quand on juge que les chairs sont consumées, le gardien du temple les exhume, lave les ossements, les enveloppe de ce qu'il peut avoir de plus précieux, et les met dans de grands paniers faits de cannes, qu'il ferme bien ; qu'il enveloppe ces paniers de peaux de chevreuil très-propres, et les place devant l'autel, où ils restent jusqu'à la mort du Chef régnant ; qu'alors ils renferment ces ossements dans l'autel même, pour faire place au dernier mort.

Je ne puis rien dire sur ce dernier article, sinon que je vis quelques ossements dans une ou deux caisses, mais qu'ils ne faisaient pas la moitié d'un corps humain, qu'ils me paraissaient bien vieux, et qu'ils n'étaient point sur la table qu'on dit être l'autel. Quant aux autres articles, 1° comme je n'ai été que le jour dans le temple, j'ignore ce qui s'y passe la nuit ; 2° il n'y avait aucun garde dans le temple quand je l'ai visité. J'y aperçus bien, comme je l'ai déjà dit, quelques marmousets, mais je n'y remarquai point de figure de serpent.

Quant à ce que j'ai vu dans des relations, que ce temple est tapissé et son pavé couvert de nattes de cannes ; qu'on y met ce qu'on a de plus propre, et qu'on y apporte tous les ans les prémices de toutes les récoltes, il en faut assurément rabattre beaucoup : je n'ai jamais rien vu de plus maussade, de plus malpropre, qui fût plus en désordre : les bûches brûlaient sur la terre nue, et je n'y aperçus point de nattes, non plus qu'aux murailles. M. Le Noir, avec qui j'étais, me dit seulement que tous les jours on mettait au feu une nouvelle bûche, et qu'au commencement de chaque lune on en faisait la provision pour tout le mois. Il ne le savait pourtant que par ouï-dire, car c'était la première fois qu'il voyait ce temple aussi bien que moi.

Pour ce qui regarde la nation des Natchez en général, voici ce que j'en pus apprendre. On ne voit rien dans leur extérieur qui les distingue des autres Sauvages du Canada et de la Louisiane. Ils font rarement la guerre, et ne mettent point leur gloire à détruire des hommes. Ce qui les distingue plus particulièrement, c'est la forme de leur gouvernement, tout à fait despotique ; une grande dépendance, qui va même jusqu'à une espèce d'esclavage dans les sujets ; plus de fierté et de grandeur dans les Chefs et leur esprit pacifique, qui cependant s'est un peu démenti depuis plusieurs années.

Les Hurons croient aussi bien qu'eux leurs Chefs héréditaires issus du Soleil ; mais il n'y en a pas un qui voulût être son valet, ni le suivre dans l'autre monde pour y avoir l'honneur de le servir, comme il arrive souvent parmi les Natchez. Garcilasso de la Vega parle de cette nation comme d'un peuple puissant, et il n'y a pas six ans qu'on y comptait quatre mille guerriers. Il paraît qu'elle était encore plus nombreuse du temps de M. de La Salle, et même lorsque M. d'Iberville découvrit l'embouchure du Mississipi. Aujourd'hui les Natchez ne pourraient pas mettre sur pied deux mille combattants. On attribue cette diminution à des ma-

ladies contagieuses, qui, ces dernières années, ont fait parmi eux de grands ravages.

Le Grand-Chef des Natchez porte le nom de *Soleil*, et c'est toujours, comme parmi les Hurons, le fils de sa plus proche parente qui lui succède. On donne à cette femme la qualité de Femme-Chef, et quoique pour l'ordinaire elle ne se mêle pas du gouvernement, on lui rend de grands honneurs. Elle a même, aussi bien que le Soleil, droit de vie et de mort : dès que quelqu'un a eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre, ils ordonnent à leurs gardes, qu'on nomme *Allouez*, de le tuer. *Va me défaire de ce chien*, disent-ils, et ils sont obéis sur-le-champ. Leurs sujets et les Chefs mêmes des villages ne les abordent jamais qu'ils ne les saluent trois fois, en jetant un cri qui est une espèce de hurlement; ils font la même chose en se retirant, et se retirent en marchant à reculons. Lorsqu'on les rencontre, il faut s'arrêter, se ranger du chemin, et jeter les mêmes cris dont j'ai parlé, jusqu'à ce qu'ils soient passés. On est aussi obligé de leur porter ce qu'il y a de meilleur dans les récoltes, dans le produit de la chasse et dans celui de la pêche. Enfin personne, non pas même leurs plus proches parents et ceux qui composent es familles nobles, lorsqu'ils ont l'honneur de manger avec eux, n'a droit de boire dans le même vase, ni de mettre la main au plat.

Tous les matins, dès que le soleil paraît, le Grand-Chef se met à la porte de sa cabane, se tourne vers l'orient, et hurle trois fois en se prosternant jusqu'à terre On lui apporte ensuite un calumet, qui ne sert qu'en cette occasion : il fume et pousse la fumée de son tabac vers l'astre du jour, puis il fait la même chose vers les trois autres parties du monde. Il ne reconnait sur la terre de maître que le soleil, dont il prétend tirer son origine, exerce un pouvoir sans borne sur ses sujets, peut disposer de leurs biens et de leur vie, et, quelques travaux qu'il leur commande, ils n'en peuvent exiger aucun salaire.

Lorsque le Chef ou la Femme-Chef meurent, tous leurs Allouez sont obligés de les suivre en l'autre monde; mais ils ne sont pas les seuls qui ont cet honneur, car c'en est un, et qui est fort recherché. Il y a tel Chef dont la mort coûte la vie à plus de cent personnes, et on m'a assuré qu'il meurt peu de Natchez considérables, à qui quelques-uns de leurs parents, de leurs amis, ou de leurs serviteurs ne fassent pas cortége dans le pays des âmes. Il parait, par les diverses relations que j'ai vues de ces horribles cérémonies, qu'elles varient beaucoup. En voici une des obsèques d'une Femme-Chef, que je tiens d'un voyageur qui en fut témoin, et sur la sincérité duquel j'ai tout lieu de compter.

Le mari de cette femme n'étant pas noble, c'est-à-dire de la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume; on vida ensuite la cabane de tout ce qui y était, et on y construisit une espèce de char de triomphe, où le corps de la défunte et celui de son époux furent placés. Un moment après, on rangea autour de ces cadavres douze petits enfants que leurs parents avaient aussi étranglés par ordre de l'aînée des filles de la Femme-Chef, et qui succédait à la dignité de sa mère. Cela fait, on dressa dans la place publique quatorze échafauds ornés de branches d'arbres et de toiles, sur lesquelles on avait peint différentes figures. Ces échafauds étaient destinés pour autant de personnes qui devaient accompagner la Femme-Chef dans l'autre monde. Leurs parents étaient tous autour d'elles, et regardaient comme un grand honneur pour leurs familles la permission qu'elles

avaient eue de se sacrifier ainsi. On s'y prend quelquefois dix ans auparavant pour obtenir cette grâce, et il faut que ceux ou celles qui l'ont obtenue filent eux-mêmes la corde avec laquelle il doivent être étranglés.

Ils paraissent sur leurs échafauds revêtus de leurs plus riches habits, portant à la main droite une grande coquille. Leur plus proche parent est à leur droite, ayant sous son bras gauche la corde qui doit servir à l'exécution, et à la main droite un casse-tête. De temps en temps il fait le cri de mort, et à ce cri les quatorze victimes descendent de leurs échafauds, et vont danser toutes ensembles au milieu de la place, devant le temple et devant la cabane de la Femme-Chef. On leur rend ce jour-là et les suivants de grands respects : ils ont chacun cinq domestiques, et leur visage est peint en rouge. Quelques-uns ajoutent que pendant les huit jours qui précèdent leur mort ils portent à la jambe un ruban rouge, et que, pendant tout ce temps-là, c'est à qui les régalera. Quoi qu'il en soit, dans l'occasion dont je parle, les pères et les mères qui avaient étranglé leurs enfants les prirent entre leurs mains, et se rangèrent des deux côtés de la cabane ; les quatorze personnes qui étaient aussi destinées à mourir s'y placèrent de la même manière, et ils étaient suivis des parents et des amis de la défunte, tous en deuil, c'est-à-dire les cheveux coupés. Tous faisaient retentir les airs de cris si affreux, qu'on eût dit que tous les diables étaient sortis des enfers pour venir hurler en cet endroit. Cela fut suivi de danses de la part de ceux qui devaient mourir, et de chants de la part des parents de la Femme-Chef.

Enfin on se mit en marche : les pères et mères, qui portaient leurs enfants morts, paraissaient les premiers, marchant deux à deux : ils précédaient immédiatement le brancard où était le corps de la Femme-Chef, que quatre hommes portaient sur leurs épaules. Tous les autres venaient après dans le même ordre que les premiers. De dix pas en dix pas ceux-ci laissaient tomber leurs enfants par terre ; ceux qui portaient le brancard marchaient dessus, puis tournaient tout autour d'eux ; en sorte que quand le convoi arriva au temple ces petits corps étaient en pièces.

Tandis qu'on enterrait dans le temple le corps de la Femme-Chef, on déshabilla les quatorze personnes qui devaient mourir, on les fit asseoir par terre devant la porte, chacune ayant deux Sauvages, dont l'un était assis sur ses genoux, et l'autre lui tenait les bras par derrière. On leur passa une corde au cou, on leur couvrit la tête d'une peau de chevreuil, on leur fit avaler trois pilules de tabac et boire un verre d'eau, et les parents de la Femme-Chef tirèrent des deux côtés les cordes en chantant jusqu'à ce qu'elles fussent étranglées. Après quoi on jeta tous ces cadavres dans une même fosse qu'on couvrit de terre.

Quand le Grand-Chef meurt, s'il a encore sa nourrice, il faut qu'elle meure aussi. Mais il est arrivé plusieurs fois que les Français, ne pouvant empêcher cette barbarie, ont obtenu la permission de baptiser les petits enfants qui devaient être étranglés, et qui, par conséquent, n'accompagnaient pas ceux en l'honneur desquels on les immolait dans leur prétendu paradis.

Nous ne connaissons point de nation, dans ce continent, où le sexe soit plus débordé que celle-ci. Il est même forcé par le Soleil et les Chefs subalternes à se prostituer à tout venant ; et une femme, pour être publique, n'en est pas moins estimée. Quoique la polygamie soit permise, et que le nombre des femmes qu'on peut avoir

ne soit pas limité, ordinairement chacun n'a que la sienne; mais il peut la répudier quand il veut, liberté dont il n'y a pourtant guère que les Chefs qui fassent usage. Les femmes sont assez bien faites pour des Sauvages, et assez propres dans leur ajustement et dans tout ce qu'elles font. Les filles de la famille noble ne peuvent épouser que des hommes obscurs, mais elles sont en droit de congédier leur mari quand bon leur semble, et d'en prendre un autre, pourvu qu'il n'y ait point d'alliance entre eux.

Si leurs maris leur font une infidélité, elles peuvent leur faire casser la tête, et elles ne sont point sujettes à la même loi. Elles peuvent même avoir autant de galants qu'elles le jugent à propos, sans que le mari puisse le trouver mauvais : c'est un privilége attaché au sang du Soleil. Il se tient debout en présence de sa femme, dans une posture respectueuse; il ne mange point avec elle; il la salue du même ton que ses domestiques : le seul privilége que lui procure une alliance si onéreuse, c'est d'être exempt de travail et d'avoir autorité sur ceux qui servent son épouse.

Les Natchez ont deux Chefs de guerre, deux maîtres des cérémonies pour le temple, deux officiers pour régler ce qui se doit pratiquer dans les traités de paix ou de guerre; un qui a l'inspection sur les ouvrages, et quatre autres qui sont chargés d'ordonner tout dans les festins publics. C'est le Grand-Chef qui donne ces emplois, et ceux qui en sont revêtus sont respectés et obéis comme il le serait lui-même. Les récoltes se font en commun ; le Soleil en marque le jour et convoque le village. Vers la fin de juillet, il indique un autre jour pour le commencement d'une fête qui en dure trois, et qui se passe en jeux et en festins.

Chaque particulier y contribue de sa chasse, de sa pêche et de ses autres provisions, qui consistent en maïs, fèves et melons. Le Soleil et la Femme-Chef y président dans une loge élevée et couverte de feuillages : on les y porte dans un brancard, et le premier tient en sa main une manière de sceptre orné de plumages de diverses couleurs. Tous les nobles sont autour d'eux dans une posture respectueuse. Le dernier jour, le Soleil harangue l'assemblée : il exhorte tout le monde à remplir exactement ses devoirs, surtout à avoir une grande vénération pour les Esprits qui résident dans le temple, et à bien instruire les enfants. Si quelqu'un s'est signalé par quelque action de zèle, il fait son éloge. Il y a vingt ans que le feu du ciel ayant réduit le temple en cendres, sept ou huit femmes jetèrent leurs enfants au milieu des flammes pour apaiser les Génies; le Soleil fit aussitôt venir ces héroïnes, leur donna publiquement de grandes louanges, et finit son discours en exhortant les autres femmes à imiter dans l'occasion un si bel exemple.

Les pères de famille ne manquent jamais d'apporter au temple les prémices de tout ce qu'ils recueillent, et on fait de même de tous les présents qui sont offerts à la nation. On les expose à la porte du temple, dont le gardien, après les avoir présentés aux Esprits, les porte chez le Soleil, qui les distribue à qui bon lui semble. Les semences sont pareillement offertes devant le temple avec de grandes cérémonies; mais les offrandes qui s'y font de pains et de farine à chaque nouvelle lune, sont pour le profit des gardiens du temple.

Les mariages des Natchez ne diffèrent presque pas de ceux des Sauvages du Canada : la principale différence qui s'y trouve consiste en ce qu'ici le futur époux commence par faire aux parents de la fille les présents dont on est convenu, et

que les noces sont suivies d'un grand festin. La raison pour laquelle il n'y a guère que les Chefs qui aient plusieurs femmes, c'est que pouvant faire cultiver leurs champs par le peuple, sans qu'il leur en coûte rien, le nombre de leurs épouses ne leur est point à charge. Les chefs se marient avec encore moins de cérémonie que les autres. Ils se contentent de faire avertir les parents de la fille sur laquelle ils ont jeté les yeux, qu'ils la mettent au nombre de leurs femmes; mais ils n'en gardent qu'une ou deux dans leurs cabanes; les autres restent chez leurs parents, où leurs maris les visitent quand il leur plaît. La jalousie ne règne point dans ces mariages; les Natchez se prêtent même sans façon leurs femmes, et c'est apparemment de là que vient la facilité avec laquelle ils les congédient pour en prendre d'autres.

Lorsqu'un Chef de guerre veut lever un parti, il plante dans un endroit marqué pour cela deux arbres ornés de plumes, de flèches et de casse-têtes, le tout peint en rouge, aussi bien que les arbres, qui sont encore piqués du côté où l'on veut porter la guerre. Ceux qui veulent s'enrôler se présentent au Chef, bien parés, le visage barbouillé de différentes couleurs, et lui déclarent le désir qu'ils ont de pouvoir apprendre sous ses ordres le métier des armes; qu'ils sont disposés à endurer toutes les fatigues de la guerre, et prêts à mourir, s'il le faut, pour la patrie.

Quand le Chef a le nombre de soldats que demande l'expédition qu'il médite, il fait préparer chez lui un breuvage qui se nomme la *médecine de la guerre*. C'est un vomitif fait avec une racine bouillie dans l'eau : on en donne à chacun deux pots, qu'il faut avaler tout de suite, et que l'on rend presque aussitôt avec les plus violents efforts. On travaille ensuite aux préparatifs, et, jusqu'au jour fixé pour le départ, les guerriers se rendent soir et matin dans une place où, après avoir bien dansé et raconté leurs beaux faits d'armes, chacun chante sa chanson de mort. Ce peuple n'est pas moins superstitieux sur les songes que les Sauvages du Canada : il n'en faut qu'un de mauvais augure pour rebrousser chemin quand on est en marche.

Les guerriers marchent avec beaucoup d'ordre, et prennent de grandes précautions pour camper et pour se rallier. On envoie souvent à la découverte, mais on ne pose point de sentinelles pendant la nuit : on éteint tous les feux : on se recommande aux Esprits, et on s'endort avec sécurité, après que le Chef a averti tout le monde de ne point ronfler trop fort, et d'avoir toujours près de soi ses armes en bon état. Les idoles sont exposées sur une perche penchée du côté des ennemis; et tous les guerriers, avant que de s'aller coucher, passent les uns après les autres, le casse-tête à la main, devant ces prétendues divinités. Ils se tournent ensuite vers le pays ennemi, et font de grandes menaces que le vent emporte souvent d'un autre côté.

Il ne paraît pas que les Natchez exercent sur leurs prisonniers, durant la marche, les cruautés qui sont en usage dans le Canada. Lorsque ces malheureux sont arrivés au grand village, on les fait chanter et danser plusieurs jours de suite devant le temple, après quoi ils sont livrés aux parents de ceux qui ont été tués durant la campagne. Ceux-ci, en les recevant, fondent en pleurs; puis après avoir essuyé leurs larmes avec les chevelures que les guerriers ont rapportées, ils se cotisent pour récompenser ceux qui leur ont fait présent de leurs esclaves, dont le sort est toujours d'être brûlés.

Les guerriers changent de nom à mesure qu'ils font de nouveaux exploits ; ils les reçoivent des anciens Chefs de guerre, et ces noms ont toujours quelque rapport à l'action par laquelle on a mérité cette distinction ; ceux qui, pour la première fois, ont fait un prisonnier ou enlevé une chevelure, doivent pendant un mois s'abstenir de voir leurs femmes et de manger de la viande. Ils s'imaginent que, s'ils y manquaient, les âmes de ceux qu'ils ont tués ou brûlés les feraient mourir, ou que la première blessure qu'ils recevraient serait mortelle, ou du moin qu'ils ne remporteraient plus aucun avantage sur leurs ennemis. Si le Soleil commande ses sujets en personne, on a grand soin qu'il ne s'expose pas trop, moins peut-être par zèle pour sa conservation, qu'à cause que les autres Chefs de guerre et les principaux du parti seraient mis à mort pour ne l'avoir pas bien gardé.

Les jongleurs des Natchez ressemblent assez à ceux du Canada, et traitent les malades à peu près de la même façon. Ils sont bien payés quand le malade guérit ; mais, s'il meurt, il leur en coûte souvent à eux-mêmes la vie. Il y a, dans cette nation, une autre espèce de jongleurs qui ne courent pas moins de risques que ces médecins : ce sont certains vieillards fainéants, qui, pour faire subsister leurs familles sans être obligés de travailler, entreprennent de procurer la pluie ou le beau temps, selon les besoins. Vers le printemps on se cotise pour acheter de ces prétendus magiciens un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est de la pluie qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous comme un entonnoir, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent quelque nuage, tandis que, le chichikoué d'une main et leur Manitou de l'autre, ils jouent de l'un et lèvent l'autre en l'air, invitant, par des cris affreux, les nuages à arroser les campagnes de ceux qui les ont mis en œuvre.

S'il est question d'avoir du beau temps, ils montent sur le toit de leurs cabanes, font signe aux nuages de passer outre : et, si les nuages passent et se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs idoles, puis avalent de la fumée de tabac, et présentent au ciel leurs calumets. Tout le temps que durent ces opérations, ils observent un jeûne rigoureux, et ne font que danser et chanter ; si on obtient ce qu'ils ont promis, ils sont bien récompensés ; s'ils ne réussissent pas, ils sont mis à mort sans miséricorde. Mais ce ne sont pas les mêmes qui se mêlent de procurer la pluie et le beau temps : leurs Génies, disent-ils, ne peuvent donner que l'un ou l'autre.

Le deuil, parmi ces Sauvages, consiste à se couper les cheveux, à ne se point peindre le visage, et à ne se point trouver aux assemblées ; mais j'ignore combien il dure. Je n'ai pu savoir non plus s'ils célèbrent la grande Fête des Morts dont je vous ai donné la description ; il paraît que, dans cette nation, où tout est en quelque façon esclave de ceux qui commandent, tous les honneurs mortuaires sont pour ceux-ci, surtout pour le Soleil et pour la Femme-Chef.

Les traités de paix et d'alliance se font avec beaucoup d'appareil, et le Grand-Chef y soutient toujours sa dignité en véritable souverain. Dès qu'il est averti du jour de l'arrivée des ambassadeurs, il donne ses ordres aux maîtres des cérémonies pour les préparatifs de leur réception, et nomme ceux qui doivent nourrir tour à tour ces envoyés ; car c'est aux dépens de ses sujets qu'il fait tous les frais de l'ambassade. Le jour de l'entrée des ambassadeurs, chacun a sa place marquée

selon son rang; et, quand ces ministres sont à cinq cents pas du Grand-Chef, ils s'arrêtent et chantent la paix.

Ordinairement l'ambassade est composée de trente hommes et de six femmes. Six des meilleures voix marchent à la tête du cortége, et entonnent; les autres suivent, et le chichikoué sert à régler la mesure. Quand le Soleil fait signe aux ambassadeurs d'approcher, ils se remettent en marche; ceux qui portent le calumet dansent en chantant, se tournent de tous côtés, se donnent de grands mouvements, et font quantité de grimaces et de contorsions. Ils recommencent le même manége autour du Grand-Chef, quand ils sont arrivés auprès de lui; ils le frottent ensuite avec leur calumet depuis les pieds jusqu'à la tête, puis ils vont rejoindre leur troupe.

Alors ils remplissent un calumet de tabac, et, tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble vers le Grand-Chef, et lui présentent le calumet allumé. Ils fument avec lui, poussent vers le ciel la première vapeur de leur tabac, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Cela fait, ils présentent leurs calumets aux parents du Soleil et aux chefs subalternes. Ils vont ensuite frotter de leurs mains l'estomac du Soleil, puis ils se frottent eux-mêmes tout le corps; enfin ils posent leurs calumets sur des fourches, vis-à-vis le Grand-Chef, et l'orateur de l'ambassade commence sa harangue, qui dure une heure.

Quand il a fini, on fait signe aux ambassadeurs, qui jusque-là étaient demeurés debout, de s'asseoir sur des bancs placés pour eux près du Soleil, lequel répond à leurs discours, et parle aussi une heure entière. Ensuite un maître des cérémonies allume un grand calumet de paix, et y fait fumer les ambassadeurs, qui avalent la première gorgée. Alors le Soleil leur demande des nouvelles de leur santé ; tous ceux qui assistent à l'audience leur font le même compliment : puis on les conduit dans la cabane qui leur est destinée, et où on leur donne un grand repas. Le soir du même jour le Soleil leur rend visite ; mais, quand ils le savent prêt à sortir de chez lui pour leur faire cet honneur, ils le vont chercher, le portent sur leurs épaules dans leur logis, et le font asseoir sur une grande peau. L'un d'eux se place derrière lui, appuie ses deux mains sur ses épaules, et le secoue assez longtemps, tandis que les autres, assis en rond par terre, chantent leurs belles actions à la guerre.

Ces visites recommencent tous les matins et tous les soirs, mais à la dernière le cérémonial change. Les ambassadeurs plantent un poteau au milieu de leur cabane, et s'asseyent tout autour : les guerriers qui accompagnent le Soleil, parés de leurs plus belles robes, dansent, et tour à tour frappent le poteau, et racontent leurs plus beaux faits d'armes ; après quoi ils font des présents aux ambassadeurs. Le lendemain ceux-ci ont, pour la première fois, la permission de se promener dans le village, et tous les soirs on leur donne des fêtes qui ne consistent que dans des danses. Quand ils sont sur leur départ, les maîtres des cérémonies leur font fournir toutes les provisions nécessaires dont ils ont besoin pour leur voyage, et c'est toujours aux dépens des particuliers.

La plupart des nations de la Louisiane avaient autrefois leur temple aussi bien que les Natchez, et dans tous ces temples il y avait un feu perpétuel. Il semble même que les Maubiliens avaient sur tous les peuples de cette partie de la Floride une espèce de primatie de religion, car c'était à leur feu qu'il fallait rallumer

celui que, par négligence ou par malheur, on avait laissé éteindre. Mais aujourd'hui le temple des Natchez est le seul qui subsiste, et il est en grande vénération parmi tous les Sauvages qui habitent dans ce vaste continent, et dont la diminution est aussi considérable et a été encore plus prompte que celle des peuples du Canada, sans qu'il soit possible d'en savoir la véritable raison. Des nations entières ont absolument disparu depuis quarante ans au plus. Celles qui subsistent encore ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient lorsque M. de La Salle découvrit ce pays.

## DEUXIÈME EXTRAIT DE CHARLEVOIX

Il y avait déjà plusieurs années que les Chichacas, à l'instigation de quelques Anglais, avaient formé le dessein de détruire de telle sorte toute la colonie de la Louisiane, qu'il n'y restât pas un seul Français. Ils avaient conduit leur intrigue avec un si grand secret, que les Illinois, les Acansas et les Thonicas, à qui ils n'avaient pas osé le communiquer, parce qu'ils savaient que leur attachement pour nous était à toute épreuve, n'en avaient pas eu le moindre vent. Toutes les autres nations y étaient entrées, chacune devait faire main-basse sur tous les habitants qu'on lui avait marqués, et toutes devaient frapper le même jour, à la même heure. Les Tchactas mêmes, la plus nombreuse nation de ce continent, et de tout temps nos alliés, avaient été gagnés, du moins ceux de l'Est, qu'on appelle la grande nation ; ceux de l'Ouest, ou la petite nation, n'y avaient point pris de part, mais ils gardèrent longtemps le secret, et ce ne fut que par hasard qu'ils le découvrirent, et lorsqu'il était déjà trop tard pour donner avis à tout le monde de se tenir sur ses gardes.

M. Perrier, ayant appris que les premiers avaient quelque démêlé avec M. Diron d'Artaguette, lieutenant du roi et commandant au fort de la Maubile, fit inviter les chefs de toute la nation à le venir trouver à la Nouvelle-Orléans, leur faisant espérer une entière satisfaction sur tous leurs griefs. Ils y vinrent, et après qu'ils se furent expliqués sur le sujet qui les avait fait appeler, ils dirent au commandant-général que la nation était charmée qu'il lui eût envoyé un officier pour résider dans leur pays, et qu'il les eût invités à le venir voir. Ils n'en dirent pas davantage, mais ils s'en retournèrent fort disposés, 1° à manquer de parole aux Chichacas à qui ils avaient promis de détruire toutes les habitations qui dépendaient du fort de la Maubile ; en second lieu, à faire en sorte que les Natchez exécutassent leur projet. C'est ce que les Natchez leur ont depuis reproché en face et en présence des Français, sans qu'ils aient osé le nier. On n'a jamais douté que leur dessein n'ait été de nous obliger d'avoir recours à eux, et par ce moyen de profiter de ce que nous leur donnerions pour les engager à nous secourir et du butin qu'ils feraient sur les Natchez.

Ainsi le commandant général était, sans le savoir, à la veille de voir une partie de la colonie détruite par des ennemis dont il ne se défiait point, et trahi par les alliés sur lesquels il croyait pouvoir compter, et qui étaient en effet une de ses grandes ressources, mais qui voulaient profiter de nos malheurs. Au reste il était d'autant plus aisé à ceux que les Chichacas avaient mis dans leurs intérêts de réussir dans leurs projets, qu'aucune habitation française n'était à l'é-

preuve d'une surprise et d'un coup de main. Il y avait bien, en quelques endroits, des forts, mais, à l'exception de celui de la Maubile, ils n'étaient que de pieux, dont les deux tiers étaient pourris; et, eussent-ils été en état de défense, ils ne pouvaient garantir de la fureur des Sauvages qu'un petit nombre d'habitations voisines. On était d'ailleurs partout dans une sécurité qui aurait mis ces Barbares en état de massacrer tous les Français jusque dans les places les mieux gardées, comme il arriva le 28 de novembre aux Natchez, de la manière que je vais dire.

M. de Chépar, qui commandait dans ce poste, s'était un peu brouillé avec ces Sauvages ; mais il paraît que ceux-ci avaient porté la dissimulation jusqu'à lui persuader que les Français n'avaient point d'alliés plus fidèles qu'eux.

Le jour destiné pour l'exécution du complot général n'était point encore venu ; mais deux choses déterminèrent les Natchez à l'anticiper : la première est qu'il venait d'arriver au débarquement quelques bateaux assez bien pourvus de marchandises pour la garnison de ce poste, pour celles des Yazous, et pour plusieurs habitants, et qu'ils voulaient s'en emparer avant que la distribution s'en fît : la seconde que le commandant avait reçu la visite de MM. Kolly père et fils, dont la concession n'était pas éloignée de là, et de plusieurs autres personnes considérables; car ils comprirent d'abord qu'en prétextant d'aller à la chasse pour donner à M. de Chépar de quoi régaler ses hôtes, ils pourraient s'armer tous, sans qu'on se défiât de rien. Ils en firent la proposition au commandant ; elle fut agréée avec joie, et sur-le-champ ils allèrent traiter avec les habitants pour avoir des fusils, des balles et de la poudre, qu'ils payèrent comptant.

Cela fait, ils se répandirent, le lundi 28 de grand matin, dans toutes les habitations, publiant qu'ils allaient partir pour la chasse, observant d'être partout en plus grand nombre que les Français. Ils chantèrent ensuite le calumet en l'honneur du commandant et de sa compagnie ; après quoi ils retournèrent chacun à leur poste. Un moment après, au signal de trois coups de fusil tirés consécutivement à la porte du logis de M. Chépar, ils firent main-basse en même temps partout. Le commandant et M. Kolly furent tués des premiers. Il n'y eut de résistance que dans la maison de M. de La Loire des Ursins, commis principal de la compagnie des Indes, où il y avait huit hommes. On s'y battit bien. Huit Natchez y furent tués, six Français le furent aussi ; les deux autres se sauvèrent, M. de La Loire venait de monter à cheval : au premier bruit qu'il entendit, il voulut retourner chez lui, mais il fut arrêté par une troupe de Sauvages, contre lesquels il se défendit assez longtemps, jusqu'à ce que, percé de plusieurs coups, il tomba mort, après avoir tué quatre Natchez. Ainsi ces Barbares perdirent en cet endroit douze hommes ; mais ce fut tout ce que leur coûta leur trahison.

Avant que d'exécuter leur coup, ils s'étaient assurés de plusieurs nègres, entre lesquels étaient deux commandants. Ceux-ci avaient persuadé aux autres qu'ils seraient libres avant les Sauvages ; que nos femmes et nos enfants seraient leurs esclaves, et qu'ils n'auraient rien à craindre des Français des autres postes, parce que le massacre se ferait en même temps partout. Il paraît néanmoins que le secret n'avait été confié qu'à un petit nombre.

---

TABLEAUX

# DE LA NATURE

1784-1790

---

## POÉSIES DIVERSES

# PRÉFACE

Dans l'Avertissement placé à la tête du premier volume des Œuvres complètes (édition de 1829) j'ai dit : « J'ai longtemps fait des vers avant « de descendre à la prose. Ce n'était qu'avec regret que M. de Fontanes « m'avait vu renoncer aux Muses : moi-même je ne les ai quittées que « pour exprimer plus rapidement des vérités que je croyais utiles. »

Dans la Préface des ouvrages politiques j'ai dit : « Les Muses furent « l'objet du culte de ma jeunesse ; ensuite je continuai d'écrire en prose « avec un penchant égal sur des sujets d'imagination, d'histoire, de « politique et même de finances. Mon premier ouvrage, l'*Essai histo-« rique,* est un long traité d'histoire et de politique. Dans le *Génie du « Christianisme,* la politique se retrouve partout, et je n'ai pu me dé-« fendre de l'introduire jusque dans l'*Itinéraire* et dans *les Martyrs.* Mais « par l'impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un « même esprit, on ne voulut sortir pour moi du préjugé commun qu'à « l'apparition de *la Monarchie selon la Charte.*

Vous avez fait beaucoup de vers, me dira-t-on : soit ; mais sont-ils bons ? voilà toute la question pour le public.

Je sais fort bien que ce n'est pas à moi, mais au public à trancher cette question. Je ne pourrais appuyer mes espérances que sur une autorité grave à la vérité, mais peut-être fascinée par les illusions de l'amitié. Je vais présenter quelques observations dont je ne prétends faire aucune application à ma personne : je le dis avec sincérité, et j'espère qu'on le croira.

Les grands poëtes ont été souvent de grands écrivains en prose ; qui peut le plus peut le moins : mais les bons écrivains en prose ont été presque toujours de méchants poëtes. La difficulté est de déterminer, lorsqu'on écrit aussi facilement en prose qu'en vers, et en vers qu'en prose, si la nature vous avait fait poëte d'abord et prosateur ensuite, ou prosateur en premier lieu et poëte après.

Si vous avez écrit plus de vers que de prose, ou plus de prose que de

vers, on vous range dans la catégorie des écrivains en vers ou en prose, d'après le nombre et le succès de vos ouvrages.

Si l'un des deux talents domine chez vous, vous êtes vite classé.

Si les deux talents sont à peu près sur la même ligne, à l'instant on vous en refuse un, par *cette impossibilité où sont les hommes d'accorder deux aptitudes à un même esprit*, comme je l'ai déjà remarqué. On vous loue même excessivement de ce que vous avez, pour déprécier ce que vous avez encore, mais ce qu'on ne veut pas reconnaître ; on vous élève aux nues, pour vous rabaisser au-dessous de tout. L'envie est fort embarrassée, car elle se voit obligée d'accroître votre gloire pour la détruire ; et si le résultat lui fait plaisir, le moyen lui fait peine.

Répétez, par exemple, jusqu'à satiété que presque tous les grands talents politiques et militaires de la Grèce, de l'Italie ancienne, de l'Italie moderne, de l'Allemagne, de l'Angleterre, ont été aussi de grands talents littéraires, vous ne parviendrez jamais à convaincre de cette vérité de fait la partie médiocre et envieuse de notre société. Ce préjugé barbare qui sépare les talents n'existe qu'en France, où l'amour-propre est inquiet, où chacun croit perdre ce que son voisin possède, où enfin on avait divisé les facultés de l'esprit comme les classes des citoyens. Nous avions nos trois ordres intellectuels, le génie politique, le génie militaire, le génie littéraire, comme nous avions nos trois ordres politiques, le clergé, la noblesse, et le tiers-état : mais dans la constitution des trois ordres intellectuels, *il était de principe* qu'ils ne pouvaient jamais se trouver réunis dans la même chambre, c'est-à-dire dans la même tête.

Le gouvernement public dont nous jouissons maintenant fera disparaître peu à peu ces notions dignes des Velches. Il était tout simple que dans une monarchie militaire où l'on n'avait besoin ni de l'étude politique, ni de l'éloquence de la tribune, les lettres parussent un amusement de cabinet, ou une occupation de collége. Force sera aujourd'hui de reconnaître que le consul Cicéron était non-seulement un grand orateur, mais encore un grand écrivain, comme César était un grand historien et un grand poëte.

De ces considérations (que, pour le dire encore une fois, je présente dans un intérêt général, nullement dans celui de ma vanité) je passe à l'*historique* de mes poésies.

Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitté à moins de deux ou trois gros volumes. Je faisais des vers au collége, et j'ai continué d'en faire jusqu'à ce jour : *je me suis bien gardé de les montrer aux gens*. Les Muses ont été pour moi des divinités de famille, des Lares que je n'adorais qu'à mes foyers.

Les poésies, en très-petit nombre, que je me suis déterminé à conserver, sont divisées en deux classes, savoir : les poésies échappées à ma première jeunesse, et celles que j'ai composées aux différentes époques de ma vie. J'en ai marqué les dates autant que possible, afin qu'on pût suivre dans mes vers, comme on a suivi dans ma prose, l'ordre chronologique des idées, et le développement graduel de l'art.

Tous mes premiers vers, sans exception, sont inspirés par l'amour des champs ; ils forment une suite de petites idylles sans *moutons*, et où l'on trouve à peine un *berger*. J'ai compris les vers de 1784 à 1790 sous ce titre : *Tableaux de la Nature*. Je n'ai rien ou presque rien changé à ces vers : composés à une époque où Dorat avait gâté le goût des jeunes poëtes, ils n'ont rien de maniéré, quoique la langue y soit quelquefois fortement invertie ; ils sont d'ailleurs coupés avec une liberté de césure que l'on ne se permettait guère alors. Les rimes sont soignées, les mètres variés, quoique disposés à se former en dix syllabes. On retrouve dans ces essais de ma muse, des descriptions que j'ai transportées depuis dans ma prose.

C'est dans ces idylles d'une espèce nouvelle que le lecteur rencontrera les premières lignes qui aient jamais été imprimées de moi. Le neuvième tableau fut inséré dans l'*Almanach des Muses* de 1790 ; il y figure à la page 205 sous ce titre que je lui ai conservé : l'*Amour de la campagne*, par le chevalier de C***. On en parla dans la société de Ginguené, de Lebrun, de Chamfort, de Parny, de Flins, de la Harpe et de Fontanes, avec lesquels j'avais des liaisons plus ou moins étroites. Je prenais mal mon temps pour faire *ma veille des armes* dans l'*Almanach des Muses* ; on était déjà en pleine révolution, et ce n'était plus avec des quatrains qu'on pouvait aller à la renommée.

Voici ce que je lis dans les Mémoires inédits de ma vie, au sujet de mon début dans la carrière littéraire. Après avoir fait le tableau des diverses sociétés de Paris à cette époque et le portrait des principaux acteurs, je dis :

« On me demandera : Et l'histoire de votre présentation, que devint-« elle ? — Elle resta là. — Vous ne chassâtes donc plus avec le roi après « avoir monté dans les carrosses ? — Pas plus qu'avec l'empereur de la « Chine. — Vous ne retournâtes donc plus à la cour ? — J'allai deux « fois jusqu'à Sèvres et revins à Paris. — Vous ne tirâtes donc aucun « parti de votre position et de celle de votre frère ? — Aucun. — Que « faisiez-vous donc ? — Je m'ennuyais. — Ainsi vous ne vous sentiez au-« cune ambition ? — Si fait : à force d'intrigues et de soucis, je parvins, « par la protection de Delisle de Sales, à la gloire de faire insérer dans

« l'*Almanach des Muses* une idylle (*l'Amour de la Campagne*) dont l'appa-
« rition me pensa faire mourir de crainte et d'espérance. »

Au retour de l'émigration, mon ami M. de Fontanes, qui connaissait mes secrets poétiques, m'engagea à laisser insérer dans le *Mercure* les vers intitulés *la Forêt*. Tandis que j'étais à Londres, M. Peltier avait publié dans son journal mon imitation de l'élégie de Gray sur un *Cimetière de Campagne*. Cette imitation a été réimprimée en 1828 dans les *Annales romantiques*. Les autres pièces ont été publiées pour la première fois, en 1828, dans l'édition de mes Œuvres complètes.

---

TABLEAUX

# DE LA NATURE

---

## I

### INVOCATION

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,
Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs, et s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants,
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

## II

### LA FORÊT

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse :

Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains ! — Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous rediront des amours étrangères ;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts [1].

## III

### LE SOIR, AU BORD DE LA MER

Les bois épais, les sirtes mornes, nues,
Mêlent leurs bords dans les ombres chenues.
En scintillant dans le zénith d'azur,
On voit percer l'étoile solitaire ;
A l'occident, séparé de la terre,
L'écueil blanchit sous un horizon pur,
Tandis qu'au nord, sur les mers cristallines,
Flotte la nue en vapeurs purpurines.
D'un carmin vif les monts sont dessinés ;
Du vent du soir se meurt la voix plaintive ;
Et, mollement l'un à l'autre enchaînés,
Les flots calmés expirent sur la rive.

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :
Et la nature, aux derniers feux du jour,

[1] Vers imprimés dans le *Mercure*. Voyez la Préface.

Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.
Le sanctuaire où le Dieu s'introduit
Semble voilé par une sainte nuit;
Mais dans les airs la coupole hardie,
Des arts divins gracieuse harmonie,
Offre un contour peint des fraîches couleurs
De l'arc-en-ciel, de l'aurore et des fleurs.

## IV

## LE SOIR DANS UNE VALLÉE

Déjà le soir de sa vapeur bleuâtre
Enveloppait les champs silencieux;
Par le nuage étaient voilés les cieux :
Je m'avançais vers la pierre grisâtre.

Du haut d'un mont une onde, rugissant,
S'élançait : sous de larges sycomores,
Dans ce désert d'un calme menaçant,
Roulaient les flots agités et sonores.
Le noir torrent, redoublant de vigueur,
Entrait fougueux dans la forêt obscure
De ces sapins, au port plein de langueur,
Qui, négligés comme dans la douleur,
Laissent tomber leur longue chevelure,
De branche en branche errant à l'aventure.
Se regardant dans un silence affreux,
Des rochers nus s'élevaient, ténébreux.
Leur front aride et leurs cimes sauvages
Voyaient glisser et fumer les nuages :
Leurs longs sommets, en prisme partagés,
Étaient des eaux et des mousses rongés.

Des liserons, d'humides capillaires,
Couvraient les flancs de ces monts solitaires;
Plus tristement des lierres encor
Se suspendaient aux rocs inaccessibles;
Et contrasté, teint de couleurs paisibles,
Le jonc couvert de ses papillons d'or,
Riait au vent sur des sites terribles.

Mais tout s'efface; et, surpris de la nuit,
Couché parmi des bruyères laineuses,
Sur le courant des ondes orageuses
Je vais pencher mon front chargé d'ennui.

## V

### NUIT DE PRINTEMPS

Le ciel est pur, la lune est sans nuage :
Déjà la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs;
Aucun zéphyr n'agite le feuillage.
Sous un berceau, tranquillement assis,
Où le lilas flotte et pend sur ma tête,
Je sens couler mes pensers rafraîchis
Dans les parfums que la nature apprête.
Des bois dont l'ombre, en ces prés blanchissants,
Avec lenteur se dessine et repose,
Deux rossignols, jaloux de leurs accents,
Vont tour à tour réveiller le printemps
Qui sommeillait sous ces touffes de rose.
Mélodieux, solitaire Ségrais,
Jusqu'à mon cœur vous portez votre paix!
Des prés aussi traversant le silence,
J'entends au loin, vers ce riant séjour,
La voix du chien qui gronde et veille autour
De l'humble toit qu'habite l'innocence.

Mais quoi, déjà, belle nuit, je te perds !
Parmi les cieux à l'aurore entr'ouverts,
Phébé n'a plus que des clartés mourantes,
Et le zéphyr, en rasant le verger,
De l'orient, avec un bruit léger,
Se vient poser sur ces tiges tremblantes.

## VI

### NUIT D'AUTOMNE

Mais des nuits d'automne
Goûtons les douceurs ;
Qu'aux aimables fleurs
Succède Pomone.
Le pâle couchant
Brille encore à peine ;
De Vénus, qu'il mène,
L'astre va penchant ;
La lune emportée
Vers d'autres climats
Ne montrera pas
Sa face argentée.
De ces peupliers,
Au bord des sentiers,
Les zéphyrs descendent,
Dans les airs s'étendent,
Effleurent les eaux,
Et de ces ormeaux
Raniment la sève :
Comme une vapeur,
La douce fraîcheur
De ces bois s'élève.
Sous ces arbres verts,
Qu'un vent frais balance,
J'entends en silence

Leurs légers concerts :
Mollement bercée,
La voûte pressée
En dôme orgueilleux
Serre son ombrage,
Et puis s'entr'ouvrant,
Du ciel lentement
Découvre l'image.
Là, des nuits l'azur
Dans un cristal pur
Déroule ses voiles,
Et le flot brillant
Coule en sommeillant
Sur un lit d'étoiles.

O charme nouveau !
Le son du pipeau
Dans l'air se déploie,
Et du fond des bois
M'apporte à la fois
L'amour et la joie.
Près des ruisseaux clairs,
Au chaume d'Adèle
Le pasteur fidèle
Module ses airs.
Tantôt il soupire;
Tantôt il désire;
Se tait : tour à tour
Sa simple cadence
Me peint son amour
Et son innocence.
Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute, pensive,
Ces sons dangereux :
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a roulé,
Et son œil troublé

Mollement s'entr'ouvre.
Tout entière au bruit
Qui, pendant la nuit,
La charme et l'accuse,
Adèle en vainqueur
Son aveu refuse,
Et donne son cœur.

## VII

### LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ ET L'HIVER

Vallée au nord, onduleuse prairie,
Déserts charmants, mon cœur formé pour vous,
Toujours vous cherche en sa mélancolie.
A ton aspect, solitude chérie,
Je ne sais quoi de profond et de doux
Vient s'emparer de mon âme attendrie.
Si l'on savait le calme qu'un ruisseau
En tous mes sens porte avec son murmure,
Ce calme heureux que j'ai, sur la verdure,
Goûté cent fois seul au pied d'un coteau,
Les froids amants du froid séjour des villes
Rechercheraient ces voluptés faciles.

Si le printemps les champs vient émailler,
Dans un coin frais de ce vallon paisible,
Je lis assis sous le rameux noyer,
Au rude tronc, au feuillage flexible.
Du rossignol le suave soupir
Enchaîne alors mon oreille captive,
Et dans un songe au-dessus du plaisir,
Laisse flotter mon âme fugitive.
Au fond d'un bois quand l'été va durant,
Est-il une onde aimable et sinueuse

Qui dans son cours, lente et voluptueuse,
A chaque fleur s'arrête en soupirant?
Cent fois au bord de cette onde infidèle
J'irai dormir sous le coudre odorant,
Et disputer de paresse avec elle.

Sous le saule nourri de ta fraîcheur amie,
Fleuve témoin de mes soupirs,
Dans ces prés émaillés, au doux bruit des zéphirs,
Ton passage offre ici l'image de la vie.
En des vallons déserts, au sortir de ces fleurs,
Tu conduis tes ondes errantes;
Ainsi nos heures inconstantes
Passent des plaisirs aux douleurs.

Mais si voluptueux, du moins dans notre course,
Du printemps nous savons jouir,
Nos jours plus doucement s'éloignent de leur source,
Emportant avec eux un tendre souvenir :
Ainsi tu vas moins triste au rocher solitaire,
Vers ces bois où tu fuis toujours,
Si de ces prés ton heureux cours
Entraîne quelque fleur légère.

De mon esprit ainsi l'enchantement
Naît et s'accroît pendant tout un feuillage.
L'aquilon vient, et l'on voit tristement
L'arbre isolé sur le coteau sauvage,
Se balancer au milieu de l'orage.
De blancs oiseaux en troupes partagés
Quittent les bords de l'Océan antique :
Tous en silence à la file rangés,
Fendent l'azur d'un ciel mélancolique.
J'erre aux forêts où pendent les frimas :
Interrompu par le bruit de la feuille
Que lentement je traîne sous mes pas,
Dans ses pensers mon esprit se recueille.

Qui le croirait? plaisirs solacieux,
Je vous retrouve en ce grand deuil des cieux :
L'habit de veuve embellit la nature.
Il est un charme à des bois sans parure :
Ces prés riants entourés d'aulnes verts,
Où l'onde molle énerve la pensée,
Où sur les fleurs l'âme rêve bercée
Aux doux accords du feuillage et des airs ;
Ces prés riants que l'aquilon moissonne,
Plaisent aux cœurs. Vers la terre courbés,
Nous imitons, ou flétris ou tombés,
L'herbe en hiver et la feuille en automne.

## VIII

### LA MER

Des vastes mers tableau philosophique,
Tu plais au cœur de chagrins agité :
Quand de ton sein par les vents tourmenté,
Quand des écueils et des grèves antiques
Sortent des bruits, des voix mélancoliques,
L'âme attendrie en ses rêves se perd,
Et, s'égarant de penser en penser,
Comme les flots de murmure en murmure,
Elle se mêle à toute la nature :
Avec les vents, dans le fond des déserts,
Elle gémit le long des bois sauvages,
Sur l'Océan vole avec les orages,
Gronde en la foudre, et tonne dans les mers.
Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir ; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,

J'aime à créer des mondes enchantés,
Baignés des eaux d'une mer inconnue.
L'ardent désir, des obstacles vainqueur,
Trouve, embellit des rives bocagères,
Des lieux de paix, des îles de bonheur,
Où, transporté par les douces chimères,
Je m'abandonne aux songes de mon cœur.

## IX

### L'AMOUR DE LA CAMPAGNE

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur !
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse !
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.
Et cependant mes yeux demandaient ce rivage;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines !
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours.
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible ;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire,
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire :

« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
« Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
« Il la passa couché près de cette eau,
« Et sous les fleurs sa tombe est dans ces plaines [1]. »

## X

### LES ADIEUX

Le temps m'appelle : il faut finir ces vers.
A ce penser défaillit mon courage.
Je vous salue, ô vallons que je perds!
Écoutez-moi : c'est mon dernier hommage.
Loin, loin d'ici, sur la terre égaré,
Je vais traîner une importune vie;
Mais quelque part que j'habite ignoré,
Ne craignez point qu'un ami vous oublie.
Oui, j'aimerai ce rivage enchanteur,
Ces monts déserts qui remplissaient mon cœur
Et de silence et de mélancolie;
Surtout ces bois chers à ma rêverie,
Où je voyais de buisson en buisson,
Voler sans bruit un couple solitaire,
Dont j'entendais, sous l'orme héréditaire,
Seul, attendri, la dernière chanson.
Simples oiseaux, retiendrez-vous la mienne?
Parmi ces bois, ah! qu'il vous en souvienne.
En te quittant je chante tes attraits,
Bord adoré! De ton maître fidèle
Si les talents égalaient les regrets,
Ces derniers vers n'auraient point de modèle.
Mais aux pinceaux de la nature épris,
La gloire échappe et n'en est point le prix.

[1] Vers imprimés dans l'*Almanach des Muses*, année 1790, page 205 : voyez la Préface.

Ma muse est simple, et rougissante et nue ;
Je dois mourir ainsi que l'humble fleur
Qui passe à l'ombre, et seulement connue
De ces ruisseaux qui faisaient son bonheur.

---

# POÉSIES DIVERSES

## LES TOMBEAUX CHAMPÊTRES

ÉLÉGIE IMITÉE DE GRAY [1]

Londres, 1796

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir qui tinte avec lenteur.
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure;
Le berger se retire et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel.
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel,
L'oiseau de la nuit seul trouble le grand silence.
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,
Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.

Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits, dorment sous l'if antique.

De la jeune Progné le ramage confus,

[1] Cette imitation a été imprimée à Londres, dans le journal de Peltier. *Voyez* la préface.

Du zéphyr, au matin, la voix fraîche et céleste,
Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
Ces bergers endormis sur cette couche agreste.
Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
N'apprête plus pour eux le champêtre repas ;
Jamais à leur retour ils ne verront, hélas !
D'enfants au doux parler une troupe légère,
Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
Se disputer l'amour et les baisers d'un père.

Souvent, ô laboureurs ! Cérès mûrit pour vous
Les flottantes moissons dans les champs qu'elle dore ;
Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
Les pins retentissants dans la forêt sonore.
En vain l'ambition, qu'enivrent ses désirs,
Méprise et vos travaux et vos simples loisirs :
Eh ! que sont les honneurs ? L'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également ; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.
Qu'importe que pour nous de vains panégyriques,
D'une voix infidèle aient enflé les accents ?
Les bustes animés, les pompeux monuments
Font-ils parler des morts les muettes reliques ?

Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
Glacés par l'indigence aux jours qu'ils ont vécu,
Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talents sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers ;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

Là, dorment dans l'oubli des poëtes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire :

Que dis-je ! des Titus faits pour être adorés.
Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés !
Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
Traversèrent sans bruit les déserts de la vie.
Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
Une muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir.
En fuyant pour toujours les champs de la lumière,
Qui ne tourne la tête au bout de la carrière?
L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau !
Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneurs,
Si quelque voyageur, attiré sur ces rives
Par l'amour du rêver et le charme des pleurs,
S'informe de mon sort dans ses courses pensives,
Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu, dans sa marche posée,
« Au souris du matin, dans l'orient vermeil,
« Gravir les frais coteaux à travers la rosée,
« Pour admirer au loin le lever du soleil.
« Là-bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
« A l'ombre du tilleul que baigne le courant,
« Immobile il rêvait, tout le jour demeurant
« Les regards attachés sur l'onde passagère.
« Quelquefois dans les bois il méditait ses vers
« Au murmure plaintif du feuillage et des airs.
« Un matin nos regards, sous l'arbre centenaire,
« Le cherchèrent en vain au repli du ruisseau ;

« L'aurore reparut ; et l'arbre et le coteau,
« Et la bruyère encor, tout était solitaire.
« Le jour suivant, hélas ! à la file allongé,
« Un convoi s'avança par le chemin du temple.
« Approche, voyageur : lis ces vers et contemple
« Ce triste monument que la mousse a rongé. »

## ÉPITAPHE

Ici dort, à l'abri des orages du monde,
Celui qui fut longtemps jouet de leur fureur,
Des forêts il chercha la retraite profonde,
Et la mélancolie habita dans son cœur.
De l'amitié divine il adora les charmes ;
Aux malheureux donna tout ce qu'il eut, des larmes.
Passant, ne porte point un indiscret flambeau
Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue :
Laisse-le reposer sur la rive inconnue,
De l'autre côté du tombeau.

## A LYDIE

IMITATION D'ALCÉE, POÈTE GREC

Londres, 1797

Lydie, es-tu sincère ? excuse mes alarmes :
Tu t'embellis en accroissant mes feux ;
Et le même moment qui t'apporte des charmes
Ride mon front et blanchit mes cheveux.

Au matin de tes ans, de la foule chérie,
Tout est pour toi joie, espérance, amour :
Et moi, vieux voyageur, sur ta route fleurie
Je marche seul et vois finir le jour.

Ainsi qu'un doux rayon quand ton regard humide
Pénètre au fond de mon cœur ranimé,
J'ose à peine effleurer d'une lèvre timide
De ton beau front le voile parfumé.

Tout à la fois honteux et fier de ton caprice,
Sans croire en toi je m'en laisse enivrer.
J'adore tes attraits, mais je me rends justice :
Je sens l'amour, et ne puis l'inspirer.

Par quel enchantement ai-je pu te séduire ?
N'aurais-tu point dans mon dernier soleil
Cherché l'astre du feu qui sur moi semblait luire,
Quand de Sapho je chantais le réveil ?

Je n'ai point le talent qu'on encense au Parnasse :
Eussé-je un temple au sommet d'Hélicon,
Le talent ne rend point ce que le temps efface ;
La gloire, hélas ! ne rajeunit qu'un nom.

Le *Guerrier de Samos*, le *Berger d'Aphélie* [1],
Mes fils ingrats, m'ont-ils ravi ta foi ?
Ton admiration me blesse et m'humilie :
Le croirais-tu ? je suis jaloux de moi.

Que m'importe de vivre au delà de ma vie ?
Qu'importe un nom par la mort publié ?
Pour moi-même un moment aime-moi, ma Lydie,
Et que je sois à jamais oublié !

[1] Deux ouvrages d'Alcée.

# MILTON ET DAVENANT

Londres, 1797

Charles avait péri : des bourreaux-commissaires,
Des lois qu'on appelait révolutionnaires,
L'exil et l'échafaud, la confiscation...
C'était la France enfin sous la Convention.
Dans les nombreux suivants de l'étendard du crime,
L'Angleterre voyait un homme magnanime :
Milton, le grand Milton (pleurons sur les humains),
Prodiguait son génie à de sots puritains ;
Il détestait surtout, dans son indépendance,
Ce parti malheureux qu'une noble constance
Attachait à son roi. Par ce zèle cruel
Milton s'était fleuri des honneurs de Cromwell.
Un matin que du sang il avait appétence,
Des prédicants-soldats traînent en sa présence
Un homme jeune encor, mais dont le front pâli
Est prématurément par le chagrin vieilli,
Un royaliste enfin. Dans le feu qui l'anime,
Milton d'un œil brûlant mesure sa victime,
Qui, loin d'être sensible à ses propres malheurs,
Semble admirer son juge et plaindre ses erreurs.
« Dis-nous quel est ton nom, sycophante d'un maître,
« Vassal au double cœur d'un esclave et d'un traître.
« Réponds-moi. » — « Mon nom est Davenant. » A ce nom
Vous eussiez vu soudain le terrible Milton
Tressaillir, se lever, et, renversant son siége,
Courir au prisonnier que la cohorte assiége.
« Ton nom est Davenant, dis-tu ? ce nom chéri !
« Serais-tu ce mortel par les Muses nourri,
« Qui, dans les bois sacrés égarant sa jeunesse,
« Enchanta de ses vers les rives du Permesse ? »
Davenant repartit : « Il est vrai qu'autrefois
« La lyre d'Aonie a frémi sous mes doigts. »

A ces mots, répandant une larme pieuse,
Oubliant des témoins la présence envieuse,
Milton serre la main du poëte admiré.
Et puis de cette voix, de ce ton inspiré
Qui d'Ève raconta les amours ineffables :
« Tu vivras, peintre heureux des élégantes fables ;
« J'en jure par les arts qui nous avaient unis,
« Avant que d'Albion le sort les eût bannis.
« A des cœurs embrasés d'une flamme si belle,
« Eh ! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle ?
« La mort frappe au hasard les princes, les sujets ;
« Mais les beaux vers, voilà ce qui ne meurt jamais,
« Soit qu'on chante le peuple ou le tyran injuste :
« Virgile est immortel en célébrant Auguste !
« Quoi ! la loi frapperait de son glaive irrité
« Un enfant d'Apollon ?... Non, non, postérité !
« Soldats, retirez-vous ; merci de votre zèle.
« Cet homme est sûrement un citoyen fidèle,
« Un grand républicain : je sais de bonne part
« Qu'il s'est fort réjoui de la mort de Stuart. »
— « Non, » criait Davenant que ce reproche touche.
Mais Milton, de sa main en lui couvrant la bouche,
Au fond d'un cabinet le pousse tout d'abord,
L'enferme à double tour, puis avec un peu d'or
Éconduit poliment la horde jacobine.
Vers son hôte captif ensuite il s'achemine,
Fait apporter du vin qu'il lui verse à grands flots,
Sème le déjeuner d'agréables propos :
De politique point, mais beaucoup de critiques
Sur l'esprit des Latins et les grâces attiques.
Davenant récita l'idylle du *Ruisseau ;*
Milton lui repartit par le vif *Allegro,*
Du doux *Penseroso* redit le chant si triste,
Et déclama les chœurs du *Samson agoniste.*
Les poëtes, charmés de leurs talents divers,
Se quittèrent enfin, en murmurant leurs vers.
Cependant, fatigué de ses longues misères,
Le peuple soupirait pour les lois de ses pères :

Il rappela son roi; les crimes refrénés
Furent par un édit sagement pardonnés.
On excepta pourtant quelques hommes perfides
Complices et fauteurs des sanglants régicides :
Milton, au premier rang, s'était placé parmi.
  Dénoncé par sa gloire, au toit d'un vieil ami
Il avait espéré trouver ombre et silence.
De son sort une nuit il pesait l'inconstance :
D'une lampe empruntée à la tombe des morts,
La lueur pâlissante éclairait ses remords.
Il entend tout à coup vers la douzième heure
Heurter de son logis la porte extérieure;
Les verrous sont brisés par de nombreux soldats.
La fille de Milton accourt; on suit ses pas.
Dans l'asile secret un chef se précipite :
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.
  Milton ne le voit point : privé de la lumière,
La nuit règne à jamais sous sa triste paupière.
  « Eh bien, que me veut-on? dit le chantre d'Adam.
« Parlez : faut-il mourir? » — « C'est encor Davenant, »
Répond l'homme au manteau. Milton soudain s'écrie :
« O noire trahison! moi qui sauvai ta vie! »
  — « Oui, repart le poëte interdit, rougissant,
« Mais vous êtes coupable, et j'étais innocent.
« Ferme stoïcien, montrez votre courage!
« Mon vieil ami, la mort est le commun partage :
« Ou plus tôt, ou plus tard, le trajet est égal
« Pour tous les voyageurs. Voici l'ordre fatal. »
  La fille de Milton, objet rempli de charmes,
Ouvre l'affreux papier qu'elle baigne de larmes :
C'est elle qui souvent dans un docte entretien
Relit le vieil Homère à l'Homère chrétien;
Et des textes sacrés, interprète modeste,
A son père elle rend la lumière céleste,
En échange du jour qu'elle reçut de lui.
Au chevet paternel empruntant un appui,

D'une voix altérée elle lit la sentence :
« *Voulant à la justice égaler la clémence,*
« *Il nous plaît d'octroyer, de pleine autorité,*
« *A Davenant, pour prix de sa fidélité,*
« *La grâce de Milton.* CHARLES. »
Qu'on se figure
Les transports que causa la touchante aventure,
Combien furent de pleurs dans Londres répandus
Pour les talents sauvés et les bienfaits rendus.

## CLARISSE

IMITATION D'UN POETE ÉCOSSAIS

Londres, 1797

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit;
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit.

Philomèle a cherché des climats plus propices;
Progné fuit à son tour : sans en être attristé,
Des beaux jours près de toi retrouvant les délices,
Ton vieux cygne est resté.

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure,
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles que le vent détache avec ses ailes,
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah ! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein !

Pâle et dernière fleur qui survit à Pomone,
La Veilleuse [1] en ces prés peint mon sort et ma foi :
De mes ans écoulés tu fais fleurir l'automne,
Et je veille pour toi.

Ce ruisseau sous tes pas cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés ;
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds !

Aux portes du couchant le ciel se décolore ;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages,
Et fait rêver mon cœur.

## L'ESCLAVE

Tunis, 1807

Le vigilant derviche à la prière appelle
Du haut des minarets teints des feux du couchant.
Voici l'heure au lion qui poursuit la gazelle :
Une rose au jardin moi je m'en vais cherchant.
Musulmane aux longs yeux, d'un maître que je brave
Fille délicieuse, amante des concerts,
Est-il un sort plus doux que d'être ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers?

Jadis, lorsque mon bras faisait voler la prame
Sur le fluide azur de l'abîme calmé,

[1] Nom populaire du Colchique.

Du sombre désespoir les pleurs mouillaient ma rame;
Un charme m'a guéri : j'aime et je suis aimé.
Le noir rocher me plaît; la tour que le flot lave
Me sourit maintenant aux grèves de ces mers :
Le flambeau du signal y luit pour ton esclave.
Toi que je sers, toi que je sers !

Belle et divine es-tu, dans toute ta parure,
Quand la nuit au harem je glisse un pied furtif!
Les tapis, l'aloës, les fleurs et l'onde pure
Sont par toi prodigués à ton jeune captif.
Quel bonheur! au milieu du péril que j'aggrave,
T'entourer de mes bras, te parer de mes fers,
Mêler à tes colliers l'anneau de ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers !

Dans les sables mouvants, de ton blanc dromadaire
Je reconnais de loin le pas sûr et léger ;
Tu m'apparais soudain : un astre solitaire
Est moins doux sur la vague au pauvre passager;
Du matin parfumé le souffle est moins suave,
Le palmier moins charmant au milieu des déserts.
Quel sultan glorieux égale ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers !

Mon pays, que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
N'est plus dans les soupirs de ma simple chanson;
Je ne regrette plus ma mère et ma patrie;
Je crains qu'un prêtre saint n'apporte ma rançon.
Ne m'affranchis jamais ! laisse-moi mon entrave !
Oui, sois ma liberté, mon Dieu, mon univers !
Viens, sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers ! [1]

[1] A la suite de cette pièce se trouvaient dans les anciennes éditions, le Souvenir du Pays de France, la Ballade des Abencerages et celle du Cid que nous avons déjà données pages 144, 145 et 146 du volume.

## NOUS VERRONS

Paris, 1810

Le passé n'est rien dans la vie,
Et le présent est moins encor :
C'est à l'avenir qu'on se fie
Pour nous donner joie et trésor.
Tout mortel dans ses vœux devance
Cet avenir où nous courons ;
Le bonheur est en espérance ;
On vit, en disant : Nous verrons.

Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé ?
C'est le présent qui, de nos larmes,
Matin et soir est abreuvé !
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On bâille, on la regarde à peine ;
On voit, en disant : Nous verrons.

Ce vieillard penche vers la terre ;
Il touche à ses derniers instants :
Y pense-t-il? Non ; il espère
Vivre encor soixante et dix ans.
Un docteur, fort d'expérience,
Veut lui prouver que nous mourrons ;
Le vieillard rit de la sentence
Et meurt, en disant : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme ;
C'est le modèle des amis.

Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami sincère,
« Ou ce soir au fond des prisons...
« — Quoi ! ce soir même ? — Oui ! — Cher Valère,
« Revenez demain : Nous verrons. »

Gare ! faites place aux carrosses
Où s'enfle l'orgueilleux manant
Qui jadis conduisait deux rosses
A trente sous pour le passant.
Le peuple écrasé par la roue
Maudit l'enfant des Porcherons.
Moi, du prince évitant la boue,
Je me range et dis : Nous verrons.

*Nous verrons* est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux :
Nous verrons, dit le politique ;
Nous verrons, dit le malheureux.
Les grands hommes de nos gazettes,
Les rois du jour, les fanfarons,
Les faux amis et les coquettes,
Tout cela vous dit : Nous verrons.

## PEINTURE DE DIEU

### TIRÉE DE L'ÉCRITURE

Paris, 1810

Savez-vous, ô pécheur! quel est ce Dieu jaloux
Quand l'œuvre de l'impie allume son courroux?
Sur un char foudroyant il roule dans l'espace;
La Mort et le Démon volent devant sa face;
Les trois cieux dont il fait trembler l'immensité
S'abaissent sous les pas de son éternité;
Le soleil pâlissant et la lune sanglante
Marchent à la lueur de sa lance brûlante;
Des gouffres de l'enfer il fait sortir la nuit;
Il parle, et tout se tait; la mer le voit et fuit,
Et l'abîme, du fond des vagues tourmentées,
Lève en criant vers lui ses mains épouvantées.
Au crime couronné ce Dieu redit : « Malheur! »
Et c'est le même Dieu qui bénit la douleur!

## POUR LE MARIAGE DE MON NEVEU

Au Ménil, 1812

L'autel est prêt; la foule l'environne :
Belle Zélie, il réclame ta foi.
Viens, de ton front est la blanche couronne
Moins virginale et moins pure que toi.

J'ai quelquefois peint la grâce ingénue
Et la pudeur sous ses voiles nouveaux :
Ah! si mes yeux plus tôt t'avaient connue,
On aurait moins critiqué mes tableaux.

Mon cher Louis, chez la race étrangère
Tu n'iras point t'égarer comme moi :
A qui la suit la fortune est légère ;
Il faut l'attendre et l'enfermer chez soi.

Cher orphelin, image de ta mère,
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père,
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Fais de l'honneur l'idole de ta vie ;
Rends tes aïeux fiers de leur rejeton,
E t nepermets qu'à la seule Zélie
Pour un moment de rougir à ton nom.

## POUR LA FÊTE DE MADAME DE ***

Verneuil, 1812

De tes amis vois la troupe fidèle
Pour te fêter s'unir à tes enfants :
Tu nous parais toujours fraîche et nouvelle
Comme la fleur qu'ils t'offrent tous les ans.

Par la vertu quand la grâce est produite,
Son charme au temps ne peut être soumis ;
Des jours pour toi nous seuls marquons la fuite :
Tu restes jeune avec de vieux amis.

## VERS

### TROUVÉS SUR LE PONT DU RHÔNE

1811

Il est minuit, et tu sommeilles ;
Tu dors, et moi je vais mourir.
Que dis-je, hélas ! peut-être que tu veilles
Pour qui ?... l'enfer me fera moins souffrir.
Demain quand, appuyée au bras de ta conquête,
Lasse de trop d'amour et cherchant le repos,
Tu passeras ce fleuve, avance un peu la tête
Et regarde couler ces flots.



## ODE

### LES MALHEURS DE LA RÉVOLUTION

Paris, 1812

Sors des demeures souterraines,
Néron, des humains le fléau !
Que le triste bruit de nos chaînes
Te réveille au fond du tombeau,
Tout est plein de trouble et d'alarmes ;
Notre sang coule avec nos larmes ;
Ramper est la première loi :
Nous traînons d'ignobles entraves ;
On ne voit plus que des esclaves :
Viens ; le monde est digne de toi.

Ils sont dévastés dans nos temples
Les monuments sacrés des rois :

Mon œil effrayé les contemple ;
Je tremble et je pleure à la fois.
Tandis qu'une fosse commune,
Des grandeurs et de la fortune
Reçoit les funèbres lambeaux,
Un spectre, à la voix menaçante,
A percé la tombe récente
Qui dévora les vieux tombeaux.

Sa main d'une pique est armée ;
Un bonnet cache son orgueil ;
Par la mort sa vue est charmée :
Il cherche un tyran [1] au cercueil.
Courbé sur la poudre insensible,
Il saisit un sceptre terrible
Qui du lis a flétri la fleur ;
Et d'une couronne gothique
Chargeant son bonnet anarchique,
Il se fait roi de la douleur.

Voilà le fantôme suprême,
Français, qui va régner sur vous.
Du républicain diadème
Portez le poids léger et doux.
L'anarchie et le despotisme,
Au vil autel de l'athéisme,
Serrent un nœud ensanglanté ;
Et s'embrassant dans l'ombre impure,
Ils jouissent de la torture
De leur double stérilité.

L'échafaud, la torche fumante,
Couvrent nos campagnes de deuil.
La Révolution béante
Engloutit le fils et l'aïeul.

[1] Louis XI. — Ce roi ne fut point enterré à Saint-Denis : peu importe au poëte.

L'adolescent qu'atteint sa rage
Va mourir au champ du carnage
Ou dans un hospice exilé ;
Avant qu'en la tombe il s'endorme,
Sur un appui de chêne ou d'orme,
Il traîne un buste mutilé :

Ainsi quand l'affreuse Chimère [1]
Apparut non loin d'Ascalon,
En vain la tendre et faible mère
Cacha ses enfants au vallon.
Du Jourdain les roseaux frémirent ;
Au Liban les cèdres gémirent,
Les palmiers à Jézeraël,
Et le chameau, laissé sans guides,
Pleura dans les sables arides
Avec les femmes d'Ismaël.

Napoléon de son génie
Enfin écrase les pervers ;
L'ordre renaît : la France unie
Reprend son rang dans l'univers.
Mais, Géant, fils aîné de l'homme,
Faut-il d'un trône qu'on te nomme
Usurpateur ? Mal fécondé,
L'illustre champ de ta victoire
Devait-il renier la gloire
Du vieux Cid et du grand Condé?

Racontez, nymphes de Vincenne,
Racontez des faits inouïs [2],
Vous qui présidiez sous un chêne
A la justice de Louis !
Oh ! de la mort chantre sublime [3],
Toi qui d'un héros magnanime

[1] Prise ici pour le monstre marin d'Andromède. — [2] Mort du duc d'Enghien. — [3] Bossuet.

Rends plus grand le grand souvenir,
Quels cris aurais-tu fait entendre,
Si, quand tu pleurais sur sa cendre,
Ton œil eût sondé l'avenir?

Le vieillard-roi dont la clef sainte
De Rome garde les débris,
N'a pu, dans l'éternelle enceinte,
A son front trouver des abris.
On peut charger ses mains débiles
De fers ingrats, [1] mais inutiles,
Car il reste au Juste nouveau
La force de sa croix divine,
Et de sa couronne d'épine,
Et de son sceptre de roseau.

Triomphateur, notre souffrance
Se fatigue de tes lauriers;
Loin du doux soleil de la France
Devais-tu laisser nos guerriers [2]?
La Duna, que tourmente Éole,
Au Neptune inconnu du pôle,
Roule leurs ossements blanchis,
Tandis que le noir Borysthène
Va conter le deuil de la Seine
Aux mers brillantes de Colchis.

A l'avenir ton âme aspire;
Avide encore du passé,
Tu veux Memphis; du temps l'empire
Par l'aigle sera traversé.
Mais, Napoléon, ta mémoire
Ne se montrera dans l'histoire
Que sous le voile de nos pleurs :
Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
La liberté me dit ses chaînes,
La vertu m'apprend ses douleurs.

[1] Le pape à Fontainebleau. — [2] Campagne de Moscou.

## VERS

ÉCRITS SUR UN SOUVENIR[1] DONNÉ PAR MADAME LA MARQUISE DE GROLLIER
A M. LE BARON DE HUMBOLDT

Paris, 1818

Vous qui vivrez toujours, comment pourrez-vous croire
Qu'on vous offre des fleurs si promptes à mourir?
« Présentez, direz-vous, ces filles du zéphyr
« A la beauté, mais non pas à la gloire. »
Des dons de l'amitié connaissez mieux le prix ;
Dédaignez moins ces fleurs nouvelles :
En les peignant sur vos écrits,
J'ai trouvé le secret de les rendre immortelles.

## CHARLOTTENBOURG

OU

## LE TOMBEAU DE LA REINE DE PRUSSE

Berlin, 1821

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

LE GNRDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses :
O voyageur ! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

[1] Ce *Souvenir* renfermait des pensées de l'illustre voyageur, et était orné de fleurs peintes par madame de Crollier.

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

(Le voyageur et le gardien entrent.)

LE VOYAGEUR.

De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports,
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas,
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non : un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

## LES ALPES OU L'ITALIE

1822

Donc reconnaissez-vous au fond de vos abîmes
Ce voyageur pensif,
Au cœur triste, aux cheveux blanchis comme vos cimes,
Au pas lent et tardif?

Jadis de ce vieux bois où fuit une eau limpide,
Je sondais l'épaisseur,
Hardi comme un aiglon, comme un chevreuil rapide,
Et gai comme un chasseur.

Alpes, vous n'avez point subi mes destinées !
Le temps ne vous peut rien ;
Vos fronts légèrement ont porté les années
Qui pèsent sur le mien.

Pour la première fois, quand, rempli d'espérance,
Je franchis vos remparts,
Ainsi que l'horizon, un avenir immense
S'ouvrait à mes regards.

L'Italie à mes pieds et devant moi le monde,
Quel champ pour mes désirs !
Je volai, j'évoquai cette Rome féconde
En puissants souvenirs.

Du Tasse une autre fois je revis la patrie :
Imitant Godefroi,
Chrétien et chevalier, j'allais vers la Syrie
Plein d'ardeur et de foi.

Ils ne sont plus ces jours que point mon cœur n'oublie,
Et ce cœur aujourd'hui,
Sous le brillant soleil de la belle Italie,
Ne sent plus que l'ennui.

Pompeux ambassadeurs que la faveur caresse,
Ministres, valez-vous
Les obscurs compagnons de ma vive jeunesse
Et mes plaisirs si doux ?

Vos noms aux bords riants que l'Adige décore
Du temps seront vaincus,
Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
Les flots du Bénacus.

Politiques, guerriers, vous qui prétendez vivre
Dans la postérité,
J'y consens : mais on peut arriver, sans vous suivre,
A l'immortalité.

J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire,
Au milieu des frimas,
Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du Génie,
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus ?

Je vous peignis aussi, chimère enchanteresse,
Fictions des amours !
Aux tristes vérités le temps qui fuit sans cesse
Livre à présent mes jours.

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie
L'histoire la finit.

## LE DÉPART

Paris, 1827

Compagnons, détachez des voûtes du portique
Ces dons du voyageur, ce vêtement antique,
Que j'avais consacrés aux dieux hospitaliers.
Pour affermir mes pas dans ma course prochaine,
Remettez dans ma main le vieil appui de chêne
Qui reposait à mes foyers.

Où vais-je aller mourir ? dans les bois des Florides ?
Aux rives du Jourdain ? aux monts des Thébaïdes ?
Ou bien irai-je encore à ce bord renommé,
Chez un peuple affranchi par les efforts du brave,
Demander le sommeil que l'Eurotas esclave
M'offrit dans son lit embaumé ?

Ah ! qu'importe le lieu ? jamais un peu de terre,
Dans le champ du potier, sous l'arbre solitaire,
Ne peut manquer aux os du fils de l'étranger.
Nul ne rira du moins de ma mort advenue ;
Du pèlerin assis sur ma tombe inconnue
Du moins le poids sera léger.

FIN

# MOISE

---

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

# PRÉFACE

Les Israélites, conduits par Moïse et poursuivis par Pharaon, sortirent d'Égypte et passèrent la mer Rouge ; ils emportaient avec eux les os de Joseph, selon que Joseph le leur avait fait promettre sous serment, en leur disant : « Dieu vous visitera ; emportez d'ici mes os avec vous. »

Le passage de la mer Rouge accompli, Marie, prophétesse, sœur de Moïse et d'Aaron, chanta le cantique d'actions de grâces au Seigneur qui avait enseveli Pharaon et son armée dans les flots. Le peuple de Dieu entra dans la solitude de Sur , puis il vint à Mara, où Moïse adoucit les eaux amères. De Mara, les Israélites arrivèrent à Élim ; il y avait là douze fontaines. D'Élim ils passèrent à Sin ; ils y murmurèrent contre Moïse et Aaron, regrettant l'abondance de la terre d'Égypte. Dieu envoya la manne qui tombait le matin comme une rosée, et que l'on recueillait chaque jour. Les Hébreux, partis de Sin, campèrent à Raphidim , où le peuple murmura de nouveau. Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa la pierre d'Oreb avec la verge dont il avait frappé le Nil, et il en sortit de l'eau.

Les Amalécites vinrent à Raphidim attaquer Israël : ils descendaient d'Amalec, petit-fils d'Ésaü. Ésaü, fils d'Isaac, avait été supplanté par son frère Jacob, auquel il avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Dans la suite, Dieu voulut que Saül exterminât la race entière des Amalécites.

Josué combattit les ennemis à Raphidim , et remporta la victoire. Moïse priait sur le haut d'une colline, en tenant les mains élevées vers le ciel : Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés, car Amalec avait l'avantage lorsque les mains de Moïse s'abaissaient de lassitude.

De Raphidim, les Hébreux gagnèrent le désert de Sinaï. Moïse alla parler à Dieu qui l'avait appelé au haut de la montagne : il était accompagné de Josué. Le troisième jour on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très-épaisse couvrit la montagne ; une trompette sonnait avec grand bruit ; Moïse parlait à

Dieu, et Dieu lui répondait. Le Seigneur promulgua ses lois au milieu de la foudre ; il donna à Moïse les deux tables du Témoignage, qui étaient de pierre et écrites du doigt de Dieu. Moïse descendit de la montagne avec les Tables. Josué ouït du tumulte dans le camp, Moïse reconnut que ce n'étaient point les voix confuses de gens qui poussaient leur ennemi, mais les voix de personnes qui chantaient.

Pendant l'absence de Moïse, le peuple s'était élevé contre Aaron et lui avait dit : « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » Un Veau d'or avait été formé, et les Hébreux l'avaient adoré avec des chants et des danses. Moïse brisa les Tables de la loi et le Veau d'or. Ensuite il se tint à la porte du camp et dit : « Si quelqu'un est au Sei-« gneur, qu'il se joigne à moi. » Et les enfants de Lévi s'assemblèrent autour de lui. Moïse ordonna à chacun d'eux de passer et de repasser au travers du camp, d'une tente à l'autre, et de tuer chacun son frère, son ami, et celui qui lui était le plus proche ; et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là.

Nadab, fils d'Aaron, ayant offert un feu étranger au Seigneur, fut dévoré par le feu du ciel. Caleb et Josué furent les seuls des Hébreux sortis d'Égypte qui entrèrent dans la Terre-Promise ; Moïse même n'y entra point, et ne la vit que du sommet du mont Abarim.

C'est de cette histoire que j'ai tiré le fond de la tragédie de *Moïse*. Le sujet de cette tragédie est la *première idolâtrie des Hébreux* ; idolâtrie qui compromettait les destinées de ce peuple et du monde. Je suppose que parmi les causes qui précipitèrent Israël dans le péché, il y en eut une principale. Ici même, dans l'invention, je reste encore fidèle à l'Histoire sainte ; toute l'Écriture nous apprend que les Hébreux furent entraînés à l'idolâtrie par les femmes étragères. Il suffit de citer l'exemple de Salomon : « Le roi Salomon aima passionnément plusieurs « femmes étrangères... Le Seigneur avait dit aux enfants d'Israël : Vous « ne prendrez point des femmes de Moab et d'Ammon, des femmes d'I-« dumée, des Sidoniennes et du pays Héthéen, car elles vous perver-« tiront le cœur pour vous faire adorer leurs dieux..... Salomon servait « Astarthé, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des Ammonites... « Il bâtit un temple à Chamos, l'idole des Moabites. »

La tragédie apprendra aux lecteurs quelle est Arzane : je ne sais si l'on a jamais remarqué que Judith, qui cause une si grande admiration aux soldats d'Holoferne, est le premier modèle de l'Armide du Tasse dans le camp de Godefroy de Bouillon. Arzane, reine des Amalécites, environnée de jeunes filles de Tyr et de Sidon, adorant Astarthé et les divinités de la Syrie, m'a mis à même d'opposer des fables voluptueuses à la sévère religion des Hébreux. Les personnes versées dans la

lecture des livres saints verront ce que j'en ai imité ; elles auront lieu de le remarquer dans le rôle entier de Moïse dans les chœurs. Le chant de la *Courtisane*, dans le chœur des Amalécites, est tiré du chapitre VII des *Proverbes* de Salomon, *Victimas pro salute vovi, hodie reddidi vota mea.* Le chœur du troisième acte rappelle le XVIIIe Psaume, *Cœli enarrant gloriam Dei* ; et le chœur du IVe reproduit le cantique de Marie après le passage de la mer Rouge : *Equum et ascensorem ejus dejecit in mare.*

A Dieu ne plaise que je prétende un seul instant avoir soutenu l'éloquence de l'Écriture ; je dis ce que j'ai tenté , non ce que j'ai fait. Racine, tout Racine qu'il était, a quelquefois été vaincu dans ses efforts, comme l'a remarqué La Harpe. Qu'est-ce donc que moi, chétif, qui ai osé mettre en scène, non pas Joad , mais Moïse même , ce législateur aux rayons de feu sur le front, ce prophète qui délivrait Israël, frappait l'Égypte, entr'ouvrait la mer, écrivait l'histoire de la Création, peignait d'un mot la naissance de la lumière, et parlait au Seigneur face à face, bouche à bouche : *Ore ad os loquor ei* (*Num.*, cap. XII) ?

Le lieu de la scène est fixé dès les premiers vers de *Moïse*, l'exposition vient tout de suite après. Les trois unités sont observées ; toutes les entrées et les sorties motivées ; enfin c'est un ouvrage strictement classique. L'auteur en demande de grandes excuses :

> Pardonne à sa *faiblesse* en faveur de son âge.

J'avais autrefois conçu le dessein de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, dans le système complet de la tragédie grecque ; la seconde sur un sujet emprunté de l'Écriture ; la troisième sur un sujet tiré de l'histoire des temps modernes.

Je n'ai exécuté mon dessein qu'en partie : j'ai le plan en prose et quelques scènes en vers de ma tragédie grecque , *Astyanax.* Saint Louis eût été le héros de ma tragédie *romantique* ; je n'en ai rien écrit. Pour sujet de ma tragédie hébraïque , j'ai choisi *Moïse.* Cette tragédie en cinq actes , avec des chœurs , m'a coûté un long travail ; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger depuis une vingtaine d'années. Le grand tragédien Talma, qui l'avait lue, m'avait donné d'excellents conseils dont j'ai profité : il avait à cœur de jouer le rôle de *Moïse*, et son incomparable talent pouvait laisser la chance d'un succès.

La tragédie de *Moïse* appartenait, par mon contrat de vente, aux propriétaires de mes Œuvres ; je ne m'étais réservé que ledroit d'accorder ou de refuser la permission de la mise en scène. Je résistai longtemps aux sollicitations des propriétaires ; mais enfin, soit faiblesse, soit mau-

vaise tentation d'auteur, je cédai. *Moïse*, lu au comité du Théâtre-Français, en 1828, fut reçu à l'unanimité. M. le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld se prêta avec beaucoup de complaisance à tous les arrangements ; M. Taylor s'occupa des ordres à donner pour les décorations et les costumes avec cet amour des arts qui le distingue ; M. Halevy, dont le beau talent est si connu, se voulut bien charger d'écrire la musique nécessaire ; et les chœurs de l'Opéra se devaient joindre à la Comédie-Française pour l'exécution de la pièce telle que je l'avais conçue.

Plusieurs personnes désiraient encore voir donner *Moïse*, afin d'essayer une diversion en faveur de cette pauvre école classique, si battue, si délaissée, à laquelle je devais bien quelque réparation, moi l'aïeul du romantique par mes enfants sans joug, *Atala* et *René*. Ces personnes espéraient quelque succès dans la pompe du spectacle de *Moïse*, la multitude des personnages, le contraste des chœurs, la manière dont ces chœurs (marquant le midi, le coucher du soleil, le minuit, le lever du soleil) se trouvent liés à l'action. Je pense moi-même, et je puis le dire sans amour-propre, puisqu'il ne s'agit que d'un effet tout matériel indépendant du talent de l'auteur, je pense que la descente de Moïse du mont Sinaï, à la clarté de la lune, portant les Tables de la loi ; que le chœur du troisième acte avec sa double musique, l'une lointaine dans le camp, l'autre grave et plaintive sur le devant de la scène ; que le chœur du quatrième acte, groupé sur la montagne au lever de l'aurore ; que le dénoûment en action amené par le sacrifice ; que les décorations représentant la mer Rouge au loin, le mont Sinaï, le désert avec ses palmiers, ses nopals, ses aloès, le camp avec ses tentes noires, ses chameaux, ses onagres, ses dromadaires ; je pense que cette variété de scènes donnerait peut-être à *Moïse* un mouvement qui manque trop, il en faut convenir, à la tragédie classique. Une autre innovation que je conseillais pouvait encore ajouter à cet intérêt de pure curiosité : selon moi, les chœurs doivent être déclamés et non chantés, soutenus seulement par une sorte de mélopée, et coupés par quelques morceaux d'ensemble de peu de longueur ; autrement vous mêlez deux arts qui se nuisent, la musique à la poésie, l'opéra à la tragédie. Ainsi, par exemple, la prière du troisième chœur,

> N'écoute point dans ta colère,
> O Dieu, le cri de ces infortunés!

me semblerait d'un meilleur effet débité que chanté.

Quoi qu'il en soit de mes faiblesses et de mes rêves, aussitôt que l'on sut que *Moïse* allait être joué, des représentations m'arrivèrent de

toutes parts : les uns avaient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets ; les autres pensaient que j'allais gâter ma vie politique, et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec moi. Quand j'aurais fait *Athalie*, le temps était-il propre aux ouvrages de cette nature, aux ouvrages entachés de classique et de religion ? Le public ne voulait plus que de violentes émotions, que des bouleversements d'unités, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, des effets inattendus, des coups de théâtre et de poignard. Que serait-ce donc si, menacé même pour un chef-d'œuvre, je n'avais fait, ce qui était possible et même extrêmement probable, qu'une pièce insipide ? Car enfin, puisque j'écrivais passablement en prose, n'était-il pas évident que je devais être un très-méchant poëte ? Les considérations qui ne s'appliquaient qu'à moi m'auraient peu touché : je n'avais aucune envie d'être président du conseil, et la liberté de la presse m'avait aguerri contre les sifflets ; mais quand je vis que d'autres destinées se croyaient liées à la mienne, je n'hésitai pas à retirer ma pièce : si je fais toujours bon marché de ma personne, je n'exposerai jamais celle de mes voisins.

La fortune, qui s'est constamment jouée de mes projets, n'a pas même voulu me passer une dernière fantaisie littéraire. Je ne puis plus attendre une occasion incertaine et éloignée de voir jouer *Moïse*. Que de trônes auront croulé avant qu'on soit disposé à s'enquérir comment Nadab prétendait élever le sien ! *Moïse* ne m'appartient pas ; il a dû entrer dans la collection de mes Œuvres, qu'il était plus que temps de compléter. On lira donc cette tragédie, si on la lit, dans la solitude et le silence du cabinet, au lieu de la voir environnée des prestiges et du bruit du théâtre ; c'est la mettre à une rude épreuve : si elle était jouée après avoir été imprimée, elle aurait perdu son plus puissant et peut-être son seul attrait, la nouveauté.

## NOMS DES PERSONNAGES

MOISE.

AARON, frère de Moïse.

MARIE, sœur de Moïse et d'Aaron.

NADAB, fils d'Aaron.

CALEB, prince de la tribu de Juda, attaché à celle de Lévi.

DATHAN, compagnon de Nadab.

ARZANE, reine des Amalécites.

NÉBÉE, jeune tyrienne de la suite d'Arzane.

CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

CHŒUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

CHŒUR DE LÉVITES.

VIEILLARDS, PRINCES DU PEUPLE, PASTEURS, PEUPLE ET SOLDATS.

---

Le théâtre représente le désert de Sinaï. On voit à droite le camp des douze Tribus, dont les tentes, faites de peaux de brebis noires, sont entremêlées de troupeaux de chameaux, de dromadaires, d'onagres, de cavales, de moutons et de chèvres; on voit à gauche le rocher d'Oreb frappé par Moïse, et d'où sort une source ; quelques palmiers, sous ces palmiers le cercueil ou le tombeau de Joseph, déposé sur des pierres qui lui servent d'estrade. Le fond du théâtre offre de vastes plaines de sable, parsemées de buissons de nopals et d'aloès, terminées d'un côté par la mer Rouge, et de l'autre par les monts Oreb et Sinaï, dont les croupes viennent border l'avant-scène.

(La scène est sous les palmiers, près de la source, à la tête du camp.)

# MOÏSE

## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

NADAB, seul.

(Il regarde quelque temps autour de lui, comme pour reconnaître les lieux où il se trouve.)

A la porte du camp, sous ces palmiers antiques
Où des vieillards hébreux les sentences publiques
Des diverses tribus terminent les débats,
Par quel nouveau sentier ai-je égaré mes pas ?

(Après un moment de silence, en s'avançant sur la scène.)

Silencieux abris, profonde solitude,
Ne pouvez-vous calmer ma noire inquiétude ?
Soulève enfin, Nadab, ton œil appesanti ;
Vois les fils de Jacob au pied du Sinaï,
Le désert éclatant de miracles sans nombre,
La colonne à la fois et lumineuse et sombre,
L'eau sortant du rocher, des signes dans les airs,
Dieu prêt à nous parler du milieu des éclairs :
Prétends-tu, sourd au bruit de la foudre qui gronde,
Coupable fils d'Aaron, changer le sort du monde ?
Mais que te fait, Nadab, le Seigneur et sa loi ?
Le monde et les Hébreux ne sont plus rien pour toi.

(Il s'approche du cercueil de Joseph.)

Ma main aux bords du Nil déroba cette cendre ;
Je pouvais sans rougir alors m'en faire entendre.

O Joseph, fils aimé, qui dors dans ce tombeau;
A l'épouse du roi toi qui parus si beau ;
Rends mon cœur moins ardent, ou ma voix plus puissante,
Ou donne-moi ton charme, ou ta robe innocente !
De Joseph retrouvé je n'ai point la grandeur,
Mais de Joseph perdu j'ai l'âge et le malheur.

## SCÈNE II

### AARON, DATHAN.

AARON, appelant Nadab qui s'éloigne et disparaît sous les palmiers.

Nadab ! Il n'entend point ! Dans sa mélancolie
Son âme est à présent toujours ensevelie.
O mon cher fils, reçois mes bénédictions :
Tes maux doublent le poids de mes aflictions :
Mes jours ont été courts et mauvais sur la terre,
Et n'ont point égalé ceux d'Isaac mon père.
Nadab, que l'Éternel prenne pitié de toi !

DATHAN.

Sur le sort des Hébreux, Aaron, éclairez-moi.
Par Moïse envoyé vers le Madianite,
Depuis trois mois sorti du camp israélite,
Je trouve à mon retour le peuple menaçant,
L'Iduméen détruit et le Prophète absent ;
J'ignore également nos maux et notre gloire ;
Daignerez-vous, Aaron, m'en raconter l'histoire ?

AARON.

Dathan, cher compagnon que regrettait mon fils,
Quand Israël, fuyant les princes de Memphis,
Eut franchi de la mer les ondes divisées,
Nos tribus par le ciel toujours favorisées,
En suivant du désert le merveilleux chemin,
Non loin du Sinaï s'arrêtèrent enfin.
Ce fut là qu'Amalec, à sa haine fidèle,
Nous chercha pour vider son antique querelle.

Thémar régnait alors sur ce peuple nombreux ;
Il vint à Raphidim attaquer les Hébreux.
Aux autels d'Adonis son épouse attachée,
Méprisant du fuseau la gloire humble et cachée,
Arzane, dans l'orgueil de toute sa beauté,
Presse, anime Thémar, et marche à son côté :
De sa main au vainqueur une palme est promise.
La trompette a sonné ; les traits sifflent : Moïse,
Sur un mont à l'écart, debout, les bras levés,
Priait le Dieu par qui les flots sont soulevés.
Ses redoutables bras étendus sur nos têtes,
Paraissaient dans le ciel assembler les tempêtes :
Quand il les abaissait, de fatigue vaincu,
Amalec triomphait d'Israël abattu ;
Mais quand ses bras au ciel reportaient sa prière,
Nos plus fiers ennemis roulaient sur la poussière.
Soutenait dans les airs ce bras fort et puissant,
Qui sans porter de coups versait des flots de sang,
J'achevai parmi nous de fixer la victoire.
Un seul jour vit périr Thémar et sa mémoire :
Sa veuve, à des dieux sourds ayant ses vœux offerts,
N'en fut pas entendue et tomba dans nos fers.

DATHAN.

Je ne vois jusqu'ici que d'heureuses prémices.

AARON.

Écoute. Après avoir réglé les sacrifices,
Mon frère qu'en secret appelle l'Éternel,
Moïse se dérobe aux regards d'Israël,
Il monte au Sinaï ; Josué l'accompagne :
Depuis quarante jours caché sur la montagne,
Mille bruits de sa mort dans le camp répandus
Tiennent de nos vieillards les esprits suspendus.
On s'agite au milieu du peuple qui murmure,
Je ne sais quel démon souffle une flamme impure ;
Le soldat se soulève et proclame en ce lieu
Et Nadab pour son chef et Baal pour son dieu.

DATHAN.

Nadab accepte-t-il cet honneur populaire ?

AARON.

De ses mâles vertus rejetant le salaire,
Mon fils porte en son sein un trait qu'il veut cacher,
Et que toi seul, Dathan, tu pourras arracher.
Pâle et silencieux dans sa marche pensive
Il erre autour du camp comme une ombre plaintive,
Il prononce tout bas le nom de ses aïeux ;
Son regard languissant se tourne vers les cieux ;
La nuit, à sa douleur se livrant sans obstacles,
On l'a trouvé pleurant auprès des tabernacles.
Mais j'aperçois Caleb, ce flambeau de la loi,
Et ma sœur dont les chants raniment notre foi.
Dathan, cherche Nadab, et dis-lui que son père
L'attend ici.

## SCÈNE III

AARON, MARIE, CALEB.

AARON, à Marie.

Marie, en qui Jacob espère,
Dans vos yeux attristés quels malheurs ai-je lus ?
Qu'allez-vous m'annoncer?

MARIE.

Notre frère n'est plus !
Josué, de Moïse héritier prophétique,
De même a disparu sur la montagne antique :
Ils n'ont pu sans mourir contempler Jéhovah.
Comme ils priaient, dit-on, au sommet du Sina,
Du Seigneur à leur voix la Gloire est descendue,
Dans une ombre effrayante, au milieu d'une nue ;
La nue en s'entr'ouvrant les a couverts de feux,
Et le ciel tout à coup s'est refermé sur eux ;
Ils sont morts consumés.

AARON.

O ma sœur, ô Marie !
O promesse du ciel ! ô future patrie !
Par qui du saint prophète a-t-on su le trépas ?

MARIE.

Par les chefs envoyés pour découvrir ses pas.

CALEB.

Jeûnons, pleurons, veillons revêtus du cilice :
Crions vers le Très-Haut du fond du précipice.
Le destin de la terre est au nôtre lié.....
Et Nadab, que je vois, l'a peut-être oublié.

## SCÈNE IV

NADAB, AARON, MARIE, CALEB.

NADAB, à Aaron.

Dathan, qui m'a rejoint au mont de la Gazelle,
M'a dit que dans ce lieu votre voix me rappelle,
Aaron.

AARON.

Oui, je voulais vous parler sans témoins,
Mais ce moment, Nadab, réclame d'autres soins.

NADAB.

Ma volonté toujours à la vôtre est soumise ;
Commandez.

AARON.

L'Éternel nous a ravi Moïse.

NADAB.

(A part.)
Moïse ! Est-ce, ô Seigneur, ou grâce ou châtiment !

AARON.

Que de maux produira ce triste événement !

NADAB.

Il change nos devoirs avec nos destinées.
Aux sables d'Ismaë désormais confinées,

Nos tribus, qui n'ont plus les doux regards du ciel,
Ne verront point la terre et de lait et de miel.
De cent peuples voisins calmant la défiance,
Élevons avec eux la pierre d'alliance,
Et fixons de Jacob l'avenir incertain,
Sans regretter le Nil, sans chercher le Jourdain.

CALEB.

Eh quoi ! le fils d'Aaron tient un pareil langage !
A rester dans ces lieux c'est lui qui nous engage !
Ami, si nous perdons notre libérateur,
Toi, sorti de son sang, sois notre conducteur :
Atteins, perce et détruis cette race proscrite
Dont au livre éternel la ruine est écrite.

NADAB.

Je laisse à ta valeur ces sanglants embarras.

CALEB.

Ah ! je sais quelle main a désarmé ton bras.
Le conseil de nos chefs, par qui tout se décide,
Dira s'il faut sauver une race homicide
Qui, jusque dans ce camp, avec un art fatal,
Introduit et répand le culte de Baal.

NADAB.

Charitable Caleb, sont-ce là les cantiques
Que du temple promis rediront les portiques?
Sur un autel de paix au Dieu que tu défends
Tu veux donc immoler des femmes, des enfants?

CALEB.

Quand on est criminel, on subit sa sentence.

NADAB.

Quand on est sans pitié, croit-on à l'innocence?

CALEB.

A de trop doux penchants crains de t'abandonner.

NADAB.

Toi, sache quelquefois pleurer et pardonner.

CALEB.

La rigueur est utile.

NADAB.

Et la clémence auguste.

CALEB.

Le faible est méprisable.

NADAB.

Et le fort est injuste.

CALEB.

Retourne à tes devoirs, au Jourdain viens mourir.

NADAB.

Un peu de sable ici suffit pour me couvrir.

AARON.

Jeunes hommes, cessez ; n'augmentez pas nos larmes ;
Confondez vos regrets et mariez vos armes.
Vous, Caleb, de ma sœur adoucissez l'ennui :
La publique douleur me réclame aujourd'hui :
Que Dieu de ses desseins dissipe les ténèbres !
Vous, Nadab, ordonnez aux trompettes funèbres
De convoquer trois fois, dans un morne appareil,
Les princes des tribus aux tentes du conseil.

## SCÈNE V

MARIE, CALEB.

CALEB.

Exemple d'Israël, prophétesse Marie,
La source de nos pleurs n'est donc jamais tarie?
D'invisibles filets Nadab environné
D'Arzane n'a pu fuir le trait empoisonné.
Je crains encor sur lui la perverse puissance
Du dangereux ami dont il pleurait l'absence,
De l'inique Dathan, froidement factieux,
Ennemi de Moïse et contempteur des cieux.

MARIE.

Et que fait Israël ? quel espoir le soulage ?

CALEB.

Ce peuple à l'esprit dur, au cœur faible et volage,
Déjà las de la gloire et de la liberté,
Regrette lâchement le joug qu'il a porté.
« Abandonnons, dit-il, ces plages désolées;
« Retournons à Tanis, où des chairs immolées,
« Où des plantes du Nil l'Égyptien pieux
« Nourrissait nos enfants à la table des dieux. »
Peuple murmurateur, race ingrate et perfide !

MARIE.

La terre, cher Caleb, pour le juste est aride;
Mais il s'élève à Dieu : le palmier de Jeddiel
A ses pieds dans le sable et son front dans le ciel.

CALEB.

Des chefs séditieux, pour combattre l'audace,
Il est temps qu'au conseil j'aille prendre ma place.
Dans ce triste moment les vierges d'Israël,
Instruites par vos soins à prier à l'autel,
Pour plaindre et partager votre douleur auguste
S'avancent.

(Le chœur des jeunes filles israélites entre dans ce moment sur la scène
Caleb sort.)

MARIE, au chœur.

Approchez, postérité du juste,
Doux trésor de Jacob, par le ciel réclamé.
Désarmez du Seigneur le carquois enflammé;
Au Père qui nous frappe, au Dieu qui nous châtie,
Présentez de vos pleurs la pacifique hostie :
Il est pour l'affligé des cantiques touchants,
Et souvent la douleur s'exprime par des chants.

## SCÈNE VI

(Cette scène est en partie déclamée, en partie chantée. Le chœur est divisé en deux demi-chœurs qui se placent l'un à droite et l'autre à gauche de Marie : le premier demi-chœur tient à la main des harpes, et le second des tambours.)

MARIE, LE CHŒUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts :
Jacob, ta gloire est passée,
Et de ton Dieu la clémence est lassée.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Au divin Maître ayons recours;
A ses douces lois qu'on se range;
Qu'il soit la vigne de secours
Où le pécheur toujours vendange.
Sa grâce est au cœur pur, au cœur religieux,
Ce qu'est à nos autels un parfum précieux.

UNE ISRAÉLITE DU PREMIER DEMI-CHOEUR.

N'espérons rien, pour finir nos souffrances,
De ses boutés.

UNE ISRAÉLITE DU SECOND DEMI-CHOEUR.

A ses clartés
Nous voulons rallumer nos vives espérances.

UNE ISRAÉLITE SEULE.

Suspendons notre harpe, en ces temps de regrets,
Au palmier de la solitude.
Jourdain ! fleuve espéré ! séjour de quiétude
Mes yeux ne te verront jamais.
Où sont les cèdres superbes,
Liban, que tu devais au temple projeté ?
Jacob, de son Dieu rejeté,
Rampe, plus bas que les herbes,
Dans le lit du torrent desséché par l'été.

DEUX ISRAÉLITES.

Douloureux mystère
D'un trépas caché,
Pleurons à la terre
Moïse arraché.

Loin du frais rivage
Où fut son berceau,
L'onagre sauvage
Foule son tombeau.

LE PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Mais qui me gardera sous l'aile de ma mère?
Moïse a disparu, Moïse était mon père.
O terre de Gessen! prés émaillés de fleurs
Où je cueillais ma parure!
Comme un jeune olivier privé d'une onde pure,
Je languis et je meurs.

TOUT LE CHOEUR.

Dieu nourrit de ses dons l'innocente colombe;
Le juste au temps marqué sortira de sa tombe.
D'Amalec les dieux mortels
Ne peuvent renverser les desseins éternels.

UNE ISRAÉLITE.

Ma sœur, avez-vous vu cette superbe Arzane?
De quel regard profane
Elle insultait nos autels!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Plus inconstantes que les ondes,
Ses démarches sont vagabondes;
Ses lèvres et son cœur pour tromper sont d'accord;
Sa douce volupté d'amertume est suivie,
Et quand sa bouche invite à jouir de la vie,
Ses pas nous mènent à la mort.

UNE TROISIÈME ISRAÉLITE.

De nos jeunes guerriers le prince et le modèle,
Nadab était auprès d'elle.

TOUT LE CHOEUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs !

TROIS ISRAÉLITES.

Ne vous reposez point à la source étrangère;
Buvez l'onde de vos ruisseaux.
Qu'une épouse fidèle, à l'ombre des berceaux,
Soit plus belle à vos yeux que la biche légère.

TOUT LE CHOEUR.

Ah ! fuyons, fuyons, mes sœurs,
Des passions les trompeuses douceurs.

PREMIER DEMI-CHOEUR.

L'homme marche à travers une nuit importune.

SECOND DEMI-CHOEUR.

Attachons-nous au Dieu qui bénit l'infortune.

UNE ISRAÉLITE.

Qui sur un lit de pleurs mouillé
Retourne le mourant, soutient son front livide;

LA PLUS JEUNE DES ISRAÉLITES.

Qui mesure le vent à l'agneau dépouillé
Par le pasteur avide.

TOUT LE CHOEUR.

Ingrats mortels, en vain vous résistez
Au Dieu qui vous conduit dans ses sublimes voies,
Et qui d'intarissables joies
Rassasiera les cœurs en son nom contristés.

MARIE.

Mes enfants, c'est assez ; allez, toujours dociles,
Vous livrer au repos sous vos tentes tranquilles.
Voici l'heure pesante accordée au sommeil :
Tout se tait à présent sous les feux du soleil ;
Les vents ont expiré ; du palmier immobile
L'ombre se raccourcit sur l'arène stérile ;
L'Arabe fuit du jour les traits étincelants,
Et le chameau s'endort dans les sables brûlants.

# ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

ARZANE, NÉBÉE.

NÉBÉE.

Nadab veut vous parler dans ce lieu solitaire.
Arzane, expliquez-moi cet étonnant mystère.
Quelle joie inconnue éclate dans vos yeux !
Dormirons-nous bientôt aux champs de nos aïeux ?
Par votre ordre à Séir un moment retournée,
Je n'ai point vu d'Oreb la funeste journée,
Mais je suis revenue au bruit de vos malheurs,
Pour vous offrir du moins le secours de mes pleurs.

ARZANE.

Qu'il en coûte, Nébée, à servir l'infortune !
Qu'un sceptre brisé pèse à l'amitié commune !
La tienne est rare et grande : oui, tu mérites bien
Que je t'ouvre mon cœur dans un libre entretien.

NÉBÉE.

J'ai su que, par Moïse à mourir condamnées,
Les femmes d'Amalec qui comptaient seize années,
Ou qui du joug d'hymen portèrent le fardeau,
Devaient livrer leur sang au glaive du bourreau.

ARZANE.

On m'arracha des rois les saintes bandelettes,
Et le malheur me mit au rang de mes sujettes.

NÉBÉE.

Ciel !

ARZANE.

Dans un parc formé par d'épineux rameaux,
Nous attendions la mort comme de vils troupeaux.

L'Hébreu vient ; on entend un long cri d'épouvante.
Déjà brillait du fer la lumière mouvante,
Lorsque le fils d'Aaron, que la pitié combat,
Retint le glaive ardent avant qu'il retombât.
Il contemple attendri ces femmes éplorées
Qui lui tendaient de loin leurs mains décolorées.
Je paraissais surtout attirer ses regards ;
Soit qu'un habit de deuil et des cheveux épars
A ma frêle beauté prêtassent quelques charmes ;
Soit enfin qu'une reine, en répandant des larmes,
Trouve dans ses revers de nouvelles splendeurs,
Et n'ait fait seulement que changer de grandeurs.

NÉBÉE.

Nadab au doux pardon inclina ses pensées.

ARZANE.

« Femme, vivez, dit-il : nos tribus offensées
« M'ont vainement chargé d'un devoir trop cruel,
« Et je vais implorer les anciens d'Israël.
Coré, Sthur, Abiron, dans un conseil propice,
Firent avec Nadab suspendre mon supplice.
D'un ramas d'affranchis digne législateur,
Moïse alla chercher quelque oracle menteur.
Resté maître en ce camp, Nadab, qu'un dieu possède,
De soins officieux incessamment m'obsède :
Il m'aime, et toutefois n'ose me découvrir
Le feu qui le dévore et que j'ai su nourrir.
Aujourd'hui même enfin, par sa bouche informée
De la mort du tyran qui gourmandait l'armée,
Ici plus longuement il veut m'entretenir,
Et de ma délivrance avec moi convenir.

NÉBÉE.

Je conçois maintenant l'espoir qui vous enflamme.
Vous êtes adorée, et l'amour dans votre ame.....

ARZANE.

Non : je n'ai point trahi mes aïeux, mes revers.
Lorsque le sort me livre à ce peuple pervers,

Reine malgré le sort, je n'ai point la faiblesse
De partager les feux d'un amour qui me blesse ;
Mais je sais écouter des soupirs ennemis,
Pour sortir de l'abîme où le ciel nous a mis :
De l'odieux Jacob je troublerai la cendre.

NÉBÉE.

Arzane ! de l'amour on ne se peut défendre !

ARZANE.

Tu te trompes, Nébée, et dans mon sein ce cœur
Au nom du peuple juif ne bat que de fureur.
Faut-il te rappeler nos discordes antiques,
Des deux fils d'Isaac les haines domestiques,
Le droit du premier né si follement vendu,
Et l'innocent festin qui perdit Ésaü ?
Nous, d'un prince trahi postérité fidèle,
Lorsque nous embrassons une cause si belle,
Nous voyons triompher les ignobles drapeaux
Du gendre vagabond d'un pâtre de chameaux !

NÉBÉE.

Mais Nadab lui succède.

ARZANE.

A Nadab, à sa gloire
Mon époux doit la mort et l'Hébreu la victoire.

NÉBÉE.

Quel est votre projet, votre espoir ?

ARZANE.

Me venger,
Écouter les aveux du soldat étranger ;
Feindre pour l'asservir, et par quelque artifice
Nous sauver, en poussant Jacob au précipice.
Oui, je triompherai si Nadab amoureux
Au culte d'Abraham arrache les Hébreux.

NÉBÉE.

Vous croyez donc leur Dieu puissant et redoutable ?

ARZANE.

Je sais du moins, je sais qu'il est impitoyable :
Amalec autrefois déserta son autel
Lorsqu'il maudit Édom et bénit Israël.
Jaloux de son pouvoir, jamais il ne pardonne :
Il frappera Jacob, si Jacob l'abandonne.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

Est l'ennemi du sang de mes aïeux.

NÉBÉE.

Il est sincère.

ARZANE.

Eh bien ! je le tromperai mieux.

NÉBÉE.

Il fait de vous servir sa plus constante étude ;
On vous reprochera...

ARZANE.

Poursuis !

NÉBÉE.

L'ingratitude.

ARZANE.

Non, si par le succès mes vœux sont couronnés :
On ne traite d'ingrats que les infortunés.

NÉBÉE.

Nadab...

ARZANE.

M'est odieux.

NÉBÉE.

Sa clémence...

ARZANE.

M'outrage.

NÉBÉE.

Il veut votre bonheur.

ARZANE.

Ma honte est son ouvrage.

NÉBÉE.

Il vous rendra le trône.

ARZANE.

Il m'a donné des fers.

NÉBÉE.

S'il s'attache à vos pas ?

ARZANE.

Je le mène aux enfers.

NÉBÉE.

A vos desseins secrets que je prévois d'obstacles !

ARZANE.

L'amour de la patrie enfante des miracles.
Mais j'aperçois Nadab... Reine de la beauté,
Prête-moi ta ceinture, ô brillante Astarthé !
Donne à tous mes discours ta grâce souveraine ;
Déesse de l'amour, sers aujourd'hui la haine.
Descends ! A ton secours amène tous les dieux :
Si Jéhovah triomphe, ils tomberont des cieux.

## SCÈNE II

NADAB, ARZANE, NÉBÉE.

ARZANE.

De ses destins, Nadab, votre esclave incertaine
Accourt à votre voix près de cette fontaine.
Si par ces yeux baissés je juge de mon sort,
Je crains bien qu'Amalec ne soit pas libre encor.

NADAB.

Étrangère, il me faut vous le dire sans feinte :
Les vieillards de Caleb ont écouté la plainte.
Le conseil, à qui seul le pouvoir appartient,
Pour quelques jours encor dans ce camp vous retient.

Sans gardes cependant vous pouvez de la plage
Parcourir les sentiers et l'arène sauvage.
Dathan, dont l'amitié ne craint aucun péril,
Amène auprès de vous vos compagnes d'exil.
On vous rend des honneurs inconnus sous nos tentes,

(Dathan entre dans ce moment sur la scène, suivi du chœur des jeunes filles amalécites; il se retire ensuite, et Nébée va se placer à la tête du chœur au fond du théâtre.)

Et bientôt au milieu des pompes éclatantes,
Rendue à vos sujets, embrassant l'avenir,
Vous perdrez de Nadab l'importun souvenir.

ARZANE.

Arzane par vos mains à la mort fut ravie,
Et d'un nouveau bienfait cette grâce est suivie !
Mon cœur reconnaissant ne peut s'exprimer mieux
Que par mon peu d'ardeur à sortir de ces lieux.

NADAB.

A ce langage adroit je ne puis me méprendre,
Vous flattez l'ennemi dont vous croyez dépendre.
Mais, nourrie à Séir pour plaire et pour aimer,
Nos farouches vertus ne peuvent vous charmer.

ARZANE.

Amalec et Jacob diffèrent de maxime,
Il est vrai : nous croyons, sans nous en faire un crime,
Qu'aimer est le bonheur, plaire un don précieux,
Et que la volupté nous rapproche des dieux.
Sous des berceaux de fleurs, nos heures fortunées
S'envolent mollement l'une à l'autre enchaînées.
Le dieu que nous servons approuve nos désirs :
Dans une île féconde, au doux chant des plaisirs,
La beauté l'enfanta sur les mers de Syrie ;
Il préside en riant aux banquets de la vie.
Pour attirer sur vous ses bienfaisants regards,
J'ai déjà, les pieds nus et les cheveux épars,
De nos rites sacrés suivant l'antique usage,
Trois fois pendant la nuit conjuré son image....

Mais n'ai-je point, Nadab, armé votre courroux?
Vous détestez le dieu que je priais pour vous.
Pardonnez à ces vœux que dans mon innocence
M'arracha le transport de la reconnaissance.

NADAB.

Qu'entends-je ! Amalécite, apprenez donc mon sort.
Longtemps de mon amour je captivai l'essor;
Vous adorant toujours, mais respectant vos larmes,
Je n'aurais pas osé vous parler de vos charmes :
Un mot, dont l'homme heureux ne sent pas la valeur,
Trop souvent peut blesser l'oreille du malheur.
Quand Moïse vivait, vous aviez tout à craindre ;
A cacher mon ardeur je savais me contraindre :
Aujourd'hui que le ciel pour vous se veut calmer,
Votre bonheur me rend le droit de vous aimer.

ARZANE.

Épargnez.....

NADAB.

Vous sauver changea ma vie entière !
Ce cœur, que vous avez habité la première,
Vit l'amour se lever terrible et violent
Comme l'astre de feu dans ce désert brûlant.
Le repos pour jamais s'envola de mon âme ;
Mon esprit s'égara dans des songes de flamme.
Abjurant la grandeur promise à nos neveux,
A l'autel des Parfums je n'offrais plus mes vœux ;
Je n'allais plus, lévite innocent et modeste,
Chaque aurore au désert cueillir le pain céleste.
Dans les champs de l'Arabe, et loin des yeux jaloux,
Mon bonheur eût été de me perdre avec vous.
De toi seule connue, à toi seule asservie,
L'Orient solitaire aurait caché ma vie.
Pour appui du dattier empruntant un rameau,
Le jour j'aurais guidé ton paisible chameau ;
Le soir, au bord riant d'une source ignorée,
J'aurais offert la coupe à ta bouche altérée,
Et sous la simple tente, oubliant Israël,
Pressé contre mon cœur la nouvelle Rachel.

ARZANE.

Confuse, à vos regards je voudrais disparaître ;
Mais je suis votre esclave et vous êtes mon maître.

NADAB.

A qui maudit vos fers le reproche est bien dur.
Mais de vous délivrer il est un moyen sûr.
Vous connaissez du camp le trouble et les alarmes ;
De la féconde Égypte on regrette les charmes;
On veut que des tribus je conduise les pas.
Épouse de Nadab, ouvrez-nous vos états ;
D'un peuple de bannis soyez la souveraine :
Le soldat à l'instant va briser votre chaîne,

ARZANE.

Je vois Marie.

## SCÈNE III

MARIE, ARZANE, NADAB, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

MARIE.

Aaron n'est point ici, Nadab ?

NADAB.

Il pleure le prophète au torrent de Cédab.

MARIE.

Rendez grâce au Seigneur ; sa paix nous accompagne :
Moïse reparaît sur la sainte montagne.
Cherchant partout Aaron, je cours lui répéter
Ce qu'un chef des pasteurs vient de me raconter.

## SCÈNE IV

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Fils d'Aaron, à mon sort il faut que je succombe :
Vous me parliez d'hymen et je touche à ma tombe.

NADAB, sans écouter Arzane.

Nous allons te revoir enfin, fameux mortel,
Encor tout éclatant des feux de l'Éternel.
Honneur à tes vertus, et gloire à ton génie !

ARZANE.

Veillé-je? dans mes maux quelle affreuse ironie!
Quoi! Nadab, ces desseins où tous deux engagés,
Ces projets de l'amour.....

NADAB.

Ils ne sont point changés.

ARZANE.

Entre Moïse et moi vous tenez la balance :
De votre passion je vois la violence.

NADAB.

Femme, je suis sans force à tes pieds abattu;
Mais ne puis-je du moins admirer la vertu?

ARZANE.

Qui pourra m'arracher de ce sanglant théâtre
Où la mort me poursuit?

NADAB.

Ce cœur qui t'idolâtre.

ARZANE.

Mais les remords viendront arrêter vos efforts.

NABAB.

Mais si je t'obéis, que te font mes remords?

ARZANE.

De ces hauts sentiments je serai la victime.

NADAB.

Laisse-moi m'enchanter d'innocence et de crime,
Connaître mes devoirs sans te manquer de foi,
Apercevoir l'abîme, et m'y jeter pour toi.

ARZANE.

Je ressens vos douleurs et n'en suis point complice.

NADAB.

Cesse de t'excuser : j'adore mon supplice,
Ma souffrance est ma joie, et je veux à jamais
Conserver la douceur du mal que tu me fais.
Hélas! mon fol amour m'épouvante moi-même;
Je me sens sous le coup de quelque arrêt suprême :
D'involontaires pleurs s'échappent de mes yeux;
La nuit dans mon sommeil j'entends parler tes dieux.
Prêt à sacrifier à leurs autels coupables,
Je me réveille au bruit de mes cris lamentables.
Dis? n'est-ce pas ainsi, dans ses tourments divers,
Qu'une âme est par le ciel dévouée aux enfers?

ARZANE.

On va vous délivrer du joug de l'étrangère.

NADAB.

Des légers fils d'Agar la voix est mensongère;
L'Arabe aime à conter : je veux sonder des bruits
Aisément élevés, plus aisément détruits.
De Moïse en ces lieux je viendrai vous apprendre
Le destin. Quel parti qu'alors vous vouliez prendre,
Contre tout ennemi prompt à vous secourir,
Arzane, je saurai vous sauver ou mourir.

(Nadab sort.)

## SCÈNE V

ARZANE, NÉBÉE, CHOEUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES.

ARZANE.

Ah! Nébée, à ce coup je ne saurais survivre!
L'implacable destin s'attache à me poursuivre.

NÉBÉE.

Et moi, je ressentais un doux enchantement,
En écoutant des vœux si chers!

ARZANE.

Autre tourment,

Incestueux projet, effroyable à mon âme !
Je hais du fils d'Aaron et la main et la flamme.
Amalec recevoir Israël dans ses bras !
Recueillir dans mon sein une race d'ingrats !
Je légitimerais ces exécrables frères,
Qui menacent nos fils, qui trahirent nos pères,
Ces esclaves du Nil, bâtisseurs de tombeaux,
Ignobles artisans flétris par leurs travaux,
Qui, d'Égypte chassés avec tous leurs prophètes,
Proclament en tremblant d'insolentes conquêtes,
Se disent héritiers des florissants États
De cent peuples divers qu'ils ne connaissent pas !

NÉBÉE.

Sauvez ! sauvez vos jours !

ARZANE.

Voudrais-tu donc, Nébée,
Aux autels de Jacob voir Arzane courbée,
Contrainte d'embrasser le culte menaçant
Du Dieu cruel qui veut exterminer mon sang ?
S'il faut suivre aujourd'hui la fortune jalouse ;
S'il faut que de Nadab je devienne l'épouse,
Que lui-même, parjure au culte de Nachor,
Serve avec moi Baal, et Moloch et Phogor ;
Que son hymen des Juifs brise les lois publiques ;
Qu'il me donne sa main aux autels domestiques
Des Dieux de mon palais, des dieux accoutumés
A couronner les vœux contre Jacob formés !

NÉBÉE.

Du retour de Moïse on n'a pas l'assurance.
Espérons.

ARZANE.

Laisse là ta menteuse espérance.

NÉBÉE.

L'étoile d'Astarthé paraît sur l'horizon :
Pour hâter le retour du jeune fils d'Aaron,
Saluons l'astre heureux par des chants agréables.

(Le chœur des Amalécites s'avance du fond du théâtre.)

ARZANE, au chœur.

Captives, suspendez ces pleurs inépuisables.
Voici l'instant prédit où les filles d'Édom
Vont sauver d'Amalec et la race et le nom.
Nos guerriers ne sont plus, mais vous restez encore :
Formez les chœurs brillants des peuples de l'aurore.
Des femmes de Byblos répétez les soupirs;
Du farouche Israël enflammez les désirs.
Loin d'ici la pudeur et la froide innocence!
Il nous faut des plaisirs conduits par la vengeance.
Chantez l'amour; c'est lui qui du Dieu d'Israël
Doit corrompre l'encens et renverser l'autel.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Ton vieux temple entouré des peuples de la terre,
S'élève révéré de chaque âge nouveau,
Comme au milieu d'un champ la borne héréditaire,
Ou la tour du pasteur au milieu du troupeau.

LE CHOEUR.

Amour, tout chérit tes mystères,
Tout suit tes gracieuses lois,
L'hirondelle au palais des rois,
L'aigle sur les monts solitaires,
Et le passereau sous nos toits.

UNE AMALÉCITE.

Invoquons du Liban la déesse charmante.
De nos longs cheveux d'or que la tresse élégante
Tombe en sacrifice à l'Amour.
Soulevons les enfers, répétons tour à tour
Du berger chaldéen la parole puissante.

UNE AUTRE AMALÉCITE.

Qui méprise l'Amour, dans ses fers gémira.

DEUX AMALÉCITES.

De prodiges divers l'Amour remplit l'Asie,
Il embauma l'Arabie
Des pleurs de la tendre Myrrha ;
Du pur sang d'Adonis il peignit l'anémone :
Fleur des regrets, symbole du plaisir,
Elle vit peu de temps; et le même zéphyr
La fait éclore et la moissonne.

UNE AMALÉCITE.

Prenons notre riche ceinture,
Nos réseaux les plus fins, nos bagues, nos colliers,
Vengeons aujourd'hui nos guerriers,
Les remparts et les boucliers
Sont vains contre l'Amour dans toute sa parure.

LE CHOEUR.

Que dit à son amant de plaisir transporté,
Cette prêtresse d'Astarthé
Qui voudrait attirer le jeune homme auprès d'elle,
Et lui percer le cœur d'une flèche mortelle ?

UNE AMALÉCITE.

CHANT DE LA COURTISANE.

« Beau jeune homme, dit-elle, arrête donc les yeux
« Sur la tendre Abigail que ta froideur opprime.
« Je viens d'immoler la victime,
« Et d'implorer la faveur de nos dieux.

« Viens ! que je sois ta bien-aimée.
« J'ai suspendu ma couche en souvenir de toi ;
« D'aloès je l'ai parfumée.
« Sur un riche tapis je recevrai mon roi ;
« Dans l'albâtre éclatant la lampe est allumée ;
« Un bain voluptueux est préparé pour moi.

« L'époux qu'on m'a choisi, mais qui n'a pas mon âme,
« Est parti ce matin pour ses plants d'oliviers ;
« Il veut écouler ses viviers,
« Sa vigne ensuite le réclame.
« Il a pris dans sa main son bâton de palmier,
« Et mis deux sicles d'or dans sa large ceinture ;
« Il ne reviendra point que de son orbe entier
« L'astre des nuits n'ait rempli la mesure.

« Tandis qu'en son champ il vendange,
« Enivrons-nous de nos désirs.
« De tant de jours perdus qu'un jour heureux nous venge :
« Il n'est de bon que les plaisirs. »

DEUX AMALÉCITES.

O filles d'Amalec ! si par un tel langage
De nos tyrans nous embrasions les cœurs,
Nous verrions à nos pieds cette race sauvage,
Et les vaincus deviendraient les vainqueurs !

LES MÊMES AVEC UNE TROISIÈME AMALÉCITE.

Arzane, lève-toi dans l'éclat de tes larmes !
Triomphe par tes charmes !
Que l'amour sur ton front s'embellissant encor
Attaque des Hébreux les princes redoutables,
Et livre tout Jacob à nos dieux formidables.

LE CHOEUR.

Baal, Moloch et Phogor !

ARZANE.

Nadab ne revient pas. Déjà la lune éclaire
Des rochers du Sina le sommet solitaire :
De la garde du camp on voit briller les feux.
(Au chœur.)
Retournez vers Jacob ; mêlez-vous à ses jeux ;
Pour subjuguer son cœur faites briller vos grâces.
(A Nébée.)
Et toi du fils d'Aaron cherche et poursuis les traces :
J'attendrai ton retour auprès des pavillons
Où depuis si longtemps dans les pleurs nous veillons.

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

MOISE, seul.

(Il fait nuit; on voit à la clarté de la lune Moïse qui descend du mont Sinaï portant les Tables de la loi. Il s'avance vers le bocage de palmiers, et dépose, les Tables de la loi au tombeau de Joseph.)

Sur ces tableaux divins la main de l'Éternel
Grava toutes les lois du monde et d'Israël.
O toi qui déroulas tous les cieux comme un livre,
Qui détruis d'un regard et d'un souffle fais vivre,
Qui traças au soleil sa course de géant,
Qui d'un mot fis sortir l'univers du néant!
Dis, par quelle bonté, maître de la nature,
Tu daignais t'abaisser jusqu'à ta créature,
Et parler en secret à mon cœur raffermi
Comme un ami puissant cause avec son ami?
Depuis que je t'ai vu dans les feux du tonnerre,
Je ne puis attacher mes regards à la terre,
Et mon œil cherche encor, frappé de ta splendeur,
Dans ce beau firmament l'ombre de ta grandeur.

(Moïse s'assied sur une pierre auprès du tombeau de Joseph.)

Avant de me montrer à la foule empressée,
Je veux de nos tribus connaître la pensée :
Josué, descendu par un chemin plus court.
Doit avoir à mon frère annoncé mon retour;
Attendons sous cette ombre au conseil favorable
Du grand Melchisédec l'héritier véritable.

(Il regarde quelque temps le camp en silence.)

Qu'avec un doux transport je vois ce camp tranquille,
D'un peuple fugitif unique et noble asile.
Peuple que j'ai sauvé, que je porte en mon cœur,
De tous tes ennemis sois à jamais vainqueur.

Servant au monde entier de modèle et d'exemple,
Garde du Tout-Puissant la parole et le temple.
Séparé par ta loi, ton culte, tes déserts,
Du reste corrompu de ce vaste univers,
O Jacob ! sois en tout digne du droit d'aînesse.
Je veux, en dirigeant ta fougueuse jeunesse,
En profitant du feu de ton esprit hautain,
Te forger en un peuple et de fer et d'airain.
Ouvrage des mortels, et prompts à se dissoudre,
Les empires divers rentreront dans la poudre;
Toi seul subsisteras parmi tous ces débris;
Les ruines du temps t'offriront des abris;
En te voyant toujours, les races étonnées
Iront se racontant tes longues destinées,
Et se montrant du doigt ce peuple paternel
Qne Moïse marqua du sceau de l'Éternel !

Mais, Jacob, pour monter où le Seigneur t'appelle,
Il faut à ses desseins n'être jamais rebelle :
Sous le courroux du ciel tu pourrais succomber,
Et la foudre est sur toi toujours prête à tomber.
Prions pour ton salut tandis que tu sommeilles.

(Il se lève et étend ses bras vers le ciel.)

Dieu de paix !...

(On entend des sons lointains de musique, et des bruits de danses.)

Mais quel son vient frapper mes oreilles ?
Ce n'est point là le cri du belliqueux soldat
Qui chante Sabaoth en courant au combat.
Je reconnais l'accent d'une race coupable.
Quel noir pressentiment et me trouble et m'accable?
Aaron sous ces palmiers est bien lent à venir.
Fidèle Josué, qui te peut retenir?
Laissons à ce tombeau ces Tables tutélaires.
Marchons... Qui vient ici ?

## SCÈNE II

### NADAB, MOISE.

NADAB, sans voir Moïse, qui reste appuyé sur le tombeau de Joseph.

Ces lieux sont solitaires.
Elle est rentrée au camp... Oui, j'aurai trop tardé.
Le retour de Moïse est un bruit hasardé,
D'un Arabe menteur la nouvelle incertaine.

(Il avance au bord de la scène, et demeure quelque temps en silence.)

Que mon sein oppressé se soulève avec peine !
Que cet air est brûlant ! pour achever son tour
La nuit semble emprunter le char ardent du jour.
Image de mon cœur, cette arène embrasée
Reçoit en vain du ciel la bénigne rosée.

(Autre silence.)

Ici de la beauté j'entendis les accents.
Sur sa trace de feu qu'on répande l'encens !
Qu'on l'adore... Où m'emporte une imprudente ivresse?
On n'a point jusqu'ici couronn maé tendresse :
Si j'étais le jouet de quelque illusion ?
Connaissons notre sort.

(Il va pour rentrer au camp : en passant devant le bocage de palmiers il aperçoit Moïse.)

O sainte vision !
N'est-ce pas de Joseph l'ombre majestueuse ?
Viens-tu me consoler? Que ta voix vertueuse
Des chagrins de mon cœur adoucisse le fiel.
Et donne-moi la paix que tu goûtes au ciel.

MOISE, sans quitter le tombeau.

Le ciel des passions n'entend point la prière.

NADAB.

Moïse !

MOISE, descendant du tombeau.

C'est lui-même.

NADAB.

En touchant la poussière,

Prophète du Seigneur, je m'incline à vos pieds,
Et baisse devant vous mes yeux humiliés.

MOISE.

De quelque noir chagrin votre âme est agitée.

NADAB.

Le camp, qui déplorait votre mort racontée,
Voulait mettre en mes mains un dangereux pouvoir.

MOISE.

Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

NADAB.

J'espérais vous revoir.

MOISE.

Et n'avez-vous, Nadab, rien de plus à m'apprendre ?

NADAB.

Sans doute ici bientôt les vieillards se vont rendre.

(On entend la musique du camp.)

MOISE.

Vous me dites, Nadab, que les tribus en deuil
Gémissent sur le sort de Moïse au cercueil ;
Et j'entends les concerts, horribles ou frivoles,
Dont les fils de Baal fatiguent leurs idoles.
Qui produit ces clameurs ? qui peut y prendre part ?

NADAB.

Nos captives souvent, assises à l'écart,
Aiment à répéter les hymnes de leurs pères.

MOISE.

Des captives ici ? des femmes étrangères ?
Arzane n'a donc pas satisfait au Seigneur ?
Elle vit ; et peut-être, écoutant votre ardeur,
Elle reçoit ces vœux sortis d'une âme impure,
Dont le vent de la nuit m'apportait la souillure
Jusqu'au chaste tombeau du pudique Joseph.

NADAB.

Des Hébreux triomphants le magnanime chef
Craindrait-il une femme esclave de nos armes,
Qui mange un pain amer détrempé de ses larmes ?
Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais le Pharaon que l'éclat environne ;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne ;
Il devient à mes yeux roi par l'adversité.
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité.
Courtisan du malheur, flatteur de l'infortune,
Telle est de mon esprit la pente peu commune :
Je m'attache au mortel que mon bras a perdu,
Et je voudrais sauver la race d'Ésaü.

MOISE.

Vous, sauver d'Astarthé la nation flétrie !
Regarder sans horreur l'infâme idolâtrie,
Quand j'apporte aux Hébreux les lois de Jéhovah ?
Sur ce marbre sacré lui-même les grava,
Lisez : l'astre des nuits vous prête sa lumière.

NADAB, lisant.

N'ADORE QU'UN SEUL DIEU.

MOISE.

Telle est la loi première.
Et vous seul, immolant l'avenir d'Israël,
De cet unique Dieu renversez-vous l'autel ?
Jacob, trahirais-tu tes hautes destinées ?
Ne veux-tu point, courbé sous le poids des années,
T'avancer sur la terre, antique voyageur,
Pour apprendre aux humains le grand nom du Seigneur ?
Tu portes dans tes mains ce livre salutaire
Où je traçai de Dieu le sacré caractère :
Contrat original, titre où l'homme enchanté
Retrouvera ses droits à l'immortalité.
L'infidèle Jacob perdrait son rang suprême !
Mais entrons dans ce camp ; voyons tout par nous-même.

NADAB.

Arrêtez !

MOISE.

Et pourquoi ?

NADAB.

pour soustraire au danger
Des jours qu'au prix des miens je voudrais protéger.

MOISE.

Vous !

NADAB.

Je dois l'avouer...

MOISE.

Eh bien ?

NADAB.

Dans votre absence
Le camp, s'abandonnant à l'aveugle licence,
A rejeté vos lois.

MOISE.

Par David annoncé,
Dieu ! ne retranche point l'avenir menacé !

NADAB.

Écoutez un moment.

MOISE.

Laisse-moi, téméraire !
J'ai prévu ta faiblesse, Aaron ! malheureux frère,
Qu'as-tu fait ?

NADAB.

Permettez que je guide vos pas.

MOISE.

Non : j'affronterai seul tes coupables soldats ;
Demeure, ou va plutôt, car j'entrevois ton crime,
Dans son bercail impur va chercher la victime
Dont le sang répandu peut encor te sauver.

NADAB.

Ne vous obstinez pas, Moïse, à tout braver.
J'irai vous annoncer aux troupes alarmées.

MOISE.

Tu n'es plus le soldat du Seigneur des armées.

NADAB.

Vous repoussez mon bras.

MOISE.

Qu'ai-je besoin de toi ?
L'Ange exterminateur marchera devant moi.

(Moïse sort.)

## SCÈNE III

NADAB, seul.

Moi, livrer aux bourreaux une femme éplorée,
Que plutôt par l'enfer mon âme dévorée...

## SCÈNE IV

NADAB, ARZANE.

ARZANE.

N'espérant plus, Nadab, votre prochain retour,
J'avais quitté ces lieux avec la fin du jour :
Vainement sur vos pas j'ai fait voler Nébée,
Dans mes pensers amers tristement absorbée,
J'ai mouillé quelque temps ma couche de mes pleurs :
La nuit, en accroissant mes nouvelles douleurs,
A redoublé ma crainte, et je suis revenue
Aux bords où, je le vois, vous m'avez attendue.

NADAB.

Arzane, de nos jours le sort est éclairci :
Avec moi, dans l'instant, Moïse était ici.

ARZANE.

Ici ! quelle fureur sera bientôt la sienne !

NADAB.

Il menace déjà votre vie et la mienne.

ARZANE.

Eh bien ! que ferez-vous ?

NADAB.

Ce que j'avais promis.
Devenez mon épouse, et mes nombreux amis,
Annonçant aux soldats la fertile Idumée,
Rangeront à vos pieds le conseil et l'armée.
Je ferai plus : il faut à la fille d'Édom
Un époux revêtu des pompes de Sidon.
Demain, pour égaler l'honneur de ma conquête,
L'huile sainte des rois coulera sur ma tête.
Donnez par votre amour une âme à mes projets,
Et j'abaisse Moïse au rang de mes sujets.

ARZANE.

(A part.) (Haut.)
Ciel ! Le dessein est grand ! je le pense moi-même ;
Il n'est pour nous, Nadab, d'abri qu'au rang suprême.
Mais mesurez la cime avant que d'y monter ;
Dans l'arène glissante où vous voulez lutter,
En songeant au succès, prévoyez la défaite.
Pourrez-vous étouffer la voix d'un vieux Prophète,
Parlant au nom des Cieux à des hommes tremblants,
Dans l'imposant éclat de ses longs cheveux blancs ?

NADAB.

Si vous m'aimez, alors tout me sera facile.

ARZANE.

Voulez-vous d'un esprit aussi ferme qu'habile
D'un pouvoir souverain créer les éléments,
De la foi d'Israël changez les fondements.
Si le peuple, poussé vers des dieux qu'il appelle,
Est plus que vous encore à Moïse rebelle,
Les Juifs, craignant ce chef implacable et jaloux,
Pour se sauver de lui se donneront à vous.
Tout indique à vos yeux la route qu'il faut suivre :
Onze de vos tribus aujourd'hui veulent vivre
Sous le dieu d'Amalec : secondez leurs efforts ;

Dans cette Arche nouvelle enfermez des ressorts ;
A des miracles feints opposez des miracles ;
Comme Moïse, ayez des prêtres, des oracles,
Et bientôt le soleil vous verra dans ces lieux
Le pontife et le roi d'un peuple glorieux.

NADAB.

Nadab, lâche apostat ! Arzane en vain l'espère !
Vous-même chérissez les dieux de votre père :
Si je vous proposais aussi de les quitter ?

ARZANE.

Quand auprès d'Astarthé je voudrais m'acquitter
Des tendres et doux vœux que son culte réclame,
La faiblesse me sied : et que suis-je? une femme !
Mais un homme au-dessus des vulgaires mortels
Prend conseil de sa gloire et choisit ses autels.
Votre Dieu vous menace et sa loi vous condamne :
Vous ne pouvez régner que par le dieu d'Arzane.
Régnez sur elle ; allez au premier feu du jour
Chercher votre couronne au temple de l'Amour,
Et tandis qu'Amalec frappera la victime,
Vous offrirez des fleurs : ce n'est pas un grand crime.

NADAB.

O magique serpent ! décevante beauté,
Par quels secrets tiens-tu tout mon cœur enchanté?
Es-tu fille d'Enfer ou des Esprits célestes?
Réponds-moi !

ARZANE.

Du malheur je suis les tristes restes.
Suppliante à vos pieds, sans trône et sans époux,
Je n'ai d'autre soutien ni d'autre espoir que vous.

NADAB.

C'en est fait : il le faut ! A toi je m'abandonne !
Qu'importe le poison quand ta main me le donne ?
Mais en goûtant au fruit, présent de ton hymen,
Du moins entre avec moi sous les berceaux d'Éden,
Ève, trop séduisante, au jardin des délices

Que nos félicités précèdent nos supplices!
Tu ne m'as point encor révélé tes secrets,
Et même en ce moment tes regards sont muets.
Un mot peut tout fixer dans mon âme incertaine.
Dis : ai-je mérité ton amour ou ta haine?
Si tu l'aimes, Nadab est prêt à s'immoler.

ARZANE.

Que faire?

NADAB.

Explique-toi.

ARZANE.

Je ne saurais parler.

NADAB.

M'aimes-tu? M'aimes-tu, divine Amalécite?

ARZANE.

Ma voix s'éteint...

NADAB.

Promets à ce cœur qui palpite
Que demain à l'autel...

ARZANE.

A l'autel de mes dieux?...

NADAB.

O douleur!

ARZANE, à part.

En formant un hymen odieux
Du moins perdons Jacob.

NADAB, à part

Dans ta juste colère
Ne te souviens, Seigneur, que d'Abraham mon père.
(A Arzane.)
Achevons!

ARZANE.

Vous m'aimez?

NADAB.

Ah! cent fois plus que moi,
Puisqu'aux feux éternels je me livre pour toi!

ARZANE.

Vous dites que demain au lever de l'aurore,
A l'autel de mes dieux...

NADAB.

Je n'ai rien dit encore.

ARZANE.

Je mourrai donc!

## SCÈNE V

### NÉBÉE, ARZANE, NADAB.

NÉBÉE, accourant précipitamment.

Fuyez! le péril est pressant:
Tout prend autour de vous un aspect menaçant.
Je veillais près d'ici dans mon inquiétude,
Quand j'ai vu s'avancer vers cette solitude,
A pas lents et légers, Caleb avec Lévi.
De cent prêtres armés ce cruel est suivi;
Leurs yeux sinistrement étincellent dans l'ombre;
Ils se parlent tout bas d'une voix triste et sombre.
J'ai surpris quelques mots de leur noir entretien;
De vous donner la mort ils cherchent le moyen.

NADAB.

Contre vos jours, Arzane, un lévite conspire?
Tout est fini; demain je vous rends votre empire.
De Pharaon vaincu prenez le plus beau char;
Des soldats éblouis enchantez le regard.
Je vous déclarerai mon épouse adorée;
Du sceptre d'Ésaü vous serez décorée.
D'Édom et de Jacob que les dieux fraternels
Soient enfin encensés sur les mêmes autels.

(Arzane et Nébée sortent par un côté du théâtre; Nadab les suit de loin pour les protéger contre les lévites, qui entrent sur la scène du côté opposé : il s'arrête quand Arzane a disparu, et parle aux lévites du fond du théâtre.)

## SCÈNE VI

NADAB, CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

NADAB.

Lévites ! je me ris de vos sourdes pratiques;
Je brave vos poignards et crains peu vos cantiques.
Vous m'y forcez; je vais aussi porter des coups :
Que le crime et la honte en retombent sur vous !

## SCÈNE VII

CALEB, CHŒUR DE LÉVITES.

UN LÉVITE.

Quel reproche insensé ! quelle voix ! Ce profane
Ne craint plus d'annoncer ses projets pour Arzane.

CALEB.

Josué m'avait dit que notre auguste chef
Devait attendre Aaron au tombeau de Joseph;
Je venais avec vous lui porter nos épées,
Au sang de l'ennemi plus d'une fois trempées :
Mais déjà dans le camp il aura pénétré.

LE MÊME LÉVITE.

Au négligent pasteur l'aigle enfin s'est montré.

CALEB.

Adultère Israël, dans ton brutal caprice,
Tu désertes d'Abel l'innocent sacrifice,
Et, cessant d'immoler la colombe et l'agneau,
Du meurtrier Caïn tu rejoins le troupeau !
Vous, par qui l'Esprit-Saint s'explique et prophétise,
Prêtres sacrés ! avant d'aller trouver Moïse,
Que l'ange du Seigneur, dans ce ciel de saphirs,
Porte jusqu'au Très-Haut nos chants et nos soupirs.

La lune est au milieu de sa belle carrière,
Et c'est l'heure où des nuits nous offrons la prière.

CALEB.

PRIÈRE.

Dieu, dont la majesté m'accable,
Pure essence, divine ardeur,
Qui peut comprendre la grandeur
De ton nom incommunicable?

Je me retire à ta lumière,
Au tabernacle de ta loi :
Des nuits où nous veillons pour toi,
C'est peut-être ici la dernière.

Si nous tombons dans les tempêtes
Qu'excitent de noirs assaillants,
Nous dormirons près des vaillants
Un glaive placé sous nos têtes.

Mais que plutôt par toi nos bras soient affermis,
Et de tes saints dissipe les alarmes ;
Par la bride et le mors dompte tes ennemis.

LES LÉVITES, tirant leurs épées, qu'ils élèvent vers le ciel en fléchissant le genou.

Bénis nos armes !

CHOEUR DES LÉVITES.

CHANT NOCTURNE.

Les cieux racontent la gloire
Du souverain Créateur.
La nuit garde la mémoire
Du sublime ordonnateur
Qui fit camper sous ses voiles
Cette milice d'étoiles
Dont les bataillons divers,
Dans leur course mesurée,
Traversent de l'empirée
Les magnifiques déserts.

UN LÉVITE.

Le soleil, élevant sa tête radieuse,
Ferme de ce grand chœur la marche harmonieuse :
Ainsi, de l'autel d'or franchissant le degré,
Un pontife éclatant et consomme et termine
Une pompe divine
Dans un temple superbe au Seigneur consacré.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Image de la mort du juste,
Douce nuit où du ciel éclate la beauté,
Se peut-il que l'impie en son iniquité
Profane ton silence auguste?

(On entend la musique du camp.)

UN LÉVITE.

Ah ! quels horribles sons s'échappent de ce lieu !
Oh ! de l'enfer détestable puissance !
Dans ce camp perverti c'est Baal qu'on encense,
Ici nous prions le vrai Dieu !

(Moment de silence, pendant lequel on entend une seconde fois la musique du camp.)

UN AUTRE LÉVITE.

Méchants ! votre hymne criminelle
De la nuit des enfers ranime tous les feux :
Vous invoquez Satan, qu'il exauce vos vœux !
Tombez dans la nuit éternelle !

(Nouveau silence et musique du camp.)

UN TROISIÈME LÉVITE.

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,
Esclaves malheureux des femmes étrangères.

LE PLUS JEUNE DES LÉVITES.

Prions pour eux, ce sont nos frères :
Ils ont bu comme nous le vin de nos pressoirs,
Et sucé le lait de nos mères !

PRIÈRE GÉNÉRALE, prononcée par Caleb.

N'écoute point dans ta colère,
O Dieu ! le cri de ces infortunés ;
Prends pitié de leurs nouveau-nés ;
Donne la paix à leur misère.

Que le bruit des astres roulants
Te rende sourd aux clameurs de l'impie,
Et n'entends que la voix qui prie
Pour le péché de tes enfants.

La fraîche et brillante rosée,
Au bord des flots les tamarins en fleur,
Le vent qui, perdant sa chaleur,
Glisse sur la mer apaisée.

Tout rit : du firmament serein
S'ouvre à nos yeux le superbe portique :
O Dieu ! sois doux et pacifique
Comme l'ouvrage de ta main !

---

# ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

MOISE, AARON, DATHAN, VIEILLARDS ET CHEFS D'ISRAEL.

MOISE.

Terre, frémis d'horreur! Pleurez, portes du ciel!
Sur la fleur de Juda l'enfer vomit son fiel.
La maison de Jacob, par Nadab corrompue,
Aux princes des démons ici se prostitue ;
Et déjà, consultant les devins et les sorts,
Rugit devant ses dieux comme au festin des morts.

AARON.

Moïse, ma douleur à la vôtre est égale.
Sitôt que Josué, dans cette nuit fatale,
Est venu m'annoncer votre étonnant retour,
J'ai rassemblé ces chefs, et par un long détour,
Choisissant avec eux les routes les plus sombres,
Je vous ai rencontré seul, errant dans les ombres.
Daignez me pardonner si, malgré vos efforts,
J'ose vous ramener à ces tranquilles bords,
Le conseil des vieillards comme moi vous conjure
D'éviter d'Amalec la faction impure.
Vos jours sont menacés ! A des hommes ingrats
La nuit qui règne encore a dérobé vos pas :
Que de périls divers pour mon fils et mon frère !

MOISE.

Ne pleurez pas sur moi ; pleurez d'un cœur sincère
Sur ce peuple infecté du poison de l'erreur,
Et que Dieu va punir dans toute sa fureur.
Profitez, ô vieillards, du moment qui vous reste,
Et détournez Nadab de son projet funeste.

UN VIEILLARD.

Hélas ! nous voudrions secourir Israël,
Mais Dieu même a rompu son pacte solennel.

MOISE.

Peuple de peu de foi ! vous doutez des oracles !
Vos yeux ont oublié l'éclat de cent miracles !
Dieu vous semble impuissant dans vos dégoûts amers,
Et du haut de ce roc on aperçoit les mers
Naguère sous vos pas par Moïse entr'ouvertes,
Et de la manne encor vos tentes sont couvertes !
Seigneur ! ils ont osé murmurer contre toi,
Te trahir à l'instant où j'apportais la loi
Qui promet à Jacob une terre féconde,
Le sceptre à ses enfants et le Sauveur au monde !

AARON.

Béni soit l'Éternel qui ne trompe jamais !

DATHAN.

Et pourquoi donc ce Dieu, si prodigue en bienfaits,
Égare-t-il nos pas au désert où nous sommes?

MOISE.

Pour t'enseigner les maux et les vertus des hommes ;
Pour former aux combats nos faibles légions
Dans le mâle berceau de l'aigle et des lions.
Toi qui jusqu'au Très-Haut veux porter ton délire,
T'assieds-tu près de lui dans le céleste empire?
Vis-tu le Créateur dans les premiers moments
De ce vaste univers creuser les fondements,
Des vents et des saisons mesurer la richesse,
Et jusque sous les flots promener sa sagesse?
Des portes de l'abîme as-tu posé le seuil?
As-tu dit à la mer : « Brise ici ton orgueil ! »
Misérable Dathan ! quoi ! vermisseau superbe,
Tu veux comprendre Dieu quand tu rampes sous l'herbe !
Admire et soumets-toi : le néant révolté
Peut-il dans ses desseins juger l'éternité?

UN CHEF.

J'entends des pas : vers vous quelqu'un se précipite.

AARON.

Qui s'avance? Est-ce toi, mon fils?

UN VIEILLARD.

C'est un lévite

## SCÈNE II

Les précédents, UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

Interprète du Ciel, confident d'Éloë,
Moïse, je vous cherche : au nom de Josué,
Du progrès de nos maux j'accours pour vous instruire.
L'ouvrage de vos mains est prêt à se détruire ;
Le camp vous a proscrit, et ces chefs assemblés,
S'ils reviennent à vous, seront tous immolés.
Marie, avec Caleb, retirés vers l'oracle,
S'efforcent de sauver le sacré tabernacle.
Ici même l'aurore et le nouveau soleil
Des noces de Nadab mèneront l'appareil :
Une idole y sera brillante et parfumée,
Et soudain les tribus marchent vers l'Idumée.
Déjà l'on a donné le signal du départ ;
On abaisse la tente ; on lève l'étendard ;
Et le lâche Israël, que corrompent des traîtres,
Va fuir en reniant le Dieu de ses ancêtres.

LES VIEILLARDS, à Moïse immobile, qui commence à sentir l'inspiration.

O Moïse !

AARON.

Il redit l'oracle du saint lieu,
Et pour l'homme attentif il est l'écho de Dieu !

LES VIEILLARDS.

Écoutons !

MOISE, inspiré.

Anathème à ta race volage !
Jacob ! si par tes mains tu te fais une image.
Que maudit soit ton champ, ton pavillon, ton lit,
Et que sur Gelboë ton figuier soit maudit,
Tombant dans l'avenir d'abîmes en abîmes,
De malheurs en malheurs et de crimes en crimes,
Un jour on te verra couronner tes forfaits
En égorgeant l'Agneau descendu pour la paix.
Alors, peuple proscrit dispersé sur la terre,
Tu traîneras partout ta honte et ta misère ;
Tu viendras pauvre et nud, enfant déshérité,
Pleurer sur les débris de ta triste cité,
Dans ces débris épars trouver pour ton supplice
D'un Dieu ressuscité la tombe accusatrice,
Et mourir de douleur près du seul monument
Qui n'aura rien à rendre au jour du jugement.

LES VIEILLARDS.

Ciel !

AARON.

Arrachons Nadab à son indigne flamme.
Je l'ai fait appeler pour attendrir son âme ;
Sans doute il va venir, il m'obéit encor.
(A Moïse.)
Prêtez-moi de vos vœux le fraternel accord;
Brisez de Jéhovah la flèche dévorante ;
Éteignez le courroux dans sa droite fumante.
Vous avez comme moi de chers et doux liens ;
Pensez à vos enfants, vous prierez pour les miens

MOISE.

Il reste au Tout-Puissant une tribu fidèle,
Je vais m'y réunir ; je marche où Dieu m'appelle.

AARON.

Prophète, que Nadab ne soit pas condamné !
Si mon fils est coupable, il est infortuné.

MOISE.

Vous allez voir Nadab ; eh bien, qu'il se repente,

Que du chemin du crime il remonte la pente.
Ce qu'il dénie au Ciel, tâchez de l'obtenir;
J'attendrai vos succès pour régler l'avenir.
Adieu. Lévites saints, je vous porte ces tables,
Que souilleraient ici des hommes détestables.

(Il prend les Tables de la loi au tombeau de Joseph et s'éloigne, suivi du lévite.)

DATHAN, aux vieillards.

Et nous, sans redouter sa menace et ses cris,
De l'union d'Arzane acceptons le haut prix.

(Il sort avec les chefs et les vieillards.)

## SCÈNE III

AARON, seul.

Tout fuit! Moment affreux ! La céleste colère
Me laisse seul chargé du destin de la terre.
Pourrai-je triompher d'un amour criminel ?
Sauverai-je mon fils, en sauvant Israël?
O Père des humains, inspire ma tendresse !

## SCÈNE IV

AARON, NADAB.

NADAB, parlant à des soldats qu'on ne voit pas.

Fidèles compagnons que mon sort intéresse,
Je ne crains plus ici les prêtres conjurés ;
N'allez pas plus avant ; vous, Ruben, demeurez.

AARON.

Approche, infortuné ; dans le sein de ton père
Viens confesser ta faute et cacher ta misère.

NADAB.

Ciel, qui savez mes maux, fortifiez mon cœur !
(à Aaron.)
Vous me désirez voir ?

AARON.

Ferais-tu mon malheur,

Toi, dont j'ai soutenu la paisible jeunesse?
Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse,
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom,
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Édom.
Non, mon fils bien-aimé n'est point inexorable;
Il m'entendra.

NADAB.

Aaron, votre bonté m'accable.
Craignez mon désespoir; ne me commandez pas
De conduire aujourd'hui mon Arzane au trépas.

AARON.

Tu peux aimer encor cette femme étrangère?

NADAB.

Comme en ses jeunes ans vous aimâtes ma mère.
Me condamnerez-vous?

AARON.

Je te plains seulement;
Je te viens consoler dans ton égarement.
Quel mortel ne fut point éprouvé dans sa vie?
Chaque jour, à nos cœurs une joie est ravie:
J'ai vu mourir ta mère, et, plein de mes regrets,
Du Seigneur en pleurant j'adore les décrets.
Sache donc, s'il le faut, pour t'épargner un crime,
Souffrir que le ciel rompe un nœud illégitime.

NADAB.

Ma parole est liée.

AARON.

Aurais-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis?

NADAB.

J'ai promis de sauver celle qu'on a proscrite.

AARON.

Ainsi ton cœur se tait quand je le sollicite.

NADAB.

Ne cherchez plus le fils sorti de votre sang.

Un noir feu me consume et s'attache à mon flanc,
J'offre de tous les maux l'assemblage bizarre;
Je pleure, je souris, et ma raison s'égare;
Je touche également aux vertus, aux forfaits;
Des sépulcres, la nuit, je viole la paix;
Altéré de combats, quelquefois j'en frissonne...
J'irais du Roi des rois attaquer la couronne!
Puis, reprenant soudain des sentiments plus doux,
Je songe à votre peine et je gémis sur vous.
Longtemps dans ce chaos je tourne, je me lasse.
Enfin, quand mon délire et s'apaise et s'efface,
Dans mon cœur éclairé d'un tendre et nouveau jour
Je ne retrouve plus que mon funeste amour.

AARON.

Formidable peinture! étrange frénésie!
Serais-tu donc, Nadab, la victime choisie?
Reviens, prodigue enfant, à tes champs nourriciers,
Si le ciel te frappait, parjure à tes foyers!
Sur ma tête plutôt que ton péché retombe.
Moi, marqué pour la mort, je creuserais la tombe
De cet enfant chéri dont les saintes douleurs
A mon dernier linceul réservaient quelques pleurs!
Jeune guerrier, ma main desséchée et débile
Viendrait t'ensevelir dans ce sable stérile!
Mes os, à ce penser, ont tressailli d'effroi.
Dieu d'Abraham, Dieu fort, Dieu bon, épargne-moi!
Ne me demande pas, Souveraine Justice,
Même pour m'éprouver, un cruel sacrifice;
Je me dirais toujours, tremblant et peu soumis:
« Si l'ange va tarder, que deviendra mon fils? »
Je n'ai point, j'en conviens, la fermeté d'un père;
J'ai plutôt la faiblesse et le cœur d'une mère.
Rachel pleura ses fils au tombeau descendus;
Rien ne la consola, parce qu'ils n'étaient plus.

NADAB.

Père compatissant!

AARON.

Enfant de ma tendresse,
N'es-tu pas le soleil qui charme ma vieillesse?
La lumière du jour, le doux rayon des cieux,
Qui réchauffe mon cœur, qui réjouit mes yeux?
Si Nadab à ton joug, Seigneur, est indocile,
Tout homme est ton ouvrage, et tout homme est fragile.
Dans ta miséricorde attends le criminel.
O Dieu! sois patient : n'es-tu pas éternel?

NADAB.

Malheur à moi! d'Aaron je vois couler les larmes!
Il faut de l'étrangère oublier tous les charmes.
Mon père, entre tes bras recueille ton enfant :
Sur ton paisible sein presse mon sein brûlant;
Que j'y trouve un asile, et que dans la tempête
Tes bénédictions reposent sur ma tête.

AARON.

Honneur de mes vieux ans, couronne de mes jours,
Donne à ton repentir un large et libre cours;
Laisse à ton père Aaron achever sa victoire.
Nadab, tu t'attendris; tes pleurs feront ma gloire.
Prie avec moi le Dieu que tu voulais quitter :

(Il prie.)

« Dieu clément, contre nous cesse de t'irriter;
« Reçois dans ton bercail la brebis égarée,
« Par des loups ravissants à moitié déchirée. »
As-tu prié, mon fils? Es-tu calmé? Sens-tu
Cette tranquillité que nous rend la vertu?
Moïse nous attend prosterné sur la pierre;
Viens avec le prophète achever ta prière.
Gravissons du Sina le roc silencieux,
Et pour trouver la paix rapprochons-nous des cieux.

(Il entraîne Nadab, et tout à coup il aperçoit Arzane.)

Quel fantôme envieux épouvante ma vue!

## SCÈNE V

AARON, NADAB, ARZANE.

ARZANE, à Nadab.

Ma présence est ici sans doute inattendue;
Mais pardonnez, Nadab, si la fille des rois
Demande à vous parler pour la dernière fois.
On dit que dans ces lieux, écoutant votre père,
Recevant ses conseils, cédant à sa colère,
Vous allez, par ma mort, noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir.
Voilà ce que Dathan s'est hâté de m'apprendre.
A des reproches vains je ne sais point descendre;
Je dédaigne la vie, et je viens seulement
Entendre mon arrêt, subir mon jugement.

NADAB.

Arzane!

AARON.

Quelle femme insolente et rebelle
Ose mêler sa voix à la voix paternelle?
Du sang et du devoir respecte le lien,
Mon fils.

ARZANE.

Nadab, aussi ne me devez-vous rien?
Moi, des rois d'Amalec et la veuve et la fille,
Je vous livrais mes dieux, mon peuple et ma famille.
Fallait-il, puisqu'enfin vous vouliez m'immoler,
Par des aveux trompeurs chercher à me troubler,
A ternir sur mon front l'éclat du diadème?

NADAB.

Soupçonner mon amour! J'en appelle à vous-même:
Que diriez-vous, Arzane, en cet affreux moment,
Si je vous accusais de me tromper?

ARZANE, surprise et troublée.

Comment!
Qui? moi?

AARON, à Nadab.

N'en doute pas, c'est le ciel qui t'inspire.
A perdre les Hébreux cette étrangère aspire,
Sans partager ta flamme. Altier, dur et moqueur,
Son regard a trahi le secret de son cœur.
Elle te hait, Nadab, comme elle hait ta race.
Aussitôt qu'à tes yeux elle aura trouvé grâce,
Tu la verras, quittant un langage suspect,
Redevenir pour toi la veuve d'Amalec.
Tes fils, dignes enfants de cette digne mère,
Sortiront de son sein en maudissant leur père;
Et peut-être, effaçant le crime de Caïn,
Ils lèveront sur toi leur parricide main.

ARZANE, à part.

Ne laissons pas la haine alérer mon visage.
(Haut.)
Le ciel lit mieux au fond de ce cœur qu'on outrage.

NADAB.

Aaron aurait-il dit la triste vérité?

ARZANE.

Que son reproche, hélas! n'était-il mérité!
Je m'égare...

NADAB.

Achevez!

ARZANE.

Un dieu qui m'humilie
Me force à révéler ma honte et ma folie.
Cruel, quand, sans remords, tu manques à ta foi...

AARON, l'interrompant.

Nadab, crains des aveux qui ne trompent que toi.

ARZANE.

Jusqu'au fond du tombeau bénissant ta mémoire...

AARON l'interrompant.

Regarde-la, mon fils, pour cesser de la croire.

ARZANE.

Je ne regretterai, dans le sombre séjour,
Que de ne pouvoir plus t'exprimer mon amour !

NADAB.

Aveux délicieux ! douce et divine flamme,
Qui pénètre et descend dans le fond de mon âme !
Qu'est-ce que l'univers au prix d'un tel bonheur ?
Et qu'importent Moïse et toute sa grandeur,
Et les desseins du ciel et le sort de la terre ?
Nadab sûr d'être aimé redevient téméraire.

AARON.

Quel blasphème est sorti de ta bouche, ô Nadab !

(Arzane s'incline aux pieds d'Aaron ; Aaron la repousse.)

Fuis, exécrable enfant de Loth et de Moab,
Et reçois pour présent de l'hymen qui s'apprête
La malédiction dont je frappe ta tête.

(Arzane se relève.)

NADAB, égaré tout le reste de la scène.

(Arzane le prend par la main.)

Femme, as-tu disparu ? Ta main brûle ma main.

ARZANE.

Des tentes d'Israël c'est ici le chemin.

AARON.

N'engage pas mon fils dans le sentier du crime.

NADAB.

Arzane, suis mes pas... Évite cet abîme.
J'entends gronder la foudre, et la terre a tremblé.

AARON.

Malheureux, par l'enfer ton esprit est troublé.

NADAB.

Silence !... c'est sa voix ; c'est la voix de Moïse.

AARON.

Il te montre la terre à tes aïeux promise.

NADAB.

Il fait rouler du Nil les flots ensanglantés,
L'ange pâle des morts se tient à ses côtés,
Le feu du ciel descend sur ma tête profane.

AARON.

Demeure avec Aaron.

NADAB.

Il a maudit Arzane !

AARON.

Il bénira Nadab.

NADAB.

Rejeté loin du port,
D'Arzane désormais je partage le sort.

AARON.

Ne revendique point l'anathème d'un père.
J'anéantis l'arrêt lancé dans ma colère,
S'il atteint jusqu'à toi.

NADAB.

Vous ne le pouvez plus :
Par le Dieu paternel vos vœux sont entendus.

(Il suit Arzane.)

Astarthé, qu'à tes chants notre union s'achève :
Marchons ; l'autel est prêt et l'aurore se lève.

AARON.

Arrête !

NADAB.

Il est trop tard !

AARON.

Viens !

NADAB.

Je suis entraîné.

AARON.

Dieu te pardonnera.

NADAB.

Vous m'avez condamné.

AARON, à Marie qui s'avance à la tête des chœurs.

Ma sœur, secourez-moi ! Priez tous ! Au prophète,
Pour racheter mon fils, je vais offrir ma tête.

## SCÈNE VI

MARIE, CALEB, CHOEUR DE LÉVITES, CHOEUR DE JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

(Le jour commence à paraître : les lévites, ceints de leurs épées, tiennent dans la main droite un bâton blanc, et dans la gauche une trompette. Quatre lévites portent le tabernacle qu'ils ont enlevé du camp. Les jeunes filles israélites portent des harpes et des tambourins.)

CALEB.

Moïse nous ordonne, au matin renaissant,
D'aller le retrouver près du puits d'Élissan,
Tandis qu'à nos autels les vierges retirées
Rediront au Seigneur les plaintes consacrées.
Partons. Que de l'enfer soit confondu l'orgueil !

MARIE.

Mais de Joseph ici laissons-nous le cercueil ?
Verra-t-il des faux dieux les infâmes emblèmes ?
Non : les morts ont horreur de ces dieux morts eux-mêmes.
Dérobons ce cercueil, et courons le cacher
Auprès du tabernacle, à l'abri d'un rocher.
C'est Jacob tout entier qui fuit l'idolâtrie :
Les enfants, les tombeaux, font toute la patrie.

(Caleb, à la tête des lévites, Marie, à la tête des jeunes filles israélites, gravissent le Sina. Six lévites enlèvent le cercueil de Joseph ; quatre autres lévites portent le tabernacle. L'aurore paraît ; les lévites sonnent de temps en temps de la trompette. Les deux chœurs se groupent diversement sur les rochers et chantent ou déclament, en marchant, ce qui suit.)

CHOEUR DES LÉVITES.

Emportons les os de nos pères ;
De nos trésors c'est le plus beau :
Joseph vivant fut trahi par ses frères,
Ne trahissons point son tombeau.

CHOEUR DES JEUNES FILLES ISRAÉLITES.

Nous gardons la douceur de nos foyers antiques.
Dans les champs de l'exil et sous de nouveaux cieux,
En conservant nos autels domestiques
Et les cendres de nos aïeux.

DEUX LÉVITES.

Quel pouvoir est le sien ! que d'œuvres redoutables
Moïse, aimé du Ciel, accomplit à la fois !

DEUX JEUNES FILLES.

Il commande : la mer aux vagues indomptables,
Comme un enfant docile, exécute ses lois.

CALEB.

Que notre bouche répète,
Au fracas des tambours, au son de la trompette,
L'hymne qu'au bord des flots chantait en son honneur
Marie, instruite du Seigneur.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

UNE ISRAÉLITE.

Mezraïm disait dans sa rage :
« Frappons les Hébreux fugitifs ;
« La mer ne leur ouvre un passage
« Que pour nous livrer nos captifs.
« Qu'Israël au joug indocile,
« De nos murs pétrissant l'argile,
« Accomplisse ses vils destins ;
« Et que la Juive la plus fière
« S'épuise à broyer sur la pierre
« Le pur froment de nos festins. »

UN LÉVITE.

Le Seigneur entendit ces clameurs insolentes,
Et se levant soudain,
Sur la mer partagée en deux voûtes roulantes
Il étendit sa main.

UN AUTRE LÉVITE.

De la mer aussitôt les ondes suspendues
Cèdent au bras puissant,
Et sur les Égyptiens les vagues épandues
Tombent en mugissant.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Oh ! quel spectacle !
Les chars, les javelots,
Engloutis au sein des flots,
Les hurlements et les sanglots,
La noire mort croissant dans ce chaos,
Du vengeur d'Israël attestent le miracle.

CHOEUR DES JEUNES ISRAÉLITES.

O, des méchants inutiles complots !

CHOEUR DES LÉVITES.

O quel spectacle !

UN LÉVITE.

Des ossements muets les arides monceaux
S'entassèrent au bord où tant de voix gémirent.

UNE ISRAÉLITE.

Les princes de Tanis aux enfers descendirent
Comme une pierre au fond des eaux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Dieu protége et défend l'innocent qu'on opprime :
Du cruel Pharaon pour sauver la victime,
Il a paru comme un guerrier,
Et précipité dans l'abîme
Le cheval et le cavalier.

MARIE.

Du favori de Dieu vive l'antique gloire,
Qui présage à nos cœurs sa nouvelle victoire !
Que du lâche Éphraïm nos concerts méritants
Attirent les regards sur ces sommets distants
Qu'il voie avec remords nos cohortes fidèles
Couronnant du Sina les roches éternelles,
Abraham et Jacob penchés du haut des cieux,
Les anges se mêlant à nos hymnes pieux,
Et Moïse à l'écart, prosterné sur la poudre,
Suppliant le Seigneur et retenant la foudre.

(Les chœurs disparaissent peu à peu derrière les rochers.)

---

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE.

NADAB, DATHAN.

(Dans cet acte, Nadab est revêtu d'armes brillantes et porte le manteau royal.)

DATHAN.

Votre absence, Nadab, va surprendre l'armée ;
Elle en paraît déjà justement alarmée :
Objet de tant de vœux, vous les devez combler.

NADAB.

N'est-ce donc pas ici qu'on se doit assembler?

DATHAN.

Sans doute, mais du camp que votre absence trompe
Il ne vous convient pas de devancer la pompe.
Montrez-vous radieux aux soldats satisfaits.

NADAB.

Sais-je ce que je veux? Sais-je ce que je fais?
A ces bords où mes pas et mes destins s'enchaînent,
L'amour et le remords tour à tour me ramènent.

DATHAN.

Cachez du moins le trouble où flotte votre esprit.

NADAB.

Que plutôt sur mon front ce trouble soit écrit.

DATHAN.

Les conseils éternels ont rejeté Moïse ;
Et c'est vous à présent que le ciel favorise.

NADAB.

Pure religion, dont je souille l'autel,
J'entends en ce moment ton soupir maternel.

Combien j'étais heureux quand tes chastes entraves
Aux pieds d'un Dieu jaloux tenaient mes sens esclaves,
Quand un simple bandeau, déroulé par ta main,
Sous un lin virginal cachait mon front serein.
Dathan, j'ai tout perdu par ma coupable audace,
J'ai trahi le passé, l'avenir et ma race.
Oh ! que le premier crime est pesant sur le cœur !

DATHAN.

Calmez l'emportement d'une injuste douleur :
Aux rives de Séir tout vous sera prospère.

NADAB.

Je ne chanterai point dans la terre étrangère.

DATHAN.

Sous le manteau des rois le chagrin est léger.

NADAB.

Que ne suis-je vêtu du sayon du berger !
Et que n'ai-je, innocent au jour de la tempête,
Une pierre au désert pour reposer ma tête !

DATHAN.

Venez : pour votre hymen tout s'apprête en ce lieu.

NADAB.

Il ne manque à l'autel que mon père et mon Dieu.

DATHAN.

Éloignez ces ennuis : voilà, plein d'espérance,
Au-devant de vos pas le peuple qui s'avance.

NADAB.

Quel charme ! Quel éclat ! Fuyez, tristes remords !
L'aspect de la beauté me rend tous mes transports.

## SCÈNE II

(Arzane paraît traînée sur un char; onze drapeaux annoncent les onze tribus présentes au sacrifice. Les jeunes Amalécites déposent au milieu du théâtre un autel sur lequel on voit une idole : elles placent devant cet autel un trépied allumé; quelques-unes tiennent les corbeilles des offrandes. Dathan porte le flambeau nuptial et Nébée le vase à l'encens.)

NADAB, ARZANE, NÉBÉE, DATHAN, CHŒUR DE JEUNES FILLES AMALÉCITES, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

NADAB, à Arzane.

Arzane, qu'au bonheur l'heureux Nadab invite,
Sous le sceptre d'Édom rangez l'Israélite.

(Aux soldats.)

Soldats, que votre sort à mon sort doit unir,
N'accusez plus vos chefs : tous vos maux vont finir.
Vous avez demandé des dieux dont la puissance
Vous guidât à des lieux de paix et d'abondance,
Où vous puissiez fixer, à l'abri des tyrans,
Vos tombeaux voyageurs et vos berceaux errants ;
Ces biens qu'en soupirant vous espériez à peine
Vous sont tous accordés par une grande reine.
Née aux monts de Séir, du sang de nos aïeux,
Elle va réunir notre race et nos dieux.

UN DES CHEFS DES SOLDATS.

Qu'Arzane et que Nadab règnent pour nos délices,
Et conduisent nos pas sous des cieux plus propices.

UN DES PRINCES DU PEUPLE.

Sauvez-nous du désert, nous vous en prions tous,
Et faites-nous des dieux qui marchent devant nous.

NADAB, à Dathan.

Cher Dathan, préparez la pompe nuptiale.

ARZANE, à part.

Je règne et meurs.

NADAB, à part.

D'où sort cette nuit infernale ?

(Dathan allume le flambeau nuptial; les Amalécites déposent les offrandes aux pieds de l'idole; le peuple les imite. Nébée présente l'encens à Arzane. Arzane prend l'encens des mains de Nébée, l'élève au-dessus du trépied devant l'idole, et dit : )

ARZANE.

Puissant Dieu d'Amalec, dont Jacob aujourd'hui
Reconnaît la grandeur et recherche l'appui,
Ouvre tes bras d'airain, ta poitrine enflammée,
Pour verser sur Jacob la faveur réclamée.
O Moloch ! sois propice à tes nouveaux sujets :
Les mères d'Israël payeront tes bienfaits.

(Elle répand l'encens sur le trépied, et passe l'urne à Nadab.)

NADAB.

Nadab sacrifier au dragon de l'abîme !

DATHAN.

Le temps fuit.

NADAB.

Puisse-t-il toujours manquer au crime !

DATHAN.

Tous les yeux sont sur vous.

NADAB.

Sinaï ! Sinaï !

ARZANE.

Répandez donc l'encens.

NADAB.

Jacob, je t'ai trahi !

ARZANE.

Achevez.

NADAB.

Je ne puis.

ARZANE.

Qu'attendez-vous ?

NADAB.

Mon père !

ARZANE.

Couronne mon amour.

NADAB.

Et s'il me trompe?

ARZANE.

Espère.

NADAB.

Pense au Ciel qui me voit.

ARZANE.

Songe à tes derniers vœux.

NADAB.

Consommons le forfait !

MOISE, du haut du Sinaï où il apparait tenant les Tables de la loi.

Arrête, malheureux !

(L'urne à l'encens tombe des mains de Nadab : il se fait un moment de silence.)

## SCÈNE III

MOISE, NADAB, ARZANE, DATHAN, NÉBÉE, SOLDATS, PEUPLE, ETC.

ARZANE.

Jacob ! je reconnais ton malfaisant génie.

MOISE, toujours sur les rochers.

De mon front sillonné dernière ignominie !
Veillé-je, ou n'est-ce pas l'idolâtre Israël,
Qui d'un monstre du Nil environne l'autel ?
O Tables de la loi, du Ciel présent insigne,
De vos Commandements ce peuple n'est plus digne,
Tombez et brisez-vous.

(Il brise les Tables de la loi, descend des rochers et marche à l'autel.)

Disparais à mes yeux,

(Il renverse l'autel et l'idole.)

Disparais à jamais, simulacre odieux.
Vous qu'un ange toujours protége de son aile,

Lévites, accourez : Moïse vous appelle.
Et toi, noble Marie, amène dans ce lieu
Ton faible bataillon, si puissant devant Dieu.

(Les lévites et les jeunes Israélites, entrant de tous côtés sur la scène, se rangent autour de Moïse.)

NADAB, tirant son épée.

Soldats ! livrerez-vous mon épouse à ces traîtres ?
Défendez votre roi contre la main des prêtres.

MOISE.

Que tout fidèle Hébreu, par son zèle emporté
D'un repentir soudain, passe de mon côté.

(Le peuple fait un mouvement.)

NADAB.

Infâmes déserteurs !

MOISE.

N'écoutez point l'impie,
Et qu'à la voix des Saints Israël se rallie !

(Le peuple et les soldats passent du côté de Moïse.)

NADAB, à Arzane.

Je te défendrai seul, objet cher et cruel,
Contre ce peuple entier, Moïse et l'Éternel.

MOISE.

Vengeurs du sanctuaire, entourez la victime,
Et désarmez le bras qu'avait armé le crime.

(Des lévites environnent Arzane et désarment Nadab, d'autres emmènent Dathan.)

ARZANE.

Cessez, vils meurtriers ; je saurai bien sans vous
Mourir comme une reine. Oui, je vous brave tous.
Heureuse, en expirant, j'ai vengé ma patrie ;
C'est par moi que Jacob connaît l'idolâtrie.
Retourne, si tu veux, ô peuple renié,
A ton Dieu dévorant, à ton Dieu sans pitié.
Je te livre à l'arrêt qui déjà te condamne,
Et ton sang va couler après celui d'Arzane.

MOISE.

Qu'on l'entraîne.

NADAB, s'arrachant des mains des lévites et se précipitant vers Arzane.

Sur moi tournez votre poignard.
Arzane, que mon corps te serve de rempart ;
Permets avec le tien que mon sang se confonde ;
Que nos âmes ensemble abandonnent le monde,
Et que le dernier souffle exhalé de mon cœur
Des feux qui me brûlaient te porte encor l'ardeur.

ARZANE, le repoussant.

Quoi ! jusque dans la mort m'accabler de ta flamme !
Laisse, laisse aux enfers descendre en paix mon âme.
Disons-le maintenant à la face des cieux,
Comme tout Israël tu m'étais odieux.
Fils d'Aaron, dans l'espoir de te perdre toi-même,
J'avais, pour mon supplice, eu la faiblesse extrême
De me vouloir sauver en me donnant à toi ;
Mais cet effort était trop au-dessus de moi,
Et lorsque de l'amour j'affectais le langage,
Les pleurs le démentaient sur mon pâle visage.
Je suis enfin soustraite à ces secrets tourments ;
Le tombeau me dérobe à tes embrassements.
Quel bonheur d'échapper à l'amant qu'on déteste !
Adieu, parjure enfant d'une race funeste ;
De mon dernier aveu que le dur souvenir
Augmente la douleur de ton dernier soupir,
Et songe, en expirant à ton culte infidèle,
Que je n'avais pour toi qu'une haine mortelle.

(Elle arrache son voile, et sort avec les Amalécites sous la garde d'une troupe de lévites.)

MOISE.

Allez, brisez la tête à cet ingrat serpent,
Et tarissez les flots du venin qu'il répand.

## SCÈNE IV

MOISE, NADAB, MARIE, PEUPLE ET SOLDATS.

MARIE.

Du Très-Haut, pour Nadab, implorons la clémence.

NADAB, dans la stupeur.

Mon songe disparaît dans un abîme immense.
Ta malédiction, Aaron infortuné,
Comme un manteau brûlant couvre ton premier-né.
Tu ne m'entendras plus te parler, te sourire ;
Tu ne me verras plus chaque matin te dire :
« Viens, mon père, au soleil réchauffer tes vieux ans :
« Viens prier l'Éternel et bénir tes enfants. »

(Il fait quelques pas sur le théâtre.)

Mais par quel corps sanglant est ma marche heurtée ?
Aux corbeaux du désert une femme jetée.......
Noirs vautours attachés à ce sein éclatant,
Je demande ma part du festin palpitant.
Tu ne peux plus du moins repousser ma tendresse,
Arzane, dans mes bras je te tiens, je te presse.
Nous aurons au soleil montré dans un seul jour
Des prodiges nouveaux et de haine et d'amour,
Jéhovah ! puisque Arzane à ma flamme est ravie,
Je te rends tes présents, je renonce à la vie ;
Pour aller aux enfers m'unir à la beauté
Je cours t'offrir l'encens que respire Astarthé.

(Il fuit.)

MOISE, aux lévites.

Suivez-le, gardez-le de sa propre misère.
Ne verse point sur lui, Seigneur, dans ta colère
Les feux dont Séboïm jadis fut consumé,
Et que de ton courroux le trésor soit fermé !

(Les lévites suivent Nadab. Moïse parlant à Marie.)

Vous, femme forte et sage, à la vertu nourrie,
Soignez l'âme d'Aaron d'un coup affreux meurtrie :

Par mes ordres secrets Benjamin et Caleb
Ont arrêté mon frère à la source d'Oreb.

(Marie sort; le ciel commence à se couvrir; on entend un coup de tonnerre. Moïse, après avoir regardé le ciel et la montagne, dit :)

Quel présage effrayant! Dieu vient : à sa présence,
La mer a fui, la terre attend dans le silence;
Et les cieux, dont il fait trembler l'immensité,
S'abaissent sous les pas de son éternité.

## SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, UN LÉVITE.

LE LÉVITE.

Par la fureur du peuple Arzane lapidée
Est rendue aux démons qui l'avaient obsédée.
Mais Nadab l'a suivie : en proie au désespoir,
Chargeant de feux impurs un impur encensoir,
Il souillait l'holocauste, alors que sur la poudre
Il est tombé soudain.

MOISE.

Qui l'a frappé?

LE LÉVITE.

La foudre.

MOISE.

O Justice incréée, arbitre souverain,
Je n'ai donc plus l'espoir de désarmer ta main!

(Au peuple.)

Oui! vous serez punis : il faudra que l'épée
Cherche encor parmi vous la victime échappée.
Vous mourrez au désert, et vos jeunes enfants
Dans Jéricho sans vous entreront triomphants.
Caleb et Josué, sauvés par le Dieu juste,
Seuls du sacré Jourdain passeront l'onde auguste.
Moi-même, tout flétri de votre iniquité,
Du pays de Jacob je serai rejeté.

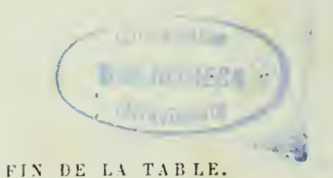
Salut, mont Abarim, d'où les yeux de Moïse
Découvriront les bords de la Terre-Promise,
Abarim où, chantant mon cantique de mort,
Je bénirai ce peuple en un tendre transport.

(Il étend les mains sur le peuple qui s'incline.)

Tribus, je vous bénis comme à ma dernière heure.
Au sein de mes enfants que je vive et je meure ;
Et qu'après mon trépas un voyageur divin
Des vrais champs d'Abraham leur montre le chemin.

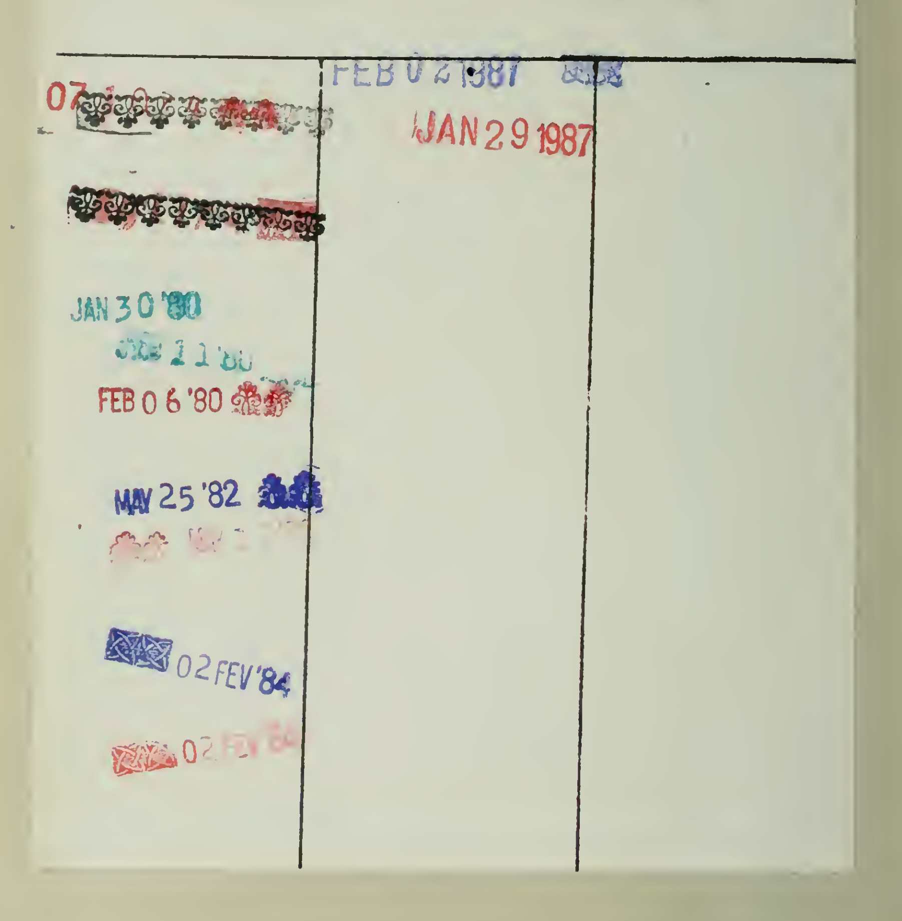
FIN.

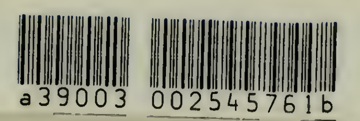
# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typogr. et ster. de Crété.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
JAN 30 '80
FEB 06 '80
MAY 25 '82
02 FEV '84
FEB 02 1987
JAN 29 1987


a39003 002545761b

